Ni ménagères, ni courtisanes : les femmes de lettres dans la presse anarchiste française (1885-1905)

Marie-Pier Tardif

▶ **To cite this version:**

Marie-Pier Tardif. Ni ménagères, ni courtisanes : les femmes de lettres dans la presse anarchiste française (1885-1905). Linguistique. Université de Lyon; Université du Québec à Montréal, 2021. Français. NNT : 2021LYSE2036 . tel-03450965

HAL Id: tel-03450965

https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-03450965

Submitted on 26 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

N° d'ordre NNT : 2021LYSE2036

THESE de DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE LYON
en cotutelle avec l'UQAM

Opérée au sein de

L'UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2

École Doctorale : ED 484

Lettres, Langues, Linguistique et Arts

Discipline : Lettres et Arts

Soutenue publiquement le 17 juin 2021, par :

Marie-Pier TARDIF

Ni ménagères, ni courtisanes.

Les femmes de lettres dans la presse anarchiste française (1885-1905).

Devant le jury composé de :

Michel LACROIX, Professeur d'université, Université du Québec à Montréal, Président

Marie-Ève THÉRENTY, Professeure des universités, Université Paul Valéry Montpellier 3, Rapporteure

Vittorio FRIGERIO, Professeur émérite, Dalhousie University, Rapporteur

Denis PERNOT, Professeur, Université Paris 13, Examinateur

Christine PLANTÉ, Professeure émérite, Université Lumière Lyon 2, Directrice de thèse

Chantal SAVOIE, Professeure, Université du Québec à Montréal, co-Directrice de thèse

Contrat de diffusion

Ce document est diffusé sous le contrat *Creative Commons* « **Paternité – pas d'utilisation commerciale - pas de modification** » : vous êtes libre de le reproduire, de le distribuer et de le communiquer au public à condition d'en mentionner le nom de l'auteur et de ne pas le modifier, le transformer, l'adapter ni l'utiliser à des fins commerciales.

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ET

UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2

NI MÉNAGÈRES, NI COURTISANES : LES FEMMES DE LETTRES DANS LA PRESSE ANARCHISTE FRANÇAISE (1885-1905)

THÈSE

PRÉSENTÉE EN COTUTELLE

AU DOCTORAT EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

MARIE-PIER TARDIF

SEPTEMBRE 2021

REMERCIEMENTS

Je n'aurais jamais pu rédiger cette thèse sans le soutien de mes deux directrices, Chantal Savoie et Christine Planté. Je remercie Chantal, une professeure exceptionnelle, dont j'admire les qualités à la fois intellectuelles et humaines. Je remercie Christine qui a accepté de m'accompagner dans cette aventure, avec une perspicacité et une justesse remarquables.

Au cours de ma cotutelle, j'ai eu la chance d'être accueillie par des personnes bienveillantes qui ont transformé mes séjours de recherche en véritables espaces de rencontre. Un grand merci aux militants de la librairie lyonnaise la Gryffe et à Marianne Enckell du CIRA de Lausanne.

Je souhaite exprimer toute ma gratitude à Sarah Al-Matary, Olivier Bara, Caroline Granier et Stéphane Zékian, qui ont manifesté un enthousiasme marqué vis-à-vis de mes recherches. Ils ne le savent peut-être pas, mais nos échanges ont été déterminants dans mon parcours.

Je serai éternellement reconnaissante envers les membres de l'Association André Léo, qui m'ont reçue avec une hospitalité généreuse. Je n'oublierai jamais les balades guidées avec Pierre Rossignol et Louis Vibrac à Champagné-Saint-Hilaire, grâce auxquelles j'ai été transportée dans la vie et les romans d'André Léo.

À Lyon, j'ai eu la chance de côtoyer Hélène, une femme inspirante que je considère comme la plus grande découverte parmi toutes mes recherches. Notre amitié, née d'une rencontre tout à fait fortuite, m'est toujours aussi précieuse.

Plusieurs professeurs, depuis mon entrée au baccalauréat, ont joué un rôle de premier plan dans ma formation littéraire. Que soient vivement remerciés Martine Delvaux, Jean-François Hamel, Michel Lacroix et Lucie Robert. Je ne pourrais également passer sous silence l'aide de Benjamin Deruelle, qui m'a appris à transformer mes données récoltées sous la forme d'un récit historique.

Cette thèse est le résultat d'un long cheminement, qui s'étend bien au-delà des murs de l'université. Aux « Femmes-Urgence », Marjorie et Geneviève : les rires, les larmes, les confidences et les danses. Aux complices d'hier et de demain : Camille, Marie-Hélène, Marie-Perle, Michaël, Michelle et François-Guy. À la chorale du refuge, qui sait autant s'adapter aux chics virées en ville qu'aux fins de semaine de camping plutôt primitives.

Une pensée pour mes parents et pour mes sœurs. Pour Ana, les voyages. Pour maman, son combat.

Mille mercis à mes Précieux, le Flau et le Margot. Marc : mon quotidien ne serait pas le même sans ta présence légère et réconfortante, les chansons inventées et les émotions fortes. Il connaît désormais son histoire de l'anarchisme sur le bout des doigts.

Cette thèse n'aurait pas été possible sans l'appui financier du FQRSC, de la Fondation de l'UQÀM et de l'Université Lumière Lyon 2. Mais derrière ses grands organismes subventionnaires figurent également des gens moins visibles qui m'ont permis de mener mon projet à terme. Il s'agit du personnel dévoué de toutes les bibliothèques que

j'ai visitées, dont la Bibliothèque nationale de France, la Bibliothèque Marguerite Durand et l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam.

Cette thèse est dédiée à l'ensemble des militants bénévoles qui continuent d'entretenir la mémoire de l'anarchisme, convaincus que le passé peut encore nous éclairer sur l'avenir.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ viii

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE L'ENTRÉE DES FEMMES DANS LA PRESSE ANARCHISTE 22

CHAPITRE I UNE HISTOIRE MIXTE DE L'ANARCHISME 23

1.1. De la théorie à la pratique 24

1.1.1. La Commune de Paris 25
1.1.2. La formation d'un mouvement autonome 32
1.1.3. Les types de propagande 37

1.2. Le développement d'une presse 53

1.2.1. Le rôle de la presse anarchiste 55
1.2.2. Le groupe Louise Michel 65

1.3. Conclusion 73

CHAPITRE II LES DÉBUTS DE L'ACTIVITÉ JOURNALISTIQUE DES FEMMES DANS LES JOURNAUX DE PROPAGANDE 75

2.1. Louise Michel : une trajectoire singulière 77

2.1.1. Poétiques de la révolution 79
2.1.2. Fictions de la lutte des classes 90
2.1.3. Une féministe parmi les anarchistes ? 98

2.2. L'épistolaire, ou la construction d'une image publique 102

2.2.1. Une tribune libre pour Louise Michel 106
2.2.2. Les lettres ouvertes 117
2.2.3. Les appels des groupes féminins 124

2.3. Conclusion 132

DEUXIÈME PARTIE INVESTIR L'UNIVERS DES DISCOURS ANARCHISTES 134

CHAPITRE III UN IMAGINAIRE DE L'ACTION 135

3.1. Regards genrés sur la violence 139

3.1.1. Du terrorisme au militarisme 140
3.1.2. La maternité révolutionnaire 148

3.2. Marie Krysinska, un symbolisme anarchiste ? 157

3.2.1. Une poétique du mouvement 160
3.2.2. L'évolution au miroir de la révolution 169

3.3. Fictions anarchistes : entre rêve et réalité 176

3.3.1. Séverine, une écriture du reportage 176
3.3.2. Marie Salel ou le dialogue comique 185
3.3.3. Marie Huot : une parabole féministe 191

3.4. Conclusion 195

CHAPITRE IV LES TÉMOIGNAGES DE L'INTIME 198

4.1. L'éloquence journalistique 200

4.1.1. Une éthique du sentiment 201
4.1.2. Paroles dissidentes 215

4.2. Les écrits autobiographiques 227

4.2.1. Les souvenirs d'enfance 229
4.2.2. Les portraits de vie 243
4.2.3. Les récits de voyage 256

4.3. Conclusion 271

TROISIÈME PARTIE DES FEMMES EN QUÊTE DE LÉGITIMITÉ INTELLECTUELLE 274

CHAPITRE V DE LA CRITIQUE À L'HISTOIRE LITTÉRAIRE 275

5.1. Les amazones littéraires 277

5.1.1. Le « Massacre » d'Han Ryner : un discours masculiniste 278
5.1.2. Les femmes auteurs, un contre-modèle d'écrivain engagé 284
5.1.3. Répliques féminines 294

5.2. Une critique littéraire au féminin 301

5.2.1. De la traduction à la critique dans *L'Humanité nouvelle* 302
5.2.2. Judith Cladel, ou le rôle politique de l'écrivain..... 314
5.2.3. Une relecture de l'histoire littéraire anarchiste..... 326

5.3. Conclusion 334

CHAPITRE VI DES VOIX INDIVIDUELLES À UNE PRISE DE POSITION COLLECTIVE 336

6.1. Les enquêtes sociales 338

6.1.1. De la guerre et du militarisme 340
6.1.2. Critiques de l'institution du mariage 352
6.1.3. L'amour libre : une pratique masculine ? 371

6.2. Le féminisme à l'épreuve de l'anarchisme 380

6.2.1. Pour un féminisme libertaire 384
6.2.2. Des intellectuelles féministes ? 395

6.3. Conclusion 400

CONCLUSION 403

ANNEXE A Répertoire des périodiques anarchistes mixtes 419
ANNEXE B Description des principaux périodiques étudiés..... 421
ANNEXE C Écrits féminins parus dans les suppléments littéraires de *La Révolte* et des *Temps nouveaux*..... 425
ANNEXE D Traductions françaises effectuées par des femmes dans *L'Humanité nouvelle* 432
ANNEXE E Enquêtes publiées dans la presse anarchiste 435

INDEX 436

BIBLIOGRAPHIE 444

RÉSUMÉ

Cette thèse explore la production textuelle des femmes diffusée dans la presse anarchiste française entre 1885 et 1905. À partir d'une perspective de genre, nous examinons les écrits féminins qui ont circulé dans les journaux de propagande et dans les revues littéraires d'orientation libertaire. Notre démonstration est divisée en trois grandes parties, comportant chacune deux chapitres, qui suivent un ordre chronologique.

Dans la première partie, nous retraçons l'entrée progressive des femmes dans les journaux de propagande à la fin de la décennie 1880. Le premier chapitre raconte l'émergence du mouvement anarchiste en insistant sur les activités militantes qui ont été organisées par les femmes. Le deuxième chapitre porte sur les débuts de l'activité journalistique des femmes dans les journaux de propagande. Louise Michel collabore activement à ces journaux dans lesquels elle publie des feuilletons romanesques, des poèmes, des contes et des nouvelles. Plusieurs femmes empruntent également la voie épistolaire pour se construire une image publique en tant que militantes. La deuxième partie de la thèse s'intéresse aux écrits de femmes qui ont, dans leur majorité, été publiés entre 1892 et 1896. Le troisième chapitre porte sur les pratiques d'écriture empruntées par les femmes pour mettre en forme un imaginaire de l'action qui rappelle les discours anarchistes sur la violence. Les femmes emploient différentes stratégies d'écriture pour s'approprier un sujet duquel elles devraient être écartées, du point de vue des clichés de genre. Dans le quatrième chapitre, nous abordons les témoignages intimes dans lesquels elles évoquent leurs expériences singulières de l'anarchisme. La troisième partie de la thèse porte sur le début du XX^{e} siècle, moment lors duquel les femmes font entendre leur voix en tant qu'intellectuelles. Dans le cinquième chapitre, nous nous penchons sur les genres de la critique et de l'histoire littéraire, tels qu'ils sont pratiqués par les femmes dans différentes publications. Le dernier chapitre examine les interventions journalistiques des femmes dans les enquêtes sociales, qui constituent un microcosme des pratiques et des discours anarchistes. Il se clôt sur une étude de la polémique autour du féminisme, survenue dans *Le Libertaire* en 1904.

Mots clés : Littérature française du XIX^{e} siècle, histoire culturelle de la presse, anarchisme(s), pratiques d'écriture des femmes, analyse du discours.

INTRODUCTION

OÙ SONT LES FEMMES DANS L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE L'ANARCHISME ?

En juillet 1899, Alice Canova fait paraître dans le périodique anarchiste *L'Homme libre* un article dans lequel elle insiste sur l'importance de l'écriture pour propager les idées révolutionnaires. Intitulé « Les bons semeurs », cet article distingue les écrivains en quête de reconnaissance sociale de ceux qui se servent de l'écriture pour « soulever les foules contre la double autorité de la force brutale et de la persuasion[1] ». Quelques mois plus tard, elle revient à nouveau sur cette idée en désignant l'écriture comme un outil susceptible de « renverser une société mauvaise en conduisant les foules opprimées sur le chemin de leurs droits[2]. » En cette fin du XIX[e] siècle, Alice Canova n'est pas la seule femme à accorder un pouvoir révolutionnaire – voire messianique – à l'écriture. Louise Michel promettait déjà, en 1886, une collaboration active à *La Révolution cosmopolite* afin que « le choc des idées ardentes déchaîn[ent] sur le vieux monde le cyclone qui lavera la terre[3] ! » Plus tard, Sophie Zaïkowska prendra également la plume dans *La Vie anarchiste* pour interroger le rôle politique de l'écrivain. Dans l'article « Pourquoi je suis anarchiste », elle juge les écrivains qui savent « si bien nous charmer par leurs plumes[4] » pour mieux entretenir

[1] Alice Canova, « Les bons semeurs », *L'Homme libre*, numéro 3, 8-15 juil. 1899.
[2] Alice Canova, « L'œuvre nécessaire », *L'Homme libre*, numéro 10, 15-30 nov. 1899.
[3] Louise Michel, « Au journal *La Révolution cosmopolite* », *La Révolution cosmopolite*, numéro 1, 4 sept. 1886.
[4] S. Zaïkowska, « Pourquoi je suis anarchiste », *La Vie anarchiste*, numéro 8, 20 juil. 1913.

les « préjugés dans l'imagination populaire[5] ». À l'instar des hommes anarchistes de leur temps, les femmes réfléchissent au pouvoir de l'écriture et adoptent des pratiques d'écriture par lesquelles elles tentent de donner forme à leur propre idéal de propagande. Ces quelques exemples, tirés de la presse anarchiste, témoignent de l'importance que les femmes accordent à l'écriture dans le cadre du processus révolutionnaire.

Lorsque l'on parcourt les histoires littéraires de l'anarchisme, les femmes semblent toutefois avoir été absentes de cette mouvance politique et culturelle. Dans son *Histoire de la littérature libertaire en France*, qui constitue une référence incontournable sur la littérature anarchiste publiée en volume, Thierry Maricourt s'intéresse surtout aux personnalités et aux pratiques masculines. Dans la section consacrée aux portraits d'auteurs, seules deux femmes figurent parmi la vingtaine d'hommes évoqués, soit Séverine et Louise Michel. La notice qui porte sur Louise Michel met en lumière son militantisme plutôt que sa production littéraire, à laquelle il accorde par ailleurs une faible valeur. L'historien considère que Louise Michel « est apparemment plus à l'aise lorsqu'elle ne s'essaie pas à la fiction[6] », allant même jusqu'à avancer que l'œuvre littéraire de l'anarchiste est plutôt décevante[7] ». Il estime néanmoins que la vie de la militante « s'inscrit avec force dans l'histoire des luttes ouvrières de la fin du XIX^e^ siècle[8]. » Cette thèse est née d'une volonté d'aller mesurer l'apport réel des femmes à la vie littéraire anarchiste du XIX^e^ siècle. L'hypothèse qui sous-tend notre recherche est que les femmes ont contribué à l'évolution des discours et des pratiques d'écriture anarchistes en empruntant d'autres voies que celle de la publication en volume. Ainsi, nous entendons rendre visible la production textuelle des femmes qui ont, à un moment de leur trajectoire, croisé la presse anarchiste.

---

[5] *Idem*.
[6] Thierry Maricourt, *Histoire de la littérature libertaire en France*, Paris, Albin Michel, 2012 [1990], p. 189.
[7] *Ibid.*, p. 190.
[8] *Idem*.

La production de textes signés par des femmes dans la presse anarchiste se situe au croisement des pratiques militantes et des pratiques lettrées. Deux facteurs expliquent la présence significative des femmes au sein de la presse anarchiste. Au XIX^e siècle, nous savons que la presse moderne participe à l'essor de la publication féminine. L'avènement de la presse périodique, tant en France qu'en Angleterre[9], encourage l'entrée des femmes sur la scène culturelle et, plus particulièrement, dans le monde des lettres. Elle instaure en effet de nouvelles modalités d'écriture – brièveté, périodicité, salaire à la livraison – qui accélèrent leur intégration à une industrie culturelle en plein développement. La presse favorise l'investissement des femmes dans la vie littéraire par le biais d'une activité journalistique grâce à laquelle elles convertissent les compétences qu'elles ont acquises dans le privé, notamment à travers l'apprentissage des modèles d'écriture transmis par l'institution scolaire[10]. À une époque où le métier de journaliste n'est pas encore professionnalisé, la presse ouvre aux femmes de nouveaux horizons puisqu'elles n'ont pas besoin d'une formation intellectuelle préalable pour venir y exercer leur plume. La presse représente en ce sens une porte d'entrée pour les femmes qui souhaitent mener des trajectoires littéraires intéressantes et intégrer les réseaux culturels de leur époque.

De plus, la presse joue un rôle de premier plan pour l'ensemble du mouvement anarchiste. Si l'écriture constitue un outil indispensable pour l'élaboration et la transmission de la pensée anarchiste, c'est la presse qui se présente comme le principal vecteur de la propagande par l'écrit[11]. La presse anarchiste permet au mouvement de s'inscrire dans l'actualité politique en instaurant un rythme régulier d'écriture et de

[9] Voir F. Elizabeth Gray (dir.), *Women in Journalism at the Fin de Siècle. Making a Name for Herself*, Basingtoke, Palgrave MacMillan, 2012.
[10] José-Luis Diaz, « Avatars journalistiques de l'éloquence privée », dans Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérenty, Alain Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, coll. « Opus magnum », 2011, pp. 691-715.
[11] Jean Maitron et Alain Droguet, « La presse anarchiste française de ses origines à nos jours », *Le Mouvement social*, numéro 83, avr.-juin 1973, p. 9.

lecture. Au-delà des nouvelles visant à informer les lecteurs sur les activités organisées par les groupes militants, les périodiques donnent naissance à une véritable littérature qui traduit les préoccupations du mouvement. Caroline Granier démontre en effet comment le développement de la littérature anarchiste est indissociable de la presse, qui opère des rapprochements inédits entre écrivains et militants[12]. À travers la diffusion d'un ensemble de textes hétérogène, qui regroupe autant des articles journalistiques et que des écrits littéraires, les périodiques anarchistes apparaissent comme des lieux de réflexion et d'échange qui mettent en place une communauté d'auteurs et de lecteurs. De plus, ils partagent un intérêt commun pour les débats littéraires en créant des espaces critiques, notamment des chroniques littéraires, qui viennent accorder un sens aux pratiques et aux discours libertaires. Que ce soit du point de la création ou de la critique, ces périodiques négocient constamment leur rapport à l'institution littéraire en participant au remodelage des formes et des conceptions du littéraire[13]. À l'instar des hommes, les femmes investissent donc la presse pour mettre en forme un imaginaire où s'entremêlent littérature et politique.

État des travaux

Avant de revenir sur les différentes étapes et les principaux objectifs de notre recherche, il importe d'abord de présenter une synthèse des travaux qui ont été menés jusqu'à présent sur la littérature anarchiste et sur les femmes engagées au sein du mouvement. Ce panorama vise à replacer cette thèse dans le contexte des études actuelles dans lesquelles s'inscrivent les deux grands axes de notre recherche : la littérature anarchiste et l'histoire des femmes.

---

[12] Caroline Granier, *Les Briseurs de formules. Les écrivains anarchistes en France à la fin du XIX^e^ siècle*, Cœuvres-et-Valsery, Ressouvenances, 2008, p. 441. Cet ouvrage est une version remaniée de sa thèse, soutenue à l'Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis en 2003.

[13] Il s'agit du socle sur lequel repose l'analyse déployée par Vittorio Frigerio dans son essai *La Littérature de l'anarchisme : anarchistes de lettres et lettrés face à l'anarchisme*.

Études littéraires sur l'anarchisme

Depuis une quarantaine d'années, de nombreuses études se sont penchées sur la place de l'anarchisme dans la vie culturelle française à la fin du XIX^{e} siècle. Nous retenons ici celles qui portent plus précisément sur les rapports entre littérature et anarchisme. La plupart d'entre elles focalisent sur la production fictionnelle des écrivains, anarchistes ou sympathisants, publiée au cours de la décennie 1890. Elles s'intéressent le plus souvent aux relations complexes qui se sont tissées entre les milieux de l'avant-garde littéraire et les cercles anarchistes. Après la parution de l'ouvrage fondateur de Thierry Maricourt publié en 1990[14], un regain d'intérêt pour l'anarchisme se manifeste au sein des études littéraires. En 1998, Alain Pessin et Patrice Terrone codirigent l'ouvrage *Littérature et anarchie*, rassemblant une trentaine de textes qui portent sur l'œuvre de différents écrivains et militants anarchistes. Cet ouvrage présente un large éventail des formes littéraires plurielles par lesquelles les anarchistes ont exprimé leurs idéaux de révolte. Aucune femme ne figure cependant parmi les auteurs étudiés. Un an plus tard, la *Revue d'Histoire littéraire de la France* fait paraître un dossier intitulé « Anarchisme et création littéraire ». Encore une fois, la production littéraire des femmes est passée sous silence au profit d'études consacrées à des écrivains dont les liens avec l'anarchisme sont parfois ténus – Anatole France et Stéphane Mallarmé par exemple. La revue québécoise *Études littéraires* fait quant à elle paraître, en 2010, un numéro sur l'anarchisme dirigé par Sébastien Veg. Les contributions portent non seulement sur des auteurs français, mais également sur des écrivains issus de différentes traditions littéraires notamment chinoise, hongroise et russe. Dans ce panorama, les femmes n'y trouvent toujours pas leur place. Nous

[14] Notons que cet ouvrage est publié un an après la parution de l'étude *Anarchism and Cultural Politics in Fin de Siècle France*, signée par Richard Sonn. L'historien démontre comment l'anarchisme joue un rôle important dans la société française, au point de constituer une sous-culture cohérente qui englobe les milieux populaires et lettrés.

pouvons en ce sens penser que les études littéraires sur l'anarchisme tendent à « reproduire les espaces physiques du mouvement[15] » en marginalisant les femmes.

La plupart de ces études ont en commun de privilégier les œuvres publiées en volume ou les écrivains qui ont collaboré aux revues littéraires de l'avant-garde. Or la production textuelle des femmes semble avoir circulé par des espaces de diffusion moins consacrés que les maisons d'édition et les revues littéraires prestigieuses. Des études plus récentes sur les rapports entre littérature et anarchisme viennent d'ailleurs corroborer cette idée. Dans sa thèse *« Nous sommes des briseurs de formules » : les écrivains anarchistes en France à la fin du dix-neuvième siècle »*, Caroline Granier retrace la production fictionnelle des écrivains anarchistes publiée à la fin du XIX^{e} siècle. Non seulement elle s'intéresse aux œuvres parues en volume, mais elle se penche également sur les textes de fiction ayant circulé dans la presse anarchiste. En revalorisant les écrits diffusés dans les journaux de propagande et dans les revues littéraires, elle parvient du même coup à exhumer des textes signés par quelques femmes dont elle brosse le portrait. En plus de Louise Michel, d'autres femmes apparaissent désormais dans les réseaux littéraires et politiques de l'anarchisme : la romancière André Léo, la chansonnière Louise Quitrime, la journaliste Séverine et la dramaturge Véra Starkoff. Pour la première fois, des textes de femmes sont étudiés de manière sérieuse en montrant en quoi ils sont porteurs d'une sensibilité anarchiste. La collaboration journalistique de plusieurs femmes est d'ailleurs évoquée, venant ainsi confirmer notre intérêt de retourner à la presse anarchiste pour y retrouver des écrits féminins. Plus récemment, Vittorio Frigerio a fait paraître un essai intitulé *Nouvelles anarchistes : la création littéraire dans la presse militante (1890-1946)*, dans lequel il étudie le genre de la nouvelle littéraire tel qu'il a été pratiqué par les anarchistes dans la presse militante. Il accorde de la visibilité à deux femmes, soit Fanny Clar et une

[15] Judy Greenway, « The Gender Politics of Anarchist History: Re/Membering Women, Re/Minding Men », PSA, Édimbourg, avr. 2010. Récupéré de : http://www.judygreenway.org.uk/wp/the-gender-politics-of-anarchist-history-remembering-women-reminding-men/. (traduction libre)

certaine Lucie de la rue Monge, sur la cinquantaine de nouvellistes dont les écrits sont reproduits. Aussi faible soit-il, ce nombre prouve néanmoins que des femmes ont investi l'univers de la fiction pour donner corps à leurs idées anarchistes.

Histoire des femmes et historiographie littéraire féministe

En parallèle des études littéraires sur l'anarchisme, les recherches en histoire des femmes nous ont permis de redécouvrir certaines femmes qui ont été liées, de près ou de loin, au mouvement anarchiste. Nous pensons notamment aux biographies de Louise Michel, signées par Édith Thomas et Xavière Gauthier[16]. Il s'agit aussi de celles d'André Léo qui portent à la fois sur sa trajectoire et sur son œuvre[17]. Nous connaissons désormais les sensibilités libertaires d'Alexandra David-Néel et de Nelly Roussel grâce à des historiennes qui se sont penchées plus largement sur leur vie et sur leurs activités intellectuelles[18]. Le *Dictionnaire biographique du mouvement libertaire francophone*, fruit d'une collaboration active entre différents historiens, comporte un dictionnaire entièrement consacré aux femmes[19]. Diffusé en ligne, ce dictionnaire répertorie une quantité massive de notices biographiques qui portent autant sur des femmes connues que sur des militantes oubliées du mouvement ouvrier. Parmi ces femmes, nous retrouvons plusieurs militantes, oratrices, femmes de lettres et journalistes, qui ont été engagées dans le mouvement anarchiste. Plusieurs études nous permettent également de replacer collectivement les femmes dans les groupes anarchistes de leur époque,

---

[16] Édith Thomas, *Louise Michel ou la Velléda de l'anarchie*, Paris, Gallimard, coll. « Leurs figures », 1971 ; Xavière Gauthier, *La Vierge rouge. Biographie de Louise Michel*, Paris, Éditions de Paris, 1998.
[17] Alain Dalotel, *André Léo (1824-1900), la Junon de la Commune*, Chauvigny, Association des publications chauvinoises, 2004 ; Frédéric Chauvaud, François Dubasque, Pierre Rossignol et Louis Vibrac (dir.), *Les Vies d'André Léo, romancière, féministe, communarde*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Archives du féminisme », 2015 ; Françoise Tarrade, *André Léo. Une femme entre deux luttes, socialisme et féminisme*, Villers Cotterêts, Ressouvenances, 2020.
[18] Sur Alexandra David-Néel, voir Joëlle Désiré-Marchand, *Alexandra David-Néel, passeur pour notre temps*, Paris, Le Passeur, 2016. Sur Nelly Roussel, voir Elinor Accampo, *Blessed Motherhood. Bitter Fruit. Nelly Roussel and the Politics of Female Pain in Third Republic France*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2006.
[19] Ce dictionnaire est disponible à l'adresse suivante : https://maitron.fr/spip.php?mot18.

notamment celle d'Anne Cova sur les néomalthusiennes[20] et celle d'Anne Steiner sur les militantes liées à l'anarchisme individualiste[21]. Toutes ces études s'avèrent indispensables pour comprendre les trajectoires sociales et politiques des femmes. Mais il faut toutefois se tourner vers l'historiographie littéraire féministe pour en apprendre davantage sur leur activité littéraire.

De nombreuses rééditions critiques des œuvres littéraires de Louise Michel ont vu le jour aux Presses universitaires de Lyon qui consacrent une collection complète à l'auteure. Claude Rétat a également fait paraître des éditions critiques de plusieurs romans écrits par l'anarchiste[22]. Grâce aux projets menés par les membres de l'Association André Léo, nous pouvons maintenant lire plusieurs romans de l'écrivaine, dont *Aline-Ali* et *Le Père Brafort*. Des études ont également examiné la pratique de certains genres littéraires chez les femmes de lettres associées au mouvement anarchiste. Les pièces de théâtre de Louise Michel, Nelly Roussel et Véra Starkoff, ont été étudiées par Cecilia Beach à partir d'une perspective de genre[23]. Certaines de leurs pièces ont également été rééditées grâce à un travail de recherche colossal effectué par Jonny Ebstein, Philippe Ivernel, Monique Surel-Tupin et Sylvie Thomas sur le théâtre anarchiste[24]. Ces recherches ont permis de réhabiliter et de relire les œuvres littéraires de femmes ayant misé sur l'écriture pour interroger les enjeux politiques de leur temps. Une part importante des écrits féminins qui s'inscrivent dans une mouvance libertaire reste toutefois encore à redécouvrir, puisqu'elle sommeille dans la presse anarchiste.

---

[20] Anne Cova, *Féminismes et néo-malthusianismes sous la III^e^ République : « La liberté de la maternité »*, Paris, L'Harmattan, 2011.

[21] Voir notamment Anne Steiner, « Les militantes anarchistes individualistes : des femmes libres à la Belle Époque », *Amnis. Revue d'étude des sociétés et des cultures contemporaines Europe-Amérique*, numéro 8, 2008. Récupéré de : https://journals.openedition.org/amnis/1057.

[22] Ces ouvrages sont référencés dans la bibliographie.

[23] Cecilia Beach, *Staging Politics and Gender: French Women's Drama, 1880-1923*, New York, Palgrave Macmillan, 2005.

[24] Jonny Ebstein, Philippe Ivernel, Monique Surel-Tupin, et Sylvie Thomas (dir.), *Au temps de l'anarchie, un théâtre de combat (1880-1914)*, 3 tomes, Paris, Séguier Archimbaud, 2001.

Méthodologie

Les écrits féminins étudiés dans le cadre de cette thèse sont le fruit d'un long processus de recherche, basé sur le dépouillement d'une masse importante de publications anarchistes. Quelques remarques préliminaires s'imposent avant de présenter les principales étapes de la recherche. Il importe d'abord de préciser que ce sont les publications anarchistes qui nous intéressent et non les femmes anarchistes au sens strict. Nous souhaitons retrouver les femmes qui ont, à un moment de leur trajectoire, collaboré à ces publications plutôt que de focaliser sur celles qui auraient eu des positions anarchistes confirmées. Non seulement les convictions politiques de chacune des femmes restent difficiles à cartographier, mais plusieurs d'entre elles ont été liées aux réseaux politiques et littéraires de l'anarchisme sans afficher ouvertement des allégeances partisanes. Par ailleurs, nous nous intéressons moins aux femmes de lettres d'origine française qu'à celles dont les textes sont diffusés par le biais d'organes de presse d'expression francophone, situés en territoire français. Dans le souci de respecter la philosophie antinationaliste de l'anarchisme, traduisant une visée internationaliste très forte dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle, nous entendons mettre au jour l'apport des femmes à une tradition littéraire française de l'anarchisme qui s'étend pourtant au-delà des frontières nationales de la France.

Les publications que nous avons répertoriées constituent des espaces de sociabilité qui ont mis en forme, de manière plus ou moins explicite, un discours antiautoritaire constituant la marque distinctive de l'anarchisme[25]. Qu'elles s'inscrivent dans un courant anarcho-communiste, syndicaliste ou individualiste, les publications qui ont retenu notre attention sont celles qui énoncent une critique antiautoritaire de la société bourgeoise capitaliste. La plupart du temps, nous préférons le substantif anarchiste à celui de libertaire, puisque le premier permet d'insister sur la critique à la

[25] Irène Pereira, *Anarchistes*, Montreuil, La ville brûle, coll. « engagé-es », 2009, pp. 8-11.

fois négative et positive de l'anarchisme, soit le refus de l'autorité et l'exigence inconditionnelle de liberté. Il présente également une portée plus générique que le second qui, s'il apparaît sous la plume de Joseph Déjacque dès 1857[26], ne semble se généraliser qu'à la fin du XIX^{e} siècle chez les anarchistes individualistes[27]. À quelques reprises, nous les employons toutefois comme des synonymes pour désigner les luttes et les discours qui dénoncent les systèmes de domination au nom d'un idéal de liberté individuelle ou collective.

En ce qui concerne plus particulièrement la presse anarchiste, nous avons retenu autant des journaux de propagande que des revues littéraires d'orientation libertaire. Dans le sillage de Vittorio Frigerio, nous estimons qu'une étude de la presse anarchiste ne peut exclure les revues littéraires qui ont participé à l'essor d'une mouvance culturelle anarchiste. L'historien prend lui-même appui sur les observations de René Bianco, grand spécialiste de la presse anarchiste francophone, pour affirmer que les revues littéraires anarchistes de la fin du siècle « œuvrent parallèlement à une galaxie de journaux dont le but principal est la propagande et l'éducation[28]. » Une étude de la presse anarchiste ne peut faire l'économie des journaux de propagande et des revues littéraires qui, malgré leur mission sociale différente, contribuent à inscrire l'anarchisme dans la vie politique, littéraire et culturelle de son temps. Parmi les publications anarchistes qui ont été dépouillées figurent des journaux de propagande qui ont accordé une place à la littérature dans leurs pages, tant sous la forme de textes de création que de critiques littéraires. Sont également considérées les revues littéraires de la fin du siècle qui ont exprimé des sympathies libertaires à travers un discours sur la société, l'art et la littérature.

---

[26] Joseph Déjacque, *De l'Être-humain mâle et femelle. Lettre à P.-J. Proudhon*, Nouvelle-Orléans, Lamarre, 1857.

[27] Il s'agit d'une interrogation terminologique lancée par plusieurs chercheurs, qui mériterait toutefois d'être investiguée davantage. Voir notamment l'introduction du numéro « Vallès et les anarchistes », du quarante-sixième numéro de la revue *Autour de Vallès*, dirigé par Sarah Al-Matary.

[28] Vittorio Frigerio, « La vérité par la fiction : anarchisme et narration populaire », *Belphégor*, vol. 9, numéro 10, fév. 2010. Récupéré de : https://dalspace.library.dal.ca/handle/10222/28725.

Bornes chronologiques

Sur le plan de la périodisation, nous avons procédé à un découpage temporel qui englobe une période de vingt ans s'étendant de 1885 à 1905. Ces dates représentent deux moments forts de l'évolution de la presse anarchiste. L'année 1885 marque l'arrivée du *Révolté* en France, bientôt rebaptisé sous le titre *La Révolte*. Au moment où il déménage en France, le journal, fondé à Genève en 1879, a déjà une réputation bien installée au sein des milieux militants français. Ce journal devient une vitrine de première importance pour l'anarchisme, donnant le coup d'envoi à une presse dont le nombre de titres publiés par année atteint un premier sommet[29]. La capitale parisienne constitue dès lors la plaque tournante de l'anarchisme français[30]. Si plusieurs journaux anarchistes sont fondés à Lyon entre 1882 et 1884, soit un an après la création d'un courant anarchiste autonome, il s'agit en fait du même journal qui est relancé sous des titres différents pour contourner la répression policière. Pour cette raison, nous avons décidé de commencer notre recherche à partir de 1885, année qui représente un moment d'affirmation sans précédent pour la presse anarchiste.

En retenant une date qui concerne l'ensemble du mouvement anarchiste plutôt que la production textuelle des femmes, nous pouvons par ailleurs retracer avec précision les débuts d'une activité littéraire et journalistique féminine dans la presse anarchiste. Nous constatons ainsi que les femmes apparaissent dans une période plus creuse de la presse anarchiste, soit à la fin de la décennie 1880. Notre étude se termine en 1905, année qui représente le début d'une nouvelle ère pour la presse anarchiste. À cette date, de nouvelles tendances émergent au sein du mouvement. Des groupes néomalthusiens et anarchistes individualistes occupent désormais le devant de la scène, fondant leurs propres organes de presse pour véhiculer de nouvelles idées politiques.

---

[29] Voir le tableau synoptique créé par René Bianco, qui répertorie l'ensemble des périodiques anarchistes publiés entre 1868 et 1963 : https://bianco.ficedl.info/_URL_SITE_SPIP/?page=groupe&groupe=11.
[30] Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France. Des origines à 1914*, tome 1, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1992 [1975], p. 141.

En dépouillant notamment le journal *l'anarchie*[31], fondé par Anna Mahé et son compagnon Albert Libertad en 1905, nous avons remarqué une certaine évolution dans les discours libertaires qui portent désormais sur des thématiques comme l'amour libre, la maternité consciente et l'éducation. Selon Jean Maitron, le début du XX^{e} siècle marque un changement au sein du mouvement anarchiste qui accueille désormais des tendances dispersées[32]. Ce phénomène apparaît à travers l'émergence de nouveaux périodiques qui servent de vitrines pour des mouvances militantes récemment formées. L'année 1905 semble constituer le seuil de cette transformation, apparaissant en ce sens comme un indicateur adéquat pour clore notre étude sur la presse anarchiste.

Corpus de recherche

À partir de la thèse de René Bianco, intitulée *Répertoire des périodiques anarchistes de langue française : un siècle de presse anarchiste d'expression française*, nous avons d'abord dressé une liste comportant environ soixante-dix journaux de propagande et revues littéraires d'orientation libertaire qui ont été diffusés entre 1885 et 1905. Les recherches de René Bianco constituent une véritable mine d'or pour quiconque s'intéresse à la presse anarchiste, l'historien ayant constitué les notices bibliographiques de près de deux mille journaux anarchistes. Une équipe de militants ont mis en ligne sa thèse, tout en produisant deux mille notices supplémentaires[33]. Ces notices recensent les noms des principaux collaborateurs des périodiques anarchistes, laissant toutefois dans l'ombre la majorité des femmes dont la production a été moins significative que celle des hommes. En parallèle, nous avons également consulté les travaux de Vittorio Frigerio et de Caroline Granier sur la presse anarchiste pour repérer

[31] Nous respectons ici la graphie originale du titre, écrit sans majuscule. Cette graphie est exigée par Anna Mahé, institutrice et typographe qui fait la promotion d'un système d'orthographe simplifiée. Voir Guillaume Davranche, Dominique Petit, Anne Steiner et Michel Chevance, « Notice Mahé, Anna, Rose, Marie », *Dictionnaire des anarchistes*, mise en ligne le 25 mar. 2014 et modifiée le 26 déc. 2019. Récupéré de : https://maitron.fr/spip.php?article154632.
[32] Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France. Des origines à 1914*, *op. cit.*, p. 303.
[33] Le catalogue des notices est disponible à l'adresse suivante : https://bianco.ficedl.info/.

les revues littéraires d'orientation libertaire. Plusieurs publications sont disponibles en ligne sur Gallica, le site numérique de la Bibliothèque nationale de France, ou sur des pages créées par des groupes de militants[34]. La plupart des journaux sont accessibles dans différentes bibliothèques spécialisées d'Europe : la Bibliothèque nationale de France, les deux Centre international de recherches sur l'anarchisme situés à Lausanne et à Marseille, ainsi que l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam. Les collections des journaux anarchistes sont souvent dispersées et incomplètes, phénomène qui complexifie le travail de recherche lorsque l'on souhaite dépouiller des périodiques dans leur intégralité. Parmi l'ensemble des périodiques qui ont été dépouillés, vingt-cinq contenaient des écrits féminins et pouvaient donc être considérés comme des organes de presse mixtes (voir Annexe A).

Au total, près de six cents textes de femmes ont été retrouvés dans les périodiques consultés. Dans cette thèse, nous avons choisi de présenter à la fois ceux qui sont les plus représentatifs – constituant en quelque sorte la norme – et ceux qui sont les plus exceptionnels au regard des pratiques et des discours adoptés par les femmes. Les principales publications dans lesquelles ces dernières signent des écrits sont *La Révolte*, *La Plume*, *L'Endehors*, *Le Libertaire*, *L'Humanité nouvelle* et *La Revue blanche* (voir Annexe B). Ces écrits sont signés tantôt par des auteures connues, tantôt par des militantes qui ne sont pas passées à la postérité. Le *Dictionnaire des anarchistes*, ouvrage collaboratif disponible en ligne, nous a permis de confirmer l'identité de plusieurs collaboratrices de la presse anarchiste. Plusieurs auteures restent toutefois inconnues, notamment parce qu'elles recourent à des pseudonymes pour dissimuler leur identité. L'utilisation du pseudonyme est courante chez les anarchistes qui empruntent différentes signatures littéraires pour éviter d'éventuelles poursuites judiciaires. Chez les femmes, les pseudonymes jouent par ailleurs sur une sorte de familiarité qui tend à accorder de la légitimité à leur intervention journalistique. Nous

[34] Voir notamment le site https://www.archivesautonomies.org/.

avons ainsi retrouvé une quinzaine de pseudonymes qui se présentent sous la forme de prénoms féminins. En l'absence d'informations biographiques éclairantes, nous les avons traités comme des signatures féminines. Qu'elles soient le fait d'hommes ou de femmes, elles restent au final des indicateurs pertinents pour étudier les postures adoptées dans la presse anarchiste à partir d'une perspective de genre. Nous avons par ailleurs retenu les textes de femmes signés sous des pseudonymes masculins que nous étions en mesure d'identifier. Les écrits de femmes que nous avons exhumés ont été consignés dans un tableau Excel, avant d'être intégrés à une base de données créée à partir du logiciel Access. Ce logiciel s'est avéré indispensable pour établir un rapport dynamique entre les textes en effectuant des requêtes ciblées. Cette thèse prend appui sur cette base de données grâce à laquelle nous avons pu établir un dialogue entre les écrits de femmes à partir des catégories d'analyse suivantes : organe de parution, titres, genres littéraires, thématiques principales et années de publication.

Cadre théorique

L'approche théorique adoptée dans la thèse repose sur deux courants majeurs qui s'inscrivent dans les études littéraires et les recherches féministes actuelles. Il s'agit, d'une part, de l'histoire littéraire de la presse qui permet d'appréhender les périodiques dans une « perspective de poétique historique[35] ». L'étude de la presse anarchiste, telle que nous l'envisageons, prend appui sur cette conception littéraire de la presse en tant qu'univers textuel qui contribue à façonner les représentations politiques, littéraires et culturelles. De par sa triple dimension « médiatique, périodique, collecti[ve][36] », la presse se présente comme un espace de choix pour étudier les diverses pratiques d'écriture empruntées par les femmes. Nous convoquons également l'analyse du

[35] Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 19.
[36] *Ibid*., p. 17.

discours, telle qu'elle est pratiquée par Marc Angenot et Ruth Amossy. Dans la perspective de Marc Angenot, nous abordons l'ensemble des textes publiés par les femmes dans la presse anarchiste comme partie prenante du discours social. Le discours social fournit un cadre conceptuel opérant pour interpréter les textes diffusés à une même époque qui « organisent le dicible – le narrable et l'opinable[37] ». Cette vision du discours a orienté l'ensemble de la thèse, qui vise à interroger comment les écrits de femmes participent à la « production sociale du sens et [à] la représentation du monde[38] » à partir d'une perspective anarchiste. De plus, nous nous basons sur les travaux de Ruth Amossy pour analyser les stratégies rhétoriques employées par les auteures pour faire valoir leur point de vue dans la presse. Dans un deuxième temps, nous convoquons la notion de genre pour analyser la production textuelle des femmes. Le genre constitue un outil théorique indispensable pour éclairer les postures empruntées par les auteures et voir comment elles leur permettent, tantôt de se conformer, tantôt de transgresser, les normes féminines de leur époque.

Une étude littéraire de la presse anarchiste

Depuis la parution des travaux récents sur l'histoire culturelle de la presse, cette dernière est devenue un objet d'étude à part entière au sein des études littéraires. L'histoire culturelle et littéraire de la presse accorde une attention particulière à des auteurs dont les trajectoires ont été liées à la grande sphère médiatique. Une étude culturelle du XIX^{e} siècle ne peut faire l'économie d'une analyse de la presse du fait que « la littérature a rencontré, sur sa route, le périodique[39]. » Selon Marie-Ève Thérenty, la presse constitue une « entreprise collective où s'expérimente la création

[37] Marc Angenot, *1889. Un État du discours social*, Montréal, Éditions Balzac, coll. « L'univers des discours », 1989, p. 13.
[38] *Ibid*., p. 14.
[39] Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^{e} siècle*, *op. cit.*, p. 16.

de sens par la fusion de voix plurielles[40] ». Cette définition vaut non seulement pour les quotidiens généralistes, mais également pour les périodiques anarchistes. La presse anarchiste peut être pensée à partir des quatre concepts identifiés par l'auteure pour définir la matrice médiatique de la presse, soit la périodicité, la collectivité, la rubricité et l'actualité. Elle se présente en effet comme une entreprise médiatique qui permet aux militants de s'inscrire dans la vie politique, culturelle et littéraire de leur temps. Le périodique anarchiste constitue une production collective grâce à laquelle les militants affichent leurs positions idéologiques et fondent l'unité intellectuelle de leur groupe[41]. Or les militants mettent en valeur une identité politique spécifique à travers différentes pratiques d'écriture qui contribuent à faire circuler les discours anarchistes au sein de l'espace social. Dans cette perspective, nous adoptons une approche sociopoétique de la presse qui prend comme postulat de départ que :

> le fait de participer à un réseau, de collaborer à un projet de publication collective, d'écrire régulièrement « avec » ou « à côté » d'un certain nombre d'écrivains et intellectuels, est susceptible d'infléchir l'écriture dans une direction commune, de favoriser la dissémination de *topoï*, de personnages, d'arguments ou de postures, de mener à l'invention de modalités génériques inédites[42].

Une telle approche sociopoétique nous invite à étudier plus particulièrement les pratiques d'écriture des femmes en nous intéressant à la manière dont elles participent à la construction d'un discours libertaire commun et à la mise en place de postures littéraires spécifiques. L'intérêt d'une sociopoétique vise à rendre compte des

---

[40] Marie-Ève Thérenty, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 2007, p. 61.

[41] Sur ce sujet, voir Andrée Fortin, « Les intellectuels à travers leurs revues », *Recherches sociographiques*, vol. 31, numéro 2, 1990, pp. 169-200.

[42] Michel Lacroix, « Sociopoétique des revues et l'invention collective des "petits genres" : lieu commun, ironie et saugrenu au *Nigog*, au *Quartanier* et à *La Nouvelle Revue française* », *Mémoires du livre*, vol. 4, numéro 1, automne 2012. Récupéré de : https://www.erudit.org/fr/revues/memoires/2012-v4-n1-memoires0385/1013328ar/.

dimensions sociologiques et discursives, individuelles et collectives, qui marquent l'activité journalistique des femmes dans la presse anarchiste.

L'analyse du discours est quant à elle convoquée pour étudier les stratégies discursives auxquelles recourent les femmes pour faire entendre leur voix dans une presse qui est alors largement dominée par les hommes. Nous nous basons sur les travaux menés par Ruth Amossy qui s'intéresse à la dimension rhétorique des textes littéraires. Une des notions les plus opérantes est celle de l'éthos que nous convoquons de manière parfois implicite, parfois explicite, pour éclairer les images d'auteures qui apparaissent dans les écrits féminins. Le texte littéraire, ainsi que l'envisage Ruth Amossy, met en scène un « éthos discursif (qui se construit dans le discours)[43] », étant « par définition un éthos rhétorique (qui vise à avoir un impact sur l'autre)[44]. » Tout texte littéraire renvoie une image particulière de l'énonciateur qui peut être reconstituée à travers les stratégies rhétoriques, notamment le ton, qui sont mobilisées pour communiquer un message. Selon Dominique Maingueneau, ces stratégies rhétoriques prêtent à l'énonciateur un statut social et le positionnent dans un « champ conflictuel de valeurs (politique, esthétique, religieux, philosophique)[45] ». L'éthos permet donc au lecteur de situer l'énonciateur dans un contexte social donné. La notion d'éthos intervient non seulement pour reconstituer les figures individuelles d'auteurs, mais également pour les mettre en rapport avec un imaginaire social qui est sous-tendu par des stéréotypes sociaux, littéraires et culturels. L'intérêt consiste dès lors à examiner comment un auteur se construit une image grâce à laquelle il négocie son rapport à certaines normes sociales. Ruth Amossy explique que l'éthos d'un énonciateur repose sur des lieux communs propres à une société donnée. Il entre ainsi en confrontation

[43] Ruth Amossy, *La Présentation de soi*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « L'interrogation philosophique », 2010, p. 42.
[44] *Idem*.
[45] Dominique Maingueneau, « Le recours à l'ethos dans l'analyse du discours littéraire », Fabula/Colloques [En ligne], Posture d'auteurs : du Moyen Âge à la modernité. Récupéré de : http://www.fabula.org/colloques/document2424.php.

avec d'autres images qui circulent dans la sphère sociale[46]. Dans cette perspective, l'éthos est une notion pertinente pour étudier les écrits féminins puisqu'elle nous permet d'examiner les rapprochements et les écarts qui se manifestent entre les images d'auteures qui y sont projetées et les stéréotypes de genre véhiculés à la même époque. Les figures d'auteures sont donc intégrées à une analyse de genre plus globale qui s'applique à l'ensemble de la production textuelle des femmes.

L'approche critique du genre

La pertinence de la notion de genre au sein des études littéraires n'est plus à démontrer, puisqu'elle permet d'étudier l'histoire d'un point de vue global en s'intéressant aux dimensions sociologique et symbolique qui structurent les rapports entre hommes et femmes. La notion de genre constitue le meilleur outil théorique pour problématiser l'histoire littéraire des femmes en repensant leur place et leur production textuelle au sein d'une presse mixte. À la lumière de l'interrogation que pose l'article « La place des femmes dans l'histoire littéraire : annexe, ou point de départ d'une relecture critique[47] ? » signé par Christine Planté, nous estimons qu'une approche de genre doit absolument être mobilisée pour proposer une relecture du passé qui évite de n'ajouter qu'un chapitre critique à un récit dont la nature androcentrique demeurerait inchangée. Il s'agit donc de s'intéresser aux femmes – du fait qu'elles occupent la position la plus problématique dans l'histoire littéraire[48] –, tout en adoptant une

---

[46] Ruth Amossy, « L'ethos au carrefour des disciplines : rhétorique, pragmatique, sociologie des champs », dans Ruth Amossy (dir.), *Images de soi dans le discours. La construction de l'éthos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, coll. « Sciences des discours », 1999, pp. 134-135.

[47] Christine Planté, « La place des femmes dans l'histoire littéraire : annexe, ou point de départ d'une relecture critique ? », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 103, 2003, p. 655. Récupéré de : https://www.cairn.info/revue-d-histoirelitteraire-de-la-france-2003-3-page-655.htm.

[48] Christine Planté et Marie-Ève Thérenty, « "Séparatismes" médiatiques 2 : identités de genre », dans Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 1443.

démarche critique qui vise à réinscrire leurs expériences diverses de la réalité au sein d'une « histoire relationnelle entre les sexes[49] ».

L'objectif consiste ainsi à retracer la place des femmes dans la presse anarchiste tout en restant sensible aux enjeux de genre qui structurent les espaces de sociabilité au sein desquels elles ont évolué. Pour reprendre les mots de Judy Greenway, nous estimons que la volonté d'ouvrir une place aux femmes dans l'histoire de l'anarchisme ne doit pas se limiter à l'intégration de quelques noms de femmes dans une histoire masculine de l'anarchisme[50]. Elle doit s'accompagner d'une remise en question plus globale des paramètres historiographiques pour éviter le double écueil d'une histoire idéalisée des femmes, en tant que grandes héroïnes rejetées par une historiographie ouvertement sexiste, et d'une histoire mixte dépolitisée où les rapports entre hommes et femmes seraient présentés de manière tout à fait harmonieuse. L'application d'une perspective de genre à l'histoire littéraire des femmes vise ainsi à reconstituer la place problématique que celles-ci ont occupée dans les milieux anarchistes, milieux d'autant plus complexes qu'ils sont situés en marge des institutions sociales dominantes mais qui, en dépit de leur radicalité incontestable, en reproduisent les hiérarchies de genre[51].

L'univers de la presse, tel qu'il se constitue au XIX^{e} siècle, modifie le rapport des hommes et des femmes à l'espace littéraire de même qu'il « joue un rôle considérable dans la définition des rôles masculins et féminins[52] ». Partant de ce constat, il semble indispensable d'étudier les postures littéraires que les femmes adoptent dans

[49] Françoise Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Paris, ENS Éditions, 2007, p. 122.
[50] Judy Greenway, « The Gender Politics of Anarchist History: Re/Membering Women, Re/Minding Men », *loc. cit.*, p. 13.
[51] Pour une analyse détaillée et nuancée du sexisme dans les milieux anarchistes français du XIX^{e} siècle, consulter la thèse de Sophie Kérignard, *Les Femmes, les mal entendues du discours libertaire ? De la fin du dix-neuvième siècle à la Grande guerre* (2004) ainsi que l'article de Francis Dupuis-Déri, « Hommes anarchistes face au féminisme », paru dans la revue *Réfractions* en 2010.
[52] Christine Planté et Marie-Ève Thérenty, « "Séparatismes" médiatiques 2 : identités de genre », dans Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^{e} siècle*, *op. cit.*, p. 1443.

la presse anarchiste pour négocier leur rapport aux normes de genre de leur époque. Dans l'ouvrage *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, Marie-Ève Thérenty mobilise simultanément les notions de posture et d'éthos pour examiner les « effet[s] de représentation [53] » et les « topo[ï] historique[s][54] » qui se manifestent dans les écrits de femmes. Ces deux notions, ainsi qu'elle le démontre, permettent d'étudier le rapport des femmes à l'écriture journalistique en montrant comment elles se rapprochent ou s'écartent des stéréotypes féminins. Une analyse de genre est nécessaire pour examiner comment les femmes qui écrivent dans la presse anarchiste peuvent tantôt s'inscrire dans une convention du féminin, tantôt mettre à mal les clichés de genre. Un même texte peut d'ailleurs jouer sur une tension entre conformité et subversion en laissant apparaître des représentations à la fois stéréotypées et dissonantes. Cette dynamique complexe se manifeste à travers les pratiques d'écriture, les thématiques, les figures et les représentations convoquées par les femmes pour intervenir dans l'évolution des discours anarchistes. Quels genres littéraires et quelles thématiques mobilisent les femmes pour mettre en forme un imaginaire libertaire ? Quelles postures empruntent-elles pour faire valoir leur point de vue ? À quelles stratégies discursives recourent-elles pour assurer la meilleure réception possible de leur discours ? Enfin, quels éléments émergent d'une analyse comparative entre des textes signés par des femmes et certains textes signés par des hommes ? Autant de questions auxquelles cette thèse envisage de fournir des réponses.

Cette thèse entend éclairer la production textuelle des femmes diffusée dans la presse anarchiste française entre 1885 et 1905. L'entrée des femmes dans la presse anarchiste se fait de manière progressive. C'est pourquoi nous avons opté pour une structure relativement traditionnelle, qui nous permet de retracer pas à pas l'itinéraire journalistique des femmes. La thèse est divisée en trois parties, comportant chacune

[53] Marie-Ève Thérenty, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, Paris, CNRS éditions, 2019, p. 19.
[54] *Idem*.

deux chapitres, qui représentent des périodes d'activités distinctes marquées par l'émergence de nouvelles pratiques d'écriture. Intitulée « L'entrée des femmes dans la presse anarchiste », la première partie porte sur le mouvement anarchiste et sur la place que les femmes y ont occupée. Alors que le premier chapitre vise à retracer l'histoire du mouvement anarchiste depuis la Commune de Paris, le deuxième s'intéresse plus particulièrement aux débuts de l'activité journalistique des femmes dans les journaux de propagande à la fin de la décennie 1880. La deuxième partie, titrée « Investir l'univers des discours anarchistes », regroupe essentiellement des écrits de femmes qui ont été publiés entre 1892 et 1896. Dans le troisième chapitre, nous abordons les pratiques d'écriture inédites par l'intermédiaire desquelles les femmes ont mis en forme un imaginaire de l'action révolutionnaire. Le chapitre suivant examine les témoignages de l'intime dans lesquels les femmes racontent leurs expériences singulières de l'anarchisme. Une troisième section, intitulée « Des femmes en quête de légitimité intellectuelle », nous permet de mettre en lumière les voies empruntées par les femmes pour assumer leur statut d'intellectuelles au tournant du XX^{e} siècle. Le cinquième chapitre de la thèse aborde le rapport des femmes aux genres, réputés masculins, de la critique et de l'histoire littéraire. Notre démonstration se clôt sur un sixième chapitre qui étudie les interventions journalistiques des femmes dans le cadre des espaces de débats ouverts dans la presse anarchiste. Un tel parcours chronologique vise à rendre compte de la manière dont les femmes réussissent à se tailler une place significative dans une presse à prédominance masculine.

PREMIÈRE PARTIE

L’ENTRÉE DES FEMMES DANS LA PRESSE ANARCHISTE

CHAPITRE I

UNE HISTOIRE MIXTE DE L'ANARCHISME

Lire un journal tous les matins est pour les révolutionnaires
une nécessité aussi grande que manger;
étant donné qu'aucun des journaux quotidiens
ne répond aux aspirations des vrais révolutionnaires,
il est nécessaire que chacun fasse des efforts
pour l'apparition d'un nouvel organe quotidien.

La Révolte

Pour comprendre la place des femmes dans la presse anarchiste, il faut d'abord dresser un portrait du mouvement et de la place singulière qu'elles y ont occupée. Tel est le but de ce chapitre, dans lequel nous donnerons à lire une histoire mixte de l'anarchisme. Nous retracerons d'abord l'émergence du mouvement anarchiste à partir de la Commune de Paris qui constitue l'une des premières expériences collectives de nature antiautoritaire. Afin de suivre l'évolution du mouvement, nous aborderons les trois formes de propagande valorisées par les militants : l'action, l'oral et l'écriture. Ces pratiques prennent forme grâce aux diverses activités organisées par les militants, qui donnent vie à un mouvement complexe et protéiforme. Les femmes s'adonnent à tous les types de propagande, bien qu'elles soient moins nombreuses que les hommes à s'engager dans le mouvement anarchiste. Nous évoquerons donc les moments charnières du mouvement en accordant une attention plus particulière au militantisme

féminin. Cette étude des diverses praxis révolutionnaires nous conduira vers une présentation de la presse anarchiste qui constitue le vecteur principal de la propagande par l'écrit. Non seulement elle participe à la transmission des idées libertaires, mais elle favorise la structuration des réseaux militants. Les débuts de la presse anarchiste sont difficiles en raison de la précarité économique des journaux lyonnais, premiers organes de presse du mouvement diffusés entre 1882 et 1884. Cette réalité persiste tout au long du XIX^{e} siècle à cause de la répression accrue exercée à l'encontre des anarchistes. Les femmes semblent doublement marginalisées dans cette presse qui est largement dominée par les hommes, tant sur le plan de la direction que de la collaboration. Les premières traces d'une production journalistique féminine au sein de la presse anarchiste remontent à ces journaux lyonnais et, plus particulièrement, aux écrits signés par le groupe Louise Michel.

1.1. De la théorie à la pratique

Si la pensée anarchiste apparaît bien avant sa théorisation au XIX^{e} siècle, elle s'impose dans le paysage politique français au sein de l'Association internationale des travailleurs, fondée en 1864. Héritier des luttes populaires qui marquent la première moitié du siècle, le mouvement anarchiste prend forme à l'intérieur de la grande organisation ouvrière. Rassemblant différentes franges du socialisme révolutionnaire ayant pour but commun d'abolir l'État bourgeois et le régime capitaliste au profit d'une société sans classes, les anarchistes s'incarnent alors dans les mutuellistes qui font la promotion d'un discours antiautoritaire[55]. Inspirés par les idées libertaires développées par Pierre-Joseph Proudhon, premier penseur à définir l'anarchisme comme un état de

[55] Constance Bantman, *Anarchismes et anarchistes en France et en Grande-Bretagne, 1880-1914 : Échanges, représentations, transferts*, thèse en langues et littératures anglo-saxonnes soutenue à l'Université Paris-XIII, 2007, p. 36.

nature hypothétique où règnerait l'« union de l'ordre et de l'anarchie[56] », les mutuellistes se distinguent des collectivistes en raison des réserves qu'ils expriment vis-à-vis de l'autorité accordée au Conseil général de l'Association internationale des travailleurs. Se dessine ainsi une divergence de perspectives quant à la centralisation du pouvoir qui entraîne quelques années plus tard une séparation entre les mutuellistes et les collectivistes, bientôt désignés sous les vocables d'anarchistes et de communistes. Une des premières expérimentations collectives des théories associées au mutuellisme proudhonien remonte à la Commune de Paris, qui suit de près la Commune de Lyon en 1871. Épisode d'une ampleur exceptionnelle en dépit de sa courte durée, la Commune de Paris est considérée par les anarchistes comme l'un des « mythes fondateurs[57] » de leur mouvement. En témoigne la place fondamentale que les journaux de propagande accordent à la commémoration de l'événement tout au long du XIX^{e} siècle, la Commune de Paris étant considérée comme l'année zéro du militantisme anarchiste[58].

1.1.1. La Commune de Paris

Proclamée le 18 mars 1871, la Commune représente une journée de victoire pour le peuple parisien, qui conserve les canons que tente de lui retirer l'armée française au sortir de la guerre franco-prussienne. Selon les commentateurs de l'époque, les femmes sont en grande partie responsables de cette victoire, leur résistance ayant forcé les soldats versaillais à battre en retraite[59]. Le peuple s'oppose au désarmement de la capitale dans la foulée de l'armistice qui admet la défaite de la

---

[56] Pierre-Joseph Proudhon, « Qu'est-ce que la propriété ? » dans *Œuvres complètes*, tome 1, Paris, Librairie internationale, 1867, p. 224.
[57] Sophie Kérignard, *Les Femmes, les mal entendues du discours libertaire ? De la fin du dix-neuvième siècle à la Grande guerre*, *op. cit.*, p. 116.
[58] Pour une étude sur la commémoration de la Commune de Paris au sein de la presse anarchiste, voir Anne-Marie Bouchard, *Figurer la société mourante. Culture esthétique et idéologique de la presse anarchiste illustrée en France, 1880-1914*, thèse en histoire de l'art et en études cinématographiques soutenue à l'Université de Montréal, 2009, pp. 56-93.
[59] Prosper-Olivier Lissagaray, *Histoire de la Commune de 1871*, Paris, François Maspero, coll. « Petite collection Maspero », 1972 [1876], p. 110.

France après un dur état de siège par les troupes allemandes. Les ardeurs patriotiques du peuple prennent de l'ampleur devant la fuite du gouvernement français à Versailles, qui adopte de nouvelles mesures coercitives telles que la suppression du moratoire sur le paiement immédiat des loyers. La Commune de Paris instaure un gouvernement autonome, composé d'une quatre-vingt-dizaine d'élus engagés dans le mouvement ouvrier. Ce nouveau gouvernement est entièrement composé d'hommes, les femmes étant d'emblée absentes des espaces de prise de décisions officielles. Ancrée dans un modèle socialiste de démocratie radicale, la Commune œuvre au nom de l'émancipation sociale des travailleurs. Elle participe à la réorganisation des rapports sociaux en procédant à la création de coopératives ouvrières, à la laïcisation de l'enseignement et à la reconnaissance légale des unions libres. Les militants sortent la politique de son cadre institutionnel en investissant des espaces de sociabilité comme les églises, dans lesquelles ils tiennent des réunions populaires organisées par les clubs de quartiers. Les femmes fréquentent assidûment les réunions populaires, au point où elles forment la majorité constituante des clubs mixtes[60]. Plusieurs femmes y prennent régulièrement la parole, la militante Paule Minck figurant parmi les oratrices les plus influentes des clubs de quartier[61]. Les thèmes qu'elles abordent lors de leurs conférences sont étroitement liés au patriotisme et à la lutte révolutionnaire, enjeux qui les préoccupent tout autant que leurs homologues masculins[62]. Les revendications en faveur de l'égalité politique des sexes sont portées par les militantes les plus instruites, les femmes du peuple s'intéressant davantage à des questions qui concernent leur quotidien comme l'accès à un travail salarié[63].

---

[60] Eugene W. Schulkind, « Le rôle des femmes dans la Commune de 1871 », *1848. Revue des révolutions contemporaines*, tome 42, numéro 185, fév. 1950, p. 21.
[61] Le patronyme de l'auteure s'écrit parfois Mink au lieu de Minck. Nous respectons ici la graphie qui est généralement empruntée par l'auteure dans la presse militante.
[62] Marisa Linton et Christine Hivet, « Les femmes et la Commune de Paris de 1871 », *Revue Historique*, tome 298, juil.-sept. 1997, p. 38.
[63] *Idem*.

Durant la Commune de Paris, les journaux révolutionnaires se multiplient à une vitesse fulgurante. Des quotidiens comme *Le Cri du peuple*, *Le Bonnet rouge*, *Le Châtiment* et *L'Action*, viennent donner une voix singulière à l'actualité politique des militants[64]. Peu de femmes collaborent à ces journaux, à l'exception d'André Léo qui signe une trentaine de textes dans la presse communarde[65]. Elle collabore notamment à *La Commune*, au *Cri du peuple*, à *La Révolution sociale* et à *La Sociale*[66]. André Léo fait paraître des articles de fond dans lesquels elle se présente comme une « actrice majeure, une observatrice vigilante et une censeure sévère[67] » de son époque. Si elle se porte à la défense des intérêts révolutionnaires, elle se fait surtout un devoir de souligner « la mise à l'écart – ridicule et douloureuse tout à la fois – des femmes[68] » de la vie publique. La militante n'en est pas à ses premières expériences journalistiques, élevant sa voix dans la presse socialiste et démocrate dès la fin des années 1860 pour s'opposer au Second Empire[69]. Elle a également publié en volume une bonne partie de sa production romanesque ainsi que des essais qui traduisent ses idées progressistes et féministes[70]. Dans *La Sociale*, elle « fait figure d'éditorialiste vedette à partir de mi-avril et jusqu'au 16 mai[71] » en publiant une quinzaine d'articles en première page. Malgré la production significative qu'elle y développe, elle reste néanmoins « en dehors de la rédaction, envoyant ses articles par la poste, s'adressant parfois "aux

---

[64] Pour une liste exhaustive des journaux publiés durant la Commune de Paris, consulter Firmin Maillard, *Histoire des journaux publiés à Paris pendant le Siège et sous la Commune du 4 septembre 1870 au 28 mai 1871*, Paris, E. Dentu, 1871.

[65] Née Léodile Béra, l'écrivaine forge son pseudonyme à partir du prénom de ses deux jumeaux, André et Léo.

[66] Charlotte Cosset et Gilles Malandain, « André Léo journaliste. Engagement et témoignage (1866-1871) », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, numéro 132, 2016. Récupéré de http://journals.openedition.org/chrhc/540.

[67] Nicole Pellegrin, « Féminisme et Révolution française. L'exemple d'une "bourgeoise qui avait fait la guerre des prolétaires", André Léo », dans Frédéric Chauvaud, François Dubasque, Pierre Rossignol et Louis Vibrac (dir.), *Les Vies d'André Léo, romancière, féministe, communarde*, *op. cit.*, p. 44.

[68] *Idem*.

[69] Alice Primi, « André Léo, une voix critique de la démocratie française à la fin du Second Empire », *Histoire et sociétés. Revue européenne d'histoire sociale*, numéro 12, oct. 2004, pp. 104-120.

[70] Pour une bibliographie complète de l'auteure, consulter le site de l'Association André Léo : http://www.andreleo.com/bibliographie-de-l-oeuvre-de-andre-leo.

[71] Charlotte Cosset et Gilles Malandain, « André Léo journaliste. Engagement et témoignage (1866-1871) », *loc. cit.*

rédacteurs", selon la forme épistolaire encore souvent usitée dans la presse de l'époque[72]. » André Léo est une des rares communardes à investir le domaine journalistique en plus d'être engagée dans les organisations populaires. Étant peu préoccupés par la situation des femmes, les communards, exception faite de quelques hommes comme Eugène Varlin et Benoit Malon, tendent à écarter les femmes des instances traditionnellement associées au politique[73]. Mais la presse reste également un territoire peu exploré par les communardes en raison de leur manque d'éducation, la grande majorité d'entre elles étant issues des couches laborieuses de la société[74].

Même si certaines femmes tiennent un « rôle semi-officiel de conseillères dans certaines [o]rganisations[75] », la plupart d'entre elles interviennent dans les associations de manière moins officielle. Fondée par Nathalie Lemel et Élisabeth Dmitrieff, l'Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés se présente comme l'une des organisations les plus influentes de la Commune qui accueille plusieurs centaines de femmes. « [A]dministrée par et pour les femmes de la classe ouvrière[76] », cette organisation adopte une structure basée sur la désignation d'un comité central qui chapeaute des comités d'arrondissement. Elle regroupe plusieurs femmes issues de la section féminine de l'Internationale[77], majoritairement des « travailleuses manuelles qualifiées[78] », qui s'organisent sur le mode de la démocratie directe afin de travailler à la reconfiguration collective du travail féminin[79]. Communauté féministe avant la lettre, l'Union des femmes mène plusieurs initiatives en faveur de l'égalité entre les

[72] *Idem*.
[73] Marisa Linton et Christine Hivet, « Les femmes et la Commune de Paris de 1871 », *loc. cit.*, p. 35.
[74] *Ibid*., p. 38.
[75] *Ibid.*, p. 35.
[76] *Ibid.*, p. 36.
[77] Édith Thomas, *Les Pétroleuses*, Paris, Gallimard, coll. « La Suite des temps », 1963, p. 85.
[78] Marisa Linton et Christine Hivet, « Les femmes et la Commune de Paris de 1871 », *loc. cit.*, p. 36.
[79] Jacques Rougerie, « 1871 : La Commune de Paris » dans Christine Fauré (dir.), *Encyclopédie politique et historique des femmes*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 423.

sexes, telle l'instauration de salaires identiques entre instituteurs et institutrices[80]. Elle encourage également la création de diverses associations comme le Comité des femmes de la rue d'Arras qui œuvre à l'organisation du travail féminin en mettant sur pied des ateliers de coopération ouvrière[81]. L'Union entend également offrir un soutien aux bataillons communards en venant « en aide au travail des commissions du gouvernement [révolutionnaire] pour le service des ambulances, des fourneaux et des barricades[82]. » Les communardes, que les journaux bourgeois qualifient de pétroleuses en leur faisant porter la responsabilité des incendies allumés dans la capitale[83], acquièrent une formation politique à même la rue en intervenant sur plusieurs fronts d'action. Elles s'engagent notamment comme ambulancières et comme cantinières, c'est-à-dire comme combattantes armées dans la défense des barricades. Lors de la Semaine sanglante, plus de cent vingt femmes mènent une offensive intensive aux côtés des hommes à la barricade de la Place Blanche[84]. Au total, près de dix mille femmes auraient « éparses ou ensemble, combatt[u] pour la liberté[85]. »

Si les femmes ont été nombreuses à participer à la Commune, leur apport a été minoré à un tel point qu'elles ont été considérées comme de « grandes oubliées de l'histoire[86] ». L'occultation des femmes relève, d'une part, de l'iconographie genrée qui s'est construite, tant dans la presse bourgeoise que communarde, autour de

[80] Claudine Rey, « Louise et les autres, le combat des femmes dans la Commune », *Les Amis et Amies de la Commune de Paris 1871*, 24 mar. 2012. Récupéré de : http://www.commune1871.org/?Louise-et-les-autres-le-combat-des.
[81] Eugene W. Schulkind, « Le rôle des femmes dans la Commune de 1871 », *loc. cit.*, p. 24.
[82] L'Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés, « [Les statuts de l'Union] », *La Sociale*, numéro 21, 20 avr. 1871.
[83] Louise Michel récuse toutefois le fait que les pétroleuses aient véritablement existé. Voir Louise Michel, *La Commune*, nouvelle édition établie et présentée par Éric Fournier et Claude Rétat, Paris, La Découverte, coll. « Poche », 2015 [1898], p. 303.
[84] Édith Thomas, *Les Pétroleuses*, *op. cit.*, p. 178.
[85] Louise Michel, *La Commune*, *op. cit.*, p. 296.
[86] Claudine Rey, Annie Gayat et Sylvie Pepino (dir.), *Petit dictionnaire des femmes de la Commune. Les oubliées de l'histoire*, Limoges, Le bruit des autres, 2013.

l'événement[87]. D'un côté, les conservateurs discréditent la Commune en la dépeignant sous la forme de figures féminines – la pétroleuse notamment – qui transgressent les normes associées aux rôles traditionnels de mère et d'épouse. De l'autre, les révolutionnaires opèrent une virilisation de leur lutte collective en identifiant la radicalité politique à un idéal de masculinité. De part et d'autre, les femmes trouvent difficilement leur place dans un combat qui exige qu'elles délaissent, pour un temps du moins, la sphère privée au profit de l'arène politique. Mais la marginalisation des femmes est également liée à la répression plus globale de la Commune. La Commune de Paris prend fin le 28 mai 1871, dans une répression sanglante commandée par l'État français. En moins d'une semaine, près de vingt mille communards périssent tandis que quarante mille survivants sont contraints à l'emprisonnement, à l'exil ou à la déportation[88]. À l'instar de leurs homologues masculins, les femmes se retrouvent dans l'obligation de modérer temporairement leurs activités militantes. Le spectre de la Commune continue néanmoins de hanter la mémoire des survivants. À ce titre, l'historienne Kristen Ross avance qu'il existe une « *pensée* communarde[89] » qui se prolonge bien au-delà des soixante-douze jours de l'événement.

Dans la littérature du XIX^e^ siècle[90], et plus particulièrement chez les écrivains anarchistes[91], la Commune occupe une place de choix et fait l'objet de nombreux récits. André Léo est la première qui tente de réhabiliter publiquement l'événement dans le discours « La Guerre sociale », prononcé en 1871 à Lausanne dans le cadre d'un congrès organisé par la Ligue de la paix et de la liberté. En 1874, elle fait paraître *La*

---

[87] Marie-Pier Tardif, « Les communardes, une communauté invisible ? », *Françoise Stéréo*, 2016. Récupéré de : http://francoisestereo.com/les-communardes-une-communaute-invisible/.
[88] Les chiffres varient selon les sources consultées, mais tournent généralement autour de cette statistique. Voir Jacques Rougerie, *La Commune de 1871*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2009 [1988], pp. 118-119.
[89] Kristen Ross, *L'Imaginaire de la Commune*, Paris, La Fabrique éditions, 2015, p. 7.
[90] Roger Bellet et Philippe Régnier (dir.), *Écrire la Commune. Témoignages, récits et romans (1871-1931)*, Tusson, Du Lérot éditeur, coll. « Idéographies », 1994.
[91] Caroline Granier, *Les Briseurs de formules. Les écrivains anarchistes en France à la fin du XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, pp. 218-268.

Commune de Malenpis, conte utopique qui semble porter les traces d'une expérience révolutionnaire passée[92]. André Léo reste active tout au long de la décennie 1870, publiant de nombreux articles engagés dans des journaux militants comme *Le Socialisme progressif* et *L'Égalité*. Elle fait également paraître des historiettes pour enfants dans *Le Magasin d'éducation et de récréation* et des feuilletons romanesques dans *Le Siècle* qui seront par la suite publiés en volume. La production journalistique et littéraire d'André Léo témoigne de la persistance d'un discours libertaire, malgré la censure qui s'exerce à l'encontre des communards[93]. André Léo n'est d'ailleurs pas la seule femme à entretenir la mémoire de la Commune. Deux autres femmes du peuple, Céleste Hardouin et Victorine Brocher, publient des récits autobiographiques dans lesquels elles relatent leur expérience de la Commune et de la répression versaillaise[94]. Quelques années avant sa mort, Louise Michel évoque également ses souvenirs de l'événement dans un livre intitulé *La Commune*. Bien qu'elle ait été un terreau fertile pour le développement de pratiques de nature antiautoritaire, la lourde répression dont la Commune fait l'objet retarde néanmoins la formation d'un mouvement anarchiste en France. Ce n'est qu'au lendemain de l'amnistie définitive des communards, en 1880, que des militants se déclarent ouvertement anarchistes et qu'ils s'efforcent dès lors de donner naissance à un mouvement autonome.

---

[92] Ce récit a été réédité par Caroline Granier dans *"Quitter son point de vue". Quelques utopies anarcho-littéraires d'il y a un siècle*, Paris, Éditions du Monde libertaire, coll. « Pages libres », 2007.

[93] Si André Léo ne se définit jamais comme une anarchiste, elle partage néanmoins des affinités idéologiques avec les libertaires. À ce sujet, voir Caroline Granier, « André Léo, une auteure engagée. Liens et affinités avec les écrivains libertaires de son temps », dans Frédéric Chauvaud, François Dubasque, Pierre Rossignol et Louis Vibrac (dir.), *Les Vies d'André Léo, romancière, féministe, communarde*, *op. cit.*, pp. 185-196.

[94] Céleste Hardouin, *La Détenue de Versailles en 1871*, Paris, édité à compte d'auteur au 7 impasse Hélène, 1879 ; Victorine Brocher, *Souvenirs d'une morte vivante*, Paris, François Maspero, coll. « La mémoire du peuple », 1976 [1909].

1.1.2. La formation d'un mouvement autonome

Fortement ébranlé par la défaite de la Commune, le mouvement ouvrier entre dans une phase de tensions internes qui divise la famille socialiste en deux camps, le socialisme autoritaire de Karl Marx et le socialisme antiautoritaire de Michel Bakounine. Cette scission advient lors de l'exclusion officielle de Michel Bakounine et de James Guillaume de l'Association internationale des travailleurs, au terme d'un vote unanime tenu au Congrès de La Haye en septembre 1872. Cristallisant les positions irréconciliables des deux socialismes quant aux méthodes envisagées pour renverser l'État bourgeois, elle signe du même coup « l'acte de naissance de l'anarchisme militant[95] ». Si ces deux courants aspirent à une société égalitaire, où auraient disparu les classes économiques, ils ne s'entendent pas sur les tactiques à emprunter pour atteindre leur idéal de collectivité. Les socialistes autoritaires estiment que la « constitution du prolétariat en parti politique est indispensable pour assurer le triomphe de la révolution sociale et son but suprême : l'abolition des classes[96] », le prolétariat formant ainsi un état temporaire voué à disparaître une fois la révolution achevée. Les socialistes antiautoritaires pensent au contraire que l'émancipation sociale est tributaire de la négation absolue de l'autorité et que, par conséquent, « la destruction de tout pouvoir politique est le premier devoir du prolétariat[97] ». L'indissociabilité entre les moyens utilisés et la fin politique visée fonde la spécificité du mouvement anarchiste au regard des autres courants socialistes : l'anarchisme se présente comme le mouvement qui cherche à abolir l'autorité en déployant des stratégies d'action susceptibles de l'éradiquer.

---

[95] Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France. Des origines à 1914*, *op. cit.*, p. 43.
[96] Extrait tiré de la neuvième résolution présentée par Karl Marx à la conférence de Londres en septembre 1871. Voir Jean Préposiet, *Histoire de l'anarchisme*, Paris, Tallandier, coll. « Approches », 1993, p. 88.
[97] Rubrique anonyme, « Le Congrès de la Haye », *Bulletin de la Fédération jurassienne*, numéros 17-18, 15 sept.-1er oct. 1872, p. 13.

Le clivage idéologique qui s'installe entre le socialisme autoritaire et le socialisme antiautoritaire se consomme au moment de la création d'une Internationale antiautoritaire au Congrès de Saint-Imier, né de l'initiative de la Fédération jurassienne en 1872. Le Congrès, réunissant seize délégués issus des sections italiennes, espagnoles, jurassiennes et françaises de l'Internationale[98], adopte des résolutions qui posent les bases théoriques et organisationnelles d'un mouvement anarchiste distinct des autres courants socialistes. Aucune femme ne figure parmi les délégués invités à participer au congrès. La première résolution votée consiste en la reconnaissance de l'indépendance des fédérations, libres et solidaires devant « les pouvoirs autoritaires du Conseil général[99] » et des conseils nationaux au sens plus large. L'émergence de cette première organisation anarchiste, motivée par une critique intégrale de l'autorité au nom des principes d'autonomie et de libre association, entraîne la fragilisation de l'Association internationale des travailleurs qui se dissout en 1876.

C'est donc au cœur du Jura suisse qu'émerge un mouvement anarchiste « conscient de son existence et de son but[100] ». Or la disparition simultanée de l'Internationale antiautoritaire et de la Fédération jurassienne, qui précède de peu le retour des communards amnistiés, favorise l'éclosion d'un mouvement anarchiste en France. En 1881, les anarchistes français organisent un premier congrès socialiste-révolutionnaire en marge du Congrès régional du Centre, lors duquel ils énoncent clairement leurs stratégies d'action. Ils s'entendent notamment pour reconnaître la « nécessité de la propagande par le fait en vue de la suppression du salariat[101] ». Le centre névralgique de l'anarchisme se fixe d'abord à Lyon, métropole qui renferme

---

[98] Les sources mentionnent généralement quinze délégués, alors que *Le Bulletin de la Fédération jurassienne* en présente seize. Voir Rubrique anonyme, « Les deux Congrès de Saint-Imier », *Bulletin de la Fédération jurassienne*, numéros 17-18, 15 sept.-1er oct. 1872, p. 11.
[99] *Idem*.
[100] Marcel Massard, *Histoire du mouvement anarchiste à Lyon (1880-1894)*, suivi de *Aspects de la vie quotidienne des anarchistes à Lyon à la fin du 19e siècle* par Laurent Gallet, Lyon, Atelier de création libertaire, 2016, p. 27.
[101] Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France. Des origines à 1914*, *op. cit.*, p. 112.

déjà un vaste bassin de militants[102] en raison des luttes ouvrières menées dans la première moitié du siècle. Sa proximité géographique avec la Suisse favorise la circulation des « journaux et brochures de propagande qu'imprimait la Fédération jurassienne[103] » au sein des réseaux lyonnais. Mais le mouvement anarchiste prend son envol grâce à la création d'une presse anarchiste spécifiquement française, qui naît avec le *Droit social* en février 1882. Jusqu'en 1884, Lyon devient le centre de diffusion principal de la presse anarchiste française[104], de même qu'il constitue un terreau fertile pour la formation de nombreux groupes qui prennent alors de l'expansion.

Scène d'une forte activité militante, la ville connaît un premier attentat à la bombe au café l'Assommoir du théâtre Bellecour, lieu de divertissement culturel situé dans les beaux quartiers. L'explosion, qui éclate dans la nuit du 23 octobre 1882, laisse un mort et quatre blessés sur son passage[105]. Un second attentat survient dès le lendemain au Bureau de recrutement militaire, siégeant tout près du quai Claude Bernard – autrefois le quai de la Vitriolerie –, qui n'entraîne cette fois que des dégâts matériels. Bien que la culpabilité d'Antoine Cyvoct, auteur présumé des deux attentats[106], demeure encore incertaine, les accusations portées à son égard témoignent bien de la peur grandissante des autorités face à un mouvement en plein rayonnement. Le Procès des 66 évoque clairement cette peur dans la mesure où le Tribunal correctionnel de Lyon utilise l'affaire comme « prétexte à l'organisation d'un procès

[102] *Ibid*., p. 143.
[103] Marcel Massard, *Histoire du mouvement anarchiste à Lyon (1880-1894)*, *op. cit.*, p. 31.
[104] Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France. Des origines à 1914*, *op. cit.*, p. 141.
[105] Constance Bantman, *Anarchismes et anarchistes en France et en Grande-Bretagne, 1880-1914 : Échanges, représentations, transferts*, *op. cit.*, p. 55.
[106] Condamné à la déportation en Nouvelle-Calédonie, Antoine Cyvoct est ensuite gracié pour sa peine en raison du manque de preuves entourant sa culpabilité. Le militant affirme d'ailleurs qu'il ne se trouvait pas en France le jour de l'attentat. Il fait toutefois l'objet d'une nouvelle accusation qui porte sur l'article anonyme « Un bougre », paru dans *Le Droit social*. On lui reproche d'y avoir appelé de ses vœux l'attentat terroriste commis au café l'Assommoir. Cyvoct est toutefois accusé à tort d'incitation au meurtre, puisque les preuves démontrent par la suite que le véritable auteur de l'article est en fait l'agent provocateur Valadier. Voir Marcel Massard, *Histoire du mouvement anarchiste à Lyon (1880-1894)*, *op.cit.*, p. 61.

contre tous les anarchistes de la région[107] ». En janvier 1883, soixante-six militants anarchistes – dont Pierre Kropotkine, Émile Gautier, Toussaint Bordat, Joseph Bernard et Antoine Cyvoct, alors réfugié en Suisse – sont accusés en vertu de motifs douteux comme leur affiliation à l'Association internationale des travailleurs, pourtant disparue depuis plus de cinq ans.

Si le procès ne traîne à la barre aucune femme, la plupart des inculpés étaient en relation avec des militantes activement engagées dans le mouvement. Bon nombre d'entre eux étaient mariés ou vivaient en concubinage avec des membres du groupe Louise Michel[108]. Nous reviendrons dans la deuxième partie de ce chapitre sur ce groupe féminin, qui fut l'un des plus importants foyers du militantisme lyonnais. Hautement sensationnaliste, le Procès des 66 condamne la plupart des prévenus à de lourdes amendes et peines d'emprisonnement. Dans *La Lutte*, Eugénie Viallet, Julie Artaud et une certaine « femme Cottaz » signent, en collaboration avec d'autres militants, une protestation collective pour dénoncer le traitement réservé à leurs « maris, frères ou fils[109] ». Selon Constance Bantman, le procès marque « un coup d'arrêt pour l'anarchisme régional et national[110] » jusqu'à son retour en force dans la capitale parisienne en 1885. L'anarchisme français acquiert toutefois une visibilité médiatique qui accorde déjà une identité singulière au mouvement. Une identité qui repose moins sur une doctrine que sur un ensemble d'idées convergeant vers une même sensibilité antiautoritaire.

---

[107] Constance Bantman, *Anarchismes et anarchistes en France et en Grande-Bretagne, 1880-1914 : Échanges, représentations, transferts*, *op. cit.*, p. 55.
[108] Laurent Gallet, *Aspects de la vie quotidienne des anarchistes à Lyon à la fin du 19e siècle*, *op. cit.*, pp. 246-247.
[109] Eugénie Viallet, femme Cottaz, Julie Artaud, Didelin et Diamant, « [Chronique lyonnaise] », *La Lutte*, numéro 11, 10 juin 1883.
[110] Constance Bantman, *Anarchismes et anarchistes en France et en Grande-Bretagne, 1880-1914 : Échanges, représentations, transferts*, *op. cit.*, p. 56.

Au-delà d'une idéologie, l'anarchisme consiste en un « mouvement social qui se propose de poursuivre la réalisation de l'idéal anarchiste[111] ». Cet idéal repose sur l'établissement d'une société dans laquelle toutes formes de domination auraient disparu au profit d'une expérience individuelle et collective de la liberté. L'anarchisme repose sur un ensemble de tactiques qui recoupent deux formes d'action indissociables : « les unes négatives ou démolitives, les autres positives ou reconstructives[112] ». Enraciné dans une vision dialectique du monde, qui articule négation de l'autorité et affirmation de la liberté, le mouvement anarchiste s'attaque à l'ensemble des systèmes de domination, d'oppression et d'exploitation[113]. La cible première des anarchistes est l'État, en tant que structure politique basée sur la centralisation du pouvoir et sur l'organisation hiérarchique des rapports sociaux. À l'État vient se substituer le modèle associatif de la fédération, défini comme l'union entre des communautés librement formées qui conservent leur autonomie respective. Cette critique irréductible de l'État constitue le trait distinctif de l'anarchisme au regard des autres courants socialistes de son époque[114]. De celle-ci découle une opposition féroce contre toutes les instances, telles la police et l'armée, qui en assurent la domination. D'un point de vue économique, les anarchistes aspirent à la suppression du capitalisme au profit de modes d'organisation alternatifs comme l'autogestion et la coopération. Ils rejoignent ainsi les communistes en formulant de virulentes critiques à l'égard de la propriété individuelle et du salariat. D'autres systèmes sont également dans la ligne de mire des anarchistes, le nationalisme et la religion par exemple, dont les pratiques et les discours identitaires sont vus comme étant à l'antithèse de la liberté de pensée. En l'absence de praxis révolutionnaires efficaces, les anarchistes savent toutefois que leurs théories politiques possèdent une portée limitée. C'est pourquoi ils ne cessent de réfléchir aux méthodes

---

[111] Sébastien Faure, « Anarchisme », dans Sébastien Faure (dir.), *L'Encyclopédie anarchiste*, Limoges, E. Rivet, [1925-1934]. Une reproduction de l'ouvrage est disponible en ligne à l'adresse suivante : http://www.encyclopedie-anarchiste.xyz/spip.php?rubrique31.
[112] *Idem*.
[113] Thomas Déri et Francis Dupuis-Déri, *l'anarchie expliquée à mon père*, Montréal, Lux, coll. « Instinct de liberté », 2014, pp. 41-42.
[114] *Ibid*., p. 139.

d'action susceptibles de transmettre leur idéal révolutionnaire tout en participant concrètement à son avènement.

1.1.3. Les types de propagande

Dès l'éclosion du mouvement, les anarchistes insistent sur la nécessité de mettre en œuvre plusieurs formes de propagande afin de donner corps à leur discours politique. La propagande est considérée comme un moyen pour éduquer les masses et participer à l'avènement de la grande marche révolutionnaire. La propagande ne consiste pas seulement en une manière de véhiculer des idéaux, elle offre également une structure aux groupes militants. Elle peut en effet être comprise comme l'ensemble des activités organisées au sein d'espaces de sociabilité qui dépendent eux-mêmes de réseaux de solidarité complexes. En dépit de leurs divergences de vues parfois marquées au sujet de certaines tactiques révolutionnaires, notamment l'action directe, les anarchistes s'entendent généralement sur le recours à trois praxis différentes dans le cadre de la lutte révolutionnaire : les propagandes par le fait, par l'oral et par l'écrit. Bien qu'elles ne soient pas l'apanage strict des milieux anarchistes, ces types de propagande acquièrent des propriétés spécifiques au sein du mouvement.

Chez les anarchistes, la notion de propagande par le fait désigne l'ensemble des stratégies insurrectionnelles employées dans le but s'attaquer au pouvoir établi. Il s'agit autant des différentes tactiques qui relèvent de l'action directe que des manifestations ou des grèves. En août 1877, cette propagande fait déjà la première page du *Bulletin de la Fédération jurassienne*, où elle est présentée comme un « moyen de réveiller la conscience populaire[115] » au nom de l'émancipation sociale des travailleurs. Plus qu'une simple tactique politique « qui se borne[rait] à exciter l'émotion[116] », la

[115] Article anonyme, « La propagande par le fait », *Bulletin de la Fédération jurassienne*, numéro 31, 5 août 1877.
[116] *Idem*.

propagande par le fait est décrite comme une manière d'attirer l'attention des travailleurs sur « ce qu'ils ne peuvent pas lire[117] » en mettant en acte le socialisme révolutionnaire. Elle constitue dès lors une stratégie d'action efficace pour former les travailleurs peu éduqués qui représentent la majorité constituante du mouvement ouvrier. À la lumière des événements récents survenus à Bénévent en Italie, l'article explique comment un geste insurrectionnel comme celui de brûler les archives administratives de la ville s'avère efficace pour familiariser le peuple avec la critique anarchiste de la propriété et de l'État[118]. Au Congrès international de Londres en 1881, les anarchistes reconnaissent la propagande par le fait comme une tactique indispensable au triomphe du mouvement. Ils officialisent du même coup « le passage de la violence contre les institutions à la violence contre les hommes[119] » avec « un accent accru sur le recours à la dynamite[120]. » Préfigurant la vague d'attentats terroristes qui secoue la France entre 1892 et 1894, un article du *Droit social* paru dans la rubrique « L'Action révolutionnaire » cautionne cette nouvelle ligne de conduite anarchiste :

> Sont révolutionnaires, en un mot, tous ceux qui comprennent que les paroles sont de peu de poids et que les actes sont tout; tous ceux qui ont assez de la vieille société et la veulent jeter bas, tous ceux enfin qui sentent revivre en eux ce souffle de révolte qui réserve à l'ordre « bourgeois » d'aujourd'hui le sort de l'ordre « féodal » d'il y a un siècle[121].

En opposition aux mots, la propagande par le fait apparaît désormais comme la stratégie par excellence pour opérer un renversement de la société bourgeoise.

---

[117] *Idem*.
[118] *Idem*.
[119] Constance Bantman, *Anarchismes et anarchistes en France et en Grande-Bretagne, 1880-1914 : Échanges, représentations, transferts*, *op. cit.*, p. 43.
[120] *Idem*.
[121] Article anonyme, « [L'Action révolutionnaire] », *Le Droit social*, numéro 11, 23 avr. 1882. Il s'agit de la reproduction d'un article paru dans le premier numéro du *Droit naturel*.

Or il convient de préciser que cette forme de propagande englobe autant l'action directe, obéissant généralement à la volonté d'un seul ou à celle d'un petit groupe[122], que les actes insurrectionnels qui découlent d'initiatives à grand déploiement. D'une part, la propagande par le fait prend forme à travers des actes de dissidence qui revêtent un caractère spontané et désorganisé. La vague des attentats constitue à cet égard le meilleur témoignage historique des efforts propagandistes menés par les militants en dehors d'une orchestration collective, contredisant ainsi « la vision policière d'un complot tentaculaire[123] » anarchiste. « [V]éritable épidémie terroriste[124] », l'ère des attentats débute le 11 mars 1892 avec une explosion dans un immeuble du boulevard Saint-Germain, à l'intérieur duquel réside Edmond Benoît, président des assises dans le cadre de l'affaire Clichy[125]. François Claudius Koënigstein, mieux connu sous le nom de Ravachol, cherche à venger les militants qui ont été victimes des brutalités policières lors d'une manifestation organisée à Clichy le 1er mai 1891. L'attentat, qui mobilise autant la presse bourgeoise que militante, envoie son auteur à la guillotine. Le 9 décembre 1893, Auguste Vaillant, en mémoire de Ravachol, lance une bombe fabriquée à base de clous, de zinc et de plomb, à la Chambre des députés du Palais Bourbon, qui blesse une cinquantaine de personnes. Malgré une lettre de Sidonie Vaillant adressée à la femme du président Carnot, dans laquelle elle implore la grâce de son père, l'anarchiste est exécuté quelques mois plus tard. Le dernier des actes les plus retentissants qui marquent cette période correspond à l'assassinat du président de la Troisième République, Sadi Carnot, perpétré par l'anarchiste italien Sante Geronimo Caserio, guillotiné à la suite de son acte le 16 août 1894. En réaction à l'indifférence du chef d'État vis-à-vis de la requête de Sidonie Vaillant, l'anarchiste entend faire acte

[122] C'est le cas des actions de destruction et de pillage organisées par les ouvriers de Montceau-les-Mines, dits la Bande noire, entre 1882 et 1885. Pour une histoire du militantisme chez les groupes de mineurs en France, voir Yves Meunier, *La Bande noire. Propagande par le fait dans le bassin minier (1878-1885)*, Paris, Les Éditions l'Échappée, 2018.
[123] Constance Bantman, « "Anarchistes de la bombe, anarchistes de l'idée": les anarchistes français à Londres, 1880-1895 », *Le Mouvement social*, numéro 246, janv. 2014, p. 47.
[124] Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France. Des origines à 1914*, *op. cit*, p. 212.
[125] L'affaire Clichy désigne les démêlés judiciaires qui ont lieu à la suite d'une manifestation organisée à Clichy lors de la journée internationale des travailleurs le 1er mai 1891.

de réparation politique en le poignardant publiquement lors d'une visite officielle à Lyon le 25 juin 1894.

Deuxième procès-spectacle de l'anarchisme, le Procès des Trente, tenu devant la cour d'assises de la Seine à partir du 6 août 1894, signe la fin de l'ère des attentats. Le Procès traîne en justice trente personnalités anarchistes, parmi lesquelles se retrouvent autant des militants comme Jean Grave que des intellectuels comme Félix Fénéon – bientôt secrétaire de rédaction de *La Revue blanche* –, accusés de participer à des réseaux de malfaiteurs. Prétexte au gouvernement pour justifier de lourdes mesures répressives à l'encontre des anarchistes – les lois dites scélérates –, le Procès se solde par l'acquittement de la plupart des accusés mais fragilise néanmoins temporairement le mouvement[126]. Ces lois, qui regroupent un ensemble de trois lois distinctes soit « la loi du 12 décembre 1893 ayant pour objet de modifier la loi du 29 juillet 1881 sur la presse; la loi du 18 décembre 1893 sur les associations de malfaiteurs; la loi du 28 juillet 1894 ayant pour objet de réprimer les menaces anarchistes[127] », intensifie la répression jusqu'alors menée contre le mouvement. Les anarchistes peuvent désormais se faire poursuivre pour des motifs aussi banals que d'avoir assisté à une soirée familiale organisée par des militants, engagé une conversation dans un café au sujet de l'assassinat du président Sadi Carnot, ou encore entonné un chant révolutionnaire dans une prison le jour de sa remise en liberté[128]. La chute du nombre de numéros publiés par les journaux de propagande en 1894, qui passe de deux cent quatre à trente-neuf[129], illustre bien le déclin soudain, mais temporaire, de l'anarchisme.

---

[126] Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France. Des origines à 1914*, *op. cit*, p. 254.
[127] Francis de Pressensé (un juriste) et Émile Pouget, *Les Lois Scélérates de 1893-1894*, Paris, Éditions de la Revue blanche, 1899, p. 13.
[128] *Ibid*., pp. 35 ; 39 ; 52.
[129] Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France. Des origines à 1914*, *op. cit*, p. 140.

En revanche, le caractère spectaculaire de l'ère des attentats favorise sa montée en popularité dans les cercles littéraires et artistiques de sensibilité libertaire[130].

Si les femmes acquièrent moins de visibilité que les hommes pendant la période des attentats, elles contribuent néanmoins au développement du mouvement anarchiste. La présence de plusieurs femmes au Procès des anarchistes de Vienne, tenu en Isère au mois d'août 1892, témoigne du fait qu'elles participent activement aux rassemblements organisés par les militants. Parmi les vingt inculpés du procès, accusés d'excitation au meurtre et au pillage lors de la journée des travailleurs du 1er mai 1890 à Vienne, figurent Marie-Ambroisine Huguet, Anna et Joséphine Tavernier, Marie-Jeanne Béal, Françoise Oriol, Marie-Eugénie Gagelin, Adrienne-Emilie Fustier et Rosalie-Pauline Chastan, dite veuve Tavernier. Le traitement des femmes dans la couverture de l'anarchisme diffère cependant de celui réservé aux hommes. Dans la brochure *Procès des anarchistes de Vienne devant la Cour d'assises de l'Isère*, signée par un groupe de militants viennois, les interrogatoires des hommes sont reconstitués dans leur intégralité alors que ceux des femmes sont regroupés en une même section titrée « Interrogatoire des femmes ». Les raisons qui motivent l'élagage de leur discours transparaît clairement à travers un jugement de valeur émis à leur endroit : « Les interrogatoires de *Françoise Oriol*, de *Gagelin*, de *Fustier*, femme Tabard, ne sont, en somme, que la répétition des précédents[131]. » Une telle affirmation, en apparence insignifiante, rend compte du peu d'intérêt accordé aux témoignages des femmes. Ce phénomène explique sans doute pourquoi certaines femmes choisissent de se regrouper entre elles pour investir l'arène politique. L'un des premiers groupes féminins à se revendiquer ouvertement d'une appartenance anarchiste est le groupe Louise Michel qui signe de nombreux articles dans la série des journaux lyonnais.

---

[130] Cette idée est au fondement de l'ouvrage de David Weir, intitulé *Anarchy & Culture : The Aesthetic Politics of Modernism*, qui va jusqu'à avancer que le succès du modernisme dans le champ littéraire découle en grande partie de l'échec de l'anarchisme dans le champ politique.

[131] Les anarchistes viennois, *Procès des anarchistes de Vienne devant la Cour d'assises de l'Isère (12 août 1890)*, Saint-Étienne, Imprimerie commerciale et administrative Ménard, 1890, p. 21.

Des femmes s'engagent également dans la propagande par le fait d'une manière plus individuelle et spontanée. Une certaine Mme Lanneau tient des réunions hebdomadaires dans sa résidence de Roubaix, prenant ainsi les traits d'une salonnière anarchiste qui stimule les échanges entre militants[132]. Le dimanche 18 mars 1888, elle organise une soirée de chants et une causerie dans un local situé sur la rue Pierre[133]. Un samedi soir du mois de mai, elle convoque une réunion dont l'ordre du jour consiste à discuter des raisons d'être de l'anarchisme et à déterminer des stratégies à employer dans le cadre d'une manifestation prévue à Armentières[134]. En juin, elle consacre deux rencontres à la question des fonds à recueillir en vue d'appuyer une tournée de conférences effectuée par Louise Michel et deux autres compagnons anarchistes[135]. À en croire *La Révolte*, Mme Lanneau reçoit des anarchistes chez elle toutes les semaines[136]. Comme elle, d'autres femmes ne sont pas passées à la postérité malgré le rôle significatif qu'elles ont joué au sein des réseaux militants. Nous pensons notamment à Eugénie Collot, tapissière de profession et syndicaliste révolutionnaire, qui s'engage au sein du Comité féminin, association impliquée dans l'organisation des soupes-conférences de la salle Favier[137]. En 1898, elle gère la société de conférences parisienne l'Idée nouvelle dont les activités viennent d'être relancées à la suite d'une pause forcée, due à la répression policière[138]. Parmi les événements au programme figure la série de conférences du lundi 23 mai 1898, où prennent successivement la parole Laurent Tailhade, Zo d'Axa, Pierre Quillard et Adolphe Retté, personnalités

---

[132] Il est possible que cette femme ait été la mère ou la compagne de Pierre Lanneau, fondateur du premier groupe anarchiste à Roubaix dont la maison était un haut lieu de rencontre pour les militants. Contribution anonyme, « Notice Lanneau, Pierre et François », *Dictionnaire des anarchistes*, version mise en ligne le 30 mar. 2010. Récupéré de : http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article82097&id_mot=28.

[133] Rubrique anonyme, « [Convocations : Roubaix] », *La Révolte*, numéro 26, 17-23 mar. 1888.

[134] Rubrique anonyme, « [Convocations : Roubaix] », *La Révolte*, numéro 34, 19-23 mai 1888.

[135] Rubrique anonyme, « [Convocations : Roubaix] », *La Révolte*, numéro 36, 9-15 juin 1888.

[136] Or les numéros suivants ne mentionnent plus que son patronyme, laissant ainsi planer un doute quant à la personne qui aurait été en charge des réunions subséquentes.

[137] Dominique Petit, « Notice Eugénie, Marie, Collot », *Dictionnaire des anarchistes*, version mise en ligne le 14 mar. 2017 et modifiée le 23 janv. 2019. Récupéré de : http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article190474.

[138] *Idem*.

bien connues de la vie culturelle. Cette série de conférences, qui porte sur la dénonciation des crimes commis par l'Espagne pendant la guerre d'indépendance cubaine, vise à réhabiliter l'histoire en réaction aux informations mensongères diffusées dans la presse bourgeoise[139].

En parallèle de la propagande par le fait, les militants misent également sur la communication verbale pour éveiller la conscience des masses. Le recours à la parole chez les anarchistes intervient à un moment où la communication reste difficile à établir entre les militants, notamment dans les régions éloignées des grands centres urbains qui sont encore fortement marquées par une « culture de l'oralité[140] ». Si la presse contribue à briser l'isolement entre les groupes anarchistes[141], la parole apparaît comme un outil d'éducation populaire qui pallie les faiblesses de l'écriture. Elle rend possible un mode d'interaction qui ne nécessite pas une maîtrise approfondie des codes langagiers exigés par la lecture, activité encore peu accessible aux classes laborieuses de la société. Bien que le progrès de la scolarisation, qui découle en grande partie des lois Jules Ferry sur l'école gratuite, laïque et obligatoire, ait fait grimper le taux d'alphabétisation des Français de 47 % en 1848 à 90 % en 1890, l'accès à la culture lettrée reste un phénomène largement associé aux centres urbains et au sexe masculin[142]. En ce sens, la propagande orale parvient à s'adresser aux militants moins éduqués qui ne peuvent se familiariser avec la propagande écrite. À l'image du cordonnier illustré en couverture du *Père peinard*, bon nombre d'anarchistes sont des artisans et des ouvriers qui s'adonnent à des métiers manuels comme ceux « de cordonnier, de serrurier, de menuisier-ébéniste[143] ». C'est le cas de Jean Grave qui

---

[139] Rubrique anonyme, « [Correspondance et communications] », *Les Temps nouveaux*, numéro 3, 14-20 mai 1898.
[140] Jean-Claude Yon, *Histoire culturelle de la France au XIX^e siècle*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2010, p. 68.
[141] Jean Maitron et Alain Droguet, « La presse anarchiste française de ses origines à nos jours », *loc. cit.*, p. 14.
[142] Voir Jean-Claude Yon, *Histoire culturelle de la France au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 98.
[143] Cette enquête prend appui sur les professions exercées par les principaux accusés du Procès des 66, soit celles « de forgeron, de sellier, de mécanicien, de tapissier, de tourneur, de typographe, de coiffeur ».

exerce le métier de cordonnier avant de devenir directeur de *La Révolte* et des *Temps nouveaux*.

Cette pratique révolutionnaire s'exprime à la fois sur le mode d'une « propagande informelle et spontanée, qui est souvent le fait d'individus isolés[144] » ainsi que d'une propagande plus officielle comme les « réunions publiques, qui, pour la plupart du temps, sont le fruit de toute une organisation[145]. » Au premier rang de la propagande orale informelle figure la chanson anarchiste, qui « se prêt[e] admirablement à la transmission et à la vulgarisation des idées libertaires auprès d'un vaste public[146] » en raison de sa dimension performative. Tantôt diffusées dans les périodiques, tantôt publiées sous forme de recueil, les chansons anarchistes sont un incontournable des « innombrables "soirées familiales", fêtes commémoratives ou bals que les militants organisent avec une remarquable constance[147] ». Bien plus que des productions écrites, elles forment un répertoire de chansons politiques qui participent à la configuration identitaire du mouvement anarchiste. La nouvelle « Chanson d'un miséreux » d'Alice Canova, publiée dans *La Misère* en 1898, évoque bien comment la chanson contribue à solidariser les anarchistes, à un point tel qu'ils en arrivent à oublier momentanément leur misère quotidienne :

> Pendant que j'écoutai sa voix sonore, je croyais voir les roses reflets de l'aurore, et j'oubliai que nous étions encore à cette heure où volent les chouettes au-dessus des charmilles, où les papillons noirs nous frôlent de

Voir Alain Pessin, *La Rêverie anarchiste, 1848-1914*, Paris, Librairie des Méridiens, coll. « Bibliothèque de l'imaginaire », 1982, p. 45.

[144] Vivien Bouhey, *Les Anarchistes contre la République. Contribution à l'histoire des réseaux sous la Troisième République (1880-1914)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2008, p. 245.

[145] *Idem*.

[146] Gaetano Manfredonia, « La chanson anarchiste dans la France de la Belle Époque. Éduquer pour révolter », *Revue française d'histoire des idées politiques*, numéro 26, 2007, p. 330.

[147] *Idem*.

> leurs ailes, pendant que les pieds dans la boue les miséreux grelottent et tremblottent (*sic*) devant les maisons et les palais clos[148] !

Non seulement elle crée un sentiment d'appartenance sociale, mais elle agit directement sur le rapport que les individus entretiennent vis-à-vis du réel en leur permettant de rêver à un monde meilleur. Elle accomplit ici une fonction conative, au même titre que les chansons engagées qui exercent une certaine « pression sur le récepteur[149]. » De plus, la dimension musicale des chansons permet de joindre la politique au divertissement. Parfois accompagnées de musique, elles renferment une teneur festive et rassembleuse qui les distingue des formes poétiques traditionnelles. Leur forme accessible et répétitive, basée sur un retour des refrains entre les couplets et sur la récurrence de certaines rimes, facilite la mémorisation des textes et l'incorporation du discours révolutionnaire. Car les chansons anarchistes servent avant tout à transmettre un message et à stimuler la réflexion critique des masses. En dehors du sentiment de révolte qu'elles entendent exalter, « il faut également qu'elle[s] pousse[nt] les individus à réfléchir[150] ».

Dès la Commune de Paris[151], émerge une production chansonnière anarchiste qui énonce explicitement ses visées didactiques. Charles Marie Constant, dit le Père Lapurge, est l'un des chansonniers militants les plus remarqués de son temps. Activement impliqué dans les groupes anarchistes parisiens, le Père Lapurge, qui exerce en parallèle les métiers de cordonnier et d'assistant-menuisier, invente bon nombre de chansons incendiaires parmi lesquelles « deux des chansons anarchistes les

---

148 Alice Canova, « Chanson d'un miséreux », *La Misère*, numéro 6, 3 oct. 1898.
149 Jacques Julien, « La fonction conative dans la chanson populaire », dans Robert Giroux (dir.), *La Chanson dans tous ses états*, Montréal, Triptyque, 1987, p. 150.
150 Gaetano Manfredonia, « La chanson anarchiste dans la France de la Belle Époque. Éduquer pour révolter », *loc. cit.*, p. 331.
151 Pour une histoire de la chanson populaire au temps de la Commune : Robert Brécy, *La Chanson de la Commune. Chansons et poèmes inspirés par la Commune de 1871*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1991.

plus représentatives de son époque[152] », soit *La Dynamite* et *Le Père Lapurge*. Cette dernière, publiée dans *La Révolte des affamés* en juillet 1886[153], lui donne d'ailleurs son pseudonyme :

> Je suis le vieux père la Purge,
> Pharmacien de l'humanité,
> Contre sa bile je m'insurge
> Avec ma fille Égalité.
>
> (Refrain)
>
> J'ai ce qu'il faut dans ma boutique
> Sans le tonnerre et les éclairs,
> Pour faire sauter toute la clique
> Des affameurs de l'univers.
>
> Allons plus de gérémiades (*sic*),
> Fils Marat faut la purger,
> Dans son sein groupe des myriades
> De tigres gras de la ronger[154].

En plus d'inciter à la violence insurrectionnelle, cette chanson cherche à enseigner au peuple les formes d'oppression plus ou moins visibles qui le soumettent à la classe bourgeoise.

Il en va de même pour les chansons révolutionnaires de Louise Quitrime, ouvrière giletière engagée au sein du groupe parisien le Réveil de la femme. Tenancière d'un cabaret hautement surveillé par la police, qu'elle gère avec son compagnon Louis Duprat – ouvrier tailleur et marchand de vin reconnu pour transformer ses milieux de

---

[152] Dominique Petit, « Notice Marie Constant, Charles, Auguste, dit Le Père Lapurge », *Dictionnaire des anarchistes*, version mise en ligne le 15 juin 2017 et modifiée le 12 mar. 2019. Récupéré de : http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article193213.
[153] *Idem.*
[154] Charles Marie Constant, « Le Père Lapurge », *La Révolte des affamés*, numéro 8, 18 juil. 1886.

travail en espaces de lutte anarchiste[155] –, elle est également l'auteure des *Rondes pour récréations enfantines* publiées en 1889[156]. Recueil de chansons destinées aux enfants, celles-ci ont toutefois peu à voir avec les comptines traditionnellement enseignées dans les écoles. Inspirée de *La Carmagnole* de 1792 qui célèbre la chute de la monarchie française, *La Carmagnole des enfants* encourage les écoliers à prendre conscience de leur situation sociale :

> Que demande le tout petit (bis)
> Du bien bon lait et un chaud lit (bis)
> Mais que de malheureux
> Manquent de tout chez eux
>
> Sans pain, ni feu, ni flamme
> Vive le son, vive le son
> Sans pain, ni feu, ni flamme
> Vive le son du canon[157].

Dépourvue de toute candeur moralisatrice, cette chanson surprend par sa tonalité violente qui porte autant à la réflexion critique qu'à l'éveil d'un sentiment de vengeance. À plus forte raison, elle témoigne de la préoccupation constante qu'ont les anarchistes – et, plus particulièrement, les femmes – pour le développement des enfants, qui n'auraient pas encore été corrompus par les mœurs de la société bourgeoise.

---

[155] Rédacteur de l'hebdomadaire anarcho-communiste *Terre et liberté* (1885-1886), il figure parmi les accusés du Procès des Trente en 1894. Guillaume Davranche et Rolf Dupuy, « Notice Duprat, Louis, François, Louis, dit Paul ou Pilloux », *Dictionnaire des anarchistes*, version mise en ligne le 20 mar. 2014 et modifiée le 23 janv. 2019. Récupéré de : http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article155882.

[156] Marianne Enckell, « Notice Pioger, Louise, Henriette, dite Louise Quitrime », *Dictionnaire des anarchistes*, version mise en ligne le 9 mar. 2014 et modifiée le 20 nov. 2018. Récupéré de : http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article156126.

[157] Louise Quitrime, « La Carmagnole des enfants », *Rondes pour récréations enfantines*, Paris, Librairie du *Père peinard*, 1889, pp. 3-5. Citée dans Gaetano Manfredonia, « La chanson anarchiste dans la France de la Belle Époque. Éduquer pour révolter », *loc. cit*., p. 339.

À cette propagande informelle, qui se manifeste dès les premiers soubresauts du mouvement anarchiste, s'ajoute une propagande orale qui se manifeste sous une forme plus organisée. Ce sont notamment les tournées de conférences effectuées par des anarchistes comme Sébastien Faure et Louise Michel qui sillonnent le pays dans le but de répandre la « bonne nouvelle libertaire[158] ». Publicisées dans *Le Libertaire*, ces conférences visent à faire circuler la pensée anarchiste dans des espaces publics comme les soirées familiales, où l'expérience prend généralement le pas sur les connaissances intellectuelles[159]. Ils incarnent alors ce que les anarchistes désignent sous l'appellation du trimardeur, « qui s'efforce de faire des prosélytes, tout en accomplissant son tour de France[160] ». Cette propagande ambulante, qui se pratique généralement dans les campagnes, n'est pas étrangère aux femmes. Il existe en effet quelques trimardeuses qui, à l'instar de Louise Michel, effectuent des tournées de conférences dans diverses localités. Séraphine Pajaud parcourt le nord de la France tandis que Fanny Imle professe ses idées dans les endroits reculés de la Belgique. Certaines militantes ont consacré une partie de leur vie aux tournées de conférences, bien qu'elles aient été complètement oubliées aujourd'hui. C'est le cas de Marie Murjas, ancienne religieuse trappiste convertie à l'anarchisme, qui parcourt diverses régions françaises pour communiquer ses idées révolutionnaires[161].

Des conférences sont également organisées en ville, notamment lors des soupes populaires et des déjeuners végétariens. Une des initiatives les plus exemplaires est certainement celle des Causeries populaires, fondées en 1902 par les anarchistes individualistes Albert Libertad et Georges Paraf-Javal. Les Causeries populaires

---

[158] *Ibid*., p. 337.
[159] Plusieurs de ces conférences ont ensuite été publiées aux Éditions de l'anarchie, fondées en 1905.
[160] Citation tirée d'un journal non-référencé par Félix Dubois dans *Le Péril anarchiste*, Paris, E. Flammarion, 1894, p. 90.
[161] Rubrique anonyme, « [Correspondances et communications : Marie Murjas] », *Les Temps nouveaux*, numéro 14, 3-9 août 1901 ; Jean Maitron et Rolf Dupuy, « Notice Marie Murjas », *Dictionnaire des anarchistes*, mise en ligne le 28 mar. 2014 et modifiée le 27 janv. 2019. Récupéré de : http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article155309.

adoptent une structure d'enseignement semblable à celle des universités populaires dans le but de répandre le savoir en dehors des institutions dominantes. Destinées à éduquer le prolétariat, elles se présentent toutefois comme : « une version plus "libertaire" de ce mouvement : pas de cotisations, pas de statuts, venait qui voulait, conférençait qui pouvait, sur les sujets les plus divers : des questions économiques et syndicales aux exposés hygiéniques et scientifiques [162] . » Espace d'éducation alternative, les Causeries populaires encouragent les débats d'idées autour d'enjeux sociaux abordés sous la loupe de l'anarchisme. De nombreuses femmes sont impliquées dans les Causeries populaires, notamment Anna Mahé qui fonde par la suite le journal *l'anarchie* avec son compagnon Libertad[163]. Louise Réville y prononce également une conférence sur Nietzsche en 1903, en parallèle des autres discours qu'elle donne dans le cadre des causeries organisées par le groupe les Iconoclastes[164]. Henriette Roussel, fleuriste reconnue pour sa ferveur antimilitariste, anime quant à elle les Causeries populaires de la rue Muller puis de la rue du Chevalier-de-la-Barre[165]. Le plus souvent, les conférences donnent lieu à des échanges qui permettent aux militants d'exprimer publiquement leurs opinions. Ces rencontres, qui sont parfois ouvertes sur cotisations seulement, semblent peu fréquentées par les femmes. Une publicité, diffusée en 1897 dans *Le Libertaire* dans le but d'annoncer une conférence de Charles Malato et de Sébastien Faure sur « L'absurdité criminelle des religions », précise que les « dames » y sont cordialement invitées. Une telle publicité laisse croire que ce sont généralement les hommes qui assistent aux rencontres.

---

[162] Guillaume Davranche, « Notice Paraf-Javal, Georges, Mathias », *Dictionnaire des anarchistes*, version mise en ligne le 17 mar. 2014 et modifiée le 21 janv. 2019. Récupéré de : http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article154826.

[163] Guillaume Davranche, Dominique Petit, Anne Steiner et Michel Chevance, « Notice Mahé, Anna, Rose, Marie », *Dictionnaire des anarchistes, loc. cit.*

[164] Dominique Petit, « Notice Réville, Louise », *Dictionnaire des anarchistes*, mise en ligne le 4 avr. 2018 et modifiée le 17 oct. 2020. Récupéré de : https://maitron.fr/spip.php?article201346.

[165] Guillaume Davranche, « Notice Roussel, Henriette », *Dictionnaire des anarchistes*, mise en ligne le 25 mar. 2014. Récupéré de : https://maitron.fr/spip.php?article154518.

La majorité des réunions anarchistes sont toutefois organisées par des groupes qui privilégient les échanges libres plutôt que les conférences programmées. Même si ces groupes adoptent une certaine structure, ils conservent néanmoins un caractère organique en raison de leur : « absence de hiérarchie interne, et le fait que quiconque peut y entrer ou le quitter avec une liberté absolue[166]. » C'est d'ailleurs ce qui les rend aussi menaçants aux yeux des autorités policières qui arrivent difficilement à en cerner le fonctionnement. Selon des statistiques tirées des archives policières, le mouvement anarchiste compte, à la fin du XIX^{e} siècle, plus de cent mille sympathisants, quatre mille cinq cents compagnons et mille militants actifs[167]. Ces militants entrent en réseau grâce à l'existence de telles rencontres, qui ont pour but de favoriser les discussions politiques et de participer à l'organisation d'actions diverses. Débordant du cadre strict de la réunion politique, celles-ci prennent également la forme de cercles d'étude qui encouragent la lecture d'écrits révolutionnaires. Il s'agit par exemple du Groupe d'études sociales, fondé par Joseph Bernard en mai 1886, où l'on échange sur des thématiques qui concernent la science et l'économie. Les cotisations et les dons des militants servent à créer un fonds de bibliothèque qui comporte une soixante-dizaine d'abonnés[168], chiffre non négligeable pour une telle société culturelle. Les cercles d'étude misent à la fois sur l'oralité et sur l'écriture, deux formes de propagande chères aux militants anarchistes. En creux de l'intérêt qu'ils manifestent envers la lecture, ils soulignent l'importance de l'écrit comme support de diffusion des idées révolutionnaires.

Les anarchistes interrogent en effet les manières dont l'écriture contribue, tantôt à l'endoctrinement, tantôt à l'émancipation des masses. L'écriture est jugée en fonction des objectifs qu'elle dessert; encouragée lorsqu'elle propage un idéal libertaire et

---

[166] Constance Bantman, *Anarchismes et anarchistes en France et en Grande-Bretagne, 1880-1914 : Échanges, représentations, transferts*, *op. cit.*, p. 19.
[167] Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France. Des origines à 1914*, *op. cit.*, p. 130.
[168] Laurent Gallet, *Aspects de la vie quotidienne des anarchistes à Lyon à la fin du 19^{e} siècle*, précédé de l'*Histoire du mouvement anarchiste à Lyon (1880-1894)* par Marcel Massard, *op. cit.*, pp. 175-177.

vivement critiquée lorsqu'elle relaye l'idéologie dominante. La majorité des anarchistes s'entendent pour reconnaître le rôle essentiel que joue l'écriture dans le processus de transformation radicale des mentalités[169]. Instaurant une communauté de pensée inédite, où les anarchistes deviennent tour à tour auteurs et lecteurs, la propagande par l'écrit transforme les actes d'écriture et de lecture en armes d'éducation populaire. À travers des supports matériels aussi diversifiés que le livre, la brochure, le pamphlet, le périodique, l'almanach et les feuilles volantes, toutes les formes d'expression écrite sont encouragées pour préparer l'avènement de la révolution sociale. Une part importante des écrits signés par les anarchistes circulent grâce à leur publication en volume. D'une part, les anarchistes publient leurs écrits par le biais de maisons d'édition dont les orientations éditoriales se montrent assez flexibles pour ouvrir leur catalogue aux écrivains anarchistes. Il s'agit par exemple de la maison Édouard Dentu qui prend en charge la parution de certains essais de Pierre-Joseph Proudhon et de romans-feuilletons de Louise Michel. D'autre part, les anarchistes développent des circuits de diffusion souterrains, dont les maisons d'édition fondées par les journaux de propagande et les revues littéraires (voir Annexe A). La presse anarchiste est indissociable d'un système d'autoédition qui assure la circulation des écrits révolutionnaires. Ce phénomène d'autoédition est significatif dans le mouvement anarchiste, les Publications des Temps nouveaux fournissant un exemple éloquent de la quantité d'ouvrages et de brochures que les périodiques anarchistes ont pu publier[170].

Selon une enquête menée par Corinne Chambers, les éditions anarchistes s'intéressent très peu aux écrits de femmes et publient majoritairement des livres et des brochures signés par des hommes. Elle remarque de surcroît que le passage de la

[169] Nous entendons, par transformation radicale des mentalités, une forme d'éducation qui s'attaque à la racine des préjugés et non le degré d'extrémisme politique sur lequel elle est fondée.
[170] Selon la fiche descriptive publiée dans la thèse de René Bianco, *Répertoire des périodiques anarchistes de langue française : un siècle de presse anarchiste d'expression française*, les Publications des Temps nouveaux auraient publié une soixante-dizaine de brochures anarchistes. Récupéré de : https://bianco.ficedl.info/article1741.html.

production journalistique des femmes à la publication en maison d'édition s'applique principalement aux écrits dans lesquels elles abordent des thématiques réputées féminines comme l'amour et la maternité[171]. De là, nous pouvons constater qu'il existe un décalage entre leur invisibilité dans l'édition anarchiste et la place – plus modeste que les hommes, mais néanmoins significative – qu'elles ont occupée dans la presse anarchiste. Si l'autoédition permet aux militants de façonner les contours d'une « bibliothèque idéale[172] », basée sur un catalogue de titres qui reflètent les idéaux de leur mouvement, force nous est de constater que cette bibliothèque repose sur un panthéon d'auteurs masculins. L'autoédition réussit néanmoins à instaurer de véritables circuits de diffusion, transformant les bureaux des périodiques en librairies populaires assidument fréquentées par les militants. Lieu de passage et d'échanges, les bureaux de *La Révolte*, dans lesquels réside également son directeur Jean Grave, témoignent de la mission communautaire qui est assignée à la propagande par l'écrit. Siégeant à l'étage d'une « vieille maison un peu basse du vieux Paris[173] », située à l'entrée de la rue Mouffetard, ces bureaux revêtent les contours d'un « nid d'anarchistes, en plein vent et en plein ciel[174] », où fleurissent les rêveries politiques des militants. Vecteur principal de la propagande par l'écrit, les milieux de presse donnent vie au mouvement en accordant une signification commune aux concepts et aux pratiques anarchistes[175].

---

[171] Corinne Chambers, *L'Édition de textes de femmes anarchistes au début du 20e siècle. Pratiques et principes*, mémoire en documentation, archives, médiathèques et édition, déposé à l'Université de Toulouse 2 – Jean Jaurès, 2016, pp. 4-5.

[172] Vittorio Frigerio, *La Littérature de l'anarchisme. Anarchistes de lettres et lettrés face à l'anarchisme*, Grenoble, Ellug, coll. « Archives critiques », 2014, p. 30.

[173] Extrait de *L'Illustration* du 2 mars 1889. Cité par Jean Maitron dans *Le Mouvement anarchiste en France. Des origines à 1914*, *op. cit.*, p. 146.

[174] *Idem.*

[175] Alain Pessin, *La Rêverie anarchiste, 1848-1914*, *op. cit.*, p. 21.

1.2. Le développement d'une presse

Né de la fusion entre le journal politique et la revue, le périodique militant apparaît avec la création du journal littéraire et socialiste le *Globe*, fondé par Pierre Leroux et Paul-François Dubois en 1824[176]. Le périodique militant n'est pas l'apanage des anarchistes, puisqu'il répond aux visées propagandistes de n'importe quel groupe qui cherche à affirmer ses positions idéologiques. Bien qu'il possède une nature plus éphémère que le livre, le périodique détient le potentiel de s'inscrire plus directement dans l'actualité politique. C'est d'ailleurs ce que reproche Stéphane Mallarmé aux écrits journalistiques dans le poème « L'Action[177] » paru dans *La Revue blanche* en 1895, où ils sont associés à des actes spontanés dépourvus d'effets politiques à long terme. Or Mallarmé met à mal l'expression journalistique à cause des propriétés qui la rendent justement si efficace aux yeux des anarchistes. Moins cher que le livre, le périodique militant permet aux anarchistes de s'adresser plus facilement aux lecteurs dont ils cherchent à formater l'expérience immédiate de la réalité. Fixant le prix de vente de leurs numéros entre cinq et dix centimes, les journaux cherchent à rendre leurs exemplaires accessibles au plus grand nombre en dehors de toutes visées commerciales[178]. Un journal comme *La Révolte* parvient ainsi à quadrupler son tirage, qui grimpe de deux à huit mille exemplaires, en abaissant son prix de vente de dix à cinq centimes en 1887[179].

---

[176] Philippe Régnier, « Le journal militant », dans Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, pp. 297-298.

[177] Stéphane Mallarmé, « L'Action », », *La Revue blanche*, tome VIII, Genève, Slatkine reprints, 1968 [janv.-juin 1895], pp. 97-101.

[178] Si les quotidiens bourgeois assurent également l'augmentation de leur tirage et l'expansion de leur lectorat en fixant leur numéro au prix de cinq centimes, les périodiques anarchistes ont la particularité de réussir à survivre sans recourir à des réclames publicitaires et sans chercher à tirer profit de leurs exemplaires. À propos du prix de vente des quotidiens bourgeois, voir Pierre Albert, *Histoire de la presse*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2010, p. 65.

[179] André Nataf, *La Vie quotidienne des anarchistes en France (1880-1910)*, Paris, Hachette, coll. « La vie quotidienne », 1986, p. 154.

Si le tirage des journaux anarchistes reste plutôt faible par rapport à celui des grands quotidiens bourgeois et des autres périodiques militants[180], il ne constitue pas pour autant un épiphénomène médiatique. À partir de 1886, les périodiques anarchistes publient en moyenne cent à deux cents numéros par année, un nombre qui diminue en 1894 en raison des lois répressives entourant l'ère des attentats pour atteindre ensuite les trois à quatre cents numéros[181]. Flor O'Squarr avance quant à lui que leur tirage hebdomadaire dans la capitale parisienne s'élève à plus de quarante mille exemplaires vers le milieu de la décennie 1880[182]. Un journal comme le *Père peinard*, dont le réseau de distribution s'étend au-delà des frontières de la France[183], diffuse près de quinze mille exemplaires par semaine[184]. Il en va de même pour une revue littéraire comme *La Revue blanche* dont le tirage augmente de deux mille cinq cents à dix mille exemplaires entre 1891 et 1903[185]. Le foisonnement des publications anarchistes s'inscrit dans un mouvement de massification plus large de la presse qui est tributaire des mutations affectant le milieu de l'édition à partir des années 1890[186].

De plus, ces indications quantitatives ne tiennent pas compte des exemplaires que s'échangent les militants, chaque numéro acheté étant généralement consulté par plus d'un lecteur[187]. Dans le numéro du 22 août 1896, *Les Temps nouveaux* encouragent les lecteurs à prêter leur exemplaire du journal à d'autres militants afin de les initier aux idéaux du mouvement :

---

[180] En 1912, des quotidiens bourgeois comme *Le Figaro* et *Le Gaulois* tirent entre trente et quarante mille exemplaires. La même année, un quotidien socialiste comme *L'Humanité* étend son tirage à plus de soixante-dix mille exemplaires. Voir Christophe Charle, *Le Siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'univers historique », 2004, pp. 160-161.
[181] Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France. Des origines à 1914*, *op. cit.*, p. 140.
[182] Flor O'Squarr, *Les Coulisses de l'anarchie*, Montreuil, L'insomniaque, 1990, p. 90.
[183] Le journal compte en effet des abonnés un peu partout en Europe et jusque dans les Amériques.
[184] Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France. Des origines à 1914*, *op. cit.*, p. 65.
[185] Olivier Barrot et Pascal Ory, *La « Revue blanche ». Histoire, anthologie, portraits*, Paris, UGE, coll. « 10 / 18 », 1989, p. 14.
[186] Pour une histoire de l'édition au XIX^{e} siècle, consulter Jean-Yves Mollier, *L'Argent et les lettres. Histoire du capitalisme d'édition (1880-1920)*, Paris, Fayard, coll. « Grandes études historiques », 1988.
[187] Vittorio Frigerio, *La Littérature de l'anarchisme. Anarchistes de lettres et lettrés face à l'anarchisme*, *op. cit.*, p. 27.

> Quelques exemplaires distribués adroitement parmi ceux de leurs relations capables de comprendre les idées aideraient à propager et l'organe et l'idée. Parmi nos lecteurs, il y a bien mille camarades convaincus, et pouvant, chacun, faire le sacrifice de quelques sous par semaine à cette propagande : cela ferait tout de suite quelques milliers d'exemplaires de vendus, tandis qu'en se bornant à acheter l'unique exemplaire personnel, nous restons toujours dans notre même cercle[188].

Si l'objectif consiste bien à recruter des lecteurs, la rédaction insiste moins sur le besoin de trouver des acheteurs que sur l'importance de propager ses idées. Plus que des instruments de propagande, les périodiques anarchistes rendent possible la création de réseaux de solidarité, organisés selon les principes fondateurs du mouvement. Ils permettent aux militants de tisser de véritables liens d'entraide en leur fournissant des moyens de résistance concrets pour lutter contre les institutions bourgeoises. Il s'agit par exemple des caisses de solidarité, lancées dans le but de centraliser de l'argent au profit des militants[189]. *La Révolte* tient notamment une rubrique destinée à amasser de l'argent pour venir en aide aux familles des détenus politiques. C'est d'ailleurs grâce à la création de tels réseaux, alimentés par l'engagement de militants dévoués qui tiennent d'une main de fer la direction de leur publication, que plusieurs périodiques réussissent à survivre malgré leur situation économique difficile.

1.2.1. Le rôle de la presse anarchiste

La presse constitue le vecteur principal de la propagande par l'écrit. Mais avant d'examiner plus en détail son rôle au sein du mouvement anarchiste, il convient d'abord de s'intéresser aux conditions matérielles des périodiques. La presse anarchiste émerge au début de la décennie 1880 dans un contexte juridique favorable à la liberté d'expression. Votée le 29 juillet 1881, la loi française sur la liberté de presse autorise

[188] La Rédaction, « Aux camarades », *Les Temps nouveaux*, numéro 17, 22- 28 août 1896.
[189] Vivien Bouhey, *Les Anarchistes contre la République. Contribution à l'histoire des réseaux sous la Troisième République (1880-1914)*, *op. cit.*, pp. 61-63.

quiconque à faire circuler des écrits en décrétant que « [l]'imprimerie et la librairie sont libres[190]. » Cette nouvelle législation retire toutes les formes d'autorisation préalable qui soumettaient autrefois les organes de presse à la censure étatique[191]. Elle signe également la fin du système de cautionnement et le début de la liberté de colportage, d'affichage et de vente sur la voie publique. Favorisant la massification de la culture, de concert avec les progrès de l'alphabétisation et de l'industrialisation, la libéralisation de la presse ne concourt pas uniquement à la libération des idées. En règlementant l'exercice de la presse, le gouvernement républicain de Jules Grévy entend également fournir le cadre juridique nécessaire à l'établissement d'une nouvelle formule répressive. Le sixième article de la loi stipule que « [t]oute publication de presse doit avoir un directeur de publication[192] ». En obligeant les publications à désigner un représentant légal, le gouvernement s'assure ainsi de détenir une cible dans le cas d'éventuelles poursuites judiciaires. Cette stratégie permet à l'État d'exercer un certain contrôle sur les publications anarchistes en condamnant leurs gérants à des amendes et à des peines d'emprisonnement. Or ces condamnations ne freinent pas la parution des journaux, non plus qu'elles dissuadent les militants de vouloir en devenir les gérants. Les militants tirent un certain bénéfice des condamnations auxquelles ils font face en tant que gérants, dans la mesure où elles leur permettent d'acquérir une réputation de battant au sein du mouvement anarchiste[193].

Dès la parution du premier journal anarchiste en France, les milieux de presse associés au mouvement sont étroitement surveillés par la police. Le gérant de l'hebdomadaire *La Révolution sociale*, fondé à Saint-Cloud en 1880, est un agent

---

[190] Le texte de cette loi peut être consulté sur le site public de la diffusion du droit français : https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=LEGITEXT000006070722&dateTexte=vig.

[191] Si la presse française n'est plus soumise à l'autorisation préalable depuis 1868, c'est la loi de 1881 qui l'étend à l'ensemble des journaux et des périodiques. Voir Claude Bellanger, Jacques Godechot, Pierre Guiral et Fernand Terrou, *Histoire générale de la presse française. De 1871 à 1940*, tome 3, Paris, Presses universitaires de France, 1972, p. 11.

[192] Voir la note précédente.

[193] Flor O'Squarr, *Les Coulisses de l'anarchie*, *op. cit.*, p. 69.

provocateur qui reçoit du financement de la part du Préfet de police Louis Andrieux, homme politique impliqué dans la répression de la Commune de Lyon. Dans ses mémoires, ce dernier explique qu'en donnant une tribune aux anarchistes il pouvait « placer un téléphone entre la salle de conspirations et le cabinet du Préfet de police[194] ». L'influence policière transparaît dans le périodique, notamment à travers le manque de discrétion dont il fait preuve en livrant les noms et les adresses des militants. En raison des origines policières du journal, Jean Maitron estime que ce sont les journaux lyonnais qui représentent véritablement « le premier essai anarchiste en matière de journalisme[195]. » La presse anarchiste naît donc officiellement à Lyon, en 1882, sous le titre du *Droit social*. Les débuts sont difficiles, puisque les amendes grugent les ressources financières, déjà minces, du journal. Dans le dernier numéro d'une série de vingt-quatre, la rédaction annonce qu'elle doit mettre fin à sa publication à cause de poursuites judiciaires répétées : « en présence de la dette considérable que nos procès vont nous faire, nous sommes dans la nécessité de cesser notre publication[196]. » Jusqu'en 1884, *Le Droit social* réapparaît sous huit titres différents : *L'Étendard révolutionnaire*, *La Lutte*, *Le Drapeau noir*, *L'Émeute*, *Le Défi*, *L'Hydre anarchiste*, *L'Alarme* et *Le Droit anarchique*. La succession des titres témoigne des risques que les journaux courent à faire de la propagande. L'arrivée du *Révolté* en France, en 1885, ouvre toutefois une nouvelle ère pour la presse anarchiste dont le centre de diffusion se fixe dans la capitale parisienne[197].

Fondé par François Dumartheray, Georges Herzig et Pierre Kropotkine à Genève en 1879, *Le Révolté* circule déjà en France avant l'installation de ses bureaux à Paris. En voie de devenir *La Révolte* et *Les Temps nouveaux*, principaux organes anarcho-communistes du mouvement, le périodique est d'abord distribué en France

[194] Citation tirée d'André Nataf, *La Vie quotidienne des anarchistes en France (1880-1910)*, *op. cit.*, p. 153.
[195] Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France. Des origines à 1914*, *op. cit.*, p. 142.
[196] La Rédaction, « À nos lecteurs », *Le Droit social*, numéro 24, 23 juil. 1882.
[197] Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France. Des origines à 1914*, *op. cit.*, p. 141.

grâce aux réseaux de son gérant Jean Grave. Celui qui demeure à la barre des *Temps nouveaux* jusqu'à sa disparition en 1914[198] étend le rayon d'influence du journal au-delà des frontières de la Suisse au moyen des contacts qu'il a accumulés pendant la période où il était secrétaire des Groupes d'Études des V^e^ et III^e^ arrondissements à Paris[199]. Or l'expansion du journal ne se fait pas sans heurts, puisque le gouvernement français interdit très tôt sa diffusion dans le pays. C'est ainsi que Jean Grave collabore avec des camarades pour assurer l'entrée clandestine des numéros en France :

> Heureusement, des camarades de Roubaix me proposèrent la combinaison suivante : j'adresserais les colis à un village voisin de la frontière; là les camarades iraient les chercher et s'arrangeraient pour leur faire passer la frontière et les expédier aux adresses que je leur enverrais[200].

Si cette stratégie permet au journal d'élargir son lectorat, il n'échappe pas à la répression qui s'exerce dans son propre pays. Non seulement les policiers interceptent les exemplaires dès leur arrivée en librairie, mais les correspondances adressées à la rédaction sont saisies à même le bureau de poste à partir duquel elles auraient dû être acheminées[201]. Elle force dès lors l'administration du journal à quitter Genève et à trouver pignon sur rue dans le XIII^e^ arrondissement à Paris. *Le Révolté* prend désormais le titre de *La Révolte*. Les bureaux du journal s'installent durablement au 140 de la rue Mouffetard, lieu de prédilection pour les commissariats de police qui y organisent fréquemment des descentes et des perquisitions. *La Révolte* survit en grande partie grâce aux caisses de solidarité qui constituent un important moyen de résistance vis-à-vis de la répression. Les appels à souscriptions lancés en première page, auxquels succèdent la plupart du temps des remerciements éloquents, témoignent de l'aide

---

[198] Malgré une succession importante des gérants du journal, Jean Grave en demeure le principal responsable.
[199] Jean Grave, *Le Mouvement libertaire sous la 3^e^ République. Souvenirs d'un révolté*, Paris, Les Œuvres représentatives, coll. « Hier », 1930, p. 42.
[200] *Idem*.
[201] *Ibid.*, pp. 44-46.

financière que le journal recueille par l'intermédiaire des dons. Malgré les preuves d'entraide exprimées par les militants durant les moments les plus forts de la répression, les périodiques anarchistes sont toutefois en proie à des difficultés financières qui relèvent d'autres phénomènes que les seules poursuites judiciaires, soit le manque de fonds et l'absence de rentrées d'argent stables.

Les difficultés financières frappent les journaux dès leur création en raison du manque de fonds des militants. Contrairement à une revue littéraire comme *La Revue blanche*, fondée par les frères Natanson issus d'une riche famille de banquiers, un journal comme *Le Révolté* peine à s'installer à Paris à cause de la situation précaire de son gérant. Dans ses mémoires, Jean Grave se confie sur les difficultés qu'il éprouve à payer l'un de ses imprimeurs qui refuse de lui remettre les exemplaires du journal avant de recevoir une somme de cinquante francs. Après quelques sollicitations vaines auprès de camarades infortunés, l'anarchiste explique que c'est grâce à l'intervention de sa femme qu'il réussit à se tirer d'embarras : « Elle me donna ses boucles d'oreilles, deux bagues et un bracelet, les seuls bijoux qu'elle avait. Je les portai au Mont-de-piété. Je pus dégager le tirage et les formes et ne remis plus les pieds chez Rieff[202]. » La précarité économique des journaux s'explique en outre par l'obstination des anarchistes à refuser de s'intégrer aux lois du marché tout en maintenant un prix de vente relativement bas. En haine du système capitaliste, l'administration des *Temps nouveaux* entend assurer la survie de son organe avec la seule vente de ses numéros :

> Par ces temps de tripotages financiers, de réclame sans vergogne, la presse est devenue la servante de la banque et du commerce. Il est admis, aujourd'hui, qu'un journal ne peut vivre sans bulletin financier et qu'en abandonnant sa quatrième page aux petites correspondances amoureuses, aux marchands de « curiosités », aux charlatans de la « spécialité ». Sans capitaux et sans avance, nous lançons notre journal, ne comptant que sur

[202] *Ibid.*, p. 56.

> l'appui du public intellectuel et la bonne volonté de ceux qui nous connaissent[203].

L'administration du journal fixe son prix de vente à dix centimes en s'engageant du même coup à n'insérer ni bulletin financier ni réclame publicitaire ou annonce commerciale[204]. Un journal comme *La Révolte* arrive à sortir de son gouffre financier grâce à l'aide de camarades comme le peintre impressionniste Camille Pissarro qui, à deux reprises plutôt qu'une, rembourse la somme de mille francs que Jean Grave doit à son imprimeur[205]. *Les Temps nouveaux* et *Le Libertaire* accumulent des dettes en tirant plus d'exemplaires qu'ils n'en vendent, se retrouvant souvent avec une masse d'exemplaires invendus qui outrepasse leurs prévisions budgétaires.

C'est dans cette optique que les comités de rédaction lancent fréquemment des appels aux lecteurs, dans lesquels ils expriment la nécessité d'étendre leur cercle d'abonnés. Bien que certains périodiques jouissent d'un tirage considérable, leur nombre d'abonnés reste relativement faible. Ce phénomène est lié, d'une part, au type de lectorat auquel ils s'adressent, les lecteurs de la presse anarchiste étant en grande partie issus des classes pauvres de la société. Il relève, d'autre part, de la volonté des lecteurs de ne pas afficher publiquement leur soutien à la cause anarchiste en raison de la mauvaise réputation qui pèse contre le mouvement. Les lecteurs protègent en effet leur identité en achetant les exemplaires au numéro – distribués par les librairies de gare, les commerces dépositaires, les marchands de kiosques et les colporteurs –, au lieu d'inscrire leur nom sur une liste d'abonnés qui risque tôt ou tard de se retrouver dans les mains des commissariats de police[206]. Les journaux eux-mêmes n'hésitent pas

---

[203] L'Administration, « Au lecteur », *Les Temps nouveaux*, numéro 1, 4-10 mai 1895.
[204] Il n'en va pas ainsi de tous les journaux anarchistes, certains d'entre eux comme *L'Endehors* se tournant vers les réclames publicitaires afin d'assurer le financement des numéros.
[205] André Nataf, *La Vie quotidienne des anarchistes en France (1880-1910)*, *op. cit.*, p. 160.
[206] Au plus fort de la répression anarchiste en 1894, le Préfet de police tient en sa possession une liste qui répertorie les abonnés des principaux journaux anarchistes. Voir Constance Bantman, *Anarchismes et anarchistes en France et en Grande-Bretagne, 1880-1914 : Échanges, représentations, transferts*, *op. cit.*, p. 67.

à user d'inventivité pour fausser la route aux policiers, « les noms et adresses d'imprimeurs qui se trouvent au bas de ces feuilles volantes [étant] presque toujours fantaisistes[207]. »

Si la presse anarchiste incarne une menace aussi redoutable aux yeux des autorités, c'est parce qu'elle se présente comme un laboratoire d'idées qui contribue à l'organisation du mouvement. D'une part, les périodiques anarchistes « fonctionne[nt] comme une véritable centrale d'informations pour le mouvement[208]. » Ce sont notamment les unes, qui offrent un témoignage de première main sur l'actualité politique et sur les événements qui rythment la vie du mouvement. Plusieurs rubriques servent à dresser une image vivante et incarnée de l'anarchisme en renseignant les militants sur la situation du mouvement à l'échelle locale, nationale et internationale. *La Révolte* et *Le Libertaire* diffusent une rubrique intitulée « Le Mouvement social », qui livre de courts comptes rendus des actions révolutionnaires menées en France et à l'étranger. Structurée par pays et par ville, une telle rubrique donne non seulement à lire les nouvelles globales qui portent sur le militantisme anarchiste, mais également une vision amplifiée du mouvement en lui accordant une portée internationaliste. Assurer une visibilité médiatique au mouvement permet du même coup aux périodiques de s'inscrire en faux contre les représentations qui circulent dans les médias bourgeois. En offrant un portrait *in vivo* de l'anarchisme, ils renversent le point de vue dominant sur la base duquel il est dépeint comme un courant dangereux et désorganisé.

Outre leur fonction informative, les périodiques anarchistes remplissent une fonction argumentative en mettant en forme un discours qui vise à convaincre les lecteurs du bien-fondé des idées révolutionnaires. D'un ton tantôt vindicatif, tantôt

---

[207] Félix Dubois, *Le Péril anarchiste*, *op. cit.*, p. 62.
[208] Vivien Bouhey, *Les Anarchistes contre la République. Contribution à l'histoire des réseaux sous la Troisième République (1880-1914)*, *op. cit.*, p. 60.

prophétique, les anarchistes signent de nombreux articles de fond dans lesquels ils critiquent la société bourgeoise. Cette représentation s'accompagne en arrière-plan d'une vision imminente de la fin du monde, les anarchistes de la fin du siècle se sentant au seuil de la grande révolution sociale[209]. En misant sur un sentiment d'urgence, les militants cherchent à favoriser les réactions rapides et à justifier le recours à des moyens d'action radicaux. L'écriture constitue dès lors une arme de combat pour ceux qui cherchent à convaincre d'autres camarades, plus ou moins initiés, à s'engager à leurs côtés dans la lutte révolutionnaire. L'un des exemples les plus frappants, mais sans doute aussi des plus clichés, consiste en la publication de rubriques consacrées à la fabrication artisanale d'explosifs. Dès son premier numéro, publié le 12 août 1883, *Le Drapeau noir* fait paraître une rubrique intitulée « Produits anti-bourgeois ». Un collaborateur anonyme y fournit une recette de poudre explosive de violette en prenant soin d'indiquer où les camarades peuvent se procurer les ingrédients nécessaires à sa réalisation. Cette « cuisine anarchiste » s'accompagne également des méthodes d'utilisation, de transportation et de conservation de la poudre, une fois sa fabrication achevée. *La Lutte sociale* diffuse quant à elle la rubrique « Arsenal scientifique » dont la vocation consiste à « répandre la connaissance des propriétés des composés explosifs, les progrès de la pyrotechnie et de la balistique, ainsi que les découvertes des chimistes travaillant et expérimentant les matières explosives[210]. » Ces exemples démontrent que l'intérêt des journaux pour la fabrication artisanale de matières explosives n'est pas un phénomène isolé au sein des milieux anarchistes. Plusieurs organes de presse de l'époque voient dans l'utilisation des explosifs une méthode pour participer concrètement à la destruction de la société bourgeoise[211]. L'opuscule de quarante pages intitulé *L'International*, distribué en France grâce à l'imprimerie

---

[209] Jean Grave, *Le Mouvement libertaire sous la 3e République. Souvenirs d'un révolté*, *op. cit.*, pp. 15 ; 51.

[210] Article anonyme, « [Arsenal scientifique : Du sautage des grosses mines] », *La Lutte sociale*, numéro 5, 25 sept. 1886.

[211] Jean Grave, peu enthousiaste vis-à-vis des attentats, consacre lui-même des heures à la manipulation de produits chimiques dans le but de fabriquer de la dynamite. Voir Jean Grave, *Le Mouvement libertaire sous la 3e République. Souvenirs d'un révolté*, *op. cit.*, p. 17.

internationale anarchiste de Londres, sert d'ouvrage de référence pour un révolutionnaire comme Alexandre Marius Jacob qui s'en inspire pour élaborer ses techniques terroristes[212]. Les périodiques anarchistes montrent ainsi aux lecteurs le chemin à suivre pour s'impliquer dans l'œuvre de propagande et contribuer à l'élargissement du mouvement. La rédaction des *Temps nouveaux* va même jusqu'à inciter les anarchistes à harceler les libraires de gare afin qu'ils deviennent dépositaires des exemplaires du journal[213]. Plus qu'un bulletin d'informations ou une tribune d'idées, les périodiques anarchistes correspondent à des foyers de mobilisation qui entraînent les lecteurs vers l'action militante.

En « l'absence de fédérations régionales ou nationales[214] », les périodiques assurent l'organisation du mouvement en mettant en place une structure d'échange formelle entre les anarchistes. « Agent[s] de liaison et de coordination[215] », ils jouent en effet un rôle essentiel dans la mise en réseau des individus et des groupes. D'une part, ils encouragent les lecteurs à aller à la rencontre les uns des autres en les convoquant à divers événements comme des concerts, des tombolas, des soirées familiales, des conférences, des manifestations, des réunions politiques ou encore des représentations théâtrales[216]. Les périodiques prennent la forme d'un agenda politique qui fait le pont entre la vie privée des militants et les espaces de sociabilité anarchiste, ces derniers étant d'une façon ou d'une autre associés aux milieux de presse[217]. De la même manière, ils permettent aux militants d'entretenir des correspondances publiques

---

[212] Jean-Marc Delpech, *Parcours et réseaux d'un anarchiste : Alexandre Marius Jacob (1879-1954)*, thèse en histoire contemporaine soutenue à l'Université de Nancy-II, 2006, p. 56.
[213] L'Administration, « Aux camarades », *Les Temps nouveaux*, numéro 50, 11-17 avr. 1896.
[214] Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France. Des origines à 1914*, *op. cit.*, p. 139.
[215] *Idem*.
[216] La rubrique « Convocations », publiée dans *La Révolte*, offre une couverture médiatique régulière de ces nombreux événements.
[217] *Les Temps nouveaux* font état des nombreuses activités organisées par les anarchistes dont celles qui naissent de l'initiative du journal. Dans le numéro du 21 octobre 1899, la rédaction annonce en première page la tenue d'une réunion, accompagnée d'un concert et d'une tombola, qui vise à récolter de l'argent au bénéfice de son œuvre de propagande. Les Temps nouveaux, « Aux camarades », *Les Temps nouveaux*, numéro 26, 21-27 oct. 1899.

qui transportent les échanges intimes sur le devant de la scène publique. Ils réservent une place de choix aux échanges épistolaires qui se présentent autant sous la forme de prières d'insérer que de rubriques réservées à cet effet. Au-delà d'une plateforme d'échange axée sur la discussion consensuelle, ils publient des lettres polémiques qui participent à l'évolution des idées anarchistes. Les hostilités entre collaborateurs atteignent parfois des sommets étonnants, par exemple lorsque Ernest Gegout, gérant de *L'Attaque*, convoque Alexandre Tisserand, rédacteur en chef de la gazette satirique *La Batte*, en duel à l'épée en raison d'une polémique survenue dans la presse[218]. À la fois moteur et miroir du mouvement, les périodiques anarchistes revêtent les contours d'une poste interne qui témoignent des relations, tantôt harmonieuses, tantôt conflictuelles, qui se tissent entre les militants.

De plus, les anarchistes donnent forme à une sous-culture journalistique en participant à la mise en réseau des différentes publications. Élaborant une autoréflexivité vis-à-vis de leur propre forme de propagande, ils proposent des rubriques destinées à dresser un état des lieux de leur presse. C'est le cas de la rubrique « Dans les revues », publiée dans *Les Temps nouveaux*, qui vise à attirer l'attention des lecteurs sur des écrits diffusés dans des publications avec lesquelles le journal entretient des affinités idéologiques. Ce type de rubriques témoigne des solidarités qui lient les journaux de propagande et certaines revues littéraires de la fin du siècle. Bon nombre de périodiques se soutiennent d'ailleurs mutuellement, que ce soit en partageant les appels à souscriptions des uns ou en vendant les exemplaires des autres par l'intermédiaire de leurs propres bureaux. Forte des relations qui s'établissent entre les différents périodiques, la presse anarchiste rayonne grâce à un réseau journalistique basé sur l'entraide plutôt que sur la concurrence. Ce phénomène n'est pas étonnant,

[218] Si le duel est une pratique fréquente au XIX^e^ siècle, cet exemple illustre plus particulièrement le rôle que joue la presse dans la fabrication des interactions politiques. Article anonyme, « Paris, le 30 juillet 1888 », *L'Attaque*, numéro 7, 1^er^-8 août 1888.

compte tenu du fait que plusieurs publications comptent en partie sur l'activité des mêmes collaborateurs.

1.2.2. Le groupe Louise Michel

Force nous est toutefois de constater que les femmes occupent une place différenciée dans la presse anarchiste, dès la publication des premiers journaux lyonnais. Non seulement elles sont absentes des équipes de direction, mais elles s'y retrouvent en moins grand nombre que les hommes à titre de collaboratrices. Ce décalage persiste d'ailleurs tout au long du XIX^{e} siècle, la production journalistique des femmes restant moins importante que celle développée par leurs homologues masculins. Mentionnons toutefois le cas exceptionnel de Louise Michel dont la quantité d'écrits signés dans la presse anarchiste surpasse – parfois de loin – celle de beaucoup d'hommes de son époque. Dans la série des journaux lyonnais, une seule femme signe un article journalistique. Il s'agit de Marguerite Leloup qui fait paraître « La femme anarchiste » dans le premier numéro du journal *La Vengeance anarchiste* en mars 1883. Ce texte nous permet de comprendre la place différenciée que les femmes occupent dans la presse anarchiste et, plus largement, dans le mouvement. D'une part, il nous rappelle que l'article journalistique est une forme d'écriture encore peu pratiquée par les femmes dans les journaux de propagande. D'autre part, le texte aborde de front la question du militantisme féminin en montrant comment les hommes concèdent difficilement une place aux femmes dans le mouvement. L'auteure laisse entendre que le rôle des femmes reste limité en raison des préjugés de genre qui les écartent du politique :

> Beaucoup nient notre droit à nous intéresser aux questions sociales, affectant de traiter nos prétentions d'utopies et de sottises; sans doute, beaucoup parmi nous ne sont pas assez éclairées pour s'intéresser à ces questions; l'éducation que la société accorde à la femme lui atrophie tellement l'intelligence qu'à moins d'être élevée dans un certain milieu, on

> (*sic*) douée d'une grande énergie, elle se complait dans sa condition infime, sans essayer de secouer le joug[219].

En plus d'être vivement critiquées par leurs homologues masculins, les femmes doivent conjuguer avec un faible niveau d'éducation. Mais l'auteure insiste néanmoins pour dire qu'elles sont nombreuses à revendiquer leurs droits et à réclamer une place au sein des milieux militants. Ce sont ces militantes qui incarnent l'archétype de « la femme anarchiste ». La femme anarchiste, selon Marguerite Leloup, est une militante qui s'engage aux côtés des hommes dans la lutte révolutionnaire tout en cherchant à améliorer sa propre situation sociale.

Un groupe féminin réussit pourtant à se tailler une place de choix dans le mouvement anarchiste et, plus particulièrement, dans la série des journaux lyonnais. Il s'agit du groupe Louise Michel, créé à Lyon en 1880, qui rassemble une quarantaine de militantes âgées d'une trentaine d'années[220]. Tel que nous l'avons déjà mentionné, bon nombre de ces membres sont les compagnes des accusés du Procès des 66[221]. Parmi les membres les plus éminentes du groupe figurent Fanny Madignier, militante condamnée aux travaux forcés à perpétuité pour son implication présumée dans l'attentat de Bellecour[222], et Adélaïde Mitteaux, dite la veuve Pallet, tenancière de restaurant régulièrement perquisitionnée par la police en raison de ses activités anarchistes[223]. Entre 1880 et 1884, le groupe adopte plusieurs noms : le groupe Louise Michel, le groupe des Femmes révolutionnaires lyonnaises et le groupe Marie Ferré.

---

[219] Marguerite Leloup, « La femme anarchiste », *La Vengeance anarchiste*, numéro 1, 6 mar. 1883.
[220] Laurent Gallet, *Aspects de la vie quotidienne des anarchistes à Lyon à la fin du 19e siècle*, précédé de l'*Histoire du mouvement anarchiste à Lyon (1880-1894)* par Marcel Massard, *op. cit.*, p. 246.
[221] *Idem*.
[222] Dominique Petit, « Notice Fanny Françoise Marie Monnin, dite Madignier ou Madinier », *Dictionnaire des anarchistes*, mise en ligne le 31 déc. 2018 et modifiée le 8 fév. 2019. Récupéré de : http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article210030.
[223] Laurent Gallet et Dominique Petit, « Notice Adélaïde Léonie Mitteaux ou Mitau, épouse Pallet », *Dictionnaire des anarchistes*, mise en ligne le 4 mar. 2014 et modifiée le 19 janv. 2019. Récupéré de : http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article156454.

Dans *Le Droit social*, le groupe explique que ce changement découle d'une proposition de Louise Michel qui le considère comme une manière de rendre hommage à l'ancienne communarde récemment décédée :

> En vue de ces faits nous annonçons que sur la proposition de notre amie, la citoyenne Louise Michel, nous substituons le nom de Marie Ferré à celui de Louise Michel, afin que son souvenir survive dans tous les cœurs, et en mémoire de la vaillante citoyenne que nous pleurons et que nous regrettons sincèrement, sous le drapeau de la Révolution, nous signons aujourd'hui le groupe Marie Ferré[224].

Cette annonce, diffusée dans la « Tribune révolutionnaire », prend la forme d'une notice nécrologique qui vise à souligner le dévouement de Marie Ferré envers la cause révolutionnaire pour qu'elle devienne, « pour toutes les citoyennes, un exemple à suivre[225] ». Le groupe revient toutefois à son nom d'origine dès 1883, comme en témoignent les textes publiés dans *Le Drapeau noir* et dans *L'Émeute*. Les raisons qui expliquent ce nouveau changement restent nébuleuses, ainsi que l'avance Laurent Gallet. L'historien estime néanmoins qu'il pourrait découler d'un « rapport de forces changeant au sein du groupe[226] ». Ce nouveau rapport de forces s'installe alors que Marie Labouret-Finet, militante active jusqu'en 1882, s'éloigne des réunions anarchistes lyonnaises et qu'elle laisse la place à Adélaïde Mitteaux qui prend désormais en charge l'orientation du groupe[227].

Les bureaux du groupe sont situés au 12 de la rue Fantasque à Lyon, selon un texte publié en mars 1882 dans lequel nous apprenons également que des brochures de Louise Michel y sont vendues au profit des travailleurs en grève[228]. Nous savons que

---

[224] Le groupe Marie Ferré, « [Tribune publique], *Le Droit social*, numéro 6, 19 mar. 1882.
[225] *Idem*.
[226] Laurent Gallet, *Aspects de la vie quotidienne des anarchistes à Lyon à la fin du 19e siècle*, précédé de l'*Histoire du mouvement anarchiste à Lyon (1880-1894)* par Marcel Massard, *op. cit.*, p. 245.
[227] *Idem*.
[228] Le groupe Louise Michel, « [Tribune publique], *Le Droit social*, numéro 4, 5 mar. 1882.

le groupe organise régulièrement des rencontres, notamment le dimanche, en plus de fréquenter les réunions anarchistes lyonnaises. Il incite les femmes à venir écouter les conférences prononcées par les militants, puisqu'elles sont perçues comme une forme d'éducation populaire. Le groupe annonce une série de conférences organisée avec Louise Michel, à laquelle il convie les femmes pour qu'elles viennent s'y instruire[229]. En 1882, il expose clairement son programme dans les pages du *Droit social* :

> Notre programme est et a toujours été : 1) Révolution complète dans l'état actuel de la société; 2) Égalité pour tous les travailleurs des deux sexes : relèvement moral et matériel de la femme, son affranchissement complet dans la société future. Pour cela, nous emploierons tous les moyens en notre pouvoir pour arriver au plus vite, avec l'aide des prolétaires, à l'avènement de la révolution sociale[230].

Cette lettre ouverte, publiée dans la « Tribune publique », revêt les traits d'un manifeste politique. Elle montre que le groupe cherche à émanciper les femmes en s'engageant au sein d'un mouvement révolutionnaire plus large, destiné à libérer l'ensemble des travailleurs. Entre 1882 et 1884, le groupe Louise Michel signe une vingtaine d'écrits qui prennent généralement la forme de lettres ouvertes envoyées aux journaux lyonnais[231]. Ces écrits empruntent à la fois aux genres de la lettre et de l'article journalistique, l'épistolaire apparaissant comme une manière de prendre publiquement position sur des enjeux qui concernent le groupe. Il s'agit, d'une part, d'appels à la mobilisation lancés aux femmes afin de les inciter à investir les milieux militants lyonnais. D'autre part, les lettres tiennent lieu de protestations collectives pour dénoncer les injustices commises envers les anarchistes. Elles présentent du même coup les femmes comme des alliées des hommes dans la lutte révolutionnaire.

---

[229] Le groupe Marie Ferré, « [Mouvement socialiste], *Le Droit social*, numéro 20, 25 juin 1882.
[230] Le groupe Louise Michel, « [Tribune publique], *Le Droit social*, numéro 4, 5 mar. 1882.
[231] Mentionnons toutefois deux articles signés par le groupe : « C'est fâcheux », publié dans le huitième numéro du *Droit social* en 1882, et « Fait divers », paru dans le dix-septième numéro du *Drapeau noir*.

Dès sa formation, le groupe invite les femmes à se joindre aux hommes dans la grande marche révolutionnaire. Dans le deuxième numéro du *Droit social*, publié le 19 février 1882, il lance un appel à la mobilisation des citoyennes signé du nom des Femmes révolutionnaires lyonnaises :

> Devons-nous rester calmes, indifférentes, en face du mouvement social qui se produit, et s'accentue de jour en jour davantage ? Non, citoyennes, il y aurait lâcheté de notre part, de ne pas unir nos forces à celles de nos compagnons de luttes et de souffrances, se dévouant à la cause de tous pour le bien-être général, car comme eux ne subissons-nous pas la même exploitation, les mêmes injustices, les mêmes iniquités de cette société corrompue qui nous gouverne. […] Mais aussi, citoyennes, défions-nous de ceux qui prétendent que la femme ne doit pas s'occuper de politique, que sa place doit être dans son intérieur de ménage, et non pas dans les réunions, à ceux-là, disons-leur que nous connaissons leur tactique, qui est de nous éterniser dans le néant, afin de mieux diriger en maîtres et nous tenir indéfiniment dans l'esclavage. Jetons bien loin de nous ces vieux et absurdes préjugés, qui ont toujours contribué à notre perte et à notre infériorité[232].

Non seulement le groupe cherche à convaincre les femmes de s'engager dans la lutte anarchiste, mais il dénonce les préjugés qui ont pour effet de les écarter de la vie publique. Le groupe déplore d'ailleurs ouvertement les formes de discrimination auxquelles il doit faire face. Il affirme notamment être « en butte aux critiques et aux calomnies les plus infâmes, de la part des personnalités jalouses de la bonne entente et de l'union qui, depuis plus de deux années, règnent parmi eux[233] ». Il est difficile, à partir de cet unique extrait, de savoir qui sont les cibles exactes de cette critique. On peut toutefois penser que cette dernière concerne plus spécifiquement les militants qui auraient été envieux de la bonne fortune du groupe. Le groupe, qui bénéficie d'une

[232] Les Femmes révolutionnaires lyonnaises, « [Tribune publique] », *Le Droit social*, numéro 2, 19 fév. 1882.
[233] Le groupe Louise Michel, « [Tribune publique] », *Le Droit social*, numéro 4, 5 mar. 1882.

« longévité inhabituelle[234] » et d'une activité exceptionnelle par rapport aux autres groupes anarchistes, semble en effet conscient d'avoir un accès différencié aux milieux militants en raison des préjugés liés au sexe féminin. Dans cette perspective, il lance un « Appel aux citoyennes[235] » dans *L'Étendard révolutionnaire* qui s'adresse très précisément aux « mères de famille sincèrement révolutionnaires[236] ». Il estime que les femmes doivent rompre les chaînes qui les lient à la sphère domestique pour acquérir une formation politique grâce aux activités anarchistes.

Comme nous pouvons le lire dans les journaux, les appels lancés par le groupe Louise Michel participent réellement à la mobilisation des militantes. Une lettre, signée par les Femmes révolutionnaires caladoises dans la « Tribune publique » du *Droit social*, montre que le groupe réussit à établir des contacts avec des cercles féminins situés en dehors de Lyon. Cette lettre a d'abord été envoyée aux Femmes révolutionnaires lyonnaises qui demandent ensuite au journal de la diffuser dans ses pages. Les femmes caladoises affirment qu'elles sont prêtes à combattre aux côtés du groupe Louise Michel : « Au nom de la misère et de la souffrance qui nous torturent, nous répondons à votre appel et c'est debout sur la brèche que nous attendons le cri de ralliement[237] ». Non seulement le groupe lyonnais réussit à éveiller la conscience d'autres femmes qui en viennent à s'organiser entre elles, mais il participe également à la mise en réseau des groupes féminins. En portant cette lettre à la connaissance des lecteurs, le groupe illustre ainsi son rayon d'influence. Il prouve également l'existence d'un lectorat féminin qui fréquente les pages des journaux anarchistes. Dans *L'Hydre anarchiste*, le groupe constate « avec plaisir les heureux effets de la propagande

---

[234] Laurent Gallet, *Aspects de la vie quotidienne des anarchistes à Lyon à la fin du 19e siècle*, précédé de l'*Histoire du mouvement anarchiste à Lyon (1880-1894)* par Marcel Massard, *op. cit.*, p. 251.
[235] Le groupe Louise Michel, « Appel aux citoyennes », *L'Étendard révolutionnaire*, numéro 10, 1er oct. 1882.
[236] *Idem*.
[237] Les Femmes révolutionnaires caladoises, « [Mouvement socialiste] », *Le Droit social*, numéro 8, 2 avr. 1882.

révolutionnaire, et cela par le nombre progressif des citoyennes qui, chaque jour, viennent renforcer nos rangs[238]. »

Il va même plus loin en s'estimant capable d'en arriver à faire des bourgeoises « de véritables auxiliaires pour la Révolution[239]. » En effet, il laisse entendre qu'il détient le pouvoir de transcender les classes sociales et de mobiliser l'ensemble des citoyennes. Le groupe insiste cependant sur les attributs d'intelligence et de virilité que doivent développer les femmes pour investir le militantisme, façonnant dès lors un imaginaire masculin de l'anarchisme. Ainsi en va-t-il de la description qu'il donne de Louise Michel en soulignant « la virilité de son courage[240] ». Mais le groupe tente aussi de mobiliser les femmes par-delà les frontières géographiques de la France, répondant ainsi aux visées internationalistes du mouvement anarchiste. Dans *L'Étendard révolutionnaire*, il fait paraître un appel en faveur de la création d'une ligue internationale féminine : « Nous faisons un nouvel appel à toutes les femmes révolutionnaires, à quelques pays qu'elles appartiennent, pour former une ligue redoutable pour la destruction de tout ce qui nous fait victime ou esclave[241]. » Si cette ligue ne semble jamais avoir vu le jour, elle rend néanmoins compte de la volonté du groupe de créer une « Internationale féminine » d'orientation antiautoritaire. Il prend d'ailleurs lui-même en exemple ses « sœurs de Russie » et ses « sœurs Irlandaises, sacrifiant leur existence, leur vie à la cause des peuples[242]. » Le groupe tente à la fois de s'inscrire dans une filiation féminine et de se présenter comme un modèle à suivre pour les militantes en devenir.

---

[238] Le groupe Louise Michel, « [Tribune révolutionnaire] », *L'Hydre anarchiste*, numéro 5, 23 mar. 1884.
[239] *Idem*.
[240] Le groupe Louise Michel, « [Tribune révolutionnaire] », *Le Drapeau noir*, numéro 11, 21 oct. 1883.
[241] Le groupe Marie Ferré, « Appel de la Ligue internationale des femmes », *L'Étendard révolutionnaire*, numéro 4, 29 août 1882.
[242] Les Femmes révolutionnaires lyonnaises, « [Tribune publique : Aux citoyennes] », *Le Droit social*, numéro 2, 19 fév. 1882.

Au-delà des appels adressés aux femmes, le groupe signe également des lettres dans lesquelles les membres expriment leurs solidarités envers leurs camarades masculins. Ces lettres prennent une forme double, celle de la lettre d'appui et celle de la protestation collective. En août 1882, le groupe fait paraître dans *L'Étendard révolutionnaire* une lettre ouverte où il défend Claude Crestin, récemment traîné en justice à titre de directeur du journal[243]. Un peu plus tard, les membres du groupe protestent « énergiquement contre l'arrestation du compagnon Lemoine : reconnaissantes envers lui de la part de dévouement qu'il a apporté à soulager les souffrances et la misère causées par les infâmes condamnations des compagnons du procès du 19 janvier 1882[244]. » Si le groupe Louise Michel se présente comme une organisation entièrement composée de femmes, ses membres se présentent toutefois comme de grandes alliées des hommes. Dans *L'Émeute*, elles prennent ouvertement la défense de Cyvoct qu'elles considèrent, bien avant Ravachol, comme « le premier martyr de l'anarchie[245]. » Leurs démonstrations de solidarité prennent une tournure particulière lorsqu'elles s'adressent directement aux journaux dans leurs lettres. À plusieurs reprises, elles félicitent les équipes de rédaction qui reprennent le flambeau des autres journaux, disparus en raison des poursuites judiciaires. C'est ainsi qu'elles manifestent leur appui vis-à-vis de *L'Émeute*, en souhaitant au journal « la bienvenue et [la] prospérité[246]. » Non seulement le groupe accorde une importance fondamentale à la propagande, et plus particulièrement à l'écriture, mais il montre qu'il est bien installé dans la vie militante lyonnaise.

Les membres protestent également contre les accusations portées contre Louise Michel, figure tutélaire de leur groupe. Dans *La Lutte*, celles-ci s'opposent « au

---

[243] Maurice Moissonnier, « Notice Crestin, Claude, Dominique », *Dictionnaires des anarchistes*, version mise en ligne le 30 mar. 2010. Récupéré de : https://maitron.fr/spip.php?article79498.
[244] Le groupe Louise Michel, « [Tribune révolutionnaire] », *Le Défi*, numéro 2, 10 fév. 1884.
[245] Le groupe Louise Michel, « [Tribune révolutionnaire] », *L'Émeute*, numéro 4, 30 déc. 1883.
[246] Le groupe Marie Ferré, « [Mouvement social] », *L'Étendard révolutionnaire*, numéro 5, 27 août 1882.

jugement inique dont elle et ses compagnons ont été victimes[247] ». En 1883, Louise Michel est incarcérée à la prison de Saint-Lazare avant d'être transférée dans le donjon de Clermont, au motif d'avoir incité des militants à piller des boulangeries lors d'une manifestation tenue aux Invalides. Le groupe invite les femmes à poursuivre l'œuvre de propagande amorcée par Louise Michel. La protestation prend rapidement la forme d'un hommage qui vise à souligner son dévouement exemplaire à la cause anarchiste. Elle témoigne également du rapport de proximité que le groupe entretient avec son modèle, considérée ouvertement comme une « amie[248] » qu'il appelle familièrement « Louise[249] ». L'influence de Louise Michel au sein du mouvement anarchiste semble incontestable, cette lettre étant suivie d'une autre protestation en sa faveur signée par un groupe de femmes révolutionnaires parisiennes.

1.3. Conclusion

Formé au début de la décennie 1880, le mouvement anarchiste tire son origine des discours et des expériences basés sur un idéal antiautoritaire. Le premier laboratoire social de l'anarchisme prend forme dans le cadre de la Commune de Paris en 1871. Il faut toutefois attendre l'amnistie définitive des communards, en 1880, pour assister à la création d'un véritable mouvement autonome. Ce mouvement existe grâce aux activités menées par les militants qui valorisent trois formes de propagande à la fois distinctes et indissociables. Dès l'émergence du mouvement anarchiste, les femmes investissent, à divers degrés, les milieux militants. Elles restent toutefois en marge des instances formelles. Durant la Commune, elles sont nombreuses à participer aux réunions publiques, à s'engager au sein de diverses associations et à prendre les armes pour défendre les intérêts révolutionnaires. Elles sont toutefois absentes du

[247] Les Femmes révolutionnaires lyonnaises, « [Tribune révolutionnaire] », *La Lutte*, numéro 15, 8 juil. 1883.
[248] *Idem*.
[249] *Idem*.

gouvernement révolutionnaire, de même qu'elles figurent rarement dans les journaux du peuple. Seule André Léo signe une production significative dans la presse communarde et ne cesse, au fil de la décennie 1870, de publier des écrits – romans, articles, historiettes – qui traduisent ses sympathies libertaires[250]. Peu de femmes collaborent à la série des journaux lyonnais, publiée entre 1882 et 1884, qui marque l'acte de naissance de la presse anarchiste française. Le groupe Louise Michel constitue toutefois une exception à cette règle, publiant une vingtaine de lettres ouvertes qui prennent la forme d'appels à la mobilisation et de protestations collectives. Louise Michel représente, dès le début des années 1880, un modèle à suivre pour les militantes engagées dans le mouvement. Pionnière de la presse anarchiste, elle développe une production textuelle abondante et diversifiée dans les journaux de propagande. Elle entre en scène au moment où Paris devient le nouveau foyer d'action et de diffusion de l'anarchisme en France.

[250] Nous avons notamment étudié la critique libertaire de la conjugalité qui apparaît dans le roman *Marianne* d'André Léo. Voir Marie-Pier Tardif, « Du mariage bourgeois à l'émancipation des femmes : pour une critique libertaire du patriarcat chez André Léo », *Postures*, Montréal, 2016. Récupéré de : http://revuepostures.com/fr/articles/tardif-24.

CHAPITRE II

LES DÉBUTS DE L'ACTIVITÉ JOURNALISTIQUE DES FEMMES DANS LES JOURNAUX DE PROPAGANDE

C'est la fin d'une époque. Les voix du tocsin vibrent dans l'air. Sonne, sonne dans la nuit profonde, tocsin, sonne la fin de ce temps de transition, râle l'agonie des iniquités sociales.

Louise Michel

Au cours de la décennie 1880, l'activité journalistique des femmes dans la presse anarchiste reste assez modeste. Louise Michel fait toutefois exception à cette règle, publiant une production textuelle importante dans les journaux de propagande[251]. Entre 1886 et 1890, elle signe une trentaine d'écrits dans *La Révolution cosmopolite*, *L'Idée ouvrière*, *L'Attaque* et *La Révolte*. Dans ces journaux, elle fait paraître des textes qui empruntent à des genres littéraires variés comme la lettre, la poésie, le feuilleton romanesque et l'article journalistique. En parallèle, elle publie également plusieurs œuvres en volume dont les romans *Les Microbes humains*, *Le Monde nouveau* et *Le*

[251] Mentionnons toutefois une certaine Gervaise qui tient la chronique théâtrale dans le journal *L'Attaque*. Cette signature, en apparence féminine, semble plutôt renvoyer à une plume masculine en raison du regard distancié qui est posé sur les femmes. Ce pseudonyme aurait pu être emprunté par Léon Gervaise, syndicaliste de la CGT et secrétaire de l'Union fédérative des travailleurs, qui entretenait des liens étroits avec Ernest Gegout, directeur du journal. L'absence de certitude quant à l'identité de genre de l'auteur nous empêche d'associer sa signature à celle d'une femme. Il faudrait, de manière plus générale, étudier sérieusement les pseudonymes féminins qui ont été employés dans la presse anarchiste.

Claque-dents, parus aux éditions Dentu. Cette période représente un moment fort de la trajectoire de Louise Michel qui mène une vie militante active tout en donnant forme à une production littéraire à la fois abondante et diversifiée[252]. La popularité qu'elle a acquise dans les milieux anarchistes semble accorder une légitimité préalable à ses interventions journalistiques[253]. Inversement, la presse produit autour de Louise Michel un discours et une imagerie qui participent à la construction de sa célébrité politique[254]. D'autres femmes investissent néanmoins les périodiques anarchistes en empruntant la voie de l'épistolaire. Elles s'inscrivent en ce sens dans l'héritage du groupe Louise Michel qui recourait aux lettres ouvertes pour acquérir de la visibilité dans la vie militante lyonnaise.

Les lettres publiées à la fin de la décennie 1880 témoignent de l'entrée plus significative des femmes dans la presse anarchiste. Le genre épistolaire est désormais mobilisé par un nombre plus important de militantes qui publient des lettres ouvertes afin d'informer les lecteurs des situations particulières qu'elles vivent en lien avec le mouvement. Trois groupes féminins lancent également des appels ayant pour objectif de rassembler les femmes en dehors de la sphère domestique. Ce deuxième chapitre de thèse vise à esquisser un portrait des premiers écrits signés par les femmes dans la presse anarchiste. Il s'agit, d'une part, des textes littéraires de Louise Michel, tant romanesques que poétiques, qui circulent dans les journaux de propagande. Nous souhaitons éclairer la prise de parole singulière de Louise Michel en étudiant les différentes modalités d'écriture qu'elle adopte pour transposer sa vision politique du

[252] Louise Michel, *Trois romans : Les Microbes humains, Le Monde nouveau, Le Claque-dents*, textes établis, présentés et annotés par Claude Rétat et Stéphane Zékian, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Louise Michel : Œuvres », 2013, p. 9.

[253] Déportée en Nouvelle-Calédonie après la Commune de Paris, Louise Michel revient à Paris en 1880. Son retour en France est célébré par des milliers de militants qui l'accueillent à la gare Saint-Lazare. Selon un article paru dans *La Révolution sociale*, la gare est gardée par des centaines de policiers et par huit commissaires qui en interdisent l'entrée à la foule. Voir Article anonyme, « Louise Michel », *La Révolution sociale*, numéro 10, 14 nov. 1880.

[254] Sidonie Verhaegen, *De la Commune de Paris au Panthéon (1871-2013) : célébrité, postérité et mémoires de Louise Michel. Sociologie historique de la circulation d'une figure politique*, thèse en science politique déposée à l'Université Lille 2 – Droit et Santé, 2016, pp. 52-53.

monde dans la littérature. D'autre part, ce sont les lettres signées par des femmes propagandistes qui revendiquent leur place dans les réseaux militants. Notre objectif consiste à reconstituer les stratégies énonciatives qu'elles mobilisent pour véhiculer un discours politique et se construire une image publique en tant que militantes.

2.1. Louise Michel : une trajectoire singulière

Dès son retour dans la capitale parisienne en 1880, année qui consacre l'amnistie définitive des communards et signe la fin de sa déportation en Nouvelle-Calédonie, Louise Michel fait paraître plus de soixante-dix textes – lettres, poèmes, articles journalistiques et feuilletons romanesques – dans l'hebdomadaire anarchiste *La Révolution sociale*, diffusé entre 1880 et 1881. Elle y signe une production abondante qui ne trouve pas d'équivalent masculin ou féminin. L'essentiel de la production journalistique de Louise Michel – si l'on excepte ses textes diffusés dans *La Révolution sociale*[255] – paraît dans les journaux de propagande entre 1886 et 1890. Elle publie de nombreux poèmes qui transposent dans la littérature les idées qu'elle défend dans ses articles journalistiques. De la même manière, littérature et politique semblent inséparables dans ses feuilletons romanesques qui circulent dans *La Révolution cosmopolite* et dans *L'Idée ouvrière*. Louise Michel signe une production textuelle protéiforme, qui présente néanmoins une cohérence sur le plan idéologique. L'écriture de Louise Michel repose d'ailleurs sur un important processus de recyclage, plusieurs de ses textes faisant l'objet de réécritures qui réactualisent son discours en fonction des différents lieux et supports de publication. Cette démarche fait écho à la « méthode de collage[256] » qu'elle exploite dans ses mémoires et dans ses romans en y remaniant des coupures de presse pour déployer son écriture. Dans un cas comme dans l'autre,

[255] Comme discuté plus tôt, ce journal ne peut être considéré comme un journal anarchiste au sens strict à cause de ses origines policières.
[256] Louise Michel, *À travers la mort. Mémoires inédits (1886-1890)*, édition établie et présentée par Claude Rétat, Paris, La Découverte, 2015, p. 24.

l'écriture journalistique apparaît comme un matériau mouvant qui reflète sa vision d'un monde en constante (r)évolution.

Chez Louise Michel, l'expression littéraire constitue un mode d'intervention spécifique qui se veut complémentaire à l'action politique. Dans une lettre ouverte publiée en première page du numéro inaugural de *La Révolution cosmopolite*, elle explique les motivations qui l'incitent à collaborer au journal. L'intérêt de l'écriture journalistique réside dans la liberté d'expression sans limites qu'elle offre aux militants. Louise Michel accorde une portée révolutionnaire à l'écriture qui la distingue de la propagande par le fait : « L'internationale des idées ! celle-là est la plus terrible; – on ne peut ni arrêter ni mitrailler l'idée; plus on la remue, plus les vents contraires soufflent contre elle, plus elle s'étend et flamboie[257]. » Contrairement à l'action militante, l'écriture journalistique résisterait à toutes formes de répression politique. Cette courte lettre renferme une dimension métaréflexive qui souligne l'importance de la propagande par l'écrit dans le processus devant mener à l'avènement du nouveau monde. Comme elle le reformule dans l'article « L'homme libre sur la terre libre », l'écriture constitue une arme de combat destinée à préparer le terrain de la révolution sociale : « Que cette révolution soit proche ou éloignée, cela dépend de la lâcheté des uns, de la tyrannie des autres, de mille circonstances qui peuvent la hâter ou l'éloigner. Nous combattons pour elle, voilà tout[258]. »

Or Louise Michel déplore à plusieurs reprises le traitement accordé à son écriture, allant jusqu'à affirmer dans une lettre datée du 17 novembre 1885 « qu'on méprise tout ce [qu'elle] écri[t][259] ». En 1886, elle dénonce la modification du titre de

[257] Louise Michel, « Au journal *La Révolution cosmopolite* », *loc. cit.*
[258] Louise Michel, « L'homme libre sur la terre libre », *La Révolution cosmopolite*, numéro 3, 18-25 sept. 1886.
[259] Dans cette lettre, elle affirme également avoir brûlé le second volume des *Mémoires*, anticipant le peu de retentissement qu'il aurait auprès des éditeurs. Louise Michel, *Je vous écris de ma nuit. Correspondance générale (1850-1904)*, établie et présentée par Xavière Gauthier, Paris, Éditions de Paris, 1999, p. 467.

ses mémoires apporté par l'éditeur F. Roy, qui y ajoute la mention « écrits par elle-même ». Cette situation, qui semble représentative de l'accueil réservé à ses textes, affecte également ses élans de créativité : « on ne me reconnaît pas le droit d'écrire sur moi-même, sans être glacée à chaque mot par l'appréhension si cela sera oui ou non accepté[260]. » Claude Rétat et Stéphane Zékian rapportent que la grande presse se préoccupe davantage de la biographie de la militante que de sa production littéraire qui passe largement inaperçue[261]. Ce dernier parle même d'une disqualification généralisée de la romancière qui découle des jugements portés à l'égard des procédés langagiers qu'elle emploie[262]. Les journaux anarchistes ne font pas exception à la règle, la présentant comme une héroïne du mouvement plutôt que comme une écrivaine militante. D'ailleurs, sa production littéraire est souvent considérée comme un prolongement de ses activités militantes. Si l'action et l'écriture représentent effectivement les deux facettes d'une même lutte pour Louise Michel, la fiction ne constitue pas pour autant une variante dévoyée du politique. La littérature offre un cadre bien différent que celui de l'action pour penser l'anarchisme en le projetant sous la forme d'un imaginaire dont la portée symbolique dépasse le simple reflet didactique.

2.1.1. Poétiques de la révolution

Dans *La Révolution cosmopolite*, *L'Idée ouvrière* et *L'Attaque*, Louise Michel fait paraître des poèmes qui mettent en forme un topos de la révolution. La révolution constitue un motif qui repose sur le principe du matérialisme historique. Ce principe politique, cher aux anarchistes, prend pour postulat que les changements historiques sont déterminés par les rapports sociaux et, plus particulièrement, par la lutte des

---

[260] *Ibid.*, p. 497.
[261] Louise Michel, *Trois romans : Les Microbes humains, Le Monde nouveau, Le Claque-dents*, *op. cit.*, p. 10.
[262] Stéphane Zékian, « Roman, oralité, incorrection. Louise Michel et l'écriture de l'insurrection », dans Quentin Deluermoz et Anthony Glinoer (dir.), *L'Insurrection entre histoire et littérature (1789-1914)*, Paris, Publications de la Sorbonne, coll. « Histoire de la France aux XIX^e^ et XX^e^ siècles », 2015, pp. 107-109.

classes. La nature et les animaux sont les principaux opérateurs textuels mobilisés par Louise Michel pour représenter le processus révolutionnaire. Dans « L'Atlantide », poème diffusé en 1886 dans *La Révolution cosmopolite*, Louise Michel dépeint la révolution sociale à travers une série d'images inspirées de la nature. Le poème récupère le thème de l'Atlantide ayant traversé la littérature depuis sa première évocation dans *Les Dialogues* de Platon. Île mythique, l'Atlantide représente un monde utopique qui aurait disparu après avoir été englouti dans l'océan. L'Atlantide constitue une allégorie qui rappelle l'état d'une vie idyllique sur terre. De la même manière, elle est associée chez Louise Michel à la résurgence d'un paradis perdu qui se manifeste dans un champ lexical de la mer :

> La mort qui va soufflant sur les races humaines,
> La nature en travail et l'infini géant,
> Jetant l'homme ou le ver pour engraisser les plaines,
> En attendant que l'onde y passe en murmurant.
> Des flancs du Ténériffe agité de tempêtes,
> Au roc de Gibraltar peut-être avec terreur
> On entendra mugir les vagues et les faîtes
> Et le vieux continent émergera vainqueur[263] !

Le cycle de reproduction de la vie représente le processus de transition devant mener à la réapparition d'une Atlantide disparue. Louise Michel entend « naturaliser le sens de l'histoire[264] » pour « montrer la nécessité[265] » d'un monde nouveau. En convoquant des métaphores naturalistes, elle met en lumière l'inévitabilité de la révolution sociale.

Cette évocation d'un univers autorégulé pour expliquer le mouvement de l'histoire apparaît dans plusieurs articles journalistiques de Louise Michel. Dans

[263] Louise Michel, « L'Atlantide », *La Révolution cosmopolite*, numéro 2, 11 sept. 1886.
[264] Louise Michel, *Trois romans : Les Microbes humains, Le Monde nouveau, Le Claque-dents*, *op. cit.*, p. 24.
[265] *Idem*.

« L'homme libre sur la terre libre », elle pense l'émancipation sociale sur la base de l'évolution de la science et du progrès : « Si nous croyons à la science, au progrès, nous sommes obligés de penser que l'homme est destiné à avoir son complet développement[266]. » La libération de l'humanité s'inscrit dans la logique d'une évolution perpétuelle des phénomènes naturels et sociaux. Une telle idée revient chez plusieurs anarchistes, notamment sous la plume d'Élisée Reclus qui appréhende l'évolution comme une série de révolutions permanentes[267]. Dans cette perspective, Louise Michel dépeint la révolution sociale comme un moment de transition, une « époque où à la fois râle le vieux monde et vagit le nouveau[268]. » Le poème emprunte d'ailleurs une forme qui met en place cette dialectique entre mondes anciens et temps nouveaux. Chacune des huit strophes du poème est structurée en quatrain dont les vers riment selon un schéma croisé. Les quatre premières strophes décrivent la redécouverte de l'Atlantide par l'homme qui, en descendant au fond de l'océan, retrouve les vestiges de cette civilisation ancienne. Les quatre dernières strophes sont quant à elles consacrées au processus naturel sous l'impulsion duquel celle-ci reprend progressivement forme. La structure fait ainsi écho à la thématique développée dans le poème, les strophes créant un effet miroir qui permet de bien distinguer les deux moments-clés de la révolution sociale : le premier étant lié à la rencontre de l'homme avec la cité idéale disparue, le deuxième étant associé au processus de mutation qui participe à l'avènement de la société future.

Si le thème de l'Atlantide est associé à une légende plutôt qu'à un mythe sous la plume de Louise Michel, c'est bien parce que le poème cherche à mettre en lumière le caractère inéluctable de la révolution sociale. Le récit légendaire et, plus

[266] Louise Michel, « L'homme libre sur la terre libre », *loc. cit.*
[267] Élisée Reclus, *L'Évolution, la révolution et l'idéal anarchique*, Paris, P.-V. Stock, coll. « Bibliothèque sociologique », 1914 [1902], p. 3.
[268] Louise Michel, « La situation », *L'Attaque*, numéro 11, 29 août-5 sept. 1888.

particulièrement « l'hypothèse d'un continent océanique[269] », marque la poésie de Louise Michel qui y « voit la perspective d'une nouvelle époque géologique et sociale[270] ». Pour raconter l'avènement du « futur monde nouveau[271] », elle puise dans des légendes qui inscrivent l'utopie dans un continuum historique avec des temps anciens. La légende permet donc à Louise Michel de brouiller les temporalités historiques en évoquant le futur à partir du passé, « la transition de la légende ancienne à la légende nouvelle[272] » étant une manière d'évoquer le passage naturel du présent à une société anarchiste. Le poème « L'Atlantide » convoque un imaginaire des temps anciens pour mettre en lumière l'éternel retour de l'histoire. Le continent disparu est d'ailleurs comparé à la ville de Pompéi ayant été capable de renaître de ses cendres. Tel le Phénix, oiseau légendaire symbolisant l'immortalité, la cité romaine représenterait le cycle de mort et de résurrection annonciateur de la révolution sociale. L'évocation de l'Égypte ancienne dont les récits auraient permis de conserver la mémoire de l'Atlantide nous éclaire sur la manière dont Louise Michel envisage l'écriture.

Comme la « vieille Égypte [qui], seule, a gardé la mémoire de ce monde enfoui[273] », l'écriture apparaît comme un moyen pour perpétuer les légendes du passé afin de démystifier l'actualité. Louise Michel mobilise les légendes pour appréhender le présent à la lumière d'un horizon futur. C'est ainsi qu'elle dépeint l'enclenchement du processus révolutionnaire dans son poème « Les noces rouges », paru dans *L'Idée ouvrière* en 1887 :

> Le tocsin vibre dans l'espace,
> Lentement il sonne le glas.

[269] Louise Michel, *La Révolution en contant. Histoire, contes et légendes de Louise Michel*, textes réunis et présentés par Claude Rétat, Éditions Bleu autour, 2019, p. 20.
[270] *Ibid*., p. 21.
[271] *Ibid*., p. 47.
[272] *Ibid*., p. 9.
[273] Louise Michel, « L'Atlantide », *loc. cit.*

C'est la noce rouge qui passe,
La mort est assise là-bas –
La mort, de pourpre revêtue,
Aussi de flammes est la nue,
Tocsin, tocsin, sonne le glas !
Le glas !

C'est la légende qui se lève
Soufflant dans les clairons des vents.
Comme le flot qui bat la grève,
La foule monte en océans[274] !

La légende ici n'est pas qu'un récit susceptible de raconter l'avenir, mais bien une incarnation même de l'expérience révolutionnaire. La mise en scène du réel chez Louise Michel « s'élabore en légende, pour exprimer l'autre côté, le souterrain, l'utopie[275]. » Au-delà d'une superposition des temporalités, Louise Michel opère un brouillage entre le passé et l'avenir qui permet, ainsi que l'avance Caroline Granier à propos de ses feuilletons romanesques, « à l'utopie de se trouver en phase avec le monde réel[276] ». Cet intérêt pour les légendes traverse l'œuvre de Louise Michel[277] et marque les écrits qu'elle publie dans la presse anarchiste.

Dans *La Révolution sociale*, elle s'explique sur le pouvoir qu'elle accorde aux récits légendaires. L'incipit qui ouvre la série de légendes en prose, publiée entre mai et avril 1881, explicite les intentions de l'auteure : « Comme il faut attendre la

[274] Louise Michel, « Les noces rouges », *L'Idée ouvrière*, numéro 14, 10-17 déc. 1887.
[275] Louise Michel, *La Révolution en contant. Histoire, contes et légendes de Louise Michel*, *op. cit.*, p. 8.
[276] Caroline Granier, *Les Briseurs de formules. Les écrivains anarchistes en France à la fin du XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 322.
[277] Voir Louise Michel, *Contes et légendes*, Paris, Kéva et Cie, 1884 ; Louise Michel, *Lectures encyclopédiques par cycles attractifs, Les mondes au télescope, Les mondes au microscope, Généralités du mouvement, – Migrations humaines, Légendes populaires, Nombres et grandeurs ; Rythme, musique, dessin et langues*, Paris, Librairie d'éducation laïque, 1888 ; Louise Michel, *Légendes et chansons de gestes canaques (1875),* suivi de *Légendes et chansons de gestes canaques (1885)* et de *Civilisation*, textes établis et présentés par François Bogliolo, avec la contribution de Joël Dauphiné, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Louise Michel : Œuvres », 2006.

prochaine bonne occasion pour récidiver l'apologie de faits qualifiés crimes, nous allons, par une série de légendes, transporter le lecteur loin des questions interdites en France (de par Alexandre III, empereur de toutes les Russies)[278]. » La légende apparaît comme une manière alternative de faire de la propagande anarchiste, puisqu'elle aurait le pouvoir d'attirer le lecteur sur les problèmes de la société actuelle tout en feignant de s'en écarter. Or elle s'inscrit pourtant dans l'actualité politique en évoquant en creux l'assassinat du tsar Alexandre II perpétré un mois plus tôt par des révolutionnaires russes. Le maintien de l'empire semble exiger une nouvelle forme d'intervention politique qui passe par le récit légendaire.

L'intérêt de Louise Michel pour les légendes s'inscrit dans « la grande vogue folkloriste des années 1880 en France[279] ». Or son originalité consiste à puiser dans un répertoire d'histoires populaires pour véhiculer un discours politique ancré dans un imaginaire antiautoritaire caractéristique de l'anarchisme. Claude Rétat et Stéphane Zékian identifient toutefois un paradoxe entre le passé idyllique représenté dans des légendes comme « L'Atlantide » et la révolution rêvée par l'auteure. Ils soulignent en effet les contradictions entraînées par « l'inscription de l'avènement révolutionnaire dans un ordre naturel[280] ». Non seulement le recours à des images naturalistes ne serait pas l'apanage des écrivains révolutionnaires, mais il présenterait certaines limites dans la production fictionnelle de Louise Michel. La naturalisation du processus révolutionnaire tendrait à le « soustraire à l'influence humaine[281] » et à « rendre inutiles les efforts militants de l'avant-garde[282]. » De notre point de vue, la naturalisation de la révolution apparaît plutôt comme une stratégie pour faire accepter le discours révolutionnaire aux destinataires. D'ailleurs, Louise Michel n'hésite pas à puiser dans

[278] Louise Michel, « Légendes. I : Les francs-juges », *La Révolution sociale*, numéro 17, 10 avr. 1881.
[279] Louise Michel, *La Révolution en contant. Histoire, contes et légendes de Louise Michel*, *op. cit.*, p. 12.
[280] Louise Michel, *Trois romans : Les Microbes humains, Le Monde nouveau, Le Claque-dents*, *op. cit.*, p. 27.
[281] *Ibid.*, p. 28.
[282] *Idem*.

une forme de poésie romantique qui est déjà assez dépassée en France. Nous pouvons ainsi penser qu'elle mobilise des formes littéraires très codées pour assurer la meilleure réception possible de ses idées anarchistes auprès des lecteurs. Louise Michel puise souvent dans des genres populaires, stratégie rhétorique qui semble liée à une volonté d'élargir la base des sympathisants auxquels elle s'adresse. Dans le poème « Légende », paru le 4 septembre 1886 dans *La Révolution cosmopolite*, elle met en scène la révolution sociale à travers une imagerie de la nature qui récupère le motif du continent ressuscité. Cette représentation, qui puise dans les légendes bretonnes, invite à penser le processus révolutionnaire sous la forme d'un cycle naturel échappant à toutes formes d'intervention humaine. Mais elle peut surtout être interprétée comme une manière de rassurer les lecteurs qui seraient inquiétés par la nouveauté révolutionnaire. De par ses origines populaires, la légende permet à Louise Michel de promouvoir l'anarchisme à travers un récit qui repose sur des référents communs et qui manifeste, dès lors, un caractère relativement inoffensif.

La légende présente également une certaine commodité pour l'auteure qui répond du même coup aux « attentes et aux possibles sociolittéraires[283] » liés au genre féminin. En témoigne l'avant-propos qui ouvre la publication des poèmes « Dans les mers polaires » et « Soirs d'été » dans le deuxième numéro de *L'Attaque*. Ernest Gegout, directeur du journal, signe une brève présentation de ces poèmes, qui paraissent en primeur avant leur parution en recueil :

> Après la lutte pour le salut de la Commune, Louise Michel, la grande Révolutionnaire, déposa le fusil et reprit la plume. Elle chanta merveilleusement, à ses frères d'exil, avec toute la poésie et la tendresse d'un cœur de femme, les multiples impressions de voyage à travers l'Océan et les souvenirs des rives lointaines[284].

[283] Chantal Savoie, *Les Femmes de lettres canadiennes-françaises au tournant du XX^e siècle*, Montréal, Éditions Nota Bene, coll. « Essais critiques », 2014, p. 27.
[284] Ernest Gegout, « [Sans-titre] », *L'Attaque*, numéro 2, 27 juin-4 juil. 1888.

Dans cet extrait, la pratique littéraire de Louise Michel semble justifiée à l'aune de sa trajectoire politique. Elle apparaît avant tout comme une militante ayant troqué les armes pour l'écriture, une écriture qui serait exemplaire de par les traits féminins qu'elle incarne. La réception des poèmes passe par une représentation genrée de Louise Michel, présentée comme une femme sensible dont les chants poétiques auraient bercé ses camarades masculins. Cette image féminine de l'auteure contraste avec celle de la militante à qui l'on attribue la plupart du temps des traits de virilité[285]. Si la poésie de Louise Michel répond à une certaine convention du féminin, il serait toutefois erroné de réduire les légendes à une simple stratégie rhétorique employée par l'auteure. Elle déclare à plusieurs reprises que les contes et les légendes, transmis de manière orale, marquent son imaginaire depuis l'enfance en Haute-Marne[286].

En parallèle de ces légendes, qui mettent en forme une poétique de la révolution, Louise Michel convoque des allégories animales pour représenter la solidarité humaine. Alors que la révolution sociale revêt les traits d'une nature cyclique, la révolte des masses s'exprime à travers une imagerie animale. La fable animalière constitue un motif qui traverse les poèmes signés par Louise Michel dans les journaux anarchistes. En 1888, l'hebdomadaire *L'Idée ouvrière* publie « Chansons d'oiseaux », poème qui se présente comme une fable dans laquelle les corbeaux, personnifiant le peuple esclave, unissent leurs efforts pour concourir à l'avènement des temps nouveaux. Louise Michel s'insère dans une tradition d'allégories animales à sens politique, évoquant notamment les fables de Jean de La Fontaine qui mettent en forme une critique de la monarchie[287]. La portée didactique des allégories attire également de

[285] Il s'agit en effet de l'une des caractéristiques récurrentes attribuées à Louise Michel dans une vingtaine de notices nécrologiques publiées dans la presse à sa mort, en 1905. Voir Sidonie Verhaegen, *De la Commune de Paris au Panthéon (1871-2013) : célébrité, postérité et mémoires de Louise Michel. Sociologie historique de la circulation d'une figure politique*, *op. cit.*, p. 253.
[286] Louise Michel, *La Révolution en contant. Histoire, contes et légendes de Louise Michel*, *op. cit.*, p. 10.
[287] Alain Génetiot, « Poétique de l'allégorie dans les Fables de La Fontaine », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 112, numéro 2, 2002, pp. 315-334.

nombreux écrivains socialistes dont Alphonse Toussenel ayant signé *L'Esprit des bêtes. Le Monde des oiseaux, ornithologie passionnelle*, étude ornithologique qui expose en toile de fond l'organisation sociale rêvée par les fouriéristes[288]. À l'instar des légendes, l'allégorie constitue une manière implicite de critiquer la société contemporaine et, plus particulièrement, l'oppression des peuples. Dans l'ouvrage *Anthropologie structurale*, Claude Lévi-Strauss associe le corbeau à une figure de médiation entre les états de vie et de mort[289]. De par sa nature charognarde, il représente de manière exemplaire la vision d'un monde en décomposition que Louise Michel cherche à transmettre aux lecteurs. Le symbole est d'autant plus opérant que le plumage du corbeau rappelle la couleur noire du drapeau anarchiste :

> Allez corbeaux, prenez sans crainte
> Ces affreux et sacrés lambeaux;
> Contre vous n'ira nulle plainte,
> Vous êtes purs, ô noirs oiseaux !
> Allez vers les peuples-esclaves,
> Allez ! semez le sang des braves,
> Qu'il germe pour les temps nouveaux[290]

Ici l'image du corbeau diffère de celle qui apparaît dans *Le Corbeau et le renard*, l'une des fables les plus connues de Jean de La Fontaine, dans laquelle celui-ci se fait dérober son morceau de fromage par un renard rusé. Le corbeau ne représente plus l'oiseau dupé par la vanité humaine, mais il symbolise plutôt les révolutionnaires qui dévorent les restes de la société bourgeoise dans le but de fomenter la lutte des classes. Cette lutte répond d'ailleurs à l'idéal internationaliste des anarchistes puisqu'elle entend rassembler des oiseaux de la « Germanie [jusqu']à l'Ukraine[291] ». L'exploitation de l'allégorie animale revient également dans les articles journalistiques de Louise

[288] Alphonse Toussenel, *L'Esprit des bêtes. Le Monde des oiseaux, ornithologie passionnelle*, Paris, E. Dentu, 1865 [1853].
[289] Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1962 [1958], pp. 248-249.
[290] Louise Michel, « Chansons d'oiseaux », *L'Idée ouvrière*, numéro 21, 28 janv.-5 fév. 1888.
[291] *Idem*.

Michel, notamment dans « La trouée » publié dans *La Révolution cosmopolite*. L'auteure compare la solidarité humaine à différentes espèces grégaires comme les troupeaux de bisons : « Quand les bisons traversent les grandes prairies ébranlant le sol sous leurs pas, ils oublient leurs communes rancunes pour broyer ensemble les bandes de loups qui les harcèlent[292]. » À l'image des bisons, c'est l'instinct de solidarité qui guidera les individus vers l'abolition de l'autorité. Le titre « Chansons d'oiseaux » est d'ailleurs particulièrement intéressant puisqu'il conforme Louise Michel à la représentation genrée que donne Ernest Gegout de sa production poétique. Cet écrit se présenterait comme une chanson, genre réputé mineur en comparaison avec la poésie. Mais il l'insère également dans une culture anarchiste où la chanson populaire occupe une place de choix dans la mesure où elle participe efficacement à l'éducation des masses[293].

L'allégorie animale atteint une dimension toute particulière dans le poème « L'autre Lucas », paru dans *L'Attaque* en août 1888, puisqu'elle constitue une clé de lecture de l'actualité politique. Publié en première page, le poème s'inspire de la vie d'un prêtre breton, Pierre Lucas, ayant tenté d'assassiner Louise Michel à la salle de l'Élysée du théâtre de la Gaité, quelques mois plus tôt. Le 22 janvier 1888, Pierre Lucas tire deux balles sur Louise Michel au moment où elle prononce une conférence anarchiste sur les déboires du système capitaliste. L'une d'entre elles pénètre dans son temporal gauche, tandis que l'autre effleure son oreille avant d'atterrir dans la doublure de son chapeau. Louise Michel n'exprime aucune rancune envers Pierre Lucas, qu'elle considère comme un « honnête homme ignorant, fanatique, mais cœur sincère et bon, devenu un ami[294]. » Opposée à l'emprisonnement de Pierre Lucas, Louise Michel

[292] Louise Michel, « La trouée », *La Révolution cosmopolite*, numéro 4, 2-9 oct. 1886.
[293] Gaetano Manfredonia, « La chanson anarchiste dans la France de la belle époque. Éduquer pour révolter », *loc. cit.*
[294] Louise Michel, « Pierre Lucas du Havre », *Histoire de ma vie. Seconde et troisième parties. Londres 1904*, texte établi et présenté par Xavière Gauthier, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Louise Michel : Œuvres », 2000, p. 100.

véhicule un discours médiatique dans lequel elle soutient que son agresseur n'est que la victime d'une société bourgeoise qui encourage les antagonismes de classe[295]. Le fanatisme de Pierre Lucas ne devient donc, sous la plume de Louise Michel, que le produit d'un système autoritaire qui renvoie à une réalité collective plutôt qu'à la manifestation d'un acte isolé.

C'est ainsi que dans une lettre adressée à *L'Idée ouvrière*, Louise Michel interprète le geste de Pierre Lucas comme une conséquence de l'idéologie bourgeoise :

> Comme il y a antagonisme entre la bourgeoisie et le prolétariat, il y a antagonisme entre le passé et l'avenir, quand ils se rencontrent sous une forme animée. C'est ce qui est arrivé entre moi, parlant de l'Humanité libre dans le monde libre, et Pierre Lucas homme du passé, dont ces idées qu'il ne comprenait pas, faisaient fermenter le cerveau. Nous n'avons pas le droit de punir un incident produit par le choc de deux fanatismes[296].

Dans « L'autre Lucas », Louise Michel met en scène un personnage breton et son double, appelé l'autre Lucas, qui assistent aux premiers soubresauts de la révolte populaire. Tandis que le Breton incarne la persistance d'une idéologie révolue, l'autre Lucas représente le peuple qui rêve de s'émanciper de la misère. Or le Breton et l'autre Lucas apparaissent comme des « frères de misère[297] », des « enfants du prolétaire[298] », dont les rivalités idéologiques ne sont que les facettes interdépendantes d'une même société autoritaire. Le poème convoque une allégorie animalière où le peuple revêt les traits d'une meute de loups solidaires :

---

[295] Cet épisode rappelle à plusieurs égards celui de Voltairine de Cleyre qui, en 1902, survit à une tentative d'assassinat perpétrée par l'un de ses étudiants. Comme Louise Michel, elle n'éprouve aucun ressentiment envers son agresseur, qu'elle considère comme une victime de la société bourgeoise capitaliste. Voir Thomas Déri et Francis Dupuis-Déri, *l'anarchie expliquée à mon père*, *op. cit.*, p. 77.
[296] Louise Michel, « À *L'Idée ouvrière* », *L'Idée ouvrière*, numéro 21, 28 janv.-5 fév. 1888.
[297] Louise Michel, « L'autre Lucas », *L'Attaque*, numéro 7, 1er-8 août 1888.
[298] *Idem.*

> Les loups, quand la faim les torture
> Ne se dévorent pas entre eux
> Les gueux, sans abri ni pâture,
> Ne seront pas moins généreux
> Ensemble dans la Grande Guerre
> Tous les révoltés de la terre
> Hélas ! sont assez malheureux[299].

À la manière des loups, le Breton et l'autre Lucas s'unissent pour œuvrer au renversement de la société bourgeoise. L'image des loups fait écho à celle des bisons solidaires, dépeinte dans l'article « La trouée ». Les allégories animales permettent à Louise Michel de mettre en œuvre une poétique de la lutte des classes qui vise à présenter l'émancipation achevée de l'humanité. Louise Michel attribue dès lors un rôle particulier à la poésie qui intervient sur un plan symbolique en participant à la transformation des représentations collectives.

2.1.2. Fictions de la lutte des classes

En parallèle de ses écrits poétiques, Louise Michel développe une importante production fictionnelle dans la presse anarchiste. Plusieurs feuilletons romanesques et nouvelles littéraires passent par la presse avant d'être publiés en maison d'édition. C'est le cas de l'histoire *Le Gars Yvon, Légende bretonne*, qui paraît en feuilleton dans *La Révolution sociale* entre mars et juillet 1881 avant d'être publiée sous forme de brochure en 1882. D'une publication à l'autre, le texte subit des élagages et des modifications qui participent notamment au resserrement de l'intrigue[300]. Entre mars et juin 1888, elle signe dans *L'Idée ouvrière* un feuilleton intitulé « Le Monde nouveau ». Ce titre s'inscrit dans « la série de romans des années 1886-1890[301] » qui

[299] *Idem.*
[300] Louise Michel, *La Révolution en contant. Histoire, contes et légendes de Louise Michel*, *op. cit.*, p. 435.
[301] Louise Michel, *Trois romans : Les Microbes humains, Le Monde nouveau, Le Claque-dents*, *op. cit.*, p. 10.

permettent à Louise Michel d'établir une « marque littéraire personnelle : expression d'un rythme, d'un souffle, d'un patron à la fois narratif et prophétique, d'une prose[302]. » Publié chez Dentu en 1888, *Le Monde nouveau* constitue le second volume des *Microbes humains* paru deux ans plus tôt. Ces deux romans participent à la construction d'une « forme nouvelle et atypique d'utopie romanesque[303] » ayant pour particularité d'articuler « délire et réalisme[304] », « histoire et utopie[305] ». Cette déclaration nous invite à remettre en question certaines idées reçues au sujet de la production fictionnelle de Louise Michel, parfois réduite à sa dimension didactique et à ses visées prétendument réalistes. Dans leur réédition des romans de l'anarchiste, Claude Rétat et Stéphane Zékian montrent que ceux-ci détiennent une portée politique qui réside dans leur capacité à « dénoncer les leurres de la représentation réaliste[306] ». Louise Michel briserait l'illusion réaliste en empruntant des modèles d'écriture conventionnels avec un recul critique affiché.

C'est ce « dérèglement du jeu représentatif[307] » que nous souhaitons mettre en lumière dans la nouvelle « Les Rapaces », publiée en feuilleton dans *La Révolution cosmopolite* en 1887. La publication cesse après quatre livraisons, au moment où disparaît le journal. L'année suivante, elle paraît en version intégrale dans le recueil *Les Crimes de l'époque*, paru aux éditions N. Blanpain. Notre analyse prend en compte la nouvelle inachevée diffusée dans la presse et la version complète publiée en volume. Le passage d'un support à l'autre souligne en outre l'importance du rôle que jouent les réécritures dans l'œuvre de Louise Michel. La nouvelle s'ouvre sur une intervention de l'auteure qui révèle les ambitions du texte :

---

[302] *Idem*.
[303] Caroline Granier, *Les Briseurs de formules. Les écrivains anarchistes en France à la fin du XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 317.
[304] *Idem*.
[305] *Idem*.
[306] Louise Michel, *Trois romans : Les Microbes humains, Le Monde nouveau, Le Claque-dents*, *op. cit.*, p. 31.
[307] *Idem*.

> Les rapaces sont les bêtes de proie humaines, depuis les financiers de haut vol qui tournent sur les années en marche jusqu'aux placiers, qui dévorent le misérable sous ses haillons. Ce sont eux que nous allons mettre en scène dans ce roman de mœurs contemporaines[308].

À première vue, la nouvelle se présente comme un petit roman de mœurs à vocation réaliste qui vise à dénoncer les inégalités entre les classes sociales. Deux caractéristiques témoignent toutefois du recul critique qu'adopte Louise Michel vis-à-vis du roman réaliste. D'une part, elle puise dans l'univers métaphorique du conte pour formuler une critique de la société bourgeoise. D'autre part, elle fait appel au sarcasme et à l'ironie pour mettre en lumière les absurdités du monde contemporain.

Dans « Les Rapaces », Louise Michel met en scène deux jeunes sœurs, prénommées Makaïke et Viktoria, qui quittent leur Bretagne natale pour emménager à Paris chez la Marquise de Donadieu. Elles répondent à un appel lancé dans le journal catholique *Le Lys de Sidon* par la Marquise qui offre aux jeunes infortunées ses services de protectrice. Étourdies par les salons mondains et gagnées par l'ennui, les sœurs décident de rentrer en Bretagne à pied. Croyant qu'elles se sont sauvées pour courir le trottoir, la Marquise se présente aux bureaux du *Lys de Sidon* dans l'espoir de sauver son honneur. Le journal décide de publier un article pour condamner publiquement les jeunes sœurs, même si la Marquise exprime des réserves face à une telle sortie médiatique. Mais le comité de rédaction entend bien préserver la réputation du journal ayant été impliqué dans l'affaire.

Dans *La Révolution cosmopolite*, la publication de la nouvelle s'arrête juste avant que les deux sœurs, arrivées en Bretagne, rencontrent un personnage d'enfant nommé Yves Gallo. L'entrée en scène de ce personnage chamboule le reste de l'histoire qui revêt tout à coup les traits d'un conte. La suite de la nouvelle, publiée en volume,

[308] Louise Michel, « Les Rapaces. I », *La Révolution cosmopolite*, numéro 2, [s. d.] 1887.

nous apprend que le retour des jeunes filles ne s'effectue pas sans heurts. Scandalisés par leur histoire, les villageois s'en prennent physiquement à elles un dimanche lors duquel elles sont traînées de force à l'église. L'épisode prend la forme d'une scène à la fois satirique et fantastique :

> Arrivés là, les mères, les pères se jetèrent sur elles, engageant leurs filles à lancer des pierres aux maudites ! Les cris, les coups, les vociférations de cette meute faisaient tant de vacarme que le recteur sortit de son église et se mit à exorciser, jetant au hasard l'eau bénite sur les deux sœurs et sur la foule. Un gars à ses côtés tenait un sceau de cuivre, plein de l'eau dans laquelle le recteur trempait largement son goupillon, aspergeant furieusement. Tout à coup aspergeants et aspergés reculèrent. Les deux sœurs, couvertes de poussières et de coups, les vêtements déchirés, essayèrent de se relever[309].

Ce passage se présente évidemment comme une caricature des exorcisations religieuses. L'exagération de cette scène permet de dépasser la description réaliste en faisant entrer le lecteur dans le registre du burlesque. Elle marque d'ailleurs le début de la quête d'Yves Gallo qui met fin à l'assaut contre les jeunes filles et qui annonce son départ du village dans le but de faire entendre la vérité sur cette affaire. L'intervention de l'enfant comporte une dimension merveilleuse qui rappelle les récits légendaires : « Ce trait digne des légendes devait avoir son effet au pays des légendes. La foule se tut. Quand on chercha où était l'enfant, personne ne le vit plus. […] Personne ne fut étonné de ne plus le voir. On crut à quelque chose de surnaturel[310]. » Cette scène représente un moment-clé du récit puisqu'elle fait basculer les lecteurs d'un roman de mœurs à un conte qui permet à l'auteure de critiquer la société bourgeoise en faisant appel au merveilleux.

---

[309] Louise Michel, *La Révolution en contant. Histoire, contes et légendes de Louise Michel*, *op. cit.*, pp. 77-78.
[310] *Ibid.*, p. 78.

La nouvelle prend la forme d'un conte qui met en scène un personnage d'enfant présenté comme le héros d'une quête. Figure récurrente dans les contes traditionnels, l'enfant est souvent représenté comme un personnage qui réussit à tromper les pièges que lui tendent les adultes. Au XIX[e] siècle, les anarchistes sont nombreux à s'intéresser à l'éducation de l'enfant qui n'aurait pas encore été corrompu par les mœurs de la société bourgeoise. La figure d'Yves Gallo repose sur ce double héritage qui accorde un pouvoir de lucidité à l'enfant. Le jeune gardeur de vaches est d'ailleurs décrit comme un grand lecteur qui dévore des almanachs et des livres de chevalerie. Or il entretient un rapport ambivalent vis-à-vis de la lecture, ayant suffisamment d'esprit critique pour reconnaître une vérité limitée aux livres : « Yves Gallo ne lisait pas que son almanach et comme il savait que l'almanach se trompe en vieillissant, il se doutait que les livres, à travers d'autres circonstances, ne sont pas rigoureusement exacts[311]. » C'est ce doute envers la chose écrite qui lui permet de remettre en question « les mensonges effrontés du *Lys de Sidon*[312] ». Mais l'auteure montre plus loin comment les lectures fournissent à l'enfant le courage nécessaire pour mener sa quête de vérité, à un moment où la peur le saisit : « Il n'avait pas lu plus inutilement les vieux contes de chevalerie que les almanachs de l'année[313]. »

Si la fiction aide l'enfant à accéder au sens caché de la réalité, la nouvelle recourt elle-même aux ressorts du fantastique pour jeter un éclairage sur l'actualité. Déguisé en fillette couverte de haillons, Yves Gallo pénètre dans la maison de la Marquise de Donadieu qui l'accueille avec hospitalité. Le garçon tente de recueillir suffisamment d'informations pour prouver que des actes douteux y sont pratiqués envers les jeunes filles. De découverte en découverte, il constate que les bourgeois – la

[311] *Ibid.*, p. 77.
[312] *Idem*.
[313] *Ibid*., p. 79.

Marquise de Donadieu et ses convives – sont en réalité des mangeurs d'enfants. L'histoire prend la forme d'un conte inspiré des légendes d'ogres[314] :

> – Il ne faut pas boire, se dit Yves Gallo, il ne faut pas manger non plus de cette moitié de poulet rôti. Quant au pain, on n'a pas dû l'empoisonner. Il mordit donc, avec son appétit d'enfant affamé, dans le petit blanc qu'il dévora tout entier. Cela lui rendit des forces et le gars continua sa perquisition. Il se sentait chez l'ogre. – Le Petit Poucet en est bien sorti, se disait-il[315].

La référence au Petit Poucet met en évidence l'intertextualité du récit. Yves Gallo incarne l'enfant qui réussit à tromper les ogres en se travestissant en jeune fille. L'imaginaire de la prédation structure l'ensemble du récit, la figure de l'ogre laissant place à d'autres métaphores comme celle du chat et de la souris. À la fin de la nouvelle, les lecteurs apprennent que la Marquise de Donadieu et ses complices sont impliqués dans le trafic sexuel des jeunes filles. Le récit s'inscrit ainsi dans l'actualité politique en évoquant le scandale de Londres[316], qui éclate en 1885 lors d'une enquête menée par William T. Stead dans la *Pall Mall Gazette*[317]. À ce titre, Claude Rétat souligne que « Louise Michel réinvente le conte au moyen de l'actualité, et, inversement, [l]it l'actualité à travers le conte[318] ». L'histoire des ogres est celle des proxénètes bourgeois qui traitent les filles du peuple comme des marchandises. C'est également le récit d'une société qui punit les innocents plutôt que les méchants, Yves Gallo ayant été envoyé en maison de correction sans avoir réussi à prouver sa version des faits.

---

[314] La représentation des bourgeois(es) en ogres(ses) apparaît dans plusieurs écrits de Louise Michel, notamment dans « L'ogresse » publié dans *Le Libertaire* le 9 mai 1896.
[315] Louise Michel, *La Révolution en contant. Histoire, contes et légendes de Louise Michel*, *op. cit.*, p. 80.
[316] Ce scandale, qui porte sur le trafic de jeunes filles vierges à Londres, est expliqué par Claude Rétat dans Louise Michel, *La Révolution en contant. Histoire, contes et légendes de Louise Michel*, *op. cit.*, p. 86.
[317] L'enquête a été republiée en 2013, accompagnée d'une étude de Dominique Kalifa. William T. Stead, *Pucelles à vendre. Londres 1885*, Paris, Alma Éditeur, 2013 [1885].
[318] Louise Michel, *La Révolution en contant. Histoire, contes et légendes de Louise Michel*, *op. cit.*, p. 38.

Dans le second volume des *Mémoires*, Louise Michel associe explicitement la société bourgeoise à une légende moderne. Si les ressorts du conte constituent une manière de caricaturer le réel, c'est bien parce que la réalité apparaît elle-même comme une légende :

> Il y a des faits modernes qui, après nous, seront contestés; des faits tellement sauvages qu'ils dépassent les mœurs les plus barbares. Ces faits nous forment une légende. La légende, n'est-ce pas ce qu'il y a de plus vrai, sous sa robe nébuleuse, elle recèle la forme véritable de la vie de chaque époque[319].

Chez Louise Michel, le caractère invraisemblable de la fiction ne s'apparente pas à une invention mais bien à un « fait de l'époque[320] » dans la mesure où la réalité « dépasse les limites du vraisemblable[321] ». Le jeu sur la représentation réaliste permet à Louise Michel de poser un regard critique sur la société bourgeoise. La légende constitue une manière de représenter fidèlement la réalité, digne d'une fiction littéraire. L'humour noir apparaît également comme une stratégie employée par Louise Michel pour intercaler des réflexions critiques dans la fiction. La scène la plus ironique est certainement celle qui concerne un faux attentat ayant eu lieu aux bureaux du journal *Le Lys de Sidon*. Louise Michel propose une courte digression portant sur l'histoire de quatre anarchistes qui se sont présentés au siège du journal armés de quatre œufs teints en noirs. L'épisode tourne rapidement au ridicule, les œufs étant confondus avec des explosifs :

> Les quatre anarchistes furent arrêtés avec des précautions infinies – ils tenaient toujours à la main les redoutables œufs – deux brigades les conduisirent au poste où ils proposèrent de faire une expérience, ce qui

[319] Louise Michel, *À travers la mort. Mémoires inédits 1886-1890*, *op. cit.*, pp. 214-215.
[320] Caroline Granier, *Les Briseurs de formules. Les écrivains anarchistes en France à la fin du XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 320.
[321] *Idem*.

> ayant été refusé, on tenta de les désarmer : les œufs se cassèrent dans la lutte, répandant une odeur infecte; ils avaient eu soin d'en prendre de pourris[322].

Louise Michel pousse la satire encore plus loin en mettant en scène des policiers qui recourent à l'aide de chimistes pour évaluer la nature des projectiles. « Au bout de trois heures de patientes et prudentes études[323] », ces derniers confirment qu'il s'agit bien d'œufs et non de bombes artisanales. Le motif de l'œuf revient à maintes reprises dans l'œuvre de Louise Michel, notamment dans le poème « Légende » qui représente l'émergence des temps nouveaux sous la forme d'un œuf éclos[324]. Claude Rétat en relève également la présence dans la pièce *La Grève*, où il symbolise les bombes destinées à assassiner une baronne[325]. Dans la nouvelle, les œufs deviennent une manière de critiquer les machinations bourgeoises et les injustices commises envers les anarchistes qui écopent finalement de six mois de prison. La puanteur des œufs évoque également la vision d'une société décadente qui est supportée par la presse conservatrice. Louise Michel recourt à l'humour pour montrer que la grande presse encourage les psychoses collectives, l'affaire des œufs suscitant la frayeur à « chaque fois qu'on parlait d'omelettes devant un des quatre pelés ou devant le tondu qui formaient le comité du Lys de Sidon[326] ». L'ensemble de la nouvelle peut être lu comme une satire de la société bourgeoise. À la fin du récit, le lecteur comprend que la Marquise, affolée à l'idée que ses jeunes protégées soient parties courir le trottoir, est en fait une proxénète impliquée dans les réseaux de prostitution. Dans « Les Rapaces », Louise Michel met en forme l'actualité politique à travers un récit situé à la croisée du réalisme et du merveilleux qui témoigne de ses préoccupations anarchistes et féministes.

---

[322] Louise Michel, « Les Rapaces. IV », *La Révolution cosmopolite*, numéro 4, [s. d.] 1887.
[323] *Idem*.
[324] Louise Michel, « Légende », *La Révolution cosmopolite*, numéro 1, 4 sept. 1886.
[325] Louise Michel, *La Révolution en contant. Histoire, contes et légendes de Louise Michel*, *op. cit.*, p. 74.
[326] Louise Michel, « Les Rapaces. IV », *loc. cit.*

2.1.3. Une féministe parmi les anarchistes ?

Bien que Louise Michel n'accepte jamais de se définir comme une féministe[327], elle s'engage néanmoins à plusieurs reprises dans la défense des intérêts féminins. Elle signe de nombreux articles dans le journal féministe *L'Union internationale des femmes*, diffusé de décembre 1888 à mars 1889. Sa signature côtoie celle de Marie Huot, femme de lettres aux positions libertaires dont la trajectoire et les textes sont abordés dans le chapitre suivant. En France, le terme « féministe » apparaît au XIX[e] siècle sous la plume d'Alexandre Dumas fils qui lui accorde un sens péjoratif. Il est ensuite réapproprié de manière positive par Hubertine Auclert en 1882[328]. Louise Michel entretient un rapport problématique au féminisme puisque ses convictions antiautoritaires l'incitent à dénoncer « les crimes du suffrage universel[329] », qui constitue alors le principal cheval de bataille des féministes de son temps. Or nous pouvons néanmoins considérer Louise Michel comme une féministe, dès lors que le terme s'applique aux luttes et aux discours menés en faveur de l'amélioration de la condition sociale des femmes. Dans la presse anarchiste, Louise Michel privilégie un discours qui s'adresse à l'ensemble du peuple dans le but de propager les idées anarchistes. En décembre 1888, elle fait toutefois paraître un texte féministe dans le journal *L'Attaque*. Intitulé « La femme dans l'humanité », l'article est accompagné d'une note écrite par l'auteure qui le présente comme la reproduction d'un texte paru dans le numéro inaugural de *L'Union internationale des femmes*. Elle se sert également de cette tribune pour honorer la mission de cette « vaillante revue[330] » à laquelle elle adresse son « fraternelle (*sic*) salut[331] ». La reproduction de cet article témoigne, d'une part, de l'importance accordée par Louise Michel à la pratique du recyclage. Comme

---

[327] Sidonie Verhaegen, « Louise Michel, féministe : analyse d'une opération de qualification politique aux débuts de la III[e] République », *Le Temps des médias*, numéro 29, 2017, pp. 18-32.
[328] Karen Offen, « Sur l'origine des mots "féminisme" et "féministe"», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 34, numéro 3, juil.-sept. 1987, pp. 492-496.
[329] Il s'agit du titre d'un article paru dans *Le Libertaire* le 14 mars 1897.
[330] Louise Michel, « La femme dans l'humanité », *L'Attaque*, numéro 26, 14-21 déc. 1888.
[331] *Idem*.

mentionné plus tôt, l'auteure inscrit plusieurs de ses textes dans un processus de réécriture qui passe autant par la presse que par la publication en volume. D'autre part, le passage d'une revue à l'autre rend compte du dialogue que Louise Michel cherche à établir entre les deux luttes politiques. Elle participe en effet à la circulation des idées anarchistes dans les réseaux féministes tout en s'assurant de réinjecter le discours féministe dans les cercles anarchistes.

Or il est intéressant de constater que l'article de Louise Michel paraît dans l'avant-dernière page du journal *L'Attaque*, alors que ses écrits sont généralement publiés en première page. La faible visibilité du texte s'explique-t-elle par le fait qu'il s'agit d'une reproduction ou bien par le discours féministe qui y est véhiculé ? Cette question, qui demeure sans réponse, mérite néanmoins d'être posée puisqu'elle met en lumière la position différenciée que le texte occupe dans les deux publications. Dans *L'Union internationale des femmes*, l'article apparaît dans la deuxième page du premier numéro sous un texte signé par la rédaction. En première page est publié un « Appel aux femmes », signé par Louise Michel, qui entre en phase avec la ligne éditoriale de la revue. Ce texte se présente sous la forme d'un manifeste exhortant les femmes à prendre la place qui leur est due – mais qui leur a toujours été injustement dérobée – dans la marche de l'histoire. Dans la même perspective, « La femme dans l'humanité » aborde la question des femmes en démontrant que ce sont les lois, à la fois politiques et religieuses, qui ont conduit à leur exclusion sociale. Refusant de reconnaître une supériorité à l'un ou l'autre sexe, Louise Michel estime que les hommes et les femmes ont développé des aptitudes différentes auxquelles l'on devrait attribuer une valeur équivalente. Pour Louise Michel, le problème réside davantage dans la reconnaissance du travail féminin que dans le renversement des rôles féminins et masculins. L'enjeu de fond pour Louise Michel ne concerne pas directement la relégation des femmes à la sphère du foyer, mais bien la façon dont elles ont été écartées de la société par les élites au pouvoir : « Quand les prêtres et les chefs s'aperçurent que la femme était une puissance, ils voulurent l'annihiler en la jetant uniquement dans la

voie du sacrifice[332]. » Dans cette perspective, Louise Michel dénonce moins le régime patriarcal que les institutions bourgeoises qui maintiennent les femmes dans un état perpétuel de domination. Le point de départ de sa contestation repose donc sur une critique anarchiste des autorités politiques et religieuses qui ont mené à l'oppression spécifique des femmes. Dès lors, la révolution sociale apparaît comme la seule avenue possible pour redonner aux femmes leur pleine liberté et leur place dans l'humanité. En détruisant le pouvoir, les femmes parviendraient par le fait même à s'affranchir de leur propre condition. Que Louise Michel considère le processus révolutionnaire comme la voie idéale pour libérer les femmes n'implique pas pour autant qu'elle les place dans une position de passivité politique. Elle laisse en effet entendre que les compétences singulières qu'elles ont acquises au sein de la sphère privée leur permettront de préparer le « nid de l'humanité pour l'éocène nouvelle[333]. » Dans le processus révolutionnaire, les femmes assument la tâche d'éduquer les générations futures. L'article se termine d'ailleurs en affirmant que le rôle de la femme consiste à devenir une « compagne de lutte au milieu des convulsions terribles de l'agonie du vieux monde[334]. »

Contrairement à d'autres femmes libertaires qui ont dénoncé avant elle l'infériorisation sociale des femmes, telle André Léo dans l'essai *La Femme et les mœurs*, Louise Michel reste généralement silencieuse quant aux logiques patriarcales qui traversent le mouvement anarchiste. L'article avance que les femmes doivent s'engager dans les rangs révolutionnaires pour mettre en place une société future qui conduira du même coup à leur propre libération. Si Louise Michel arrime la lutte des femmes au combat anarchiste, il serait néanmoins erroné de minimiser l'importance qu'elle accorde à l'émancipation féminine. Dans le texte « La femme à travers les âges », situé à la croisée de la fable et de l'article politique, elle reconnaît en effet

[332] *Idem*.
[333] *Idem*.
[334] *Idem*.

l'existence de la domination masculine. La femme aurait historiquement été la proie de l'homme, en témoigne l'exemple de l'époux indien qui n'aurait pas été « moins dominateur que le prêtre[335] ». Dans le neuvième chapitre de ses mémoires, elle dénonce également sans ambages l'oppression des femmes :

> C'est là que nous en sommes ! Les êtres, les races, et dans les races, ces deux parties de l'humanité : l'homme et la femme, qui devraient marcher la main dans la main et dont l'antagonisme durera tant que la plus forte commandera ou croira commander à L'autre réduite aux ruses, à la domination occulte qui sont les armes des esclaves. Partout la lutte est engagée. Si l'égalité entre les deux sexes était reconnue, ce serait une fameuse brèche dans la bêtise humaine[336].

Un tel extrait donne à lire les convictions féministes de Louise Michel tout en explicitant les motifs qui l'incitent à prioriser la lutte anarchiste. Le principal ennemi de l'humanité réside, pour elle, dans les systèmes autoritaires qui légitiment la domination des uns sur les autres. En abolissant le pouvoir, les individus pourront instaurer un régime de société capable de préserver les libertés de chacun au sein de la collectivité. Dans cette perspective, la suppression de l'autorité entraîne nécessairement avec elle la fin de la domination masculine. C'est pourquoi Louise Michel accorde une priorité stratégique à la lutte anarchiste qui, en œuvrant à la libération de l'humanité, participe de concert à l'émancipation féminine. Mais cette lutte anarchiste, comme elle l'écrit ailleurs, ne peut passer sous silence la question des femmes qui reste, à son avis, « inséparable de la question de l'humanité[337]. » Cette convergence des luttes anarchistes et féministes est remise en question, vers la fin du siècle, par de nombreuses femmes qui interrogent clairement leur compatibilité. Il n'en demeure pas moins que Louise Michel réclame l'affranchissement des femmes même

[335] Louise Michel, « La femme à travers les âges », *L'Union internationale des femmes*, numéros 3-4, fév.-mar. 1899.
[336] Louise Michel, *Mémoires*, préface de Xavière Gauthier, Bruxelles, Éditions Tribord, 2005 [1886], p. 120.
[337] Louise Michel, *À travers la mort. Mémoires inédits (1886-1890)*, *op. cit.*, p. 275.

si elle inscrit leur combat au sein d'un processus révolutionnaire plus large. Dans le dernier numéro de *L'Union internationale des femmes*, elle signe l'article « Syndicats de femmes » dans lequel elle appuie le syndicalisme féminin en évoquant les revendications des blanchisseuses. Cet article montre que Louise Michel valorise des méthodes libertaires pour mener à l'émancipation des travailleuses plutôt que de chercher à subordonner leur lutte à celle des anarchistes.

2.2. L'épistolaire, ou la construction d'une image publique

Dans la presse anarchiste, le genre épistolaire permet à plusieurs femmes d'investir les périodiques à la fin de la décennie 1880. Entre 1886 et 1890, une dizaine de lettres féminines sont publiées dans les journaux de propagande. Il s'agit, d'une part, des correspondances de Louise Michel qui s'ouvre une tribune dans *La Révolution cosmopolite*, *L'Idée ouvrière*, *La Révolte* et *Le Père peinard*. Mais ce sont également des militantes qui font paraître des lettres ouvertes dans le but de porter à la connaissance des lecteurs leurs expériences individuelles et collectives de l'anarchisme. À l'instar du groupe Louise Michel, certains groupes féminins signent des appels ayant pour objectif d'organiser les femmes entre elles sur le terrain politique. Dans un cas comme dans l'autre, ces lettres témoignent de la volonté des femmes de négocier leur place dans les réseaux anarchistes et de se construire une identité de militante. L'épistolaire constitue une pratique journalistique de première importance dans les périodiques anarchistes qui tiennent pour la plupart des rubriques de correspondances. Aucune publication ne néglige le rôle que peuvent jouer les lettres dans la diffusion de l'information liée au mouvement et, plus particulièrement, dans l'organisation des activités militantes. Plusieurs militants adressent des lettres à la direction des journaux afin d'attirer l'attention des lecteurs sur une réalité qui concerne, de près ou de loin, le mouvement anarchiste. D'autres échangent des lettres de facture privée qui, grâce au truchement du journal, sortent de la sphère intime pour investir

l'espace public[338]. Tantôt polémiques, tantôt amicales, ces correspondances leur permettent de lancer des débats intellectuels qui contribuent à l'évolution des idées révolutionnaires. Véritable « boîte aux lettres aux compagnons[339] », la presse anarchiste donne une voix à des militants qui cherchent à rendre visibles des situations personnelles vécues en marge de la grande actualité politique. De plus, elle intervient dans la mobilisation de fonds destinés à appuyer les camarades[340]. Les comités de rédaction communiquent en effet avec les lecteurs en publiant en première page de courtes lettres, intitulées « Aux camarades » ou « Aux lecteurs », qui visent notamment à solliciter leur aide financière en les informant des difficultés pécuniaires du journal. De plus, certains journaux prennent en charge les correspondances privées entre militants. Les bureaux de *La Révolte*, par exemple, tiennent lieu de poste alternative où les militants viennent récupérer physiquement des lettres qui leur sont adressées[341]. La lettre devient, de cette manière, une pratique par l'entremise de laquelle les militants donnent corps à leur mouvement.

Les anarchistes ne sont pas les seuls à reconnaître l'importance que jouent les lettres dans l'organisation de la vie sociale et politique. Dans *L'Espace public*, Jürgen Habermas montre que l'échange épistolaire participe à l'émergence d'une sphère publique bourgeoise en Angleterre et en France à la fin du XVIII^{e} siècle. L'échange épistolaire rend possible l'expression publique des opinions privées – notamment par le biais de la presse – et concourt, dès lors, à la création d'un espace de discussions en marge des instances traditionnelles du pouvoir[342]. À la fin du XIX^{e} siècle, l'échange épistolaire constitue une pratique très répandue dans la presse britannique et française, ainsi que dans la population en général. Elle passe en effet d'une activité

[338] Félix Dubois, *Le Péril anarchiste*, *op. cit.*, p. 98.
[339] Vivien Bouhey, *Les Anarchistes contre la République. Contribution à l'histoire des réseaux sous la Troisième République (1880-1914)*, *op. cit.*, p. 60.
[340] *Ibid.*, p. 61.
[341] *Ibid*., p. 64.
[342] Voir Jürgen Habermas, *L'Espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978 [1962].

principalement réservée à la classe bourgeoise à une pratique d'écriture courante, les correspondances privées s'étant généralisées à toutes les classes de la société[343]. La popularité de la lettre en fait d'ailleurs l'un des exercices scolaires par excellence pour apprendre à maîtriser l'art de la rédaction[344]. Avant les anarchistes, d'autres militants comme les saint-simoniens ont compris le potentiel politique des lettres[345]. Les anarchistes exploitent donc dans leur presse une pratique qui, à leur époque, est bien installée dans le corps social et dans la sphère militante.

Il ne faudrait pas pour autant passer sous silence le caractère particulièrement audacieux que revêt l'échange épistolaire au sein de la presse anarchiste. Les périodiques courent de véritables risques en publiant des lettres qui visent parfois à dénoncer directement des personnes privées. Un commentateur de l'époque explique même que les lecteurs craignent de s'abonner aux journaux de peur d'être dénoncés par leur facteur et de voir leur nom échouer sur les listes des commissariats de police[346]. Ce désir d'anonymat, qui concerne ici la réception des journaux par voie postale, nous donne néanmoins la mesure du danger que représente la mise en place d'un courrier interne qui entremêle le personnel et le politique. Pour cette raison, plusieurs épistoliers dissimulent leur identité derrière des pseudonymes qui conservent généralement des marques d'appartenance politique. Nous reviendrons sur la question des pseudonymes, qui est d'autant plus complexe chez les femmes du fait qu'elles ont un accès différencié à l'activité journalistique. Retenons toutefois pour le moment que le pseudonyme présente une commodité particulière pour les anarchistes qui, sans en renouveler l'usage, le mobilise pour échapper à la surveillance policière.

---

[343] Jean Hébrard, « La lettre représentée. Les pratiques épistolaires populaires dans les récits de vies ouvriers et paysans », dans Roger Chartier (dir.), *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1997, p. 280.
[344] *Ibid.*, p. 281.
[345] Sur ce point, voir Philippe Régnier, « Usages saint-simoniens de l'épistolaire », dans Mireille Bossis (dir.), *La Lettre à la croisée de l'individuel et du social*, Paris, Kimé, 1994, pp. 91-97.
[346] Alvan Francis Sanborn, *Paris and the Social Revolution. A Study of the Revolutionary Elements in the Various Classes of Parisian Society*, Boston, Small / Maynard & Company, 1905, pp. 75-76.

Si le genre épistolaire n'est pas l'apanage des libertaires, on aurait aussi tort de croire qu'il constitue une pratique féminine au sein de la presse anarchiste. L'ouvrage *L'Épistolaire, un genre féminin ?*, dirigé par Christine Planté, a participé à la déconstruction du mythe de l'épistolaire féminin. Contrairement aux idées reçues, un faible pourcentage de femmes aurait pratiqué ce genre « originellement masculin[347] ». Les femmes n'auraient pas non plus privilégié ce genre plus que les autres, dans la mesure où elles auraient figuré « en proportion plus élevée parmi les auteurs de genres narratifs[348]. » Le caractère féminin du genre épistolaire découle plutôt de l'ensemble des discours critiques qui l'ont associé *a posteriori* à une pratique féminine. Les lettres de femmes seraient, pour plusieurs, le prolongement d'une nature féminine s'exprimant en littérature par le biais de la sentimentalité et d'un style primesautier. Au XVIII^e^ siècle, Mme de Sévigné s'illustre dans la correspondance et devient le modèle indélogeable du genre. Or la prétendue féminité du genre entraîne sa disqualification, l'épistolaire étant considéré comme une pratique pseudo-littéraire dépourvue de valeur esthétique. Le genre épistolaire est donc considéré comme une pratique féminine au sein d'un système littéraire qui repose sur un dualisme masculin / féminin : « c'est bien *par rapport à l'ensemble de la littérature* que l'épistolaire est dit *féminin* relativement à d'autres genres qui ne le seraient pas ou le seraient moins[349]. » Mais renier l'existence d'une écriture épistolaire qui serait par essence féminine, n'empêche pas que les femmes aient historiquement eu recours à ce genre pour obtenir leur droit d'entrée dans la littérature. Christine Planté constate en effet que les lettres constituent pour les femmes « *le seul moyen* – en tout cas le moins interdit – d'accéder à des espaces ou des activités où elles n'étaient guère admises autrement[350] ». Brigitte Diaz abonde dans le même sens lorsqu'elle affirme que l'épistolaire apparaît comme « la seule modalité

[347] Roger Duchêne, « La lettre : genre masculin et pratique féminine », dans Christine Planté (dir.), *L'Épistolaire, un genre féminin ?*, Paris, Honoré Champion, coll. « Champion-Varia », 1998, p. 29.
[348] Christine Planté, « Introduction », dans Christine Planté (dir.), *L'Épistolaire, un genre féminin ?*, *op. cit.*, p. 15.
[349] *Ibid*., p. 13.
[350] *Ibid.*, p. 17.

d'expression située aux frontières mouvantes de la littérature qui soit concédée sans réserve aux femmes[351]. »

De là, découle l'intérêt d'étudier les différents usages que les femmes font des lettres et les manières dont leur écriture, tantôt reconduisent, tantôt transgressent, les normes associées au genre épistolaire[352]. Dans les journaux anarchistes, les hommes écrivent beaucoup plus de lettres que les femmes qui sont, de manière plus générale, moins nombreuses à en investir les pages. Or il s'agit de la première forme d'écriture par laquelle les femmes entrent dans la presse anarchiste, l'épistolaire leur ouvrant un espace de parole qui, bien que marginal au départ – les lettres, généralement très brèves, figurent dans les dernières pages des numéros –, gagne en ampleur au cours des années suivantes. Aussi relative soit-elle, cette liberté permet aux femmes de faire entendre leur voix dans la presse anarchiste. Cela est d'autant plus vrai qu'elles ne présentent pas d'ambitions littéraires, les épistolières étant avant tout des militantes qui cherchent à s'inscrire dans les réseaux anarchistes.

2.2.1. Une tribune libre pour Louise Michel

Parmi les épistolières de la presse anarchiste, Louise Michel s'avère la plus prolifique. Chez Louise Michel, la correspondance occupe une place importante autant dans la sphère privée que dans l'espace du journal. Dès son jeune âge, elle entretient une correspondance soutenue avec Victor Hugo, à qui elle fait lire sa poésie. Elle rédige également de nombreuses lettres pendant ses périodes d'enfermement, notamment à la prison de Versailles et durant sa déportation en Nouvelle-Calédonie. Xavière Gauthier

[351] Brigitte Diaz, *L'Épistolaire ou la pensée nomade. Formes et fonctions de la correspondance dans quelques parcours d'écrivains au XIX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 20.
[352] C'est le pari relevé par deux ouvrages collectifs récents qui proposent une traversée dans l'histoire des pratiques épistolaires féminines. Voir Brigitte Diaz et Jürgen Siess (dir.), *L'Épistolaire au féminin : Correspondances de femmes (XVIII^e-XX^e siècle)*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2006 ; Emmanuelle Berthiaud (dir.), *Paroles de femmes : rôles et images de soi dans les écrits personnels, Europe XVI^e-XX^e siècles*, Paris, Éditions le Manuscrit, coll. « Figures du social », 2017.

a rassemblé la correspondance de Louise Michel, qui ne regroupe pas moins de mille deux cent quatre-vingt-dix lettres écrites entre 1850 et 1904. Fruit d'une recherche documentaire colossale, ces correspondances montrent l'attachement que Louise Michel voue à l'écriture. L'écriture lui permet non seulement de maintenir des relations à distance, mais également de réagir dans l'urgence à l'actualité politique. Les lettres qu'elle publie dans *La Révolte* et *Le Père peinard*, entre 1899 et 1890, témoignent de l'usage politique qu'elle fait de la correspondance. Elles ont en commun de faire intervenir sur la scène publique des conflits vécus dans la sphère privée. Le 21 juin 1890, elle fait paraître dans *La Révolte* une lettre intitulée « Réponse à de nouvelles accusations » afin de répliquer à une attaque portée contre elle dans le journal *La Bataille*. L'article avance que l'anarchiste entretient des liens secrets avec le boulangisme, courant politique qui rassemble autant des républicains révisionnistes que des monarchistes aspirant au renversement de la Troisième République. Indignée, Louise Michel envoie une dépêche à *La Révolte* dans laquelle elle nie le fait que des femmes boulangistes lui auraient été spécialement envoyées. Elle dément également la rumeur selon laquelle on lui aurait dicté une lettre au profit du quotidien français *L'Intransigeant*, journal boulangiste fondé par le financier Eugène Mayer.

Cet article renvoie à la période durant laquelle elle a été incarcérée à la prison de Vienne du mois d'avril à juin 1890. À cette époque, Louise Michel est emprisonnée pour avoir prononcé une conférence anarchiste lors de la journée des travailleurs à Saint-Étienne. Cette fameuse conférence, qui se tient au théâtre de Vienne le 27 avril 1890, s'inscrit dans le cadre des grands *meetings* anticapitalistes organisés à l'aube de la journée du 1er mai. Vienne devient le théâtre d'émeutes qui se soldent par une répression sévère à la suite de laquelle plusieurs anarchistes sont traînés en justice. Par solidarité envers les émeutiers, Louise Michel refuse de bénéficier de la liberté provisoire qui lui est accordée. Après « quatre jours de délire furieux[353] » durant

[353] Louise Michel, *Je vous écris de ma nuit. Correspondance générale (1850-1904)*, *op. cit.*, p. 565.

lesquels elle vandalise sa cellule de prison, elle fait l'objet d'une ordonnance de non-lieu à la suite de laquelle elle est transférée à l'hospice de Vienne. Elle est ensuite graciée par Ernest Constans, ministre de l'Intérieur, qui souhaite alors contenir de futurs débordements[354]. À maintes reprises, Louise Michel revient sur cet épisode dans la presse anarchiste pour s'opposer à cette grâce qu'elle n'a jamais cherché à obtenir. En témoigne une lettre ouverte adressée au juge d'instruction de Vienne, publiée dans *La Révolte* en juillet 1890, dans laquelle elle réclame ouvertement sa place parmi les inculpés du procès[355].

Non seulement Louise Michel prend la plume pour se défendre contre ses prétendues affiliations avec le boulangisme, mais elle tente surtout de redresser son image publique. La protestation envoyée à *La Révolte* en juin 1890 contient une lettre, initialement publiée dans le journal *L'Égalité*, dans laquelle elle assume la pleine responsabilité de ses actions : « Je n'ai jamais été irresponsable, mais indignée, furieuse. Je n'ai pas mérité l'infamie d'une grâce de Constans. Vive l'Anarchie[356] ! » Elle est également précédée d'un extrait de l'article publié dans *La Bataille* qui est présenté par la rédaction de *La Révolte* afin de contextualiser la polémique. La lettre de l'auteure est ensuite reproduite dans les pages du journal à l'aide la formule suivante : « [n]otre ami indignée nous adressa la protestation qu'on va lire[357] ». Remarquons, d'une part, l'accord masculin du terme « ami » qui, suivi de l'adjectif féminin, donne l'image d'une Louise Michel qui serait mi-homme, mi-femme. Mais insistons surtout sur la manière dont les incursions du journal transforment la lettre de Louise Michel en espace de prise de position collective. Si Louise Michel s'adresse au journal pour porter sa situation à la connaissance du public, le journal lui-même intervient pour entrer en

[354] Ernest Constans envoie en effet un télégraphe au préfet de l'Isère dans lequel il accorde à Louise Michel sa liberté.
[355] Louise Michel, « [Communications et correspondance : Lettre ouverte à Monsieur le Juge d'instruction de Vienne] », *La Révolte*, numéro 45, 26 juil.-1er août 1890.
[356] Louise Michel, « [Communications et correspondance : Protestation de Louise Michel] », *La Révolte*, numéro 40, 21-27 juin 1890, p. 4.
[357] *Idem.*

dialogue avec les lecteurs. En endossant le discours de l'auteure, le journal vient se situer par rapport aux autres organes de presse de son époque. Non seulement la lettre témoigne de la manière dont les correspondances établissent un pont entre différents périodiques, mais elle permet à *La Révolte* d'investir les conflits d'idées qui traversent le mouvement. L'intervention du journal est d'autant plus efficace qu'elle passe presque inaperçue, alors qu'elle constitue le cadre énonciatif même de la lettre.

La protestation de Louise Michel prend la forme d'un collage fabriqué par le journal, en plus de reposer un procédé de mise en abyme. Louise Michel donne à lire aux lecteurs une lettre qui en comporte une autre, diffusée quelques jours plus tôt dans le journal *L'Égalité*. Au-delà du propos qui y est véhiculé, c'est la mise en scène de cette courte lettre qui mérite d'être portée à notre attention : « Avant-hier en rentrant chez moi, courbée comme un chien galeux sous la grâce de Constans, j'ai écrit quatre lignes qui ont été publiées dans quelques journaux, notamment *L'Égalité*[358] ». La lettre de Louise Michel repose sur une logique de circularité ayant pour effet d'établir un pont entre différents journaux anarchistes qui deviennent les vitrines médiatiques d'un même mouvement. De plus, le recyclage de cette lettre permet à Louise Michel de montrer la cohérence qui unit ses actions et ses idées en mobilisant l'activité journalistique comme preuve. C'est bien plus qu'une voix politique que tente de faire entendre Louise Michel en convoquant cette seconde lettre. Elle fonde sa protestation sur l'autorité du journal, le collage des lettres lui permettant de se défendre contre les trahisons idéologiques dont on l'accuse. La mise en abyme devient en ce sens une stratégie pour faire valoir son témoignage dans l'espace public, la presse anarchiste devenant la garante du discours énoncé. Si Louise Michel dénonce les « monstruosités[359] » qui circulent à son sujet dans la grande presse, elle les considère comme une conséquence entraînée par la grâce lui ayant été accordée par le ministre Constans. Cette dernière est présentée comme le premier moment d'une série de

[358] *Idem*.
[359] *Idem*.

persécutions répétées qui auraient trouvé leur écho dans la presse. Dans cette perspective, la lettre de Louise Michel devient une façon de mettre en place le procès qu'elle n'a jamais eu à Vienne en 1890. Le journal apparaît comme un tribunal populaire qui participe à la reconstruction de son image publique. L'intervention épistolaire de Louise Michel entre dans la définition que Marc Angenot donne de la lettre ouverte, qu'il considère comme une des « variantes du discours pamphlétaire[360] ». La lettre ouverte se mêle au discours pamphlétaire dès lors qu'elle transforme le public réel en destinataire qui remplit un rôle « d'arbitre, de témoin et de juge à la fois[361]. » Dans cette lettre, Louise Michel entremêle le privé et le politique, le geste épistolaire et le collage de presse. La critique de la justice qu'elle énonce s'articule dès lors à son intervention journalistique puisqu'elle met en scène « [l]'image d'une femme "seule à la tribune"[362] », qui tente de faire valoir son parcours d'anarchiste.

En septembre 1890, Louise Michel publie une lettre similaire dans *Le Père peinard* intitulée « Babillarde de Louise Michel ». Louise Michel est l'une des rares femmes à collaborer au *Père peinard* et la seule à y signer un nombre significatif d'écrits. En 1899, elle donne au journal deux textes de fiction parus en feuilleton sous les titres « Conte de Noël[363] » et « Clovis décembre[364] ». L'anarchiste prend à nouveau la plume pour s'exprimer à propos de ses prétendues affiliations avec les milieux boulangistes. Elle cherche à démentir la rumeur selon laquelle elle aurait envoyé une lettre à une certaine Mme d'Uzès[365] – sans doute l'une des femmes évoquées de manière implicite dans l'article de *La Bataille*. On l'accuse d'avoir promis à la duchesse le vote des anarchistes pour soutenir l'élection d'un candidat boulangiste.

---

[360] Marc Angenot, *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982, p. 59.
[361] *Idem*.
[362] Louise Michel, *À travers la mort. Mémoires inédits (1886-1890)*, *op. cit.*, p. 26.
[363] Louise Michel, « Conte de noël », *Le Père peinard*, numéros 116-119, 8-29 janv. 1899.
[364] Louise Michel, « Clovis décembre », *Le Père peinard*, numéros 119-127, 29 janv.-2 avr. 1899.
[365] Il s'agit vraisemblablement de l'une des membres de la famille d'Uzès, riche famille française ayant appuyé financièrement le boulangisme en raison de ses intérêts compatibles avec le monarchisme.

Comme dans *La Révolte*, la lettre apparaît comme une tribune pour dénoncer les ouï-dire et défendre son engagement politique :

> La lettre insérée dans *Les Coulisses du Boulangisme*, à propos de l'élection du 22 septembre, et adressée à Mme d'Uzès est un faux. C'était aussi une ânerie, que les imbéciles seuls peuvent croire; tout le monde sachant que je regarde le suffrage dit universel comme un os pourri que les multitudes rongent sous la République parlementaire : le plus hypocrite et le plus dégoûtant de tous les gouvernements qui vont s'écrouler ensemble. Les multitudes passant sur le monde, comme l'Océan, en laveront les iniquités, pour que l'Humanité s'y groupe en pleine liberté, en pleine harmonie, dans la Société universelle : l'Anarchie[366].

Du même coup, elle fait la promotion des idées révolutionnaires en appelant de ses vœux le triomphe social de l'anarchie. La lettre est précédée d'un court texte qui vise à contextualiser la polémique. Écrit en argot, ce texte ne peut avoir été écrit par nul autre qu'Émile Pouget, fondateur et principal rédacteur du journal reconnu pour « sa gouaille faubourienne[367] » et sa « langue pittoresque du Moulin de la Galette[368] ». L'intervention de Pouget opère un dédoublement de l'énonciation, la voix du journal se superposant à celle de Louise Michel pour insister sur la place qu'il occupe dans le paysage journalistique. L'auteur prend à partie un certain Mermeix[369], décrit comme « un des plus galbeux croque-morts de la Boulange[370] ». Cette opposition lui permet de s'inscrire en faux contre « le *Fig*[371] », quotidien ayant diffusé les révélations du boulangiste sur la fameuse lettre attribuée à tort à Louise Michel. La lettre de Louise Michel repose sur un imaginaire épistolaire qui articule le privé et le politique. Elle se présente en effet sous la forme d'une réhabilitation publique d'une fausse lettre envoyée à un particulier.

---

[366] Louise Michel, « Babillarde de Louise Michel », *Le Père peinard*, numéro 80, 28 sept. 1890.
[367] Cité dans Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France. Des origines à 1914*, *op. cit.*, p. 146.
[368] *Idem*.
[369] Il s'agit du surnom du journaliste et écrivain français Gabriel Terrail, associé au boulangisme.
[370] Louise Michel, « Babillarde de Louise Michel », *loc. cit.*
[371] *Idem*.

Dans sa correspondance privée, Louise Michel déplore à de nombreuses reprises la circulation de fausses lettres écrites par des individus malveillants qui tentent de se faire passer pour elle. À certains moments, les témoignages de l'anarchiste laissent croire à une véritable conspiration destinée à ternir sa réputation. En ce sens, la lettre publiée dans *Le Père peinard* constitue un prolongement des échanges épistolaires – tant authentiques qu'apocryphes – qui ont lieu dans la sphère intime. De plus, la lettre s'inscrit dans un rapport d'interdiscursivité avec d'autres lettres publiées dans la presse militante. Dans *L'Égalité* et *La Révolte*[372], Louise Michel évoque à nouveau cette lettre truquée envoyée à la duchesse d'Uzès. Le topos de la correspondance, qui opère un nouage entre le personnel et le public, se manifeste également dans ce rapport d'interdiscursivité journalistique. L'usage que fait Louise Michel de cette lettre, et de l'échange épistolaire au sens plus général, donne dès lors du poids à « une existence où privé et politique ont été constamment mêlés[373]. »

En parallèle, Louise Michel signe deux lettres dans *La Révolte* dans lesquelles elle réplique à des critiques dirigées contre ses œuvres littéraires. Publiée le 5 avril 1890, la première fait état des tensions survenues entre Louise Michel et l'éditeur de ses mémoires, F. Roy. Cette lettre reprend en partie une note publiée le 24 mars 1890 en première page du journal *L'Égalité*. Louise Michel évoque la menace d'un procès qui guette le second volume des *Mémoires* dont le premier tome est paru en 1886[374]. L'éditeur du premier volume, qui revendique la propriété de l'œuvre, reproche à Louise Michel d'accorder le primat à ses démêlés judiciaires au lieu d'esquisser un portrait de sa vie privée. L'anarchiste répond à cette attaque en insistant sur l'indissociabilité de son vécu personnel et de ses activités militantes. Non seulement elle affirme n'avoir

---

[372] Voir le numéro du 21 septembre 1890 de *L'Égalité* et celui du 27 décembre 1890 de *La Révolte*.
[373] Brigitte Diaz, *L'Épistolaire ou la pensée nomade. Formes et fonctions de la correspondance dans quelques parcours d'écrivains au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 89.
[374] Ce second volume, publié en feuilleton dans *L'Égalité*, est en réalité un « *troisième* "second volume" » se substituant aux deux versions précédentes que l'auteure aurait brûlées. Voir Louise Michel, *À travers la mort. Mémoires inédits 1886-1890*, *op. cit.*, p. 15.

aucun renseignement personnel à cacher, mais elle soutient que les tribunaux occupent une place réellement centrale dans son existence. Louise Michel refuse de subordonner ses écrits aux exigences commerciales d'un éditeur qui cherche à infléchir son discours autobiographique :

> L'éditeur des mémoires s'adressera aux tribunaux, le second volume lui paraissant ne devoir contenir *que la vie privée de l'auteur* et non les réunions, les tribunaux, questions qui remplissent son existence. […] Que l'éditeur s'adresse aux tribunaux s'il le juge convenable; moi, je m'adresse à mes seuls juges la presse et le public. Quand j'aurai effeuillé dans les journaux les six cents pages du second volume, il sera libre de les prendre, il les a même *payées d'avance*; mais je ne puis lui donner autre chose, n'ayant jamais écrit sur mesure et ne voulant pas commencer[375].

Louise Michel emprunte un ton provocant, qui s'exprime notamment à travers le recours aux italiques, pour laisser entendre que l'éditeur n'a jamais payé le second volume en question.

Mais elle ridiculise surtout sa vision d'un récit personnel détaché du contexte politique dans lequel il s'enracine. Elle s'explique sur ce point dans une lettre où elle présente sa vie comme la somme des « réunions et événements auxquels[376] » elle fut mêlée. Sans doute peut-on lire dans ce « refus du moi[377] » une certaine revanche de l'auteure vis-à-vis de son éditeur qui, quelques années plus tôt, avait contre son gré ajouté la mention « écrits par elle-même » dans le titre des *Mémoires*. Dans une lettre adressée à un ami, elle évoque avec amertume « cette phrase stupide[378] » qu'elle considère comme une disqualification de son écriture. Quoi qu'il en soit, ce second volume ne paraît jamais chez F. Roy même si Louise Michel avait finalement consenti

[375] Louise, Michel, « [Communications et correspondance : Sans-titre] », *La Révolte*, numéro 29, 5-11 avr. 1890.
[376] Louise Michel, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 560.
[377] Louise Michel, *À travers la mort. Mémoires inédits 1886-1890*, *op. cit.*, p. 14.
[378] Louise Michel, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 497.

à y ajouter quelques pages sur sa vie privée[379]. Encore une fois, Louise Michel présente le journal comme une sorte de tribunal populaire. Si l'anarchiste craint aussi peu les tribunaux, c'est parce qu'elle estime que les véritables juges sont la presse et le public. L'épistolaire apparait dès lors comme un modèle d'écriture à travers lequel elle peut accéder à une véritable forme de justice sociale.

À la fin de l'année 1890, l'auteure s'explique à nouveau sur sa pratique de la littérature dans une lettre envoyée à *La Révolte*. Elle réagit à une critique diffusée deux semaines plus tôt dans le supplément littéraire du journal au sujet de sa pièce de théâtre *La Grève*. Écrite au moment où elle séjourne à Londres, la pièce *La Grève* est portée à la scène au Théâtre de la Villette. Le 20 décembre 1890, la salle accueille environ sept cents spectateurs dont deux cent cinquante anarchistes qui, aux entractes, entonnent en chœur des chants révolutionnaires [380] . Louise Michel signe un « mélodrame historique[381] » qui fait le procès de la société bourgeoise capitaliste. Il s'agit d'un drame socialiste qui, du fait qu'il encourage la révolte populaire, voit certains passages disparaître sous le couperet de la censure. Si le public semble apprécier la pièce, Monique Surel-Tupin souligne que sa réception critique est moins consensuelle dans l'espace médiatique[382]. Parmi les journalistes qui expriment des réserves envers la pièce figure un collaborateur anonyme du journal *La Révolte*. Il critique essentiellement le caractère invraisemblable du drame qui s'incarnerait à travers les traits exagérés des personnages et les effets recherchés par la musique. Le but de la littérature, selon ce critique, est « la recherche du vrai[383] » qui repose sur la nécessité de « ne pas forcer la note, de ne pas chercher à viser l'effet[384] ». En réalité, il semble

[379] Louise Michel, *Histoire de ma vie. Seconde et troisième parties. Londres, 1904*, *op. cit.*, p. 124.
[380] Pour des détails concernant la pièce, voir Jonny Ebstein, Philippe Ivernel, Monique Surel-Tupin et Sylvie Thomas (dir.), *Au temps de l'anarchie, un théâtre de combat (1880-1914)*, tome 2, Paris, Séguier Archimbaud, 2001, pp. 142-143.
[381] *Ibid.*, p. 142.
[382] *Ibid*., p. 143.
[383] Article anonyme, « Le théâtre », *La Révolte*, numéro 14, 12-19 déc. 1890.
[384] *Idem*.

surtout agacé par la tradition générique dans laquelle s'inscrit la pièce qui « sen[t] trop le mélodrame[385] » et « ôt[e] l'illusion du vrai[386] ». S'il applaudit néanmoins « de grand cœur au souffle de révolte dont est imprégnée[387] » la pièce, c'est parce qu'il lui reconnaît une certaine dose de virilité caractéristique de la littérature socialiste. On retrouve dans cette déclaration un des clichés fréquemment associés à la figure de Louise Michel qui se situerait à la croisée du masculin et du féminin. La faiblesse de la pièce relèverait du genre mélodramatique auquel elle emprunte, s'opposant à une littérature socialiste centrée sur un idéal de vérité.

Dans sa lettre, Louise Michel revient sur les principaux aspects de son œuvre qu'elle estime avoir été mal interprétés, soit l'importance accordée à la musique et les visées morales de l'intrigue. D'une part, elle justifie la présence de la musique dans sa pièce en inscrivant cette dernière dans la grande tradition des mélodrames dont l'intrigue littéraire est rythmée par une trame musicale. D'autre part, elle se défend d'avoir bâti son drame sur un discours moralisateur qui enseignerait que la vertu doit toujours être récompensée. Louise Michel rappelle qu'elle ne cherche pas à proposer une œuvre édifiante, mais à donner au contraire l'image d'une société injuste et imparfaite : « À moins que notre ami ne regarde la mort comme une récompense (dans ce cas il est dans le vrai), il ne peut pas dire que ceux des personnages qui agissent bien sont récompensés puisqu'ils meurent avant le triomphe de leur cause[388] ». Ici Louise Michel prend ses distances vis-à-vis du mélodrame qui se termine généralement sur une fin heureuse en assurant la victoire des bons et le châtiment des méchants.

Dans cette perspective, nous pouvons nous interroger sur l'usage critique que Louise Michel fait du mélodrame. Héritier du drame bourgeois, le mélodrame constitue

---

[385] *Idem*.
[386] *Idem*.
[387] *Idem*.
[388] Louise Michel, « À propos du compte-rendu de "La Grève" », *La Révolte*, numéro 16, 27 déc.-2 janv. 1890.

un genre à succès au XIX^e siècle ayant pour spécificité d'entremêler le pathétique et le spectaculaire dans une visée d'édification morale[389]. C'est d'ailleurs pour ces mêmes raisons qu'il a longtemps été malmené par la critique littéraire. N'empêche qu'il se présente comme un genre connu qui constitue, aux yeux de plusieurs, l'un des ferments de la culture populaire. Si le mélodrame ne peut que déplaire à un critique voyant dans le drame socialiste la quintessence de la littérature engagée, il semble mobilisé de manière consciente par Louise Michel pour atteindre un vaste public. En puisant dans un genre codifié, elle exploite des archétypes et des référents communs qui lui permettent de véhiculer de manière encore plus efficace son discours révolutionnaire. Chez Louise Michel, le mélodrame cherche à encourager le développement des esprits critiques plutôt qu'à émouvoir le public.

Bien que Louise Michel compte « sur une juste rectification[390] » de la part du journal, *La Révolte* reste campée sur ses positions. Au-dessous de la lettre, la rédaction fait paraître une réponse qui justifie les motifs ayant été convoqués pour juger son drame. À propos de la thématique de la vertu, le journal affirme qu'il s'agit d'un malentendu avec l'auteure qui aurait pensé, à tort, que *La Grève* était directement visée par la critique. Selon le journal, cette dernière s'adressait plus largement au genre du mélodrame. Du point de vue de la musique, il réitère toutefois que le caractère excessif des chants constitue une entrave à l'illusion réaliste. Le principal reproche formulé à l'égard du drame de Louise Michel correspond à la manière dont la représentation des chants ne colle pas tout à fait à la réalité :

> Certes, le compte rendu de *La Révolte* comparé aux comptes rendus dithyrambiques de *L'Égalité* et de *L'Intransigeant*, a pu paraître froid, et cela semble étrange que ce soit un journal anarchiste qui fasse des réserves sur l'œuvre d'une anarchiste, mais nous estimons que nous nous devons à

[389] Sur le mélodrame, voir Jean-Marie Thomasseau, *Mélodramatiques*, Paris, Presses universitaires de Vincennes, coll. « Hors collection », 2009.
[390] Louise Michel, « À propos du compte-rendu de "La Grève" », *loc. cit.*

> tous la vérité et que la camaraderie n'a rien à voir dans les actes de propagande. Nous parlons, agissons et jugerons d'après notre idéal, et en littérature anarchiste, notre idéal, est le vrai, le réel[391].

Au nom de l'indépendance de la critique littéraire, *La Révolte* n'hésite pas à remettre en cause l'œuvre d'une anarchiste qui ne répondrait pas à un l'idéal d'une littérature réaliste. Or la pièce de Louise Michel se situe à la croisée d'un « romantisme révolutionnaire et [d'un] réalisme paroxystique[392] » qui accorde justement une portée politique au mélodrame. La lettre permet ainsi à l'anarchiste de négocier son rapport aux interventions médiatiques qui entendent creuser un fossé entre son engagement politique et sa production littéraire.

2.2.2. Les lettres ouvertes

À l'instar de Louise Michel, quelques femmes signent des lettres ouvertes de facture individuelle dans la presse anarchiste. La production épistolaire des femmes reste toutefois beaucoup plus faible que celle des hommes. Dans le cadre de cette recherche, il est difficile d'établir avec certitude les raisons qui expliquent le faible pourcentage d'épistolières dans les périodiques. Les journaux anarchistes publient-ils tout ce qu'ils reçoivent, mais ils reçoivent très peu de lettres de femmes ? Au contraire, refusent-ils de porter à publication les lettres que les femmes leur envoient ? Si l'épistolaire reste un genre majoritairement pratiqué par les hommes dans la presse anarchiste, quelques femmes prennent néanmoins la plume pour y signer des lettres ouvertes. À la fin de l'année 1887, *L'Idée ouvrière* diffuse une lettre signée « Une de vos lectrices assidue » dans la rubrique « Communications et correspondances ». Le 18 janvier 1890, Louise Duval fait paraître une lettre dans *La Révolte* qui lui sert de tribune pour solliciter l'appui financier des militants en vue d'un voyage à l'étranger. Ces

---

[391] *Idem*.
[392] Philippe Ivernel, « Romantisme révolutionnaire et réalisme paroxystique. Théâtre de Louise Michel », *Romantisme*, numéro 132, 2006, p. 35.

lettres semblent avoir été publiées non seulement parce que le point de vue des auteures est considéré représentatif de la cause anarchiste, mais également parce qu'il s'insère dans une certaine norme féminine. En 1887, une femme envoie de Marseille une lettre adressée au « compagnon rédacteur » de *L'Idée ouvrière*. Cette lettre parle d'une société philanthropique au sein de laquelle l'auteure occupe un rôle de préposée auprès des enfants en bas âge et des adolescents issus de familles défavorisées. Bien que nous n'apprenions rien de précis à propos de la vocation de cette association, nous savons cependant qu'elle cherche à former des « hommes robustes, sains d'esprit, et libres[393]. » L'épistolière se présente comme une correspondante qui entend rapporter des nouvelles locales. En effet, elle cherche à informer le journal d'une situation vécue à l'intérieur de l'association féminine.

Entremêlant l'information et la dénonciation, la lettre prend pour point de départ une proposition énoncée par une des membres de la société qui estime que leur engagement mériterait d'être récompensé par le gouvernement. Admettant la portée stimulante des récompenses qui seraient basées sur la reconnaissance morale plutôt que sur l'argent, l'auteure y entrevoit néanmoins un potentiel de dégénérescence pour leur organisation. Elle soutient que l'intervention du gouvernement dans leurs affaires privées n'aurait pour effet que de reproduire le même type de corruption ayant cours dans la société : « la corruption sociale invétérée se répandand (*sic*) tellement vite dans le cœur des jurys, qu'on verrait bientôt le caffarelisme s'étendre, et gangrener cette institutiou (*sic*), et en souiller le caractère sacré[394]. » Remarquons la présence du néologisme « caffarelisme » qui rappelle les métaphores entomologiques couramment employées au XIX^{e} siècle. Elles apparaissent chez plusieurs anarchistes, notamment sous la plume de Paule Minck et de Louise Michel qui, dans le pamphlet *Les Mouches et les araignées* et dans le roman *Les Microbes humains*, recourent au symbole des

[393] Une de vos lectrices assidue, « [Communication et correspondances : Sans titre] », *L'Idée ouvrière*, numéro 16, 24-31 déc. 1887.
[394] *Idem*.

araignées pour représenter l'élite dirigeante. Le « caffarelisme » renvoie à l'image d'un gouvernement susceptible de contaminer une œuvre édifiante en encourageant les élans de générosité par le biais de récompenses monétaires.

L'auteure invente un néologisme inspiré d'un terme qui circule dans les milieux ouvriers. Le terme « cafard », parfois écrit avec deux « f », est un surnom employé dans les ateliers pour désigner les ouvriers bonnetiers[395]. Il possède une signification particulière pour les socialistes qui lui prêtent une connotation révolutionnaire, comme en témoigne une chanson populaire du militant Étienne Pédron[396]. Ici « le caffarelisme » désigne l'attitude d'un gouvernement bourgeois qui nuit d'autant plus aux révolutionnaires qu'il feint d'appuyer leur cause. Un peu plus loin, l'auteure définit par la négative ce qu'elle considère comme un gouvernement éclairé :

> Le meilleur et le plus paternel de tous les gouvernements, sera quand les hommes auront compris qu'il est oiseux de confier à ses semblables, la besogne que l'on peut facilement faire soi-même, et ce serait vouloir conserver tout un passé exécrable de chercher à l'améliorer[397].

L'image du cafard permet en ce sens à l'auteure de mettre au jour une critique anticapitaliste de l'État en s'opposant aux réformes gouvernementales. Pour elle, la seule récompense envisageable repose sur les liens de réciprocité et d'entraide qui se développent en marge des rapports marchands traditionnels. C'est d'ailleurs en ce sens que cette lettre est digne d'intérêt pour le journal qui y voit l'expression de sa propre ligne éditoriale. Si l'épistolière défend avec exemplarité les idéaux révolutionnaires, sa lettre trouve sa place dans un journal comme *L'Idée ouvrière*.

---

[395] Louis Morin, « Surnoms donnés à des ouvriers », *Revue des traditions populaires. Recueil mensuel de mythologie, littérature orale, ethnographie traditionnelle et art populaire*, tome 10, numéro 1, 1895, p. 31.
[396] Voir la chanson « Le Caffard » dans le recueil *Chansons socialistes* d'Étienne Pedron, publié en 1906.
[397] Une de vos lectrices assidue, « [Communication et correspondances : Sans titre] », *loc. cit.*

Or l'auteure s'inscrit également dans un certain stéréotype féminin susceptible d'assurer la bonne réception de sa lettre. Cette dernière met en forme une dialectique entre masculin et féminin qui nous informe sur la place qu'occupent les femmes dans les rangs révolutionnaires. Alors qu'elle représente le gouvernement – tant réformateur qu'éclairé – comme une institution masculine, elle insiste sur la gratuité des tâches liées à la dévotion féminine. Elle pense la lutte révolutionnaire en termes de division sociosexuée du travail militant, reléguant ainsi les femmes au rôle traditionnel d'éducatrice. Les femmes apparaissent comme les mères d'un mouvement au sein duquel elles fournissent les soins et l'éducation nécessaires à l'émancipation des révoltés. Dès lors, l'auteure valorise l'apport spécifique des femmes à la lutte révolutionnaire en transposant les tâches qu'elles effectuent dans la sphère privée en un devoir politique. Dans cette perspective, elle convie sa consœur à se joindre à l'amélioration de la condition sociale des déshérités au nom d'un sentiment de responsabilité individuelle et collective :

> Puisque vous êtes imbue de sentiments généreux, citoyenne, venez avec ceux qui ont toujours lutté et souffert, du berceau à la tombe, et qui revendiquent fièrement leur droit à l'existence; ceux qui n'ont ni vêtement, ni pain, ni abri – résultante de notre magnifique société; *cause* qu'il nous faudra détruire pour anéantir les barbares *effets* qui en découlent inévitablement. Venez avec nous, renforcer l'innombrable et grossissante légion des Révoltés Internationaux, venez en y joignant votre activité, votre intelligence, votre énergie, votre dévouement et votre courage, nous donner la main pour hâter le coup de collier qui doit faire disparaître pour toujours le vieux monde, sur les ruines duquel devra pousser une humanité nouvelle, saine et forte[398].

En plus d'expliquer en quoi une aide désintéressée peut contribuer à arracher les pauvres de la misère, elle donne une représentation genrée du militantisme basé sur un idéal de dévotion féminine.

---

[398] *Idem*.

Comme le souligne Julie Roy à propos des épistolières canadiennes, « le recours à l'épistolarité se révèle idéal pour conserver l'image de la femme vertueuse et effacée, vouée essentiellement à la sphère intime[399]. » La lettre contribue à les inscrire dans la sphère publique « par le biais d'une certaine intimité factice et permet donc de garder le stéréotype féminin intact, du moins en apparence[400]. » Or cette part de convention n'enlève rien à la dimension transgressive de la lettre puisque l'épistolaire déborde largement les enjeux de l'éloquence privée. La lettre positionne l'auteure dans l'espace public et, plus particulièrement, dans la vie militante. D'ailleurs, elle établit un parallèle entre un ailleurs géographique et les bureaux du journal, sa lettre étant envoyée au Havre en provenance de Marseille. En tant que correspondante, l'auteure revendique une certaine présence dans l'espace public et s'inscrit du même coup dans l'actualité politique. L'usage qu'elle fait de la lettre lui permet non seulement d'influencer l'opinion publique, mais également de se construire une image publique. En témoigne le pseudonyme employé par l'épistolière qui constitue à la fois un indicateur politique et un marqueur de genre féminin. En se présentant comme une lectrice, elle justifie sa place au sein du journal et insiste sur son éducation politique.

Le 18 janvier 1890, Louise Duval publie une lettre dans *La Révolte* au sujet d'un appel à souscription qu'elle vient récemment d'y lancer. Un peu plus tôt, Louise Duval avait fait appel au journal pour mobiliser de l'argent destiné à financer un voyage personnel. Ce voyage devait servir, ainsi que le laisse entendre la lettre, à « adoucir [l]a peine[401] » de son compagnon Duval qui lui envoie d'ailleurs régulièrement des messages depuis sa cellule de prison. Or elle annonce qu'elle doit retarder son départ, initialement fixé au 15 décembre 1890, en raison du manque de fonds lui permettant de couvrir les dépenses minimales engagées par son projet de visite. Dès lors, elle prie

[399] Julie Roy, *Stratégies épistolaires et écritures féminines. Les Canadiennes à la conquête des lettres*, thèse en études littéraires soutenue à l'Université du Québec à Montréal, 2002, p. 555.
[400] *Idem*.
[401] Louise Duval, « [Communications et correspondance : Sans titre] », *La Révolte*, numéro 18, 18-24 janv. 1890.

le journal de relancer son appel afin de réussir à amasser une somme plus importante. La lettre, signée Louise Duval, est accompagnée de l'adresse civique de l'auteure domiciliée au 63 de la rue Ramey à Paris. Si la lettre ne fournit aucune indication biographique précise à propos de Louise Duval, nous pouvons néanmoins émettre une hypothèse quant à son identité véritable. Il pourrait vraisemblablement s'agir de la compagne de Clément Duval, anarchiste parisien condamné aux travaux forcés en 1887 pour un incendie déclenché dans un hôtel de la rue Monceau. Déporté aux Îles-du-Salut, Duval reste emprisonné pendant quatorze ans jusqu'à ce qu'il parvienne à s'évader en 1901 lors de son transfert à Saint-Laurent-du Maroni en Guyane française[402]. La lettre de Louise Duval laisse croire que Clément Duval pourrait être le compagnon qu'elle tente d'aller rejoindre puisque sa date de publication coïncide avec l'époque où il est emprisonné à l'étranger. De plus, nous savons que celui-ci collaborait au journal *Le Révolté*, ancêtre de *La Révolte*, et qu'il s'était lui-même adressé à Jean Grave en juillet 1901 pour lui demander cinq cents francs afin de rester en Guyane anglaise où il s'était alors réfugié[403]. En réponse à la lettre de Louise Duval, *La Révolte* s'engage à continuer à amasser de l'argent en précisant que la somme recueillie sera remise à un certain Decker qui déterminera avec elle des modalités de son voyage. Intermédiaire entre la requérante et le journal, Decker semble correspondre au tailleur syndicaliste prénommé Joseph qui est membre, comme Clément Duval, du groupe anarchiste parisien la Panthère des Batignolles[404].

Aussi brève soit-elle, la lettre de Louise Duval rend compte du rôle que jouent les femmes au niveau du soutien des anarchistes. En effet, elle témoigne du fait que les femmes prennent souvent en charge des tâches invisibles qui sont pourtant

---

[402] Marianne Enckell, « Notice Duval, Clément, Louis », *Dictionnaire des anarchistes*, version mise en ligne le 23 mar. 2014 et modifiée le 19 janv. 2018. Récupéré de : http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article153910&id_mot=28.
[403] *Idem*.
[404] Dominique Petit, « Notice Decker, Joseph, dit Jeune Decker », *Dictionnaire des anarchistes*, version mise en ligne le 22 nov. 2017 et modifiée le 23 janv. 2019. Récupéré de : http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article197191&id_mot=28.

indispensables à la survie du mouvement et de ses militants. C'est l'un des enjeux abordés par l'historien Vivien Bouhey qui souligne à juste titre que les femmes ont été « un pivot de la sociabilité anarchiste[405] » dans un monde à prédominance masculine[406]. Si la visite de Louise Duval semble avant tout répondre au désir d'apporter du support moral à son compagnon, une telle initiative n'en est pas moins fondamentale puisqu'elle lui permet de maintenir un contact avec les milieux anarchistes. À l'image de la femme de Jean Grave ayant vendu ses bijoux pour financier les premières impressions de *La Révolte* à Paris, Louise Duval s'évertue à trouver de l'argent destiné à offrir du secours à son compagnon. Nous pouvons d'ailleurs nous interroger sur l'usage que Louise Duval a pu véritablement faire de cet argent, Clément Duval ayant tenté de s'évader de prison à une vingtaine de reprises avant de réussir à réaliser ses vœux en 1901. Louise Duval aurait-elle été impliquée dans l'un de ses projets d'évasion ?

En plus de nous éclairer sur le rôle central joué par la presse dans la mobilisation de fonds destinés à venir en aide aux militants, cette lettre nous invite également à réfléchir aux conditions qui en permettent la publication. Tout porte à croire que Louise Duval bénéficie de l'appui des réseaux anarchistes puisqu'elle semble liée à l'un des membres de la Panthère des Battignoles[407]. La manière dont le journal entend gérer l'argent amassé en dit également long sur la liberté accordée aux femmes dans le mouvement. L'argent doit passer par les mains des hommes avant d'aboutir dans celles de Louise Duval. À plusieurs égards, la lettre reste toutefois intéressante sur le plan des représentations qu'elle donne de la militante. Louise Duval apparaît comme une

---

[405] Vivien Bouhey, *Les Anarchistes contre la République. Contribution à l'histoire des réseaux sous la Troisième République (1880-1914)*, *op. cit.*, p. 172.

[406] Nous souhaitons toutefois apporter une nuance au propos de l'historien qui ne souligne que l'apport de deux femmes au mouvement, soit Louise Michel et Mariette Soubert. En se servant uniquement des archives départementales et policières, il passe sous silence un nombre important de femmes qui ont investi le mouvement anarchiste par le biais de la presse.

[407] Nous ne détenons aucune information sur ce groupe, si ce n'est une réunion organisée en 1887 en hommage à Clément Duval. Voir Article anonyme, « Au jour le jour. Les anarchistes et la condamnation de Clément Duval », *Le Temps*, numéro 9396, 25 janv. 1887.

compagne qui, si elle travaille dans l'ombre du mouvement, vient s'inscrire dans l'un des événements ayant eu le plus de retentissement au sein des milieux anarchistes[408]. Elle incarne de manière exemplaire l'une des formes de solidarité encouragée par *La Révolte* qui tente fréquemment de centraliser de l'argent au profit des familles des détenus politiques. La lettre témoigne de la sensibilité très forte que manifeste le journal à l'égard des victimes de la répression, mais elle contribue également à façonner une image de la militante. Elle donne à voir aux lecteurs une femme qui n'hésite pas à voyager – en solitaire et à l'étranger – par solidarité envers un anarchiste. En ce sens, la lettre établit un pont entre les sphères intime et publique, l'épistolaire permettant à la militante de devenir à la fois témoin et actrice de son temps.

2.2.3. Les appels des groupes féminins

Dans les périodiques anarchistes, sont également diffusés des appels lancés par des groupes féminins. Ces lettres s'inscrivent dans le sillage des écrits signés par le groupe Louise Michel, abordés dans le chapitre précédent, de par leur facture collective et leur dimension contestataire. Elles ont pour fonction de porter à la connaissance des lectrices des réunions organisées dans le but de leur ouvrir un espace d'éducation politique. Dans cette perspective, elles jouent un rôle dans l'organisation des groupes de femmes anarchistes puisqu'elles visent à les rassembler en dehors de la sphère domestique. Mais elles servent également de vitrine médiatique pour les groupes féminins eux-mêmes qui cherchent à se tailler une place dans les milieux militants. Les lettres se rapprochent en ce sens du genre du manifeste ayant « pour énonciateur un *groupe* de signataires[409] » plutôt que la voix d'un « penseur *solitaire*[410] ». C'est donc à l'image d'un groupe féminin que nous convie chacune de ces lettres qui ont été diffusées dans *La Révolte*. Le journal semble manifester une sensibilité particulière vis-

[408] La condamnation de Clément Duval crée tout un tollé au sein des milieux anarchistes.
[409] Marc Angenot, *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, *op. cit.*, p. 61.
[410] *Idem*.

à-vis des groupes féminins. Ces sympathies peuvent s'expliquer, en partie du moins, par la tendance anarcho-communiste du journal qui accorde une importance de choix à la mobilisation collective. De 1888 à 1889, *La Révolte* fait paraître trois lettres écrites par des groupes féminins différents – le groupe l'Avenir, le cercle le Réveil de la femme et le groupe la Femme libre. Ces groupes invitent les femmes à se réunir sur une base plus ou moins régulière afin qu'elles prennent conscience de leur situation sociale et qu'elles s'engagent dans la lutte révolutionnaire.

Le 31 mars 1889, *La Révolte* publie une première lettre signée par le cercle le Réveil de la femme. Récemment constitué, le groupe parisien demande au journal de diffuser une lettre grâce à laquelle il espère convaincre les femmes de venir assister aux rencontres organisées tous les premiers et troisièmes dimanches du mois. Parmi les membres qui adhèrent au groupe figure Louise Quitrime, chansonnière anarchiste abordée dans le chapitre précédent. La lettre s'ouvre sur un discours qui vise à aider les femmes, et plus particulièrement les ménagères, à prendre conscience de leur condition d'opprimées. Décrivant les sentiments de pitié et de terreur éprouvés à la vue des filles enfermées dans la prison Saint-Lazare, le groupe avance que toutes les femmes vivent pourtant des expériences similaires en raison du travail forcé qu'elles effectuent quotidiennement dans la sphère privée :

> Pourtant, est-ce que notre existence n'est pas analogue à la leur ? Ménagères, ouvrières ou bonnes est-ce que nous ne trainons pas aussi notre chaine comme elles, cette chaine forgée de notre ignorance, de notre misère ou des caprices de nos maîtres ? Ainsi comme un bœuf à la charrue, nous voilà attelées dès l'aurore au *travail forcé*, quelquefois répugnant, sans repos ni trêve; jusqu'au moment où épuisées, harassées, un sommeil de plomb nous ferme les paupières pour quelques heures et le lendemain la vie recommence triste et ennuyeuse comme la veille[411].

[411] Le cercle le Réveil de la femme, « [Communications et correspondance : Sans titre] », *La Révolte*, numéro 29, 31 mar.-6 avr. 1889.

Établissant un continuum entre les différentes formes d'oppression sociale vécues par les femmes, le groupe critique la division genrée du travail qui confine les femmes aux rôles traditionnels de mère et d'épouse. C'est ainsi qu'il opère un rapprochement entre les femmes et les esclaves, forcés de travailler au bénéfice d'un maître qui tire avantage de leur exploitation. Cette critique préfigure le discours formulé par les anarcha-féministes[412] du XX[e] siècle à l'égard du mariage, notamment celui d'Emma Goldman qui le considère comme une forme d'exploitation sexuelle et économique des femmes[413]. Contrairement aux autres lettres signées par des groupes féminins dans la presse anarchiste, cet appel insiste sur la nécessité de sortir les femmes du foyer en proposant une lecture radicale de la domination masculine.

Mais au-delà des idéaux politiques qu'il défend, l'appel façonne une certaine image de la liberté qui repose sur une dialectique entre travail et divertissement. La liberté est en effet représentée comme une antithèse du travail puisqu'elle y est décrite comme une manière d'expérimenter « le beau[414] » et « le sublime[415] ». Or le groupe convoque un imaginaire de la liberté qui n'est pas sans rapport avec le genre féminin. Les femmes accéderaient à la liberté en s'initiant à la « nature, [aux] sciences, [aux] arts, [à] la poésie, [à] l'amour éclairé et libre[416] ». C'est d'ailleurs à ce type d'expériences que le groupe souhaite convier les femmes. Le but des réunions consiste à mobiliser les femmes dans le but de leur offrir un espace où elles peuvent se reposer et se divertir en s'adonnant à des activités à la fois stimulantes et ludiques :

---

[412] Le terme « anarcha-féministe » est revendiqué dans les années 1960 et 1970 par les féministes anarchistes américaines. Voir Louise Boivin, « Les anarcha-féministes », *Relations*, numéro 682, fév. 2003. Récupéré de : https://cjf.qc.ca/revue-relations/publication/article/les-anarcha-feministes/. Des groupes féministes de tendance libertaire existent toutefois bien avant. En témoigne le journal *La Voz de la Mujer*, publié en Argentine entre 1896 et 1897, qui revendique une posture à la fois anarchiste et féministe.

[413] Voir par exemple le texte « Mariage & love », publié en 1910 dans un recueil d'Emma Goldman intitulé *Anarchism and Others Essays*.

[414] Le cercle le Réveil de la femme, « [Communications et correspondance : Sans titre] », *loc. cit.*

[415] *Idem*.

[416] *Idem*.

> Ce que nous voulons ? Pas grand chose (*sic*) pour le moment; d'abord nous habituer à sortir de nos coquilles où nous végétons et nous réunir le premier et troisième dimanche de chaque mois, de 1 à 6 h du soir, dans un local convenu l'hiver et l'été dans un endroit fixé d'avance à la campagne. Et là, pendant que le corps se reposera des fatigues de la semaine, le cerveau et le cœur reprendront force et vitalité tant dans les jeux et les danses, que par des discussions sérieuses sur nos droits, devoirs, éducation, etc., et, à mesure que nous avancerons, notre programme s'élargira suivant nos goûts et nos aspirations[417].

Une telle déclaration pose le groupe en héritier d'une tradition anarchiste qui mise sur une adéquation nécessaire entre les moyens employés et la fin envisagée dans le cadre de la lutte révolutionnaire. Elle joue également sur un paradoxe en affirmant vouloir sortir les femmes du travail ménager forcé, tout en décrivant leur quotidien comme une expérience frôlant l'inertie.

Cette lettre semble chercher à attirer les femmes dans les réunions non mixtes en mobilisant un imaginaire de la liberté qui ne risque pas de les effaroucher. Car le groupe anticipe les difficultés qui pourraient dissuader les femmes d'assister aux réunions. À la question des enfants, il affirme que c'est justement au nom de l'avenir de ces derniers que les mères devraient chercher à développer leur esprit critique. De plus, il ajoute que les enfants peuvent gratuitement les accompagner aux rencontres. À la question de l'argent, il affirme que les dépenses qu'elles auront à assumer pour couvrir leur participation seront presque nulles. Le groupe vient clairement identifier ce qui empêche généralement les femmes d'investir la sphère politique et, plus spécifiquement, les milieux révolutionnaires. Il s'agit d'une part, de la charge parentale qu'elles doivent assumer et, d'autre part, des frais d'entrée qu'elles peinent à débourser pour assister aux activités militantes. D'ailleurs, certaines activités sont peu

[417] *Idem*.

fréquentées par les femmes comme le laissent entendre des publicités publiées dans *Le Libertaire*[418].

En l'absence de comptes rendus de telles réunions, cette lettre nous éclaire sur les logiques de genre qui déterminent l'accès différencié des femmes aux espaces anarchistes. C'est en ce sens qu'il faut lire la représentation que le groupe donne de lui-même en insistant sur son caractère inoffensif : « Voilà, amie, à peu près les pensées de plusieurs de vos camarades. Qui nous sommes ? de pauvres femmes et jeunes filles au-dessus de tous les préjugés ayant pour tout patrimoine le cœur juste, l'esprit fier et libre[419]. » Dans ce passage, le groupe ne s'adresse plus à plusieurs lectrices, mais bien à chacune d'entre elles qu'il présente comme une amie. Le groupe insiste sur les rapports amicaux qu'il cherche à tisser et sur la bienveillance de ses membres. Nous pourrions dès lors penser que ces stratégies discursives sont employées pour atténuer la menace qu'un groupe non mixte est susceptible d'incarner aux yeux d'un mouvement majoritairement masculin. Puisque les réunions servent à mettre en place un espace à l'intérieur duquel les femmes peuvent échanger à propos de leurs droits et de leurs intérêts, le groupe gagne à dissimuler ses intentions politiques derrière un discours axé sur le plaisir et l'amitié s'il souhaite faire entendre son appel dans une presse anarchiste largement dominée par les hommes.

Le 21 avril 1889, une certaine Madame Élise signe un « Appel aux amies[420] » au nom du groupe l'Avenir dans le journal *La Révolte*. À l'instar du Réveil de la femme, Madame Élise convoque le terme « amies » en ouverture de la lettre pour s'adresser à un lectorat spécifiquement féminin. Le but de la lettre consiste à interpeller les femmes au foyer pour les inciter à se libérer des chaînes qui les oppriment. La lettre fait écho à

[418] *Le Libertaire* fait paraître des publicités qui prennent soin d'indiquer que les conférences contradictoires sont ouvertes aux « dames ». Voir notamment le numéro 61, publié en janvier 1897.
[419] Le cercle le Réveil de la femme, « [Communications et correspondance : Sans titre] », *loc. cit.*
[420] Mme Élise, « [Communications et correspondance : Sans titre] », *La Révolte*, numéro 32, 21-27 avr. 1889.

un autre « appel aux ménagères[421] » ayant récemment été publié dans le journal. On peut penser qu'il s'agit d'une référence à la lettre du Réveil de la femme, parue quelques semaines plus tôt. Madame Élise revient sur la nécessite de former des groupes féminins autonomes, idée clairement évoquée dans l'appel signé par le groupe. Les lettres s'inscrivent dès lors dans un rapport d'interdiscursivité qui prouve qu'elles trouvent des lectrices dans la presse anarchiste. Cette révélation de Madame Élise montre également que les lettres jouent un véritable rôle sur le plan du militantisme puisqu'elles ont impact réel sur la mobilisation des femmes. Bien plus que des textes de dénonciation, elles remplissent une fonction organisationnelle dont les épistolières savent mesurer la portée. Les lettres des groupes féminins constituent à la fois une théorie et une pratique. Madame Élise fait valoir un discours très similaire à celui véhiculé par le Réveil de la femme. Elle insiste en effet sur le rôle spécifique des femmes au sein de la lutte anarchiste :

> La femme est bien souvent la conseillère de l'homme, et combien de fois, dans son milieu elle peut lui donner de bons conseils et l'aider à propager ses idées libertaires et sublimes. Et puis, non content de cela, il n'y a qu'elle qui puisse développer ses enfants et leur faire comprendre qu'il ne faut ni maîtres ni valets; ni exploiteurs ni exploités[422].

Décrite comme la conseillère de l'homme et l'éducatrice des enfants, la femme doit mettre à profit ses compétences différenciées pour participer pleinement à l'évolution des mentalités.

Un an plus tard, *La Révolte* diffuse une lettre signée par le groupe la Femme libre dans le premier numéro du mois d'avril. Cette lettre porte sur les rencontres hebdomadaires organisées par le groupe qui se tiennent dans la capitale parisienne. Les origines du groupe, ainsi que l'identité de ses membres, ne semblent pas avoir été

[421] *Idem*.
[422] *Idem*.

retrouvées jusqu'à présent. Les réunions servent à faire avancer les réflexions au sujet de la condition sociale des femmes. La lettre est d'ailleurs rédigée au féminin pluriel, stratégie d'écriture qui témoigne de la volonté du groupe de participer à l'éveil d'une conscience de genre. S'affichant à travers une voix collective qui traduit les liens de solidarité entre ses membres, le groupe fait état de la surveillance étroite à laquelle il est régulièrement confronté :

> Nous sommes très étonnées de voir que chaque fois que notre groupe se réunit, une demi-douzaine de ces sortes d'individus que l'on nomme gardiens de la paix ou vulgairement sergots, stationnent devant le local où se tiennent nos séances et ont ordre, à ce qu'ils disent, d'y demeurer jusqu'à ce que notre réunion soit terminée[423].

De leur ouverture jusqu'à leur clôture, les réunions du groupe la Femme libre sont attentivement guettées par une escouade de policiers. Nous pouvons, d'une part, lire ce passage comme une mise en scène du groupe qui cherche à souligner le caractère inquiétant de sa propagande. Une telle représentation lui permettrait de justifier sa place au sein d'un mouvement dont l'image médiatique est indissociable des tentatives répétées de répression auxquelles il doit faire face. Nous pouvons, d'autre part, considérer ce passage comme un témoignage historique qui prouve que les réunions organisées par la Femme libre étaient réputées dangereuses. Si c'était bel et bien le cas, cette lettre nous permettrait de répondre à l'une des questions posées par Laurent Gallet dans *Aspects de la vie quotidienne des anarchistes à Lyon* au sujet du militantisme féminin.

Contrairement au militantisme masculin, l'historien avance – à juste titre – qu'il existe très peu de traces des activités menées par les femmes au sein du mouvement anarchiste. Il s'étonne notamment de l'absence de rapports policiers au sujet des

[423] La Femme libre, « [Communications et correspondance : Sans titre] », *La Révolte*, numéro 29, 5-11 avr. 1890.

activités organisées par le groupe Louise Michel qui s'est pourtant distingué des autres groupes de son époque – tant masculins que féminins – de par sa longévité exceptionnelle et sa propagande vigoureuse. S'interrogeant sur les motifs qui pourraient expliquer le désintérêt des autorités vis-à-vis d'un groupe aussi actif, Laurent Gallet propose les pistes de réflexion suivantes :

> La police de l'époque estimait-elle que la politique était affaire d'hommes ? Que des femmes ne représentaient que peu de danger d'agitation ? Mais peut-être que, plus prosaïquement, le commissaire spécial ne disposait pas d'indicatrice qui aurait pu infiltrer le groupe Louise-Michel[424].

Bien qu'il soit impossible de résoudre ces questions en convoquant une seule lettre, cette dernière véhicule néanmoins l'image d'un groupe de femmes dissidentes qui aurait incarné une menace importante aux yeux des autorités policières. Et c'est justement en tant que groupe qui milite en faveur de l'émancipation sociale des femmes que la Femme libre est talonnée par les forces policières : « Probablement que le gouvernement voit dans l'émancipation de la femme un grand danger pour sa sûreté, pour qu'il prenne ainsi des mesures[425] . » Un tel aveu indique que les idées révolutionnaires portées par le groupe sont d'autant plus fortes qu'elles s'inscrivent en faux contre une image traditionnelle des femmes. La menace incarnée par le groupe est donc double puisqu'elle concerne sa posture à la fois anarchiste et féministe.

La lettre signée par le groupe la Femme libre promeut une représentation des femmes qui contraste avec celles véhiculées dans les appels signés par le Réveil de la femme et Madame Élise. Le groupe n'essaie pas de s'inscrire dans une norme de genre en revalorisant les rôles traditionnels féminins. Au contraire, il valorise une image de la militante qui mène des activités susceptibles d'ébranler les fondements de la société.

---

[424] Laurent Gallet, *Aspects de la vie quotidienne des anarchistes à Lyon à la fin du XIX^e siècle*, précédé de l'*Histoire du mouvement anarchiste à Lyon (1880-1894)* par Marcel Massard, *op. cit.*, p. 251.
[425] La Femme libre, « [Communications et correspondance : Sans titre] », *loc. cit.*

D'ailleurs, cette lettre ne correspond pas à un appel puisqu'il s'agit ici d'un groupe de femmes déjà constitué qui cherche à s'inscrire dans l'héritage du penseur anarcho-communiste Pierre Kropotkine :

> Mais, loin de nous l'idée de nous en plaindre, nous l'en félicitons au contraire; car, comme le dit très bien Kropotkine « la persécution est le meilleur moyen de propager une idée » et, puisque le gouvernement nous voit assez fortes pour se donner la peine de s'occuper de nous, nous n'avons qu'à nous en réjouir et à continuer plus activement notre œuvre de propagande émancipatrice et révolutionnaire[426].

Non seulement le groupe retourne à son avantage la répression dont il est victime, mais il vient également situer le groupe dans un héritage commun de l'anarchisme.

2.3. Conclusion

Entre 1885 et 1891, quelques femmes réussissent à investir les périodiques anarchistes. Il s'agit, d'une part, de Louise Michel, qui y développe une activité littéraire et journalistique singulière. Celle que plusieurs anarchistes se plaisent à appeler la « grande citoyenne » signe une production textuelle abondante qui regroupe des articles journalistiques, des écrits poétiques et divers textes de fiction publiés en feuilleton. L'originalité de cette production réside dans les procédés stylistiques et les thématiques convoqués par Louise Michel pour transposer le politique dans la littérature. Contrairement à ce que certains commentateurs ont pu en dire, l'œuvre de Louise Michel ne constitue pas qu'un reflet de ses idéaux libertaires. Elle relève en effet d'une pratique bien distincte, l'auteure n'hésitant pas à puiser dans des genres populaires comme la légende et le conte pour véhiculer des réflexions critiques sur son époque. Dans les lettres qu'elle envoie à *La Révolte*, elle défend en ce sens l'usage

[426] *Idem*.

politique qu'elle fait du mélodrame, genre à succès dont elle entend déplacer les codes. Louise Michel recourt à plusieurs reprises aux lettres pour réhabiliter son image publique, notamment en tant qu'écrivaine vis-à-vis de son éditeur F. Roy. Le journal apparait dès lors comme une sorte de tribunal populaire qui transforme le lectorat en juge. En parallèle, *L'Idée ouvrière* publie la lettre ouverte d'une militante qui se présente comme une lectrice assidue du journal. *La Révolte* fait quant à elle paraître une lettre de Louise Duval qui cherche à récolter des fonds pour effectuer un voyage à l'étranger dans le but de visiter son compagnon emprisonné. Grâce aux lettres, les épistolières apparaissent – pour un temps du moins – dans le paysage discursif des luttes anarchistes.

Trois groupes féminins diffusent également des lettres ouvertes dans le journal *La Révolte*. Le Réveil de la Femme et le groupe l'Avenir, représenté par Madame Élise, lancent des appels à mobilisation destinés aux mères de famille. Les appels tendent à véhiculer une image traditionnelle des rôles de genre pour inciter les femmes à se joindre aux réunions et, possiblement, pour atténuer la menace que les groupes pourraient incarner. En revanche, le groupe la Femme libre insiste sur la répression dont il fait l'objet pour mettre en scène un militantisme féminin qui revêt des traits de dangerosité. Cette fois, il ne s'agit pas d'un appel mais bien d'une lettre qui se rapproche de la forme d'un article journalistique. Ce n'est qu'à partir de l'année 1892 que la production textuelle des femmes dans la presse anarchiste s'exprime ailleurs que dans les écrits de Louise Michel et dans les lettres ouvertes adressées aux journaux. L'essor de cette production coïncide avec la massification de la presse anarchiste – et, plus particulièrement, avec la visibilité médiatique qu'acquiert le mouvement dans la vie culturelle – qui regroupe désormais autant des journaux de propagande que des revues littéraires d'orientation libertaire.

DEUXIÈME PARTIE

INVESTIR L’UNIVERS DES DISCOURS ANARCHISTES

CHAPITRE III

UN IMAGINAIRE DE L'ACTION

Au pressoir rouge de l'Automne
Bout le flot mauvais des haineux levains ;
Le tocsin des désastres sonne
Et ruisselle le sang rouge – comme le vin.

Marie Krysinska

À partir de 1892, la visibilité nouvelle du mouvement anarchiste accélère l'intégration des femmes dans sa presse qui atteint alors son premier pic d'activité[427]. À l'heure où s'ouvre l'ère des attentats, période terroriste qui se clôt en 1894 avec le Procès des Trente, le nombre de numéros des périodiques publiés annuellement atteint un sommet. Cette vague d'attentats permet au mouvement anarchiste d'acquérir de l'influence dans l'actualité politique et la vie culturelle française. Mais elle entraîne également des répercussions dans la sphère militante, favorisant la floraison de journaux révolutionnaires, tels *L'Endehors* de Zo d'Axa, qui se présentent comme de nouveaux foyers de propagande. Elle influence également les avant-gardes littéraires et artistiques dont les revues deviennent un lieu d'expression de leurs sympathies libertaires. Uri Eisenzweig va même jusqu'à parler d'une réelle fascination développée par les écrivains, et plus particulièrement les poètes symbolistes, envers les bombes

[427] Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France. Des origines à 1914*, *op. cit.*, p. 140.

anarchistes[428]. Ensemble, les revues littéraires et les journaux de propagande mettent en place une sous-culture médiatique qui participe à la dissémination de l'anarchisme dans la sphère culturelle. Or ce phénomène est intimement lié à l'ère attentats anarchistes qui participe à la configuration d'un nouvel « imaginaire de la violence[429] ».

Cet imaginaire de la violence concerne, d'une part, les actes terroristes qui visent à accélérer le processus révolutionnaire[430]. À la fin du siècle, le terrorisme devient non seulement un sujet d'actualité dans la presse anarchiste mais il s'impose comme un thème central des fictions littéraires, tant chez les écrivains anarchistes que non-anarchistes[431]. D'autre part, cet imaginaire englobe les critiques formulées à l'encontre du militarisme. À la violence anarchiste, bon nombre d'anarchistes opposent la violence institutionnalisée par l'État. C'est donc un imaginaire double de la violence qui apparaît le plus souvent dans les journaux de propagande. Or la question de la violence ne fait pas consensus dans les milieux de presse anarchiste puisque plusieurs militants appuient la propagande par le fait sans pour autant endosser le recours aux actes terroristes. Alors que les journaux lyonnais vont jusqu'à publier des recettes d'explosifs dans leurs pages, *La Révolte* présente plutôt une image négative du terrorisme considéré comme une « dérive de l'individualisme[432] ». Dans l'ensemble, peu de femmes se prononcent ouvertement sur le terrorisme dans la presse anarchiste. Cette division genrée du discours a pour effet de mettre en place une imagerie masculine du terrorisme anarchiste.

---

[428] Uri Eisenzweig, *Fictions de l'anarchisme*, Paris, Christian Bourgois, 2001.
[429] Vittorio Frigerio, *Nouvelles anarchistes. La création littéraire dans la presse militante (1890-1946)*, Grenoble, Ellug, coll. « Archives critiques », 2012, p. 21.
[430] La récurrence de la thématique du terrorisme dans la littérature anarchiste a été abordée par Thierry Maricourt qui l'intègre au motif plus large de l'illégalisme. Voir Thierry Maricourt, *Histoire de la littérature libertaire en France*, *op. cit.*, pp. 50-56.
[431] Voir Caroline Granier, « La représentation du terroriste anarchiste dans quelques romans français de la fin du XIX[e] siècle », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, numéros 96-97, 2005. Récupéré de : http://journals.openedition.org/chrhc/952.
[432] Guillaume Davranche, « Notice Grave, Jean », *Dictionnaire des anarchistes*, version mise en ligne le 10 mar. 2014 et modifiée le 2 juin 2020. Récupéré de : https://maitron.fr/spip.php?article157369.

Du point de vue des clichés de genre, il n'est pas étonnant qu'un faible pourcentage de femmes abordent ce sujet, peu d'entre elles ayant été directement impliquées dans les attentats. Certes, les femmes ont déjà pris les armes pour défendre la cause révolutionnaire, notamment dans le cadre de la Commune de Paris où elles ont été plus de cent vingt femmes à défendre la barricade de la Place Blanche[433]. Force nous est toutefois de constater qu'elles sont demeurées dans l'ombre de la période terroriste des années 1892 à 1894. Le cas de Mariette Soubert représente en ce sens un cas exceptionnel puisqu'elle a défrayé la manchette pour avoir été complice de Ravachol dans les attentats du boulevard Saint-Germain et de la rue Clichy[434]. On raconte qu'elle aurait caché des explosifs sous ses jupes[435], la mise en scène du vêtement féminin insistant sur le rapport genré que les femmes entretiennent vis-à-vis du terrorisme. Une telle image nous invite à interroger la manière dont les femmes de lettres se réapproprient le thème de la violence dans la presse anarchiste. Entre 1892 et 1894, elles sont près d'une dizaine de femmes – publicistes, poètes, écrivaines – à faire paraître des écrits dans lesquels elles véhiculent un imaginaire de l'action qui est marqué, à divers degrés, par le motif de la violence. La violence est intégrée à une série de représentations qui posent, au sens plus général, la question de l'action. Car si l'action ne repose pas nécessairement sur le recours à la violence, le terrorisme entraîne des réflexions plus générales sur les meilleures stratégies d'action à employer pour mener au triomphe de l'anarchie. Le terrorisme réactualise en effet les discussions liées à la propagande par le fait ayant cours dans les milieux anarchistes depuis les années 1880[436].

---

[433] Édith Thomas, *Les Pétroleuses*, *op. cit.*, p. 178.

[434] En juillet 1892, Mariette Soubert est acquittée par la cour d'assises de Paris mais condamnée à sept mois de prison par le tribunal correctionnel de Saint-Étienne. Voir « Notice Soubert, Rosalie, dite Mariette », notice anonyme, *Dictionnaire des anarchistes*, version mise en ligne le 30 mar. 2010 et modifiée le 4 avr. 2018. Récupéré de : https://maitron.fr/spip.php?article85704.

[435] Plusieurs articles publiés dans la grande presse avancent cette idée. Voir notamment « Les aveux de Ravachol », diffusé en première page du *Petit journal* le 4 avril 1892.

[436] Sur cette question, voir Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France. Des origines à 1914*, *op. cit.*, pp. 75-78.

Dans la presse anarchiste, les femmes s'approprient la question de la violence en mettant en scène des représentations qui s'inscrivent plus largement dans une thématique de l'action. Plusieurs femmes signent des articles de fond dans lesquels elles proposent une lecture genrée de la violence. Cette violence est généralement pensée sous la forme d'une opposition entre l'action révolutionnaire et les horreurs causées par le militarisme. Il s'agit, d'une part, de Louise Michel qui donne à lire, dans « Aujourd'hui ou demain », une représentation masculine du terrorisme anarchiste. Dans « Lâchetés soldatesques », Marie Malthuriel formule quant à elle une critique antimilitariste basée sur la figure de la mère de soldat. Ce sont, d'autre part, Marie Huot et « Une anarchiste » qui façonnent des représentations distinctes, mais liées, de la maternité révolutionnaire. En parallèle, plusieurs femmes font paraître des textes de création qui intègrent, à divers degrés, le motif de la violence. Dans les revues littéraires, Marie Krysinska propose de nombreux poèmes qui mettent en forme un *topos* du mouvement qui peut être rapproché du motif de l'action tel qu'il apparaît chez les anarchistes. Si Marie Krysinska n'aborde pas directement le thème de la violence, elle élabore néanmoins une réflexion sur l'évolution poétique qui rappelle la conception que les anarchistes se font des rapports entre évolution et révolution.

Enfin, quelques femmes signent des textes qui se présentent comme de courtes fictions anarchistes[437]. Ces textes ont en commun de mettre en scène un imaginaire de la violence qui expose les contradictions de l'utopie anarchiste. Dans *La Plume*, Séverine fait paraître la nouvelle « L'ouvrier de fabrique » dans laquelle elle esquisse le portrait d'un prolétaire incapable de se révolter. Marie Salel signe quant à elle le dialogue « La peur ! » dans *L'Agitateur*, puisant dans le genre comique de la farce pour

[437] Cette formule s'inspire du titre de l'ouvrage *Fictions de l'anarchisme*, signé par Uri Eisenzweig. Cet ouvrage étudie la fascination nouvelle exercée par le terrorisme au sein des milieux littéraires de la fin du siècle. Il montre comment l'ère des attentats, en tant que phénomène lié à une crise de la représentation politique, influence les écrivains qui transposent celle-ci sur le terrain littéraire en remettant en cause l'illusion référentielle du langage. Dans le cadre de ce chapitre, le terme « fictions anarchistes » est plutôt employé pour désigner de courts textes littéraires qui mettent en fiction un imaginaire de l'action caractéristique de la pensée anarchiste.

réhabiliter l'image du terrorisme révolutionnaire. Dans *L'Endehors*, Marie Huot propose une parabole intitulée « Dans le rêve » qui se présente comme une lecture féministe d'une hypothétique société anarchiste. À partir de ces textes, nous souhaitons reconstituer les pratiques d'écriture des femmes dans la presse anarchiste à l'aune des représentations qu'elles donnent de la violence et de l'action révolutionnaire.

3.1. Regards genrés sur la violence

Au XIX^e^ siècle, rares sont les femmes qui adoptent une posture de publiciste en « parl[ant] explicitement politique dans le journal[438]. » Il en va de même dans la presse anarchiste, où elles sont une minorité de femmes – au moins jusqu'au tournant du siècle – à écrire des articles de fond dans lesquels elles se prononcent sur des enjeux d'actualité politique. Ce nombre restreint s'explique entre autres par le « faible niveau général d'instruction[439] » des femmes qui détermine leur accès différencié à la sphère publique. En filigrane de leur discours anarchiste, plusieurs femmes publicistes donnent ainsi à lire une réflexion sur les rapports sociaux de sexe. En témoigne la production journalistique des femmes diffusée dans la presse anarchiste entre 1892 et 1894. Les collaboratrices des journaux de propagande mettent en forme un imaginaire de la violence qui revêt une dimension genrée. Si elles interrogent les rapports entre terrorisme anarchiste et violence institutionnelle, c'est en y intégrant la question du genre et, plus particulièrement, un dualisme masculin / féminin.

Dans « Aujourd'hui ou demain », Louise Michel défend le terrorisme anarchiste en le personnifiant dans un archétype masculin, soit le militant Ravachol. Dans « Lâchetés soldatesques », paru en 1892 dans *L'Endehors*, Marie Malthuriel

[438] Marie-Ève Thérenty, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, *op. cit.*, p. 75.
[439] *Idem*.

formule quant à elle une critique antiautoritaire du militarisme qui met en avant la figure de la mère de soldat. Tandis que Louise Michel fait l'éloge de l'action terroriste en convoquant un imaginaire masculin, Marie Malthuriel fonde l'autorité de son discours antimilitariste sur l'évocation d'une figure féminine. Une étude comparative de ces deux articles montre comment les femmes font intervenir le genre dans la mise en œuvre d'un imaginaire de la violence. D'autres femmes proposent des articles dans lesquels elles mobilisent le thème de la maternité révolutionnaire. Dans l'article « Maternités », publié en 1892 dans *L'Endehors*, Marie Huot présente la « grève des ventres » comme la méthode par excellence pour contrecarrer le patriotisme. En revanche, « Une anarchiste » signe dans *L'Agitateur* un article intitulé « La patrie », dans lequel elle assigne aux femmes un rôle d'éducatrice pour lutter contre l'État. L'une et l'autre développent des vues opposées sur le militantisme féminin qui restent néanmoins ancrées dans un discours sur la dimension politique de la maternité. Toutes ces femmes véhiculent un propos sur la violence qui repose sur un imaginaire genré leur permettant de légitimer leur prise de parole journalistique.

3.1.1. Du terrorisme au militarisme

Dans le mouvement anarchiste, deux conceptions de la violence sont généralement opposées. La première est associée aux méthodes coercitives employées par l'État dans le but de protéger les intérêts de la classe dirigeante. Aux yeux des anarchistes, la violence la plus redoutable relève de la répression exercée par des institutions comme la police et l'armée. La deuxième correspond aux stratégies d'action mobilisées par les groupes dominés qui tentent de regagner par la force les droits qui leur ont été dérobés. Chez les anarchistes, cette violence est communément assimilée à la propagande par le fait, c'est-à-dire à l'ensemble des tactiques politiques

utilisées dans le but de rétablir une certaine forme de justice sociale[440]. Entre 1892 et 1894, la France assiste à une vague d'attentats pendant laquelle la violence anarchiste atteint son apogée et entraîne les militants dans une série d'interrogations au sujet de l'action directe. Si l'action directe n'implique pas toujours de la violence, l'ère des attentats fait néanmoins de cette dernière un enjeu d'actualité tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du mouvement anarchiste. Devant la violence étatique, le peuple est-il en droit de se révolter en employant des méthodes aussi radicales que celle du terrorisme ? La multiplication des explosions engendre des réflexions communes qui reposent sur un imaginaire double de la violence. Cet imaginaire se structure autour d'une antithèse entre violence institutionnelle et violence révolutionnaire, la deuxième étant généralement perçue par les anarchistes comme une réponse légitime face à la domination étatique. Dans la presse anarchiste, Louise Michel et Marie Malthuriel problématisent cette question de la violence en s'intéressant respectivement au terrorisme et au militarisme.

En première page du journal *L'Endehors*, Louise Michel fait paraître l'article « Aujourd'hui ou demain », dans lequel elle oppose violence étatique et violence révolutionnaire. Au lendemain de la mort de Ravachol, militant devenu célèbre en raison de ses attentats à la bombe, Louise Michel rend hommage aux révolutionnaires qui mettent leur vie en péril au nom du bien commun. Associant les actes insurrectionnels à une quête de liberté, elle démontre comment la propagande par le fait constitue la meilleure stratégie pour ouvrir une brèche entre l'ancien monde et l'humanité nouvelle : « Dans la baie lumineuse qu'échancre la nuit de la mort, n'est-ce pas par delà (*sic*) le libre inconnu, la prise de possession du monde par l'humanité, l'aurore nouvelle éclairant des temps nouveaux[441] ». Érigé en héros populaire,

[440] Pour une réflexion récente sur la diversité des tactiques révolutionnaires au sein du mouvement anarchiste et leur rapport à la violence, voir Peter Gelderloos, *Comment la non-violence protège l'État. Essai sur l'inefficacité des mouvements sociaux*, La Fromentelle, Éditions LIBRE, 2018 [2007].
[441] L. Michel, « Aujourd'hui ou demain », *L'Endehors*, numéro 63, 17 juil. 1892.

Ravachol apparaît sous la plume de Louise Michel comme un justicier capable de conduire le peuple vers sa délivrance. L'expression « prise de possession », qui reprend le titre d'une brochure publiée en 1890, renvoie à une méthode de réappropriation collective servant à redonner à l'ensemble de la communauté humaine les moyens de son émancipation. Or ce n'est que grâce aux anarchistes qui sacrifient leur vie en vue du grand soir de la révolution que le peuple peut espérer reprendre ses droits sur le monde. Le titre évoque d'ailleurs l'avènement imminent d'une société nouvelle engendrée par des actes terroristes qui auraient contribué à instaurer un régime de liberté. Louise Michel pousse plus loin cette idée en associant les exécutions des anarchistes au début d'une grande fête populaire qui mènerait à la libération collective. C'est ainsi qu'elle encourage le peuple à se révolter dans un esprit d'euphorie qui évacue toute forme de larmoiement :

> Rien ne nous donne davantage l'ardeur de la lutte que le supplice d'un homme fier et brave – ce n'est plus l'heure de pleurer les morts, ils doivent être vengés – ce sera cette fois la vengeance de tous et de toujours. Voici la bataille sans merci où les enfants perdus de la liberté s'offriront dans la joie[442].

Pour Louise Michel, les efforts conjugués des anarchistes pour venger leurs camarades constituent non seulement un important moment de communion, mais également une opportunité pour opérer un véritable changement social. La violence insurrectionnelle apparaît dès lors comme une méthode nécessaire pour renverser l'ordre bourgeois aux fins d'une société juste et égalitaire.

Or les représentations de la violence configurées dans « Aujourd'hui ou demain » reposent sur une imagerie masculine. En effet, Louise Michel fonde sa prise de parole en accordant au terrorisme anarchiste des traits masculins. Elle présente

[442] *Idem*.

Ravachol comme le premier martyr d'une cause révolutionnaire qui doit trouver des héritiers : « Que chacun, comme Ravachol, agisse suivant sa conscience en regrettant les victimes involontaires mais sans se laisser amoindrir par l'hésitation; il est une pensée haute : la délivrance du monde[443]. » L'article repose sur une vision millénariste qui transforme Ravachol en une sorte de Messie sacrifié. La scène de la mise à mort évoque à certains égards la Passion du Christ : « Les traînées de sang laissées par Deibler d'une ville à l'autre indiquent le chemin des bourreaux jusqu'à Montbrison où ils abattent le dynamiteur, le révolté, l'anarchiste qui chante au couperet[444]. » À l'image de Jésus, Ravachol apparaît comme le prophète d'une humanité nouvelle. La figure d'Anatole Deibler peut d'ailleurs être rapprochée de celle de Ponce Pilate, tous deux ayant commandé l'exécution de nombreux dissidents politiques. Contrairement à d'autres femmes comme Marie de Saint-Rémy, fondatrice de journaux qui entremêlent christianisme et anarchisme[445], Louise Michel n'endosse jamais des convictions religieuses. L'image qu'elle donne de la société future emprunte néanmoins des « tonalités millénaristes[446] » qui rappellent le christianisme, convoqué à titre de mythologie dans de nombreuses paraboles écrites par les anarchistes. Nous reviendrons sur l'usage que les anarchistes, et plus particulièrement Marie Huot, font des paraboles à la fin de ce chapitre. Disons simplement que l'article de Louise Michel récupère des éléments de la parabole en mettant en scène un révolutionnaire aux traits messianiques. L'article déploie tout un champ lexical qui enveloppe Ravachol d'une « aura d'éternité[447] » caractéristique des discours millénaristes : « Des aubes encore indécises couvrant dans les lointains infinis des ères d'harmonie, de science et d'amour qui,

---

[443] *Idem*.
[444] *Idem*.
[445] Cartomancienne et guérisseuse, Marie de Saint-Rémy fonde plusieurs journaux dont *Le Christ anarchiste* en 1895, *Le Sauveur des malades* en 1896 et *L'Antéchrist* en 1897. Pour des informations biographiques supplémentaires, voir Jean Maitron, « Notice Andrieux, Marie, épouse Teissier, dite Marie de Saint-Rémy, dite Romanoff », notice révisée par Rolf Dupuy et Françoise Morel Fontanelli, *Dictionnaires des anarchistes*, version mise en ligne le 11 avr. 2014 et complétée le 18 juin 2019. Récupéré de : https://maitron.fr/spip.php?article155532.
[446] Vittorio Frigerio, *La Littérature de l'anarchisme. Anarchistes de lettres et lettrés face à l'anarchisme*, *op. cit*., p. 255.
[447] *Idem*.

entrevues, valent l'éternité; n'est-ce point assez pour rire aux tourments[448] ? » Ravachol apparaît comme l'instigateur d'une nouvelle ère, dans la mesure où sa mort est considérée comme étant susceptible d'enclencher un mouvement de révolte populaire. La lutte anarchiste est ici pensée sous la forme d'une filiation masculine, Ravachol incarnant en quelque sorte le père « fier et brave[449] » des « petits Ravachol [qui] n'auront pas beaucoup le temps de grandir avant la délivrance[450]. » Dans cet article, Louise Michel légitime le recours à la violence anarchiste en convoquant un imaginaire masculin. Elle se conforme dès lors aux discours de son époque qui assignent des traits masculins au terrorisme révolutionnaire et personnifient la figure de l'anarchiste dynamiteur dans un « Ravachol-Jésus[451] ».

Dans *L'Endehors*, Marie Malthuriel fait paraître l'article « Lâchetés soldatesques », dans lequel elle fait le procès de l'institution militaire. Cet article est le seul texte que nous avons retrouvé de Marie Malthuriel, femme dont la trajectoire est par ailleurs tombée dans un oubli généralisé. Le texte s'ouvre sur la mention « À ajouter au livre d'or des sous-offs[452] » qui associe d'entrée de jeu le propos énoncé à un témoignage critique sur le fonctionnement de l'armée. Nous pouvons également y lire une référence aux *Sous-offs* de Lucien Descaves, roman dans lequel l'anarchiste décrit son expérience négative du service militaire. Marie Malthuriel adopte la posture d'une journaliste dont la mission consiste à révéler au grand jour la face cachée des casernes militaires. L'anarchiste met d'abord en lumière la nature aliénante de l'armée en décrivant une scène typique, survenue dans la caserne d'une ville frontière, lors de laquelle de hauts gradés font la discipline à une trentaine de soldats. L'armée apparaît comme un lieu de pouvoir où les dirigeants soumettent les soldats à une dure répression : « Trente, ils étaient là, trente de ces ilotes, courbés sous le fer et le fouet,

[448] L. Michel, « Aujourd'hui ou demain », *loc. cit.*
[449] *Idem*.
[450] *Idem*.
[451] Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France. Des origines à 1914*, *op. cit.*, p. 220.
[452] Marie Malthuriel, « Lâchetés soldatesques », *L'Endehors*, numéro 83, 27 nov. 1892.

frissonnant de peur et de froid, regardant en dessous, et sans oser bouger, les larmes de rage qui coulèrent sur les joues écarlates du camarade souffleté[453]. » Malgré la douleur et la colère, les soldats obéissent aux ordres des commandants en raison du régime de peur qui sous-tend l'organisation militaire. Marie Malthuriel démontre ainsi que l'armée, dont les leçons de principe sont basées sur l'humiliation, constitue un appareil de coercition qui vise à endoctriner les soldats. Elle souligne la filiation étroite qui unit le militarisme et le patriotisme en définissant l'armée comme l'« arche sainte du patriotisme avachi[454] ». Au-delà des rapports de domination qui se manifestent dans les rangs de l'armée, Marie Malthuriel adopte un point de vue genré pour dénoncer l'institution militaire et appeler de ses vœux la révolte populaire.

Marie Malthuriel véhicule un discours antimilitariste qui prend appui sur la figure de la mère de soldat. Cette figure lui permet d'intervenir sur une question qui ne concerne pas directement les femmes, considérant que l'armée est une institution masculine. Mais celle-ci rend la critique d'autant plus efficace qu'elle déplace les paramètres traditionnels du débat en mettant en lumière les conséquences sociales plus globales du militarisme. À propos des œuvres de fiction antimilitaristes signées par les anarchistes, Thierry Maricourt souligne que les thèmes les plus récurrents sont ceux qui portent sur « l'objection de conscience, la désertion, l'insoumission[455] » du soldat. C'est dans cette perspective qu'un collaborateur de *L'Agitateur* signe un récit autobiographique, situé à la croisée du littéraire et du journalistique, dans lequel il dépeint le quotidien des soldats au sein d'une caserne militaire[456]. Il n'est d'ailleurs pas anodin que ce collaborateur emprunte le pseudonyme « Une victime du militarisme », qui insiste d'emblée sur les souffrances vécues par les militaires. Or les femmes développent d'autres procédés pour critiquer le militarisme puisqu'elles n'ont pas la

[453] *Idem*.
[454] *Idem*.
[455] Thierry Maricourt, *Histoire de la littérature libertaire en France*, *op. cit.*, p. 38.
[456] Une victime du militarisme, « Les beautés de la caserne », *L'Agitateur*, numéro 6, 18 fév. 1893.

même expérience que les hommes vis-à-vis de l'armée. En témoigne le texte de Marie Malthuriel, qui offre un portrait des soldats en prenant pour point de départ la perspective extérieure de la mère. Si elle met en lumière l'humiliation vécue par les soldats, elle interroge surtout les rapports que les mères, et la famille au sens plus général, entretiennent vis-à-vis de l'armée. L'auteure fait intervenir la figure de la mère dans un discours prononcé par un officier qui intimide un soldat : « "… de Dieu ! hurle l'adjudant, flanquant d'une paire de gifles ce balourd hors du rang, – ta mère aurait mieux fait de serrer les f.. le jour où elle a c.. un c.. comme toi[457] ! " » L'insulte, reproduite partiellement, laisse entendre qu'une mère se cache toujours derrière chacun des soldats. Elle évoque en effet en creux le rôle des femmes en tant que ressources premières pour fournir les rangs de l'armée, en plus d'insister sur la violence que les insultes liées à la mère peuvent représenter pour les femmes. Alors que le jeune soldat se voit administrer un « formidable coup de pied dans les reins[458] » par son supérieur, la mère en reçoit également un sur le plan symbolique.

La suite du texte évoque l'histoire récente d'un ancien soldat du quai d'Orsay dont le suicide du haut d'un parapet du Pont-Royal a été étouffé par les médias pour sauver la réputation de l'armée. À l'heure où les actes terroristes sont associés à une violence gratuite, l'auteure prend la plume pour dénoncer la manière dont l'armée est une institution d'autant plus meurtrière qu'elle commet des crimes de manière indirecte en poussant les soldats au suicide. L'armée est présentée comme une institution qui tente de cacher sa responsabilité vis-à-vis de la détresse psychologique vécue par les soldats en s'assurant que leurs suicides demeurent des secrets de famille bien gardés ou des anecdotes vouées aux oubliettes des journaux et des casernes. Mais si la famille est parfois complice du pouvoir, elle apparaît également comme un foyer dans lequel naissent les premières formes de révolte populaire. Selon Marie Malthuriel, les soldats

[457] *Idem*.
[458] *Idem*.

défunts seront vengés par « un vieux, une vieille, un frère, une sœur[459] » qui prendront les armes pour s'autoriser une certaine forme de justice sociale. Cette représentation de la révolte, qui repose sur la figure de la famille, donne à lire en toile de fond une image politique de la maternité. Puisque la lutte passe par la sphère domestique, les femmes se présentent comme les mères d'un peuple en voie de s'insurger. À l'image de la mère, vient s'ajouter la figure féminine de la sorcière dans laquelle nous pouvons lire un lointain souvenir de Jules Michelet dans la mesure où elle symbolise la révolte populaire :

> La grande inspiratrice Vengeance aiguisera leur esprit, assouplira leur dos, pour se glisser, ramper, et ravir la manne nécessaire à l'explosion des colères… Et la sorcière, invisible et nocturne, renversera sa marmite au seuil de vos donjons, ô distributeurs d'infamie, saigneurs de peuples, châtreurs d'âmes[460].

Ici la figure de la mère a été remplacée par celle de la sorcière, incarnant le peuple qui prépare dans l'ombre des sortilèges destinés à éliminer ses bourreaux. La marmite de la sorcière ne manque pas de faire écho aux explosifs artisanaux des anarchistes qui cherchent à venger leurs compagnons disparus. Dans « Lâchetés soldatesques », Marie Malthuriel prône la vengeance dans une société bourgeoise qui repose elle-même sur la violence. Or elle légitime son discours en mobilisant des représentations de la maternité et de la famille qui, si elles lui permettent de s'insérer dans une certaine norme féminine[461], font surtout apparaître les femmes comme des instigatrices de la lutte anarchiste.

---

[459] *Idem*.
[460] *Idem*.
[461] Les représentations politiques de la maternité sont courantes dans la littérature du XIX[e] siècle. La figure de la mère est employée pour symboliser la nation et, plus particulièrement, la République. Voir Jean-Marie Roulin, « Mères en révolution. Représentations politiques de la maternité de David à Hugo », dans Sylvie Triaire, Christine Planté et Alain Vaillant (dir.), *Féminin/Masculin : écritures et représentations. Corpus collectif*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, coll. « Collection des littératures », 2003.

3.1.2. La maternité révolutionnaire

Si la figure de la mère est convoquée de manière implicite dans l'article de Marie Malthuriel, la maternité constitue un thème central chez Marie Huot et « Une anarchiste » pour formuler une critique antiautoritaire du patriotisme. Toutes deux signent des articles dans lesquels elles dénoncent le patriotisme en tant qu'idéologie menant à la haine et à la guerre entre les peuples. L'intérêt de leur critique réside non seulement dans leur contestation radicale du patriotisme, mais également dans la perspective féminine – ou féministe – qu'elles mettent en avant. Car si l'armée est l'institution par laquelle se matérialise le sentiment patriotique, elle est surtout une institution masculine qui dépouille les mères de leurs fils. La place des femmes dans la lutte anarchiste est donc appréhendée au prisme du rôle que la maternité peut jouer dans le changement social. Les deux publicistes accordent aux femmes des pouvoirs maternels distincts qui demeurent toutefois les facettes interdépendantes d'une même lutte spécifiquement féminine au sein de l'anarchisme. Tandis que la première associe le pouvoir des femmes au refus conscient de la maternité, la seconde accorde une agentivité aux mères en raison du rôle traditionnel d'éducatrice qu'elles assument dans la société. L'une et l'autre développent une critique genrée du patriotisme qui s'ancre dans un principe commun de maternité révolutionnaire.

Le 20 novembre 1892, *L'Endehors* publie l'article « Maternités » de Marie Huot. Militante néomalthusienne, Marie Huot interroge très tôt la place des femmes au sein de la lutte révolutionnaire. Dès 1892, elle prononce une conférence dans laquelle elle expose la nécessité de contrôler la reproduction humaine en réclamant « la grève des ventres[462] ». Publiée en 1905 sous la forme d'une brochure intitulée *Le Mal de vivre*, cette conférence permet à Marie Huot de s'imposer comme une figure de proue du néomalthusianisme aux côtés de personnalités renommées comme le pédagogue

[462] Christiane Douyère-Demeulenaere, « Notice Huot Marie, née Mathilde, Marie, Constance, Ménétrier », *Dictionnaire des anarchistes*, version mise en ligne le 12 avr. 2014 et modifiée le 4 sept. 2014. Récupéré de : https://maitron.fr/spip.php?article154168.

libertaire Paul Robin et la journaliste féministe Nelly Roussel. Si l'émancipation des femmes était jusqu'alors un enjeu considéré moins urgent que celui de la lutte des classes, elle devient chez les néomalthusiens la condition première de la régénération sociale à travers la promotion de l'éducation des filles et de la maternité consciente[463]. Leurs revendications s'inscrivent dans un contexte de déclin démographique qui inquiète l'État, s'efforçant alors de mettre en place une série de mesures visant à encourager la hausse de la natalité. Battant en brèche les rôles traditionnels féminins associés à la maternité et au mariage, les néomalthusiens encouragent la limitation des naissances et les unions libres. Les femmes détiennent en ce sens un pouvoir de transformation sociale dans la mesure où elles peuvent rompre le cycle de l'exploitation en refusant de fournir des enfants à l'État.

Collaboratrice active de *Génération consciente*, journal néomalthusien fondé par Eugène Humbert, Marie Huot fait également paraître le recueil de poèmes *Le Missel de Notre-Dame des Solitudes*, préfacé par Rachilde en 1908. Marie Huot présente une trajectoire complexe, s'engageant au sein de diverses causes en parallèle du néomalthusianisme. Elle lutte notamment en faveur des droits des animaux, assumant le poste de Secrétaire générale de la Ligue populaire contre la vivisection. Elle fonde, avec son mari Anatole Huot, un journal intitulé *L'Encyclopédie contemporaine illustrée*, qui lui sert de vitrine pour véhiculer les idées développées par la Ligue universelle des antivaccinateurs[464]. Ses positions antispécistes l'amènent à promouvoir le végétalisme, frayant la voie à une militante comme Sophie Zaïkowska qui fondera le premier foyer végétalien à Paris en 1920[465]. Ces luttes recoupent ses préoccupations

[463] Anne Cova, *Féminismes et néo-malthusianismes sous la III^e^ République : « La liberté de la maternité »*, *op. cit.*, p. 10.
[464] Christiane Douyère-Demeulenaere, « Notice Huot Marie, née Mathilde, Marie, Constance, Ménétrier », *Dictionnaire des anarchistes*, *loc. cit.*
[465] Julie Coumau, « Géographie antispéciste du véganisme à Paris : spatialités quotidiennes d'une communauté et lieux militants d'un mouvement social », mémoire en géographie déposé à l'Université Paris-Sorbonne, 2016, p. 49.

néomalthusiennes dans la mesure où elles sont liées à une volonté de mettre fin aux souffrances infligées à l'ensemble des êtres vivants, humains et animaux.

Dans « Maternités », Marie Huot donne à lire une représentation de la maternité qui repose sur l'un des principes fondateurs de la propagande néomalthusienne, soit la procréation limitée. L'article, précédé d'une courte citation en exergue de Jules Simon – « Faire des enfants[466] » – s'inscrit en faux contre les penseurs natalistes qui prônent la repopulation de la France. D'ailleurs, le texte s'ouvre sur le point de vue contradictoire d'une femme récemment décédée à la suite d'un avortement : « Ce n'était pas l'avis de la femme de ce sergot morte à la suite d'un avortement qu'on aurait pratiqué à coups de sabre tellement l'opérateur y mit de brutalité – ou d'inexpériences[467]. » La scène de l'avortement prend les traits d'une scène de crime où le médecin apparaît comme un boucher et la femme comme une proie. Elle donne par ailleurs un portrait peu attendrissant du fœtus qui grandit dans le ventre de la femme en le dépeignant comme une « sale graine qui lui suçait le sang et lui disputait la pâture[468]. » Le fœtus prend des airs cannibales qui présentent une image impitoyable de la grossesse. Marie Huot montre que l'avortement représente une solution pour les femmes qui veulent éviter d'aggraver leurs difficultés économiques. Mais elle insiste également pour dire qu'il constitue une forme de mutilation vers laquelle les femmes se tournent en raison de leur manque d'éducation. L'auteure esquisse le portrait d'une femme peu éclairée sur la question de la maternité : « Certes, ce n'était pas une intellectuelle […] elle n'avait lu ni Schopenhauer, ni Malthus et ne possédait que la logique naïve des primitifs[469]. » Une telle déclaration laisse entendre que les femmes doivent s'éduquer pour être capables d'envisager d'autres choix que l'avortement. Elle conseille du même coup des lectures, portant à la connaissance des militants des œuvres

[466] Marie Huot, « Maternités », *L'Endehors*, numéro 80, 20-27 nov. 1892.
[467] *Idem.*
[468] *Idem.*
[469] *Idem.*

de philosophes qui font la promotion de la maternité libre. Puisque l'avortement n'est pas une option viable pour les femmes, Marie Huot fait dès lors la promotion de la limitation des naissances. La limitation des naissances est intrinsèquement liée à la lutte anarchiste de par la résistance qu'elle offre vis-à-vis de l'État et, plus particulièrement, du patriotisme et du militarisme.

Dans cette perspective, elle évoque un fait divers raconté dans un journal socialiste ayant salué le secours financier accordé à une mère dont les sept enfants ont péri à la guerre. La représentation qu'elle donne du journal, en tant qu'organe « aussi chauvin que socialiste[470] », lui permet de mettre en avant les principes anarchistes qui se cachent derrière sa critique du patriotisme. D'un ton ironique, elle montre que ce type d'aide financière ne vise qu'à étouffer les dégâts causés par le patriotisme : « Mange la vieille ! tu ne mourras pas d'indigestion au prix où est (*sic*) la viande et la chair à canon… À moins que le dégoût et le remords de tes gésines ne te fassent trouver nauséeux ce pain eucharistique jusqu'à le cracher à la face du gouvernement[471]. » Encore une fois, Marie Huot recourt à un imaginaire du cannibalisme pour dénoncer le fait que les mères continuent d'enfanter des hommes qui servent de chairs à canon pour l'État. Le rapprochement qu'elle opère entre la viande mangée par la mère et la chair des soldats fait apparaître l'État comme un monstre anthropophage. Non seulement la machine étatique est dépeinte comme un cannibale qui s'alimente de soldats pour survivre, mais elle fait également de la mère une vache à lait qu'elle nourrit et qu'elle exploite. Ici nous pouvons lire une critique féministe croisée du militarisme et du spécisme, la domination sur les humains et sur les animaux étant toujours liée à une exploitation plus globale des femmes – ou des femelles. La fin de l'article se termine ainsi par un paragraphe dans lequel l'auteure en appelle à la grève des ventres pour mettre fin à l'asservissement des femmes : « Ah ! quand donc aura-t-elle assez souffert, la Niobé douloureuse, pour dessécher dans ses flancs la fécondité funèbre !... (*sic*) et

[470] *Idem.*
[471] *Idem.*

quand donc fera-t-il grève ce ventre de serve, ce ventre maudit des femelles et des mères[472] ! »

Marie Huot mobilise la figure de Niobé, issue de la mythologie grecque, pour représenter les femmes qui vantent leur fécondité alors que cette fierté mène au massacre de leurs enfants. La figure de Niobé permet à l'auteure d'insister sur les risques de la maternité et de montrer comment la limitation des naissances constitue une arme pour lutter contre le militarisme. C'est par la maternité consciente que les femmes, et la société au sens plus général, mettront fin aux violences causées par l'État. Marie Huot accorde un pouvoir révolutionnaire aux femmes jusqu'alors ignoré au sein du mouvement anarchiste. En effet, elle entrevoit différemment leur rôle dans le combat révolutionnaire en évacuant la traditionnelle division sexuelle du travail qui les relègue aux statuts de mère et d'épouse. Elle refuse de « cantonner les femmes dans des rôles spécifiques pour qu'elles puissent au mieux servir la Cause anarchiste[473] », montrant plutôt que ce sont elles qui détiennent le moyen ultime pour résister à la mainmise de l'État sur le peuple. À rebours des groupes non mixtes ayant diffusé des appels dans lesquels ils valorisaient les rôles traditionnels féminins, Marie Huot voit dans la maternité une forme d'exploitation spécifique des femmes qui recoupe le privé et le politique. Elle adopte en ce sens une position avant-gardiste dans la presse anarchiste, avant d'être suivie par les néomalthusiennes au tournant du XX^{e} siècle.

Dans *L'Agitateur*, « Une anarchiste » avance quant à elle que les femmes jouent un rôle central dans le processus révolutionnaire en raison de leur vocation maternelle. Cette femme fait paraître deux articles de fond dans lesquels elle assigne un rôle révolutionnaire aux mères. Le recours au pseudonyme est d'ailleurs particulièrement intéressant puisqu'il comporte une double dimension politique et genrée qui met

[472] *Idem.*
[473] Sophie Kérignard, *Les Femmes, les mal entendues du discours libertaire ? De la fin du dix-neuvième siècle à la Grande guerre*, *op. cit.*, p. 24.

l'accent sur la participation des femmes au mouvement anarchiste. Le principe de la maternité révolutionnaire, au sens où l'entend cette militante, est inséparable d'une critique explicite du patriotisme. Le premier article, intitulé « La patrie », part du principe que le patriotisme est une idéologie criminelle qui dessert les intérêts de la classe dominante :

> Mais, que de folies, que de crimes a fait commettre ce mot de patrie. Crimes inconscients, de la part des uns; mais crimes réfléchis, préparés mêmes, de la part des autres. Crimes qui appauvrissent décidément un pays tout entier; mais, crimes, qui enrichissent quelques individus seulement et comme j'ai raison alors de dire que de folies, a fait commettre ce mot Patrie[474].

Le patriotisme apparaît, sous la plume de cette militante, comme une forme de violence institutionnalisée par l'État qui cherche à ériger des barrières imaginaires entre les peuples. Elle montre en effet que ce terme a été récupéré par la bourgeoisie dans le but de protéger ses privilèges économiques et politiques. Dans la société bourgeoise capitaliste, la patrie correspond à « la collectivité des propriétés[475] » détenue par une élite dirigeante. Il se situe en ce sens à l'antithèse d'un internationalisme anarchiste qui encourage l'établissement d'une communauté humaine solidaire s'étendant au-delà des frontières nationales. L'article formule par le fait même une critique du militarisme, qui apparaît comme une institution servant à défendre le patriotisme et à maintenir les rapports de domination entre les nations.

À l'instar de Marie Malthuriel, l'auteure fonde son discours antimilitariste sur la figure de la famille. Ici la famille est convoquée pour donner raison au principe de l'internationalisme qui s'oppose à celui de patriotisme : « On aime un père, une mère, un frère, une sœur, un ami, parce que ces gens-là ont témoigné une affection. Mais la

[474] Une anarchiste, « La patrie », *L'Agitateur*, numéro 11, 9-14 mai 1892.
[475] *Idem*.

patrie, ce mot vide et creux, mais cela n'a pas l'ombre du bon sens[476]. » La solidarité humaine prend la forme d'une grande famille unie par un sentiment d'amour fraternel. Le motif du cannibalisme, qui se retrouve chez Marie Huot, revient également chez cette anarchiste. Elle compare en effet la patrie à un ogre qui dévore les enfants pour « les conduire à la boucherie[477] ». Cette image d'une société anthropophage ne manque pas de rappeler les ogres des contes de Louise Michel, dans la mesure où elle souligne la manière dont les « meurts-de-faim (*sic*)[478] » servent à nourrir les bourgeois. La critique du patriotisme débouche, encore une fois, sur une protestation contre le militarisme qui constitue la machine de guerre de l'État. Or le discrédit qu'elle jette sur le militarisme prend pour point de départ le rôle que les femmes occupent dans la société en tant que mères. Elle montre en effet que le patriotisme touche plus particulièrement les mères, dépeintes comme les génitrices qui gonflent les rangs de l'armée.

Alors que Marie Huot revendique la grève des ventres, cette anarchiste insiste quant à elle sur le rapport de force que les mères peuvent établir en refusant de collaborer avec l'État. C'est ainsi qu'elle présente les mères sous la forme d'une métaphore animale :

> Mais nous mères de famille à qui l'on dit avoir tant d'amour maternel ne ferons nous jamais rien pour que nos fils ne soient plus des assassins ? Nous contenterons-nous donc toujours de pleurer lorsque au nom de Patrie l'on viendra nous prendre nos enfants pour les conduire à la boucherie. Que l'on prenne à la louve son petit louveteau et l'on verra comme elle recevra celui qui voudrait le lui ravir[479].

---

[476] *Idem*.
[477] *Idem*.
[478] *Idem*.
[479] *Idem*.

Les mères apparaissent comme des louves animées par un instinct de protection maternelle. Le motif de la louve ne manque pas de rappeler Rachilde[480] qui le fait intervenir dans plusieurs de ses romans[481]. Cette métaphore de la mère en louve participe à l'élaboration d'une nouvelle image politique de la maternité. En effet, la louve ne représente plus la *mater dolorosa* qui pleure ses fils défunts, telle qu'elle apparaît dans l'iconographie patriotique. Elle symbolise désormais la militante qui, en protégeant ses enfants des prédateurs, met fin aux violences systémiques entraînées par le patriotisme. Le texte se termine ainsi par un appel aux mères, destiné à leur faire prendre conscience de leur pouvoir révolutionnaire : « Et nous qui avons tant de mal pendant si longtemps (*sic*) pour faire grandir les nôtres, nous les laisserions dévorer par l'ogre de la patrie. Allons, Mères, nous n'aurions point de cœur si nous continuions ainsi[482]. »

Si les femmes sont avant tout présentées comme des mères, elles ne sont pas pour autant reléguées aux marges du foyer. Au contraire, elles apparaissent comme des mères de l'humanité qui peuvent former leurs fils à devenir de futurs anarchistes. C'est d'ailleurs l'idée qu'elle défend dans un second article intitulé « L'émancipation de la femme », dans lequel elle présente les femmes comme des éducatrices qui peuvent transmettre la propagande anarchiste aux futures générations militantes : « Cependant,

---

[480] Les liens entre Rachilde et l'anarchisme mériteraient d'être approfondis. Si elle n'a rien d'une révolutionnaire, elle gravite néanmoins autour des milieux littéraires qui sont influencés par le mouvement. Elle collabore à plusieurs revues d'orientation libertaire et signe notamment dans *La Plume*, en 1889, une nouvelle engagée intitulée « Paris-Sanguine ». En juillet 1893, elle participe à un référendum dans *L'Ermitage* qui interroge une centaine d'écrivains et d'intellectuels, dont plusieurs anarchistes, sur les conditions politiques susceptibles de mener au bien social. En 1908, elle signe la préface du recueil *Le Missel de Notre-Dame des Solitudes* de Marie Huot. Les liens d'amitié entre Rachilde et Marie Huot remontent à leur lutte commune contre la vivisection. Sur ce point, voir : Michael R. Finn, « Dogs and Females : Vivisection, Feminists and the Novelist Rachilde », *French Cultural Studies*, vol. 23, numéro 3, août 2012, pp. 190-201.

[481] Dans *Monsieur Vénus*, Rachilde met en scène Raoule, personnage féminin dont les sentiments amoureux portent les traces d'un amour maternel. Lorsqu'elle retrouve Jacques blessé à la suite d'une altercation physique avec son rival Raittolbe, sa souffrance est comparée au « cri de la louve qui retrouve ses petits égorgés ». Voir Rachilde, *Monsieur Vénus*, Paris, Félix Brossier, 1889, p. 152.

[482] Une anarchiste, « La patrie », *loc. cit.*

si nous voulons arriver plus vite au bout de notre idée, qui mieux que la femme est capable de transformer l'humanité, car elle la prend au berceau et ne la quitte que bien avancée dans la vie, c'est-à-dire à la tombe[483]. » Les mères ici ne sont pas confinées dans la sphère domestique, mais elles œuvrent plutôt à la transformation concrète des mentalités. Or l'auteure déplore le fait que beaucoup de femmes méconnaissent encore l'anarchisme en raison de la domination masculine qui s'exerce dans la sphère domestique. Elle affirme en effet que les inégalités entre les sexes empêchent encore les femmes de se familiariser adéquatement avec la propagande :

> Il est encore très peu de femmes aujourd'hui qui comprenent (*sic*) bien l'anarchie : « Ne vous en déplaise, Mesdames, mais c'est ainsi » et à qui la faute, au mari, au compagnon que l'on s'est choisi. J'ai remarqué et beaucoup comme moi ont du (*sic*) le remarquer aussi, que presque partout l'on fait de la propagande, sauf chez soi[484].

Le procès que fait l'auteure fait de la domination masculine vise moins les milieux révolutionnaires eux-mêmes que les partenaires masculins avec qui les femmes font vie commune. Elle dénonce la manière dont les hommes reconduisent le principe d'autorité au sein de la cellule familiale en démontrant que leur conduite nuit non seulement à l'émancipation des femmes, mais également à leur propre cause anarchiste.

Pour l'auteure, les inégalités de genre sont liées à l'éducation différenciée des hommes et des femmes qui prédestine les premiers au pouvoir et les secondes à la subordination. À cet égard, il est pertinent de mentionner que de multiples erreurs grammaticales truffent les deux articles. Or il ne s'agit pas d'une pratique générale de la revue que de publier les textes sans en corriger les fautes. S'agit-il d'une stratégie employée par l'auteure pour créer un effet de réel autour de son discours sur le manque d'éducation des femmes ? Serait-ce, au contraire, une manière pour le journal de miner

[483] *Idem*.
[484] Une anarchiste, « L'émancipation de la femme », *L'Agitateur*, numéro 12, 15-22 mai 1892.

la crédibilité de l'auteure ? En l'absence de réponse définitive, notons toutefois que ce phénomène n'est pas isolé en ce qui concerne les écrits féminins. *L'Idée ouvrière* publie également en l'état une lettre signée par « Une de vos de lectrices assidues », ayant été abordée dans le chapitre précédent. Or la présence des fautes est d'autant plus surprenante sous la plume de cette anarchiste qui ne signe pas des lettres, mais bien des articles politiques. Dans « La patrie » et dans « L'émancipation de la femme », la maternité apparaît comme un outil indispensable au triomphe de la révolution sociale. L'auteure donne ainsi à lire une critique des rapports privés entre hommes et femmes qui insiste sur la revalorisation des rôles féminins dans le cadre de la lutte anarchiste. Loin de reléguer les femmes à la sphère du foyer, l'auteure montre que les mères pourront en sortir grâce à un certain recul du patriarcat. Les femmes possèdent un potentiel révolutionnaire bien particulier, celui de devenir les mères de l'humanité nouvelle.

3.2. Marie Krysinska, un symbolisme anarchiste ?

En parallèle des articles de fond, les femmes investissent progressivement la presse anarchiste en empruntant la voie de la création littéraire. Ces femmes, qui ne se désignent pas toutes comme des anarchistes, signent des textes portant les traces d'un imaginaire libertaire. Les femmes poètes et écrivains participent en ce sens à la dissémination de l'anarchisme dans la sphère culturelle en collaborant aux revues de l'avant-garde littéraire et artistique. C'est le cas de Marie Krysinska, « seule poète symboliste française connue[485] », qui fait paraître une dizaine d'écrits dans *La Plume*, *La Revue blanche* et *L'Ermitage*. La part la plus importante de sa production, située entre les années 1893 et 1894, est constituée de poèmes en vers libres. Si de nombreuses études se sont attachées à décrire les liens qui ont uni les symbolistes et les anarchistes

[485] Florence Goulesque, « Impressionnisme poétique chez Marie Krysinska : esthétique de l'ambiguïté et démarche féministe », *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 29, numéros 3-4, été 2001, p. 319.

à la fin du XIX[e] siècle en France, aucune d'entre elles ne mentionne toutefois Marie Krysinska [486] . Pourtant, elle était connue des milieux littéraires, notamment symbolistes, qui ont sympathisé avec la cause anarchiste. Laurent Tailhade fait partie de ceux qui refusent de lui reconnaître un statut de poète, le surnom qu'il lui accorde – *Marpha Bableuska*[487] – témoignant du discrédit qu'il jette sur ses origines polonaises et son appartenance au sexe féminin. Félix Fénéon, secrétaire de rédaction de *La Revue blanche*, figure quant à lui parmi les critiques littéraires qui saluent son talent poétique[488]. Aussi divergentes soient-elles, ces positions rendent compte du fait que l'œuvre de Marie Krysinska circule au sein des milieux littéraires d'orientation libertaire.

En outre, plusieurs de ses écrits ont paru dans les périodiques militants. Dans *L'Humanité nouvelle*, elle fait paraître cinq poèmes en vers libres sous la rubrique « Rythmes pittoresques[489] ». Ce titre renvoie à celui d'un recueil éponyme, publié en 1890. Il s'agit néanmoins de nouveaux poèmes, la revue insistant d'ailleurs sur le fait qu'elle ne publie que de l'inédit. En 1904, *La Tribune internationale* diffuse une partition musicale de Marie Krysinska, qui accompagne les paroles d'une chanson écrite par Gabriel Montoya[490]. Mais l'absence de Marie Krysinska dans les histoires littéraires de l'anarchisme est d'autant plus inexplicable que la poète s'est illustrée dans

[486] Marie Krysinska ne figure ni dans l'*Histoire de la littérature libertaire en France* de Thierry Maricourt, ni dans l'ouvrage collectif *Littérature et anarchie*, dirigé par Alain Pessin et Patrice Terrone en 1998. Elle brille également par son absence dans le dossier sur l'anarchisme, publié par *La Revue d'Histoire littéraire de la France* en 1999.
[487] Tiré de Christine Planté, « Marie Krysinska : Une femme poète en France à la fin du XIX[e] siècle », dans Adrianna M. Paliyenko, Gretchen Schultz et Seth Whidden (dir.), *Marie Krysinska. Innovations poétiques et combats littéraires (1857-1908)*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, coll. « Des deux sexes et autres », 2010, p. 29.
[488] Marie Krysinska, « Avant-propos », *Joies errantes : Nouveaux rythmes pittoresques*, Paris, Alphonse Lemerre, 1894, pp. VII-VIII.
[489] Il s'agit de « Chanson de printemps », « Rose du rosier blanc », « Sentier au bois », « Les yeux d'amantes » et « Dames d'antan ». Voir Marie Krysinska, « Rythmes pittoresques », *L'Humanité nouvelle*, numéro 36, juin 1900, pp. 648-653.
[490] Marie Krysinska et Gabriel Montoya, « Le vieux modèle », *La Tribune internationale*, numéro 14, [s. d.], 1904, p. 16.

le vers libre, pratique d'écriture sur la base de laquelle les symbolistes ont souvent été rapprochés des anarchistes. Le vers libre constituerait, pour plusieurs, une sorte d'incarnation esthétique de la révolte anarchiste[491]. À l'image des bombes lancées par les anarchistes, le vers libre correspondrait à une arme employée par les poètes afin d'ébranler les codes dominants de l'institution littéraire. Or Marie Krysinska est l'une des instigatrices du vers libre, Alain Chevrier la considérant en effet comme « un des poètes les plus originaux de cette nouvelle forme[492]. » Elle avance d'ailleurs elle-même qu'elle l'aurait inventé avant que Gustave Kahn en réclame la paternité. Nous reviendrons plus loin sur cette querelle du vers libre, qui a déjà fait couler beaucoup d'encre.

Comment, dès lors, expliquer l'absence de Marie Krysinska dans les études littéraires qui s'intéressent aux rapports entre symbolisme et anarchisme ? Ce phénomène relève en grande partie de la perspective de genre qui a été adoptée jusqu'à présent pour aborder ceux-ci. L'assimilation entre la violence perpétrée par les anarchistes et l'éclatement des codes esthétiques chez les symbolistes repose sur une imagerie masculine qui tend à réduire leurs rapports à l'unique question du terrorisme. En associant le symbolisme et l'anarchisme sur la base d'un imaginaire ancré dans le motif des bombes, les historiens tendent à écarter les écrits de femmes ayant entretenu des liens différents vis-à-vis de la pensée anarchiste. Dans les revues littéraires, Marie Krysinska signe des poèmes qui reposent sur une poétique du mouvement, évoquant le thème de l'action révolutionnaire alors en vogue dans la presse anarchiste. C'est à travers le motif du mouvement qu'il nous semble possible d'établir un pont entre son œuvre poétique et la philosophie anarchiste, tous deux se fondant sur l'idée que le

[491] Selon Vittorio Frigerio, ce rapprochement a donné lieu à un « phénomène de folklorisation » des rapports entre littérature et anarchisme qui ont souvent été réduits à la période des attentats. Vittorio Frigerio, *La Littérature de l'anarchisme. Anarchistes de lettres et lettrés face à l'anarchisme*, *op. cit.*, pp. 16-17.

[492] Alain Chevrier, « La place de Marie Krysinska dans la naissance du vers libre », dans Adrianna M. Paliyenko, Gretchen Schultz et Seth Whidden (dir.), *Marie Krysinska. Innovations poétiques et combats littéraires (1857-1908)*, *op. cit.*, p. 93.

mouvement – ou le changement – est inhérent à toutes formes d'existence. Marie Krysinska met en forme une poétique du mouvement qui fait écho au sens que les anarchistes accordent à la révolution. Elle apparaît, d'une part, sur le plan formel à travers une libération rythmique engendrée par le vers libre. Elle se manifeste également d'un point de vue thématique à travers des représentations de la nature et de l'expérience humaine basées sur une logique antiautoritaire qui rappelle, à certains égards, la poésie de Louise Michel. Les écrits de Marie Krysinska sont, comme ceux de Louise Michel, marqués par l'observation et les sciences de la nature. Dans cette perspective, nous étudierons la place qu'occupe le darwinisme chez Marie Krysinska en montrant comment sa conception du progrès poétique s'inscrit en faux contre la théorie évolutionniste de Charles Darwin. Nous verrons que le rapport dialectique entre évolution harmonieuse et révolution spontanée sur lequel elle se base pour penser le progrès poétique peut être rapproché de la philosophie anarchiste, qui s'écarte elle-même du darwinisme social.

3.2.1. Une poétique du mouvement

Femme de lettres d'origine polonaise, Marie Krysinska émigre à Paris, où elle effectue des études en musique qu'elle aurait abandonnées assez tôt. Elle ne délaisse cependant jamais cette passion, accompagnant au piano de nombreux poètes lors des célèbres goguettes du Chat noir. Surnommée la « Calliope du Chat noir[493] », Marie Krysinska est l'une des rares femmes à investir les réseaux masculins qui animent le cabaret montmartrois. Elle est également la seule femme à être membre du cercle des Hydropathes[494], en plus d'être admise aux « Hirsutes », aux « Jemenfoutistes » et aux

[493] Florence Goulesque, « Impressionnisme poétique chez Marie Krysinska : esthétique de l'ambiguïté et démarche féministe », *loc. cit.*, p. 320.
[494] Notons toutefois que Sarah Bernhardt aurait porté le titre d'hydropathe, sans véritablement participer aux réunions du groupe. Rachilde aurait également été près du groupe dans les débuts de sa formation. Voir Marie Krysinska, *Rythmes pittoresques*, édition critique établie par Seth Whidden, Exeter, University of Exeter Press, 2003 [1890], p. 3.

« Zutistes ». À l'instar de plusieurs femmes de lettres de son époque, elle tient un salon littéraire chez elle au début des années 1880. Poète, compositrice et interprète, Marie Krysinska entre dans la vie littéraire par le biais d'espaces culturels associés à la bohème parisienne. Dès 1882, elle commence à publier ses poèmes dans des revues d'art et de littérature avant de les faire paraître en librairie. Elle signe plusieurs poèmes dans *La Revue blanche*, *La Plume* et *L'Ermitage*, revues qui se présentent comme les fers de lance de l'avant-garde artistique et littéraire de la fin du siècle. Ces revues ont en commun d'avoir été des vitrines culturelles qui ont contribué à la dissémination de la pensée anarchiste.

En parallèle, elle collabore régulièrement à *La Fronde*, quotidien féministe fondé par Marguerite Durand. Selon Gretchen Schultz, les textes qu'elle y publie témoignent d'une « politique de gauche qui privilégie la fraternité et l'affiliation plutôt qu'un individualisme désintéressé selon le modèle du poète de l'art pour l'art[495]. » Contrairement à ce que certaines études ont pu laisser croire, les écrits journalistiques de Marie Krysinska porteraient les traces d'un engagement politique. À l'époque où elle signe des poèmes dans les revues littéraires d'orientation libertaire, elle est loin d'être inconnue des milieux littéraires et artistiques. Non seulement elle fréquente le Chat noir, haut lieu de la bohème parisienne, mais elle a déjà publié une partie de sa production poétique en recueil aux éditions Alphonse Lemerre. Or cette visibilité ne lui vaut pas pour autant la reconnaissance de ses pairs, Marie Krysinska étant doublement marginalisée dans la sphère littéraire en tant que femme et poète symboliste. Se réclamant de l'invention du vers libre, elle s'attire « l'hostilité des symbolistes, qui lui contestèrent son rôle de précurseur, tout comme celle des

[495] Gretchen Schultz, « De la poétique féministe et la liberté sexuelle dans l'œuvre romanesque de Marie Krysinska », dans Adrianna M. Paliyenko, Gretchen Schultz et Seth Whidden (dir.), *Marie Krysinska. Innovations poétiques et combats littéraires (1857-1908)*, *op. cit.*, p. 183.

"classiques", adversaires des réformes prosodiques[496]. » De part et d'autre, elle est considérée comme un imposteur dans le champ littéraire. Ses origines étrangères ne jouent pas en sa faveur, « la désign[a]nt en outre comme cible aux défenseurs d'une pureté de la langue et du vers français[497]. » Victime de réactions xénophobes, Marie Krysinska manifeste une certaine méfiance à l'égard du patriotisme par laquelle elle rejoint la pensée libertaire de la fin du siècle[498].

L'invention du vers libre donne lieu à une véritable polémique au sein des milieux symbolistes, Gustave Kahn s'en attribuant la paternité alors que Marie Krysinska affirme en être la véritable instigatrice. Le vers libre correspond à un procédé esthétique qui s'oppose à l'alexandrin, règle d'or de la prosodie classique. En refusant de souscrire à la métrique traditionnelle, les vers-libristes mettent à mal la tradition littéraire française. Réclamer une telle invention implique dès lors de prendre acte pour une pratique esthétique ayant frayé la voie à toute une modernité poétique. Défendue par plusieurs hommes de lettres, dont les anarchistes André Ibels et Félix Fénéon[499], Marie Krysinska affirme que ses poèmes en vers libres sont antérieurs à ceux de Gustave Kahn. Elle déclare en effet avoir envoyé plusieurs poèmes en vers libres à la revue *La Vogue*, dont la publication aurait été refusée par Gustave Kahn au moment où il en était le rédacteur en chef[500]. Non seulement il aurait passé sous silence ses poèmes,

---

[496] Laurence Brogniez, « Marie Krysinska et le vers libre : l'outrage fait aux Muses », dans Christine Planté (dir.), *Masculin/Féminin dans la poésie et les poétiques du XIX^e^ siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Littérature et idéologies », 2002, p. 6.

[497] Christine Planté, « Marie Krysinska : Une femme poète en France à la fin du XIX^e^ siècle », dans Adrianna M. Paliyenko, Gretchen Schultz et Seth Whidden (dir.), *Marie Krysinska. Innovations poétiques et combats littéraires (1857-1908)*, *op. cit.*, p. 39.

[498] Selon Florence Goulesque, Marie Krysinska se distingue des écrivains polonais immigrés en France qui, à son époque ont « chanté le patriotisme envers la nation menacée ». Si ces écrits poétiques restent marqués par un héritage polonais, elle n'évoque jamais explicitement son appartenance à son pays d'origine. Voir Florence Goulesque, « Une femme voyageuse dans les flous artistiques symbolistes : "Devant le miroir," de Marie Krysinska, trio pour vers, prose et vers libre métissé », *Chimères*, vol. 25, numéro 1, oct. 1998, p. 3.

[499] Laurence Brogniez, « Marie Krysinska et le vers libre : l'outrage fait aux Muses », dans Christine Planté (dir.), *Masculin/Féminin dans la poésie et les poétiques du XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, p. 14.

[500] *Ibid*., p. 11.

mais il aurait ensuite profité de son absence aux États-Unis pour s'approprier la création du vers libre[501]. Si plusieurs historiennes reconnaissent aujourd'hui Marie Krysinska comme la véritable instigatrice du vers libre[502], d'autres vont plus loin en expliquant comment Gustave Kahn l'aurait volontairement écartée du champ littéraire dans le but de s'imposer comme chef de file du mouvement symboliste[503]. Dans un article publié en première page de *La Fronde*, Marie Krysinska déplore elle-même le fait qu'« une initiative émanant d'une femme [soit] considérée comme ne venant de nulle part et tombée de droit dans le domaine public[504]. » Alain Chevrier revient sur cette querelle en montrant qu'il reste toutefois difficile d'affirmer que l'invention du vers libre revient entièrement à la poète, cette pratique étant tributaire des multiples réécritures de ses poèmes en prose[505]. Il rappelle d'ailleurs, à juste titre, que l'originalité de sa poésie ne se réduit pas à cette querelle de priorité.

Bien plus intéressantes sont, en effet, les raisons qui incitent la poète à mobiliser le vers libre. Dans « L'avant-propos » aux *Joies errantes*, elle s'explique sur les effets poétiques qu'elle recherche :

> Nous déclarons en outre n'avoir jamais prétendu révolutionner quoi que ce soit, ni remplacer aucun mode prosodique par celui affectionné de nous – mais simplement faire de notre mieux et adopter à cette fin la formule qui nous convenait. Notre proposition d'art est celle-ci : atteindre au plus de Beauté expressive possible, par le moyen lyrique, subordonnant le cadre aux exigences *imprévues* de l'image, et rechercher assidûment la *surprise de style* comme dans la libre prose avec, de plus, le souci d'un rythme

[501] *Ibid*., p. 14.
[502] Hélène Millot, « Marie Krysinska », dans Christine Planté (dir.), *Femmes poètes du XIX^e siècle : Une anthologie*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1989, pp. 153-154.
[503] Laurence Brogniez, « Marie Krysinska et le vers libre : l'outrage fait aux Muses », dans Christine Planté (dir.), *Masculin/Féminin dans la poésie et les poétiques du XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 13.
[504] Marie Krysinska, « Conflit de la Rime et de la Raison », *La Fronde*, numéro 580, 11 juil. 1899.
[505] Sur cette question, voir Alain Chevrier « La place de Marie Krysinska dans la naissance du vers libre », dans Adrianna M. Paliyenko, Gretchen Schultz et Seth Whidden (dir.), *Marie Krysinska. Innovations poétiques et combats littéraires (1857-1908)*, *op. cit.*, pp. 79-93.

> particulier qui doit déterminer le caractère poétique déjà établi par le *ton* ou pour mieux dire le *diapason* élevé du langage[506].

Marie Krysinska n'entend pas faire table rase de la tradition littéraire en inventant une nouvelle forme esthétique. Elle cherche plutôt à ajouter du naturel et de la spontanéité à l'expression poétique en remaniant le vers à la manière de la prose libre. C'est donc du rythme qu'elle souhaite insuffler dans le vers pour favoriser l'émergence d'images et de sonorités originales. L'importance accordée au rythme témoigne de l'héritage de la musique et de la tradition orale dans la trajectoire de la poète[507] qui promeut une prosodie dégagée des contraintes de la métrique traditionnelle. Cette recherche du rythme, dans les écrits de Marie Krysinska, prend la forme d'une poétique du mouvement qui s'exprime autant sur le plan de la forme que sur celle du contenu.

En mars 1893, Marie Krysinska signe les poèmes « Reprise » et « La Chanson des Cendres » dans la revue littéraire *La Plume*. Le premier se présente comme un sonnet inversé qui constitue une variante de la forme traditionnelle du sonnet. Au XIX^{e} siècle, le sonnet est considéré comme la forme la plus exigeante de la poésie française[508]. Inventé par Auguste Brizeux[509], le sonnet inversé est pratiqué par plusieurs poètes dont Paul Verlaine qui en signe un intitulé « Résignation » dans son recueil *Poèmes saturniens*. Dans « Le Congrès des poètes », enquête lancée par *La Plume* en 1894[510], Marie Krysinska élit d'ailleurs Verlaine à titre de poète national. Elle le

---

[506] Marie Krysinska, « Avant-propos », *Joies errantes*, *op. cit.*, p. VI. Les passages sont soulignés par l'auteure.
[507] Voir Marie Krysinska, *Rythmes pittoresques*, *op. cit.*, p. 19.
[508] Christine Planté, *La Petite sœur de Balzac. Essai sur la femme* auteur, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Des deux sexes et autres », 2015, [1989], p. 217.
[509] Pascal Durand, « Le sonnet "renversé" chez les poètes de la modernité », dans Bertrand Degott et Pierre Garrigues (dir.), *Le Sonnet au risque du sonnet*, Paris, L'Harmattan, coll. « Critiques littéraires », 2006, p. 173.
[510] Cette enquête accorde la parole à trois femmes seulement sur près de deux cents personnalités interrogées. Il s'agit de Tola Dorian, Marie Krysinska et Pauline Savari. En 1896, la revue tient un « Deuxième Congrès des poètes » auquel participent Tola Dorian et Rachilde.

considère à la fois comme le « dernier des parnassiens[511] » et la « vigie, des prosodies indépendantes de l'avenir[512] ». En pratiquant le sonnet inversé, elle se pose en héritière de Verlaine dont le style d'écriture lui apparaît comme un vecteur de l'évolution littéraire. Le second, « La Chanson des Cendres », se présente quant à lui comme un poème en vers libres qui ne respecte pas un nombre fixe de syllabes. Ces deux poèmes paraissent dans *La Plume* avant d'être publiés en volume dans *Les Joies errantes*.

Marie Krysinska recycle les écrits qu'elle publie dans la presse pour les réactualiser dans de nouveaux contextes de publication. Cette pratique la rapproche d'une auteure comme Louise Michel qui situe la pratique du recyclage au fondement de son processus d'écriture. D'un support à l'autre, les poèmes de Marie Krysinska restent les mêmes, mais leur disposition matérielle change. Dans *La Plume*, « Reprise » précède « La Chanson des Cendres » alors que leur présentation est inversée dans le recueil. Une dédicace à Coquelin Cadet, acteur ayant fait carrière à la Comédie-Française, figure par ailleurs en tête de ce dernier. Est-ce un choix de la poète ou bien celui de la revue que de publier les deux poèmes dans cet ordre ? Si nous ne pouvons offrir une réponse définitive à cette question, nous pouvons toutefois interroger les effets entraînés par une telle disposition. Cette dernière les fait apparaître sous la forme d'une série ayant pour effet de les représenter comme une mise en application du programme esthétique de Marie Krysinska. Le premier poème, dans lequel elle inverse le sonnet, constitue le premier geste d'une remise en question des codes esthétiques de la poésie. Le second incarne quant à lui le passage vers la nouveauté poétique, le vers libre se présentant comme une stratégie qui intervient pour pousser plus loin cette première étape de déconstruction. Ensemble, ces poèmes mettent en acte les deux moments fondateurs de toute (r)évolution poétique, l'un étant associé à la contestation des règles établies, l'autre au processus duquel émergent de nouvelles formes esthétiques.

---

[511] Marie Krysinska, « [Le Congrès des poètes] », *La Plume*, numéro 132, 15 oct. 1894, p. 417.
[512] *Idem*.

Dans le poème « Reprise », Marie Krysinska modifie la structure traditionnelle du sonnet en inversant les couples de quatrains et de tercets. Cet exercice, couramment appelé « sonnet inversé », est ici présenté comme un « sonnet renversé ». Le choix d'un terme plutôt qu'un autre contribue à mettre en lumière le mécanisme de déconstruction à l'œuvre dans le poème. Marie Krysinska cherche à bousculer la forme du sonnet non seulement en renversant les strophes, mais également en libérant le vers de l'alexandrin. L'idée de renversement semble dès lors plus conforme aux intentions de la poète qui tente de transformer la forme figée du sonnet en y intégrant du mouvement. Le motif du mouvement, qui constitue le *modus operandi* du poème, s'exprime autant sur le plan de la forme que sur celui du contenu. Si l'expression poétique regagne un rythme organique, le poème met également en forme des représentations qui évoquent la spontanéité et le changement. Mettant en scène deux amoureux qui se tiennent la main en silence, le poème donne la voix à un « je » qui associe l'amour à un sentiment dont le caractère évanescent le rend d'autant plus puissant :

> Je ne veux de toi ni serment ni même
> Que tu me dises si tu m'aimes :
> Ne me demande pas non plus – ce serait mal –
> Où mon cœur tenta d'apaiser son mal !
>
> Goûtons cette minute éperdue,
> Grisés, comme d'un vin vermeil,
> De nos pleurs pareils à la neige fondue
> Par le Soleil[513].

Incompatible avec les démonstrations d'engagement, l'amour est dépeint comme une expérience éphémère qui s'apparente au cycle de reproduction de la nature. Dans un monde en constante évolution, où la neige fond inévitablement sous les rayons d'un soleil ardent, l'amour obéit à la loi universelle de l'impermanence. L'amour apparaît

[513] Marie Krysinska, « Reprise », *La Plume*, numéro 94, 15 mar. 1893, p. 121.

comme un sentiment vécu dans l'instant présent qui échappe, en ce sens, à toutes logiques de contrôle.

Cette poétique du mouvement s'exprime également dans « La Chanson des Cendres », poème en vers libres composé de quatre strophes. Si chacune des strophes suit un schéma de rimes continues, le poème présente une liberté rythmique en raison de la longueur inégale des vers. Marie Krysinska dépeint de nouveau le rapport amoureux au prisme du mouvement. Elle représente en effet l'amour à travers le symbole du feu dont le cycle de transformation fait écho à celui des saisons. Comme les flammes d'un foyer, qui se changent en cendres au moment où l'hiver laisse place au printemps, l'amour possède une nature impermanente. Que l'amour constitue une expérience éphémère n'empêche toutefois pas que celui-ci s'inscrive dans un processus cyclique qui en assure l'éternel recommencement :

Où sont les feux de joie roses comme les roses,
  Confidents de précieuses choses
Dont les batistes amoureuses se teignaient en rose ?

Tôt éteintes sont les flambées
  Des espérances envolées,
Même si l'on atteint ce qu'on a souhaité !

D'une main lente cueillons l'heure,
  Car le Bonheur
C'est l'Effort vers le Bonheur[514].

Chez Marie Krysinska, le bonheur amoureux est présenté comme un processus à mettre en œuvre et non comme une finalité à atteindre. Dans ce poème, nous pouvons lire une mémoire lointaine des « Roses de Saâdi », poème de Marceline Desbordes-Valmore

[514] Marie Krysinska, « La Chanson des Cendres », numéro 94, *La Plume*, 15 mar.1893, p. 121.

publié dans un recueil posthume intitulé *Poésies inédites*[515]. L'image de la rose à cueillir s'ancre en effet dans un même motif du *carpe diem* qui fait apparaître l'amour comme une réalité éphémère[516].

Le motif du mouvement traverse l'œuvre poétique de Marie Krysinska. En 1893, elle signe dans *L'Ermitage* un poème intitulé « La Vie », dans lequel elle représente l'évolution de l'existence à travers une poétique de l'impermanence basée sur le processus naturel de succession des saisons. Aussi éphémères soient-elles, les saisons obéissent à un cycle de reproduction infini qui évoque la nature même de la vie :

> Puis, par l'Hiver glacés,
> L'Amour et la Haine fraternellement vont dormir –
> Blêmes trépassés –
> Sous les neiges sans couleur
> Notre cœur se meurt ;
> Seules (*sic*) les pâles chrysanthèmes du Souvenir
> Se penchent sur notre cœur qui va dormir…
>
> Mais, la minute brève d'une Vie
> Contient toute la joie – aussi
> Tout le tourment des âges évanouis –
> Et le frisson fugace dont notre âme a frémi
> C'est le Frisson de l'Infini[517].

Ces deux strophes, situées à la fin du poème, évoquent la manière dont ce cycle ne constitue pas une fin en soi, mais le devenir même de l'existence. La naturalisation du temps permet à Marie Krysinska de donner à lire une réflexion plus générale sur l'évolution humaine. En volume, le poème est d'ailleurs dédié à Eugène Ledrain, archéologue orientaliste lui ayant sans doute inspiré quelques réflexions

[515] Marceline Desbordes-Valmore, *Poésies inédites*, publiées par Gustave Revilliod, Genève, Imprimerie Jules Fick, 1860.
[516] Notons toutefois que les poèmes se distinguent sur le plan formel. Celui de Marie Krysinska comporte quatre tercets, alors que celui de Marceline Desbordes-Valmore n'en contient que trois.
[517] Marie Krysinska, « La Vie », *L'Ermitage*, numéro 7, juil. 1893, p. 30.

philosophiques. Or la représentation d'une nature autorégulée chez Marie Krysinska peut être rapprochée de la manière dont les anarchistes naturalisent la révolution pour évoquer l'évolution d'un monde basé sur une logique antiautoritaire.

3.2.2. L'évolution au miroir de la révolution

Au XIX^e^ siècle, la nature est une référence majeure pour toute une partie de la pensée anarchiste. Dans une logique antiautoritaire, la nature constitue en effet un exemple de choix pour évoquer un monde qui s'autorégule, où chaque élément de l'écosystème suit des cycles et des temporalités propres. L'imagerie de la nature ne concerne plus le pittoresque ou le romantique, mais représente plutôt le principe philosophique du changement. Pour plusieurs anarchistes, le monde repose sur une succession de phénomènes qui répondent à une logique universelle du « changement incessant, du refus de toute mise en ordre[518]. » C'est le propos que tient Élisée Reclus dans une conférence intitulée *Évolution et révolution*, dans laquelle il avance que l'évolution repose sur un processus de révolution permanente. Chez l'anarchiste géographe, les phénomènes naturels et sociaux ne sont que l'expression d'une « grande évolution, entraînant toutes choses dans son tourbillon sans fin[519]. » La révolution sociale n'apparaîtrait dès lors que comme le prolongement du processus naturel de l'évolution.

Cette pensée existait déjà chez un penseur comme Michel Bakounine sous la plume duquel le mouvement devient un synonyme d'action :

> L'Être réel [...] est le devenir [...] : c'est-à-dire le mouvement toujours et éternellement résultant de la somme infinie de tous les mouvements partiels jusqu'aux infiniment petits, l'ensemble total des actions et des réactions

[518] Daniel Colson, *Petit lexique de philosophie anarchiste. De Proudhon à Deleuze*, Paris Librairie générale française, coll. « Livre de proche », 2001, p. 194.
[519] Élisée Reclus, *L'Évolution, la révolution et l'idéal anarchique*, *op. cit.*, p. 2.

> mutuelles et des transformations incessantes de toutes les choses qui se produisent et qui disparaissent tour à tour [...][520].

Le concept de mouvement incarne en ce sens l'idéal anarchiste du devenir qui recoupe le principe marxiste du matérialisme historique. Les rapprochements opérés entre mouvement et révolution prennent une signification toute particulière dans le cadre d'une conférence prononcée par Reclus, dans la loge maçonnique des Amis Philanthropes de Bruxelles en 1894[521]. Reclus vient jeter un nouvel éclairage sur les attentats anarchistes qui viennent de se terminer en France. Il cherche à réhabiliter l'image publique de l'anarchisme, désormais associé à des actes de violence gratuite, en véhiculant un discours rassurant sur la révolution sociale. À l'heure où les attentats ont fait mauvaise presse à l'anarchisme, Reclus montre que la violence constitue le moteur de la société en général : « Sans doute le mouvement des transformations entraînera des violences et des révolutions, mais déjà le monde ambiant est-il autre chose que violence continue et révolution permanente[522] ? » Il pousse cette logique encore plus loin en avançant que la société autoritaire évolue elle-même selon une logique de révolution constante. Vu ainsi, le monde constitue le produit d'une série de transformations qui accordent un sens à l'action révolutionnaire.

C'est à travers cette vision d'un monde rythmé par le changement que la poésie de Marie Krysinska rejoint la pensée philosophique des anarchistes. L'évolution est un thème central de ses poèmes, où le monde est pensé selon une logique d'harmonie et d'autorégulation. Dans « La Vie », elle dépeint l'évolution de la vie à travers le cycle des saisons. Or elle recourt à des clichés de l'imagerie révolutionnaire pour décrire la transition entre l'été et l'hiver :

---

[520] Cité dans Daniel Colson, *Petit lexique de philosophie anarchiste de Proudhon à Deleuze*, *op. cit.*, p. 74.
[521] Cette conférence, intitulée *L'Anarchie*, paraît en plusieurs livraisons dans *Les Temps nouveaux* avant d'être publiée en brochure grâce à ce même journal.
[522] Élisée Reclus, *L'Anarchie*, Paris, Publications des « Temps nouveaux », 1896, p. 23.

Toutes les belles fleurs tentent nos mains avides,
Nos pas sont attirés vers l'horizon splendide –
Mais notre pas trébuche aux pierres du chemin
Et les ronces déchirent nos mains.
Au pressoir rouge de l'Automne
Bout le flot mauvais des haineux levains;
Le tocsin des désastres sonne
Et ruisselle le sang rouge – comme le vin[523].

Le cycle des saisons apparaît comme une manière de représenter le processus d'évolution propre à tous les phénomènes naturels ou humains. Nous pouvons inscrire ce poème dans un rapport d'interdiscursivité avec l'œuvre poétique de Louise Michel, qui naturalise le processus révolutionnaire pour montrer comment l'univers fonctionne selon un schéma d'évolution écartant toutes formes de principe autoritaire. Dans le poème « Noce rouge », elle présente la révolution sous la forme d'une allégorie de la mort ancrée dans les symboles du tocsin et de la moisson :

Le sang fait fleurir la Vengeance,
Comme l'eau fleurit les gazons;
Bientôt viendra la délivrance,
Bientôt les vermeilles moissons !
Ce sont les noces les plus belles
Les rouges noces de la Mort !
Tocsin, tocsin, frappe tes ailes.
Qu'on ne s'endorme pas !
Tocsin, tocsin, sonne le glas !
Le glas[524] !

Ici, Louise Michel représente l'évidence du processus révolutionnaire en mettant en scène le cycle des saisons. Ces « saisons de l'anarchie[525] » montrent comment la

[523] Marie Krysinska, « La Vie », *loc. cit.*, p. 29.
[524] Louise Michel, « Les noces rouges », *loc. cit.*
[525] Formulation empruntée à Claude Rétat et Stéphane Zékian dans la présentation qui ouvre l'édition critique des *Trois romans : Les Microbes humains, Le Monde nouveau, Le Claque-dents*, de Louise Michel. Voir p. 24.

révolution se situe au cœur de l'évolution qui apparaît sous la forme d'un mouvement de transformation incessant. L'ordre du monde est fondé sur une série de mouvements perpétuels qui font de la révolution une étape nécessaire de l'évolution.

Lectrice de Charles Darwin, Marie Krysinska n'est pas étrangère à cette question de l'évolution qui se pose généralement avec celle de révolution. La fin du XIX^e siècle est une époque marquée par le positivisme, pensée philosophique qui place l'observation scientifique au premier plan de la réflexion sur le progrès. La théorie de l'évolution de Darwin est popularisée en France grâce à la première traduction française de *L'Origine des espèces*. Cette traduction est effectuée en 1862 par Clémence Royer, philosophe et scientifique dont nous reparlerons dans le dernier chapitre de la thèse. Le naturaliste développe une théorie inédite de l'histoire naturelle qui postule que l'évolution est déterminée par une lutte pour l'existence ayant pour effet de ne conserver que les attributs les plus avantageux pour la survie des espèces vivantes. Ce que Darwin appelle le « sélectionnisme naturel[526] » ou « la survivance du plus apte[527] » constituerait le principe qui permettrait au vivant, et à l'humain plus particulièrement, de s'adapter au fil de l'évolution. De par leur vision matérialiste de l'histoire, les anarchistes ne peuvent qu'être interpellés par cette théorie qui entend définir les grands principes qui régissent l'évolution. La plupart d'entre eux s'opposent au darwinisme social, compris comme une manière d'appliquer les thèses évolutionnistes de Darwin au fonctionnement de la société[528]. Le terme a d'ailleurs été popularisé par l'anarchiste Émile Gautier qui lui accorde un sens péjoratif dans la brochure *Le Darwinisme social* publiée en 1880. Dans *L'Entr'aide, un facteur de l'évolution*, Pierre Kropotkine montre que ce n'est pas la lutte mais bien l'entraide qui constitue le moteur de l'évolution animale et humaine. C'est cette même entraide, selon

---

[526] Charles Darwin, *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la lutte pour l'existence dans la nature*, trad. par J.-J. Moulinié, Paris, C. Reinwald, 1873 [1859], p. 85.
[527] *Idem*.
[528] Daniel Becquemont, *Darwin, darwinisme, évolutionnisme*, Paris, Éditions Kimé, coll. « Histoire des idées », 1992, p. 231.

lui, qui participe au progrès social en permettant aux prolétaires, par exemple, d'unir leurs forces sous la forme de coopératives ouvrières[529].

La théorie et la pratique poétiques de Marie Krysinska portent les marques d'une réflexion sur « le sens darwinien du mot *évolution*, compris comme un "acheminement vers le mieux"[530] ». Elle se demande, plus particulièrement, si cette vision du progrès « convient à la production de nouvelles formes poétiques et à la nature du génie[531]. » Marie Krysinska élabore une conception de l'évolution poétique qui s'écarte de la vision darwinienne de l'évolution. Dans la préface aux *Intermèdes : Nouveaux rythmes pittoresques* intitulée « Introduction sur les évolutions rationnelles », elle montre comment l'évolution poétique n'est pas linéaire mais qu'elle résulte plutôt des nouvelles formes esthétiques qui émergent de manière spontanée. Pour elle, le « vœu de perfectibilité[532] » évoqué par Darwin ne peut être appliqué à l'évolution des œuvres littéraires :

> Mais il serait fort erroné d'appliquer ces lois aux œuvres des artistes, aux productions de la Pensée et du Rêve humains, car il est du ressort de l'Art seul d'atteindre à l'Absolu, sans transitions. Le propre du génie c'est d'être révélateur par sa manifestation soudaine, et c'est avec les exemples qu'il laisse sur son passage que sont faites la tradition, la science et la règle[533].

---

[529] Les rapports de Kropotkine au darwinisme sont toutefois beaucoup complexes qu'ils ne le paraissent. Des études récentes ont démontré qu'il s'oppose aux arguments de Darwin tout en reprenant sa grille d'analyse anthropologique. Voir à ce sujet Renaud Garcia, *La nature de l'entraide : Pierre Kropotkine et les fondements biologiques de l'anarchisme*, Lyon, ENS Éditions, coll. « La croisée des chemins », 2015.

[530] Adrianna M. Paliyenko, Gretchen Schultz et Seth Whidden, « Préface », dans Adrianna M. Paliyenko, Gretchen Schultz et Seth Whidden (dir.), *Marie Krysinska. Innovations poétiques et combats littéraires (1857-1908)*, *op. cit.*, p. 17.

[531] *Idem*.

[532] Marie Krysinska, « Introduction sur les évolutions rationnelles », *Intermèdes : Nouveaux rythmes pittoresques*, Paris, Librairie Léon Vanier, 1903, p. V.

[533] *Idem*.

L'histoire littéraire ne pourrait être pensée de la même manière que l'histoire naturelle en raison du caractère spontané que revêt le génie créateur. Les pratiques esthétiques auraient la spécificité d'évoluer à « toutes les fois que surgit une individualité, douée de force créatrice[534] ». Selon Adrianna M. Paliyenko, Marie Krysinska « s'inscrit dans le sillage darwinien, mais à contre-courant de la théorie évolutionniste au sens strict du terme[535] » puisqu'elle montre comment les œuvres de l'esprit échappent à la « logique évolutionnaire d'adaptation dans laquelle opère le sélectionnisme naturel des traits les plus utiles à la survie humaine[536]. » Si le génie créateur est désigné comme celui qui participe à la transformation imprévisible des pratiques esthétiques, la plupart des œuvres évoluent quant à elles selon les « lois immuables d'Équilibre, d'Harmonie et de Logique[537]. » Ces lois organisent ce que Marie Krysinska désigne comme « les évolutions rationnelles[538] », c'est-à-dire l'évolution constante des formes poétiques qui fondent la tradition littéraire, à laquelle vient s'opposer la spontanéité du génie créateur. C'est sur ce point que l'évolution poétique chez Marie Krysinska peut être rapprochée de la révolution sociale telle qu'elle est pensée par les anarchistes.

Bien qu'elle affirme que la vie esthétique se transforme d'une manière tout à fait différente que les sociétés humaines, sa théorie de l'évolution poétique évoque la philosophie libertaire de l'évolution. L'idée que les œuvres poétiques évoluent de manière rationnelle, jusqu'à ce qu'un génie intervienne pour bousculer les pratiques admises, ne semble pas incompatible avec la vision que les anarchistes ont de la révolution. D'un point de vue anarchiste, l'évolution peut être pensée comme un processus d'autorégulation qui repose sur une série de révolutions constantes. Le génie

---

[534] *Ibid*., p. VI.
[535] Adrianna M. Paliyenko « Marie Krysinska, théoricienne de l'évolution poétique : Le darwinisme, l'esthétique et le propre du Génie », dans Adrianna M. Paliyenko, Gretchen Schultz et Seth Whidden (dir.), *Marie Krysinska. Innovations poétiques et combats littéraires (1857-1908)*, *op. cit.*, p. 51.
[536] *Ibid*., p. 57.
[537] Marie Krysinska, « Introduction sur les évolutions rationnelles », *Intermèdes : Nouveaux rythmes pittoresques*, *op. cit.*, p. VII.
[538] *Ibid.*, p. XIII.

créateur, tel que le pense Marie Krysinska, évoque les révolutions spontanées qui fondent la logique antiautoritaire du monde selon les anarchistes. Cette logique antiautoritaire rappelle également le principe des évolutions rationnelles, compris par la poète comme la somme des productions de l'esprit régies par des lois universelles d'équilibre et d'harmonie. Si la théorie de l'évolution poétique de Marie Krysinska rejoint la vision du progrès social promue par les anarchistes, c'est en raison de leur relecture analogue des théories de Darwin.

Marie Krysinska propose une théorie originale de l'évolution poétique qui manifeste des points communs avec la manière dont les anarchistes appréhendent le changement social. La poète se distingue toutefois des anarchistes puisqu'elle privilégie le terme d'évolution à celui de révolution pour penser les transformations qui ébranlent la tradition littéraire. Elle concentre également les efforts de changement dans la force d'un seul génie créateur, alors que les anarchistes misent généralement sur l'action de la collectivité dans le processus de rénovation sociale[539]. Nous pouvons néanmoins établir un parallèle entre cette figure du créateur et celle du terroriste anarchiste dont les actions spontanées bouleversent à leur manière le cours de l'évolution. Chez Marie Krysinska, la poétique du mouvement prend une forme à la fois thématique et formelle. La poète donne à lire des représentations ancrées dans une logique du temps et du changement qui entre en adéquation avec la forme rythmée des poèmes en vers libres. Mais c'est également toute une théorie de l'évolution poétique que Marie Krysinska met en œuvre pour réfléchir à la vie esthétique. Ensemble, ces trois dimensions permettent de l'inscrire dans une mouvance à la fois symboliste et anarchiste. Même si elle reste en marge des milieux symbolistes et qu'elle ne se réclame jamais de l'anarchisme, elle figure de plein droit parmi les poètes dont les écrits peuvent être lus à la lumière des rapprochements qu'ils opèrent entre les deux courants.

[539] Rappelons que le courant individualiste reste marginal au sein du mouvement anarchiste jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle.

3.3. Fictions anarchistes : entre rêve et réalité

Au moment où Marie Krysinska collabore aux revues littéraires, quelques femmes de lettres signent également de courts textes de fiction dans la presse anarchiste. Tributaire de l'industrialisation et de la libéralisation économique, l'avènement de la presse périodique instaure de nouvelles modalités d'écriture – brièveté, périodicité, salaire à la livraison – qui accélèrent l'entrée des femmes en littérature. La floraison des journaux, dont le formatage des rubriques appelle à la brièveté et la concision, favorise l'entrée des femmes dans l'univers de la fiction. La presse anarchiste n'échappe pas à ce phénomène, les formes littéraires brèves permettant aux femmes de mettre en forme leur discours politique. La fiction constitue en effet une stratégie pour façonner un imaginaire de l'action ancré dans l'actualité du mouvement anarchiste. En 1891, Séverine fait paraître dans *La Plume* « L'ouvrier de fabrique », nouvelle littéraire dans laquelle elle jette un regard compatissant sur l'aliénation économique des ouvriers. Deux ans plus tard, Marie Salel signe dans *L'Agitateur* un dialogue comique entre un bourgeois et son épouse sur le sujet des attentats anarchistes. Dans *L'Endehors*, Marie Huot publie « Dans le rêve », parabole où elle formule une critique féministe de l'idéal anarchiste. D'un point de vue formel, ces textes se présentent comme de courtes fictions politiques qui se situent à la croisée de plusieurs genres littéraires. Les femmes misent sur la fiction pour véhiculer un discours politique dans lequel elles posent un regard nouveau sur les possibles et les limites de la lutte anarchiste. La fiction leur permet en effet d'éclairer la part de réalité que les discours révolutionnaires tendent à laisser dans l'ombre. Elle devient dès lors une manière d'exposer en quoi l'anarchisme se présente parfois lui-même comme une véritable fiction politique.

3.3.1. Séverine, une écriture du reportage

Première femme journaliste à vivre de sa plume, Séverine est aujourd'hui reconnue comme l'une des pionnières de la presse française. En 1883, elle signe ses

premiers articles sous le pseudonyme de Séverin dans *Le Cri du peuple*, journal fondé par Jules Vallès. Cette collaboration permet à Séverine d'intégrer une « école de journalisme avant l'heure[540] » et d'acquérir du même coup une formation politique. À la mort de l'ancien communard en 1885, elle reprend la direction du journal qu'elle quitte ensuite en raison des conflits idéologiques qui l'opposent à Jules Guesde. Le rôle que joue Vallès dans la carrière journalistique de Séverine rend compte de l'importance des hommes dans l'accès des femmes à l'activité journalistique au XIX[e] siècle[541]. À plus forte raison, il témoigne de la complicité militante que plusieurs femmes entretiennent avec des hommes qui influencent leur éducation politique. Nous pouvons penser à la relation intellectuelle qu'entretiennent Louise Michel et Victor Hugo, mais aussi à celle d'Alexandra David-Néel et d'Élisée Reclus, géographe grâce auquel l'exploratrice s'est initiée très tôt aux idées libertaires. Peu de temps après sa rencontre avec Vallès, Séverine manifeste ses sympathies anarchistes en signant l'article « Aux Responsables » dans lequel elle défend Clément Duval[542], partisan de la reprise individuelle ayant été emprisonné pour vol. Elle ne cesse par la suite d'exprimer une sensibilité libertaire par laquelle elle gagne le respect de nombreux anarchistes de son époque. En témoigne la place significative que *La Révolte* et *Les Temps nouveaux* accordent à ses écrits dans leurs suppléments littéraires (voir Annexe C[543]).

---

[540] Marie-Ève Thérenty, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, *op. cit.*, p. 127.
[541] *Ibid*., p. 28.
[542] *Ibid*., p. 130.
[543] Les écrits de femmes publiés dans ces suppléments littéraires mériteraient de faire l'objet d'une étude approfondie. À chaque semaine, *La Révolte* et *Les Temps nouveaux* font paraître des suppléments littéraires annexés aux numéros réguliers. Ces suppléments comportent des textes littéraires reproduits sans égard aux droits d'auteurs. Il sont autant écrits par des auteurs défunts que vivants qui entretiennent des rapports variables avec l'anarchisme. Certains sont des écrivains anarchistes confirmés, alors que d'autres sont des écrivains conservateurs dont les textes sont diffusés en raison des réinterprétations libertaires qui peuvent en être faites. Les journaux accordent plus de visibilité à la production textuelle des femmes dans leurs suppléments littéraires que dans leurs pages. Une étude de ces suppléments nous permettrait de comprendre la valeur que les journaux accordent à certaines auteures, du présent ou du passé, par rapport à une collaboration féminine plus directe.

Un des aspects remarquables de l'activité journalistique de Séverine est certainement l'ampleur de sa production qui s'élève à plus de six mille articles, publiés dans une centaine de journaux différents[544]. Séverine se taille une place de choix dans la presse, autant dans des quotidiens à grand tirage tels *Le Gaulois* et *Le Gil Blas*, que dans des journaux militants comme le quotidien féministe *La Fronde* ou la revue d'idées *L'Art social*. Inventrice de la pratique du reportage, Séverine base « ses innovations sur une revendication de sa spécificité féminine[545] ». Elle transgresse en effet les interdits féminins en investissant des lieux publics traditionnellement réservés aux hommes tout en exposant son identité sexuée à travers l'expression assumée d'une sensibilité féminine[546]. L'un de ses reportages les plus notables est certainement celui qu'elle publie en juillet 1890 dans *Le Gaulois* sous le titre « Au pays noir ». Dans ce reportage, elle fait état des dégâts entraînés par une explosion accidentelle – communément appelée un coup de grisou – ayant eu lieu dans les mines de Saint-Étienne. Cette couverture médiatique donne à l'événement une visibilité retentissante, la journaliste parvenant à récolter près de quarante-cinq mille francs au bénéfice des mineurs en quelques jours seulement[547].

Renommée pour ses écrits journalistiques, Séverine l'est moins pour ses textes littéraires en dépit du fait qu'elle ait publié plusieurs nouvelles dans la presse, notamment dans des revues littéraires telles *La Plume* et *La Revue blanche*. Séverine mérite une place parmi les nouvellistes libertaires dont plusieurs ont été redécouverts grâce aux recherches de Vittorio Frigerio sur la presse militante[548]. De plus, elle

[544] Marie-Ève Thérenty, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, *op. cit.*, p. 134.
[545] *Ibid.*, p. 133.
[546] Christine Planté et Marie-Ève Thérenty, « "Séparatismes" médiatiques 2 : identités de genre », dans Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, *op.cit.*, p. 1459.
[547] Marie-Ève Thérenty, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, *op. cit.*, p. 136.
[548] Voir l'ouvrage *Nouvelles anarchistes. La création littéraire dans la presse militante (1890-1946)* de Vittorio Frigerio. Nous regrettons toutefois de ne pouvoir y lire que deux nouvelles écrites par des femmes, soit Fanny Clar et une certaine Lucie de la rue Monge.

s'inscrit dans une tradition littéraire de la nouvelle féminine ayant débuté dès la Renaissance avec Madame de Lafayette, auteure de *La Princesse de Clèves*. En 1891, elle signe une nouvelle intitulée « L'ouvrier de fabrique » sous le pseudonyme de Séverin Rémy. Cette nouvelle est publiée dans un numéro exceptionnel de *La Plume* consacré à la littérature socialiste. Aux côtés de Séverine cohabitent les signatures de nombreuses personnalités anarchistes dont Louise Michel[549], Octave Mirbeau et Charles Malato. La publication d'un tel numéro, paru un an avant le début de l'ère des attentats, montre que les distinctions entre anarchisme et socialisme sont encore floues au sein des revues littéraires. L'assimilation des deux courants prouve en effet que l'ère des attentats joue un rôle important dans la reconnaissance médiatique de l'anarchisme en tant que mouvement distinct et autonome. À plus forte raison, cette nouvelle rend compte des stratégies d'écriture singulières que Séverine mobilise pour offrir un portrait nuancé de la lutte révolutionnaire. Nous verrons comment elle aborde la question complexe de la lutte ouvrière à travers la mise en scène d'un regard compatissant qui rappelle sa pratique journalistique du reportage.

Dans « L'ouvrier de fabrique », Séverine dépeint la journée typique d'un ouvrier de son arrivée à l'atelier jusqu'à son retour au logis. Elle s'inscrit dès lors dans la vogue des textes libertaires qui cherchent à représenter la culture prolétaire dans la littérature. Selon Thierry Maricourt, la « parole ouvrière[550] » des anarchistes se distingue de celle développée dans la littérature prolétarienne en ce qu'elle « ne peut que prôner, ouvertement ou non, l'abolition du salariat[551]. » Séverine appartient à cette mouvance d'écrivains libertaires qui dénoncent l'exploitation de la classe ouvrière. Or

[549] La revue publie « La Révolution vaincue » de Louise Michel, poème ayant été écrit au moment où elle était emprisonnée dans la prison de Versailles en 1871. Ce même poème reparaît, un an plus tard, dans l'*Harmonie*, périodique anarchiste fondé à Marseille par Eugène Bure. La circulation de ce poème dans la presse anarchiste témoigne non seulement du processus de réécriture auquel s'adonne Louise Michel, mais également du phénomène de recyclage qui s'opère entre les différents périodiques. Cette pratique du recyclage témoigne d'une volonté commune de réactualiser le discours anarchiste en fonction des contextes politiques dans lesquels il s'inscrit et des différents lectorats auxquels il s'adresse.
[550] Thierry Maricourt, *Histoire de la littérature libertaire en France*, *op. cit.*, p. 25.
[551] *Ibid*., p. 28.

elle se rapproche plus spécifiquement de ceux qui, comme Octave Mirbeau, se méfient des formes de propagande qui enseignent aux prolétaires à se révolter tout en manifestant une attitude de mépris vis-à-vis de leur classe sociale[552]. Séverine esquisse une critique nuancée de la révolte ouvrière, dénonçant à la fois l'aliénation dont le prolétariat est victime tout en mettant en lumière les conditions matérielles qui l'empêchent de développer une véritable conscience politique. En ce sens, elle propose des représentations littéraires qui révèlent le regard compatissant qu'elle pose sur la classe ouvrière et qu'elle adopte notamment dans sa pratique du reportage. La représentation de l'ouvrier chez Séverine obéit au principe de la « caractérisation paroxystique[553] », un des éléments fondamentaux qui structure la nouvelle littéraire au XIX^{e} siècle. La caractérisation paroxystique consiste à attribuer des traits saillants à des personnages dans le but de leur conférer une dimension allégorique. Cette stratégie se traduit par une qualification exagérée où « chaque état, chaque qualité, chaque sentiment est poussé à son paroxysme[554]. »

Dans la nouvelle de Séverine, l'ouvrier apparaît comme une abstraction de la réalité collective de l'aliénation. Dépourvu d'identité individuelle, il est associé à un « homme-outil[555] » qui répète les mêmes gestes élémentaires. Le néologisme formé par Séverine fait écho au terme de « l'homme-machine[556] », inventé par le philosophe matérialiste Julien Offray de La Mettrie au XVIII^{e} siècle. Il est convoqué ici afin de lever le voile sur la déshumanisation des ouvriers à l'ère de l'industrialisation capitaliste. Il représente en effet les prolétaires qui, dépossédés de leurs moyens de production, ne deviennent qu'une force de travail destinée à faire fonctionner des machines. L'homme-outil personnifie dès lors cette masse prolétaire constituée de

[552] *Ibid*., p. 30.
[553] Florence Goyet, *La Nouvelle, 1870-1925. Description d'un genre à son apogée*, Paris, Presses universitaires de France, 1993, p. 15.
[554] *Ibid*., p. 17.
[555] Séverin Rémy, « L'ouvrier de fabrique », *La Plume*, numéro 49, 1er mai 1891, p. 153.
[556] Julien Offray de La Mettrie, *L'Homme-machine*, Paris, Fayard, coll. « Mille et Une nuits », 2000 [1747].

« fils de pauvreté, [d']artisans de la richesse, qui, soir et matin, parcourent le chemin de croix du réduit à l'atelier[557] ». La référence religieuse vise à dépeindre le travail comme un acte de résignation perpétuellement endossé par les travailleurs. Le procédé de caractérisation paroxystique, employé par Séverine pour décrire l'exploitation, constitue un élément structurant du genre de la nouvelle dont la brièveté exige une certaine économie de moyens[558]. Il s'étend d'ailleurs à l'ensemble de « L'ouvrier de fabrique », le récit s'organisant autour d'un schéma antithétique qui oppose l'expérience de l'aliénation à un idéal de liberté.

D'une part, la nouvelle donne à lire une critique de l'exploitation en mettant en lumière la manière dont l'ouvrier n'est que l'esclave de ses machines :

> Autour de lui, les courroies glissent souples et fortes, les bielles s'abaissent en cadence et se relèvent entraînant les rouages qui mordent…; comme un monstre aux bras de fer, accroupi, s'étirant d'une intense frénésie, l'acier dans tous les coins, luit, siffle, guette et gronde, et rejette des poussières qui dansent, aveuglantes et mortelles, en la sombreur (*sic*) féconde du lieu. Cependant impassible, l'homme-outil ouvre, ouvre sans répit; hanté il est par la crainte du maître, dont la valetaille aux paroles dures est là qui le presse et l'obsède; ses doigts tordus à la longue étreignent l'outil, et silencieux, ahanant il reste, courbé plus bas, plus longtemps que le serf de jadis poignant l'araire sur son maigre sillon[559].

Revêtant les contours d'un monde apocalyptique, la fabrique est présentée comme un espace où les machines règnent en maîtres sur l'ouvrier. La machine prend la forme d'un monstre tentaculaire dont les mouvements guettent les moindres efforts déployés. Les descriptions de l'atmosphère visuelle et sonore créent un effet d'intensité qui transforme le récit réaliste en univers dystopique. Dans la nouvelle, l'imaginaire de la violence s'incarne à travers cette représentation critique du monde industriel. Si la

[557] Séverin Rémy, « L'ouvrier de fabrique », *loc. cit.*, p. 153.
[558] Florence Goyet, *La Nouvelle, 1870-1925. Description d'un genre à son apogée*, *op. cit.*, p. 8.
[559] Séverin Rémy, « L'ouvrier de fabrique », *loc. cit.*, p. 153.

violence s'exprime dans la forme mécanique des machines, elle prend également les traits d'une violence symbolique incorporée par la classe prolétaire. Théorisée un siècle plus tard par le sociologue Pierre Bourdieu, la violence symbolique désigne l'ensemble des hiérarchies qui maintiennent les inégalités sociales grâce à l'incorporation par les dominés des normes structurant leurs rapports avec les dominants[560]. Cette violence symbolique apparaît chez Séverine à travers le caractère impassible de l'ouvrier qui accomplit son dur labeur dans l'abnégation la plus complète. L'ouvrier de l'ère industrielle semble plus exploité que son ancêtre esclave du fait qu'il est en partie responsable de son exploitation. La nouvelle laisse en effet entendre que les rapports de classe entre maîtres et esclaves se sont transformés pour laisser place à une forme d'aliénation où les ouvriers incarnent désormais leurs propres bourreaux.

Or Séverine représente l'incapacité de l'ouvrier à se révolter comme le produit d'une aliénation économique plutôt que comme un désintéressement envers la cause politique. Face à l'urgence de vivre, les ouvriers n'ont d'autres choix que de réprimer tout espoir de révolte :

> Et la menace et le bruit se confondent aux approches de son crâne où le besoin sonne son tocsin; il faut vivre ! Donc, nulle révolte. À peine le geste du poing fermé au dos du chef, où l'éclair fuyant de la haine promptement éteint sous la paupière cillante[561].

Le tocsin, qui constitue un cliché de l'imagerie révolutionnaire, incarne ici l'instinct de survie qui pousse l'ouvrier à continuer de travailler malgré l'ampleur de son exploitation. Le tocsin, symbole annonciateur de la révolution sociale, apparaît dans la nouvelle de Séverine comme une conscience qui s'adresse aux ouvriers pour leur rappeler la nécessité de leur travail quotidien. Séverine s'oppose en ce sens à un type

[560] Voir Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Sens commun », 1970, p. 18.
[561] Séverin Rémy, « L'ouvrier de fabrique », *loc. cit.*, p. 153.

de discours qui apparaît dans la littérature anarchiste, où l'ouvrier est taxé de « suivisme[562] » en raison de son prétendu manque d'initiative politique. Elle s'éloigne en effet d'une représentation misérabiliste de l'ouvrier en mettant en forme une réflexion sur la lutte ouvrière, marquée par la présence d'un regard empathique qui évoque sa pratique du reportage. Si Thierry Maricourt affirme qu'elle fait preuve d'un socialisme « sentimental[563] », ce sentimentalisme participe d'une stratégie rhétorique pour redresser l'image d'une classe ouvrière dépourvue de conscience politique. Car l'ouvrier chez Séverine n'est pas complètement aveuglé par sa condition. Il est plutôt en proie à un dilemme intérieur entre l'urgence de travailler pour assurer sa survie économique et la nécessité de se révolter pour mettre fin à son exploitation. En filigrane de la nouvelle, Séverine esquisse un idéal révolutionnaire de liberté. Que l'ouvrier soit encore peu enclin à l'action n'empêche pas que des espoirs de révolte puissent un jour germer dans son esprit. C'est ainsi que la voix narrative s'adresse à l'homme-outil pour l'inciter à reprendre le contrôle sur sa vie : « Chut ! tu es libre de ne pas te vendre et tu es libre de crever[564]. » Cette intrusion de l'instance narrative dans le récit constitue une stratégie rhétorique par laquelle Séverine rappelle aux lecteurs que, même dans les conditions les plus difficiles, la classe ouvrière possède toujours les armes nécessaires pour rompre les chaînes de l'exploitation.

La nouvelle porte les traces d'un journalisme qui entend dénoncer les conditions de travail des ouvriers tout en posant un regard compatissant sur leur situation. La représentation qu'elle donne à lire de l'ouvrier s'arrime au discours qu'elle tient dans ses articles journalistiques. Bien qu'elle ne prône pas l'illégalisme, elle prend la défense de Clément Duval, voué aux gémonies par les rédacteurs du *Cri du peuple*, en affirmant être : « [a]vec les pauvres toujours – malgré leurs erreurs, malgré leurs fautes… malgré

[562] Thierry Maricourt, *Histoire de la littérature libertaire en France*, *op. cit.*, p. 26.
[563] *Ibid*., p. 234.
[564] Séverin Rémy, « L'ouvrier de fabrique », *loc. cit.*, p. 153.

leurs crimes[565] ! » Dans son activité journalistique, Séverine se montre solidaire avec les militants qui tentent par tous les moyens d'échapper à la misère sociale. Cette posture d'empathie se retrouve également dans « L'ouvrier de fabrique », où Séverine montre que la subordination des ouvriers relève avant tout de leur aliénation économique. Dans cette perspective, elle redonne aux prolétaires leur pleine agentivité en déclarant qu'ils peuvent à tout moment rompre le cycle infernal de l'exploitation :

> Qui sait, qui dira les résolutions germinantes dans ces cerveaux endoloris et farouches, que la désespérance fera éclore ! Non plus ce qu'ils feront à l'heure où le droit descendu en leur pensée ténébreuse les mènera, solidaires, armés de la rudesse des excessives privations imposées, aux conscientes hécatombes[566] ?

Sous le couvert de la fiction, Séverine transmet un message axé sur la responsabilisation des ouvriers vis-à-vis des moyens qui leur permettront d'accéder à la liberté. Or elle développe une critique nuancée de la lutte révolutionnaire en montrant comment les ouvriers sont coincés entre un état d'aliénation et un potentiel d'action révolutionnaire. Cette structure antithétique, qui organise l'ensemble du récit, est une caractéristique typique du genre de la nouvelle tel qu'il a été pratiqué au XIX^{e} siècle. Chez Séverine, il rend possible l'expression d'une attitude compatissante à l'égard des ouvriers qui crée une passerelle entre la fiction et la pratique d'un « journalisme empathique[567] ». Cette tension entre posture empathique et discours révolutionnaire permet à l'auteure de mettre en lumière l'importance de la révolte collective tout en tenant compte des conditions matérielles réelles du prolétariat. En témoigne la fin de la nouvelle, qui se clôt sur un ultimatum qui semble s'adresser à l'ensemble de la classe

[565] Citée dans Thierry Maricourt, *Histoire de la littérature libertaire en France*, *op. cit.*, p. 30.
[566] Séverin Rémy, « L'ouvrier de fabrique », *loc. cit.*, p. 153.
[567] Voir Marie-Ève Thérenty, « LA chronique et LE reportage : du "genre" (gender) des genres journalistiques », *Études littéraires*, vol. 40, numéro 3, 2009, pp. 115-125.

ouvrière en raison du pronom personnel neutre : « Car, il faut vivre. On ne peut pas toujours se vendre, et l'on n'est point libre de crever[568]. »

3.3.2. Marie Salel ou le dialogue comique

En avril 1892, Marie Salel fait paraître un texte intitulé « La peur ! (simple dialogue) » dans l'hebdomadaire anarchiste *L'Agitateur*. Née Marie Saut en 1859, Marie Salel est une habituée des réunions anarchistes organisées à Marseille, où elle se fait connaître en tant qu'oratrice[569]. Mais elle acquiert surtout de la visibilité médiatique en raison d'un « prétendu vol de dynamite qui [n'aurait été] qu'une machination policière[570]. » Au moment où son texte paraît dans *L'Agitateur*, son compagnon Eugène Salel, avec qui elle vit en union libre, vient tout juste d'être emprisonné à cause de cette affaire[571]. L'ère des attentats est également enclenchée, Ravachol ayant commis en mars 1892 les deux attentats à la bombe au motif desquels il est exécuté au mois de juillet suivant. Le texte de Marie Salel s'inscrit donc au cœur des événements et des débats liés au phénomène du terrorisme en France. L'auteure aborde la peur collective qui émerge en réaction à la multiplication des attentats en donnant la parole à un couple de bourgeois, préoccupés par la montée de l'insurrection anarchiste. Or elle puise dans la farce, un genre connu né de la tradition comique au Moyen Âge[572], pour véhiculer son discours politique. Comédie populaire, la farce repose sur la représentation de personnages stéréotypés destinés à être ridiculisés. La structure narrative du dialogue et le recours aux didascalies, placées à des endroits stratégiques,

---

[568] Séverin Rémy, « L'ouvrier de fabrique », *loc. cit.*, p. 153.
[569] René Bianco, « Notice Saut, Marie, Marie-Anne Emilie, épouse Bronnet », complétée par Françoise Morel Fontanelli, *Dictionnaire des anarchistes*, version mise en ligne le 26 mar. 2014 et modifiée le 28 mar. 2020. Récupéré de : https://maitron.fr/spip.php?article155594&id_mot=.
[570] *Idem*.
[571] René Bianco et Rolf Dupuy, « Notice Salel, Eugène, Adolphe ou Adrien », *Dictionnaire des anarchistes*, version mise en ligne le 9 avr. 2014. Récupéré de : https://maitron.fr/spip.php?article155586&id_mot=73.
[572] Bernard Faivre, *Les Farces. Moyen Âge et Renaissance*, vol. 1, Paris, Imprimerie nationale, coll. « La Salamandre », 1997, p. 9.

ajoutent une dimension théâtrale au texte qui évoque l'importance accordée à l'oralité dans le militantisme de l'auteure. Marie Salel déconstruit les clichés associés au terrorisme en mettant en scène des personnages bourgeois qui deviennent, au fil de leur dialogue, de fervents défenseurs de la cause anarchiste.

À la fin du XIX[e] siècle, nombreux sont les écrivains non-anarchistes à signer des romans dans lesquels ils présentent une image stéréotypée des anarchistes. Ces derniers s'incarnent dans des personnages « au caractère instable, au cerveau peu structuré, qui voient dans l'acte terroriste une façon de donner un sens à leur vie[573]. » En jouant sur le quiproquo, principal ressort narratif de la farce, Marie Salel propose non seulement une satire des bourgeois, mais cherche également à offrir une image inversée de l'ordre social. D'autres anarchistes proposeront, plus tard, des nouvelles et des pièces de théâtre dans lesquelles ils tentent de redonner un sens politique aux actes terroristes[574]. C'est le cas de Georges Eekhoud qui signe une nouvelle sur le terrorisme intitulée « Bernard Vital », dans laquelle il met en scène un militaire devenu anarchiste[575]. En 1904, Octave Mirbeau fait paraître *Farces et moralités*, recueil de six pièces en un acte qui visent à caricaturer la société contemporaine. Si ces pièces de théâtre ne portent pas précisément sur le terrorisme, elles s'inscrivent dans le sillage du texte de Marie Salel en ce qu'elles jouent sur le comique pour mettre en forme un point de vue anarchiste[576]. Marie Salel se présente comme l'une des premières anarchistes, hommes et femmes confondus, à problématiser le thème du terrorisme dans le cadre d'une courte fiction théâtrale. Dans « La peur ! », Marie Salel met en scène un bourgeois et son épouse qui discutent des attentats récents. Le dialogue s'ouvre sur le

[573] Caroline Granier, *Les Briseurs de formules. Les écrivains anarchistes en France à la fin du XIX[e] siècle*, *op.cit.*, p. 163.
[574] *Ibid*., pp. 167-175.
[575] Cette nouvelle, publiée en 1895, a été rééditée dans Georges Eekhoud, *Une mauvaise rencontre*, Les Âmes d'Atala, 2003.
[576] Sur les usages de la farce chez Mirbeau, voir Jonny Ebstein, Philippe Ivernel, Monique Surel-Tupin et Sylvie Thomas (dir.), *Au temps de l'anarchie, un théâtre de combat (1880-1914)*, tome 1, Paris, Séguier Archimbaud, 2001, pp. 24-26.

personnage de Mme Prud'homme, terrifiée face à la prolifération des « dynamitards (*sic*)[577] ». Elle craint que les actes terroristes, qui ne touchent alors que les magistrats, soient ensuite dirigés contre l'ensemble de la classe bourgeoise.

Dans cette perspective, elle estime que les anarchistes devraient tous être envoyés sur-le-champ à la guillotine. Moins réactionnaire que son épouse, M. Prud'homme tente de lui expliquer que le terrorisme découle des inégalités systémiques créées par la société bourgeoise capitaliste. Il accuse même le gouvernement et les magistrats de faire des bourgeois les nouvelles victimes des anarchistes en se faisant les chantres de leur classe sociale. Mme Prud'homme entend fuir leur résidence avant qu'ils ne deviennent à leur tour la cible du terrorisme. M. Prud'homme accepte de réaliser les vœux de son épouse à condition que leur déménagement serve à les éloigner des magistrats qu'il tient responsables de cette crise sociale. Ses arguments finissent par avoir raison de son épouse qui se retourne contre sa propre classe sociale au nom de ceux qu'elle considérait autrefois comme des meurtriers : « *Madame* (féroce) : Qu'ils aillent où ils voudront, ces pelés, ces galeux d'où nous vient tout le mal; après tout, qu'ils se fassent construire une maison pour eux seuls, on pourra ainsi les faire sauter tous à la fois[578]. » Devenue anarchiste, Mme Prud'homme se désolidarise de la classe bourgeoise en rêvant d'un épisode terroriste qui acquiert une dimension spectaculaire.

Le traitement farcesque du texte apparaît à travers la mise en scène d'un couple de bourgeois stéréotypés. Marie Salel s'inspire du personnage de M. Prud'homme, créé par le dramaturge Henri Monnier, qui constitue une caricature du bourgeois français. Ce personnage apparaît dans la pièce *Grandeur et décadence de M. Joseph Prudhomme*, cosignée par Gustave Vaez. Dans cette comédie en cinq actes, représentée pour la première fois au théâtre de l'Odéon en 1852, Joseph Prudhomme incarne l'archétype

[577] Marie Salel, « La peur ! (simple dialogue) », *L'Agitateur*, numéro 9, 24-30 avr. 1892.
[578] *Idem*.

du petit-bourgeois conformiste et présomptueux. Le personnage devient une figure emblématique de la littérature qui revient notamment dans « Monsieur Prudhomme », poème satirique de Paul Verlaine paru dans les *Poèmes saturniens*. Nous pouvons également y voir un ancêtre d'Ubu roi, personnage de fiction inventé par Alfred Jarry à la fin du siècle[579]. Or le personnage de M. Prudhomme est indissociable de celui de Mme Prudhomme qui, dans le couple, apparaît comme la plus aliénée des deux. Chez Marie Salel, ces personnages sont pourvus d'attributs autres que ceux de la sottise et du conformisme. En effet, elle met en scène un bourgeois lucide qui sympathise avec les anarchistes du fait qu'il est capable de reconnaître que la richesse n'est que le produit des inégalités sociales : « En somme ce sont ces dynamitards (*sic*) qui ont travaillé pour nous et nous ont procuré tout ce que nous avons[580]. » Un tel extrait nous invite à penser que Marie Salel tente de convaincre les anarchistes de l'importance de sensibiliser les bourgeois aux idées révolutionnaires.

L'ensemble du dialogue repose sur une conception antithétique de la violence, portée par les personnages de M. et Mme Prud'homme. Alors que Mme Prud'homme associe les attentats anarchistes à une forme de violence gratuite qui découle d'une mauvaise gestion policière, son mari estime au contraire que les actes insurrectionnels ne sont qu'une conséquence directe de la répression : « C'est tout le contraire, et c'est précisément parce que la police est trop bien faite que tous ces événements-là arrivent; si ces pauvres diables n'étaient pas aussi malheureux, et si on les traquait moins, ils ne se révolteraient pas et nous serions tranquilles[581]. » Une telle déclaration laisse entendre que la police joue paradoxalement un rôle de premier plan dans l'émergence de l'activisme révolutionnaire qui ne constitue que la réponse collective à une oppression systémique. Pour M. Prudhomme, la violence des attentats anarchistes – aussi

[579] Sur la parenté entre les deux personnages, voir Charles Grivel, « Prudhomme anti-Bohème », *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, numéro 14, 2007, pp. 143-160.
[580] Marie Salel, « La peur ! (simple dialogue) », *loc. cit*.
[581] *Idem*.

effrayante soit-elle – peut être justifiée à la lumière des hiérarchies de classe. Voués à une vie de labeur, de laquelle ils ne tirent aucune sécurité matérielle, les infortunés font l'objet de persécutions répétées qui les obligent dès lors à se révolter : « Toujours travailler et n'avoir jamais rien; traqués comme des bêtes fauves, n'ayant aucune liberté, produisant tout et manquant des choses les plus indispensables; il n'est pas étonnant que ces gens-là se révoltent[582]. »

Non seulement M. Prudhomme se porte à la défense des actes terroristes, mais il réussit à convertir son épouse à la cause anarchiste. Plus qu'une caricature des bourgeois, Marie Salel recourt au quiproquo pour mettre en scène des bourgeois devenus anarchistes. En ce sens, le genre de la farce est poussé à son paroxysme puisqu'il permet à l'auteure de présenter une image inversée de l'ordre social. Elle tente de redonner aux actes terroristes leur pleine signification politique, le comique se présentant comme une manière de faire valoir un point de vue critique sur l'actualité. Mme Prud'homme adopte d'entrée de jeu une attitude hostile envers les anarchistes, la femme aisée constituant la figure oppositionnelle par excellence pour faire le procès des mœurs bourgeoises. Dépositaire des idées les plus réactionnaires, le personnage de Mme Prud'homme entre en tension avec celui de M. Prud'homme qui semble influencé par les idéaux républicains de liberté, d'égalité et de fraternité. Il l'appelle d'ailleurs sa « bobonne[583] », terme péjoratif qui ne manque pas de rappeler le mauvais traitement réservé à la figure de l'épouse bourgeoise dans la tradition comique. Mme Prud'homme incarne une femme imbue d'elle-même qui ne pense qu'à satisfaire ses besoins personnels. En témoigne l'indifférence qu'elle manifeste à l'égard de sa servante ayant été blessée par des explosifs : « *Madame :* Oh ! la bonne, cela m'est bien indifférent, cela se remplace et ne coûte rien, mais nos meubles, notre vaisselle brisée, il n'en est pas ainsi[584]. » Aveuglée par sa condition, la femme bourgeoise attribue moins de valeur

[582] *Idem*.
[583] *Idem*.
[584] *Idem*.

à la vie humaine qu'à ses possessions matérielles. En ce sens, elle se présente comme l'interlocuteur le plus difficile – et, par le fait même, le plus important – à convaincre du bien-fondé de la lutte révolutionnaire.

Car c'est dans cette perspective que nous nous proposons de lire le texte de Marie Salel. Au-delà d'une caricature des bourgeois, l'auteure cherche à confronter deux points de vue antagonistes sur la question des attentats pour mieux exposer, en bout de course, la manière dont la critique anarchiste finit par avoir raison de la morale bourgeoise. Si les bourgeois en viennent à renier leur propre classe sociale, nous pouvons interpréter le texte comme une manière de montrer qu'une prise de conscience globale est nécessaire pour opérer un véritable changement de société. La farce se présente comme le genre par excellence pour mettre en scène une image déformée de la réalité qui s'effectue au profit d'un discours politique. En dépeignant M. Prud'homme comme un homme lucide plutôt que comme un bourgeois sot et borné, elle expose les limites d'une lutte révolutionnaire qui ne saurait trouver un écho en dehors des milieux anarchistes. Il est d'ailleurs intéressant que les didascalies qui accompagnent le texte, utilisées pour préciser les émotions des personnages, ne viennent jamais caractériser la scénographie du dialogue. Les échanges entre M. Prud'homme et Mme Prud'homme acquièrent une dimension intemporelle qui transforme le texte en véritable réflexion politique sur la lutte des classes.

Or l'efficacité de la critique de Marie Salel se réalise dans le personnage de Mme Prud'homme qui en vient à adopter une posture révolutionnaire. Plusieurs interprétations du personnage de Mme Prud'homme sont possibles. Nous pouvons lire dans la représentation du personnage des relents d'une tradition comique, volontiers misogyne, qui remonte aux farces du Moyen Âge[585]. Mais nous pouvons également voir comment la récupération de ce personnage permet à Marie Salel d'insister sur

[585] Bernard Faivre, *Les Farces. Moyen Âge et Renaissance*, vol. 1, *op. cit.*, p. 19.

l'importance de la politisation des femmes au sein de la lutte révolutionnaire. Si elle choisit d'expliciter son point de vue par l'intermédiaire d'un personnage masculin, elle montre que la conversion des femmes à la cause anarchiste représente, en définitive, l'étape de réalisation ultime de l'idéal anarchiste. Que Mme Prud'homme incarne le sujet le plus difficile à rallier à la cause anarchiste n'est pas anodin. Plus qu'une critique de la femme bourgeoise, nous pouvons lire dans ce personnage une volonté de l'auteure de montrer comment l'achèvement du processus révolutionnaire dépend de la politisation des femmes. Cette interrogation est d'ailleurs de plus en plus courante chez les femmes qui interrogent la place véritable qui leur est accordée dans le processus révolutionnaire. Marie Huot en fait d'ailleurs l'objet d'une fiction intitulée « Dans le rêve », dans laquelle elle formule une critique féministe de l'utopie anarchiste.

3.3.3. Marie Huot : une parabole féministe

Quelque temps après l'article « Maternités », Marie Huot signe un deuxième écrit dans l'hebdomadaire anarchiste *L'Endehors*. Dans le numéro inaugural de 1893, elle publie un texte de fiction intitulé « Dans le rêve » dans lequel elle imagine une société anarchiste au lendemain de la révolution. Ce texte se présente comme une nouvelle littéraire qui prend la forme plus spécifique d'une parabole historique. Héritée des textes religieux, la parabole correspond à un récit allégorique qui puise dans un ensemble de mythes et de symboles communs dans le but de transformer une doctrine en vérité partagée. La parabole est fréquemment employée par les anarchistes puisqu'elle leur permet de déployer des « intrigues minimes au service d'une morale qui doit persuader rapidement à tout prix[586]. » Si elle pourvoit la fiction d'une charge idéologique, elle confère simultanément à la propagande les « atours rassurants et connus de la sagesse traditionnelle[587]. » Plusieurs anarchistes comme Han Ryner

[586] Vittorio Frigerio, *Nouvelles anarchistes. La création littéraire dans la presse militante (1890-1946)*, *op.cit.*, p. 25.
[587] *Idem*.

recourent à la parabole qui se présente comme « un conte à l'intention symbolique et pédagogique[588] » destiné à impartir une morale anarchiste. Dans *L'Endehors*, la nouvelle de Marie Huot est d'ailleurs publiée sous un texte d'Étienne Decrept intitulé « Paraboles anarchistes ». Or la manière dont elle recourt à la parabole est particulièrement originale puisqu'elle lui permet de formuler une critique féministe de l'idéal anarchiste.

L'auteure mobilise des figures tirées des mythologies grecques et romaines ainsi que des religions chrétiennes et islamiques afin d'accorder une épaisseur historique à son récit. En superposant des fables historiques issues de différentes traditions, elle compare des expériences révolutionnaires du passé à l'idéal de société auquel rêvent les anarchistes. La nouvelle s'ouvre sur la représentation d'une société anarchiste basée sur l'égalité et la solidarité :

> Donc, le pain, le pain sacré des plèbes était conquis. Dans la paix virgilienne d'un monde révolu, l'humanité repue digérait au soleil. Sur les rives où jadis le grand Pan expira, des voix avaient clamé vers les quatre horizons : – Caïn, le vieux Caïn est mort ! – Et des mains se joignaient par-dessus les frontières, et les peuples signaient le pacte fraternel sur les anciens drapeaux qui nappaient le banquet[589].

Les figures du grand Pan et de Caïn constituent des exemples « pseudo-historiques[590] » qui servent à représenter la mort des principes d'autorité. Alors que le premier est associé à un dieu tout-puissant issu de la mythologie grecque, le second apparaît dans la Bible sous les traits du premier meurtrier de l'histoire. Dans la littérature, Caïn est une figure classique de la révolte qui est notamment mobilisée par

---

[588] Vittorio Frigerio, *La Littérature de l'anarchisme. Anarchistes de lettres et lettrés face à l'anarchisme*, *op. cit.*, p. 255.
[589] Marie Huot, « Dans le rêve », *L'Endehors*, numéro 87, 8-15 janv. 1893.
[590] Vittorio Frigerio, *Nouvelles anarchistes. La création littéraire dans la presse militante (1890-1946)*, *op.cit.*, p. 25.

Charles Baudelaire dans « Abel et Caïn », poème paru dans *Les Fleurs du mal*. Avatars d'un monde ancien, qui en disparaissant auraient laissé place à une humanité égalitaire, ces figures historiques symbolisent chez Marie Huot l'avènement d'une société harmonieuse entraînée par la solidarisation des peuples.

Or l'auteure lève le voile sur l'échec de cette révolution sociale en posant un regard féministe sur l'utopie anarchiste :

> L'iniquité s'était simplement déplacée et l'instinct sanguinaire, qui couve au cœur de l'homme comme un levain d'Israël, sur les Velus passifs libérait ses fureurs. Mais l'être supérieur qui forge les doctrines et les sagesses viriles, le mâle conquérant des forces saturniennes, se détournait du remords humiliant son triomphe[591].

Dans la nouvelle de Marie Huot, l'humanité affranchie est un leurre dans la mesure où le principe d'autorité que la révolution entendait combattre existe toujours sous les traits de la domination masculine. Le révolté est comparé à Lazare qui serait sorti vivant de sa tombe sous les ordres de Jésus. À rebours d'une tradition littéraire ayant fait de Lazare une figure par excellence du peuple opprimé[592], Marie Huot dépeint ce dernier comme l'unique bénéficiaire des retombées entraînées par la révolution sociale. La figure de Lazare symbolise ici l'homme qui aurait accédé à la liberté individuelle sans chercher à émanciper les femmes. La citation de Maurice Barrès, placée en exergue de la nouvelle, exprime bien les préoccupations de Marie Huot vis-à-vis d'une anarchie discriminatoire : « Et pour avoir le ventre satisfait, approcherons-nous de notre perfection[593] ? » La femme est décrite comme l'esclave d'un nouvel ordre social dirigé par des hommes qui prétendent, à tort, avoir jeté les bases d'une société égalitaire. En effet, Marie Huot montre que l'utopie anarchiste n'est que le prolongement des temps

[591] Marie Huot, « Dans le rêve », *loc. cit*.
[592] Voir notamment le recueil de poèmes *Lazare* d'Auguste Barbier, publié à Bruxelles en 1837.
[593] *Idem*.

anciens puisque la femme y demeure une « immortelle somnambule[594] ». Elle est d'ailleurs dépeinte comme un être solitaire entouré d'un « aura maternelle[595] » qui représente le lieu par excellence de l'oppression féminine. L'image de la mère opprimée exprime les positions néomalthusiennes de l'auteure qui revendique le droit des femmes à la libre maternité.

Mais la femme n'en constitue pas pour autant une victime passive de la domination masculine puisqu'elle prend la parole publiquement afin de faire valoir ses droits. Devant l'illusion partagée d'une révolution achevée, seule la femme est capable de percevoir la persistance du principe d'autorité. Dans cette perspective, elle revêt les traits d'une insurgée emportée par une « hystérie sibylline[596] ». Cette référence aux sibylles, prophétesses mythiques de l'Antiquité reconnues pour leurs pouvoirs de divination, assimile le discours de la messagère anarchiste à un oracle d'émancipation. Si la révolution sociale a supprimé les anciennes formes d'autorité, la domination masculine semble quant à elle avoir survécu à son passage :

> – Non, dit-elle, non, bâtards du Maudit, le Père n'est pas mort ! L'éclair de son couteau luit aux mains du toucher et le signe de nos fronts creuse le sourcil du savant. Comme l'antique Aîné à l'affût du Cadet, l'odieux chasseur s'embusque au passage du faon et le chant du berger, berçant la sieste du troupeau, cache des guets-apents (*sic*) !… À vos pieds d'autres frères sont immolés et saignent. Votre sociale ment[597] !

Seule femme parmi les hommes, l'oratrice revendique l'instauration de rapports égaux entre les sexes qui respecteraient le principe de solidarité universelle. Ridiculisée par son auditoire masculin, elle brise définitivement ses liens avec la société anarchiste en

[594] *Idem*.
[595] *Idem*.
[596] *Idem*.
[597] *Idem*.

prenant « le chemin vague des mornes solitudes et des hégires lointaines[598]. » L'image des hégires lointaines fait référence au moment où Mahomet, prophète islamique, aurait rompu avec un ancien ordre du monde organisé selon les liens de sang pour mettre en place une communauté inclusive basée sur des croyances communes.

À l'instar du chef religieux s'étant exilé à Yathrib au VII^e^ siècle pour fuir les clans de La Mecque, la femme quitte l'anarchie avec l'espoir de fonder une société basée sur des liens d'égalité. Dépositaire d'un véritable pouvoir de transformation sociale, elle se montre lucide vis-à-vis de la condition féminine et de la persistance des privilèges masculins. La nouvelle se clôt d'ailleurs sur l'évocation du symbole de la conscience qui, tel un compagnon de route fidèle, escorte la femme dans sa nouvelle aventure. Marie Huot montre que l'émancipation des femmes est une condition *sine qua non* pour réaliser l'idéal anarchiste. La parabole ne sert pas qu'à impartir une leçon anarchiste, mais bien à formuler une critique féministe de l'idéal anarchiste. La nouvelle « Dans le rêve » plonge le lecteur dans une contre-utopie qui laisse entendre que les femmes doivent être prises en compte dans l'idéal révolutionnaire pour mettre en forme une véritable société égalitaire.

3.4. Conclusion

L'entrée significative des femmes dans la presse anarchiste coïncide avec le début de l'ère des attentats, période pendant laquelle l'anarchisme acquiert une visibilité médiatique sans précédent. Si le terrorisme devient un thème central de la littérature, tant anarchiste que non-anarchiste, peu de femmes l'abordent directement dans leur production. Elles mettent plutôt en forme un imaginaire de l'action qui, s'il ne concerne pas toujours la violence, s'ancre dans une réflexion commune sur le

[598] *Idem*.

processus révolutionnaire. Entre 1892 et 1894, plusieurs femmes signent des écrits dans lesquels elles s'intéressent à la question de l'action. Ce sont, d'une part, des femmes qui signent des articles de fond dans lesquels elles réfléchissent au rapport entre violence révolutionnaire et violence étatique à partir d'une perspective genrée. Alors que le terrorisme s'incarne dans la figure masculine de Ravachol chez Louise Michel, Marie Malthuriel critique quant à elle le militarisme en mobilisant le thème de la famille et la figure de la mère de soldat. Cet article rejoint ceux signés par Marie Huot et « Une anarchiste » qui présentent la maternité comme un levier de pouvoir pour les femmes au sein de la lutte révolutionnaire. Tandis que la première prône le refus conscient de la maternité, la seconde insiste plutôt sur le rôle que les femmes peuvent jouer en éduquant les nouvelles générations de révoltés. En parallèle de ces articles, quelques femmes poètes et écrivains font paraître des écrits ancrés dans un imaginaire de l'action. L'une d'entre elles est Marie Krysinska, poète symboliste qui met en forme une poétique du mouvement pouvant être rapprochée de la pensée anarchiste.

À rebours des liens traditionnellement admis entre symbolisme et anarchisme sur le plan de la thématique des bombes, la poésie de Marie Krysinska évoque la pensée anarchiste en ce qu'elle donne à lire la vision d'un monde en constante transformation. D'un point de vue formel, ces poèmes en vers libres témoignent de l'importance qu'elle accorde au rythme dans l'écriture poétique. La réflexion développée par Marie Krysinska autour de l'évolution poétique manifeste également une parenté avec la manière dont les anarchistes appréhendent l'idée de révolution, comprise comme partie prenante de l'évolution. S'inscrivant en faux contre les théories évolutionnistes de Darwin, la poète voit dans le génie créateur un potentiel de transformation qui évoque l'acte révolutionnaire tel qu'il est pensé par les anarchistes. Enfin, Séverine, Marie Salel et Marie Huot signent de courts textes de fiction dans lesquels elles mettent en scène un imaginaire de l'action révolutionnaire à travers les figures de l'ouvrier, du bourgeois et de la féministe. Au-delà d'une mise en fiction de l'anarchisme, elles proposent des textes qui interrogent les limites et les possibles de l'anarchisme. À leur

manière, elles montrent comment l'anarchisme constitue lui-même une fiction politique, dans la mesure où il repose sur un idéal qui tend à laisser une part de réalité dans l'ombre.

CHAPITRE IV

LES TÉMOIGNAGES DE L'INTIME

[J]e tournai le dos à ce pays clérical et réactionnaire, en quête d'un nouveau terrain de propagande où semer nos idées. Car notre patrie c'est le monde et partout où il y a pour nous à travailler.

Fanny Imle

Dans l'histoire de la production textuelle féminine diffusée dans la presse anarchiste française, l'année 1896 marque un moment charnière. Au cours de cette année seulement, les femmes y signent plus d'une quarantaine de textes. Si cette production reste plus faible par rapport à celle des hommes, sachant qu'un même numéro peut contenir à lui seul plus d'une dizaine de textes, elle devient néanmoins plus abondante et la quantité se maintient jusqu'en 1905. Ce changement est en grande partie imputable à l'ouverture implicite que manifeste *Le Libertaire* vis-à-vis de la collaboration féminine. Fondé par Sébastien Faure en 1895, le journal se présente comme le principal foyer d'écriture des femmes. L'importante activité journalistique qu'elles y développent peut, en partie du moins, s'expliquer par la souplesse doctrinale du périodique. En ouvrant ses rubriques à des thématiques diversifiées, notamment la maternité, l'éducation et l'amour, *Le Libertaire* rend possible l'intégration des femmes à son personnel journalistique. Les femmes collaborent néanmoins à d'autres

périodiques anarchistes comme *Les Temps nouveaux*, *La Misère* et *L'Homme libre*. Elles signent également un plus grand nombre de textes dans des revues littéraires comme *La Plume* et *La Revue blanche*, qui sympathisent avec l'anarchisme dans la foulée de l'ère des attentats[599]. Cette tendance s'inscrit dans une importante phase de mutation de la presse anarchiste. La répression instaurée par les lois dites scélérates, votées au Procès des Trente en 1894, avait entraîné la « désorganisation à peu près complète des groupes anarchistes [et] la disparition de la presse libertaire[600] ». En 1896, un mouvement de renouveau s'empare de la presse anarchiste, de nouveaux périodiques à grand tirage comme *Les Temps nouveaux* et *Le Libertaire* voyant le jour. Leur titre est à cet égard des plus évocateurs, le premier annonçant l'avènement d'une époque nouvelle alors que le second insiste davantage sur l'importance de la liberté de pensée. En 1896, la presse anarchiste surpasse déjà son activité d'autrefois, le nombre de numéros publiés durant l'année atteignant pour la première fois un total aussi élevé de trois cent cinquante-cinq numéros[601].

L'activité journalistique des anarchistes renaît toutefois au sein d'un mouvement plus large qui favorise l'essor de la presse à grand tirage. Nous pouvons penser que la place qu'acquièrent les femmes au sein des périodiques anarchistes est tributaire de celle qu'elles occupent dans la grande presse en général. Rappelons d'ailleurs que *La Fronde*, quotidien féministe entièrement animé par des femmes, est fondé à la même époque en 1897. Si les femmes investissent en plus grand nombre la presse anarchiste à partir de l'année 1896, leurs pratiques d'écriture témoignent d'une volonté de se réaliser en tant que sujet au sein de cette sous-culture médiatique. Cette volonté se manifeste dans ce que nous pouvons désigner comme des écritures du moi, c'est-à-dire des pratiques qui permettent aux femmes de se construire une identité

---

[599] Sur la politisation des revues littéraires, voir Marie-Pier Tardif, *Une Radicalisation fin de siècle : politique de la littérature et figure de l'écrivain engagé dans le discours de « La Revue blanche » (1894-1898)*, mémoire en études littéraires déposé à l'Université du Québec à Montréal, 2015.
[600] Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France. Des origines à 1914*, *op. cit.*, p. 265.
[601] *Ibid.*, p. 140.

discursive à travers laquelle elles mettent en scène leur rapport vis-à-vis de l'anarchisme. Il ne s'agit pas que de récits autobiographiques à strictement parler, mais aussi d'articles journalistiques où les femmes évoquent leur idéal révolutionnaire à partir de leurs expériences singulières du monde. Certaines femmes développent une éthique du sentiment, ancrée dans une série d'émotions associées à la vie politique. D'autres misent au contraire sur leur esprit de combativité en relatant des épisodes liés à la répression de leur propagande. Elles donnent ainsi à lire des images opposées, mais indissociables, du militantisme féminin. D'autre part, elles proposent des écrits autobiographiques – souvenirs d'enfance, portraits de vie, récits de voyage – dans lesquels elles racontent leur trajectoire politique et sociale en insistant, à divers degrés, sur leurs expériences genrées du monde. Ce chapitre entend restituer les principales stratégies employées par les femmes, à partir de 1896, pour s'inscrire dans l'univers des discours anarchistes.

4.1. L'éloquence journalistique

À partir de 1896, les femmes sont de plus en plus nombreuses à prendre la plume pour réfléchir aux enjeux qui concernent, de près ou de loin, la mobilisation collective. À l'heure où le mouvement anarchiste reprend de la vigueur, après la répression ayant suivi l'ère des attentats, les militants s'interrogent sur l'organisation du mouvement et sur les tactiques révolutionnaires susceptibles d'assurer le triomphe de leur cause. À l'instar de leurs homologues masculins, les femmes signent des articles journalistiques dans lesquels elles se questionnent sur la pertinence de certaines méthodes d'action. Elles remettent notamment en cause les grèves ouvrières, considérées comme des stratégies inadéquates pour éradiquer le pouvoir et mettre fin à la société autoritaire. Si quelques femmes s'intéressaient déjà à la thématique de l'action, abordée dans le chapitre précédent, l'éloquence journalistique qu'elles acquièrent autour de cette question est désormais sans équivoque. D'une part, elles

s'autorisent un droit de parole sur l'efficacité des modes d'action en recourant à l'article de fond, genre journalistique qu'elles étaient jusqu'alors peu nombreuses à pratiquer. D'autre part, elles adoptent différents procédés pour se représenter en tant que militantes dans différents contextes de propagande. Les représentations de la mobilisation qu'elles donnent à lire sont inséparables d'une réflexion plus globale sur la place des femmes dans les milieux militants. Nous pouvons dès lors examiner les rapports complexes qui se tissent entre leur manière d'envisager le militantisme révolutionnaire et leur position spécifiquement féminine. Autrement dit, quels procédés les femmes empruntent-elles pour se représenter la lutte anarchiste et pour se construire une image de militante ? Quels effets ces procédés ont-ils sur les stéréotypes féminins et comment permettent-ils aux femmes de s'inscrire dans un imaginaire des luttes anarchistes ? Dans un premier temps, nous étudierons les écrits journalistiques et les textes de fiction dans lesquels les femmes mettent en forme une éthique du sentiment. Ces textes façonnent de nouvelles représentations de l'acte insurrectionnel ancrées dans une série d'émotions politiques. Dans un deuxième temps, plusieurs femmes proposent des témoignages intimes dans lesquels elles font valoir leur combativité politique et l'exemplarité de leur parcours militant. Alors que les femmes qui inscrivent leur discours dans une forme de sentimentalité se conforment davantage aux stéréotypes de genre, les autres s'éloignent de la féminité traditionnelle en valorisant un engagement politique qui écarte toute forme de sensibilité.

4.1.1. Une éthique du sentiment

Une des caractéristiques qui marquent la production journalistique des femmes est l'importance qu'elles accordent aux émotions pour penser le combat politique. Nous avons en effet répertorié plus d'une dizaine de textes dans lesquels les femmes puisent dans l'univers des affects pour réfléchir à la mise en place d'une société basée sur les valeurs humanistes de l'amour, du bonheur et de l'empathie. Au-delà d'une stratégie rhétorique, elles mettent en forme une éthique du sentiment qui renvoie à leur

expérience concrète du monde. Des femmes comme Madeleine Barbet, Alice Canova et une certaine Myriam, insistent sur la place qu'occupent les émotions dans le cadre de la lutte révolutionnaire. D'autres comme Alice C. de S. et Clotilde critiquent la charité bourgeoise pour promouvoir des émotions qui répondent à un idéal anarchiste de fraternité et d'égalité. Suzanne Carruette dénonce quant à elle la « sentimentalité bourgeoise[602] » en s'évertuant à montrer que « l'inflexibilité est obligatoire[603] » en période révolutionnaire. Que ce soit pour les valoriser ou pour les nier, ces femmes ont en commun d'interroger le rôle des émotions dans le processus révolutionnaire. Si la charité est remise en question par certains anarchistes[604], elle soulève surtout les passions chez les femmes puisqu'elles sont plus directement concernées par ce sujet. Au tournant du XX^{e} siècle, la charité constitue une porte d'entrée socialement et moralement acceptable pour les femmes dans la sphère publique. L'histoire du féminisme français est en effet indissociable des activités philanthropiques grâce auxquelles les femmes se sont engagées activement dans la vie sociale[605]. En critiquant la charité, les collaboratrices de la presse anarchiste viennent s'inscrire en faux contre un stéréotype de la bourgeoise philanthrope. Du même coup, cette critique leur permet de s'approprier le discours anarchiste en déplaçant la lutte des classes sur le terrain des émotions.

Chez plusieurs femmes, la lutte révolutionnaire est abordée sous l'angle des affects qu'elle mobilise et des sentiments qui déterminent les rapports entre les classes sociales. Elles mettent ainsi en forme ce que l'historien William M. Reddy appelle les « emotives[606] », c'est-à-dire des énoncés performatifs qui visent à comprendre et à

[602] Il s'agit du titre d'un article de Suzanne Carruette publié dans le numéro 21 du *Libertaire*, en mars 1900.
[603] Suzanne Carruette, « Nécessité révolutionnaire », *Le Libertaire*, numéro 29, 17-24 juin 1900.
[604] Voir la notice « Charité » signée par Han Ryner dans *L'Encyclopédie anarchiste* de Sébastien Faure.
[605] À ce sujet, voir Françoise Battagliola, « Philanthropes et féministes dans le monde réformateur (1890-1910) », *Travail, genre et sociétés*, numéro 29, 2002, pp. 135-154.
[606] William M. Reddy, *The Navigation of Feelings: A Framework for the History of Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 104.

décrire les émotions. Dans *L'Histoire des émotions*, étude pionnière sur l'histoire des sensibilités dirigée par Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, le XIX^e^ siècle est décrit comme un siècle qui place la question des émotions au cœur des préoccupations sociales. Autant dans les réflexions politiques que dans les représentations littéraires, les émotions permettraient de penser l'inscription de l'individu dans la collectivité en accordant un sens commun aux expériences sociales. La fin du siècle aurait été un terrain particulièrement fécond pour interroger les « émotions politiques[607] », la montée des sociétés de masse et les révolutions successives entraînant avec elles une série d'interrogations sur la formation des identités collectives[608].

Cette approche émotionnelle du politique se retrouve également chez les anarchistes qui mobilisent une série d'affects pour accorder un sens à la lutte révolutionnaire[609]. Or les hommes convoquent généralement des émotions ancrées dans des stéréotypes masculins pour décrire le militantisme anarchiste. Les femmes transforment quant à elles la tristesse, l'amour et l'empathie, en émotions susceptibles d'opérer un véritable changement social. Ces valeurs différenciées du féminin et du masculin participent à la constitution d'un système de « genre des émotions[610] » au sein du discours anarchiste. La tristesse, l'amour et l'empathie ne figurent pas dans l'*Encyclopédie anarchiste* de Sébastien Faure, qui constitue le plus grand dictionnaire entrepris à ce jour pour définir la pensée libertaire. Il n'est d'ailleurs pas anodin de

---

[607] Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *L'Histoire des émotions. De la fin du XIX^e^ siècle à nos jours*, tome 3, dirigé par Jean-Jacques Courtine, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'univers historique », 2017, p. 5.

[608] Nicolas Mariot, « Fureurs, communion et ardeurs civique : la vie politique des émotions », dans Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *L'Histoire des émotions. De la fin du XIX^e^ siècle à nos jours*, *op. cit.*, pp. 76-97.

[609] Bon nombre d'anarchistes valorisent toutefois une vision plus rationnelle du politique. C'est le cas des anarchistes individualistes du début du XX^e^ siècle qui font notamment la promotion d'une « éducation rationnelle » de l'enfant. Voir la série d'articles « L'Hijiène du cerveau » signée par Anna Mahé dans *l'anarchie* entre 1905 et 1907.

[610] Cette expression est tirée du titre du dossier « Le genre des émotions », paru en 2018 dans la revue *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, sous la direction de Damien Boquet et Didier Lett.

rappeler que ce sont majoritairement des hommes qui contribuent à ce dictionnaire et qui, s'ils ignorent ces émotions, s'intéressent toutefois à des valeurs réputées masculines comme la violence, la raison et le courage. Cela ne veut évidemment pas dire que les femmes misent toujours sur des émotions dites féminines pour mettre en avant leurs idées politiques, ni que les hommes soient systématiquement enfermés dans une vision masculine de la sensibilité révolutionnaire. Mais les femmes sont nombreuses à puiser dans un répertoire d'émotions traditionnellement associées à la féminité pour justifier l'importance de la cause anarchiste.

Dans l'article « Liberté », publié dans *Le Libertaire* en avril 1897, Madeleine Barbet identifie trois types de libertés possibles, celles du corps, du cœur et de l'esprit. Proscrite de la France après l'épisode de la Commune, Madeleine Barbet – qui aurait vraisemblablement été la même personne que Virginie Barbet[611] – aborde en creux la répression, une réalité qu'elle semble avoir elle-même expérimentée. Elle appréhende l'oppression à partir d'une perspective genrée en affirmant que la société autoritaire prédestine les garçons à l'armée et les filles au travail ménager. Or la liberté se présente comme un affect inhérent à l'utopie anarchiste puisqu'elle est décrite comme une joie de vivre qui s'oppose à la réalité vide d'un mot ornemental. Qu'elle soit physique, émotionnelle ou intellectuelle, l'expérience de la liberté est évoquée à travers la métaphore de la chrysalide qui aurait dû se transformer en papillon :

> Mais non, jeunes gens, non, jeunes filles, vous ne ferez pas comme les papillons; les prés reverdiront, les arbres fleuriront, le printemps peut renaître, les oiseaux gazouiller, vos pieds ne fouleront pas les prés fleuris, vos yeux ne seront pas charmés par le réveil de la nature en fête, vous n'entendrez pas les oiseaux chanter; toutes ces joies vous seront défendues[612].

[611] Marianne Enckell, « Notice Barbet, Virginie (Madeleine, dite ?) », *Dictionnaire des anarchistes*, version mise en ligne le 6 mar. 2014 et modifiée le 5 mai 2020. Récupéré de : https://maitron.fr/spip.php?article153797.
[612] Madeleine Barbet, « Liberté », *Le Libertaire*, numéro 76, 22-28 avr. 1897.

L'absence de liberté, ou la répression, prend la forme d'une incapacité à vivre en harmonie avec le monde et la nature. L'émancipation politique est donc indissociable d'un sentiment de bonheur qui, s'il s'obtient par la voie de la révolte et de la vengeance, se matérialise par le biais d'une expérience subjective de la liberté tant sensorielle qu'émotionnelle. Cette représentation de la liberté apparaît également dans plusieurs articles de Laurentine Sauvraz.

Militante néomalthusienne[613], Laurentine Sauvraz collabore régulièrement au *Libertaire* en signant, sous des pseudonymes légèrement variés[614], des articles qui portent sur la limitation des naissances et l'amour libre. En 1897, elle fait notamment paraître un article intitulé « À tous les beautés de la nature », dans lequel elle décrit l'expérience de la liberté en convoquant la figure de l'enfant. À l'instar de Madeleine Barbet, elle dépeint cette dernière sous la forme d'une connexion émotionnelle qui s'établit entre l'enfant et la nature :

> Quand le ciel est bleu, que le soleil de ses rayons dorés nous prodigue ses caresses, l'on se sent vivre : nos membres ont besoin de mouvement, de liberté, nos poitrines d'air pur, nos cerveaux conçoivent des courses vagabondes, des rêveries devant les immensités. Petits enfants, comme vous vous échapperiez de l'école avec joie pour fouler les prés, vous rouler sur le tapis que la nature a tissé de boutons d'or et de pâquerettes, de ces milles (*sic*) petites fleurs aux couleurs si tendres[615].

Nous retrouvons à quelques mots près les images convoquées par Madeleine Barbet pour insister sur la dimension phénoménologique de la liberté. L'école est décrite comme une institution qui soumet l'esprit des enfants à une rigueur disciplinaire,

---

[613] Guillaume Davranche, « Notice Sauvraz, Laurentine, Pierrette, dite Louise Sorel, dite Louise Silvette », *Dictionnaire des anarchistes*, version mise en ligne le 25 fév. 2014 et modifiée le 19 mar. 2014. Récupéré de : https://maitron.fr/spip.php?article156478.

[614] Elle utilise les pseudonymes suivants : Lamentine Souvray, Laurentine Sauvray, Laurentine Souvray, Laurentine Souvraz.

[615] Laurentine Souvray, « À tous les beautés de la nature », *Le Libertaire*, numéro 17, 7-14 mar. 1896.

contraire aux élans spontanés de leur cœur. À l'image des animaux, des insectes ou des fleurs, les enfants ne peuvent expérimenter la liberté qu'en échappant aux formes de dressage social qui les empêchent d'agir de manière intuitive. L'usage du conditionnel vient par ailleurs insister sur le caractère hypothétique d'une telle vision de la liberté.

Si la liberté est présentée comme une expérience concrète du bonheur, l'autorité est quant à elle associée à une série d'émotions négatives vécues par les classes opprimées. En 1898, Alice Canova signe « La Grande », nouvelle littéraire dans laquelle elle représente la révolte d'un ouvrier en convoquant le motif de la tristesse. À partir de la fin du siècle, le nom d'Alice Canova apparaît dans plusieurs journaux anarchistes dont *La Misère*, *L'Homme libre*, *Le Droit de vivre*, *Le Flambeau* et *La Tribune internationale*. Elle développe une production diversifiée qui regroupe des articles journalistiques, des critiques littéraires et des nouvelles engagées. Alice Canova consacre la majeure partie de sa propagande à la promotion de l'éducation libertaire. Elle fréquente les réunions anarchistes organisées par le Groupe de propagande de l'éducation libertaire qui gravite autour du journal *La Jeunesse nouvelle.* En 1898, elle entreprend d'ailleurs de lancer sa propre revue d'éducation, intitulée *L'Enfance nouvelle*, qui n'aurait cependant jamais vu le jour[616]. La trajectoire militante d'Alice Canova témoigne de sa volonté de produire du matériel d'écriture qui dessert des intentions pédagogiques. Cette tendance explique le caractère hybride de la nouvelle littéraire « La Grande », la fiction étant une manière d'impartir une leçon politique.

La nouvelle met en scène le personnage de Jacques, mécanicien d'usine qui rentre à son domicile en pleurant. Jacques avoue à sa compagne qu'il a volontairement brisé celle que les travailleurs appellent « la grande ». Jacques ne peut nier le sentiment

[616] Dominique Petit, « Notice Canova, Alice », *Dictionnaire des anarchistes*, version mise en ligne le 25 avr. 2018 et modifiée le 18 avr. 2020. Récupéré de : https://maitron.fr/spip.php?article202284.

d'amour qu'il éprouve envers sa machine en dépit des morts qu'elle a entraînées sur son passage :

> Mais elle avait de la vie aussi, « la grande », de la vie joyeuse, du luxe, du bonheur pour ceux qui ne la regardaient que de loin, qui étaient ses propriétaires, mais qui ne la soignaient pas, ne la dorlotaient pas chaque jour, comme ses rudes amants aux mains noires, car ils l'aimaient leur machine, ceux-là, ils l'aimaient cette useuse (*sic*) de leur chair… Jacques aussi l'aimait, depuis cinq ans qu'il vivait près d'elle, il se l'était identifiée et il semblait parfois que se mouvaient en lui tous les rouages de la « grande », et aujourd'hui, il l'avait brisée, il était donc devenu fou, Jacques[617] !

L'insistance sur le rapport amoureux qui relie Jacques à sa machine constitue une stratégie pour inspirer l'empathie du lecteur envers la révolte anarchiste. Mais elle rend également compte de l'attention accordée au rapport complexe que l'ouvrier entretient vis-à-vis du travail. La nouvelle se clôt sur l'arrestation du personnage qui explique le sens accordé à son geste. La grève étant devenue un mode d'action inefficace, en raison du fait que les patrons peuvent aisément remplacer leurs ouvriers non qualifiés, Jacques affirme avoir brisé « la grande » dans le but d'interrompre la production de l'usine et de faire entendre les revendications des travailleurs. Encore une fois, l'auteure met en lumière l'émotion du personnage plutôt que son sentiment de révolte : « On frappa à la porte, des gendarmes venaient chercher Jacques, il se laissa emmener sans rien dire, le cœur meurtri d'avoir été forcé de briser sa machine, celle qu'il aimait, sa "grande[618]" ! »

Au XIX^e^ siècle, les bris de machines constituent une stratégie insurrectionnelle fréquemment employée par les ouvriers français et anglais pour s'opposer à la mécanisation des usines[619]. Selon François Jarrige, ce mode d'action a « été peint

[617] Alice Canova, « La Grande », *La Misère*, numéro 8, 24 oct. 1898.
[618] *Idem*.
[619] François Jarrige, « Le genre des bris de machines : violence et mécanisation à l'aube de l'ère industrielle (Angleterre-France, 1750-1850) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, numéro 38, 2013, p. 18.

essentiellement sous les traits d'une pratique masculine, impliquant le triomphe d'une conception virile des rapports sociaux et des conflits du travail[620]. » Or l'historien montre que les femmes auraient aussi participé aux émeutes ouvrières ayant mené à des bris de machines, bien qu'elles devaient généralement compter sur le soutien des hommes pour y légitimer leur présence. À première vue, la nouvelle reconduit un imaginaire masculin de la pratique du bris de machines. Mais elle déplace également ce stéréotype de genre en présentant Jacques comme un révolté au cœur sensible. L'acte de pleurer est indissociable de la tristesse, émotion traditionnellement associée à la sensibilité féminine. À l'époque, les larmes sont considérées comme un signe de faiblesse pour les hommes[621]. Chez Alice Canova, la tristesse n'apparait ni comme une émotion féminine ni comme une forme de lâcheté masculine. La tristesse est représentée comme une émotion politique qui témoigne de la prise de conscience des ouvriers par rapport à leur situation sociale. En convoquant les larmes pour décrire une forme de violence généralement attribuée aux hommes, elle opère un brouillage entre le féminin et le masculin. L'éthique du sentiment qui se manifeste dans la nouvelle apparaît comme une manière de mettre en lumière l'importance jouée par les émotions dans le processus révolutionnaire. Elle permet de surcroît à l'auteure de déjouer les stéréotypes de genre en accordant une dimension émotive à une pratique insurrectionnelle réputée masculine.

Pour certaines femmes, la reconnaissance de la dimension émotionnelle de la lutte anarchiste prend forme à travers les figures du bourgeois et de l'ouvrier. Dans la série d'articles « À propos des grèves », publiée dans *Les Temps nouveaux* en avril 1896, une anarchiste dénommée Myriam remet en cause le potentiel révolutionnaire des grèves ouvrières. Cette série bénéficie d'une importante visibilité dans le journal, l'article inaugural occupant l'ensemble de la première page. Le propos de Myriam

[620] *Ibid.*, p. 30.
[621] Anne-Vincent Buffault, « Constitution des rôles féminins et masculins au XIX^e siècle : la voie des larmes », *Annales. Histoire, sciences sociales*, numéro 4, 1987, pp. 926-927.

s'articule autour d'une critique de la grève en tant que moyen de pression efficace pour transformer radicalement les rapports entre ouvriers et patrons. Or ce que l'auteure semble surtout reprocher aux bourgeois est leur insensibilité vis-à-vis des conditions de vie des ouvriers. Elle les accuse en effet d'avoir mis en place un système capitaliste où l'égoïsme constitue une valeur supérieure ayant été incorporée par le peuple. La représentation critique qu'elle donne des émotions trouve un écho chez d'autres femmes qui dialectisent les émotions d'indifférence et d'empathie au profit d'un discours révolutionnaire. Dans *Le Libertaire*, Alice C. de S., fait paraître une série d'articles dans laquelle elle récupère la logique argumentative de Myriam pour élaborer une véritable éthique du sentiment. Chez Myriam, la critique de l'égoïsme bourgeois concerne avant tout ses manifestations économiques, le bonheur des uns étant compris comme une entrave à la satisfaction des besoins matériels des autres. Pour Alice de C. de S., l'égoïsme est également associé à un sentiment puisqu'il renvoie à l'incapacité des bourgeois à s'émouvoir devant la misère. Le second article s'ouvre sur une déclaration qui laisse poindre les intentions de l'auteure :

> Il est presque sûr, que si je veux vous émouvoir en vous parlant de pauvres esclaves manquant de tout, passant leur existence dans les plus pénibles travaux, mourant parfois de faim, et que j'ajoute : ces esclaves ne sont pourtant retenus dans leur vie malheureuse que par des chaînes de papier ! vous me répondrez alors : Pourquoi ne se révoltent-ils pas, leurs chaînes doivent être bien faciles à briser[622] ?

Dans cet article, l'auteure s'adresse directement aux bourgeois dans le but de les sensibiliser à la condition sociale des pauvres. Elle met en lumière les raisons matérielles qui empêchent les pauvres de se révolter tout en condamnant le manque d'altruisme des bourgeois.

[622] Alice, « Pour les heureux », *Le Libertaire*, numéro 37, 25-31 juil. 1896. L'auteure emploie parfois le pseudonyme Alice, au lieu de signer Alice C. de S.

À plusieurs endroits dans le texte, elle accuse ces derniers d'être insouciants par rapport aux souffrances qui rendent leur expérience du bonheur possible. Si les hiérarchies de classe découlent en grande partie de leur absence d'empathie, la révolution doit dès lors comporter une dimension émotionnelle pour assurer le triomphe de l'anarchie. L'auteure montre que les bourgeois peuvent devenir anarchistes, à condition d'être capables de compatir à la souffrance d'autrui :

> Si vous n'êtes pas avec nous, si l'idéal anarchiste n'est pas votre idéal, il n'y a pas de milieu, c'est que vous êtes ou les idiots descendants de races abatardies (*sic*), ou les odieux égoïstes qui peuvent vivre heureux, quoique sachant leur bonheur fait par les injustices, et source de souffrances pour d'autres[623] !

En filigrane, l'anarchie est pensée sous la forme d'une communauté dans laquelle règnerait une éthique de l'empathie. Dans cette perspective, l'anarchisme apparaît comme un idéal humaniste susceptible de transcender les classes sociales : « Mais j'ai confiance, beaucoup ne sont, ni ceux-ci, ni ceux-là, et c'est pourquoi aux riches comme à ceux qui n'ont rien, je dis de toutes les forces de mon cœur : espérance dans l'avenir, et vive l'Anarchie[624] ! » Contrairement à Suzanne Carruette, militante anarcho-communiste qui estime que l'égoïsme des bourgeois rend impossible toute solidarité de classe[625], Alice C. de S. montre que l'empathie peut ultimement permettre aux bourgeois d'intégrer les rangs révolutionnaires.

Il serait toutefois faux de croire que la valorisation politique d'émotions positives empêche l'auteure de manifester un mépris vis-à-vis des bourgeois. Ce n'est pas parce qu'elle promeut une éthique du sentiment qu'elle adopte une attitude nécessairement bienveillante envers la classe dirigeante. Au contraire, un sentiment

---

[623] *Idem*.
[624] *Idem*.
[625] Suzanne Carruette, « Prolétariat et bourgeoisie », *Le Libertaire*, numéro 14, 4-11 fév. 1900.

d'amertume traverse le texte et laisse entendre que l'auteure garde une rancune envers ceux qui « él[èvent] [leurs] pensées au-dessus des usages, des conventions et des lois établies[626] ». En ce sens, il faut lire cette revendication comme une manière de penser la réalisation de l'utopie anarchiste plutôt que comme l'expression d'une sensibilité qui atténuerait la radicalité du discours énoncé. Si Alice C. de S. exige une transformation des mœurs qui passe par la bourgeoisie, elle fait en même temps le procès de cette classe dont elle dénonce l'indifférence morale. Alice C. de S. met en scène les figures oppositionnelles de la bourgeoise et de l'ouvrière, la première se présentant comme une figure repoussoir pour réclamer l'instauration d'une véritable éthique du sentiment. Elle s'adresse directement aux bourgeoises en leur reprochant de ne pas ressentir de compassion vis-à-vis des femmes du peuple :

> Que je voudrais savoir ce qu'il faut vous dire pour que vous ressentiez comme moi les douleurs des autres; que tous vos plaisirs coûteux vous sembleraient amers si vous songiez à vos sœurs qui ont faim; comme vous auriez honte de votre luxe en voyant leur misère, comme vos larmes couleraient et vos bras blancs s'ouvriraient devant les pauvres petits en guenilles qui ne demandent qu'à être les frères de vos fils et que la société condamne à être leurs esclaves, et à coup sûr leurs ennemis[627].

Les larmes apparaissent ici comme l'expression d'une émotion politique susceptible de transformer le mépris en une prise de conscience sociale. L'auteure insiste ensuite sur sa propre capacité à éprouver de la compassion. Elle évoque en effet un épisode lors duquel elle s'est dépouillée de ses effets matériels pour venir en aide à une clocharde et ce, malgré l'état de pauvreté dans lequel elle vivait.

D'un point de vue politique, l'enjeu consiste à définir le rôle des femmes dans la révolution en faisant appel au sens du devoir des bourgeoises. La sororité apparait

[626] Alice, « Pour les heureux », *loc. cit*.
[627] Article anonyme, « Pour les heureuses », *Le Libertaire*, numéro 35, 11-17 juil. 1896.

comme une responsabilité pour celles que l'auteure désigne « de tout cœur[628] » comme ses « sœurs[629] ». En manifestant de l'empathie, elles peuvent contribuer à établir des liens de solidarité entre femmes, capables de s'opposer aux conflits de classe. L'appel à la fraternité entre les différentes classes sociales semble en revanche beaucoup plus rare dans les discours tenus par les hommes. Mais encore une fois, la sororité rêvée par l'auteure ne l'empêche pas de manifester une attitude de mépris vis-vis des bourgeoises qu'elle décrit comme des « cervelles de mondaines[630] ». La considération qu'elle leur porte provient plutôt du fait qu'elle les juge aptes à discerner le bien et le mal et, par conséquent, capables d'adhérer aux fondements moraux de son idéal révolutionnaire. Car l'anarchisme est présenté comme une manière « d'aimer ses semblables [et] de travailler à leur bonheur[631] ».

Or l'auteure établit une distinction entre de fausses démonstrations d'empathie et d'authentiques sentiments éprouvés envers autrui. Elle oppose en effet la charité « qui humilie celui qui donne autant que celui qui reçoit[632] », à l'expression « d'un esprit de solidarité, de justice et d'amour[633] ». Une telle distinction se retrouve chez d'autres femmes qui vouent aux gémonies la charité bourgeoise. Dans l'article « Charité », une certaine Clotilde convoque la figure repoussoir de la bourgeoise pour battre en brèche la charité qu'elle associe à une forme de compassion dévoyée. La charité est présentée comme une attitude de pitié qui alimente l'orgueil des riches au prix de l'humiliation des pauvres. Cette fois, l'anarchiste refuse volontairement de pleurer la mort de bourgeoises ayant été reconnues pour leurs œuvres caritatives : « Encore un peu, nous nous verrions presque forcés de pleurer ces chères bienfaitrices du pauvre, qui viennent de finir si horriblement sur le champ de leur immense charité !...

---

[628] *Idem*.
[629] *Idem*.
[630] *Idem*.
[631] *Idem*.
[632] *Idem*.
[633] *Idem*.

Champ de leur orgueil et de notre humiliation[634]. » L'auteure fait référence à l'incendie du Bazar de la Charité, survenu une semaine avant la publication de l'article, dans lequel ont péri plus de cent vingt femmes issues de la haute société parisienne. Le Bazar de la Charité avait pour vocation, depuis sa création en 1885, de vendre divers objets dont les recettes étaient destinées aux pauvres. L'ironie de ce passage s'exprime à travers le faux sentiment de désolation exprimé par l'auteure, que les points d'exclamation et de suspension contribuent à accentuer. Elle met en lumière le caractère hypocrite de la charité qui relève davantage de la vanité que d'un sentiment authentique d'empathie. Mais elle vient surtout souligner les émotions qui séparent les femmes du peuple des femmes bourgeoises, l'idéal anarchiste se positionnant à contre-courant des valeurs associées à la philanthropie telle qu'elle est pratiquée dans les milieux mondains à la fin du siècle.

De la même manière, une certaine Alice condamne la charité bourgeoise dans un article intitulé « À propos de charité », en montrant comment elle constitue une stratégie politique pour étouffer les révoltes et maintenir les inégalités de classe. Le principal reproche qu'elle fait aux bourgeois concerne précisément leur incapacité à faire preuve d'empathie : « Crois-tu que je pourrais vivre dans le bonheur en connaissant tes larmes ? ce qui est à moi, est à toi, ce que je sais, je te l'apprendrai, vois je suis prêt à combattre avec toi, sois mon ami, mon frère[635]. » Ceux qu'elle désigne péjorativement comme des « cœurs froids[636] » sont appelés à développer de véritables sentiments d'amour. Ici ce n'est plus aux femmes que l'auteure s'adresse, mais bien à l'ensemble de la classe bourgeoise qu'elle souhaite impliquer dans un processus révolutionnaire guidé par un sentiment d'« amour de l'humanité[637] ».

---

[634] Clotilde, « Charité », *Le Libertaire*, numéro 79, 12-18 mai 1897.
[635] Alice, « À propos de charité ! », *Le Libertaire*, numéro 82, 3-9 juin 1897.
[636] *Idem*.
[637] *Idem*.

Or ce ne sont pas toutes les femmes qui accordent une importance aux émotions dans le cadre de la lutte révolutionnaire. Suzanne Carruette, par exemple, défend une vision de la révolution sociale qui ne laisse aucune place à l'expression des sentiments. Dans l'article « Sentimentalité bourgeoise », Suzanne Carruette reproche aux bourgeois de rester indifférents vis-à-vis des souffrances endurées par le peuple. Mais elle les accuse surtout de réserver leurs sympathies à ceux qui appartiennent à leur classe sociale : « Quant à toi, bourgeoisie, qui n'a de cœur et de larmes que pour les tiens, nous savons à quoi nous en tenir sur tes sentiments. […] prononcée par [elle] les mots fameux de Bonté, Justice, Fraternité, Amour, sont autant de cyniques mensonges[638]. » Dans cette perspective, elle incite les révolutionnaires à combattre l'indifférence par la force, cette force devant naître d'une haine intransigeante vis-à-vis de la classe bourgeoise. À la fin du texte, elle appelle de ses vœux une lutte qui s'effectue en dehors du régime des affects : « la pitié que tu n'as pas pour nous, nous ne l'aurons pas pour toi[639]. » Ce discours contre la sentimentalité bourgeoise prend une teneur particulière dans un autre article intitulé « Nécessité révolutionnaire ». L'auteure y prône de manière plus explicite un combat politique qui évacue la sensibilité au profit d'une inflexibilité émotionnelle.

Plutôt que de promouvoir une expérience affective de l'anarchisme, elle montre comment la sensibilité constitue « l'inévitable écueil sur lequel viennent se briser toutes les révolutions[640]. » Le processus révolutionnaire ne dépend plus de la capacité des bourgeois à s'émouvoir devant la misère, mais bien de celle des militants à mettre de côté leurs émotions pour se constituer en force agissante. Suzanne Carruette n'entend plus persuader la classe bourgeoise du bien-fondé des sentiments révolutionnaires, mais plutôt de combattre leur indifférence par la violence : « quelques douloureux (nul plus que nous n'en convient) que soient à employer ces moyens

[638] Suzanne Carruette, « Sentimentalité bourgeoise », *Le Libertaire*, numéro 21, 25 mar.-2 avr. 1900.
[639] *Idem*.
[640] Suzanne Carruette, « Nécessité révolutionnaire », *loc. cit.*

violents, ils sont nécessaires et cette nécessité doit imposer silence à toute autre considération[641]. » Si elle privilégie le recours à la violence, considérée comme un mal nécessaire, c'est parce qu'elle estime que la « pitié a donc des limites, [et] la bonté aussi[642] ». Contrairement à certaines femmes qui pensent la lutte anarchiste à travers une éthique du sentiment, Suzanne Carruette revendique un militantisme où la raison prédomine sur les affects. Elle n'est d'ailleurs pas la seule à s'écarter d'une vision sentimentale de l'anarchisme, d'autres femmes livrant des témoignages dans lesquels elles valorisent une combativité politique qui implique de renoncer à l'émotivité.

4.1.2. Paroles dissidentes

À rebours de cette éthique du sentiment, plusieurs femmes pensent le changement social à travers une expérience du monde qui met de côté la sensibilité. Au lieu de miser sur l'importance des émotions, elles montrent comment la lutte politique exige une certaine fermeté d'esprit. Évidemment, cela ne veut pas dire qu'elles rejettent systématiquement les sentiments d'empathie et d'amour pour réfléchir à l'utopie anarchiste. Mais elles insistent sur le fait que le combat révolutionnaire doit évacuer les émotions afin de laisser place à des formes de résistance basées sur le courage et la force. Elles sont plusieurs à entremêler les genres de l'article journalistique et de l'autobiographie pour donner leur parcours militant en exemple. Tantôt victimes de répression, tantôt propagandistes actives, ces femmes se construisent une image de militantes qui refusent de se laisser emporter par leurs sentiments et de tempérer leurs ardeurs révolutionnaires. Car si l'anarchisme repose sur la négation absolue du pouvoir, les femmes tentent d'illustrer leur capacité à résister à la répression et à rester inflexible dans la lutte politique. En donnant à lire leur trajectoire militante, elles montrent qu'elles peuvent s'engager dans le combat anarchiste sans verser dans les clichés de la sensibilité féminine. Ces textes tendent à renverser, voire à ignorer, les stéréotypes de

[641] *Idem*.
[642] *Idem*.

genre en mettant en scène le militantisme exemplaire des femmes. Les postures adoptées par ces femmes se distinguent de celles abordées dans la section précédente, la mise au rancart de l'émotivité devenant une manière de justifier leur place au sein des réseaux anarchistes.

Dans la série « Épisodes de ma vie », publiée en trois livraisons dans *Le Libertaire* entre 1895 et 1896, Louise Michel revient sur des moments marquants de sa trajectoire politique. Parmi les trois événements qu'elle raconte, deux concernent ses expériences singulières de la répression. Le premier est associé à son emprisonnement à Saint-Lazare aux côtés de jeunes prostituées, alors que le second porte sur sa déportation en Nouvelle-Calédonie au lendemain de la Commune de Paris. Dans ce texte, intitulé « Comment je suis devenue anarchiste », Louise Michel raconte sa découverte des idéaux révolutionnaires. L'explicitation de son vécu personnel lui permet non seulement de mettre en lumière son processus de politisation, mais également de s'inscrire dans une histoire commune de l'anarchisme. Le moment où elle devient anarchiste coïncide avec un épisode collectif de répression lors duquel les communards ont été déportés en Nouvelle-Calédonie :

> Je suis devenue anarchiste quand nous avons été envoyés en Calédonie sur les vaisseaux de l'État avec des condamnations aflictives (*sic*) et infamantes, ce qui nous était absolument indifférent, vu que, suivant nos consciences, nous eussions été criminels d'agir autrement que nous l'avions fait; on se reprochait plutôt de ne pas s'être arraché le cœur; la pitié en certaines circonstances est trahison. Toujours est-il que, pour nous amener au repentir d'avoir combattu pour la liberté, et aussi par mesure de prudence contre d'aussi grands malfaiteurs, nous étions dans des cages comme des tigres ou des lions[643].

[643] Louise Michel, « Épisodes de ma vie. Comment je suis devenue anarchiste », *Le Libertaire*, numéro 10, 18-25 janv. 1896.

Louise Michel relègue à l'arrière-plan son identité sexuée pour se représenter parmi ceux qu'elle appelle plus loin les « amis de la Commune[644] ». La distinction sexuelle semble d'autant plus ignorée par l'auteure qu'elle insiste sur l'importance de la résilience au détriment des sentiments individuels. L'image du cœur arraché donne à lire une représentation de la lutte révolutionnaire où la raison prime sur les émotions. Louise Michel valorise une conception de l'engagement basée sur la réflexion et le jugement : « Là, nous avions tout le temps de penser […] le vaisseau craquait sous la houle, nous étions comme livrés aux éléments et l'Idée grandissait[645]. » Les quatre mois passés sur le bateau sont décrits comme une période qui donne naissance à une prise de conscience collective par rapport à la nature autoritaire du pouvoir.

Louise Michel s'inscrit dans une histoire collective de l'anarchisme à travers l'évocation d'un « nous » auquel elle attribue les valeurs de courage et de fermeté d'esprit. Les multiples va-et-vient entre le « je » et le « nous » lui permettent d'évoquer sa propre trajectoire militante en mettant en valeur une expérience commune du politique. À quelques égards, le récit de Louise Michel évoque celui de Sophie Zaïkowska publié dans *La Vie anarchiste* en 1913. Dans ce texte, intitulé « Pourquoi je suis anarchiste », la militante explique les raisons pour lesquelles elle adhère aux idées libertaires. Interrogeant plus précisément le rôle de l'artiste et du littérateur dans le processus révolutionnaire, elle montre que l'élévation des esprits doit nécessairement passer par une culture du « calme et de [la] raison[646] ». Elle défend dès lors l'importance d'encourager, par le biais de l'écriture, une « ligne de conduite mieux équilibrée, plus positive[647] » qui viendrait remplacer un imaginaire populaire ancré dans la sentimentalité.

---

[644] *Idem*.
[645] *Idem*.
[646] S. Zaïkowska, « Pourquoi je suis anarchiste », *loc. cit*.
[647] *Idem*.

Dans « Prison de Nanterre », Mary Huchet livre un témoignage sur son emprisonnement à Nanterre. Mary Huchet est une oratrice active des réunions anarchistes à l'occasion desquelles elle fréquente notamment Alice Canova, Louise Réville et Maximilienne Biais. Engagée dans le syndicalisme féminin, elle est secrétaire du Syndicat des Fleurs et des Plumes au moment où son texte paraît dans le *Libertaire*[648]. Au cours de cette période, elle signe également deux autres textes dans *Le Libertaire* dont le récit autobiographique « La journée d'une ouvrière parisienne » abordé plus loin dans ce chapitre. Le texte publié par Mary Huchet fait écho à celui de Louise Michel sur Saint-Lazare puisqu'elle met en scène une expérience spécifiquement féminine du système carcéral. Elle décrit la prison de Nanterre comme un lieu dans lequel les femmes entrent pour les mêmes causes en dépit de la variété de leur crime. Pour Mary Huchet, les prisonnières qu'elle côtoie ne sont, comme elle, que les victimes d'une société qui les oblige à commettre des délits afin d'échapper à la misère. Dans cette perspective, elle met en lumière l'inutilité de la prison en affirmant que la lutte contre la pauvreté risque de la rattraper dès son retour à la vie normale : « Puis il faudra que de nouveau je lutte pour la vie, que je débatte encore des prix avec un patron qui me marchandera ce que j'ai de plus cher : Dix heures de liberté ! Ignoble vampire, qui escomptera son vol avant même que je ne travaille[649] ! » L'ouvrière est une figure récurrente dans la production textuelle des femmes, où elle est présentée comme une victime du système capitaliste qui doit se vendre pour survivre.

Si elle montre que les ouvrières ne sont pas des criminelles mais plutôt des combattantes, l'auteure fait toutefois valoir sa propre trajectoire militante en utilisant les autres prisonnières comme figures repoussoir. Alors que les prisonnières pleurent dans leur cellule, Mary Huchet insiste sur la force de résilience qui l'anime :

---

[648] Informations biographiques tirées de Dominique Petit, « Notice, Huchet, Marie, Louise dite Mary », *Dictionnaire des anarchistes*, version mise en ligne le 2 avr. 2017 et modifiée le 9 avr. 2020. Récupéré de : https://maitron.fr/spip.php?article191061.

[649] Mary Huchet, « Prison de Nanterre », *Le Libertaire*, numéro 73, 1er-7 avr. 1897.

> La lutte recommencera; j'y rentrerai avec une volonté retrempée, et, si je rencontre une embûche, je la repousserai du pied en redisant une maxime qui a fait ma force dans la geôle où je ne dois ni me plaindre ni m'évanouir, alors que l'accusation de folie est braquée sur moi comme le fut l'objectif anthropométrique[650].

Contrairement aux femmes qui considèrent les larmes comme l'expression d'une sensibilité politique, Mary Huchet refuse de manifester une quelconque vulnérabilité. Ce refus des larmes apparaît dans les écrits de plusieurs militantes comme Marie Laroche qui signe un texte intitulé « Au cimetière » en 1896. Dans ce récit autobiographique, Marie Laroche raconte une journée lors de laquelle elle est allée, en compagnie d'autres militants, se recueillir sur la tombe d'Auguste Vaillant[651]. Or l'image qu'elle donne du deuil évacue toute forme de sentimentalité : « Loin de pleurer notre ami et de plaindre sa fille, nous sommes fiers d'être anarchistes comme lui[652]. »

De la même manière, Mary Huchet substitue les pleurs à une attitude de résilience qui revêt une valeur d'exemplarité politique. Car c'est bien ce qu'on reproche généralement aux femmes que de se laisser aller à leur émotivité dès qu'il est question de politique. Dans l'article « Frocaille, Pestaille, Jugeaille », publié en 1897 dans *Le Père peinard*, Émile Pouget, directeur et principal rédacteur du journal, reproche à Mary Huchet d'avoir manqué de droiture lors du procès l'ayant conduite à la prison de Nanterre. Il la présente comme une militante inexpérimentée qui aurait fait mauvaise presse à l'anarchisme :

> Quant à Mary Huchet elle a réclamé un avocat et s'est déclarée plumassière-naturaliste-anarchiste-chrétienne-humanitaire. Si la pauvre se comprend, tant mieux pour elle ! Les jugeurs se sont bornés à lui

[650] *Idem*.
[651] Auguste Vaillant a été guillotiné le 5 février 1894 pour avoir fait exploser une bombe dans la chambre des députés au Palais Bourbon. La visite de Marie Laroche au cimetière d'Ivry, effectuée en février 1896, se présente en ce sens comme un acte de commémoration.
[652] Marie Laroche, « Au cimetière », *Le Libertaire*, numéro 14, 15-22 fév. 1896.

> administrer huit jours de prison. Ça lui donnera le temps de choisir dans la chiée des qualificatifs qu'elle a énumérés, lequel lui convient le mieux[653].

Lors de son procès, Mary Huchet aurait été incapable de prononcer un discours logique devant le jury. Dans le numéro suivant, la militante signe une lettre intitulée « Rectification », dans laquelle elle exige une réparation publique de la part d'Émile Pouget. Si Mary Huchet a été emprisonnée pour avoir participé aux débordements survenus lors d'une conférence prononcée par un socialiste chrétien en mars 1897, c'est bien parce qu'elle s'est jetée corps et âme dans la mêlée pour défendre d'autres militants anarchistes. Elle déclare qu'elle n'a pas hésité à s'attaquer au « calotin qui cognait sur les copains anarchos, que les manifestants anticléricaux avaient la lâcheté d'assommer à coups de cannes[654] ». Elle insiste également sur le fait qu'elle ne s'est jamais laissée emporter par les émotions lors de son procès. En réaction à la leçon paternaliste de Pouget, elle lui répond avec ironie qu'il aurait dû être présent au tribunal pour pouvoir prend la mesure de son « indifférence vis-vis de la Justice[655]. » À cette critique, le rédacteur répond qu'il valorise la « vérité [plutôt] que les coups d'encensoir[656] », déclaration laissant entendre qu'il refuse d'excuser la prétendue impulsivité de la militante. Mary Huchet tente de se détourner du stéréotype de la sensibilité féminine en exposant sa combativité politique. Elle n'apparaît plus comme une écervelée qui se serait laissé emporter par l'intensité de ses sentiments, mais comme une militante ayant fait preuve de lucidité et de courage.

En 1898, l'anarchiste allemande Fanny Imle, dite Mellita, fait paraître une lettre dans la rubrique « L'Agitation » du *Libertaire*. Première femme à obtenir un doctorat à la faculté de droit et de science politique de l'Université Fribourg en 1907, Fanny Imle entre en contact avec l'anarchisme par le biais des cercles universitaires

---

[653] Article anonyme, « Frocaille, Pestaille, Jugeaille », *Le Père peinard*, numéro 22, 21-28 mar. 1897.
[654] La camarade Mary Huchet, « Rectification », *Le Père peinard*, numéro 23, 28 mar.-4 avr. 1897.
[655] *Idem*.
[656] *Idem*.

allemands. Oratrice et journaliste, elle est connue des milieux anarchistes allemands, belges et français[657]. L'itinéraire politique de Fanny Imle évolue au fil des années puisqu'elle délaisse l'anarchisme pour rejoindre les syndicats socialistes allemands, qu'elle quitte à leur tour au profit du mouvement ouvrier chrétien. La lettre qu'elle signe dans *Le Libertaire* est publiée quelques semaines après qu'elle ait été expulsée du territoire belge en raison de ses activités militantes. Fanny Imle fait le procès de la répression étatique en prenant pour point de départ son vécu personnel. À l'instar de Louise Michel, elle fait référence à un « nous » qui désigne les révolutionnaires dont l'État cherche à se débarrasser. Les deux occurrences de l'épithète « camarades » témoignent de la volonté de l'auteure de souligner son appartenance au mouvement. La lettre lui permet en effet de rendre visibles ses efforts de propagande et d'en illustrer le rayon d'influence :

> Depuis un mois à peu près, je m'occupais ici de la propagande de nos idées. Il paraît que j'ai réussi à faire trembler cette monarchie malade. Car ses ministres, réunis en Conseil le 4 novembre, ont cru devoir forger contre moi la foudre de l'expulsion. M. Delatour, chef mécanicien de l'usine policière, futur délégué de la grrrande conférence antianarchiste, fut chargé de la lancer. Moi foudroyée, une fois de plus étaient sauvés l'État, l'Ordre, la Justice, la Morale, etc., etc., etc[658].

Fanny Imle emprunte un ton sarcastique pleinement assumé pour déconstruire la rhétorique qui légitime l'ostracisation des révolutionnaires. La répétition de la locution « etc. » et la multiplication de la lettre « r » dans l'adjectif « grande » permettent à l'auteure de décrédibiliser le discours des dirigeants. D'ailleurs, elle récupère les clichés traditionnellement associés aux anarchistes dans le but de les retourner contre ses adversaires. Alors que M. Delatour[659] est présenté comme un contremaître d'usine

[657] Ces informations biographiques ont été tirées d'un document sur Fanny Imle préparé par l'Association des archivistes allemands en 2014.
[658] Fanny Imle, « [L'Agitation : Bruxelles] », *Le Libertaire*, numéro 158, 4-11 déc. 1898.
[659] Il s'agit vraisemblablement d'une référence à François Charles Delatour, administrateur de la Sécurité publique et secrétaire général du ministère de la Justice en Belgique. Voir Marc Cools, Koenraad Dassen,

plutôt que comme un ministre de la Justice, M. Beyerem est clairement comparé à un anarchiste : « il a sa logique personnelle, peu préoccupée des lois, un tempérament d'anarchiste, quoi[660] ! » Si les anarchistes sont perçus comme des hors-la-loi, elle montre que les ministres le sont tout autant en raison du caractère arbitraire de leurs lois.

Au-delà d'une satire du système judiciaire, elle cherche à rendre compte de l'ampleur de la menace incarnée par sa propagande. Elle mobilise la figure d'un dénommé Gumplowicz[661], penseur aux idées politiques modérées, pour mettre en lumière sa propre radicalité :

> Pour sauter la frontière, j'aurai l'aide de ce doux et modéré Gumplowicz, lequel menait ici une vie entièrement consacrée à l'étude et ne se mêlait d'aucune propagande. Aurait-il par hasard suffi qu'il soit mon *ami*, qu'on l'ait vu en ma compagnie pour que lui aussi, malgré sa modestie, on l'ait considéré comme dangereux ? O logique policière, voilà bien de tes merveilles : par toi l'agneau devient un loup[662].

Cette comparaison permet à Fanny Imle de faire valoir son engagement militant en le mesurant à celui d'un homme à qui elle accorde les attributs réputés féminins de la douceur, de la modération et de la modestie. En le décrivant comme un penseur enraciné dans le monde des idées, elle se présente quant à elle comme une militante engagée sur le terrain de l'action. Bien qu'elle soit elle-même une universitaire, elle insiste davantage sur sa trajectoire militante afin d'accorder une valeur d'exemplarité à sa propagande. L'emploi des italiques, pour désigner Gumplowicz, crée un effet de distanciation critique par l'entremise duquel l'auteure s'affiche comme une dissidente.

Robin Libert et Paul Ponsaers, *La Sûreté. Essais sur les 175 ans de la Sûreté de l'État*, Bruxelles, Politeia, 2005.

[660] Fanny Imle, « [L'Agitation : Bruxelles] », *loc. cit.*

[661] Fait-elle référence à Louis Gumplowicz, sociologue, professeur et juriste d'origine polonaise, qu'elle aurait pu rencontrer au cours de sa formation universitaire ?

[662] Fanny Imle, « [L'Agitation : Bruxelles] », *loc. cit.*

Celui qu'elle considère avec une réserve certaine comme un ami, et non comme un camarade, semble beaucoup trop modéré pour qu'elle puisse partager de véritables affinités idéologiques avec lui.

La lettre se termine par une déclaration qui témoigne avec force de la volonté de l'auteure de se construire une image publique de propagandiste. Car c'est bien l'usage qu'elle fait de la lettre qui, si elle s'adresse à la rédaction du journal, vise bien à interpeller un lectorat plus large. À la fin du texte, l'auteure laisse entendre qu'elle donnait encore des conférences anarchistes quelques heures avant de devoir quitter la Belgique. D'ailleurs, elle prête serment auprès des lecteurs qu'elle continuera à transmettre son message révolutionnaire malgré son expulsion du pays. Elle se présente dès lors comme une apatride dont les actions comportent une dimension internationaliste : « je tournai le dos à ce pays clérical et réactionnaire, en quête d'un nouveau terrain de propagande où semer nos idées. Car notre patrie, c'est le monde et partout où il y a pour nous à travailler[663]. » Dans cette lettre, Fanny Imle cherche à illustrer la vigueur de son engagement politique. Or elle tend à ignorer les stéréotypes de genre, car si elle insiste sur le fait qu'elle est une femme à travers les marques grammaticales du féminin, elle montre toutefois comment son militantisme peut être une source d'inspiration pour l'ensemble des révolutionnaires.

À certains égards, la lettre de Fanny Imle fait écho à celles de Séraphine Pajaud parues dans *Les Temps nouveaux* entre 1901 et 1902. Séraphine Pajaud signe deux lettres dans lesquelles elle se présente comme une propagandiste active étant en proie à des démêlés judiciaires. Elle revient sur la tournée de conférences qu'elle a effectuée dans le Nord-Pas-de-Calais pendant quatre mois en énumérant plusieurs des villes inscrites à son programme[664]. Non seulement la militante évoque ses déplacements

[663] *Idem*.
[664] Séraphine Pajaud, « [Correspondances & communications] », *Les Temps nouveaux*, numéro 33, 15-21 déc. 1901.

fréquents, mais elle affirme également que les « jugeurs ne la lâchent pas[665] » depuis son départ de la région. Cette insistance sur la répression dont elle est victime vient mettre en lumière la nature menaçante de sa propagande qui semble avoir acquis de l'influence. Séraphine Pajaud met en scène une variante féminine du trimardeur anarchiste qui sillonne les campagnes françaises dans le but de partager ses réflexions politiques[666]. Le trimardeur est une figure récurrente de la littérature anarchiste qui représente « l'image la plus achevée d'une existence immédiatement subversive et constructive dans la quotidienneté[667] ». Or le trimardeur renvoie à une symbolique masculine, les femmes étant moins enclines que les hommes à faire de la propagande ambulante. Le trimardeur représente en effet un « type d'homme[668] » anarchiste qui rompt avec une existence tracée d'avance pour errer comme un nomade et vivre en pleine liberté. En assumant son rôle de trimardeuse, Séraphine Pajaud façonne un modèle féminin du militantisme anarchiste qui contraste avec l'image traditionnelle de la femme au foyer. Si ce n'est pas elle qui thématise directement cet écart, elle donne à lire un éthos de la trimardeuse qui lui permet d'envisager autrement le rapport des femmes à la propagande orale et, au sens plus général, les rôles de genre au sein du mouvement anarchiste.

Dans « Liberté ! », texte argumentatif basé sur des faits autobiographiques, Armandine Mahé projette une image d'elle-même en tant que militante exemplaire. Quoique cette image soit moins tranchée que celles présentées par Fanny Imle et Séraphine Pajaud, elle se présente néanmoins comme une anarchiste qui reste inflexible face à la répression. Institutrice de formation, Armandine Mahé fréquente les milieux anarchistes individualistes. Elle est impliquée dans la fondation du journal *l'anarchie*

---

[665] Séraphine Pajaud, « [Mouvement social : France] », *Les Temps nouveaux*, numéro 37, 12-18 janv. 1902.
[666] Au sujet des trimardeurs anarchistes, consulter : Félix Dubois, *Le Péril anarchiste*, *op. cit.*, pp. 90-93 ; Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France. Des origines à 1914*, *op. cit.*, pp. 133-136.
[667] Alain Pessin, *La Rêverie anarchiste, 1848-1914*, *op. cit.*, p. 80.
[668] *Ibid*., pp. 79-80.

auquel elle collabore et pour lequel elle exerce la fonction de trésorière. Partisane de l'éducation libertaire et de l'amour libre, elle fait vie commune avec sa sœur Anna Mahé et Albert Libertad[669]. L'essentiel du propos véhiculé dans l'article tourne autour d'une dénonciation de la nature arbitraire des arrestations policières. Or cette dénonciation prend davantage la forme d'une satire de l'institution policière que d'un réquisitoire contre la répression. De la même manière que Fanny Imle, elle use de sarcasme pour tourner au ridicule les ruses employées par les policiers pour coincer les anarchistes. Le texte s'ouvre sur l'arrivée d'un agent au domicile qu'Armandine Mahé partage alors avec un camarade :

> Il me portait une convocation, datée du 8 août, me priant de passer au bureau du commissaire de police, en la préfecture, service du bureau des recherches, *pour affaire me concernant*. L'homme de police me donnant cette convocation me dit *qu'il avait l'ordre de ne pas revenir sans moi*[670].

L'usage des italiques à valeur citationnelle permet à l'auteure de manifester une distance ironique vis-à-vis du mandat d'arrestation. Mais il consiste en une stratégie pour décrédibiliser le pouvoir policier au sens plus général. À cet égard, la scène du départ ne manque pas de faire sourire puisqu'elle met en scène l'auteure qui repousse le policier en dehors de son logis pour prendre le temps de s'habiller. Elle laisse d'ailleurs entendre que c'est elle qui serait décidée à le suivre dans le but de connaître le véritable fond de l'affaire.

Armandine Mahé relate ensuite son entretien au commissariat de police qui s'articule autour d'une lettre ayant été écrite à Nantes par un militant socialiste. Celui qu'elle appelle « Monsieur[671] » – la formule relevant davantage du mépris que de la

---

[669] Anne Steiner, « Notice Mahé, Armandine », *Dictionnaire des anarchistes*, version mise en ligne le 7 mar. 2014 et modifiée le 3 avr. 2014. Récupéré de : https://maitron.fr/spip.php?article156241.
[670] Armandine Mahé, « Liberté !!! », *Le Libertaire*, numéro 41, 15-22 août 1903.
[671] *Idem*.

politesse –, tente de lui soutirer de l'information à propos du signataire de cette lettre qui porte sur la mort récente d'un soldat. Armandine Mahé donne à voir la radicalité de son militantisme anarchiste en formulant une critique du système judiciaire :

> La lettre, pompière et socialiste à l'excès, n'avait rien de très fort, et n'était certes pas l'œuvre d'un camarade. J'ai dit au Monsieur que je ne pouvais comprendre la raison qui me faisait ainsi soupçonner et je lui dis que je trouvais plus que comiques ces lenteurs judiciaires qui mettaient six mois à formuler un soupçon que rien n'étayait. Il me répondit qu'il pensait savoir par moi le nom du signataire. Je ne le connais pas et ne crois pas connaître un homme capable d'écrire ces bêtises, mais l'aurais-je su, ces messieurs auraient pu chercher meilleure comparse[672].

Au-delà d'une volonté de décrédibiliser les procédures judiciaires, elle montre l'incompatibilité de l'anarchisme et du socialisme. L'anarchisme est personnifié à travers la figure de l'auteure qui se présente comme une militante dont le discours raisonné contraste avec l'expression pompeuse du penseur socialiste.

À plus forte raison, l'auteure se construit une image de femme anarchiste qui doit se débattre seule dans un monde d'hommes. Ce monde d'hommes est celui des anarchistes, qu'elle estime incapables d'écrire les absurdités défendues par leurs homologues socialistes. Mais il s'agit aussi des hommes qui composent les rangs de la police, présentée comme un corps de métier masculin. De part et d'autre, Armandine Mahé apparaît comme une femme qui doit se tailler une place dans une vie politique masculine. Dans cette perspective, elle laisse entendre que son histoire n'est qu'une anecdote qui mérite peu d'attention : « Je suis une toute petite personne, et voilà bien une toute petite affaire, sans cela, je demanderais à l'honorable Ligue des droits de l'homme et du citoyen[673]. » Ici, le masculin semble employé à dessein pour présenter *l'homo politicus* sous les traits d'un homme. Non seulement l'auteure apparaît comme

[672] *Idem*.
[673] *Idem*.

une femme dissidente, mais elle tente de s'inscrire dans une sphère politique où les femmes sont absentes. La posture de fausse modestie qu'elle adopte dans ce passage insiste sur la manière dont son expérience féminine de la répression constitue une exception dans un monde où les lois sont à la fois fabriquées et contestées par des hommes.

4.2. Les écrits autobiographiques

Dans la presse anarchiste, la mise en scène du militantisme féminin acquiert une dimension particulière chez les femmes qui font paraître des écrits autobiographiques. À partir de 1896, elles sont plus d'une dizaine de femmes à signer des textes qui relèvent des genres de l'intime. S'il est difficile d'établir un ordre de comparaison précis entre la production autobiographique des hommes et des femmes, nous pouvons toutefois affirmer que le genre autobiographique constitue une pratique d'écriture grâce à laquelle ces dernières investissent en plus grand nombre les publications anarchistes. L'écriture autobiographique permet aux femmes de partager leurs expériences individuelles de l'anarchisme. Or leurs récits sont intimement liés à la découverte qu'elles font des idées révolutionnaires en tant que femmes. L'autobiographie apparaît dès lors comme un terreau fertile pour la propagande féminine, dans la mesure où les vies racontées possèdent une valeur d'exemple pour les autres militantes. Rappelons à cet égard que la propagande par l'exemple est reconnue comme une forme de propagande à part entière par les anarchistes qui croient en l'importance de façonner des modèles d'engagement auxquels peuvent s'identifier les militants[674]. Au XIX^{e} siècle, l'autobiographie constitue une pratique d'écriture courante chez les militants qui racontent leur venue plus ou moins lente aux idéaux

[674] Au sujet de la propagande par l'exemple, voir Alvan Francis Sanborn, *Paris and the Social Revolution. A Study of the Revolutionary Elements in the Various Classes of Parisian Society*, *op. cit.*, pp. 91-106.

libertaires[675]. Selon Thierry Maricourt, les autobiographies d'anarchistes ont « toujours le mérite de s'attarder sur des existences banales et exceptionnelles à la fois[676] » puisqu'elles partent des trajectoires individuelles pour dresser le portrait des aventures révolutionnaires de leur siècle. Or la veine autobiographique constitue une prise de parole particulière pour les femmes qui ne bénéficient pas de la même visibilité que les hommes dans la presse anarchiste. Les autobiographies féminines semblent davantage ancrées dans une expérience du quotidien que dans une mise en récit des grands événements historiques.

À l'exception de Louise Michel, peu d'entre elles abordent leur vie à la lumière des luttes collectives qui ont marqué leur époque. Elles évoquent rarement les manifestations et les grèves, par exemple, privilégiant davantage la représentation de leur rapport intime avec l'anarchisme. Cela ne veut pas dire que les femmes restent enfermées dans un imaginaire lié à la sphère privée ou que les normes de genre les prédestinent au genre autobiographique. Il s'agit plutôt de reconnaître, comme le propose Martine Reid, que les écrits autobiographiques de femmes ne mettent jamais de côté leur identité de genre et qu'ils permettent dès lors aux lecteurs de saisir « la pleine mesure de la différence sexuelle telle qu'elle se vit au XIX^{e} siècle[677] ». Dans la presse anarchiste, les femmes réinterprètent leur trajectoire libertaire à l'aune de leur identité de genre. En effet, la plupart d'entre elles articulent leur vision libertaire du monde à une manière de transgresser les normes associées au genre féminin. Dans cette perspective, l'écriture autobiographique permet aux femmes de revenir sur l'émergence de leur conscience politique tout en fournissant de nouveaux modèles d'engagement aux lectrices de la presse anarchiste. La production autobiographique

---

[675] Caroline Granier, *Les Briseurs de formules. Les écrivains anarchistes en France à la fin du XIX^{e} siècle*, *op. cit.*, p. 126.
[676] Thierry Maricourt, *Histoire de la littérature libertaire en France*, *op. cit.*, p. 137.
[677] Martine Reid (dir.), *Femmes et littérature. Une histoire culturelle, XIX^{e}-XXI^{e} siècle francophonies*, tome 2, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2020, p. 124.

des femmes se décline en trois sous-genres distincts, soit les souvenirs d'enfance, les portraits de vie et les récits de voyage.

4.2.1. Les souvenirs d'enfance

En 1896, *Le Libertaire* fait paraître deux récits d'enfance écrits par des femmes. Le premier, « Lettre vécue », provient de la plume d'une certaine Aurore, pseudonyme emprunté par une auteure dont l'identité demeure inconnue. Il s'agit de la deuxième contribution de l'auteure à ce journal. Dans le numéro précédent, elle fait paraître « La vie meurtrie », court texte situé à la croisée du récit intime et de l'article dans lequel elle dénonce les conditions de vie des ouvrières. Le second, intitulé « Lettre d'une enfant », est signé par Juliette Salel, auteure sur laquelle nous n'avons retrouvé aucune information biographique. Ces textes ont la particularité de participer à l'hybridation de plusieurs genres littéraires, entremêlant des modes de discours qui relèvent autant de la lettre que de la nouvelle littéraire et de l'article journalistique. L'historien américain Richard N. Coe fait remonter l'émergence du récit d'enfance à la littérature allemande de la fin du XVIII[e] siècle. Héritiers du genre autobiographique, les « souvenirs d'enfance[678] » seraient apparus en France durant la première moitié du XIX[e] siècle[679]. Les souvenirs d'enfance ont longtemps été ignorés par la critique littéraire française qui les considérait comme un genre mineur réservé à l'usage des pédagogues[680]. À l'aube des années 1990, ils ont toutefois suscité un nouvel intérêt au sein des études littéraires grâce à des chercheurs qui ont étudié les modalités spécifiques du genre, qu'il soit ou non intégré à des récits de vie plus larges. Au-delà d'une variante de l'autobiographie, l'évocation de l'enfance répond à une fonction bien

[678] Philippe Lejeune, « L'ère du soupçon », dans Philippe Lejeune (dir.), *Le Récit d'enfance en question*, Paris, *Cahiers de Sémiotique Textuelle*, numéro 12, 1988, p. 21.
[679] Richard N. Coe, *When the Grass was Taller: Autobiography and the Experience of Childhood*, New Haven & London, Yale University Press, 1984, p. XI.
[680] Francine Dugast Portes, « Le récit d'enfance et ses modèles : esquisse d'un bilan », dans Anne Chevalier et Carole Dornier (dir.), *Le Récit d'enfance et ses modèles*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2003, p. 299.

particulière dans la mesure où elle puise dans le passé pour retrouver « les clefs de l'identité adulte[681] ». La réécriture de soi possède dès lors une « valeur explicative[682] » puisque les épisodes de l'enfance servent à accorder un sens et une cohérence à la vie de l'autobiographe adulte. Les séquences racontées constituent non seulement un travail sur la mémoire, mais également un processus de construction identitaire.

Si les récits d'enfance sont évidents à repérer, en raison de leur référence explicite à la jeunesse, les critères qui permettent de le définir sont quant à eux plus difficiles à cerner. Pour Jacques Lecarme, les frontières du genre sont poreuses étant donné que la notion d'enfance diffère d'un auteur à l'autre et que le genre joue sur un « intervalle entre l'autobiographie et la fiction[683] ». Cette déclaration rappelle celle de Richard N. Coe qui avance que le récit d'enfance efface les frontières entre réalité et fiction, au point où celles-ci deviennent presque impossibles à distinguer[684]. Or c'est bien cette tension entre un souvenir vécu et une enfance fantasmée qui permet au récit d'enfance d'acquérir une « fonction modélisante[685] ». Le personnage de l'enfant correspond à un « *exemplum*[686] » par le truchement duquel l'autobiographe adulte défend une certaine conception de la société. Cette fonction caractérise la littérature pédagogique au sens plus général, Isabelle Matamoros expliquant qu'elle vise à « susciter chez ses lecteurs et lectrices l'adhésion à une théorie et conduire à la mise en œuvre d'une praxis[687]. »

---

[681] Philippe Lejeune, « L'ère du soupçon », dans Philippe Lejeune (dir.), *Le Récit d'enfance en question*, *op. cit.*, p. 44.
[682] *Idem*.
[683] Jacques Lecarme, « La légitimation du genre », dans Philippe Lejeune (dir.), *Le Récit d'enfance en question*, *op. cit.*, p. 24.
[684] Richard N. Coe, *When the Grass was Taller: Autobiography and the Experience of Childhood*, *op. cit.*, p. 2.
[685] Francine Dugast Portes, « Le récit d'enfance et ses modèles : esquisse d'un bilan », dans Anne Chevalier et Carole Dornier (dir.), *Le Récit d'enfance et ses modèles*, *op. cit.*, p. 301.
[686] *Idem*.
[687] Isabelle Matamoros, *"Mais surtout, lisez !" Les pratiques de lecture des femmes dans la France du premier XIX^e siècle*, thèse en littérature française soutenue à l'Université Lumière Lyon 2, 2017, p. 159.

La littérature pédagogique occupe une place importante chez les écrivains anarchistes qui souhaitent développer l'esprit critique des enfants. L'un des exemples les plus éloquents est sans doute celui de la rubrique « Le coin des enfants », publiée dans les supplémentaires littéraires des *Temps nouveaux*. Diffusée à partir de 1898, cette rubrique témoigne de la volonté du journal d'émanciper les enfants par le biais de la lecture. Dans cette rubrique, sont publiées des reproductions de textes signés par des femmes comme Ouida, romancière anglaise née Maria Louise de La Ramée (voir Annexe C). Quelques femmes de lettres libertaires consacrent une part importante de leur production à la littérature jeunesse. André Léo publie de nombreuses historiettes dans *Le Magasin de récréation et d'éducation* au cours des décennies 1870 et 1880. Louise Quitrime compose quant à elle des recueils de comptines dont le propos incendiaire vise autant à instruire les écoliers qu'à leur transmettre un sentiment de révolte. Cet intérêt pour la pédagogie libertaire n'est toutefois pas propre aux femmes, Thierry Maricourt ayant démontré que l'enfant constitue un thème central de la littérature anarchiste[688] du fait qu'il représente l'individu qui n'a pas encore été corrompu par la société bourgeoise. Tandis que plusieurs anarchistes s'adressent aux enfants, d'autres choisissent plutôt de les faire directement parler pour poser un regard critique sur la société. Les personnages d'enfants apparaissent de manière récurrente dans la littérature anarchiste et, plus particulièrement, dans les écrits autobiographiques des militants qui recourent au récit d'enfance pour remonter à la genèse de leur formation politique. La topique dominante de ces récits s'articule autour d'une représentation sombre du passé où l'enfance « n'est pas une période idyllique[689] », mais plutôt la somme des premières expériences personnelles liées à la domination. Les enfants prennent conscience des tares de la société qui détermineront leur future condition d'opprimés. Les écrits autobiographiques servent dès lors à promouvoir la cause anarchiste puisqu'ils offrent une relecture de l'enfance dans le but de légitimer la trajectoire militante de l'adulte.

[688] Voir Thierry Maricourt, *Histoire de la littérature libertaire*, *op. cit.*, pp. 72-76.
[689] *Ibid.*, p. 73.

Au XIX^e siècle, le récit d'enfance est pratiqué par de nombreuses écrivaines qui se remémorent des souvenirs associés aux premières années de leur vie[690]. Selon Brigitte Diaz, les récits d'enfance signés par les femmes au XIX^e siècle tendent à représenter l'enfance comme une période idyllique, une « parenthèse enchantée de liberté qui contraste violemment avec la servitude qu'elles redoutent ou qu'elles vivent en tant qu'adultes[691]. » À l'inverse, les autobiographies masculines seraient « ancré[e]s dans une volonté de réalisme[692] » ayant pour effet de jeter un éclairage plus sombre et malheureux sur l'enfance. Brigitte Diaz hésite toutefois à étendre cette remarque à l'ensemble des récits autobiographiques, concluant qu'ils sont « tributaires de modèles qui ne se distribuent pas forcément selon la différence des sexes, mais selon les *topoï* narratifs[693] » dominants. En dépit de leur tendance commune à idéaliser l'enfance, elle montre ainsi que plusieurs autobiographies féminines prennent également la forme d'un réquisitoire contre les souffrances infligées aux jeunes filles. Le « récit réaliste[694] » constitue l'une des trames narratives du récit d'enfance au féminin, bien qu'il ait été plus commun dans les autobiographies masculines. À ce titre, Brigitte Diaz fait référence aux *Mémoires* de Louise Michel dans lesquels l'évocation de l'enfance repose sur un discours critique qui vise à dénoncer l'éducation aliénante des jeunes filles. Les souvenirs d'enfance écrits par des femmes, qui répondent à des visées réalistes, ont la particularité d'insister sur la trajectoire genrée de l'enfant puisqu'ils mettent en scène des jeunes filles confrontées aux préjugés de leur sexe. Dans la presse anarchiste, les femmes publient des récits d'enfance qui obéissent à un schéma réaliste en raison des visées propagandistes qu'elles accordent à l'écriture autobiographique. Si elles reviennent sur leur enfance pour expliquer leur trajectoire anarchiste, elles

[690] Martine Reid mentionne les récits d'enfance de Sarah Bernhardt, Julia Daudet, Judith Gautier, Louise Michel et Athénaïs Michelet. Voir Martine Reid (dir.), *Femmes et littérature. Une histoire culturelle, XIX^e-XXI^e siècle francophonies*, *op. cit.*, pp. 122-124.
[691] Brigitte Diaz, « "L'enfance au féminin" : le récit d'enfance et ses modèles dans des autobiographies de femmes au XIX^e siècle », dans Anne Chevalier et Carole Dornier (dir.), *Le Récit d'enfance et ses modèles*, *op. cit.*, p. 176.
[692] *Ibid*., p. 165.
[693] *Ibid*., p. 175.
[694] *Ibid*., p. 164.

éclairent également leur parcours sous l'angle de leur identité féminine. Leur découverte de l'anarchisme est en effet inséparable des contraintes liées à leur sexe, l'enfance se présentant comme « une école de résistance aux diktats qui entravent la liberté des filles et de femmes, un lent apprentissage de la subversion[695] ». Le geste autobiographique devient dès lors une manière de remonter à « la genèse d'une prise de conscience[696] » à la fois genrée et politique.

Dans « Lettre vécue », Aurore raconte un épisode traumatique survenu au cours de son enfance. Le récit est pris en charge par le « je » de la femme adulte qui décrit une scène lors de laquelle des huissiers viennent au domicile familial pour menacer son père d'expropriation. En l'absence du père, les huissiers informent la fillette que leur maison doit être vidée dans les huit jours suivants. Par peur d'irriter son père, celle-ci décide toutefois de garder le silence en continuant d'espérer qu'à leur retour, les créanciers auront pitié « d'une enfant seule[697] ». Aurore perd ses illusions lorsque les huissiers reviennent, au moment convenu, pour saisir les meubles de la maison. Leur deuxième visite est d'ailleurs évoquée avec toute la brutalité avec laquelle elle semble avoir été vécue : « Brusquement je fus tirée de ma rêverie : "Eh ! petite, ton père n'est pas là ?" Je dus rassembler tout ce que j'avais de force pour ne pas tomber. C'étaient eux[698]… » Cette visite se présente comme un épisode traumatique dont l'écriture réactive la mémoire.

Si Aurore expérimente pour la première fois les injustices liées à sa classe sociale, elle semble encore plus déstabilisée par la réaction de son père. Elle connaît en effet une seconde blessure lorsque son père retourne sa colère contre elle au lieu de s'en prendre à ses agresseurs :

---

[695] *Ibid*., p. 173.
[696] *Idem*.
[697] Aurore, « Lettre vécue », *Le Libertaire*, numéro 9, 11-18 janv. 1896.
[698] *Idem*.

> N'irait-il pas trouver ces hommes qui avaient détruit son foyer ? N'y aurait-il pas des disputes, des coups et dans mon imagination surexcitée je voyais – qui sait ? un cadavre, peut-être, les gendarmes, la prison ? Quelle ne fut pas ma déception quand je le vis décidé à se venger sur moi. Ma naturelle logique d'enfant était bouleversée. Je ne savais pas que l'éducation donnée aux hommes, la lutte pour la vie, la civilisation, les rendent lâches, injustes et cruels[699].

La désillusion de l'enfant s'exprime à travers une série de questions rhétoriques qui mettent en lumière l'émergence d'une subjectivité politique. À cette dernière, s'ajoute également une prise de conscience de genre. Car le récit s'ouvre sur une question par laquelle l'auteure laisse entendre que ses traumatismes d'enfance sont liés à la découverte de plusieurs systèmes de domination : « Quelle force avait enfin vaincu ma turbulence d'enfant de douze ans ? Quels maîtres avaient dompté en moi cet impérieux besoin de mouvement et d'évolution[700] ? » En plus de la dépossession matérielle, la jeune fille fait l'expérience d'une dépossession langagière qui la place dans un rapport d'infériorité vis-à-vis des hommes.

En filigrane, le texte formule une critique de l'ordre patriarcal basée sur l'incapacité de la fillette à prendre la parole devant les huissiers qui représentent l'autorité masculine. Le seul mot qu'elle arrive à prononcer à voix haute est un « non » qui leur semble à peine audible. Le non insiste sur son accès différencié à une parole qui n'est exprimée que pour venir signifier l'absence du père, cette dernière ayant d'ailleurs pour conséquence leur expropriation. La réponse repose sur un unique référent qui apparaît comme un outil pour rompre avec le monde plutôt que pour établir un contact avec la réalité extérieure. En dépit des questions qui tournent en boucle dans sa tête, Aurore ne parvient pas à communiquer le message des huissiers à son père : « Nous étions au huitième jour ! Au repas, je n'avais osé rapporter ces paroles à mon père de crainte de l'irriter. Voilà pourquoi le souvenir, la crainte, me tenaient

[699] *Idem*.
[700] *Idem*.

suggestionnée terriblement, angoissée, fascinée[701]. » Le mutisme de la fillette découle moins du contenu de l'information que de la valeur que représente sa parole au regard de l'autorité paternelle. La fin du récit vient d'ailleurs confirmer les appréhensions qui l'ont incitée à préférer le silence à l'aveu en révélant l'ampleur de la brutalité dont le père fait montre.

À propos du XIX^e^ siècle, Michèle Riot-Sarcey rappelle que la femme ne possède « pas d'existence propre, car il lui est interdit de faire prévaloir sa volonté[702]. » Elle mentionne à cet effet que c'est l'autorité du père qui enferme d'abord les femmes dans le silence. L'histoire du féminisme est indissociable d'une réappropriation du langage par les femmes, la parole étant considérée comme l'un des piliers de l'ordre patriarcal. C'est dans cette perspective que plusieurs femmes, sous la Troisième république, deviennent d'importantes oratrices dans le but de faire entendre leurs droits politiques sur la place publique. Dans l'article « Homme-culture, femme-nature ? », Nicole-Claude Mathieu aborde les rapports sociaux de sexe sous l'angle d'une opposition dialectique entre nature et culture. À partir d'un point de vue anthropologique, elle montre que le « discours est masculin[703] » dans le sens où il relève d'une culture du savoir au sein de laquelle « le référent du discours est l'homme[704]. » Alors que le savoir, le discours et la parole constituent des attributs du pouvoir masculin, le silence correspond quant à lui à un acte de soumission pour les femmes réputées incapables de maîtriser les codes de l'univers social.

Dans « Lettre vécue », cette tension entre nature et culture, qui ordonne le monde du dicible et de l'indicible, sous-tend la structure du récit. Aurore, qui incarne

---

[701] *Idem*.
[702] Michèle Riot-Sarcey, *Histoire du féminisme*, Paris, Éditions La Découverte & Syros, coll. « Repères », 2002, p. 57.
[703] Nicole-Claude Mathieu, « Homme-culture et femme-nature ? », dans *L'Homme*, tome 13, numéro 3, 1973, p. 112.
[704] *Idem*.

la « logique naturelle[705] » de l'enfant, entre soudainement dans une culture masculine où les hommes dominent par la parole. Le pseudonyme de l'auteure est à cet égard des plus intéressants puisqu'il s'agit d'un prénom qui, évoquant le passage de l'aube au lever du soleil, symbolise l'arrivée de l'enfant dans un nouvel ordre du monde. Le prénom Aurore fait référence à la prise de conscience critique d'une fillette vis-à-vis des souffrances causées par les systèmes capitaliste et patriarcal, qui mettent un terme à une période naïve – voir asexuée – de l'enfance. Le choix de dépouiller le pseudonyme d'un quelconque patronyme peut, d'une part, être interprété comme un refus de l'autorité du père[706]. Mais il peut également perçu comme une manière de généraliser l'expérience singulière de la fillette à l'ensemble du sexe féminin. Car le pseudonyme rompt d'entrée de jeu le pacte autobiographique du récit, c'est-à-dire le « contrat implicite ou explicite proposé par *l'auteur* au *lecteur*[707] » qui nous permettrait d'établir une adéquation entre l'auteure biographique, la voix narrative et la figure de la jeune fille. Le jeu sur l'authenticité de l'énonciation contribue dès lors à faire ressortir la dimension collective qui caractérise l'expérience singulière de l'enfance en brouillant les frontières entre réalité et fiction. Comme le remarquent Chantal Savoie et Julie Roy à propos des épistolières de la presse religieuse, le prénom féminin correspond à une « construction identitaire textuelle[708] » qui intervient dans la configuration de « la posture de la jeune fille[709]. » Cette posture permet aux femmes de moduler leur discours en misant sur une forme de naïveté caractéristique de l'enfance. À l'heure où l'autobiographie reste associée à une pratique d'écriture masculine en raison de la valeur d'exemplarité accordée aux récits de vie racontés[710], le récit

[705] Aurore, « Lettre vécue », *loc. cit.*
[706] Marie-Ève Thérenty, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, *op. cit.*, p. 27.
[707] Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1975, p. 44.
[708] Chantal Savoie et Julie Roy, « De la couventine à la débutante : signature féminine et mise en scène de soi dans la presse au XIX^e^ siècle », dans Guillaume Pinson (dir.), *La Lettre et la presse : poétique de l'intime et culture médiatique*, Médias 19, 2011. Récupéré de : http://www.medias19.org/index.php?id=318.
[709] *Idem*.
[710] Christine Planté, *La Petite sœur de Balzac*, *op. cit.*, p. 201.

d'enfance joue sur une relative inoffensivité du discours pour mettre en évidence un moment de transition lié à une prise de conscience politique.

En empruntant la posture de la jeune fille, grâce à un pseudonyme féminin qui revêt des airs enfantins, Aurore s'approprie le genre autobiographique pour faire de la propagande anarchiste. Si la fillette ne peut pénétrer dans la culture qu'en étant dépossédée de sa propre parole, l'autobiographe adulte pose quant à elle un geste d'écriture par lequel elle tente de se réapproprier le pouvoir des mots. L'écriture autobiographique constitue non seulement une réécriture de soi, mais une manière de pénétrer dans le monde par le biais du langage. La fin du récit peut être interprétée comme un règlement de compte entre l'auteure et les détracteurs de l'anarchisme. À ceux qui accusent les anarchistes de promouvoir la destruction de la famille, elle rétorque : « Qui donc a dit que les Libertaires étaient des destructeurs de la famille ? Avant de la détruire, il faudrait qu'elle exista (*sic*) autrement que de nom[711]. » En associant la famille à un concept plutôt qu'à une réalité, l'autobiographe évoque à nouveau le rapport problématique qu'elle a entretenu avec son père. Mais cette incursion dans le présent de l'écriture, qui clôt l'évocation de l'enfance, insiste en arrière-plan sur la manière dont le récit autobiographique lui permet de faire valoir son point de vue anarchiste dans l'espace public. Car c'est bien cette difficulté à venir au monde par le biais du langage qui est mise en lumière dans « Lettre vécue », la fin du texte insistant sur le décalage entre un concept et son référent. À cet égard, il semble pertinent de rappeler que le titre inscrit le texte dans le genre épistolaire, modèle d'écriture « conçu non pas tant comme une *recherche* de soi qu'une *production* de soi, au double sens de manifestation et d'invention[712] ».

[711] Aurore, « Lettre vécue », *loc. cit.*
[712] Brigitte Diaz, *L'Épistolaire ou la pensée nomade. Formes et fonctions de la correspondance dans quelques parcours d'écrivains au XIX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 2002, p. 88.

Cette construction identitaire du sujet est également à l'œuvre dans le récit d'enfance de Juliette Salel intitulé « Lettre d'une enfant ». Or l'énonciation est prise en charge par une enfant qui indique d'entrée de jeu son âge : « Camarades, j'ai neuf ans et je viens de passer une belle journée à la campagne[713]. » La distance temporelle qui sépare l'auteure et l'enfant est abolie au profit d'un récit qui s'inscrit dans un rapport d'actualité vis-à-vis du passé. L'acte d'écriture correspond ainsi à ce que Bénédicte Monicat identifie comme un « pacte autobiographique de l'écriture au féminin[714] » ayant pour objectif que « la jeune fille se donne à lire à une adulte[715]. » En hybridant les genres épistolaire et autobiographique, l'auteure joue sur le rôle des destinataires en les inscrivant dans un rapport de proximité qui frôle la relation interpersonnelle. Le texte se présente comme une critique de l'éducation des jeunes filles qui s'exprime à travers le point de vue d'une enfant. La structure du récit, composé de virgules plutôt que de points, entraîne un rythme de lecture qui évoque la parole d'une enfant exprimant sa pensée d'un trait sans effectuer de pauses logiques entre les phrases. De plus, la calligraphie du titre met en évidence la posture de la fillette puisque les lettres cursives rappellent les périodes d'apprentissage scolaire consacrées aux pratiques d'écriture[716]. La forme du titre, contrastant avec celle des autres articles, fait écho au témoignage de l'enfant qui porte précisément sur sa découverte de l'institution scolaire. Le récit joue sur cette tension entre réalité et fiction d'autant plus que nous ne pouvons établir clairement l'identité de l'auteure. Pourrait-il s'agir de Marie Salel, l'auteure ayant publié le dialogue « La peur ! », en 1892, dans *Le Libertaire* ? Juliette Salel serait-elle véritablement la signature d'une enfant ?

---

[713] Juliette Salel, « Lettre d'une enfant », *Le Libertaire*, numéro 32, 20-26 juin 1896.
[714] Bénédicte Monicat, *Devoirs d'écriture. Modèles d'histoire pour filles et littérature féminine au XIX^e siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Littérature », 2006, p. 95.
[715] *Idem.*
[716] Mentionnons toutefois que cette typographie est employée dans d'autres numéros pour des titres qui ne sont pas liés à des récits d'enfance.

Cette hypothèse semblerait excessive si nous passions sous silence la reproduction d'une lettre de Sidonie Vaillant, écrite alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, dans les pages de *La Révolte* deux ans plus tôt[717]. Il s'agit d'une lettre que Sidonie Vaillant adresse à son père quelques semaines avant son exécution. Elle est publiée sous une lettre d'Auguste Vaillant destinée à sa compagne, Mme Marchal. Cette dernière étant malade, la fillette prend la plume pour offrir une réponse à son père. Dans cette lettre, elle évoque l'espoir qu'il soit acquitté par la justice et parle, avec une lucidité remarquable, du courage dont il doit faire preuve pour continuer de prouver au monde qu'il n'est pas un assassin. Cet exemple montre qu'en l'absence de données biographiques sur Juliette Salel, des conclusions sur l'âge réel de l'auteure restent difficiles à tirer. Il semble toutefois plus probable que la jeune fille ait été une stratégie de représentation. L'auteure maîtrise avec l'aisance d'une adulte le discours anarchiste, tant sur le plan des principes discutés que sur celui du vocabulaire employé. Que l'auteure ait été une enfant ou non nous importe finalement très peu, car c'est bien la posture de la fillette, façonnée par le texte, qui est pertinente puisqu'elle lui permet de dédramatiser le discours politique énoncé. Comme le souligne Bénédicte Monicat à propos des récits de jeunesse, « [l]a naïve innocence de la confession qu'y fait l'enfant tend à minimiser l'aspect critique du geste qu'est la prise de parole[718] ».

Dans cette lettre, Juliette Salel relate son expérience négative de l'école qu'elle oppose d'entrée de jeu aux valeurs lui ayant été inculquées par ses parents :

> Née de parents anarchistes, je fais à peu près ce que je veux; mais malgré cela, il faut que j'aille à l'école; là il y a des maîtresses (pas anarchistes), bonnes, si vous voulez, mais sévères aussi; si vous parlez, vous êtes punies, si vous n'avez pas compris ou bien fait vos devoirs, vous êtes encore punies; au lieu que, hier, j'avais la liberté la plus complète : pas de maîtresses, pas même mes parents, j'étais livrée à moi-même : c'est une habitude de mes

[717] Sidonie Vaillant, « [Lettre à son père] », *La Révolte*, numéro 17, 6-13 janv. 1894.
[718] Bénédicte Monicat, *Devoirs d'écriture. Modèles d'histoire pour filles et littérature féminine au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 90.

> parents de me laisser libre, ils désirent que j'apprenne à me conduire moi-même [..][719].

L'école, qui constitue un topos récurrent des récits d'enfance[720], est représentée comme une institution fonctionnant sur la base d'un système de punitions qui brime la liberté de l'enfant. L'époque de l'enfance est scindée en deux moments, le premier étant lié à une éducation acquise en pleine liberté alors que le second renvoie à un acte de soumission vis-à-vis de la discipline scolaire. L'école incarne dès lors un moment charnière dans l'existence de la fillette dont le passé idyllique s'effondre pour laisser place à une éducation fondée sur le principe d'autorité. Ce type de discours apparaît chez de nombreuses femmes de lettres anarchistes, dont les institutrices Anna Mahé et Émilie Lamotte, qui consacrent une grande partie de leur propagande journalistique à la critique des programmes d'enseignement et à la promotion de méthodes pédagogiques alternatives. En focalisant sur le raisonnement de l'enfant, le texte autobiographique de Juliette Salel conserve une légèreté que les essais sur l'éducation ne possèdent pas en raison de leurs visées explicitement didactiques. L'enfant semble néanmoins posséder les moyens intellectuels pour réfléchir à sa propre condition sociale puisqu'elle dénonce l'autorité arbitraire exercée sur les filles.

La critique anarchiste de l'éducation repose sur une dénonciation implicite de la domestication sociale des jeunes filles, à qui l'on apprend à imiter des modèles au lieu de participer au développement de leur esprit libre :

> il a fallu que je rentre aujourd'hui en classe entre quatre murs : bien écouter, ne pas bouger; parmi des élèves qui diront toujours comme la maîtresse,

---

[719] Juliette Salel, « Lettre d'une enfant », *loc. cit.*

[720] Brigitte Diaz, « "L'enfance au féminin" : le récit d'enfance et ses modèles dans des autobiographies de femmes au XIX^e^ siècle », dans Anne Chevalier et Carole Dornier (dir.), *Le Récit d'enfance et ses modèles*, *op. cit.*, p. 161.

> *priant* même quand elles penseraient le contraire à seule fin d'éviter les punitions[721].

L'école apparaît comme un lieu d'emprisonnement où les filles apprennent à se conformer à un idéal de bienséance féminine basé sur le silence et l'écoute. L'insistance sur l'exercice de la prière, par l'entremise de l'italique, met en lumière la persistance d'une éducation catholique qui soumet les femmes au contrôle de l'Église en leur enseignant des pratiques contradictoires avec leurs croyances personnelles. L'opposition entre la maîtresse et l'écolière constitue un schéma narratif récurrent dans les autobiographies féminines, où les personnages de jeunes filles sont initiés à des codes de bonne conduite morale qui visent ultimement à les asservir[722]. Le fonctionnement de l'école rappelle d'ailleurs celui d'une prison qui prédestine les femmes à reproduire leur identité sociale de genre. Contrairement aux autres écolières, qui répètent mécaniquement les comportements de leur maîtresse, la jeune narratrice manifeste une subjectivité critique vis-à-vis des normes de genre enseignées. À l'instar d'Aurore, Juliette adopte la posture de la fillette rêveuse qui s'imagine une école dans laquelle il serait possible d'apprendre en toute liberté. C'est la remémoration d'une conférence prononcée par un anarchiste qui permet à l'enfant d'exprimer sa vision alternative de l'apprentissage scolaire :

> et là, assise au pied d'un saule pleureur où un ruisseau à l'eau limpide et claire coulait devant moi, je me rappelai un passage d'une conférence faite par un de nos amis il y a déjà longtemps dans laquelle il parlait d'une école où les enfants étudieraient en pleine liberté sous les grands arbres en entendant chanter les pinsons et les fauvettes[723].

---

[721] Juliette Salel, « Lettre d'une enfant », *loc. cit.*
[722] Bénédicte Monicat, *Devoirs d'écriture. Modèles d'histoire pour filles et littérature féminine au XIX^e siècle*, *op. cit.*, pp. 153-161.
[723] Juliette Salel, « Lettre d'une enfant », *loc. cit.*

Les images de la nature interviennent pour valoriser un modèle d'étude autodidacte qui s'oppose à la discipline enseignée dans les écoles. Ces images apparaissent de manière récurrente sous la plume des anarchistes qui s'inspirent du principe d'autorégulation de la nature pour critiquer le fonctionnement autoritaire des institutions sociales.

La promotion d'une éducation autodidacte est validée par l'écriture autobiographique qui illustre la capacité de l'enfant à exprimer sa pensée de manière autonome. La parole de la fillette revêt un statut d'autorité puisqu'elle se présente comme une manière de rompre avec une vision naïve de l'enfance. La narratrice adopte un recul critique vis-à-vis de ses parents qui tentent de la convaincre de l'importance de l'école en lui rappelant qu'elle doit « apprendre pour ne pas rester une ignorante[724] » et, surtout, développer les moyens nécessaires pour « lutter hardiment dans une société où l'on se dispute tout[725] ». Or elle rêve encore d'utopie anarchiste : « Oui ! il viendra ce jour où la liberté guidera tous nos actes et nous serons tous meilleurs, parce que nous serons tous libres[726]. » Cette déclaration finale marque le décalage qui s'opère entre la vision des parents – pourtant anarchistes – et celle de la jeune fille, dont la prise de conscience vis-à-vis de l'école devient la condition d'exercice même de l'écriture autobiographique. Le geste autobiographique apparaît comme un mode de construction identitaire dans la mesure où, ainsi que l'avance Bénédicte Monicat, « [f]aire parler les filles et les jeunes filles, c'est révéler une relation au monde qui se pose dans la subjectivité [727] ». Dans *Le Libertaire*, le récit d'enfance permet aux femmes de s'affirmer comme sujet militant tout en jetant un éclairage sur leurs expériences genrées du monde. Il en va de même pour les femmes qui se tournent vers l'écriture autobiographique en troquant la voix de la fillette pour celle de la militante, cette dernière constituant en quelque sorte l'avatar adulte de l'enfant condamnée.

---

[724] *Idem*.
[725] *Idem*.
[726] *Idem*.
[727] Bénédicte Monicat, *Devoirs d'écriture. Modèles d'histoire pour filles et littérature féminine au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 89.

4.2.2. Les portraits de vie

En 1896, plusieurs femmes de lettres proposent des écrits autobiographiques dans lesquels elles dressent le portrait de la lutte quotidienne qu'elles mènent pour assurer leur survie. Elles sombrent toutefois rarement dans le misérabilisme, le thème de la misère étant plutôt perçu comme une manière d'accorder un sens à leur trajectoire anarchiste. Les portraits de militantes correspondent à ce que Thierry Maricourt identifie comme « la parole ouvrière[728] » d'une littérature anarchiste centrée autour des thèmes de la misère et du travail. Qu'elle s'exprime par le biais des genres de l'intime, de la nouvelle ou du roman, la parole ouvrière des anarchistes se déploie à l'intérieur d'un « paradigme réaliste[729] » qui fait de la classe prolétaire et de sa culture le matériau premier de l'écriture. Les récits de vie signés par les femmes mettent en scène cette parole ouvrière pour dénoncer les ferments de l'exploitation capitaliste. Or leur représentation de classe est inséparable d'une identité de genre qui révèle les conditions spécifiques qu'elles vivent en tant que femmes. Le tableau que les femmes dressent de leur vie prend appui sur une lecture genrée du monde qui semble avoir été déterminante dans leur itinéraire politique. Selon Caroline Granier, les écrits autobiographiques signés par des hommes anarchistes se présentent généralement comme des témoignages qui visent à représenter les grandes luttes collectives[730]. Il en va toutefois autrement pour les femmes, exception faite de Louise Michel, dont les récits de vie esquissent plutôt un portrait des expériences vécues par les femmes du peuple.

Dans un premier temps, les femmes proposent des récits rétrospectifs dans lesquels elles reviennent sur des moments charnières de leur existence. Dans « Batarde[731] », M.-G. Louise reconstitue l'histoire de sa vie depuis sa naissance jusqu'à

---

[728] Thierry Maricourt, *Histoire de la littérature libertaire*, *op. cit.*, p. 25.
[729] Sur les rapports entre anarchisme, réalisme et naturalisme, voir Vittorio Frigerio, *Nouvelles anarchistes. La création littéraire dans la presse militante (1890-1946)*, *op. cit.*, pp. 41-44.
[730] Caroline Granier, *Les Briseurs de formules. Les écrivains anarchistes en France à la fin du XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 126.
[731] Nous respectons ici la graphie originale du titre.

son entrée dans l'âge adulte. Les épisodes racontés viennent mettre en lumière les raisons qui ont déterminé sa venue à l'anarchisme, son processus de politisation étant le produit des circonstances malheureuses engendrées par son statut de fille illégitime. La signature de l'auteure nous porte à croire qu'il pourrait s'agir de Marie-Louise Gagneur, écrivaine et militante féministe ayant écrit plus d'une vingtaine de romans au cours de la seconde moitié du XIX^{e} siècle. Spécialiste de l'histoire du travail féminin, Marie-Hélène Zylberberg-Hocquard a étudié les représentations de l'ouvrière véhiculées dans les romans de Marie-Louise Gagneur. L'analyse qu'elle propose du *Calvaire des femmes* et des *Réprouvées* porte sur la manière dont les personnages féminins incarnent « les thèses qu'elle défend : liberté et indépendance des femmes, anticléricalisme, haine de la guerre, comme amour de la République[732]. » C'est sous cet angle qu'il nous semble possible d'établir un pont entre la figure de l'ouvrière qui apparaît dans l'œuvre de Marie-Louise Gagneur et celle de la bâtarde façonnée par M.-G. Louise. Toutes deux sont ancrées dans un double héritage féministe et socialiste qui évoque les engagements politiques de Marie-Louise Gagneur. Notons toutefois que le récit autobiographique ne semble pas coïncider avec le parcours biographique de l'écrivaine. Dans le récit « Lettre vécue », publié en janvier 1896, Marie L. reconstitue également l'histoire de sa vie en prenant pour point de départ son passé familial. Le titre du texte semble avoir inspiré Aurore, qui le reprend pour son récit d'enfance publié dans le numéro suivant. Le portrait qu'elle dresse de ses parents vise à mettre au jour le gouffre qui sépare ses convictions personnelles de l'éducation religieuse qu'ils tentent de lui inculquer. Refusant d'emprunter la voie de son père, ancien valet dévoué à ses patrons, elle fuit à Paris où l'attend une vie de misère et de travail engendrée par une grossesse imprévue. À l'image de la bâtarde, la mère travailleuse transpose son expérience de la pauvreté en un lieu de résistance politique, celle-ci l'ayant incitée à développer une vision anarchiste du monde qu'elle transmet désormais à son fils. L'identité de l'auteure étant inconnue, nous ne pouvons établir un lien avec son

[732] Marie-Hélène Zylberberg-Hocquard, « L'ouvrière dans les romans populaires du XIX^{e} siècle », *Revue du Nord*, tome 63, numéro 50, juil.-sept. 1981, p. 608.

parcours biographique. Nous croyons toutefois qu'il pourrait s'agir de Marie Laroche qui signe, quelques semaines plus tard, un second texte intitulé « Au cimetière » dans *Le Libertaire*. Le registre autobiographique du texte, combiné à une dimension plus journalistique, rappelle à plusieurs égards l'hybridation des genres à l'œuvre dans « Lettre vécue ».

Dans un deuxième temps, les femmes empruntent le genre autobiographique pour mettre en scène leur quotidien d'ouvrière. Plutôt qu'une rétrospective de leur vie, elles dépeignent des segments précis de leur vécu liés au monde du travail. En mars 1896, Madeleine Barbet propose un texte autobiographique intitulé « À la recherche du travail », dans lequel elle relate la quête humiliante qu'elle mène pour dénicher un emploi. Au-delà d'un portrait de vie, c'est bien un réquisitoire contre l'exploitation capitaliste des femmes qui est mis en forme par l'auteure. Les accents contestataires du texte évoquent ceux de l'article « Liberté[733] », signé un an plus tard par cette militante dont la propagande s'articule principalement autour de l'amélioration des conditions de travail des ouvrières. Les péripéties racontées ne semblent être qu'un prétexte pour véhiculer une critique anarchiste des rapports entre ouvrières et patrons et, plus globalement, des contraintes imposées aux femmes en régime capitaliste. Dans la même veine, Mary Huchet signe le texte autobiographique « La journée d'une ouvrière parisienne » dans *Le Libertaire* à la fin de l'année 1896. Comme son titre l'indique, le texte dépeint la journée d'une ouvrière parisienne qui travaille dans une fabrique liée à l'industrie de la mode. Encore une fois, le texte autobiographique dresse un portrait intime de l'ouvrière tout en exposant les thèses anticapitalistes de l'auteure. Son écriture se distingue toutefois par un ton humoristique assumé qui ajoute une touche d'ironie au texte. L'auteure manifeste d'ailleurs une forte aisance sur le plan de la rhétorique journalistique, les nombreuses phrases interrogatives et exclamatives du texte accomplissant une fonction phatique qui met en relief la présence de

[733] Madeleine Barbet, « Liberté », *loc. cit*.

l'énonciatrice. Les quatre principaux textes mentionnés ci-haut présentent des caractéristiques communes qui semblent constitutives des autobiographies féminines publiées dans la presse anarchiste. La première consiste à mettre en scène des personnages féminins issus des couches populaires de la société, l'archétype le plus récurrent étant celui de l'ouvrière qui se livre à un combat quotidien pour assurer sa survie matérielle. La seconde correspond à la construction d'une rhétorique de l'honneur, où l'ouvrière et la bâtarde sont non seulement représentées comme des modèles d'indépendance et de fierté, mais également comme des figures qui contredisent le préjugé selon lequel elles seraient porteuses d'immoralité. Enfin, les femmes mettent en lumière, de manière ou plus moins explicite, le rôle que jouent la lecture et l'écriture dans l'évolution des mentalités.

Dans leurs récits autobiographiques, les auteures se présentent comme des femmes du peuple qui souffrent des inégalités entraînées par la société capitaliste bourgeoise. Les textes mettent en lumière les enjeux entourant le travail féminin, produit d'un système qui oblige les femmes à vendre leurs services pour des salaires dérisoires. Madeleine Barbet conserve un souvenir sombre du moment où elle s'est résignée à aller « mendier du travail[734] » pour pouvoir nourrir ses enfants. Elle décrit les recherches qu'elle mène pour trouver du travail comme une « quête d'humiliations[735] », un « monstrueux avilissement[736] » auquel elle doit s'astreindre pour satisfaire ses besoins primaires. Or la honte qu'elle éprouve semble directement liée à son statut de femme : « connaissez-vous quelque chose de plus dégradant, surtout pour une femme, que l'obligation d'aller s'abaisser devant un homme pour lui demander l'emploi de ses bras[737] ? » L'auteure dénonce moins le travail féminin en lui-même que la dépendance économique des femmes vis-à-vis des hommes. Ouvrière

[734] Madeleine Barbet, « À la recherche du travail », *Le Libertaire*, numéro 20, 28 mar.-4 avr. 1896.
[735] *Idem*.
[736] *Idem*.
[737] *Idem*.

depuis l'âge de treize ans, elle se désole de n'avoir rencontré, au cours de ses trois jours de recherche, que les « visages indifférents et froids[738] » des patrons. Confrontée au préjugé d'immoralité qui entoure le travail féminin, elle constate avec amertume que sa survie dépend du maigre salaire de son compagnon. La figure de l'ouvrière permet dès lors de mettre en œuvre une lecture genrée de la société qui concerne le rapport différencié des femmes au travail et à l'argent. De la même manière, Marie L. dépeint son arrivée à Paris sous la forme de longues pérégrinations pour échapper à la misère : « Que de misère depuis ce jour-là, que de jours sans pain et sans feu, que de courses dans les rues boueuses à la recherche d'une place, que d'horribles heures d'angoisses; je me demande parfois, comment je ne suis pas encore morte ou folle[739]. » Si Marie L. goûte à quelques instants de bonheur, l'amour qui en est à l'origine ne manque pas de la faire souffrir à nouveau. Une grossesse accidentelle, qui suffit à son amant pour l'abandonner avec l'enfant, l'oblige désormais à travailler doublement. Marie L., qui avoue ne rien regretter, se félicite d'avoir réussi à assurer une sécurité matérielle à son fils tout en l'éduquant dans le respect des principes anarchistes.

Chez Mary Huchet, la figure de l'ouvrière acquiert une dimension collective dans la mesure où le portrait qu'elle brosse de son quotidien prend appui sur la journée typique d'une ouvrière parisienne. Rappelons à ce titre que Mary Huchet, abordée plus tôt dans ce chapitre, était une syndicaliste travaillant dans l'industrie de la plumasserie[740]. Le texte s'ouvre sur une prétérition, figure de style par laquelle l'auteure feint de passer sous le silence le propos qui structure l'ensemble de son texte : « Je ne dépeindrai pas la journée d'une parisienne (*sic*) travailleuse sous un jour d'horreur; mes amies se rappellent trop les misères endurées pendant les vingt-quatre heures d'une journée[741]. » Une telle stratégie lui permet non seulement d'insister sur

[738] *Idem*.
[739] Marie L., « Lettre vécue », *Le Libertaire*, numéro 8, 4-11 janv. 1896.
[740] Sur Mary Huchet, voir Dominique Petit, « Notice, Huchet, Marie, Louise dite Mary », *Dictionnaire des anarchistes*, *loc. cit.*
[741] Mary Huchet, « La journée d'une ouvrière parisienne », *Le Libertaire*, numéro 58, 17-23 déc. 1896.

l'ampleur des souffrances vécues par les ouvrières, mais aussi d'accorder un caractère générique à leur situation. Car c'est bien de l'exploitation capitaliste des femmes dont il est question dans le récit autobiographique de Mary Huchet. Si elle définit la fabrique comme un « marché d'esclaves[742] », ce marché repose sur un travail spécifiquement féminin puisqu'il est lié à l'industrie de la mode. L'auteure évoque d'ailleurs avec ironie le faux privilège que représente cette industrie pour les ouvrières dont le quotidien ressemble à une course contre la montre :

> Pardon ! si je mêle le sommeil, le repas aux heures de travail, c'est que toujours le même tocsin nous tire de l'un pour nous jeter dans l'autre. Donc, il faut que je sois à huit heures à l'atelier. Je m'habille à la hâte, et me voici ouvrière dans la haute mode (s'il vous plaît !), descendant à mon travail[743].

La vie de l'ouvrière laisse peu de place aux temps libres, car elle semble entièrement dédiée au travail. Le symbole du tocsin, qui constitue un cliché de l'imagerie révolutionnaire, est employé de la même manière que le convoque Séverine dans « L'ouvrier de fabrique ». Plutôt que de représenter les premiers soubresauts de la révolution, il évoque la sonnerie qui rythme le cycle d'exploitation des prolétaires. À l'instar de Madeleine Barbet et de Marie L., Mary Huchet dépeint son quotidien sous la forme d'un périple dans la ville axé autour du travail. Elle insiste non seulement sur les horaires serrés qu'elle doit respecter et la peur d'arriver en retard à la fabrique, mais également sur le chemin qu'elle emprunte dans la ville pour s'y rendre. Le motif de la course révèle la lutte effrénée que les ouvrières mènent pour assurer leur survie.

Les réflexions sur le temps de travail, sur la faim et la fatigue ne sont ni l'apanage des femmes ni des anarchistes. Elles apparaissent dès la première moitié du

[742] *Idem*.
[743] *Idem*.

XIX^e siècle en France au sein des discours contestataires écrits par les prolétaires[744]. Le texte de Mary Huchet s'inscrit dès lors dans l'héritage plus large des discours ouvriers, bien que la critique qu'elle formule reste ancrée dans un registre humoristique. Mais au-delà d'une représentation des ouvrières, l'auteure offre une lecture genrée de leur atmosphère de travail. Dans « L'ouvrier de fabrique », Séverine décrit le travail masculin comme un monde austère rythmé par le bruit cacophonique des machines. À l'inverse, Mary Huchet associe le caractère austère de l'atelier féminin au silence qu'impose la patronne aux ouvrières : « pas de chansons, pas de caquetage, sinon le cliquetis des outils débitant du travail qui, dit-on, rapporte 100 pour 100 à la patronne revêche et jamais satisfaite[745] ». L'absence de bruits contraste avec les représentations traditionnelles du travail masculin, en plus d'évoquer en creux les plaisirs et les distractions – le chant notamment – qui animent généralement les milieux ouvriers féminins[746]. Le silence apparaît ainsi comme le miroir inversé d'une atmosphère gaie qui permet habituellement aux femmes d'oublier en chœur leur misère.

Au XIX^e siècle, l'ouvrière occupe une grande place dans les débats sur l'organisation de la société. En témoigne l'ouvrage de Jules Michelet intitulé *La Femme*, dans lequel il consacre un chapitre entier à l'ouvrière qu'il associe à un « mot impie, sordide, qu'aucune langue n'eut jamais, qu'aucun temps n'aurait compris avant cet âge de fer[747] ». Selon l'historienne du genre Joan Wallach Scott, l'ouvrière constitue non seulement une catégorie sociale, ancrée dans un contexte historique donné, mais également une figure de représentation mobilisée dans les discours politique et

[744] Sur ce point, voir Georges Vigarello, *Histoire de la fatigue. Du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'univers historique », 2020, pp. 195-205.
[745] Mary Huchet, « La journée d'une ouvrière parisienne », *loc. cit.*
[746] Marie-Hélène Zylberberg-Hocquard, « L'ouvrière dans les romans populaires du XIX^e siècle », *loc. cit.*, pp. 631-633.
[747] Jules Michelet, *La Femme*, Paris, Calmann-Lévy, Hachette, 1970 [1860], p. 22.

économique pour réfléchir à l'industrialisation de la société française[748]. La représentation des ouvrières sert autant à penser « la pauvreté, les salaires, le métier et la famille[749] » qu'à « symbolis[er] le désordre[750] » à travers des conceptions de la féminité qui imbriquent sexualité et immoralité. Le problème de la classe ouvrière se pose d'abord à travers l'identification des travailleuses à des prostituées, « le recours métaphorique à la sexualité féminine[751] » apparaissant comme une manière de penser la dégénérescence morale de la société. Cette vision est progressivement remplacée par un discours sur le rôle social des femmes, considérées comme des « victimes arrachées par les contraintes économiques (la pauvreté) à leur travail "naturel" de mère et d'épouse[752]. » Si les images de la prostituée continuent de contaminer la représentation des ouvrières, Joan Wallach Scott démontre que les ouvrages *La Femme pauvre au XIX^e siècle* et *L'Ouvrière*, respectivement signés par Julie-Victoire Daubié et Jules Simon, se démarquent des travaux antérieurs en abordant plutôt la question sociale sous l'angle de la maternité. L'ouvrière reste néanmoins une figure repoussoir pour revaloriser la place des femmes au foyer, le travail féminin constituant une menace à l'organisation de la famille et, par extension, aux fondements de la société.

Il en va ainsi du discours ouvrier lui-même qui, selon Michelle Perrot, célèbre l'image de la ménagère en raison des valeurs familiales qu'il promeut[753]. Il faut donc attendre la fin du siècle pour assister à l'émergence d'une représentation positive de l'ouvrière dans l'opinion publique. Selon Marie-Hélène Zylberberg-Hocquard, le changement de mentalité qui s'opère dans la perception collective des ouvrières apparaît avec force dans les romans populaires publiés à la fin du siècle. Les romans

[748] Joan Wallach Scott, « L'ouvrière, mot impie, sordide », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 83, juin 1990, p. 3.
[749] *Idem*.
[750] *Idem*.
[751] *Ibid.*, p. 9.
[752] *Ibid*., p. 10.
[753] Michelle Perrot, « L'éloge de la ménagère dans le discours des ouvriers français au XIX^e siècle », *Romantisme*, numéros 13-14, 1976, pp. 105-122.

populaires interviennent en ce sens dans l'élaboration de nouvelles représentations liées aux rôles féminins. Qu'ils soient signés par des hommes ou par des femmes, ces romans ont en commun de « glorifi[er] le travail salarié des femmes[754] » en mettant l'accent sur l'indépendance économique des personnages féminins. En dépit de la part d'aliénation qu'il comporte, le travail salarié correspond à un « fondement de liberté[755] » pour les femmes. Cette conception de l'ouvrière coïncide avec la montée en popularité des personnages féminins émancipés, regroupés sous l'épithète de l'Ève nouvelle[756]. Parmi les personnages d'ouvrières les plus célèbres figurent certainement la Marie-Claire de Marguerite Audoux, couturière dont l'histoire s'inspire du parcours biographique de l'auteure[757].

Les récits autobiographiques féminins publiés dans la presse anarchiste mettent en forme cette représentation positive de l'ouvrière qui apparaît un peu plus tard au sein de la littérature populaire. S'ils dénoncent l'exploitation capitaliste des femmes, ils mettent en place une rhétorique de l'honneur qui échappe à une vision misérabiliste de la condition féminine. Les ouvrières, aussi opprimées soient-elles par le salariat, apparaissent comme des combattantes qui tentent d'échapper à la misère tout en restant fidèles à leurs convictions morales. Madeleine Barbet et Marie L. insistent sur la manière dont elles ont réussi à survivre sans tomber dans l'immoralité. La première se console d'avoir pu compter sur le salaire de son compagnon pour échapper « à la mort ou [au] déshonneur[758]. » Elle plaint toutefois les femmes seules qui doivent se résigner à vendre leur corps à un patron pour gagner un revenu satisfaisant : « J'admets encore

---

[754] Marie-Hélène Zylberberg-Hocquard, « L'ouvrière dans les romans populaires du XIX[e] siècle », *loc. cit.*, p. 620.
[755] *Ibid.*, p. 621.
[756] Voir Annelise Maugue, *L'Identité masculine en crise au tournant du siècle (1871-1914)*, Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2001 [1987], pp. 13-23.
[757] Marguerite Audoux, *Marie-Claire*, Paris, Eugène Fasquelle, 1894 ; Marguerite Audoux, *L'Atelier de Marie-Claire*, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1920. Ces romans ont été réédités en format poche dans la collection « Les plumées » aux éditions Talents hauts. Le roman *Marie-Claire*, pour lequel l'auteure remporte le prix Femina en 1910, a d'ailleurs été préfacé par l'écrivain anarchiste Octave Mirbeau.
[758] Madeleine Barbet, « À la recherche du travail », *loc. cit.*

– toujours étant seule – que je parviendrais à émouvoir une de ces canailles que l'on nomme *gent patronale*, me prendrait-il en pitié, un de ces repus de la vie, que ce serait encore au prix de mon déshonneur[759] ». De la même manière, Marie L. se félicite d'avoir échappé à la mort et à la folie en n'étant jamais tombée dans la prostitution : « Mais je puis me flatter de n'avoir jamais fait une bassesse devant qui que ce soit. J'aurais pu, comme tant d'autres malheureuses, profiter de ma jeunesse et en faire argent. Cela jamais[760] ! » Elle pousse cette réflexion encore plus loin en affirmant avoir craché au visage des hommes qui lui auraient fait des propositions, en dépit de l'extrême pauvreté dans laquelle elle vivait.

L'auteure manifeste toutefois sa solidarité envers ses « sœurs tombées[761] » qui ont dû tôt ou tard se tourner vers la prostitution. Ce n'est donc pas une critique des ouvrières qu'elle formule dans son texte, mais bien une rhétorique de l'honneur qui sert à déconstruire la représentation de la travailleuse en prostituée. Dans la presse anarchiste, le rapport entre l'ouvrière et la prostituée est abordé de front par plusieurs publicistes comme Maximilienne Biais et Jeanne Dubois, qui y consacrent toutes deux un article dans *La Misère* et dans *Le Libertaire*[762]. L'enjeu de la prostitution s'inscrit dans une réflexion plus globale sur les rapports entre pauvreté et moralité. En outre, il est intéressant de noter que les représentations de l'ouvrier diffèrent de celles de l'ouvrière dans la presse anarchiste. La nouvelle « Au bord de l'eau[763] » de Louise Richard en fournit un exemple éloquent puisque la réhabilitation morale de la classe ouvrière s'incarne à travers le personnage de Claude, un ouvrier débardeur, qui refuse de s'adonner aux plaisirs de l'alcool. Si les ouvrières prouvent leur bonne conduite morale à travers le refus de la prostitution, celle de leurs homologues masculins est

[759] *Idem*.
[760] Marie L., « Lettre vécue », *loc. cit.*
[761] *Idem*.
[762] Maximilienne Biais, « À propos de la prostitution », *La Misère*, numéro 1, 29 août-4 sept. 1898 ; Jeanne Dubois, « Syndicat de prostituées », *Le Libertaire*, numéro 27, 7-11 mai 1905.
[763] Louise Richard, « Au bord de l'eau », *Le Libertaire*, numéro 56, 13-20 janv. 1901.

quant à elle placée sous le signe de la sobriété. Mais les femmes restent généralement silencieuses par rapport aux comportements que les ouvriers adoptent envers elles.

Dans les récits autobiographiques, l'enjeu de la prostitution renvoie non seulement à une réalité sociohistorique mais il constitue également un motif littéraire qui permet aux auteures de façonner un archétype de la bonne militante. Les femmes apparaissent en effet comme des modèles de résilience susceptibles d'inspirer l'ensemble de la classe ouvrière. Madeleine Barbet évoque à la fin de son texte comment la rage qu'elle ressent à l'égard de la classe bourgeoise lui donne assez de courage pour continuer de croire en l'avènement d'une révolte populaire. Marie L. souligne quant à elle l'éducation libertaire qu'elle réussit à inculquer à son fils en dépit des difficultés qui l'affligent, la figure de la mère devenant une manière de promouvoir un idéal de transmission qui apparaît de manière récurrente dans les discours anarchistes. Cette rhétorique de l'honneur se manifeste dans les récits autobiographiques de M.-G. Louise et de Mary Huchet à travers d'autres thématiques que celle de la prostitution. Les auteures donnent à lire des morceaux de leur vie en illustrant comment elles ont résisté aux préjugés de leur époque. Dans « Batarde », M.-G. Louise se décrit comme une « brebis galeuse, un être inférieur[764] » ayant été victime des humiliations provoquées par son statut d'enfant illégitime. Elle raconte son enfance et son adolescence en mettant l'accent sur la manière dont ses parents et son entourage l'ont reléguée à une vie de marginalité.

Mais elle insiste surtout pour démontrer que ces injustices l'ont finalement aidée à développer une conscience politique au lieu de la réduire à une position de victime : « Je fouillais sous le masque conventionnel des gens qui m'environnaient, j'y découvrais l'hypocrisie. En scrutant dans leur âme j'y rencontrais la lâcheté. Je me fis une raison et repris le dessus[765]. » L'auteure fait ici référence à son entrée dans l'âge

[764] M.-G. Louise, « Batarde », *Le Libertaire*, numéro 30, 6-12 juin 1896.
[765] *Idem*.

de raison, où elle accède à une compréhension éclairée du monde. La lucidité qu'elle acquiert lui permet de démasquer les préjugés ayant conduit à son exclusion et de continuer à avancer avec dignité dans la société. Or elle précise qu'elle doit son éveil politique à la découverte des journaux anarchistes qui ont offert une couverture médiatique de la période des attentats :

> Lors des attentats de Vaillant et d'Émile Henry, je ne connaissais rien de l'anarchie que ce que j'en avais entendu dire dans le milieu bourgeois où j'évoluais. En lisant les journaux relatant ces attentats, je sentis une force invincible m'attirer vers ces deux hommes; je compris que sous leur amertume se cachait un excellent cœur […][766].

Les journaux anarchistes lui ont permis de s'arracher à son milieu bourgeois en l'amenant à compatir avec les militants. Elle reconnaît ainsi un potentiel émancipateur à la lecture, l'écriture autobiographique devenant à son tour une manière d'inspirer de futures militantes.

À l'instar de M.-G. Louise, Mary Huchet critique les bourgeois de son époque afin de faire valoir son propre sens moral. Elle lève le voile sur l'attitude opportuniste de ceux qui, à l'image d'un certain « comte Guy de Thératerre[767] », ne cherchent qu'à faire de la réclame dans les journaux mondains. La nature ironique du patronyme, qui semble avoir été inventé de toutes pièces par l'auteure, vient souligner, en creux, le caractère authentique de sa propre propagande journalistique. Elle insiste d'ailleurs à son tour sur la place occupée par les journaux anarchistes dans sa trajectoire militante : « Comme je lis *Le Libertaire*, *La Révolte, Les Temps nouveaux*, voire même, une fois qu'il pleuvait, je lus *Le Riflard*; sûrement je dois être une anarchiste, une rien qui vaille, presque une pétroleuse, qui sait[768] ?... » L'auteure mise sur l'humour pour ridiculiser

[766] *Idem*.
[767] *Idem*.
[768] *Idem*.

les jugements portés à l'encontre des anarchistes, le verbe pleuvoir se mariant au titre *Le Riflard* qui, en argot, signifie parapluie. En se présentant comme une lectrice des journaux anarchistes, elle vient se situer en opposition avec les bourgeois qui discréditent le mouvement libertaire et, plus particulièrement, son passé révolutionnaire. Elle tente en effet de réhabiliter l'image des anarchistes en remettant en cause le préjugé qui se cache derrière la représentation de la communarde en pétroleuse.

Or la construction de la phrase suggère une hiérarchie des titres cités, qui peut s'expliquer par la réputation différente dont les journaux bénéficient. *Le Libertaire* fait en général meilleure figure que *La Révolte* et *Les Temps nouveaux*, journaux souvent critiqués en raison leur ligne éditoriale réputée dogmatique[769]. Lancé par Jean Otto, *Le Riflard* fait quant à lui l'objet d'une déconsidération de la part de nombreux militants, notamment dans les pages du *Libertaire*[770]. En évoquant ses lectures anarchistes, Mary Huchet montre comment les journaux de propagande participent à l'éveil des mentalités. Mais elle laisse aussi entendre que l'ouvrière détient les capacités intellectuelles pour développer une autonomie de pensée. L'ouvrière apparaît en ce sens comme une autodidacte qui, en dépit d'un niveau d'éducation généralement faible, parvient à problématiser les enjeux politiques qui traversent son époque.

Selon l'historien Thierry Maricourt, la figure de l'autodidacte est récurrente chez les anarchistes qui exposent le processus par lequel ils ont accédé de manière autonome au savoir et à la culture. Les autodidactes anarchistes auraient en commun d'avoir appris, grâce à leurs lectures assidues, à « se défier des hommes politiques qui camouflent, eux, le savoir dont ils sont dépourvus, par des discours sans originalité

[769] Félix Dubois, *Le Péril anarchiste*, *op. cit.*, p. 117.
[770] Information tirée de Dominique Petit, « Notice Otto, Jean, Jules, dit Henri », *Dictionnaire des anarchistes*, version mise en ligne le 6 oct. 2020. Récupéré de : https://maitron.fr/spip.php?article232702.

extraits de livres lus comme des partitions[771]. » La lecture apparaît en ce sens comme une arme de résistance puisqu'elle favorise le développement des esprits critiques. C'est cette relation qui s'institue entre elles et la presse que les auteures mettent en scène dans *Le Libertaire*, en insistant sur leurs capacités à apprendre en dehors des formes traditionnelles du savoir. En dépit de leur manque d'instruction, elles parviennent à entrer dans le monde des idées grâce à leur parcours d'autodidacte. En plus d'être des lectrices, elles deviennent également des auteures qui donnent leur vie en exemple. À l'image du livre qui, selon Brigitte Diaz, apparaît comme « l'outil d'une autoformation[772] » dans les autobiographies féminines au XIX^e^ siècle, la presse anarchiste correspond à un lieu de formation intellectuelle pour les femmes à la fois en tant que collaboratrices et lectrices. C'est donc non seulement une parole ouvrière, au sens où l'entend Thierry Maricourt, qu'elles mettent en œuvre dans leurs récits, mais bien une parole d'ouvrière qui s'exprime par l'entremise du genre autobiographique. La pratique autobiographique des femmes dans la presse anarchiste évolue au fil du temps en frayant notamment la voie à des récits de voyage dans lesquels les femmes s'affirment plus explicitement comme des témoins de la culture et de l'histoire. En tant que voyageuses, elles développent des récits autobiographiques ayant pour spécificité de rallier « l'aventure et la littérature[773]. »

4.2.3. Les récits de voyage

Ce panorama des écrits autobiographiques des femmes serait incomplet si nous passions sous silence les récits de voyage signés par Alexandra David-Néel et Isabelle Eberhardt dans les revues littéraires d'orientation anarchiste. En 1901, *L'Idée libre* fait

[771] Thierry Maricourt, *Histoire de la littérature libertaire*, *op. cit.*, p. 35.
[772] Brigitte Diaz, « "L'enfance au féminin" : le récit d'enfance et ses modèles dans des autobiographies de femmes au XIX^e^ siècle », dans Anne Chevalier et Carole Dornier (dir.), *Le Récit d'enfance et ses modèles*, *op. cit.*, p. 174.
[773] Marie-Ève Thérenty, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, *op. cit.*, p. 179.

paraître le texte « Une ville sainte », dans lequel Alexandra David-Néel raconte ses pérégrinations dans la ville de Kairouan-la-Sainte en Tunisie. Un an plus tard, Isabelle Eberhardt publie dans *La Revue blanche* « Heure de Tunis », récit de son séjour effectué à Tunis à l'été 1899. À cette époque, la Tunisie est un endroit peu fréquenté par les voyageuses en comparaison avec l'Algérie[774]. Caroline Voisins d'Ambre s'y installe toutefois dès la fin de son adolescence et consacre de nombreux écrits journalistiques et littéraires à sa découverte du pays. Si les récits de voyageuses sont plutôt rares dans la presse anarchiste, ils s'apparentent néanmoins à une forme d'écriture de plus en plus pratiquée par les femmes françaises et anglaises au XIX^{e} siècle. Ils témoignent également d'une manière libertaire d'expérimenter le voyage sur laquelle nous reviendrons plus en détail. Notons toutefois que la trajectoire des voyageuses contraste avec celles menées par la plupart des femmes que nous avons étudiées jusqu'à présent, du fait que leurs allégeances anarchistes ne font pas d'elles des militantes à proprement parler et qu'elles se présentent plutôt comme des sympathisantes libertaires.

Plusieurs études sur les voyageuses ont été menées depuis la parution, en 1996, de l'ouvrage pionnier de Bénédicte Monicat intitulé *Itinéraires de l'écriture au féminin : voyageuses du 19^{e} siècle*. Ce sont, d'une part, les perspectives de genre en histoire et en sciences sociales qui ont permis de renouveler l'historiographie du voyage en s'intéressant aux rapports complexes entre mobilité et identité sexuelle[775]. Plusieurs biographies, tant individuelles que collectives, ont contribué à tirer de l'oubli les récits de vie de femmes ayant voyagé en groupe, en duo ou en solitaire[776]. Des historiennes ont consacré une part importante de leurs travaux à des voyageuses en particulier, les

[774] Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du 19^{e} siècle*, Amsterdam, Éditions Rodopi, 1996, p. 18.
[775] Voir notamment Rebecca Rogers et Françoise Thébaud (dir.), « Voyageuses », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, numéro 28, 2008.
[776] Voir notamment la biographie collective d'Alexandra Lapierre et Christel Mouchard, intitulée *Elles ont conquis le monde : les grandes aventurières (1850-1950)*.

biographies de Joëlle Désiré-Marchand ayant notamment permis aux lecteurs contemporains de redécouvrir la trajectoire d'Alexandra David-Néel. Les récits de voyage des femmes ont, d'autre part, suscité un vif intérêt au sein des études littéraires en raison de leur double dimension sociohistorique et discursive[777]. Or le récit de voyage implique la mise en scène de postures, de modes d'énonciation et de représentations qui diffèrent, à divers degrés, selon le genre de l'auteur.

Au XIX^e siècle, les femmes qui voyagent, en solitaire de surcroît, transgressent les normes de la féminité en se détournant du foyer pour partir à la conquête de régions éloignées. La préface des *Illustres voyageuses* de Richard Cortambert, premier ouvrage en France à s'intéresser aux voyageuses, est à cet égard éloquente puisqu'elle présente les aventurières comme des figures d'exception :

> On dira que les femmes ne doivent pas suivre une voie diamétralement opposée à celle qui leur semble tracée par la nature. Je ne réfuterai pas cet argument. Évidemment, si toutes les dames se mettaient à parcourir le monde, l'on serait en droit de se plaindre. La mère de famille, par exemple, a un autre rôle à remplir que d'affronter les périls de lointaines pérégrinations; — mais je ne vois pas pourquoi une femme dégagée de toutes les obligations, de toutes les exigences qui l'enchaînent à la maison, ne pourrait, sans encourir de sévères critiques, se livrer à sa passion pour les voyages[778].

Une telle déclaration laisse entendre que le voyage n'est envisageable que pour un petit nombre de femmes qui auraient, pour une raison ou une autre, échappé aux contraintes de leur sexe. Selon Marie-Ève Thérenty, l'exploration féminine repose « sur un désir

---

[777] Voir Nicolas Bourguinat (dir.), *Le Voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires (XVIII^e-XX^e siècles)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008 ; Frank Estelmann, Sarga Moussa et Friedrich Wolfzettel (dir.), *Voyageuses européennes au XIX^e siècle. Identités, genres, codes*, Paris, Presses universitaires Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2012.

[778] Cité dans Margot Irvine, « Le récit de voyage au féminin », *Québec français*, numéro 112, hiver 1999. pp. 69-70. L'ouvrage de Cortambert a été publié chez Maillet en 1866.

de transgression des frontières nationales, sociales, culturelles, et même genrées[779]. » Cette transgression est d'autant plus forte qu'elle s'accompagne d'une activité littéraire et journalistique, les femmes partageant leurs expériences et leurs découvertes par le biais du récit de voyage. Le récit de voyage au féminin constitue en lui-même un geste de subversion littéraire en raison la tradition masculine du genre[780]. Les voyageuses, ainsi que l'avance Bénédicte Monicat, « découvrent plus qu'un ailleurs géographique lors de leurs pérégrinations[781] » dans la mesure où elles « pénètrent dans un ailleurs textuel qui les fait s'écarter de l'écriture et des propos féminins de convention[782]. » C'est donc une double transgression qu'elles opèrent en voyageant, l'acte d'écrire devenant un nouveau mode d'exploration au même titre que leurs découvertes de l'ailleurs. Nicolas Bourguinat rappelle toutefois, à juste titre, que « *cela ne change pas forcément tout d'être une femme, voyageuse et observatrice*[783] ». Le récit de voyage constitue une pratique d'écriture qui, si elle est déterminée par des enjeux de genre, repose également sur des codes littéraires bien précis. En dépit de cette nuance, il n'en demeure pas moins que le récit de voyage féminin doit être compris à la lumière des rapports spécifiques que les femmes entretiennent vis-à-vis du voyage et de l'écriture, territoires traditionnellement réservés aux hommes.

Au moment où elle fait paraître « Une Ville sainte » dans *L'Idée libre*, Alexandra David-Néel n'est pas encore la célèbre exploratrice ayant pénétré dans Lhassa, capitale du Tibet interdit, déguisée en mendiante. Elle signe d'ailleurs encore ses écrits sous son pseudonyme de jeunesse, Alexandra Myrial. Il en va de même pour Isabelle Eberhardt qui, en 1902, n'est pas encore la reporter de guerre connue du Sud

---

[779] Marie-Ève Thérenty, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, *op. cit.*, p. 204.
[780] Martine Reid (dir.), *Femmes et littérature. Une histoire culturelle, XIX^e^-XXI^e^ siècle francophonies*, *op. cit.*, p. 110.
[781] Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du 19^e^ siècle*, *op. cit.*, p. 3.
[782] *Idem*.
[783] Nicolas Bourguinat (dir.), *Le Voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires (XVIII^e^-XX^e^ siècles)*, *op. cit.*, p. 14.

Oranais. Ces deux femmes ont en commun de partager des idées antiautoritaires auxquelles elles ont été initiées très tôt dans leur jeunesse. Alexandra David-Néel est venue aux idées anarchistes grâce à un ami de son père, Élisée Reclus, militant géographe et grand passionné de voyages[784], avec qui elle noue des liens d'amitié durables. Selon Joëlle Désiré-Marchand, l'anarchiste joue « un rôle fondamental dans la formation intellectuelle de la future exploratrice[785]. » Isabelle Eberhardt a été éduquée en Suisse par Alexandre Trofimovsky, précepteur anarchiste d'origine russe influencé par la pensée libertaire de Tolstoï[786]. En Tunisie, elle collabore également à *L'Akhbar*, journal de la colonie racheté par l'anarchiste français Victor Barrucand. C'est d'ailleurs grâce à ce dernier que les notes de voyage d'Isabelle Eberhardt sont publiées de manière posthume en 1898. On estime toutefois que ses nombreuses interventions dans le texte auraient pu dénaturer l'authenticité des histoires racontées[787]. Nous pouvons également entrevoir des affinités entre Alexandra David-Néel et Victor Barrucand en raison de leur intérêt commun envers le bouddhisme[788]. Si rien ne nous laisse croire qu'ils aient été directement en lien, nous pouvons toutefois voir comment ils appréhendent tous deux la philosophie bouddhiste à partir d'une perspective libertaire[789].

Les récits de voyage d'Alexandra David-Néel et d'Isabelle Eberhardt portent les marques de leur héritage anarchiste. Cette dernière est d'ailleurs appelée la « Louise

---

[784] Sur les influences anarchistes d'Alexandra David-Néel, voir Gilles Van Grasdorff, *Alexandra David-Néel*, Paris, Pygmalion, 2011, pp. 183-201.
[785] Joëlle Désiré-Marchand, *Alexandra David-Néel, passeur pour notre temps*, *op. cit.*, pp. 28-29.
[786] Edmonde Charles-Roux, *Un Désir d'Orient. La jeunesse d'Isabelle Eberhardt (1877-1899)*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1988, p. 78.
[787] Marie-Ève Thérenty, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, *op. cit.*, pp. 183-184.
[788] En 1893, Victor Barrucand fait paraître une brochure intitulée *Bouddhisme, petites études*. Dans *La Revue blanche*, il publie également plusieurs essais sur le bouddhisme.
[789] Il existe tout un courant libertaire basé sur la philosophie bouddhiste dont un des militants les plus connus est le poète américain Gary Snyder. Certains historiens décèlent dans le mouvement anarchiste lui-même des origines bouddhistes et taoïstes. Sur ce point, voir Peter Marshall, *Demanding the Impossible: A History of Anarchism*, Harper Perennial, New York, 2008 [1992], pp. 53-65.

Michel du Sahara[790] » par Paul Vigné d'Octon qui, dans *La Revue anarchiste*, opère un rapprochement entre les deux auteures en raison du regard altruiste qu'elles portent sur les laissés-pour-compte de la société. Alexandra David-Néel et Isabelle Eberhardt présentent des récits qui comportent une dimension à la fois anarchiste et féministe, s'exprimant à travers leur manière radicale d'appréhender le voyage[791]. Les deux voyageuses valorisent une vision anticoloniale du voyage axée sur la contemplation et sur la transmission vivante de la culture[792]. Une telle vision repose sur une volonté de vivre et d'écrire autrement l'ailleurs en adoptant une certaine posture de marginalité. Les récits de voyage d'Alexandra David-Néel et d'Isabelle Eberhardt reposent sur une tension constante entre légitimité et marginalité qui permet non seulement à la voyageuse de porter un regard différent sur les sociétés rencontrées, mais également de se positionner en tant que sujet féminin par rapport à une tradition littéraire masculine.

Dans « Une Ville Sainte » et « Heure de Tunis », Alexandra David-Néel et Isabelle Eberhardt mobilisent le motif de « l'immersion dans la foule[793] » qui se manifeste de manière récurrente dans les récits de voyageuses. Selon Marie-Ève Thérenty, les exploratrices se distinguent des reporters en ce qu'elles cherchent à se fondre dans les sociétés qu'elles explorent plutôt qu'à traquer les événements d'actualité politique. Elle associe ainsi leur pratique d'écriture à une première forme

---

[790] Paul Vigné d'Octon, « La Louise Michel du Sahara, Isabelle Eberhardt. Sa vie, son œuvre (1877-1904) », *La Revue anarchiste*, numéro 7, juil. 1922.

[791] Nous reprenons cette idée à Kathy E. Ferguson qui a étudié les rapports entre anarchisme et féminisme chez Alexandra David-Néel et Lily Gair Wilkinson. L'auteure avance que les deux voyageuses ont adopté une pratique radicale de la marche qui, d'un point de vue à la fois géographique et textuel, traduit leur engagement anarchiste. Kathy E. Ferguson, « Anarchist Women and The Politics of Walking », *Political Research Quarterly*, vol. 4., 2017, pp. 708-709.

[792] Isabelle Ernot apporte toutefois des nuances à ce sujet en montrant comment la plupart des voyageuses tendent à véhiculer des représentations caricaturales sur les pays arabo-musulmans. Voir Isabelle Ernot, « Voyageuses occidentales et impérialisme : l'Orient à la croisée des représentations (XIX^{e} siècle) », *Genre & Histoire*, numéro 8, printemps 2011. Récupéré de : https://journals.openedition.org/genrehistoire/1272.

[793] Marie-Ève Thérenty, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, *op. cit.*, p. 180.

de « slow journalism[794] » basé sur l'intégration de la voyageuse à la société rencontrée. Ce type de journalisme implique une superposition de deux temporalités qui correspondent à « celle, longue de l'immuable, du civilisationnel, du croquis de mœurs, de la prose lyrique et [à celle de] l'actualité du reportage de guerre[795]. » Alexandra David-Néel et Isabelle Eberhardt mettent en œuvre ce motif en se présentant comme des voyageuses qui se fondent dans la société tunisienne au point de pouvoir jeter un regard intime sur son histoire et sa culture. La première se présente comme une marcheuse qui sillonne Kairouan-la-Sainte, ville sacrée, en compagnie d'un octogénaire arabe :

> m'en allant par les rues poudreuses, plutôt que de donner mon attention aux boutiques cent fois vues déjà en d'autres lieux, je m'intéressais aux histoires fantastiques : légendes vieilles de plusieurs siècles dénaturées et amplifiées de mille façons diverses en passant de bouche en bouche […][796].

Alexandra-David Néel souligne comment elle entend échapper à l'écriture documentaire en s'intéressant aux histoires orales qui ont circulé dans la ville à travers les siècles.

En valorisant la tradition orale, elle privilégie du même coup une mémoire de l'histoire qui passe davantage par le témoignage populaire que par une forme de savoir institutionnalisé[797]. L'évocation de ses explorations antérieures lui permet du même coup d'installer sa crédibilité dans le récit en légitimant son statut de voyageuse. C'est désormais l'accès au monde des significations symboliques qui prime sur la volonté de dresser un tableau réaliste des lieux fréquentés, l'observation descriptive étant

[794] *Ibid.*, p. 216.
[795] *Ibid.*, p. 184.
[796] Alexandra Myrial, « Une Ville Sainte », *L'Idée libre*, tome II, 1901, p. 383.
[797] Cet intérêt pour l'histoire orale apparaît chez Paul Avrich qui publie, en 1995, un livre sur l'anarchisme entièrement composé des témoignages oraux de militants. Paul Avrich, *Anarchist Voices: An Oral History of Anarchism in America*, Édimbourg, AK Press, 2006.

nécessairement vouée à la répétition. Elle cherche en effet à remonter à la genèse des mythes sous l'impulsion desquels Kairouan s'est imposée comme une ville sainte. Elle lève notamment le voile sur les légendes rattachées au puits sacré de Barouta qui ont donné naissance à une série de pratiques religieuses ancrées dans la tradition musulmane. Le récit de voyage suit le même chemin de pensée qu'elle emprunte dans l'article « De l'origine physique des mythes et de leur influence sur les institutions sociales[798] », publié un peu plus tôt dans *L'Idée libre*, où elle explique que les institutions sociales découlent des mythes ayant acquis une signification collective au sein des peuples civilisés.

De la même manière, Isabelle Eberhardt raconte son séjour à Tunis en se présentant comme une habitante qui réside dans une vieille maison turque qu'elle partage avec Khadidja, une ancienne esclave d'origine mauresque, et un chien noir prénommé Dédale. Elle définit ce voyage comme « une période de repos, comme une halte bienfaisante entre deux périodes aventureuses et presque angoissées[799]. » À l'instar d'Alexandra David-Néel, Isabelle Eberhardt ouvre son récit de voyage sur une allusion à ses aventures passées qui établit d'entrée de jeu la légitimité de sa prise de parole. Elle précise également les motivations sur lesquelles repose son voyage, délaissant momentanément le goût de l'aventure au profit d'un séjour dédié à la contemplation. Cette tendance à la justification, analysée par Bénédicte Monicat, se retrouve au cœur du récit de voyage féminin. L'acte de justification serait une stratégie d'écriture spécifiquement féminine, les hommes n'ayant pas besoin de légitimer leur accès dans le monde de la littérature viatique[800]. Entre la rêverie et l'observation, l'auteure partage les souvenirs recueillis lors de ses longs moments d'errance dans les quartiers reculés de Tunis. Le récit de voyage se veut une manière de décrire les

[798] Alexandra Myrial, « De l'origine des mythes et de leur influence sur les institutions sociales », *L'Idée Libre*, tome II, 1901, pp. 29-63.
[799] Isabelle Eberhardt, « Heure de Tunis », *La Revue blanche*, tome XXVIII, Genève, Slatkine reprints, 1968 [mai 1902], p. 382.
[800] Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du 19e siècle*, *op. cit.*, p. 4.

paysages et les rencontres qui ont rythmé son quotidien. Car ce sont les « impressions que [lui] laissa [s]a vie de là-bas[801] » qu'elle entend raconter plutôt que les exploits d'une aventurière. L'auteure se présente ainsi comme une voyageuse qui s'immerge dans la société tunisienne et qui dispose du temps nécessaire pour la découvrir en profondeur. Le titre du récit est à cet égard des plus éloquents puisqu'il reflète le rythme de lenteur qui caractérise le voyage à travers l'évocation d'une poétique de l'errance.

Alexandra David-Néel et Isabelle Eberhardt mettent en scène des voyageuses qui se détournent d'un mode d'exploration documentaire pour lever le voile sur le sens caché des lieux qu'elles explorent. Elles valorisent dès lors une reproduction sociale du savoir qui s'effectue en dehors d'une vision objective de l'histoire, le récit de voyage devenant une manière de transmettre une mémoire vivante des pays rencontrés. Chez Alexandra David-Néel, l'écriture n'est rendue possible que par le biais du dialogue qu'elle entretient avec un vieillard. L'importance accordée au dialogue est fondamentale pour comprendre la figure de la voyageuse qui se construit à l'intérieur du discours. En présentant « le vieil Arabe[802] » comme le gardien d'un savoir ancestral, la voyageuse s'affiche comme la digne dépositaire de ses secrets. Sa légitimité de voyageuse prend appui sur sa capacité à avoir instauré un rapport de proximité assez intime avec l'Autre pour accéder à son univers symbolique. Leur échange revêt d'ailleurs une dimension quasi mystique, l'imaginaire prenant le pas sur la réalité à travers le pouvoir évocateur des mots :

> Puis, cheminant avec moi par les sentiers étroits bordés de figuiers de Barbarie, il frappait du pied sur le sol, montrant des fragments de pierre ou de carrelage, et je ne sais ce qu'il faut croire de la splendeur de l'antique Kairouan, mais à sa voix évocatrice la morne campagne se peuplait d'édifices[803].

[801] *Idem*.
[802] Alexandra Myrial, « Une Ville Sainte », *loc. cit.*, p. 387.
[803] *Idem*.

Alexandra David-Néel n'est pas une aventurière en mouvement, mais plutôt une exploratrice à la recherche d'un contact profond avec l'histoire de la civilisation qu'elle découvre. L'insistance sur l'âge de son interlocuteur n'est pas banale puisqu'elle lui permet de mettre en lumière l'héritage culturel qu'elle parvient à s'approprier en vue de le retransmettre aux lecteurs. Lorsqu'elle fait paraître ce texte, Alexandra David-Néel est installée à Tunis où elle gagne sa vie grâce aux prestations qu'elle donne sur la scène de l'opéra municipal. Le récit de voyage rend compte de la relation privilégiée qu'elle entretient avec la Tunisie, dans la mesure où elle s'affiche davantage comme une pèlerine que comme une reporter de passage. Au journalisme documentaire, elle substitue une manière intimiste de raconter l'ailleurs qui reflète l'expérience même de son voyage.

Chez Isabelle Eberhardt, le voyage apparaît également comme une manière de dévoiler les légendes du passé. Or ce n'est pas à travers le dialogue que la voyageuse accède à la mythologie des temps anciens, mais bien grâce à sa propre faculté d'observation par l'entremise de laquelle elle redonne forme à l'histoire. En témoigne cette scène de promenade en canot pendant laquelle elle s'imagine l'ancienne ville de Carthage en observant les montagnes au loin :

> Je regarde, songeuse, cette langue de terre, cet éperon qui s'avance vers le large et où s'est déroulé jadis l'une des pages les plus sombrement prestigieuses de l'histoire… Ce coin de terre pour lequel tant de sang fut versé. Les monastères blancs qui essayent d'évoquer les souvenirs de la Carthage byzantine, de la Carthage bâtarde des siècles de décadence disparaissent dans le rayonnement occidental, et la colline punique semble déserte et nue. Et voilà que toutes les images splendides du passé de ce flamboiement rouge et repeuplent la colline triste… Les palais des suffètes, les temps des divinités sombres, le faste et les pompes des Barbares, toute cette civilisation phénicienne égoïste et féroce, venue d'Asie pour se développer et se magnifier encore sur la terre âpre et ardente d'Afrique[804]…

[804] Isabelle Eberhardt, « Heure de Tunis », *loc. cit.*, p. 387.

Nous pouvons lire dans ce passage l'attitude empathique que la voyageuse adopte vis-à-vis d'une « culture très ancienne que la colonisation est en train de faire disparaître sans ménagement[805]. » Cette critique des régimes impérialistes, qui traduit le respect qu'elle voue à la culture tunisienne, montre aussi comment le récit de voyage répond à un désir de raconter autrement l'histoire. L'écriture devient une manière de ramener à la mémoire collective tout un passé colonialiste à partir d'un point de vue libertaire. De cette préoccupation pour le sens caché de l'histoire émerge la vision de l'auteure à propos de l'expérience du voyage. Ce passage, qui clôt le récit, insiste en effet sur le rôle accordé à la clairvoyance dans l'acte d'exploration. Les points de suspension soulignent l'importance du temps long de la contemplation dans la restitution d'une vision politisée de l'histoire. Au même titre qu'Alexandra David-Néel, Isabelle Eberhardt se livre à un type de journalisme où la méditation compte autant, sinon plus, que le reportage. Dès le début du texte, elle accorde une dimension spirituelle à son voyage en montrant comment il échappe à la temporalité des grands événements : « Là, dans la pénombre fraîche, dans le silence que seul le chant mélancolique des mueddines venait troubler, les jours s'écoulaient, délicieusement alanguis, et d'une monotonie douce, sans ennui[806]… »

À rebours du récit de voyage masculin, où prime l'objectivité[807], les deux voyageuses proposent ainsi l'écriture d'un récit dont la part de subjectivité est pleinement assumée. Elles revendiquent explicitement la pratique d'un « slow journalism » sur la base duquel elles fondent la légitimité de leur discours. En mettant en avant leur expérience intime du voyage, elles inscrivent toutefois leur récit dans « la définition traditionnelle de ce qu'est un discours féminin[808]. » Elles se conforment en effet au stéréotype de genre selon lequel les femmes seraient limitées à leur réalité

[805] Martine Reid (dir.), *Femmes et littérature. Une histoire culturelle, XIX^e^-XXI^e^ siècle francophonies*, *op. cit.*, p. 114.
[806] Isabelle Eberhardt, « Heure de Tunis », *loc. cit.*, p. 382.
[807] Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du 19^e^ siècle*, *op. cit.*, p. 114.
[808] *Ibid*., p. 84.

quotidienne. Dans *La Femme*, Jules Michelet établit d'entrée de jeu une distinction entre la temporalité des hommes et des femmes pour justifier la bipartition sexuelle des espaces privé et public. Les premiers suivraient le rythme rapide de l'actualité tandis que les secondes resteraient ancrées dans une vitesse plus lente ayant pour effet de les placer en dehors de la vie sociale :

> Par un concours singulier de circonstances sociales, religieuses, économiques, *l'homme vit séparé de la femme*. Et cela de plus en plus. Ils ne sont pas seulement dans des voies différentes et parallèles. Ils semblent deux voyageurs, partis de la même station, l'un à toute vapeur, l'autre à petite vitesse, mais sur des rails divergents. L'homme, quelque faible qu'il puisse être moralement, n'en est pas moins dans un chemin d'idées, d'inventions et de découvertes, si rapide que le *rail* brûlant en lance des étincelles. La femme, fatalement laissée en arrière, reste au sillon d'un passé qu'elle connaît peu elle-même. Elle est distancée, pour notre malheur, mais ne veut ou ne peut aller plus vite[809].

À la trame historique masculine, il oppose le temps long des femmes qui les place en décalage avec la réalité. En s'inscrivant dans la pratique du « slow journalism », rythmé par une temporalité subjective, Alexandra David-Néel et Isabelle Eberhardt adhèrent à une certaine convention du féminin. Mais nous pouvons associer cette pratique à une stratégie grâce à laquelle les auteures parviennent à investir une tradition littéraire dominée par les hommes. En témoignent les justifications qu'elles donnent dès les premières lignes du récit ainsi que le regard problématisé qu'elles posent sur leur propre statut de voyageuse. Les deux auteures mettent en scène des voyageuses qui adoptent une perspective décalée par rapport à la réalité, leur position marginale traduisant la conscience critique qu'elles développent vis-à-vis de la société et l'histoire.

Dans « Une Ville sainte », l'exploratrice se place dans une position subalterne par rapport à un vieillard qui incarne la voix autorisée du savoir. À première vue, la

[809] Jules Michelet, *La Femme*, *op. cit.*, pp. 5-6.

voyageuse semble passive puisqu'elle ne fait que circuler dans l'espace public en recueillant le discours de son interlocuteur. L'auteure donne toutefois à lire des fragments qui témoignent de la lucidité dont la voyageuse fait montre. Alors qu'ils traversent des aires de rassemblement public, animées par des charmeurs de serpents et des conteurs de légendes, le vieillard lui avoue regretter l'ancienne ville sainte qui comptait jadis plus de deux millions d'habitants. Or elle renvoie le lecteur à une note en bas de page pour rectifier l'information fournie par celui qu'elle considère pourtant comme un guide. Elle avance que « [c]e chiffre est évidemment exagéré[810] », convertissant le guide en conteur qui puise dans les légendes de son pays pour donner sens à la réalité observée. La voyageuse reconnaît la part de fiction qui structure le discours historique. C'est d'ailleurs cet aspect d'invention propre à la transmission orale du patrimoine culturel, qu'elle valorise à la fin du récit :

> Bien peu m'importait que les contes du bonhomme fussent ou non conformes aux versions officielles et non moins fabuleuses, que des gens doctes ont peut-être fixées et commentées à leur façon en pensants bouquins. Ce qui était d'un charme infini, c'était de les entendre narrer d'une voix tremblotante d'aïeul, dans le poudroiement d'or des poussières soulevées, par les beaux soirs où le soleil sanglant étend un triomphal manteau de pourpre sur la vieille cité, tandis que, du haut des minarets, les muezzins, d'un ton chantant et traînard, appellent les fidèles à la prière du soir[811].

Nous pouvons interpréter ce passage comme un métadiscours de l'auteure sur sa propre pratique d'écriture, dans le sens où elle privilégie la subjectivité incarnée dans le guide à l'écriture d'une histoire prétendant à l'objectivité. À l'instar du guide, qui amplifie la réalité au gré de ses impressions personnelles, l'auteure transforme le voyage en espace poétique où l'invention prime sur la neutralité.

---

[810] Alexandra Myrial, « Une Ville sainte », *loc. cit.*, p. 387.
[811] *Ibid.*, p. 388.

Cette position décalée de la voyageuse se retrouve également chez Isabelle Eberhardt qui souligne à maintes reprises sa marginalité. Les soirs de pleines lunes, elle observe depuis sa fenêtre un jeune Maure interpréter au chant et à la flûte de vieilles mélodies arabes. Au-delà de la description très lyrique de ces épisodes, elle insiste surtout sur la posture de spectatrice qu'elle adopte en avouant assister à ces scènes à « demi cachée derrière un rideau léger[812] . » La plupart de ses pérégrinations s'effectuent sous le signe de la dissimulation, préférant errer la nuit dans le « silence des heures tardives où tout dort de la Tunis musulmane[813] ». Le motif de la dissimulation est au cœur du récit de voyage d'Isabelle Eberhardt, la voyageuse ne parvenant à explorer le monde qu'en masquant sa propre identité. L'exemple le plus éloquent est certainement celui du costume masculin des Bédouins qu'elle revêt pour pénétrer dans les mosquées et les cimetières, dont l'accès est strictement réservé aux musulmans :

> J'ai toujours aimé errer, sous le costume égalitaire des bédouins (*sic*), dans les cimetières musulmans, où tout est paisible et résigné, où rien de ce qui rend ceux d'Europe lugubres ne vient déparer la majesté du lieu… Et tous les soirs, je m'en allais seule et à pied vers Bab el Gorjani[814]…

En se travestissant, la voyageuse peut circuler anonymement dans la foule puisqu'elle cache à la fois son identité de femme et d'étrangère. Ici le costume masculin représente moins un « signe de virilité ou de masculinité[815] » qu'un « geste journalistique et médiatique[816] » par l'entremise duquel la voyageuse revendique une certaine forme d'égalité. Rappelons à ce titre qu'Isabelle Eberhardt portait non seulement l'habit masculin mais qu'elle adoptait également l'identité d'un homme arabe, appelé Si

---

[812] Isabelle Eberhardt, « Heures de Tunis », *loc. cit.*, p. 383.
[813] *Idem*.
[814] *Ibid*., p. 384.
[815] Marie-Ève Thérenty, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, *op. cit.*, p. 181.
[816] *Idem.*

Mhamoud Saadi. Si le travestissement du corps apparaît comme une condition nécessaire à l'observation, c'est bien parce que l'auteure prend conscience de sa marginalité. Une fois entrée dans le cimetière musulman, elle se compare ainsi aux autres marginaux comme les aveugles et les prostituées. Comme le mentionne Merete Stistrup Jensen, les affinités que manifeste Isabelle Eberhardt envers les groupes sociaux marginalisés s'expliquent par son « statut ambigu[817] », l'auteure n'ayant jamais « vraiment intégrée [l]a société maghrébine[818] » en plus d'avoir été « considérée avec une méfiance certaine par les colons[819]. » Les exclus de la société servent ici de miroir à l'auteure pour reconnaître sa propre altérité dont elle porte physiquement les marques.

Dans « Une Ville sainte » et « Heure de Tunis », Alexandra David-Néel et Isabelle Eberhardt négocient leur rapport à la tradition masculine du récit de voyage. D'un côté, elles insèrent leur prise de parole dans un discours conventionnel en mettant en avant leur expérience du quotidien. Mais elles se positionnent également en décalage avec ce discours en délaissant le registre documentaire au profit d'une expérience du voyage axée sur la contemplation. Cette contemplation repose la volonté de consigner autrement la mémoire des pays et des peuples qu'elles rencontrent en privilégiant les légendes du passé. Que ce soit par le biais de la transmission orale ou de l'observation, les voyageuses cherchent davantage à restituer la mythologie tunisienne qu'à raconter objectivement le vu et le vécu. En ce sens, les récits de voyage opèrent un nouage inédit entre écriture anarchisante et écriture féminine. D'une part, ils portent les traces d'un héritage libertaire qui s'exprime par le biais d'une préoccupation pour la construction d'une mémoire collective s'éloignant des formes institutionnalisées du savoir. Chez Alexandra David-Néel, cette mémoire passe par le point de vue d'un vieillard qui

[817] Merete Stistrup Jensen, « Le travestissement narratif dans les écrits d'Isabelle Eberhardt », dans Frank Estelmann, Sarga Moussa et Friedrich Wolfzettel (dir.), *Voyageuses européennes au XIX^e siècle. Identités, genres, codes*, *op. cit.*, p. 63.
[818] *Idem*.
[819] *Idem*.

perpétue la mémoire de son peuple par le biais de la tradition orale. Isabelle Eberhardt écrit quant à elle l'histoire de la culture tunisienne en offrant un portrait intime des exclus de la société, qui repose sur une critique plus globale de l'idéologie coloniale. Or cette écriture alternative du voyage, basée sur la restitution des histoires populaires, prend appui sur la posture de marginalité endossée par les auteures. Les auteures sont conscientes du rapport différencié qu'elles entretiennent vis-à-vis du voyage, dans la mesure où elles s'identifient aux marginaux qu'elles rencontrent sur leur passage. Or cette marginalité comporte, ainsi que le démontre Bénédicte Monicat, une part de transgression qui participe au déplacement du récit de voyage masculin. Si les récits de voyage masculins tendent à vouloir retranscrire fidèlement le monde, les femmes privilégient quant à elles « une autre forme de savoir, impliquant une autre conception de la "vérité", une autre manière de voyager et d'écrire le voyage[820]. » Au discours scientifique ou règne l'objectivité, Alexandra David-Néel et Isabelle Eberhardt proposent des témoignages personnels qui s'articulent davantage autour d'un « savoir humain[821] », basé sur une compréhension profonde des lieux rencontrés. Elles créent en ce sens un « système de valeurs différent[822] », où l'accès à l'univers symbolique de l'Autre permet de légitimer leur pratique d'écriture tout en insistant sur leur propre originalité.

4.3. Conclusion

Dans la presse anarchiste, l'année 1896 marque un tournant pour la production journalistique des femmes qui acquiert une visibilité sans précédent. Les femmes entrent plus massivement dans les journaux de propagande et, à plus forte raison, dans *Le Libertaire*. Une des caractéristiques majeures de cette production consiste en

[820] Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du 19e siècle*, *op. cit.*, p. 93.
[821] *Idem*.
[822] *Idem*.

l'espace accordé aux pratiques d'écriture qui exposent le « moi » des auteures. Plusieurs d'entre elles signent des textes dans lesquels elles mettent en œuvre une éthique du sentiment basée sur une vision émotionnelle du politique. S'il s'agit davantage d'articles journalistiques que de récits intimes, elles donnent néanmoins à lire des discours anarchistes ancrés dans un imaginaire des émotions réputé féminin. D'autres femmes se détournent toutefois de ce type de représentations en livrant des témoignages de résistance dans lesquels elles montrent que la lutte révolutionnaire est indissociable d'un refus de l'émotivité. Alors que les premières misent sur des clichés associés à la sensibilité féminine pour faire valoir leur idéal anarchiste, les secondes se présentent comme des femmes dissidentes qui valorisent leur combativité politique. La volonté des femmes de mettre en scène leur trajectoire militante acquiert une résonnance toute particulière dans les écrits de celles qui empruntent la voie autobiographique.

Vers la fin du siècle, elles sont nombreuses à publier des écrits autobiographiques dans lesquels elles retracent leur parcours libertaire. Ce sont des récits d'enfance et des portraits de vie qu'elles signent pour raconter leur découverte de l'anarchisme. Non seulement elles formulent une critique à l'encontre des systèmes de domination, mais elles donnent également à lire des modèles de vies militantes auxquels les lectrices peuvent s'identifier. L'écriture autobiographique permet aux auteures de se construire une identité politique tout en participant à l'effort de propagande collective. Au tournant du XX^{e} siècle, Alexandra David-Néel et Isabelle Eberhardt font paraître des récits de voyage qui traduisent leur point de vue libertaire. Ces récits opèrent un nouage inédit entre politique et genre en plaçant la marginalité de la voyageuse au centre du discours. Bien qu'ils représentent des cas isolés au regard de la production textuelle féminine, ils témoignent néanmoins du fait que les femmes investissent en plus grand nombre des formes d'écriture qui sont encore majoritairement pratiquées par les hommes dans la presse. Ce phénomène est d'ailleurs

particulièrement visible en ce qui concerne la critique et l'histoire littéraire, grands genres réputés masculins.

TROISIÈME PARTIE

DES FEMMES EN QUÊTE DE LÉGITIMITÉ INTELLECTUELLE

CHAPITRE V

DE LA CRITIQUE À L'HISTOIRE LITTÉRAIRE

Qu'est exactement l'ennemi que je vais combattre ? Qu'est-ce qui constitue le bas-bleu, amazone de la littérature ? Je le saurai mieux après la guerre. J'aurai cherché souvent le point où il faut frapper pour tuer et je constaterai sans doute que l'endroit le plus vulnérable est toujours le même.

Henri Ner

Dans la presse anarchiste, tout comme dans la presse généraliste, la critique littéraire est considérée comme une pratique d'écriture masculine. Certaines femmes s'illustrent néanmoins dans ce genre depuis plusieurs décennies, George Sand étant de celles qui ont élaboré une production critique importante en plus de la carrière littéraire qu'elles ont menée. Vers la fin du siècle, de nombreux changements surviennent en ce qui concerne la pratique de la critique littéraire au sein de la presse anarchiste. Entre 1897 et 1898, Han Ryner – romancier, essayiste et poète libertaire, alors connu sous son véritablement nom Henri Ner – fait paraître dans *La Plume* une série d'articles dans laquelle il voue aux gémonies une soixantaine de femmes auteurs[823]. Dans cette étude critique, intitulée « Le Massacre des Amazones », l'anarchiste mobilise plusieurs clichés de genre, soit l'enfance, le désordre et la sensibilité, pour discréditer la place des femmes en littérature. Nous verrons toutefois comment le discours masculiniste qu'il exprime, plus complexe qu'il ne le paraît, s'articule à son double statut d'homme

[823] Cette étude a ensuite été publiée en volume chez Chamuel sous le titre *Le Massacre des Amazones : études critiques sur deux cents bas-bleus contemporains*.

et d'anarchiste. Le « Massacre » repose sur une tension entre discours réactionnaire et imaginaire libertaire, qui découle d'une vision genrée de l'activité littéraire. Cette vision apparaît d'ailleurs dès le titre qui réactive le mythe des amazones dans le but de jeter l'opprobre sur la production littéraire féminine. Jean Laurenty et « Une Amazone » ne restent pas silencieuses devant une telle attaque, signant deux lettres polémiques dans la revue qui témoignent d'une volonté de légitimer leur statut d'écrivaine. Nous aborderons dès lors les modalités d'écriture qu'elles empruntent pour défendre publiquement leur propre conception de la littérature. Chez « Une Amazone », la réplique est d'autant plus intéressante qu'elle devient une manière d'enseigner à Ryner son modèle idéal de critique littéraire.

Dans la deuxième section de ce chapitre, nous examinerons la critique littéraire féminine qui émerge dans la presse anarchiste à partir de 1897. À cette époque, de nombreuses femmes commencent à faire de la critique dans la rubrique « Livres et revues » de *L'Humanité nouvelle*. Ces femmes ont en commun de fonder la légitimité de leur activité critique sur leur expertise de traductrice en commentant des textes publiés en langue étrangère. Ce savoir-faire leur permet de se tailler une place dans une rubrique hétérogène et fragmentée où la notice bibliographique devient un lieu de prise de position politique. Nous aborderons ensuite le cas de figure exceptionnel de Judith Cladel, seule femme à tenir une « Chronique théâtrale » dans toute la presse anarchiste. Dans cette chronique, Judith Cladel développe un discours sur le rôle politique de l'écrivain et sur la destination sociale de la littérature. Judith Cladel collabore également aux revues littéraires, où elle puise dans des genres différents pour véhiculer un même discours critique. Ce chapitre se termine sur une série d'articles signée par Isabeau Perlette qui offre une relecture de l'histoire de la poésie libertaire. Non seulement elle cherche à réintégrer les femmes poètes dans une tradition littéraire anarchiste, mais elle problématise, plus globalement, les enjeux de genre qui déterminent leur rapport à la littérature. L'étude de ces trois espaces spécifiques vise à

reconstituer les stratégies par l'entremise desquelles les femmes parviennent à mener une activité critique dans la presse anarchiste.

5.1. Les amazones littéraires

La première évocation littéraire du mythe des amazones remonte à *L'Iliade*, épopée écrite par Homère au IX^e^ siècle avant notre ère[824]. Il désigne une communauté de femmes guerrières, possiblement des cavalières scythes ayant vécu en Asie Mineure à l'époque de la Guerre de Troie[825]. Si leur réalité historique a été maintes fois remise en question par les historiens, les amazones demeurent un mythe qui parcourt la littérature depuis l'Antiquité grecque. Ce mythe, qui varie selon les époques, est basé sur la représentation d'un peuple de femmes indépendantes, affranchies du pouvoir masculin[826]. Les amazones constituent, plus largement, une figure littéraire mobilisée dans le cadre de récits qui cherchent à problématiser les relations entre hommes et femmes. Au-delà des archétypes féminins qui en découlent, ce mythe se présente en effet comme un récit fondateur qui interroge les « rapports d'un sexe avec l'autre, rapports sociaux mais aussi souvent rapports de force[827]. » Les amazones incarnent un modèle de rupture vis-à-vis des normes de genre qui les enferment dans une conception biologique du féminin. Au XIX^e^ siècle, le mythe fait l'objet d'interprétations littéraires qui varient en fonction des croyances qu'elles desservent. Durant la Commune de Paris, les pro-communards attribuent aux combattantes des barricades les noms « d'amazones de la Seine, d'amazones de Paris, d'amazones de la Commune[828]. » Les journalistes

[824] Alain Bertrand, *L'Archémythe des Amazones*, thèse en littérature générale et comparée soutenue à l'Université Paris IV-Sorbonne, 2000, p. 9.
[825] Pierre Samuel, « Les amazones : mythes, réalités, images », *Les Cahiers du GRIF*, numéros 14-15, 1976, p. 10.
[826] Pour une étude des différentes variations littéraires, artistiques et culturelles du mythe des amazones, voir Guyonne Leduc (dir.), *Réalité et représentations des amazones*, Paris, L'Harmattan, 2008.
[827] Alain Bertrand, *L'Archémythe des Amazones*, *op. cit.*, p. 9.
[828] Gay L. Gullickson, *Unruly Women of Paris. Images of the Commune*, New York, Cornell University Press, 1996, p. 86. (traduction libre)

bourgeois préfèrent quant à eux le symbole des pétroleuses pour représenter négativement l'événement. À la Belle Époque, plusieurs écrivains, tant hommes que femmes, s'emparent du mythe pour élaborer des personnages féminins qui transgressent les limites imposées à leur sexe[829]. Mais les amazones servent également de figures repoussoir pour critiquer les femmes qui se détournent de leurs rôles traditionnels en s'adonnant à des activités réputées masculines, au premier rang desquelles la littérature.

5.1.1. Le « Massacre » d'Han Ryner : un discours masculiniste

Cette représentation des amazones apparaît avec force chez Ryner qui signe une série d'articles intitulée « Le Massacre des Amazones » dans *La Plume*, entre le 1er novembre 1897 et le 1er octobre 1898. Il s'agit, comme le souligne Hélène Millot, de la plus importante étude qu'une revue ait consacrée aux femmes auteurs, toutes pratiques d'écriture confondues[830]. L'écrivain et critique littéraire, encore connu sous le nom d'Henri Ner, convoque le mythe des amazones dans le but de discréditer les femmes qui manifestent des prétentions littéraires et intellectuelles. Qu'elles soient professionnelles de lettres ou dilettantes, les femmes de lettres auraient en commun de produire des livres qui « donn[ent] ou vend[ent] des apparences et des déceptions[831]. » La déclaration de guerre qu'il lance concerne toutes les femmes, à quelques exceptions près, qui s'autorisent un droit d'entrée dans l'univers sacré de la littérature. Les femmes de lettres représenteraient « le point où il faut frapper pour tuer[832] » pour préserver la

[829] Sur cette question, voir notamment Patrick Bergeron, « Contre un destin imposé : la figure de l'Amazone chez Dumas, Sacher-Masoch et Dunan », *MuseMedusa*, numéro 7, 2019. Récupéré de : http://musemedusa.com/dossier_7/bergeron/.
[830] Hélène Millot, « La réception critique de la poésie féminine dans les petites revues littéraires du tournant du siècle. L'exemple de *La Plume* », dans Christine Planté (dir.), *Masculin / Féminin dans la poésie et les poétiques du XIXe siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Littérature & idéologies », 2002, p. 342.
[831] Henri Ner, « Le Massacre des Amazones. Études critiques sur les bas-bleus d'aujourd'hui : La veillée d'armes », *La Plume*, numéro 205, 1er nov. 1897, p. 694.
[832] *Ibid.*, p. 693.

noblesse des lettres françaises. Ryner fait le procès de plus d'une soixantaine de femmes auteurs dont plusieurs sont d'ailleurs des collaboratrices de la presse anarchiste. Il les regroupe dans des catégories aussi sexistes qu'essentialisantes comme « Les Cygnes noirs » et « Fille, femme ou veuve ». Une section entière, sur laquelle nous reviendrons, est consacrée aux « Frondeuses » qui incarnent alors la voix collective du féminisme montant. Le premier article porte en épigraphe un passage des *Bas-bleus* de Jules Barbey d'Aurevilly par l'entremise duquel le critique affiche les couleurs de son propre massacre : « Vous entendez Mesdames ? Quand on a osé se faire amazone, on ne doit pas craindre les massacres sur le Thermodon[833]. » Ryner se pose en héritier d'une tradition antiféministe qui associe les femmes auteurs à des bas-bleus de la littérature[834].

Cette épithète est employée par plusieurs écrivains, dont Albert Cim qui en fait le titre d'un roman en 1891. Ce roman, intitulé *Bas-bleus*, est d'ailleurs dédicacé à Barbey d'Aurevilly et à Pierre-Joseph Proudhon dont il avoue regretter le génie. Celui que l'on considère généralement comme le père de l'anarchisme affirme sans ambages qu'« [u]ne femme ne peut plus faire d'enfants quand son esprit, son imagination et son cœur se préoccupent des choses de la politique, de la société et de la littérature[835]. » Si les femmes sont écartées en masse de la littérature, c'est bien parce cette dernière est considérée, au même titre que n'importe quelle autre activité publique, une pratique réputée masculine. Ce portrait généalogique nous permet de montrer que le discours réactionnaire de Ryner s'inscrit dans la vision dominante du genre féminin qui prévaut au XIX^e^ siècle en France. Il est toutefois indispensable de rappeler que cette attitude

---

[833] *Idem*.

[834] Le terme bas-bleu, qui émerge en Angleterre au XIX^e^ siècle, est d'abord attribué à Benjamin Stillingfleet, habitué du salon littéraire d'Elizabeth Montagu, avant de désigner plus largement les femmes qui le fréquentent. Voir Christine Planté, *La Petite sœur de Balzac*, *op. cit.*, p. 26. Le concept est importé en France par le biais de Frédéric Soulié qui signe l'ouvrage *Psychologie du bas-bleu* en 1840. Pour une histoire littéraire des romancières du XIX^e^ siècle, voir la série d'ouvrages *La Littérature en bas-bleus*, dirigée par Andrea Del Lungo et Brigitte Louichon aux éditions Garnier.

[835] Pierre-Joseph Proudhon, *La Pornocratie, ou les Femmes dans les temps modernes*, Paris, Librairie internationale A. Lacroix, 1875, p. 170.

n'est pas partagée par l'ensemble de ses contemporains. Gustave Kahn, poète symboliste et critique littéraire, manifeste – malgré certaines réserves –, son soutien envers les femmes auteurs[836]. Chez Ryner, le bas-bleu est décrit comme une « [a]pparente androgyne qui repousse son rôle naturel et, naïvement ou perversement, fait l'homme[837]. » En pénétrant dans le territoire masculin de la création, les femmes mettraient en péril les rôles traditionnels de genre. En ce sens, le discours masculiniste qu'il véhicule s'inscrit, plus largement, dans un climat de peur lié à l'effondrement de l'ordre social. Nous verrons toutefois que ce discours est plus complexe qu'il ne le paraît, l'anarchiste n'hésitant pas à se déclarer ouvertement féministe malgré ses déclarations sexistes.

Dans *L'Identité masculine en crise au tournant du siècle*, Annelise Maugue retrace la crise de la masculinité qui émerge au XIX^e^ siècle en réaction aux discours et aux revendications en faveur de l'émancipation des femmes. Cette notion de masculinité nous apparaît contestable, dans la mesure où les hommes l'emploient depuis longtemps pour se victimiser et légitimer les violences commises envers les femmes[838]. Elle est d'autant plus problématique qu'elle tend à reconduire l'idéologie de la différence naturelle entre les sexes en postulant l'existence d'identités masculine et féminine distinctes. Si nous préférons parler de discours masculiniste plutôt que de « crise de la masculinité », nous convoquons néanmoins l'étude d'Annelise Maugue qui reste pertinente pour comprendre les enjeux qui sous-tendent le discours antiféministe tel qu'il apparaît à la fin du siècle. Alors que les femmes sont de plus en plus nombreuses à investir la sphère publique, les hommes s'engagent dans des polémiques qui révèlent leur inquiétude vis-à-vis de la transformation des rapports sociaux de sexe. Annelise Maugue démontre que ces polémiques donnent lieu à une

[836] Voir Gustave Kahn, « Le féminisme littéraire », *La Plume*, numéro 288, 15 avr. 1901, pp. 225-227.
[837] Henri Ner, « Le Massacre des Amazones. Études critiques sur les bas-bleus d'aujourd'hui : La veillée d'armes », *loc. cit*., p. 694.
[838] À ce sujet, voir Francis Dupuis-Déri, *La Crise de la masculinité. Autopsie d'un mythe tenace*, Montréal, Les éditions du Remue-Ménage, coll. « Observatoire de l'antiféminisme », 2018.

guerre entre les sexes qui se déroule très précisément sur le terrain littéraire. En troquant l'aiguille pour la plume, les femmes menaceraient l'organisation de la vie publique et de la société patriarcale. Les défenseurs de la différenciation sexuelle s'en prennent aux femmes auteurs qui constituent, selon les mots de Christine Planté, « un *type*, un personnage dans lequel s'investissent les idéologies et les fantasmes du XIX[e] siècle[839] ».

Dans « Le Massacre des Amazones », Ryner condamne l'activité littéraire des femmes dans la mesure où elle constitue une menace au regard des valeurs traditionnelles de la société. Dès lors, il n'attaque pas toutes les femmes auteurs mais bien celles qui s'éloigneraient d'une « vraie littérature féminine[840]. » Le principal reproche qu'il adresse à l'amazone est « qu'un léger développement de ce qui semble viril en elle lui fait croire qu'intellectuellement elle est un homme[841]. » Ce type de déclaration ne manque pas de rappeler un passage du roman d'Albert Cim qui attribue aux femmes auteurs une physionomie masculine : « presque tous nos bas-bleus ont de faux nez et de la moustache[842]. » C'est donc la prétention des femmes à vouloir imiter le génie masculin qui dérange le critique plutôt que leur activité littéraire en elle-même. Une telle nuance, qui n'atténue en rien la violence du propos, témoigne du fait que le discours antiféministe de l'auteur repose sur une peur liée à l'inversion des rôles de genre. Christine Planté explique, à juste titre, que l'entrée des femmes dans la sphère littéraire représente un danger pour les hommes, tant sur le plan de la « sauvegarde de privilèges et d'un pouvoir[843] » que sur celui de la « défense d'une identité menacée[844]. » La concurrence que les femmes font aux hommes dans le champ littéraire est

[839] Christine Planté, *La Petite sœur de Balzac*, *op. cit.*, p. 15.
[840] Henri Ner, « Le Massacre des Amazones. Études critiques sur les bas-bleus d'aujourd'hui : La veillée d'armes », *loc. cit.*, p. 694.
[841] *Idem*.
[842] Cité dans Christine Planté, *La Petite sœur de Balzac*, *op. cit.*, p. 21.
[843] *Ibid*., p. 83.
[844] *Idem*.

menaçante dans la mesure où elle mine l'idéologie de la différence naturelle entre les sexes.

À l'époque où Han Ryner signe le « Massacre des Amazones », il est une personnalité connue des milieux anarchistes. Il a déjà fait paraître quelques romans d'inspiration naturaliste qui bénéficient d'une importante diffusion auprès des militants[845]. Collaborateur de la presse anarchiste, il publie de nombreux articles dans les journaux de propagande et dans les revues littéraires d'orientation libertaire. Essayiste et critique littéraire, il possède également une renommée de philosophe qui lui vaut le titre de « Socrate contemporain[846] ». En parallèle de sa production écrite, il est un orateur apprécié des soirées organisées par les universités populaires[847]. Les liens entre Ryner et l'anarchisme sont complexes puisqu'il exprime une grande méfiance vis-à-vis des étiquettes politiques. Sa pensée s'apparente à celle de Max Stirner, philosophe individualiste qui s'oppose aux doctrines sociales fondées sur le pouvoir de la collectivité[848]. La trajectoire de Ryner évoque celle de Zo d'Axa qui se définit comme un « en dehors[849] » du mouvement. L'œuvre de Ryner porte néanmoins les traces de ses convictions anarchistes en raison des critiques qu'il formule à l'encontre du cléricalisme et du militarisme. Il défend des idées pacifistes qui le rapprochent d'un penseur comme Léon Tolstoï, considéré comme une figure de proue de l'anarchisme chrétien[850]. Si certains anarchistes lui reprochent de verser dans le mysticisme, notamment lorsqu'il délaisse les romans naturalistes au profit des contes

[845] Vittorio Frigerio, *La Littérature de l'anarchisme. Anarchistes de lettres et lettrés face à l'anarchisme*, *op. cit.*, p. 247.
[846] Thierry Maricourt, *Histoire de la littérature libertaire en France*, *op. cit.*, p. 250.
[847] Vittorio Frigerio, *La Littérature de l'anarchisme. Anarchistes de lettres et lettrés face à l'anarchisme*, *op. cit.*, p. 247.
[848] L'individualisme influence grandement le mouvement anarchiste à la fin du siècle, au moment où les écrits du philosophe allemand se répandent en France et aux États-Unis. Sur les rapports entre le mouvement anarchiste et l'individualisme, voir Irène Pereira, *Anarchistes*, *op. cit.*, pp. 65-76.
[849] Il s'agit du titre d'un journal libertaire lancé par Zo d'Axa en 1891.
[850] Pour en savoir plus sur l'anarchisme chrétien, voir Falk Van Gaver et Jacques De Guillebon, *AnarChrist ! Une histoire de l'anarchisme chrétien*, Paris, Éditions Desclée de Brouwer, 2015.

philosophiques[851], Ryner acquiert néanmoins une notoriété indéniable au sein des milieux libertaires. C'est cette trajectoire anarchiste qu'il faut garder en tête lorsque nous étudions le « Massacre des Amazones ». La série d'articles de Ryner porte les traces d'un imaginaire anarchiste, certaines références à la pensée libertaire ou à l'histoire du mouvement étant énoncées de manière plus ou moins explicite. Le critique prend également pour cible des personnalités qui sont liées, à divers degrés, aux réseaux anarchistes. Ce sont des femmes auteurs comme Séverine, Louise Michel, Tola Dorian et Judith Cladel. Mais il s'agit aussi d'Octave Mirbeau, écrivain et dramaturge grandement apprécié par les anarchistes de son temps qui le considèrent comme un modèle d'écrivain engagé[852].

Tout comme il n'épargne pas certains hommes de lettres de son époque[853], Ryner ne réserve pas non plus un traitement égal à toutes les femmes auteurs. Il reconnaît un talent littéraire à certaines d'entre elles, allant parfois jusqu'à souligner les points forts de leurs œuvres. Ryner convoque trois motifs pour discréditer en bloc la littérature féminine : l'enfance, le désordre et la sensibilité. Or ces motifs viennent s'inscrire dans un système de valeurs politiques qui oppose deux types de littérature. L'écriture féminine, associée à une littérature réactionnaire, se situerait à l'antithèse d'une littérature émancipatrice qu'il associe à une forme de révolte virile. En ce sens, le discours masculiniste du critique ne peut être pensé en dehors du rapport qu'il entretient vis-à-vis de l'anarchisme. La vision libertaire de la littérature qu'il promeut devient un modèle à partir duquel il retire aux femmes toute forme de crédibilité

[851] Vittorio Frigerio, *La Littérature de l'anarchisme. Anarchistes de lettres et lettrés face à l'anarchisme*, *op. cit.*, p. 252.
[852] Si la notion de littérature engagée acquiert une signification décisive avec Sartre, elle se manifeste déjà chez les anarchistes de la fin du siècle qui réfléchissent collectivement au rôle politique de l'écrivain. Voir Marie-Pier Tardif, *Une Radicalisation fin de siècle : politique de la littérature et figure de l'écrivain engagé dans le discours de « La Revue blanche » (1894-1898)*, *op. cit.*, pp. 72-105.
[853] Quelques années plus tard, il publie une étude intitulée *Prostitués* dans laquelle il s'attaque avec une vigueur égale à de nombreux écrivains de son époque dont certains sympathisants libertaires. Il est par ailleurs intéressant de noter que les auteurs attaqués dans cette étude sont regroupés en fonction de catégories liées à des préjugés de genre comme « Soubrettes et bonnes à tout faire », « Filles à soldats » et « Précieuses et pédantes ».

littéraire. À cet égard, nous verrons que les clichés de genre qui servent à disqualifier les pratiques d'écriture des femmes semblent s'appliquer plus difficilement au militantisme féminin. Si la critique de Ryner vaut pour le journalisme mais pas pour la lutte politique, c'est sans doute parce que les clichés qu'il convoque ressemblent à ceux qui sont généralement employés pour discréditer l'anarchisme. En transposant ces clichés sur le terrain du militantisme, notamment ceux du désordre et de la sensibilité, l'anarchiste risquerait du même coup de décrédibiliser l'ensemble d'un mouvement.

5.1.2. Les femmes auteurs, un contre-modèle d'écrivain engagé

L'un des motifs mobilisés par Ryner pour justifier l'infériorité intellectuelle des femmes est celui de l'enfance. À ses yeux, les femmes ne sont que des enfants qui s'évertuent à imiter les hommes. Dès le deuxième article, Ryner s'en prend à Paul Georges, Paul Junka et Jean Laurenty, trois romancières ayant en commun d'emprunter des pseudonymes masculins. Leur usage du pseudonyme viril est perçu comme une tentative infantile pour usurper l'identité masculine : « l'ambition du bas-bleu est la même que l'enfant : il veut faire l'homme[854]. » L'image de l'enfant est récurrente chez Ryner qui consacre une section entière, titrée « Fille, femme ou veuve », à différentes écrivaines ayant des liens de parenté avec des hommes de lettres connus. Judith Gautier et Judith Cladel y sont présentées comme de pâles copies littéraires de leur père dont elles tenteraient sans succès de reproduire les talents d'écriture. Leurs œuvres manqueraient d'originalité en plus de trahir la filiation paternelle dans laquelle elles s'inscrivent. Derrière cette image de la petite fille apparaît une critique plus générale de la littérature féminine qui répond à une vision genrée du politique. En tentant d'imiter son père, Judith Gautier ne réussirait qu'à produire des romans historiques dépourvus d'intérêt et de vigueur :

[854] Han Ryner, « Le Massacre des Amazones. Études critiques sur les bas-bleus d'aujourd'hui : Première rencontre », *La Plume*, numéro 206, 15 nov. 1897, p. 718.

> Et ses mains de femme, propres aux petits travaux délicats, ce sont souvent efforcées à nouer ces grosses gerbes difficiles, faites de fleurs et d'épines, qu'on appelle des romans historiques. Elle est adroite et ne se pique guère les doigts. Mais elle n'a pas assez de force, et le lien trop lâche laisse s'éparpiller à chaque mouvement corolles et branches méchantes[855].

Judith Gautier échoue à pratiquer ce genre littéraire, présenté comme une forme d'écriture exigeante qui requiert une certaine dose de puissance. L'image des mains traduit clairement le préjugé de genre qui renvoie les femmes aux travaux de l'aiguille, laissant dès lors entendre que l'écriture du roman historique constituerait une besogne virile. L'écriture de l'histoire appartiendrait aux hommes qui, à l'image d'un « Gautier sage[856] », seraient capables de démystifier la réalité. De la même manière, Judith Cladel « essaye les tours de force de Léon Cladel[857] » mais ne parvient jamais à « manie[r] la phrase rugueuse du romancier épique [858] ». Grande inspiration pour plusieurs anarchistes, l'ancien communard est reconnu pour ses romans naturalistes qui donnent une voix à la révolte du peuple. C'est sur ce point précis que Judith Cladel ne parviendrait pas à égaler le génie de son père : « On s'amuse à l'écouter gazouiller les grondements de tonnerre et les fracas d'avalanche que sa voix croit pouvoir répéter parce qu'ils sont familiers à son oreille[859]. » Le babillage de l'auteure est décrit comme une tentative vaine de reproduire la voix contestataire de son père qui incarnerait dès lors un modèle d'écrivain engagé.

Cette image revient dans une section consacrée à Séverine, parue dans cette même rubrique. La place de Séverine dans cette rubrique est tout à fait intéressante puisqu'elle n'est pas justifiée par des liens familiaux, mais plutôt par une filiation politique et intellectuelle. Séverine est présentée comme une héritière de Jules Vallès

---

[855] Han Ryner, « Le Massacre des Amazones. Études critiques sur les bas-bleus d'aujourd'hui : Fille, femme ou veuve », *La Plume*, numéro 220, 15 juin 1898, p. 430.
[856] *Idem*.
[857] *Ibid*., p. 429.
[858] *Idem*.
[859] *Idem*.

et de Victor Hugo, écrivains qu'elle admirerait au point de copier leur style d'écriture. Elle est à son tour décrite comme une femme de lettres qui ne parviendrait pas à manier les outils littéraires des hommes :

> Elle a étudié les procédés de Vallès et de Hugo, et ses petites mains remuent, maladroites, ces instruments un peu gros et un peu lourds. Pourquoi, ayant une personnalité réelle, s'abaisse-t-elle à imiter ? Pour une raison commerciale, la même qui lui fait exagérer ses sentiments afin qu'ils prêtent à des développements plus longs. Elle tient à vendre beaucoup de copies[860].

Ryner convoque à nouveau de grands modèles d'écrivains engagés du XIX^e^ siècle pour discréditer la production littéraire et journalistique de Séverine. Mais il présente surtout l'auteure comme une arriviste qui cherche à vendre des écrits au lieu de développer une pensée éclairée. Séverine se rangerait du côté du pouvoir en mettant la littérature au service des intérêts bourgeois et capitalistes. Cette critique de la littérature commerciale s'inscrit dans une contestation plus générale de la « basse besogne du journalisme[861] », dans laquelle les femmes se « montre[raient] inférieures aux hommes[862] ». Nous verrons toutefois que Ryner reconnaît un certain talent à Séverine du fait qu'elle manifeste une sensibilité vis-à-vis « du malheur des hommes ou des bêtes[863] ». Lorsque Ryner s'attaque à Jean Laurenty, pseudonyme de la romancière Fernande Lamastre, il évoque cette fois explicitement l'anarchisme. Il réduit la pensée de celle qu'il considère comme « le plus ridicule et le plus fanfaron des bas-bleus[864] », à une mosaïque de citations empruntées à de grands hommes comme Charles Baudelaire, Blaise Pascal et

---

[860] Han Ryner, « Le Massacre des Amazones. Études critiques sur les bas-bleus d'aujourd'hui : Fille, femme ou veuve (suite) », *La Plume*, numéro 222, 15 juil. 1898, p. 462.
[861] Han Ryner, « Le Massacre des Amazones. Études critiques sur les bas-bleus d'aujourd'hui : Les Frondeuses », *La Plume*, numéro 227, 1^er^ oct. 1898, p. 599.
[862] *Idem*.
[863] Han Ryner, « Le Massacre des Amazones. Études critiques sur les bas-bleus d'aujourd'hui : Fille, femme ou veuve (suite) », *loc. cit.*, p. 462.
[864] Henri Ner, « Le Massacre des Amazones. Études critiques sur les bas-bleus d'aujourd'hui : Première rencontre », *loc. cit.*, p. 718.

Arthur Schopenhauer. Mais il reproche plus particulièrement à l'un de ses personnages de roman de débiter « une incohérente théorie sur l'anarchie, et [de] fini[r] par s'excuser d'avoir été un peu "pédagogue"[865]. » Non seulement Ryner laisse entendre que l'auteure reste engluée dans une répétition des savoirs, mais il montre qu'elle est incapable de vulgariser le discours anarchiste.

Si Ryner considère que les femmes sont vouées à reproduire le réel, il met en forme un champ lexical de l'enfance pour réduire leurs pratiques d'écriture à un simple bavardage. Paul Georges est un « bas-bleu naïf et petite-fille[866] » qui ne fait que « balbutier, et blaiser, et bégayer et zézayer[867]. » Jean Laurenty, quant à elle, serait incapable d'élaborer des intrigues rigoureuses et verserait plutôt dans des « anecdotes sans intérêt et sans unité[868]. » De la même manière, les œuvres de Rachilde ne seraient composées que d'épisodes inutiles[869] » et truffées de « détails ridicules[870]. » Ryner tolère néanmoins une certaine tradition littéraire féminine ancrée dans l'art de la conversation. Dès l'introduction du « Massacre des Amazones », il s'imagine épargner quelques femmes :

> Parfois, – je l'espère du moins, – je rencontrerai, perdue dans l'armée des amazones, telle douce femme qui ne méritera point la mort littéraire; je la saluerai respectueusement, et, dans un charme attentif, je l'écouterai *causer* : les différences constatées entre elle et le bas-bleu m'aideront à définir cette chose[871].

---

[865] *Ibid.*, p. 719.
[866] *Ibid.*, p. 718.
[867] *Idem.*
[868] *Ibid*., p. 719.
[869] Henri Ner, « Le Massacre des Amazones. Études critiques sur les bas-bleus d'aujourd'hui : Les Cygnes noirs », *La Plume*, numéro 208, 15 déc. 1897, p. 807.
[870] *Idem*.
[871] Henri Ner, « Le Massacre des Amazones. Études critiques sur les bas-bleus d'aujourd'hui : La veillée d'armes », *loc. cit.*, p. 693. C'est nous qui soulignons.

Une telle déclaration laisse entendre qu'il reconnaît deux sortes de femmes de lettres distinctes, les unes étant associées à un art de la conversation et les autres à la composition littéraire. Les femmes qui s'adonnent explicitement à la pratique de la causerie – héritée notamment des salons littéraires – méritent une certaine reconnaissance intellectuelle. Les écrivaines sont quant à elle précisément ridiculisées parce qu'elles se croient capables d'affranchir leurs œuvres des marques du bavardage.

À la causerie, Ryner oppose ainsi la composition littéraire qu'il considère être l'apanage des hommes. Les productions littéraires des femmes auraient en commun d'être désordonnées, tant sur le plan de l'enchaînement logique des idées que sur celui du vocabulaire employé. D'une part, les femmes sont jugées inaptes à organiser leur pensée de manière intelligible et cohérente, leurs œuvres étant basées sur une accumulation de détails futiles. D'autre part, elles ne sauraient utiliser adéquatement la langue française pour développer des images et des rythmes éloquents. C'est ainsi qu'il consacre une rubrique entière aux femmes étrangères intitulée « Une pointe en Franco-Russie ». Cette section est certainement l'une des plus complexes du « Massacre » puisque Ryner défend une vision très xénophobe de la pureté de la langue française qui l'écarte, en tout point, d'une critique anarchiste du nationalisme identitaire. De plus, il nie tout un courant anarchiste français qui puise son inspiration dans la littérature russe en le renvoyant à une forme de sensibilité féminine : « Le mouvement de la France vers la Russie a des formes et des causes complexes. Il me semble, jusque dans ses apparences politiques les plus raisonnées, imaginatif et sentimental : bien féminin[872]. » Cette déclaration est d'autant plus surprenante que Ryner vouait un grand respect aux œuvres de Tolstoï et de Dostoïevski[873], qu'il considérait « aussi virils que les puissants de nos hommes[874]. » Ces penseurs, dont les idées ont influencé plusieurs

[872] Henri Ner, « Le Massacre des Amazones. Études critiques sur les bas-bleus d'aujourd'hui : Une pointe en Franco-Russie », *La Plume*, numéro 209, 1er janv. 1898, p. 23.
[873] Il est écrit Dostirewski, mais Ryner fait vraisemblablement référence à Fiodor Dostoïevski.
[874] Henri Ner, « Le Massacre des Amazones. Études critiques sur les bas-bleus d'aujourd'hui : Une pointe en Franco-Russie », *loc. cit.*, p. 25.

révolutionnaires russes, sont présentés comme étant aussi inspirants que certains grands romanciers français. Il en va toutefois autrement pour les femmes de lettres russes qui seraient à la fois incapables de rendre hommage à leur littérature et de manier adéquatement la langue française. C'est sur cette base que Ryner discrédite la poésie de Tola Dorian qu'il décrit comme : « un cliquetis de mots singuliers, un chatoiement de rythmes étrangers : – un capharnaüm de clinquants, caillous (*sic*) rares, de perles fausses, au milieu desquels joue un enfant barbare[875]. » Au-delà d'une incapacité à écrire, il accuse la poète de s'exprimer dans une langue ornementale et superficielle. Mais la critique de la langue cède la place à une attaque personnelle lorsqu'il déclare que la poète serait presque assez « célèbre [pour] signer princesse Mertchersky ». Cette remarque montre que Ryner s'en prend, en réalité, aux origines étrangères et à la classe sociale de la poète.

Or Ryner est forcé de reconnaître certaines qualités à Tola Dorian, femme poète dont les liens avec l'anarchisme sont alors avérés. Tola Dorian vient de signer, en collaboration avec J. Malafayde, une pièce de théâtre intitulée *Mineur et soldat*. Représenté au Théâtre libre en 1896, ce drame en un tableau porte sur les rapports de domination entre mineurs et soldats dans le contexte d'une grève ouvrière[876]. *L'Humanité nouvelle* publie également quelques poèmes de Tola Dorian dont « Révolte » et « Le Torrent » en 1903 et en 1906. Certains anarchistes la considèrent ouvertement comme une grande poète, Albert Antoine n'hésitant pas à dire qu'elle est l'« une des rares femmes dont l'indiscutable talent a imposé silence aux détracteurs systémiques de toute œuvre féminine[877]. » Elle est d'ailleurs l'une des trois seules femmes à participer au « Deuxième Congrès des poètes » organisé par *La Plume* en 1896, ce qui témoigne de la reconnaissance qu'elle a acquise dans les milieux littéraires.

---

[875] *Ibid*., p. 26.
[876] Pour un extrait de la pièce, voir Jonny Ebstein, Philippe Ivernel, Monique Surel-Tupin et Sylvie Thomas (dir.), *Au temps de l'anarchie, un théâtre de combat (1880-1914)*, tome 1, *op. cit.*, pp. 215-222.
[877] Albert Lantoine, « *Roses remontantes* par Tola Dorian », *L'Humanité nouvelle*, numéro 9, mar. 1898, p. 395.

Selon Claude Rétat, Louise Michel aurait été intéressée par la poète, un appel à la mobilisation des femmes signé par cette dernière ayant été retrouvé dans ses feuillets de prison[878]. Si Ryner s'attaque à Tola Dorian, il ne peut donc le faire qu'avec prudence étant donné la sensibilité libertaire qu'ils partagent. Il lui accorde d'ailleurs le statut de poète pour la dernière pièce de son recueil intitulé *Vespérales*, dans lequel elle laisserait échapper plusieurs « cris de révolte[879] ». Dans cette perspective, il reproduit un long extrait du poème pour rendre compte de la manière dont il donne corps à ce qu'il considère comme une « révolte noble[880] ». Basé sur une légende antique, ce poème – dont le titre n'est pas mentionné – ne peut qu'inspirer Ryner qui préférera bientôt les paraboles historiques aux romans naturalistes. Mais il ne peut s'empêcher de considérer cette « éloquence directe et cette poésie simple[881] » comme une exception par rapport au style d'écriture ordinaire de la poète. Un peu plus loin, il revient à la charge en lui reprochant son recours à un langage hermétique : « Toujours le cabotinisme des mots pour leur étrangeté, des phrases tordues en proses impossibles, des allitérations cliquetantes[882]. » Paradoxalement, il lui reconnaît une certaine inventivité puisqu'il laisse entendre qu'elle est capable de créer des formules originales et surprenantes.

Au-delà de leur manque de savoir-faire langagier, Ryner reproche aux femmes leur lyrisme sentimental. À plusieurs moments, il déclare que la littérature féminine manque de réalisme et qu'elle reste engluée dans une forme de sensibilité aliénante. Le critique se pose ainsi en héritier d'une tradition anarchiste qui voit dans la littérature réaliste une arme d'émancipation sociale[883]. Troisième motif convoqué par Ryner, le

[878] Louise Michel, *À travers la mort. Mémoires inédits (1886-1890)*, *op. cit.*, pp. 277-279.
[879] Henri Ner, « Le Massacre des Amazones. Études critiques sur les bas-bleus d'aujourd'hui : Une pointe en Franco-Russie », *loc. cit.*, p. 26.
[880] *Idem*.
[881] *Idem*.
[882] *Idem*.
[883] Vittorio Frigerio, *La Littérature de l'anarchisme. Anarchistes de lettres et lettrés face à l'anarchisme*, *op. cit.*, pp. 53-61.

sentimentalisme – ou l'« éloquence passionnée[884] » – apparaît comme un attribut féminin qui se situe en opposition avec la rationalité masculine. Intuitives, les femmes seraient incapables de développer une pensée organisée et de regarder objectivement le monde. En témoigne le portrait qu'il dresse de Séverine, qui semble soumise à une expérience de la réalité limitée aux émotions :

> Séverine est une admirable nature, faite d'humour et de lyrisme. Elle a la fantaisie imprévue et elle vibre, merveilleux paquet de nerfs, à toutes les émotions. Son esprit n'est pas vaste, mais il est si curieux et si leste. Elle est une très petite chose, jolie et frémissante, et qui a des ailes, non point pour voler, certes, mais pour courir sautillante, d'une allure qui pose à peine. Elle est la Parisienne et elle est la gamine : sourire gai ou malicieux, larmes vite essuyées, à la fois amusée et émue de tout, souvent amusante[885].

Le champ lexical de l'enfance et de la petitesse insiste sur la nature sentimentale de l'auteure au détriment de sa faculté de jugement. Il décrit sa pensée sous la forme d'une imagination légère qui saurait s'exprimer qu'à travers des mots « presque toujours pittoresque[s][886] ».

Cette assimilation des femmes au pittoresque apparaît également dans « Le Congrès des poètes », publié en 1896 dans *La Plume*. La rédaction ne peut se retenir de citer la réponse de Rachilde dans le texte liminaire de l'enquête, du fait qu'elle « résume toutes les autres [et qu'elle] est très pittoresque[887]. » Dans les deux cas, l'écriture des femmes semble réduite à l'expression d'une imagination qui, aussi charmante soit-elle, est jugée superficielle. Ryner s'attaque également à certains

---

[884] Henri Ner, « Le Massacre des Amazones. Études critiques sur les bas-bleus d'aujourd'hui : Les Cygnes noirs », *loc. cit.*, p. 806.
[885] Han Ryner, « Le Massacre des Amazones. Études critiques sur les bas-bleus d'aujourd'hui : Fille, femme ou veuve (suite) », *loc. cit.*, p. 462.
[886] *Idem*.
[887] La Rédaction, « Résultats du Congrès des Poètes », *La Plume*, numéro 163, 1er fév. 1896, p. 67.

hommes comme Octave Mirbeau qu'il qualifie « d'esprits parasites[888] ». Figure incontournable de la littérature anarchiste du XIX[e] siècle, Mirbeau est présenté ici comme un écrivain au tempérament contradictoire qui serait doté tout à la fois d'un « esprit révolté et [d']un caractère bourgeois[889] ». Ryner reproche au romancier d'avoir bâti sa réputation sur « un violent article contre les comédiens, et sa fortune par un mariage avec une comédienne[890]. » Mirbeau est présenté comme un écrivain opportuniste dont la vie intime entre en décalage avec l'image publique qu'il donne de lui-même. C'est en s'attaquant à l'activité littéraire de son épouse, l'actrice Alice Regnault, qu'il montre que Mirbeau n'est, en réalité, qu'un écrivain bourgeois peu intéressant.

Les motifs empruntés par Ryner pour discréditer l'activité littéraire des femmes sont ancrés dans un discours réactionnaire qui vient servir un idéal masculin de la littérature engagée. À la lecture de la section intitulée « Les Frondeuses », nous comprenons que le critique s'inquiète de l'entrée massive des femmes dans les sphères littéraire et journalistique. Il n'est pas anodin qu'il consacre autant de pages aux collaboratrices d'un journal qui représente alors la voix collective du féminisme montant. Or Ryner affirme qu'il ne remet pas en question l'égalité sociale des femmes, allant jusqu'à se déclarer « féministe, nettement[891] » tout en revendiquant clairement « l'affranchissement des deux sexes[892] ». Ryner rejoint ici la majorité des anarchistes de son époque qui estiment que les luttes féministes doivent s'inscrire dans un combat révolutionnaire plus global, destiné à libérer l'ensemble de l'humanité. Il s'intéresse toutefois très peu au mouvement féministe lui-même, s'attaquant plutôt aux féministes qui mènent une activité littéraire et journalistique. Celles qu'il appelle les frondeuses

[888] Han Ryner, « Le Massacre des Amazones. Études critiques sur les bas-bleus d'aujourd'hui : Quelques parasites », *La Plume*, numéro 226, 15 sept. 1898, p. 560.
[889] *Idem*.
[890] *Idem*.
[891] Han Ryner, « Le Massacre des Amazones. Études critiques sur les bas-bleus d'aujourd'hui : Les Frondeuses », *loc. cit.*, p. 599.
[892] *Ibid.*, p. 600.

feraient montre d'une « infériorité artistique et scientifique[893] » qui se manifesterait à travers leurs différentes « tentatives de création[894] ». C'est donc en tant que productrices d'un discours critique, qui « manque[rait] à la fois de noblesse et de *réalisme*[895] », que les féministes sont mises au pilori par Ryner. En témoigne le segment sur Louise Michel, dans lequel il célèbre le courage politique de la militante tout en critiquant son usage de la langue française :

> Toutes les frondeuses ne sont pas à *La Fronde*. Vous n'y trouverez pas cette admirable Louise Michel à qui il convient de pardonner son français d'institutrice anglaise à cause de sa vaillante générosité sans défaillance. Il n'est même que juste de rappeler qu'après la Commune, devant les tribunaux d'exception, elle montra plus de courage que la plupart des hommes de son parti[896].

La formule est intéressante puisqu'elle laisse entendre que l'anarchiste réprouve davantage les féministes qui écrivent dans *La Fronde* que les militantes qui luttent en faveur des droits des femmes.

S'il tient Louise Michel en haute estime tout en la qualifiant de frondeuse, nous pouvons en effet penser que c'est le journal, en tant que foyer d'écriture féministe, qui dérange l'anarchiste plus que le militantisme féministe lui-même. De plus, Ryner établit une distinction entre les prises de parole littéraire et politique de Louise Michel. Alors qu'il la considère comme une femme de lettres qui maîtriserait aussi mal le français qu'une institutrice anglaise, il la reconnaît comme une héroïne anarchiste bien plus inspirante que ses homologues masculins. Autrement dit, il cherche à montrer que le militantisme de l'auteure vaut bien plus que sa production littéraire. Une telle déclaration mérite d'être commentée puisqu'elle montre que Ryner s'attaque aux

---

[893] *Idem*.
[894] *Idem*.
[895] *Ibid.*, p. 599. C'est l'auteur qui souligne.
[896] *Idem*.

femmes sur un terrain spécifiquement littéraire plutôt que militant. Il évite constamment de parler des trajectoires féministes ou anarchistes des femmes pour s'en prendre plutôt à leurs pratiques d'écriture. Comme évoqué plus tôt, nous pouvons penser qu'il s'inquiète surtout du fait que les femmes sont de plus en plus nombreuses à intégrer les sphères littéraire et journalistique. Les motifs du désordre et de la sentimentalité sont, dans l'opinion publique, fréquemment employés pour caractériser l'anarchisme. Ils apparaissent notamment sous la plume de Gustave Le Bon dans *La Psychologie des foules*, où l'anarchie est décrite comme une période de transition marquée par une absence d'organisation et par la montée des passions populaires[897]. Dans les discours réactionnaires, la foule est fréquemment comparée à une femme hystérique qui « devient métaphore d'attitudes outrancières, de réactions excitées, de comportements excessifs[898]. » En fondant son discours masculiniste sur de tels clichés, Ryner ne peut étendre sa critique au-delà du domaine de l'écriture des femmes sans risquer de décrédibiliser du même coup l'ensemble du mouvement anarchiste.

5.1.3. Répliques féminines

Dans *La Plume*, deux femmes répliquent au « Massacre des Amazones » en publiant des lettres polémiques dans lesquelles elles démontent les clichés de genre mobilisés par Ryner. Ces réponses, signées par Jean Laurenty et « Une Amazone », nous permettent de comprendre la manière dont les femmes négocient leur rapport aux motifs de l'enfance, du désordre et de la sentimentalité, tant pour fonder la légitimité de leur prise de parole que pour déconstruire les préjugés liés à leur sexe. Jean Laurenty prend la plume dès la deuxième livraison qui suit l'article inaugural de la série. La romancière, dont l'histoire littéraire n'a retenu ni la biographie ni les écrits, envoie une lettre au directeur de *La Plume* qui s'adresse plus particulièrement aux lecteurs. La

[897] Voir Gustave Le Bon, *La Psychologie des foules*, Paris, Félix Alcan, 1895.
[898] Nicole Edelman, *Les Métamorphoses de l'hystérique. Du début du XIX^e siècle à la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, coll. « L'espace de l'histoire », 2003, p. 307.

lettre s'ouvre sur une formule de salutation dont les marques de politesse masquent à peine l'irritation de l'auteure : « Monsieur Léon Deschamps, puisque votre revue est une tribune libre, veuillez insérer ces lignes[899]. » La lettre que Ryner transmet à la revue en guise de réponse à Jean Laurenty révèle quant à elle des accents de familiarité qui visent à lui accorder un statut d'autorité : « Mon cher Deschamps, je vous remercie de me communiquer en épreuve la lettre de Jean Laurenty[900]. » Le contraste entre les postures adoptées par les polémistes est frappant. La première affirme sa prise de parole avec une certaine froideur, tandis que le second mise sur une solidarité entre hommes tenue pour acquise.

Les lettres, qui revêtent un caractère public à partir du moment où elles sont diffusées dans la presse, impliquent la mise en scène d'un éthos par l'entremise duquel les épistoliers construisent une image d'eux-mêmes à l'intérieur du discours. L'éthos, tel que défini par Ruth Amossy, contribue à la fabrication d'une figure d'auteur qui peut soit contester, soit entériner des stéréotypes culturels véhiculés dans une société donnée[901]. Dans sa lettre, Jean Laurenty recourt à une hauteur de ton et de posture pour renverser la critique de Ryner :

> Avec une violence digne d'une meilleure cause, M. Henri Ner s'attaque à moi. Il me serait facile d'approfondir les motifs secrets de ces critiques exagérées; il est des moyens que je dédaigne. Mais il me plait de vivre seule. L'isolement a augmenté ma force morale. Je ne cherche aucun appui, je suis ennemie de toutes réclames, aussi bien que des génuflexions d'antichambre, et si je vous prie d'insérer ces lignes, c'est simplement pour éviter un peu de bave à ma dignité littéraire[902].

---

[899] Jean Laurenty, « À propos du Massacre des Amazones », *La Plume*, numéro 207, 1er déc. 1897, p. 792.
[900] Henri Ner, « [Réponse à Jean Laurenty] », *La Plume*, numéro 207, 1er déc. 1897, p. 792.
[901] Ruth Amossy, « L'ethos au carrefour des disciplines : rhétorique, pragmatique, sociologie des champs », dans Ruth Amossy (dir.), *Images de soi dans le discours. La construction de l'éthos*, *op. cit.*, p. 134.
[902] Jean Laurenty, « À propos du Massacre des Amazones », *loc. cit.*, p. 792.

Si l'auteure tient à sauver sa dignité littéraire, elle refuse néanmoins de s'engager dans un débat d'idées destiné à nourrir l'amour-propre du critique et à lui faire de la publicité. Cette idée apparaît avec force dans les salutations qui clôturent le texte, où l'auteure semble navrée d'avoir dû s'abaisser à une polémique aussi futile : « Je suis obligée, par les circonstances à vous rendre témoin de ces infimes querelles, veuillez m'excuser, et acceptez, Monsieur le Directeur, mes salutations empressées[903]. » En mettant en valeur le rapport authentique qu'elle entretient vis-à-vis de la littérature, elle souligne en creux la superficialité du discours de Ryner.

L'ensemble de la lettre de Jean Laurenty se structure autour d'une opposition qui vise à revaloriser le féminin au détriment du masculin. Ryner est comparé à un anti-chevalier dont la vision dépravée de la littérature ne répondrait plus à aucun code d'honneur : « M. Henri Ner, dans sa soif d'arriviste trop mûr, a découvert un piédestal digne de tous les éloges; sa vanité peu exigeante, sa chevalerie à rebours se sont dressées, mesquines et pitoyables, sur le tas d'encriers féminins qu'il croit renverser[904]. » Alors que Ryner aurait renoncé à toutes vertus morales, le chevalier représentant la figure masculine par excellence de l'honneur et de la courtoisie, l'auteure se présente comme la dépositaire d'une écriture désintéressée qui repose sur des valeurs d'authenticité et de sincérité. Elle récupère dès lors l'image virile du chevalier pour renverser les clichés de genre véhiculés par Ryner. À l'outrecuidance du pamphlétaire, elle oppose la sensibilité féminine qu'elle associe à une vertu littéraire. Son lyrisme représente la manifestation sincère d'une subjectivité qui s'exprime en dehors de toutes préoccupations pour la notoriété littéraire :

> Il m'a semblé que mes émotions étaient assez intenses et sincères pour faire tressaillir quelques cœurs, et j'ai consenti à mettre mes songes en feuillets.

[903] *Idem*.
[904] *Idem*.

> Je trouve excessif que M. Henri Ner vienne poser sa patte trop lourde de critique sur ces cris, peut-être trop émus, de sensibilité féminine[905].

La distinction qu'elle opère entre l'opportunisme littéraire de Ryner et un idéal humaniste de littérature fait écho à la manière dont Alice Canova sépare la propagande anarchiste des ambitions intellectuelles. Dans l'article « Les Bergers[906] », publié en 1898 dans *La Misère*, Alice Canova manifeste des réserves vis-à-vis des littérateurs qui, malgré leurs intentions émancipatrices, reproduisent la domination en ne cherchant qu'à acquérir une bonne réputation. De la même manière, Jean Laurenty ne voit dans le « Massacre » que « la plainte d'un rêveur épris de solitude[907] » qui se serait enfermé dans une tour d'ivoire. Sa vanité apparaît dès lors aux antipodes d'une sensibilité qui constitue en quelque sorte un gage d'humanité.

Dans sa lettre polémique, l'auteure mobilise plusieurs métaphores pour éclairer la tension entre conformité et subversion qui caractérise son statut de femme auteur. Elle se compare notamment à une « mouche indiscrète[908] » qui serait venue troubler un « coléoptère de mauvais goût[909] ». L'image de la mouche, dans laquelle nous pouvons lire une mémoire de « La mouche du coche » de Jean de La Fontaine, permet à l'auteure de souligner le caractère dérangeant de son activité littéraire. Car la mouche représente l'insecte nuisible par excellence dont le potentiel de tourmente n'a d'égal que l'obstination la plus féroce. L'image de la mouche apparaît d'ailleurs explicitement chez Paule Minck, qui en fait l'objet d'un pamphlet intitulé *Les Mouches et les araignées* en 1869. Les mouches incarnent le peuple travailleur, tandis que les araignées sont associées aux dirigeants, aux exploiteurs et aux propriétaires qui alimentent le régime capitaliste. Une image similaire est convoquée par Louise Michel

---

[905] *Idem*.
[906] Alice Canova, « Les Bergers », *La Misère*, numéro 10, 7 nov. 1898.
[907] Jean Laurenty, « À propos du Massacre des Amazones », *loc. cit.*, p. 792.
[908] *Idem*.
[909] *Idem*.

qui compare, dans un article intitulé « À propos des explosions[910] », la révolte humaine aux réactions instinctives d'un coléoptère. Cette interdiscursivité montre que la métaphore de la mouche, qui puise aux fables, intervient de manière récurrente chez les femmes auteurs pour symboliser la révolte et le changement.

Mais cette métaphore inscrit également la lettre dans la vogue des écrits, tant scientifiques que littéraires, qui font des microbes, des parasites et des insectes « un personnage central des conflits sociaux[911] ». À une époque marquée par un imaginaire de la décadence, ce type de métaphore intervient afin de représenter les facteurs qui expliquent le mal social. Dans son « Massacre », Ryner consacre lui-même une section intitulée « Quelques parasites » à des écrivains dont il souligne la prétendue nocivité des écrits littéraires. La symbolique de la mouche est récupérée de manière explicite par Albert Pradel qui se porte à la défense des femmes dans la lettre « Si les Amazones voulaient !... », publiée en mai 1898. Pradel met en garde Ryner contre le pouvoir de vengeance des amazones :

> Pauvre M. Ner ! si vous alliez vous réveiller, bestiole étourdie, dans la main d'une de ces terribles « Amazones » qui vous piquerait ensuite sur un bouchon pour se moquer de votre singulière espèce, quelle tête de mouche feriez-vous ? Tout arrive ! Vous devez le savoir, puisque vous voilà. À votre place, j'aurais tout de même des craintes[912].

Dans cet extrait, Ryner apparait comme une mouche impuissante qui serait incapable de rivaliser avec les femmes. Pradel récupère l'image de la mouche convoquée par Jean Laurenty pour exposer l'inoffensivité de Ryner qui s'intéresse davantage à l'effet provoqué par son massacre qu'à la crédibilité de la critique qu'il met en œuvre.

---

[910] Louise Michel, « À propos des explosions », *La Question sociale*, numéro 17, 15 août 1892.
[911] Louise Michel, *Trois romans : Les Microbes humains, Le Monde nouveau, Le Claque-dents*, *op. cit.*, p. 22.
[912] Albert Pradel, « Si les Amazones voulaient !... », *La Plume*, numéro 218, 15 mai 1898, p. 316.

En octobre 1898, une seconde femme prend la plume pour réagir au « Massacre ». Intitulé « En descendant de cheval », le texte se présente comme une lettre ouverte signée par « Une Amazone ». Le texte s'ouvre sur une épigraphe de Gottfried Wilhem Leibniz, philosophe allemand du XVIII[e] siècle associé au rationalisme moderne. Cet exergue introduit la réflexion de l'auteure au sujet de la critique littéraire : « La grande critique est celle des qualités, non celle des défauts[913]. » L'auteure part du principe que la grande critique littéraire correspond à une « critique sympathique qui comprend le beau parce qu'elle l'aime et qui, à force d'amour intelligent, réussit cette tentative déclarée impossible par les philosophes : la définition des individus[914]. » Placée au-dessus de la philosophie, la critique littéraire possède un pouvoir de démystification pour autant qu'elle soit exercée dans un esprit de bienveillance. L'auteure adopte elle-même un ton bienveillant pour approcher Ryner, contrairement à Jean Laurenty dont le discours s'exprime avec une certaine acrimonie. En témoigne la question rhétorique, située en ouverture de la lettre, qui vise à expliciter les intentions de l'auteure : « Je voudrais adresser un remerciement et un conseil à M. Han Ryner ? Des compliments d'abord, pour faire passer le conseil[915]. » L'auteure entend détourner Ryner de la diatribe en encourageant les talents de critique littéraire qu'il manifeste lorsqu'il pratique l'éloge. D'abord, elle salue son apologie des *Chansons éternelles* de Paul Redonnel, écrivain ayant dirigé *La Plume* pendant quelque temps à la suite de la mort de Léon Deschamps en 1899. Elle met en lumière la qualité de son écriture tout en en soulignant le rayon d'influence :

> Dès les premières phrases, le rythme m'a entraînée, et je me suis mise à lire à haute voix, jouissant des nobles sonorités. Puis j'ai relu avec lenteur pour pénétrer les idées revêtues de ces belles draperies. Les éloges d'un juge si sévère me conduisirent irrésistibles au poème vanté[916].

---

[913] Une Amazone, « En descendant de cheval », *La Plume*, numéro 228, 15 oct. 1898, p. 623.
[914] *Idem*.
[915] *Idem*.
[916] *Idem*.

La valeur de son étude semble mesurée à l'aune du désir de lecture qu'elle parvient à susciter. L'auteure reconnaît un talent de critique littéraire à Ryner qui l'aurait initiée à cette poésie remarquable.

Mais c'est surtout parce qu'il réussit à mettre des mots sur des impressions troubles qu'elle n'aurait su elle-même décrire :

> Car elle me permettait de rassembler, sans l'effort d'une synthèse personnelle, – le massacreur n'interdit-il pas de tels efforts aux faibles femmes ? – toutes les joies ressenties séparément au cours des *Chansons éternelles*. Je suis très reconnaissante à M. Han Ryner d'avoir appelé mon attention sur le merveilleux poème, et de m'avoir aidée sinon à sentir, du moins à définir sa beauté redoutable et attirante[917].

Le remerciement qu'elle adresse à Ryner repose sur sa capacité à rendre intelligibles les sentiments qui émergent au contact d'une œuvre. Nous pouvons néanmoins lire une pointe de sarcasme lancée à Ryner au sujet de la prétendue incapacité des femmes à raisonner par elles-mêmes. L'ironie intervient pour invalider le préjugé de l'anarchiste tout en venant flatter son égo pour l'inciter à se tourner vers une pratique plus noble de la critique littéraire. Car le conseil qu'elle donne à Ryner, qui suit le compliment, porte sur la nature morale de la critique littéraire. Ryner ne mérite le titre de « critique avisé[918] », lui ayant été attribué par Alphonse Daudet, que lorsqu'il parvient à substituer la bonté au sarcasme. L'auteure oppose la critique élogieuse, faite « d'amour intelligent[919] », aux envolées haineuses de Ryner qui lui paraissent « froides et indifférentes[920] ». Plutôt que de chercher à lyncher Ryner sur la place publique, l'auteure entreprend de lui faire la leçon. Elle adopte en effet une posture de conseillère afin de le ramener sur la voie édifiante de la critique littéraire, laquelle consiste à

[917] *Idem*.
[918] *Idem*.
[919] *Idem*.
[920] *Idem*.

souligner les qualités d'une œuvre au nom des idéaux de beauté et de vérité. La lettre de l'auteure épouse d'ailleurs le principe même qu'elle entend défendre, dans la mesure où elle met en pratique cette « critique sympathique[921] » en manifestant de l'indulgence envers son détracteur. De par son adéquation entre la théorie et la pratique, cette lettre peut dès lors être comprise comme un exercice d'écriture qui vise à enseigner à Ryner une autre manière de pratiquer la critique littéraire. Ceci est d'autant plus intéressant que Ryner semble particulièrement irrité par les femmes auteurs qui prétendent pouvoir investir ce grand genre, traditionnellement réservé aux hommes.

5.2. Une critique littéraire au féminin

Au début de la décennie 1890, rares sont les femmes à faire de la critique littéraire dans la presse anarchiste. Même dans les revues littéraires, peu de femmes pratiquent ce genre littéraire. C'est le cas de Rachilde qui développe pourtant une production critique abondante dans *Le Mercure de France*, publication fondée par son mari Alfred Vallette[922]. Dans les journaux de propagande, les femmes investissent le genre de la critique littéraire à partir de 1897, année qui marque leur entrée massive dans la rubrique « Livres et revues » de *L'Humanité nouvelle*. Selon Marie-Ève Thérenty et Christine Planté, la critique littéraire des femmes constitue une pratique marginale dans la presse du XIX^e^ siècle en raison de la sexuation des genres littéraires à l'œuvre dans le champ journalistique[923]. L'association de la critique littéraire à un genre masculin découle de la structure même du champ journalistique qui s'organise

[921] *Idem*.
[922] Sur l'activité critique de Rachilde, voir Nelly Sanchez, « Rachilde, critique littéraire au *Mercure de France* », dans Muriel Andrin, Laurence Brogniez, Alexia Creusen, Amélie Favry et Vanessa Gemis (dir.), *Femmes et critique(s). Lettres, Arts, Cinéma*, Namur, Presses universitaires de Namur, 2009, pp. 55-74.
[923] Marie-Ève Thérenty et Christine Planté, « Masculin / Féminin dans la presse du XIX^e^ siècle. Le genre de la critique », dans Muriel Andrin, Laurence Brogniez, Alexia Creusen, Amélie Favry et Vanessa Gemis (dir.), *Femmes et critique(s). Lettres, Arts, Cinéma*, *op. cit.*, p. 26.

« selon une théorie des deux sphères[924] », où les activités à caractère public sont traditionnellement réservées aux hommes. Si cette remarque concerne avant tout les quotidiens généralistes et les revues à grand tirage, elle vaut également pour la presse anarchiste.

La critique littéraire occupe une place de choix dans les revues littéraires d'orientation libertaire et dans les journaux de propagande. Ces publications accordent un rôle important à la réflexion littéraire et, plus spécifiquement, au développement d'une critique indépendante, « détachée de tout intérêt commercial[925] ». La plupart d'entre elles tiennent des rubriques qui portent un regard critique sur la production littéraire de leur époque, prolongeant dès lors les interrogations sur la fonction sociale de la littérature et sur le rôle politique de l'écrivain formulées dès l'émergence des premières théories anarchistes[926]. Or les Adolphe Retté et les André Veidaux de la critique littéraire anarchiste ne trouvent pas leurs équivalents chez les femmes de lettres et journalistes. Bien que marginale, la production critique des femmes reste essentielle pour comprendre les rapports qui se tissent entre littérature et anarchisme à la fin du XIX^{e} siècle. Cette production éclaire de surcroît un pan oublié de l'histoire de la critique littéraire au féminin qui s'élabore par l'entremise d'une presse para-institutionnelle.

5.2.1. De la traduction à la critique dans *L'Humanité nouvelle*

Lancée à Paris en 1897, *L'Humanité nouvelle* fait suite à l'hebdomadaire *La Société nouvelle* fondé à Bruxelles en 1884. La revue manifeste un intérêt marqué pour

[924] *Ibid*., p. 23.
[925] Vittorio Frigerio, *La Littérature de l'anarchisme. Anarchistes de lettres et lettrés face à l'anarchisme*, *op. cit.*, pp. 25-26.
[926] Sur les différentes conceptions de la littérature chez les anarchistes, voir Caroline Granier, *Les Briseurs de formules. Les écrivains anarchistes en France à la fin du XIX^{e} siècle*, *op. cit.*, pp. 178-238.

la littérature qui se traduit par la promotion d'un pluralisme esthétique[927] et par la création d'une instance d'autoédition. La revue édite deux brochures signées par des femmes, soit *La Matière* de Clémence Royer et *Deux Tsars* de Marie Stromberg, parmi un catalogue ayant comporté plus d'une cinquantaine de titres. La faible quantité d'écrits de femmes édités par la revue reflète le peu d'espace qu'elle leur accorde dans ses pages. Peu de femmes signent des articles dans la revue, à l'exception de Clémence Royer qui y fait paraître quelques essais scientifiques et philosophiques. À cette époque, Clémence Royer a acquis une certaine notoriété en raison de la première traduction française qu'elle a offerte de *L'Origine des espèces* de Darwin[928]. Il en va de même du côté de la littérature, où elles ne sont qu'une poignée de femmes à publier des textes de création. Rappelons toutefois que la revue publie quelques poèmes inédits de Marie Krysinska et de Tola Dorian, ayant été précédemment abordés.

Si les femmes ne bénéficient pas d'une importante visibilité dans la revue, elles sont toutefois nombreuses à s'y engager par le biais des espaces d'écriture de nature collaborative. Plus d'une dizaine de femmes répondent à « L'Enquête sur la guerre et le militarisme », lancée en 1898. Mais c'est surtout en tant que critiques littéraires que les femmes se taillent une place dans la revue. Elles sont en effet nombreuses à investir la rubrique « Livres et revues », dans laquelle elles prennent généralement en charge les sections consacrées à la littérature étrangère. Marie Stromberg s'occupe de la section portant sur les textes parus en langue russe. Henriette Rynenbroeck assume quant à elle la critique des ouvrages et des articles publiés en allemand. À Marie Mali revient l'étude des écrits parus dans la presse et aux éditions américaines. Antonine de Gerando propose de courts comptes rendus critiques sur la littérature hongroise. Ces

[927] Fabrice Wilvers, *« La Société nouvelle » et « L'Humanité nouvelle » : deux revues cosmopolites et pluralistes*, mémoire de licence en sciences du livre et des bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, 2001-2002, pp. 37-46.
[928] Christine Bard et Corinne Bouchoux, « Clémence Royer » dans Christine Bard et Sylvie Chaperon (dir.), *Dictionnaire des féministes. France : XVIII^e^-XIX^e^ siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2017, p. 1279.

femmes, qui ont en commun d'exercer le métier de traductrice, semblent tirer avantage de leur expertise pour mener une activité critique au sein de la revue. En effet, la grande majorité des femmes qui développent une activité critique fondent la légitimité de leur geste journalistique sur le fait qu'elles sont capables de lire et de résumer des œuvres écrites en langue étrangère.

À première vue, la quantité de textes signés par des femmes-critiques semble peu significative même si elle s'élève à environ cent dix notices bibliographiques publiées entre 1897 et 1903. Alors que les hommes s'occupent de la chronique littéraire, les femmes n'obtiennent un droit de regard sur la littérature que dans la rubrique « Livres et revues », diffusée dans les dernières pages des numéros. Composée d'une vingtaine de pages, cette rubrique accueille autant des hommes que des femmes qui signent de courts comptes rendus critiques sur une base plus ou moins régulière. Les écrits qui y sont signés prennent la forme de résumés qui comportent une dimension critique assumée, le but de cette rubrique étant de suggérer certaines lectures aux militants. Or la brièveté de chacune des notices par rapport à la longueur de la rubrique tend à noyer les textes dans une masse d'écrits hétérogènes. Ce phénomène est d'autant plus vrai que la rubrique s'organise selon une division thématique qui disperse les interventions des signataires. Les notices sont rassemblées en fonction des sujets abordés dans les ouvrages auxquels elles s'intéressent, notamment l'économie, la sociologie, la politique et la science. Si cet ordre de présentation est pertinent, il morcelle la production critique des auteurs qui paraît moins importante qu'elle ne l'est véritablement. Il tend ainsi à occulter l'apport des femmes-critiques qui misent sur leur expertise de traductrice pour commenter des textes en français. Du fait qu'elle est disséminée dans la rubrique, leur production perd la cohérence qu'elle présente sur le plan des traditions littéraires spécifiques auxquelles elle s'intéresse. En outre, les comptes rendus que les femmes signent répondent à une vision extensive de la littérature qui englobe autant des articles de presse que des ouvrages scientifiques ou des œuvres littéraires. L'intérêt que les femmes manifestent pour des supports, des

genres et des contenus variés tend à accentuer l'impression d'un manque d'uniformité qui, en réalité, traduit plutôt leur capacité à produire un discours critique qui n'écarte aucun sujet ni pratique d'écriture. Leur activité critique littéraire doit dès lors être pensée comme une manière de poser un regard sur l'ensemble des écrits qui constituent le « discours social[929] » de leur époque.

Au XIX[e] siècle, de nombreuses femmes exercent le métier de traductrice qui leur apporte non seulement un revenu alimentaire mais également une certaine reconnaissance sociale[930]. Dans *L'Humanité nouvelle*, les femmes sont nombreuses à signer des traductions d'ouvrages littéraires et politiques, parus en différentes langues étrangères (voir Annexe D). Or la critique littéraire, telle qu'elle est pratiquée par les femmes dans la revue, apparaît comme une forme d'écriture qui repose sur un acte de traduction préalable. Il en va ainsi chez Marie Stromberg qui transforme parfois le commentaire critique en véritable espace de traduction. La notice consacrée à un dialogue de Pogor Ieloff[931], intitulé « Au milieu de la nuit », est à cet égard particulièrement intéressante. Marie Stromberg reproduit de longs extraits de l'œuvre en se gardant d'employer les guillemets. Elle résume le dialogue en transcrivant les échanges entre les personnages, initialement écrits en russe. Ces échanges transforment la pratique du compte rendu en acte de traduction. Mais le résumé comporte également une dimension appréciative puisque Marie Stromberg cautionne ouvertement le texte de l'auteur. En appelant le narrateur « notre narrateur », elle exprime son adhésion aux idées véhiculées dans le texte. Marie Stromberg illustre sa capacité à traduire du russe au français en donnant à lire des extraits de l'œuvre qu'elle aborde dans le résumé. Faire connaître une œuvre au public français implique non seulement d'en cautionner l'intérêt, mais également de la rendre lisible par le biais de la traduction. Si Fabrice

[929] Marc Angenot, *1889. Un État du discours social*, *op. cit.*, p. 13.
[930] Jean Delisle et Judith Woodsworth (dir.), *Les Traducteurs dans l'histoire*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2014 [1995], p. 161.
[931] Marie Stromberg, « "Au milieu de la nuit" par Pogor Ieloff », *L'Humanité nouvelle*, numéro 4, août-sept. 1897, pp. 503-505.

Wilvers souligne le rôle de *La Société nouvelle* et de *L'Humanité nouvelle* du point de vue de « la pénétration des littératures étrangères dans le domaine francophone[932] », ce rôle relève en grande partie de l'activité que les femmes mènent dans la revue en tant que critiques et traductrices. Grâce à leurs compétences de traductrices, ces dernières participent à la circulation des savoirs et des textes anarchistes au sein des réseaux européens. Elles répondent ainsi de manière exemplaire aux visées cosmopolites de *L'Humanité nouvelle* en ouvrant le public français à de nouveaux horizons littéraires et politiques.

Or les femmes recourent à des stratégies de légitimation communes pour pratiquer le genre de la critique littéraire. La première consiste en la création d'un espace polyphonique, où la prise en charge énonciative du discours par la critique est dissimulée sous la voix autorisée de l'auteur. Ruth Amossy décrit la polyphonie comme une stratégie argumentative qui repose sur « l'orchestration d[e] différentes voix[933] » à l'intérieur d'un même énoncé. À plus forte raison, elle constitue un moyen pour opérer une « hiérarchisation des voix et des points de vue qui engage ou désengage la responsabilité du locuteur[934] ». Dans *L'Humanité nouvelle*, les femmes signent des comptes rendus critiques qui reposent sur une démultiplication des instances énonciatives. Plusieurs femmes s'intéressent à des écrits qui constituent eux-mêmes des critiques littéraires, entremêlant leur voix à celle d'un autre auteur pour commenter la version originale d'un texte. En 1898, Marie Stromberg signe une première et longue notice consacrée à des études récentes sur Karl Marx publiées en Russie. Elle passe en revue trois ouvrages dont elle résume les thèses en adoptant un ton journalistique relativement neutre. Marie Stromberg privilégie la paraphrase au commentaire, la part

---

[932] Fabrice Wilvers, *« La Société nouvelle » et « L'Humanité nouvelle » : deux revues cosmopolites et pluralistes*, *op. cit.*, p. 50.
[933] Ruth Amossy, « De l'apport d'une distinction : dialogisme vs polyphonie dans l'analyse argumentative » dans Jacques Bres, Patrick Pierre Haillet, Sylvie Mellet, Henning Nølke et Laurence Rosier (dir.), *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Paris, De Boeck Duculot, coll. « Champs linguistiques », 2005, p. 68.
[934] *Idem*.

de reformulation occupant une place plus importante que l'appréciation personnelle. Les résumés qu'elle propose opèrent toutefois un brouillage des instances énonciatives qui lui permet d'exprimer son point de vue à travers la voix autorisée des auteurs. Dans le compte rendu de l'ouvrage *La Doctrine de Marx dans la vie et dans la littérature*, elle reconstitue la critique que formule M. Slonimski à l'égard des théories de l'économiste allemand. Or elle contextualise la pensée de Slonimski en donnant à lire son propre point de vue sur les excès du socialisme allemand :

> Évidemment l'auteur a voulu combattre le socialisme allemand que dans ces derniers temps certains prosélytes trop zélés du marxisme cherchent à imposer au mouvement socialiste en Russie, oubliant que Marx lui-même insiste sur ce fait que les lois économiques ne peuvent être identifiées avec les lois naturelles […][935].

Marie Stromberg explique les intentions de Slonimski en véhiculant son opinion personnelle vis-à-vis du socialisme allemand, le résumé devenant non seulement une manière de cautionner le discours rapporté mais également de s'ouvrir un espace critique dans la revue. Plus loin, elle évoque les réserves exprimées par l'auteur à l'égard du processus de rénovation sociale envisagé par Marx. Le compte rendu donne à lire la prise de position politique de Marie Stromberg par rapport au projet révolutionnaire marxiste :

> M. Slonimski démontre qu'il [Marx] ne s'était pas donné la peine de l'élaborer au point de vue de son application pratique. En effet, la société qui dans l'avenir opérera la répartition des biens entre ses membres, c'est évidemment l'humanité entière. Or, Marx n'a pas même effleuré une foule de questions qui doivent être soulevées à propos d'un nouveau plan de reconstruction sociale, sans quoi, le plan ne peut être tracé que d'après un idéal d'intérêts vulgaires et mesquins[936].

[935] Marie Stromberg, « La doctrine de Marx dans la vie et la littérature par M. Slonimski », *L'Humanité nouvelle*, numéro 1, mai 1897, p. 114.
[936] *Ibid.*, p. 115.

La nature polyphonique de cet extrait permet à Marie Stromberg d'entrer en dialogue avec l'œuvre de Marx en fondant la crédibilité de son intervention sur le discours de Slonimski. Le texte apparaît en ce sens comme une mise en abyme puisqu'il se présente comme une critique littéraire qui en comporte une autre.

En superposant ces deux niveaux d'énonciation, Marie Stromberg remet en cause l'autorité de Marx au sujet de l'articulation entre les moyens employés et la fin envisagée dans le cadre du processus révolutionnaire. Elle investit dès lors, de manière indirecte, un des plus grands débats ayant opposé l'anarchisme et le marxisme au XIX^{e} siècle. Ces débats se sont cristallisés dans les figures de Bakounine et de Marx, considérés par Daniel Guérin comme des « frères ennemis[937] » du mouvement socialiste. Chez les femmes-critiques de *L'Humanité nouvelle*, la polyphonie constitue une stratégie journalistique grâce à laquelle elles peuvent émettre un jugement littéraire tout en assurant la bonne réception de leur discours. La pratique du compte rendu leur permet non seulement d'investir le domaine de la critique littéraire, mais également d'intervenir sur des sujets réputés masculins. La dimension polyphonique du résumé autorise en effet les femmes à réagir à des œuvres qui portent sur la politique, l'économie, la religion, l'histoire et la littérature. Le compte rendu permet à Marie Stromberg de contester les théories de Marx en entremêlant sa voix à celle de Slonimski. Il crée en ce sens une sorte de palimpseste sur la base duquel l'auteure construit son propre discours critique. Cette stratégie, à l'œuvre chez la plupart des femmes-critiques de *L'Humanité nouvelle*, apparaît de manière récurrente sous la plume d'Henriette Rynenbroeck. Figure oubliée de l'histoire littéraire, Henriette Rynenbroeck est une traductrice prolifique ayant fait paraître en langue française de nombreux ouvrages écrits en allemand, en italien et en anglais. Elle traduit également des ouvrages en collaboration avec son mari Augustin Hamon, personnalité éminente de l'anarchisme français qui assume la fonction de directeur-gérant à *L'Humanité nouvelle*.

[937] Voir Daniel Guérin, *Pour le communisme libertaire*, Paris, Amis de Spartacus, 2003.

Dans la rubrique « Livres et revues », Henriette Rynenbroeck s'intéresse aux écrits publiés dans la presse allemande et, plus particulièrement, à ceux qui relèvent de l'histoire littéraire, de la politique et de la sociologie. Elle se penche également sur la création littéraire en commentant des romans et des pièces de théâtre. À l'instar de Marie Stromberg, elle propose de nombreux comptes rendus critiques par l'entremise desquels elle réagit indirectement à d'autres ouvrages. Dans la notice consacrée à une étude du poète allemand Ernest Moritz Arndt, signée par G. Philippson dans le journal *Die nation* en 1899, Henriette Rynenbroeck transforme le compte rendu en un lieu de réflexion littéraire personnelle. Si elle entend commenter l'étude de Philippson, elle propose du même coup une critique originale de l'œuvre d'Arndt. Le compte rendu devient dès lors une manière de s'intéresser à l'œuvre du poète à travers l'étude convoquée. Le passage suivant témoigne du glissement qui s'opère entre le résumé de l'étude et l'émission d'un jugement sur la trajectoire exemplaire du poète :

> Il nous le fait connaître depuis sa jeunesse, par un court résumé biographique, et il nous le rend sympathique, et par son caractère et par ses qualités d'homme honnête, droit, aux idées larges, cherchant avant tout à être utile à son prochain et à sa patrie, peut-être trop idéaliste pour l'époque actuelle, mais plein d'idées audacieuses et hautes, rêvant l'unification de l'Allemagne qui n'eut lieu que lorsqu'il n'était déjà plus. Il est l'ennemi acharné du militarisme et le partisan convaincu de l'armement populaire. […] Ses idées politiques sont plutôt révolutionnaires et, en vrai paysan qu'il était, il déteste la noblesse et les principes qui ne sont pas favorables au peuple[938].

Le passage d'un « il » désignant l'auteur de l'étude à un « il » associé au poète témoigne du brouillage qui s'opère entre les voix énonciatives. Ce brouillage crée un effet polyphonique qui permet à l'auteure d'évoquer sa propre conception du rôle politique de l'écrivain. En dédoublant la perspective critique, Henriette Rynenbroeck

[938] Henriette Rynenbroeck, « Ernest Moritz Arndt par G. Philippson », *L'Humanité nouvelle*, numéro 23, mai 1899, p. 632.

esquisse les grandes lignes de sa vision émancipatrice de la littérature. La dimension polyphonique du résumé lui autorise – tout comme la traduction – une certaine liberté de création[939].

La deuxième stratégie employée par les femmes-critiques dans la revue consiste à transformer ouvertement le compte rendu en espace de prise de position féministe. Plusieurs femmes signent des notices dans lesquelles elles battent en brèche les préjugés associés à leur sexe. Henriette Rynenbroeck offre un résumé de l'article « La femme et le politique », signé par la militante féministe Elisabeth Gnauck-Kunhe dans le périodique *Die Gesellsohaft*. Elle endosse le point de vue de l'auteure en se positionnant en faveur de l'amélioration de la condition sociale des femmes. Le compte rendu de l'article s'ouvre sur une déclaration qui affiche d'entrée de jeu son opinion personnelle : « Il est ridicule de prétendre que la femme est incapable d'exercer aucun droit politique parce qu'elle est intellectuellement inférieure à l'homme et parce qu'elle est femme[940]. » Avant même de présenter l'article auquel elle s'intéresse, elle montre son appui aux idées féministes qui y sont défendues. À la fin du compte rendu, elle salue la brève notice biographique de Charlotte Broncher publiée à la suite de l'article d'Elisabeth Gnauck-Kunhe dans le journal allemand. Charlotte Broncher insiste sur le rôle de la féministe dans la défense des droits des ouvrières. Henriette Rynenbroeck conclut son texte sur une déclaration qui abonde dans le même sens : « Elle a aussi voulu prouver par sa vie, qu'une femme peut être plus qu'un jouet que l'homme prend ou délaisse selon son caprice[941]. » L'auteure récupère le discours de Charlotte Broncher pour représenter Elisabeth Gnauck-Kunhe comme un symbole d'émancipation et dénoncer l'exploitation des femmes. Ce passage fait écho au résumé qu'elle donne de l'article « L'éducation des femmes au Japon » de Konaé Atsumaro en 1899. Elle

[939] Sur les enjeux de genre à l'œuvre dans la traduction féminine, voir Sherry Simon, *Gender in Translation*, Londres / New York, Routledge, 1996.
[940] Henriette Rynenbroeck, « La femme et le politique par Elisabeth Gnauck-Kunhe », *L'Humanité nouvelle*, numéro 27, sept. 1899, p. 385.
[941] *Idem*.

s'empare à nouveau du discours de l'auteur pour dénoncer le fait que les femmes sont trop souvent considérées comme « de simples jouets[942] » destinés aux hommes.

Marie Mali, traductrice de *L'Humanité nouvelle*, signe de nombreux comptes rendus critiques de textes parus dans la presse américaine. Elle s'intéresse plus particulièrement aux écrits qui portent sur l'éducation des filles et sur l'amour libre, question qu'elle aborde de manière frontale dans une lettre ouverte adressée à la revue en 1898. Dans cette lettre, Marie Mali s'exprime sur la montée en popularité de l'amour libre, pratique dont elle entend cerner les véritables principes. Elle dénonce la tendance généralisée à considérer l'amour libre comme une forme de libertinage qui amalgame les notions de « libre choix et [de] libre amour[943] ». Chez Marie Mali, l'amour libre est défini comme une forme d'« *amour assuré*[944] » qui doit reposer sur l'engagement plutôt que sur un désir de suivre ses instincts affectifs et sexuels. Cette idée revient dans le compte rendu critique qu'elle propose de l'article de Ruth Uverett intitulé « La vie de la femme dans l'Utah ». La polygamie y est décrite comme une illusion de liberté qui nuit à la solidarité entre femmes : « Introduction forcée dans le gynécée, du mensonge quotidien, intime, familial, – qui n'est remplaçable que par l'humiliation la lutte des concurrentes (*sic*), – d'où une vie dépourvue de confiance, d'intimité sincère, d'expansion morale[945]. » La polygamie se situerait à l'antithèse de l'amour libre en raison des rivalités qu'elle instaure entre les femmes. Or Marie Mali n'introduit jamais l'auteure ni le texte dont elle entend pourtant reconstituer le propos. La paraphrase apparaît dès lors comme un prétexte pour véhiculer sa propre critique de la polygamie qui recoupe les idées qu'elle défend dans sa lettre ouverte sur l'amour libre. La critique s'approprie le discours de l'auteure à un point tel que le résumé revêt les traits d'un

[942] Henriette Rynenbroeck, « L'éducation des femmes au Japon par Konaé Atsumaro », *L'Humanité nouvelle*, numéro 22, avr. 1899, p. 523.
[943] Marie Mali, « Correspondance : amour libre », *L'Humanité nouvelle*, numéro 8, fév. 1898, p. 240.
[944] *Idem*.
[945] M. Mali, « La vie de la femme dans l'Utah par Ruth Uverett », *L'Humanité nouvelle*, numéro 24, juin 1899, p. 760.

texte argumentatif dans lequel elle défend une prise de position féministe. Marie Mali se positionne par rapport aux enjeux de genre liés à la polygamie sans toutefois se porter entièrement garante du point de vue énoncé. À cet égard, il est pertinent de souligner que les femmes signent peu d'articles dans la section consacrée au féminisme au sein de la rubrique « Livres et revues ». Le féminisme est abordé à travers des thématiques qui concernent plus généralement la politique, l'économie et la religion. Les femmes transforment en ce sens la question féministe en une grille de lecture qui leur permet d'analyser l'ensemble des discours qui circulent dans l'espace social.

Les interventions d'Antonine de Gerando, institutrice et traductrice d'origine hongroise, témoignent également de la présence d'une conscience de genre au sein de l'activité critique des femmes. Antonine de Gerando consacre un compte rendu à une œuvre rédigée par sa mère, Mme Auguste de Gerando, qui pratique le genre de la littérature enfantine. Cette œuvre est décrite comme « le premier livre de valeur écrit pour l'enfance en langue hongroise[946] ». Née Emma Teleki, Mme Auguste de Gerando est issue d'une importante famille de l'aristocratie hongroise. Elle est la sœur de Blanka Teleki, éducatrice ayant été reconnue pour ses engagements en faveur de l'instruction des femmes. Proscrite de la Hongrie, la famille Teleki entretient des liens d'amitié avec plusieurs penseurs français, dont l'anarchiste Élisée Reclus. Antonine de Gerando provient d'un milieu qui n'est pas étranger à l'anarchisme et où les femmes sont des intellectuelles actives. Elle marche d'ailleurs dans les traces de sa mère en traduisant de nombreux ouvrages du hongrois au français ainsi que du français au hongrois. Elle hérite également des idées féministes de sa tante, consacrant une partie de sa vie à l'ouverture d'écoles pour jeunes filles[947].

[946] Antonine de Gerando, « Le livre d'Antonine et d'Attila par Mme Auguste de Gerando, née Comtesse Teleki », *L'Humanité nouvelle*, numéro 38, août 1900, p. 231.
[947] Éléments biographiques tirés de Claude Schkolnyk, « Exilés et voyageurs en Hongrie », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, tome 11, 1995, pp. 56-57.

Cette brève incursion dans la biographie d'Antonine de Gerando nous permet de mieux situer le propos qu'elle développe dans la rubrique « Livres et revues ». Elle met en avant son double statut de femme et d'étrangère, lequel influence son rapport à la pratique de la critique littéraire. Le compte rendu qu'elle propose témoigne d'une volonté d'insister sur l'importance des livres de sa mère dans l'éducation des enfants hongrois exilés en France. Elle accorde une portée émancipatrice à la littérature enfantine, perçue comme étant capable d'« élargir le cœur, [d']ennoblir l'âme et [de] rendre l'individu plus capable de générosité et de désintéressement[948]. » Antonine de Gerando valorise la littérature enfantine, pratique réputée féminine qui occupe une place marginale dans la hiérarchie des genres littéraires. Elle souligne la manière dont le livre d'enfance écrit par sa mère participe véritablement à la « marche du progrès[949] », contrairement à d'autres œuvres littéraires qui misent sur le succès commercial. En détachant le livre de toutes formes d'ambition économique, elle montre ainsi comment il répond à la mission politique de *L'Humanité nouvelle* qui cherche à « faire œuvre utile[950] » dans le but de réaliser l'« idéal de liberté[951] ». L'intervention d'Antonine de Gerando remplit dès lors la fonction que Marcelle Marini accorde à la critique littéraire féministe qui consiste à « socialiser des textes de femmes pour changer l'ensemble de la culture[952] ». Dans *L'Humanité nouvelle*, les femmes transforment la rubrique « Livres et revues » en lieu de réflexion qui comporte une dimension tantôt polyphonique, tantôt polémique. Cette rubrique devient ainsi un terreau fertile pour les femmes qui y produisent un discours critique en marge des formes consacrées de la critique littéraire.

---

[948] Antonine de Gerando, « Le livre d'Antonine et d'Attila par Mme Auguste de Gerando, née Comtesse Teleki », *loc. cit.*, p. 231.
[949] *Idem*.
[950] La Direction, « À propos de *L'Humanité nouvelle* », *L'Humanité nouvelle*, numéro 1, oct. 1906, p. 1.
[951] *Ibid*., p. 5.
[952] Marcelle Marini, « D'une création minoritaire à une création universelle », *Les Cahiers du GRIF*, « Savoir et différence des sexes », numéro 45, 1990, p. 63.

5.2.2. Judith Cladel, ou le rôle politique de l'écrivain

Ce portrait des femmes-critiques ne saurait être complet sans aborder le cas de figure très particulier de Judith Cladel. Judith Cladel est la seule femme de *L'Humanité nouvelle* à faire régulièrement de la critique en dehors de la rubrique « Livres et revues ». Elle s'occupe en effet de la chronique théâtrale entre 1898 et 1899, avant d'être remplacée par Georges Polti, auteur d'articles critiques et d'ouvrages de théorie théâtrale[953]. Si la rubrique « Livres et revues » comporte une section réservée au théâtre, elle est presque entièrement tenue par des hommes – exception faite de deux notices signées par Henriette Rynenbroeck et Marya Chéliga. La visibilité à laquelle accède Judith Cladel dans la revue est donc remarquable puisqu'elle bénéficie d'une tribune personnelle, même si elle n'y fait paraître que cinq textes. Née en 1873, Judith Cladel est la fille de l'écrivain Léon Cladel, ancien communard qui signe des romans d'inspiration naturaliste. Le romancier jouit d'une excellente réputation auprès des écrivains belges et français qui sympathisent avec l'anarchisme. Judith Cladel gravite autour des réseaux littéraires de son père dès son plus jeune âge. En 1885, de nombreux amis de Léon Cladel lui écrivent un livre intitulé *Le Livre de Pochi, pour Judith Cladel et ses petites amies*. Edmond Picard participe au projet collectif en dédiant une nouvelle à celle qui deviendra son amante au cours de la décennie suivante. Si Judith Cladel baigne très tôt dans les réseaux littéraires, elle n'entre pas pour autant facilement dans le monde de l'écriture. Selon Paul Aron et Cécile Vanderpelen-Diagre, la carrière de Judith Cladel est « celle d'une femme de lettres qui essaie plusieurs voies pour se faire connaître[954] », passant d'abord par le théâtre et le journalisme avant d'écrire *Les Confessions d'une amante*, roman autobiographique publié en 1904. Judith Cladel publie quelques nouvelles dans les petites revues littéraires, dont « Bonjour, bébé ! » et « Douce Agonie » qui paraissent dans *La Plume* en 1891 et 1892. En 1903, elle fait

[953] Cécile de Bary, « Georges Polti, ou l'anticipation du théâtre potentiel », *Poétique*, numéro 138, 2004, p. 191.
[954] Paul Aron et Cécile Vanderpelen-Diagre, « "Notre grande aînée" : Dominique Rolin et Judith Cladel », *Francofonia*, numéro 68, printemps 2015, p. 17.

paraître dans cette même revue un portrait d'Auguste Rodin[955], sculpteur dont elle racontera à nouveau la vie dans deux biographies signées en 1908 et en 1936. Elle se fait également un nom dans le quotidien féministe *La Fronde*, pour lequel elle assume la chronique de théâtre « Les Premières » et dans lequel elle publie des articles à teneur politique diffusés en première page. À partir de 1916, elle siège au jury du prix Femina où elle joue un rôle de premier plan dans le couronnement des lauréat(e)s[956].

Malgré la reconnaissance qu'elle acquiert dans les réseaux littéraires, Judith Cladel parvient à mener une « carrière de femmes de lettres et non d'auteure, au sens plein du mot[957] ». La majorité des textes qu'elle signe « restent en marge des genres habituellement reconnus comme littéraires[958] », sa production étant essentiellement composée de biographies, de nouvelles, de critiques de théâtre et d'articles journalistiques. L'influence qu'elle exerce au sein du comité Femina, aussi significative soit-elle, reste également marginale du point de vue de l'institution littéraire. Le jury du prix Femina constitue une instance dont la légitimité est constamment remise en question en raison du fait qu'elle est commandée par des femmes[959]. En ce sens, Judith Cladel se situe en marge des formes et des instances consacrées de la littérature. Une lettre d'Edmond Picard, conservée par Judith Cladel, évoque d'ailleurs les « soucis [du] métier littéraire et journalistique[960] » auxquels elle est confrontée. Au moment où elle tient la chronique théâtrale dans *L'Humanité nouvelle*, Judith Cladel n'a encore que vingt-cinq ans. Elle est surtout connue pour *Le*

---

[955] Judith Cladel, « Le sculpteur Auguste Rodin pris sur la vie », *La Plume*, numéros 330-336 ; 337-338, janv.-mai 1903.
[956] Margot Irvine, « Une génération de transition : Judith Cladel, femme de lettres » dans Patrick Bergeron (dir.), *Passées sous silence. Onze femmes écrivains à relire*, Valenciennes, Les Presses universitaires de Valenciennes, coll. « Pratiques et représentations », 2015, p. 72.
[957] Paul Aron et Cécile Vanderpelen-Diagre, « "Notre grande aînée" : Dominique Rolin et Judith Cladel », *loc. cit.*, p. 27.
[958] *Idem*.
[959] Margot Irvine, « Une Académie de femmes ? », *@nalyses. Revue des littératures franco-canadiennes et québécoise*, printemps-été 2008, p. 19.
[960] Edmond Picard, « [Lettre à Judith Cladel] », Archives et musée de la littérature, Bruxelles, fonds Edmond Picard, dossier ML 02639 / Fiche 0108.

Volant, comédie en trois actes représentée au Théâtre de l'Œuvre en 1893. La presse anarchiste apparaît comme un lieu de formation pour l'auteure qui y fait ses premiers pas en tant que critique, en collaborant à *La Plume* et à *L'Humanité nouvelle*. Or la production critique qu'elle développe varie en fonction de la visibilité qui lui est accordée dans ces revues et des stratégies d'écriture qu'elle emploie pour défendre ses positions littéraires. *La Plume* et *L'Humanité nouvelle* manifestent des attentes différenciées vis-à-vis de l'activité critique des femmes, du fait qu'elles s'adressent à des lectorats différents. Ces attentes peuvent être retracées à travers les écrits de Judith Cladel qui occupe une place dans les réseaux politiques et littéraires de l'anarchisme. La trajectoire de Judith Cladel fournit en outre des pistes de réflexion éclairantes au sujet des auteures ayant appartenu à une « génération de transition[961] », coincée entre l'entrée massive des femmes sur la scène littéraire et leur accès encore difficile à un véritable statut d'écrivaine.

Avant de plonger dans l'analyse des écrits Judith Cladel, une précision s'impose quant à la définition que nous accordons au terme de critique littéraire. Dans *L'Humanité nouvelle*, Judith Cladel tient une chronique dans laquelle elle s'intéresse surtout à des pièces de théâtre. Or la critique théâtrale mobilise des enjeux qui ne concernent pas l'ensemble des productions littéraires, notamment parce qu'elle doit tenir compte de l'espace scénographique, du jeu des acteurs et des réactions du public. Elle implique par ailleurs que le critique assiste aux pièces de théâtre qu'il commente, pratique d'écriture d'autant plus transgressive pour les femmes qu'elle les oblige à s'exposer dans l'espace public. Or nous ne saurions ignorer l'activité critique de Judith Cladel dans *L'Humanité nouvelle* dans la mesure où le théâtre est un genre littéraire au même titre qu'il correspond à un art de la scène. D'ailleurs, Judith Cladel s'intéresse moins à la dimension performative du théâtre qu'aux représentations sociales qui sont véhiculées dans les pièces. La critique théâtrale apparaît donc comme une manière

[961] Margot Irvine, « Une génération de transition : Judith Cladel, femme de lettres » dans Patrick Bergeron (dir.), *Passées sous silence. Onze femmes écrivains à relire*, *op. cit.*, p. 64.

d'interroger, plus globalement, l'utilité sociale de la littérature et le rôle politique de l'écrivain. Si les rapprochements entre critique théâtrale et critique littéraire appellent à une certaine nuance, l'importance qu'accorde Judith Cladel au contenu idéologique des œuvres s'inscrit dans des considérations plus fondamentales sur le pouvoir de la littérature. Les critiques qu'elle signe dans *L'Humanité nouvelle* nourrissent en ce sens les réflexions sur la littérature engagée qui émergent chez les anarchistes à la fin du siècle.

Judith Cladel semble entrer dans la revue par l'intermédiaire d'Edmond Picard, cofondateur de *L'Humanité nouvelle*, dont elle devient l'amante pendant plusieurs années. Dans une lettre datée du 8 avril 1899, Edmond Picard lui conseille de discuter avec Augustin Hamon, le directeur de la revue, afin d'y publier un nouveau texte[962]. Cette lettre laisse entendre que Judith Cladel sollicite les conseils d'Edmond Picard pour se frayer un chemin dans la revue. Mais elle montre également que ce n'est pas Edmond Picard qui réclame les services de Judith Cladel, sa collaboration étant le résultat de ses propres initiatives. Edmond Picard joue néanmoins un rôle important dans l'orientation idéologique de Judith Cladel en lui suggérant certaines lectures et en saluant les articles engagés qu'elle signe dans *La Fronde*[963]. L'influence du penseur socialiste transparaît dans l'activité critique de Judith Cladel dont les idées sur le théâtre font écho aux réflexions qu'il développe autour du concept d'art social[964].

Judith Cladel propose une revue de théâtre qui répond aux visées propagandistes de *L'Humanité nouvelle*. Elle développe dans ses articles une conception engagée du théâtre qui s'articule autour d'une volonté de participer à

---

[962] Edmond Picard, « [Lettre à Judith Cladel] », Archives et musée de la littérature, Bruxelles, fonds Edmond Picard, dossier ML 02639 / Fiche 0133.
[963] Paul Aron et Cécile Vanderpelen-Diagre, « "Notre grande aînée" : Dominique Rolin et Judith Cladel », *loc. cit.*, p. 19.
[964] Les rapports entre socialisme et littérature chez Edmond Picard ont été étudiés dans Paul Aron, *Les Écrivains belges et le socialisme (1880-1913). L'expérience de l'art social : d'Edmond Picard à Émile Verhaeren*, Bruxelles, Labor, 1985.

l'éducation des mentalités. Judith Cladel défend un théâtre social, qu'elle oppose à une forme de théâtre élitiste soumis aux intérêts de la classe dominante. Elle condamne plus particulièrement les pièces qui véhiculent des représentations dépolitisées de la bourgeoisie. Elle reproche à Ambroise Janvier de La Motte, auteur d'une comédie en trois actes signée *Marianne*, d'avoir représenté la « classe bâtarde[965] » sous un jour lumineux. Si elle affirme que la pièce « débute à grand orchestre, avec des apparences de vouloir cingler le beau monde[966] », elle regrette que la bourgeoisie y soit, en définitive, « joliment portraicturée (*sic*)[967] ». Pour Judith Cladel, le théâtre doit offrir aux spectateurs des représentations problématisées des rapports entre classes sociales. Dans cette même perspective, elle accuse Virgile Josz et Louis Dumur d'avoir brossé un portrait mensonger de Rembrandt en le présentant comme une victime des préjugés du peuple. Elle estime que la pièce contribue à stigmatiser le peuple au lieu de s'en prendre aux bourgeois :

> car, c'est une erreur de rendre responsable de ces crimes de lèse-génialité la foule toute entière, la foule des laborieux, des besogneux; non ceux-là, institués juges, eussent reconnus Rembrandt pour un de leurs frères […]. Les réels malfaiteurs, l'Ennemi, c'étaient le Marchand de chandelles, le Vendeur de soupe, le Tailleur de bottes, commerçants établis, gens respectant la Loi, le Droit et l'Avoir, graine de bourgeois, bête et maléficieuse, plaie des hommes de conscience et de beauté[968].

Ainsi, elle reproche aux dramaturges de déformer la réalité au profit d'une représentation avantageuse de la classe bourgeoise. Cette tendance s'explique, selon Judith Cladel, par l'appât du gain qui anime la majorité des théâtres dont les pièces sont destinées à un public bourgeois. Réfractaire à la marchandisation du théâtre, elle fait la

[965] Judith Cladel, « Le théâtre », *L'Humanité nouvelle*, numéro 17, nov. 1898, p. 610.
[966] *Idem*.
[967] *Idem*.
[968] *Ibid*., p. 609.

promotion d'un théâtre social qui s'adresse à un « auditoire d'êtres simples [et] instinctifs[969] ».

Ce type de théâtre, encore en germe, se situerait à l'antithèse d'un théâtre bourgeois soutenu par des auteurs qui s'évertuent « à discuter sur des chinoiseries de sentiment, des conventions sociales, prêtes à s'effondrer, à composer des tableautins de paravent en style néo-rococo, des pantalonades (*sic*) maigrement bouffonnes, et des œuvres parfois pimpantes, mais décharnées d'émouvante réalité[970] ». Le théâtre de demain doit dresser le portrait des différentes réalités sociales auxquelles les classes populaires sont susceptibles de s'identifier. Une des rares critiques positives que Judith Cladel publie dans la revue concerne la pièce *La Noblesse de la terre* de Maurice de Faramond, présentée au Théâtre de l'Œuvre. En dépit du manque de profondeur des personnages, elle souligne le portait intimiste de la vie paysanne esquissé dans la pièce. Elle encense les scènes réalistes qui, à ses yeux, se rapprochent « d'un idéal de vérité grandiose et pénétrante[971] ». L'idéal de vérité qu'elle évoque se caractérise par une volonté de « faire vivre le paysan en œuvre dramatique[972] » en reconstituant autant « sa grandeur d'inébranlable laborieux [973] » que « ses étroitesses d'esprit et ses superstitions[974] ». Le rôle du dramaturge, selon Judith Cladel, consiste à descendre de sa tour d'ivoire pour aller à la rencontre du réel et présenter un tableau authentique des gens ordinaires. Cette conception du théâtre s'applique à l'ensemble des œuvres littéraires, Judith Cladel affirmant d'ailleurs qu'un tel modèle d'écriture existe déjà en littérature. Les modèles d'écrivains qu'elle convoque sont Léon Cladel, Camille Lemonnier, Émile Verhaeren et Georges Eekhoud, romanciers et poètes qui, en dépit de leur appartenance à des écoles différentes, auraient en commun de manifester un

[969] *Idem*.
[970] Judith Cladel, « Le théâtre », *L'Humanité nouvelle*, numéro 19, janv. 1899, p. 100.
[971] Judith Cladel, « Le théâtre », *L'Humanité nouvelle*, numéro 23, mai 1899, p. 615.
[972] *Ibid.*, p. 614.
[973] *Idem*.
[974] *Idem*.

même intérêt pour le régionalisme. L'écrivain engagé apparaît comme un enquêteur qui ose « aller, à travers la peau nue, épaisse et trempée de sueur, chercher et palper les cœurs farouches[975] » des paysans.

Au-delà des sujets représentés, Judith Cladel interroge la fonction politique du théâtre et de la littérature. La littérature doit être capable de susciter une forme d'émotion bien particulière qu'elle nomme « l'émotion d'art[976] ». L'émotion d'art, décrite de manière implicite, peut être comprise comme la capacité d'une œuvre à générer des sentiments qui portent le public à la réflexion. Il s'agit d'une œuvre qui saurait réconcilier le théâtre et la vie en proposant des « manifestations intellectuelles[977] » ancrées dans « l'émotion ou l'enthousiasme[978] ». L'émotion d'art correspond ainsi à une émotion supérieure qui comporterait une dimension à la fois sentimentale et philosophique. Elle donne en exemple le public ayant assisté à la représentation du *Mâle* de Camille Lemonnier, qu'elle décrit comme un « groupe d'hommes calmes et volontaires[979] » gagnés par la réflexion intellectuelle. À plusieurs égards, l'émotion d'art évoquée par Judith Cladel fait écho à « l'émotion de pensée[980] » théorisée par Paul Adam dans *La Revue blanche* en 1895. Dans son essai, l'écrivain oppose l'émotion de pensée à l'émotion de sentiment, deux émotions esthétiques ressenties par le lectorat au contact des œuvres littéraires. Un écrivain produit une émotion de sentiment lorsqu'il provoque chez ses lecteurs des réactions de joie ou tristesse qui peuvent se traduire par le rire ou les larmes. D'une qualité bien supérieure, l'émotion de pensée naît des œuvres littéraires qui instruisent les lecteurs sur la réalité humaine. Pour générer cette émotion esthétique, les œuvres littéraires doivent présenter une synthèse des idées humaines à travers la mise en scène de personnages

[975] *Idem*.
[976] *Ibid*., p. 617.
[977] Judith Cladel, « Le théâtre », *L'Humanité nouvelle*, numéro 25, juil. 1899, p. 92.
[978] *Idem*.
[979] *Idem*.
[980] Paul Adam, « L'émotion de pensée », *La Revue blanche*, *La Revue blanche*, tome VIII, Genève, Slatkine reprints, 1968 [janv.-juin 1895], pp. 241-250.

emblématiques. L'émotion de pensée apparaît sous la plume de Judith Cladel dans un compte rendu critique qu'elle signe dans la rubrique « Livres et revues » de *L'Humanité nouvelle* en 1899. Dans un éloge du *Jardin des supplices* d'Octave Mirbeau, elle salue le « don d'universalité[981] » du romancier en montrant comment son roman constitue l'« une des plus puissantes symbolisations de l'âme française moderne que nul ait (*sic*) tentée jusqu'ici[982] ».

L'activité critique de Judith Cladel dans *L'Humanité nouvelle* est d'autant plus transgressive que le jugement porté à l'égard des œuvres dramatiques et littéraires comporte une dimension philosophique. La critique littéraire et la philosophie constituent, au XIX^e^ siècle, l'apanage des hommes qui y voient l'expression d'une rationalité masculine. Edmond Picard, qui admire l'intelligence et la plume de Judith Cladel[983], ne manque pas de souligner que la teneur philosophique de ses articles vient justement contredire les clichés de genre :

> Ma bien chère enfant, j'ai oublié de te dire combien beau, élevé, philosophique, j'ai trouvé ta revue des théâtres de *L'Humanité nouvelle*. Quel admirable cerveau tu as, cerveau surtout féminin et pourtant ayant le don des pensées profondes qu'on croyait spéciales aux mâles[984] !

Cette lettre, envoyée à Judith Cladel en janvier 1899, témoigne du talent qu'Edmond Picard reconnaît à son amante. Mais elle montre également comment il la considère comme une exception à la règle, dans la mesure où elle reste un « cerveau féminin »,

---

[981] Judith Cladel, « *Le Jardin des supplices* par Octave Mirbeau », *L'Humanité nouvelle*, numéro 29, nov. 1899, p. 654.
[982] *Idem*.
[983] Cette admiration apparaît de manière explicite dans les lettres qu'Edmond Picard adresse à Judith Cladel. Il la complimente à plusieurs reprises sur la qualité de ses articles journalistiques. Voir notamment Edmond Picard, « [Lettre à Judith Cladel] », Archives et musée de la littérature, Bruxelles, fonds Edmond Picard, dossiers ML 02639 / Fiche 0076 ; ML 02639 / Fiche 0090.
[984] Edmond Picard, « [Lettre à Judith Cladel] », Archives et musée de la littérature, Bruxelles, fonds Edmond Picard, dossier ML 02639 / Fiche 0117. Le terme « philosophique » est souligné par l'auteur.

voire une « enfant », malgré une certaine profondeur d'analyse. À la lumière de ce passage, nous pouvons nous interroger sur la manière dont Judith Cladel acquiert un droit de regard sur le théâtre dans *L'Humanité nouvelle*. Certes, les contacts littéraires de son père et de son amant ont dû l'aider à investir la revue. Mais comment parvient-elle à légitimer son discours critique ? À deux reprises, Judith Cladel attribue à la littérature engagée des qualités viriles à l'aune desquelles elle définit le rôle politique de l'écrivain. Elle dépeint en effet l'écrivain engagé comme un individu pourvu d'un « cerveau visionnaire et [d']une main virile[985] », qui parviendrait à dévoiler le sens caché de la réalité. De la même manière, elle décrit le public éclairé comme un groupe qui manifeste « une attitude d'attention, de respects virils[986] » à l'égard des pièces de théâtre à vocation sociale. L'écrivain et le public sont associés à une forme de virilité qui renvoie à une vision masculine de la littérature engagée, largement partagée au sein des milieux anarchistes. Judith Cladel semble en ce sens reconnaître la part de transgression qui caractérise son discours, cette imagerie masculine contribuant à assurer la réception des jugements qu'elle énonce sur le théâtre et sur la littérature.

Alors que Judith Cladel discute ouvertement de littérature engagée dans *L'Humanité nouvelle*, son discours critique prend une autre forme dans la revue littéraire *La Plume*. Dans *L'Humanité nouvelle*, Judith Cladel développe une conception de la littérature engagée qui cadre avec la ligne éditoriale de la revue, cette dernière ayant pour mission de sensibiliser les lecteurs aux idéaux révolutionnaires. L'activité critique de Judith Cladel trouve un écho dans une revue qui se présente comme un espace de réflexion détaché de toutes préoccupations institutionnelles. Dans une revue comme *La Plume*, qui aspire à une certaine forme de légitimité littéraire, la pratique de la critique semble nécessiter l'acquisition d'un capital symbolique préalable. Les femmes doivent donc adopter différentes stratégies pour exercer cette forme d'écriture. C'est le cas des femmes qui, en fondant leur propre journal,

[985] Judith Cladel, « Le théâtre », *L'Humanité nouvelle*, numéro 23, mai 1899, p. 614.
[986] Judith Cladel, « Le théâtre », *L'Humanité nouvelle*, numéro 25, juil. 1899, p. 92.

acquièrent de la visibilité en tant que critiques littéraires[987]. Le quotidien féministe *La Fronde* fournit un bel exemple de ce type d'initiatives qui permettent aux femmes de s'ouvrir un espace critique dans la presse. Dans les revues littéraires d'orientation anarchiste, l'activité critique de Judith Cladel reste faible par rapport à celle qu'elle mène dans *L'Humanité nouvelle*. En 1894, elle signe dans *L'Ermitage* une critique élogieuse du roman *L'Arche, journal d'une maman* de Camille Lemonnier. En 1902, elle est la seule femme à collaborer au dossier spécial sur Victor Hugo, publié dans le supplément littéraire de la revue. Sa signature côtoie celles de plusieurs collaborateurs de *L'Humanité nouvelle* dont Albert Lantoine, Adolphe Retté et Saint-Pol-Roux. Trois ans plus tard, elle fait paraître une étude sur May-Armand Blanc, femme de lettres et collaboratrice de *La Fronde*. Judith Cladel propose un portrait biographique de l'auteure en accordant des attributs féminins à son style d'écriture. Elle souligne son « imagination chaude et passionnée[988] » et sa « fantaisie fougueuse[989] », qualités qui témoigneraient d'un talent « profondément féminin et séduisant[990] ». La critique de Judith Cladel s'inscrit dans une certaine convention littéraire du féminin en ce sens qu'elle considère les habiletés scripturaires de May-Armand Blanc comme un phénomène rare « pour un être de ce sexe[991] ».

Dans *La Plume*, Judith Cladel n'intervient jamais sur le théâtre. Ce sont en effet des hommes, notamment Georges Roussel, qui s'occupent de la critique dramatique. L'expertise qu'on lui reconnaît dans *L'Humanité nouvelle* ne semble pas aller de soi dans *La Plume* qui accorde peu d'espace aux femmes-critiques – exception faite de Juliette Adam et de Rachilde y ayant signé quelques articles. La faible collaboration de l'auteure à titre de critique témoigne de la difficulté qu'éprouvent les femmes à

[987] Marie-Ève Thérenty et Christine Planté, « Masculin / Féminin dans la presse du XIX^e siècle. Le genre de la critique », dans Muriel Andrin, Laurence Brogniez, Alexia Creusen, Amélie Favry et Vanessa Gemis (dir.), *Femmes et critique(s). Lettres, Arts, Cinéma*, *op. cit.*, p. 29.
[988] Judith Cladel, « May-Armand Blanc », *La Plume*, numéros 365-366, 1^er-15 fév. 1905, p. 36.
[989] *Ibid.*, p. 37
[990] *Ibid.*, p. 35.
[991] *Ibid.*, p. 36.

pratiquer ce genre au sein des petites revues littéraires qui, de par leur opposition à l'institution dominante, se présentent comme des « agent[s] important[s] de la redéfinition du champ littéraire et artistique telle qu'elle se joue à la fin du siècle[992] ». Nous pourrions peut-être penser que la faible présence de Judith Cladel dans les revues littéraires relèverait d'une préférence personnelle plutôt que d'une exclusion systémique des femmes de la production d'un discours critique sur la littérature, si ce n'était des stratégies d'écriture qu'elle emprunte pour faire entendre ses jugements littéraires. Une des rares critiques que Judith Cladel fait paraître dans les revues littéraires se présente sous la forme d'un conte en prose, publié en 1890 dans *La Plume*. À cette époque, Judith Cladel n'a que dix-sept ans et encore très peu d'expériences littéraires. Son texte est d'ailleurs publié dans un numéro qui insère en première page un article de son père, désigné comme un maître à penser par l'équipe de rédaction.

Dans « Concours de chant », Judith Cladel met en scène les rivalités entre un rossignol et un coucou qui, perchés sur un chêne, se disputent afin de déterminer lequel d'entre eux possède la plus belle voix. Cette fable animalière se présente comme une métaphore des milieux littéraires de la fin du siècle et, plus particulièrement, une caricature des avant-gardes. Tour à tour, le rossignol et le coucou tentent de prouver la qualité supérieure de leur chant en recourant à des exemples de la vie quotidienne. Le coucou se vante de pouvoir égayer les gens, tandis que le rossignol se félicite d'être capable de les consoler. Les deux oiseaux sollicitent finalement le point de vue d'un âne, décrit comme un « brave philosophe [993] », pour juger de leurs « talents musicaux[994] ». Alors que l'âne représente un archétype de la stupidité dans les contes populaires, il incarne ici une certaine forme de sagesse. Le coucou se lance le premier

[992] Yvon Vérilhac, « La petite revue », dans Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, p. 359.
[993] Judith Cladel, « Concours de chant », *La Plume*, numéro 36, 15 oct. 1890, p. 192.
[994] *Idem*.

en performant les « deux notes qui composaient sa monotone ballade[995] ». Le rossignol, appelé « l'oiseau-poète [996] », entonne quant à lui « une ritournelle du divin troubadour[997] » ayant pour effet d'éveiller les chants des oiseaux avoisinants. Celui-ci incarne la figure du poète qui cherche à récolter l'admiration de ses pairs en recourant à des fioritures langagières. C'est en en ce sens que l'âne tranche en faveur du coucou dont il célèbre la simplicité du chant :

> La simplicité est une qualité que l'on ne prise pas assez de nos jours; les jeunes gens s'occupent surtout de trouver des idées nouvelles, de chercher des effets inconnus, et pour cela déploient tous les moyens possibles, inventent des roulades innombrables dans lesquelles se noie la mélodie. Oh ! combien je préfère à ce manque de naturel, à ces fausses tentatives pour l'Art votre romance, gracieux morceau qui s'est gravé sans effort et à jamais dans ma mémoire[998] !

Dans cette fable animalière, Judith Cladel prend position à travers le personnage de l'âne pour valoriser l'authenticité et la simplicité du chant du coucou.

En recourant au genre du conte et, plus particulièrement, à la fable animalière, Judith Cladel assure la bonne réception de son discours critique sur la littérature. Car si elle propose une réflexion critique sur la littérature qui préfigure celle qu'elle développe dans *L'Humanité nouvelle*, elle la transmet toutefois en empruntant une esthétique différente. Les stratégies distinctes auxquelles recourt Judith Cladel témoignent des attentes différenciées qui entourent la critique littéraire au féminin. Dans l'espace marginal de la revue militante, l'auteure signe des critiques dans lesquelles elle partage sa vision politique du théâtre et de la littérature. Dans *La Plume*, elle passe par le biais de genres réputés féminins pour s'ouvrir un lieu de réflexion

[995] *Idem*.
[996] *Idem*.
[997] *Ibid*., p. 193.
[998] *Idem.*

critique. Or le propos qu'elle véhicule dans « Concours de chant » porte en germe la conception politique du théâtre et de la littérature qu'elle défendra plus tard dans *L'Humanité nouvelle*. À plusieurs égards, Catulle Mendès incarne le rossignol qu'elle met en scène dans son conte en raison du caractère superficiel de son style d'écriture :

> On y aime, on y trompe, on y pleure, on y intrigue comme partout ailleurs, – seulement ces vicissitudes et ces sentiments se traduisent en paroles imagées, versifiées, coquettement enguirlandées de fleurs de rhétorique, et les êtres qui les subissent traînent des tuniques ou des manteaux de velours parmi de somptueux décors. Sont-ils, pour cela, plus près que d'autres, de la majestueuse, de l'adorable vérité[999].

Décrit comme un poète « en mal de raffinement[1000] » qui privilégie l'artifice de la forme à l'authenticité des sujets, Catulle Mendès constitue ainsi le contre-modèle par excellence de l'écrivain engagé.

5.2.3. Une relecture de l'histoire littéraire anarchiste

À l'instar de Judith Cladel, quelques femmes signent des critiques littéraires dans les journaux de propagande dans le but d'interroger la manière dont les représentations véhiculées dans la littérature servent, ou non, la cause révolutionnaire. En 1901, l'anarchiste individualiste Sophie Zaïkowska fait paraître une critique littéraire dans *Le Flambeau*[1001]. Elle propose un compte rendu de deux ouvrages historiques à travers lesquels elle propage sa propre critique des systèmes autoritaires. La même année, Alice Canova fait paraître un compte rendu critique d'un ouvrage d'Henri Zisly qui porte sur le courant naturien[1002]. Alice Canova s'interroge sur la convergence des luttes politiques et littéraires. Plusieurs des articles qu'elle publie dans

[999] Judith Cladel, « Le théâtre », *L'Humanité nouvelle*, numéro 19, janv. 1899, p. 102.
[1000] *Idem*.
[1001] Zofja Zaïkowska, « Bibliographie », *Le Flambeau*, numéro 2, 15 sept. 1901.
[1002] Alice Canova, « Bibliographie », *Le Flambeau*, numéro 8, 10 nov. 1901.

La Misère et *L'Homme libre* s'attachent à distinguer le littérateur du « bon semeur[1003] », ce dernier étant décrit comme un propagandiste qui recourt à l'écriture dans le but d'œuvrer à l'émancipation des mentalités[1004]. Chroniqueuse littéraire à *La Mascarille*, Alice Canova déclare ses hostilités aux littérateurs qu'elle désigne comme des « porte-paroles d'idoles brisées [1005] » et des « messies inspirés [1006] » qui reproduisent la domination au lieu d'encourager le développement des esprits libres. Sa méfiance à l'égard des écrivains rappelle l'aversion exprimée par Émile Pouget envers les intellectuels, qu'il qualifiait de « pisseurs d'encre[1007] ».

L'une des interventions les plus intéressantes sur la littérature reste certainement celle d'Isabeau Perlette[1008] qui donne au *Libertaire* une série de neuf articles intitulée « Les libres d'autrefois ». Publiée entre les mois de novembre 1899 et de janvier 1900, cette série s'attache à retracer l'émergence d'un imaginaire anarchiste chez les poètes du passé. Elle porte plus précisément sur la Renaissance française et sur les poètes de cette période qui ont exprimé, à divers degrés, une sensibilité libertaire. Chaque article qu'elle propose est consacré à un poète en particulier dont elle reconstitue le portait biographique, tout en livrant un commentaire critique sur leur œuvre. Elle reproduit également des extraits de poèmes qu'elle considère représentatifs d'une tradition littéraire anarchiste avant l'heure. Isabeau Perlette propose une relecture de l'histoire de la poésie française des XV^{e} et XVI^{e} siècles qui s'ancre dans un point de vue à la fois anarchiste et genré. Elle tente de revaloriser les trajectoires de trois femmes poètes, soit Louise Labé, Christine de Pisan et Catherine Des Roches. Ce nombre représente presque la moitié des sept poètes évoqués dans les neuf articles – trois

[1003] Alice Canova, « Les bons semeurs », *loc. cit.*.
[1004] Voir notamment Alice Canova, « Les bergers », *loc. cit.* ; Alice Canova, « Esquisse de notre époque », *loc. cit.* ; Alice Canova, « L'œuvre nécessaire », *loc. cit*.
[1005] Alice Canova, « Les bons semeurs », *loc. cit.*
[1006] *Idem*.
[1007] Cité dans Vittorio Frigerio, *La Littérature de l'anarchisme. Anarchistes de lettres et lettrés face à l'anarchisme*, *op. cit.*, p. 39.
[1008] Nous savons très peu de choses sur Isabeau Perlette, mis à part le fait qu'elle ait signé des articles dans *Le Parisien* en 1897.

d'entre eux étant dédiés à François de Villon à qui elle voue une affection particulière. Au-delà du fait qu'elle s'intéresse aux femmes, l'auteure élabore des représentations genrées de la figure du poète libertaire. Elle prête en effet aux femmes et aux hommes des qualités différentes, légitimant ainsi d'une manière distincte leur place au sein d'une histoire de la poésie libertaire. Le genre s'inscrit au cœur de la pratique historiographique d'Isabeau Perlette, qui nous informe en réalité davantage sur la réception critique des femmes auteurs au XIX[e] siècle que sur la carrière littéraire des femmes dont elle exhume la mémoire.

Le premier article est précédé d'une longue note de la rédaction qui vise à présenter Isabeau Perlette aux lecteurs. Dans cette note, la rédaction explique les intentions de l'auteure qui consistent à faire résonner « les voix si joliment poétiques et si joliment pensantes des premiers ciseleurs et des meilleurs sertisseurs de l'idée libre dans les vieux idiomes de France[1009]. » Mais elle cherche surtout à illustrer sa crédibilité en mettant en valeur les convictions politiques qui déterminent sa trajectoire littéraire. Isabeau Perlette fait partie d'un petit clan d'insurgés qui mettent leur énergie au service de la libération sociale de l'art :

> Isabeau Perlette, sous un autre nom, appartient à la toute petite phalange des artistes parisiens qui, par leur ténacité à ne donner leur effort et leur talent qu'aux expressions fières et libres de l'art, bataillent au théâtre, au concert et au cabaret chantant contre l'avilissement social, dont commercent tous les tenanciers de ces établissements publics sous la tutelle si intéressée de la morale d'État[1010].

En insistant sur la nature combattive de l'auteure, la rédaction montre que son intérêt pour l'histoire littéraire ne constitue qu'un prolongement de ses engagements en faveur d'un art éclairé. La pratique historiographique semble comporter une part

[1009] Isabeau Perlette, « Les libres d'autrefois », *Le Libertaire*, numéro 1, 5-12 nov. 1899.
[1010] *Idem*.

d'insurrection pleinement assumée par celle qui aurait porté à bien des projets littéraires « non sans luttes et déboires professionnels[1011]. » La fin de la présentation se clôt sur une invitation à considérer Isabeau Perlette comme « la très bienvenue auprès de tous nos amis et lecteurs[1012] ». Une telle déclaration montre que son intervention dans le journal doit être publiquement endossée par la rédaction pour en assurer la meilleure réception possible. Elle témoigne, à plus forte raison, de l'accès différencié des femmes à la pratique historiographique qui constitue, au même titre que la critique littéraire, un domaine traditionnellement réservé aux hommes. L'incursion de l'auteure dans une pratique réputée masculine explique, peut-être, son désir de préserver son anonymat en recourant à un pseudonyme.

Si l'acte d'écriture d'Isabeau Perlette doit d'entrée de jeu être justifié par la rédaction, l'auteure semble également consciente des enjeux de genre inhérents au processus de revalorisation des écrits féminins. Nous pouvons lire dans le portrait qu'elle donne des femmes poètes une manière de montrer comment ces dernières échappent aux contraintes de leur sexe tout en se conformant à certaines normes féminines. Cette tension permet à l'auteure de réhabiliter les femmes poètes tout en contournant d'emblée de potentielles résistances. Rappelons qu'au XIX^{e} siècle une femme poète comme Christine de Pisan, célébrée par Isabeau Perlette, est vouée aux gémonies par de nombreux commentateurs masculins. Gustave Lanson, à qui l'on attribue la paternité de l'histoire littéraire, la décrit comme une « [b]onne fille, bonne épouse, bonne mère, au reste un des plus authentiques bas-bleus qu'il y ait eu dans notre littérature, la première de cette insupportable lignée de femmes auteurs[1013] ». En ce sens, nous pouvons considérer le geste historiographique d'Isabeau Perlette comme une forme alternative d'histoire littéraire, rivalisant avec celle qui est alors en voie de

[1011] *Idem*.
[1012] *Idem*.
[1013] Gustave Lanson, *Histoire de la littérature française*, Paris, Librairie Hachette, 1895, pp. 162-163.

s'institutionnaliser. Il témoigne, plus généralement, de la connaissance que les historiens ont des écrivains du XVI^e^ siècle à la fin du XIX^e^ siècle.

Une des stratégies employées par Isabeau Perlette pour légitimer le statut des femmes poètes consiste à souligner leurs capacités intellectuelles en insistant sur leur niveau d'instruction élevé. Elle présente Louise Labé comme une jeune fille ayant bénéficié d'une « éducation [qui] fut très brillante[1014] », cette dernière se traduisant par sa maîtrise écrite des langues italiennes, latines et espagnoles. Mais elle ne manque pas d'indiquer que la poète reste néanmoins familière aux « arts d'agréments, musique, danse et broderie[1015] » qui doivent préparer adéquatement les femmes à leurs rôles de mère et d'épouse. L'activité littéraire de Louise Labé ne constitue pas, en ce sens, une entorse à une éducation genrée destinée à la préparer au mariage. À propos de Christine de Pisan, elle mentionne qu'elle « fut élevée à la cour[1016] », « instruite en toutes sortes de connaissances[1017] » dont l'apprentissage du latin et du grec. Mais Isabeau Perlette accorde une attention toute particulière à son veuvage, période durant laquelle elle aurait fait preuve d'un dévouement remarquable : « Elle resta veuve en 1402, avec trois enfants. Grâce à ses talents, elle parvint à sauver "son désolé mainage et à conduire la nef demourée en mer orageuse, sans patron[1018]." » Christine de Pisan est érigée en modèle de mère héroïque qui réussit à assurer la survie de sa famille après la disparition de son mari. Elle prouve ainsi, citation à l'appui, que la poète ne se détourne jamais de son rôle de mère malgré l'intérêt qu'elle porte à l'écriture. Cet extrait lui permet également d'insister sur la dimension libertaire de sa trajectoire en la présentant comme une femme indépendante qui n'obéit aux ordres d'aucun maître. Il évoque, de manière plus générale, le rôle accordé aux femmes dans la lutte anarchiste en tant que mères et éducatrices des futures générations de révoltés.

[1014] Isabeau Perlette, « Les libres d'autrefois », *Le Libertaire*, numéro 1, 5-12 nov. 1899.
[1015] *Idem*.
[1016] Isabeau Perlette, « Les libres d'autrefois », *Le Libertaire*, numéro 4, 26 nov.-2 déc. 1899.
[1017] *Idem*.
[1018] *Idem*.

Isabeau Perlette s'applique à démontrer comment les femmes mènent des trajectoires exceptionnelles tout en se conformant aux normes imposées à leur sexe. Elle met en valeur leur combativité politique en rattachant ensuite leur style d'écriture à des formes d'expression réputées féminines. Cette tension entre subversion et conformité lui permet de justifier la place des femmes au sein d'une histoire de la poésie libertaire. La poésie féminine serait porteuse d'idéaux libertaires, mais conserverait néanmoins des spécificités au regard de la poésie masculine. L'historienne vante les exploits guerriers que Louise Labé aurait accomplis sous une identité masculine : « À 17 ans elle assista en habits guerriers au siège de Perpignan (1542) et porta les armes sous le nom du capitaine Loys[1019]. » La référence au travestissement de Louise Labé n'est pas banale puisqu'elle semble servir de prétexte pour revaloriser du même coup son écriture poétique. En effet, elle constitue une portée d'entrée pour réhabiliter sa poésie amoureuse : « Louise Labé a chanté l'amour avec tant d'ardeur, qu'elle a laissé croire qu'elle en avait eu tous les emportements et toutes les faiblesses. Les accusateurs ne lui ont pas manqué; mais elle a trouvé aussi des champions qui ont égalé sa vertu à son talent[1020]. » Isabeau Perlette décèle dans sa poésie amoureuse une lucidité d'esprit qui s'inscrirait dans la droite lignée de son parcours politique. Ce jeu sur la masculinité et la féminité de Louise Labé, ayant été tantôt « guerrier », tantôt « Belle Cordière[1021] », apparaît comme une manière de légitimer la poésie féminine amoureuse. De la même manière, l'illustration de l'héroïsme de Christine de Pisan sert de préambule à la promotion de son écriture poétique :

> Toute sa vie, elle honora son sexe par la hautaine liberté de ses mœurs. Elle nous avertit qu'il faut tenir ses vers d'amour "à es batement / sans y gloser mauvaisement." La ballade qui suit n'est donc qu'un jeu d'esprit indépendant, avec un peu de sentiment délicat et ingénieux[1022].

[1019] Isabeau Perlette, « Les libres d'autrefois », *Le Libertaire*, numéro 1, 5-12 nov. 1899.
[1020] Isabeau Perlette, « Les libres d'autrefois », *Le Libertaire*, numéro 4, 26 nov.-2 déc. 1899.
[1021] *Idem*.
[1022] *Idem*.

Isabeau Perlette donne à voir l'image d'une femme poète qui, en valorisant l'indépendance d'action et de pensée, trouve sa place dans une histoire de la poésie libertaire.

Dans l'article consacré à Catherine Des Roches, Isabeau Perlette montre comment les vers amoureux de la poète cachent un discours engagé : « C'est là, légèrement et délicatement formulé, un désir de combattivité impuissant encore, mais où la révolte pointe et ouvre la voie aux femmes de demain[1023]. » Alors que la forme du poème s'inscrirait dans féminité normative, le contenu porterait en germe les revendications féministes des siècles suivants. L'historienne reproduit d'ailleurs un des sonnets les plus mémorables de Catherine Des Roches, intitulé « À la quenouille », dans lequel elle représente la lutte des femmes auteurs qui doivent choisir entre « le fuzeau [ou] la plume[1024] ». Difficile de ne pas lire dans cet extrait un métadiscours d'Isabeau Perlette sur le statut des femmes auteur au XIX^e^ siècle puisqu'elle semble aussi consciente que la poète de « l'indignité dont son sexe est encore la dupe[1025] ». Cette prise de conscience se traduit également dans la manière différenciée dont elle présente la poésie masculine. Lorsqu'elle se penche sur les trajectoires d'Eustache Deschamps, d'Olivier Asselin et de François de Villon, elle ne justifie jamais d'emblée leur statut de poète. Elle se penche directement sur la manière dont leur poésie appartient à une tradition littéraire anarchiste. La crédibilité des hommes semble aller de soi, tandis que celle des femmes reste toujours à prouver. Les hommes sont dépeints comme des marginaux qui s'insurgent contre les exploiteurs de leur temps. Eustache Deschamps « flagelle sans pitié les courtisans, les mécréants, les spoliateurs[1026] », de la même manière qu'Olivier Asselin combat « la guerre pillarde et les soudards ravageurs[1027]. » Isabeau Perlette n'hésite pas, cependant, à affirmer que les poèmes

[1023] Isabeau Perlette, « Les libres d'autrefois », *Le Libertaire*, numéro 6, 10 déc. 1899.
[1024] *Idem*.
[1025] *Idem*.
[1026] Isabeau Perlette, « Les libres d'autrefois », *Le Libertaire*, numéro 2, 12-18 nov. 1899.
[1027] Isabeau Perlette, « Les libres d'autrefois », *Le Libertaire*, numéro 3, 19-25 nov. 1899.

chantés par ce dernier sont bien plus intéressants que son écriture poétique qui manquerait quant à elle d'originalité. Elle compare d'ailleurs son œuvre à celle de Clotilde de Surville, femme poète qui aurait été inventée par un certain Joseph de Surville[1028]. Cette comparaison laisse entendre que les créations plutôt médiocres du poète équivalent à celles d'un homme qui aurait tenté de se faire passer pour une femme. Le rapprochement devient une manière de relativiser le talent poétique accordé aux hommes et, du même coup, de revaloriser une « véritable » poésie féminine.

Isabeau Perlette accorde des traits de marginalité aux hommes poètes qui se conforment dès lors aux stéréotypes du militant anarchiste. Charles d'Orléans apparaît, non sans étonnement, parmi la liste des poètes évoqués. L'auteure explique toutefois les motifs qui justifient l'inclusion d'un membre de la famille royale dans une histoire de la poésie libertaire : « Toute la vie de Charles d'Orléans témoigne contre sa naissance et le milieu où le tenaient ses titres[1029] ». Ce prince mérite de figurer parmi les libertaires en raison de l'attitude contestataire qu'il manifeste vis-à-vis du pouvoir établi. Charles d'Orléans et François de Villon auraient tous deux été emprisonnés en raison de leur tempérament insoumis. Elle insiste d'ailleurs sur le côté « tapageur et libertin[1030] » de ce dernier en évoquant les vols qu'il a commis chez des marchands. Or elle estime que « "cet escroc[1031]" » avait pourtant une « âme de poète[1032] », ses convictions politiques s'exprimant sur le plan littéraire à travers la valorisation d'une forme de poésie populaire. Si elle admire le ton satirique d'Eustache Deschamps, elle lui préfère sans aucun doute le langage poétique de François de Villon qui représente « le français du peuple, le français de la rue et de la Halle[1033]. »

[1028] Denis Hüe, « Clotilde de Surville, cette inconnue », dans Isabelle Durand-Le-Guern (dir.), *Images du Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2016, pp. 149-162.
[1029] Isabeau Perlette, « Les libres d'autrefois », *Le Libertaire*, numéro 5, 3-9 déc. 1899.
[1030] Isabeau Perlette, « Les libres d'autrefois », *Le Libertaire*, numéro 7, 17-23 déc. 1899.
[1031] *Idem*.
[1032] *Idem*.
[1033] Isabeau Perlette, « Les libres d'autrefois », *Le Libertaire*, numéro 8, 24-20 déc. 1899.

François de Villon incarne l'idéal du poète engagé qui manifeste, selon Isabeau Perlette, une empathie marquée vis-à-vis des exclus de la société. Le poème « Les regrets de la belle Heaulmière », évoqué dans le dernier article de la série, en constituerait un exemple achevé dans la mesure où il parviendrait à reconstituer la voix d'une vieille femme déchue. Dans « Les libres d'autrefois », les hommes poètes sont associés à des formes de marginalité qui légitiment a priori leur inscription dans une tradition littéraire anarchiste. Il en va toutefois autrement pour les femmes poètes dont elle souligne les trajectoires exceptionnelles tout en montrant comment elles se conforment aux normes de leur sexe. Les femmes étant considérées comme des créatures étranges, du seul fait qu'elles écrivent de la poésie, Isabeau Perlette doit les affranchir de leur étiquette marginale pour les faire entrer dans l'histoire de la littérature. La pratique de l'histoire littéraire chez Isabeau Perlette comporte ainsi une dimension genrée qui lui permet de réhabiliter les femmes poètes en montrant comment elles sont à la fois conventionnelles et subversives.

5.3. Conclusion

Lorsque Ryner fait paraître le « Massacre des Amazones » dans *La Plume*, les femmes sont de plus en plus nombreuses à intégrer les sphères littéraire et journalistique. Sa publication coïncide d'ailleurs avec le lancement du journal féministe *La Fronde*, fondé par Marguerite Durand en 1897. Ryner s'inscrit dans une longue tradition antiféministe ayant accordé aux femmes l'épithète péjorative de bas-bleus de la littérature. Le discours réactionnaire de Ryner est toutefois complexe en raison de ses positions révolutionnaires qui l'incitent d'ailleurs à se déclarer ouvertement féministe. La posture qu'il adopte lui permet de promouvoir une forme de littérature éclairée revêtant des traits de masculinité. Si Ryner s'attaque aux femmes auteurs – tant romancières, poètes, critiques que journalistes –, c'est parce qu'il réagit à une menace bien réelle, soit l'entrée massive des femmes dans l'univers des lettres.

En témoigne le nombre élevé de femmes qui se mettent à pratiquer le genre de la critique littéraire dans *L'Humanité nouvelle*, en parallèle du métier de traductrice qu'elles exercent.

Non seulement les femmes participent à la production d'un discours critique sur la littérature et sur les productions écrites au sens plus général, mais elles jouent un rôle de premier plan dans la circulation des savoirs anarchistes. Une des rares femmes à bénéficier de sa tribune personnelle pour faire de la critique est Judith Cladel qui tient la chronique théâtrale de *L'Humanité nouvelle* vers la fin du siècle. Elle y formule une réflexion poussée sur le rôle politique de l'écrivain et sur le pouvoir révolutionnaire de la littérature. Dans *Le Libertaire*, Isabeau Perlette offre un des exemples les plus achevés d'une relecture critique de l'histoire littéraire d'un point de vue féminin et anarchiste. Sa série d'articles témoigne d'une volonté de réinscrire les femmes dans une tradition littéraire libertaire et, plus largement, d'interroger les enjeux de genre qui sont au cœur de la pratique historiographique. L'ascension des femmes dans la presse anarchiste ne s'arrête pas là puisqu'elles continuent à conquérir des territoires littéraires réputés masculins. Elles investissent notamment les enquêtes sociales et littéraires, où elles se font connaître en tant qu'intellectuelles. Elles réussissent par ailleurs à transformer leurs interventions individuelles en une prise de position collective, dans le cadre d'une polémique déclenchée dans les pages du *Libertaire*.

CHAPITRE VI

DES VOIX INDIVIDUELLES À UNE PRISE DE POSITION COLLECTIVE

Le prêtre avec son goupillon et le mari le Code à la main, armé de ses droits arbitraires ne peuvent guère faire épanouir l'amour. Ni Dieu ni maître, monsieur Duchmann, vous comprenez ce que cela veut dire ? Pas plus de maître que de Dieu.

Cleyre Yvelin

Vers la fin du siècle, les femmes sont de plus en plus nombreuses à investir la presse anarchiste. Entre 1896 et 1905, leur production s'élève en moyenne à une trentaine de titres par année. Une trentaine de femmes apparaissent dans des espaces d'écriture collective qui, à l'instar de la rubrique « Livres et revues » de *L'Humanité nouvelle*, leur permettent de faire entendre leur opinion sur divers sujets d'actualité. Il s'agit des enquêtes sociales menées par les revues littéraires et par les journaux de propagande entre 1897 et 1902 (voir Annexe E). Ces enquêtes sociales sont pertinentes pour comprendre la position occupée par les femmes dans la vie intellectuelle de leur temps. Elles constituent, plus largement, un microcosme des pratiques et des discours anarchistes. Nous mettons volontairement de côté les enquêtes littéraires qui ont peu à voir avec la pensée libertaire pour focaliser sur celles qui participent plus clairement à

l'élaboration collective d'un discours anarchiste[1034]. La proportion des femmes qui participent aux enquêtes sociales et littéraires est toutefois similaire, exception faite de l'« Enquête sur la guerre et le militarisme », menée par *L'Humanité nouvelle*, dans laquelle elles sont particulièrement nombreuses. La presse anarchiste accorde une place de choix à ce genre journalistique à travers lequel nous pouvons relever des traces d'un imaginaire libertaire commun. Dans les enquêtes sociales, la place des femmes reste marginale par rapport à celle des hommes (voir Annexe E). En général, les personnalités féminines interrogées ont en commun de bénéficier d'un degré élevé de notoriété. Les enquêtes sociales mettent en valeur les voix individuelles des femmes qui investissent les débats intellectuels de leur époque tout en participant, à divers degrés, à l'évolution des discours anarchistes.

Entre 1904 et 1905, *Le Libertaire* devient le lieu d'une importante polémique grâce à laquelle les femmes se construisent une voix collective dans la presse anarchiste. Plusieurs féministes, dont Nelly Roussel, prennent la plume pour intervenir dans un débat lancé par Henri Duchmann, collaborateur régulier des journaux militants. Si cette polémique oppose les anarchistes et les féministes au sujet de la nature révolutionnaire de leur mouvement, elle devient surtout une manière de comparer les compétences intellectuelles des hommes et des femmes. Car si plusieurs anarchistes se montrent méfiants envers les intellectuels[1035], ils semblent encore plus réfractaires à accorder aux femmes un droit de parole sur la société et la culture. Dans ce chapitre, nous souhaitons mettre en lumière les modes d'énonciation et les postures adoptés par les femmes pour faire valoir leur statut d'intellectuelles dans le cadre des espaces de

[1034] Nous écartons notamment le « Congrès des poètes », paru en 1894 dans *La Plume,* l'« Enquête sur l'influence des lettres scandinaves », publiée en 1897 dans *La Revue blanche*, et « Les poètes et leur poète », enquête diffusée en 1902 dans *L'Ermitage*.

[1035] Si plusieurs anarchistes pourfendent les intellectuels, accusés de reconduire la domination envers le peuple, Vittorio Frigerio avance qu'ils sont nombreux à leur reconnaître un rôle d'éclaireur. Voir Vittorio Frigerio, *Anarchistes de lettres et lettrés face à l'anarchisme*, *op. cit.*, pp. 39-43. Il existe toutefois un anti-intellectualisme assez fort chez les anarchistes qui apparaît notamment sous la plume de Pierre-Joseph Proudhon. Sur ce dernier point, voir Sarah Al-Matary, *La Haine des clercs. L'anti-intellectualisme en France*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Histoire », 2019, pp. 28-37.

débats ouverts dans la presse anarchiste. Dans un premier temps, nous reconstituerons les voix individuelles féminines qui se manifestent dans les enquêtes sociales de la fin du siècle. Dans un deuxième temps, nous retracerons la voix collective féministe qui émerge dans *Le Libertaire* au début du XX^e^ siècle.

6.1. Les enquêtes sociales

La presse du XIX^e^ siècle assiste à la naissance du genre journalistique de l'enquête qui constitue une « véritable "vogue"[1036] » au cours de la Belle Époque. Les enquêtes reposent sur une volonté de « percer les mystères du monde social[1037] », de « résoudre une énigme[1038] » rattachée à des domaines de la pensée aussi variés que la littérature, la sociologie, l'histoire ou la politique. Elles deviennent parties prenantes des revues littéraires dans lesquelles elles « se multiplient à un rythme exponentiel : environ une dizaine par an aux alentours de 1890-1900[1039] ». La popularité du genre coïncide avec l'émergence de la figure sociale et culturelle de l'intellectuel qui apparaît au cours des années 1890. D'ailleurs, la définition accordée à l'intellectuel vaut également pour l'enquêté dans la mesure où il se présente lui aussi comme un « homme du culturel créateur ou médiateur, mis en situation d'homme du politique, producteur ou consommateur d'idéologie[1040] ». La presse anarchiste, qui joue un rôle de premier plan dans la construction médiatique de la figure de l'intellectuel[1041], n'échappe pas à la popularité de l'enquête. Ce genre médiatique permet aux périodiques d'aborder

---

[1036] Dominique Kalifa, « Enquête et "culture de l'enquête" au XIX^e^ siècle », *Romantisme*, numéro 149, mar. 2010, pp. 3-23. Récupéré de : https://www.cairn.info/revue-romantisme-2010-3-page-3.htm.
[1037] *Idem*.
[1038] *Idem*.
[1039] Marie Carbonnel, « Les écrivains en leur miroir. Jeu et enjeux de l'enquête au sein de la République des Lettres », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, numéro 22, janv. 2004, pp. 29-58. Récupéré de : https://www.cairn.info/revue-mil-neuf-cent-2004-1-page-29.htm.
[1040] Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les Intellectuels en France, de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2002 [1987], coll. « U », p. 10.
[1041] Sur les origines anarchistes de la figure de l'intellectuel, voir Caroline Granier, *Les Briseurs de formules. Les écrivains anarchistes en France à la fin du XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, pp. 26-30.

différents enjeux d'actualité en donnant à lire un discours collectif anarchiste. Les enquêtes sociales participent non seulement à l'évolution des réflexions autour de l'anarchisme, mais également à la création d'un microcosme journalistique. En accueillant autant des militants dans les revues littéraires que des écrivains dans les journaux de propagande, les enquêtes contribuent à faire de la presse anarchiste une sous-culture médiatique qui brouille les frontières entre les sphères littéraire et politique.

Les enquêtes comportent une dimension démocratique, dans la mesure où elles « suppose[nt] la capacité de chacun à contribuer, même modestement, à l'établissement d'un ordre collectif[1042]. » Or Dominique Kalifa souligne à juste titre que les enquêtes n'offrent pas un droit de parole égalitaire, les répondants bénéficiant généralement d'un fort capital symbolique[1043]. Les organes de presse sollicitent des personnalités qui jouissent d'une certaine reconnaissance sociale pour conférer de la crédibilité à leurs enquêtes. À l'instar de l'intellectuel, l'enquêté mise sur la notoriété qu'il a acquise dans son champ d'activité principal pour légitimer son intervention dans la sphère publique. Il en va ainsi pour Émile Zola qui met sa renommée littéraire au service de la cause du capitaine Alfred Dreyfus en 1898. Nous reparlerons d'ailleurs plus loin d'Émile Zola qui constitue une référence – tantôt appréciée, tantôt contestée – au sein du mouvement anarchiste. Si la participation aux enquêtes nécessite de bénéficier a priori d'une certaine notoriété, les femmes sont moins nombreuses à y collaborer puisqu'on leur concède plus difficilement un droit de parole sur la société.

À propos du premier XIX^e^ siècle, Dominique Kalifa indique que les enquêtes sont réservées à l'observateur masculin : « Mais à quelques exceptions près, c'est toujours un regard d'homme qui décrypte et ordonne la scène sociale, répartissant les

[1042] Dominique Kalifa, « Enquête et "culture de l'enquête" au XIX^e^ siècle », *loc. cit.*
[1043] *Idem*.

fonctions et les rôles à partir d'un usage strictement masculin du monde[1044]. » Cette remarque vaut également pour la fin du siècle, bien que les femmes soient déjà plus nombreuses à investir les enquêtes publiées dans la presse. L'éviction des femmes de ce genre journalistique n'est pas surprenante considérant leur exclusion systémique « du savoir et des lieux d'exercice du pouvoir politique et intellectuel[1045]. » Tout comme elles accèdent moins facilement que les hommes au statut d'intellectuelles, elles figurent plus rarement au sein des enquêtes qui visent à objectiver et à interpréter la réalité sociale. Quelques femmes participent toutefois aux enquêtes sociales diffusées dans la presse anarchiste, y faisant ainsi entendre leur voix individuelle à titre d'intellectuelles. À travers différentes enquêtes qui portent sur les sujets de la guerre, du mariage et de l'amour, nous verrons comment les femmes contribuent au développement et à la transformation des discours anarchistes. Nous accorderons une attention toute particulière aux stratégies d'énonciation et aux modalités discursives qu'elles empruntent pour faire valoir leurs idées tout en mettant en lumière la place qui leur est accordée.

6.1.1. De la guerre et du militarisme

En mai 1899, *L'Humanité nouvelle* mène une « Enquête sur la guerre et le militarisme » en collaboration avec la revue italienne *La Vita internazionale*, dirigée par Ernesto Teodoro Moneta. Selon Michel Leymarie, ce « type de coopération n'est pas original[1046] » puisque « les échanges et les collaborations entre intellectuels sur un

---

[1044] Dominique Kalifa, « Enquête sociale et différence des sexes au premier XIX^e^ siècle », dans Luc Capdevilla, Sophie Cassagnes, Martine Cocaud et Dominique Godineau (dir.), *Le Genre face aux mutations : Masculin et féminin du Moyen Âge à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 86.

[1045] Florence Rochefort, « À la découverte des intellectuelles », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, numéro 13, 2001, mis en ligne le 10 nov. 2006. Récupéré de : https://journals.openedition.org/clio/131.

[1046] Michel Leymarie, « L'enquête de *L'Humanité nouvelle* sur la guerre et le militarisme (mai 1899) », dans Alain-René Michel et Robert Vandenbussche (dir.), *L'Idée de paix en France et ses représentations au XX^e^ siècle*, Lille, Publications de l'Institut de recherches historiques du Septentrion, coll. « Histoire et littérature du Septentrion », 2001. Récupéré de : https://books.openedition.org/irhis/1766.

plan international et notamment européen sont en effet une des caractéristiques de la "Belle Époque"[1047] ». En mars 1898, la revue adresse une première lettre circulaire à « un grand nombre de notabilités dans le monde entier[1048] » pour solliciter leur point de vue au sujet de la guerre et du militarisme. Ayant récolté peu de réponses, la revue lance une seconde lettre circulaire au mois de septembre suivant. Elle envoie plus de deux mille exemplaires aux « personnalités les plus en vue[1049] » de son époque. La plupart des répondants sont des journalistes, des hommes de lettres ou des professeurs d'université. Sur les cent soixante-huit personnes interrogées, quinze sont des femmes d'origine française ou étrangère[1050]. La revue présente les réponses en ordre alphabétique, sans séparer celles des hommes et des femmes. La revue distingue toutefois les réponses des Français et des étrangers, cette manière de faire ayant pour effet d'insister sur la dimension internationaliste de ses réseaux.

L'enquête lancée par la revue s'inscrit dans un contexte d'agitation internationale entraîné par la prolifération des menaces de guerre. La revue justifie l'importance de son enquête dans une période où « les événements récents qui ont troublé le monde ont appelé à nouveau l'attention sur les questions de la guerre et du militarisme[1051]. » C'est cependant bien plus que la question du militarisme qui est en jeu, l'enquête contribuant au développement d'une conscience pacifiste qui prend son essor au tournant du XX^{e} siècle. Elle naît dans la foulée de l'appel au désarmement lancé par le tsar Nicolas II qui organise la première Conférence internationale de la Paix à La Haye en 1899. Comme le souligne à juste titre Michel Leymarie, l'enquête de *L'Humanité nouvelle* est donc « fille de son temps[1052] » puisqu'elle « témoigne du

[1047] *Idem*.
[1048] A. Hamon, « Enquête sur la guerre et le militarisme », *L'Humanité nouvelle*, numéro spécial, mai 1899, p. 2.
[1049] *Idem*.
[1050] La revue mentionne seize femmes, mais nous n'en avons relevé que quinze. Voir Annexe E.
[1051] A. Hamon, « Enquête sur la guerre et le militarisme », *loc. cit.*, p. 2.
[1052] Michel Leymarie, « L'enquête de *L'Humanité nouvelle* sur la guerre et le militarisme (mai 1899) », dans Alain-René Michel et Robert Vandenbussche (dir.), *L'Idée de paix en France et ses représentations au XX^{e} siècle*, *op. cit.*

désir et de la volonté d'éliminer ou de réduire les risques de guerre ainsi que des espoirs fondés sur l'arbitrage international[1053]. » Le questionnaire comporte quatre questions qui portent sur la « nécessité[1054] » historique du militarisme, ses « effets intellectuels, moraux, physiques, économiques, politiques[1055] », ainsi que sur les « solutions[1056] » et les « moyens[1057] » à envisager pour mettre fin aux conflits armés.

Dans l'ensemble, les répondants se montrent en faveur de l'abolition de la guerre et de l'instauration d'un régime de paix durable. L'enquête repose ainsi sur un rapport de connivence entre les différents collaborateurs qui promeuvent une vision antimilitariste ancrée dans les principes antiautoritaires de l'anarchisme. Or le caractère consensuel de l'enquête contraste avec les intentions initiales de la revue qui déplore le « caractère d'unilatéralité, de parti pris à une enquête qui voulait être, qui était d'impartialité[1058]. » Contrairement aux enquêtes traditionnelles qui « questionnent très rarement leur propre cadre d'analyse[1059] », celle de *L'Humanité nouvelle* ne cache pas les présupposés idéologiques sur lesquels elle repose. Augustin Hamon tente d'ailleurs de comprendre les motifs qui expliquent le fait « qu'une petite minorité seule s'est érigée en défenseur de la guerre du militarisme[1060]. » Une telle préoccupation témoigne de l'importance accordée aux débats chez les anarchistes qui, à l'instar de Sébastien Faure, encouragent l'évolution des idées à travers la confrontation d'opinions contradictoires[1061].

[1053] *Idem*.
[1054] A. Hamon, « Enquête sur la guerre et le militarisme », *loc. cit.*, p. 2.
[1055] *Idem*.
[1056] *Idem*.
[1057] *Idem*.
[1058] *Ibid.*, p. 3.
[1059] Dominique Kalifa, « Enquête et "culture de l'enquête" au XIX^e siècle », *loc. cit.*
[1060] A. Hamon, « Enquête sur la guerre et le militarisme », *loc. cit.*, p. 3.
[1061] Les allocutions publiques de Sébastien Faure portent le titre de conférences contradictoires.

La revue, qui situe son enquête dans le prolongement du « fameux procès Zola[1062] », encourage une diversité de points de vue pour détacher l'intellectuel d'une tradition exclusivement révolutionnaire[1063]. Elle aurait souhaité provoquer un débat d'idées au lieu d'offrir aux lecteurs un ensemble de réponses consensuelles qui s'inscrivent dans un même discours libertaire. Le directeur de la revue, Augustin Hamon, remarque que les personnalités qui ont refusé de participer à l'enquête sont celles qui soutiennent le militarisme et la guerre. Ce phénomène est bien peu surprenant, considérant le malaise qu'il y aurait à exprimer un point de vue militariste dans un contexte anarchiste. Hamon insiste toutefois pour « expliquer les raisons de cette abstention[1064] », convoquant dès lors le témoignage « d'une éminente femme de lettres[1065] » pour offrir une piste de compréhension aux lecteurs. Le directeur de la revue reproduit en intégralité la réponse de cette femme de lettres – dont le nom est tu pour des raisons que nous ignorons –, alors qu'elle avait insisté pour qu'elle reste confidentielle. Au-delà du propos militariste que cette réponse véhicule, c'est la manière dont Hamon la récupère qui doit attirer notre attention. S'il la mobilise pour dénoncer en bloc l'ensemble des personnalités qui ont refusé de participer à l'enquête, il montre surtout en quoi elle représente une « étrange manière de propagander[1066] ». Il reproche à cette femme de faire de la mauvaise propagande non pas en véhiculant des idées conservatrices, mais bien en privant « le lecteur de connaître les arguments de maints défenseurs de la guerre et du militarisme[1067]. » Pour Hamon, un tel silence relèverait d'une crainte irrationnelle face aux dissensions intellectuelles : « [r]ien n'est moins rationnel que de ne point répondre, sous motif que la réponse qu'on ferait en

[1062] A. Hamon, « Enquête sur la guerre et le militarisme », *loc. cit.*, p. 1.
[1063] Dans *La Haine des clercs. L'anti-intellectualisme en France*, Sarah Al-Matary étudie comment la figure de l'intellectuel en France s'inscrit à la fois dans une tradition de gauche et de droite. Elle aborde notamment l'anti-intellectualisme qui marque les milieux liés à l'anarchisme individualiste.
[1064] A. Hamon, « Enquête sur la guerre et le militarisme », *loc. cit.*, p. 3.
[1065] *Ibid*., p. 3.
[1066] *Ibid*., p. 4.
[1067] *Idem*.

avoisinerait d'autres, absolument opposées d'idées, passionnées, voire même violentes[1068]. »

Une telle représentation, qui enferme l'auteure dans une forme d'altérité, nous invite à interroger la manière dont les femmes fondent la crédibilité de leur prise de parole dans le cadre d'une enquête sur la guerre. Non seulement l'enquête est considérée comme un genre médiatique réservé aux hommes, mais la guerre constitue également un sujet réputé masculin. Les femmes ne seraient pas directement concernées par la guerre du fait qu'elles ne se battent pas au front. Nous pouvons dès lors nous interroger sur la manière dont les femmes expriment leurs opinions sur cette question. Car leur autorité ne semble pas aller de soi, les notices biographiques incomplètes de plusieurs femmes témoignant du faible capital que la revue leur concède. Salonnière renommée, la Comtesse Diane est présentée comme l'« [a]uteur de plusieurs romans[1069] » dont les titres ne sont pourtant pas mentionnés. Il en va de même pour Julia Wedgwood, romancière réputée à laquelle la revue reconnaît un statut de femmes de lettres sans toutefois en indiquer les œuvres. Savioz, pseudonyme de la journaliste féministe Avril de Sainte-Croix, est elle aussi désignée comme l'« [a]uteur de plusieurs nouvelles[1070] » dont les titres sont passés sous silence. Louise Michel est quant à elle décrite comme une « célèbre agitatrice révolutionnaire[1071] », sans égard à sa production journalistique et littéraire. Si la revue se vante de recueillir les opinions d'intellectuels issus de « toute classe sociale, de toute profession, de toute opinion philosophique et politique[1072] », il n'en demeure pas moins qu'elle offre une visibilité différenciée aux hommes et aux femmes. Car les notices biographiques des hommes sont non seulement plus complètes, mais aussi bien plus élogieuses puisqu'on y mentionne leurs œuvres ainsi que les prix qu'ils ont récoltés.

[1068] *Idem*.
[1069] Comtesse Diane, « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *loc. cit.*, p. 50.
[1070] Savioz, « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *loc. cit.*, p. 116.
[1071] Louise Michel, « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *loc*. *cit.*, p. 73.
[1072] A. Hamon, « Enquête sur la guerre et le militarisme », *loc*. *cit.*, p. 3.

Nous ne pouvons toutefois ignorer la tentative effectuée par le directeur de la revue, Augustin Hamon, pour attirer des femmes signataires. En avril 1898, ce dernier fait paraître en primeur dans *La Fronde* sa propre réponse à l'enquête qui sera publiée un an plus tard dans *L'Humanité nouvelle*. Pourquoi publier cette réponse dans un journal féministe, si ce n'est pour inciter les femmes à y collaborer avant qu'elle ne soit diffusée dans les pages de la revue anarchiste ? *La Fronde* constitue un bastion de femmes engagées qui seraient susceptibles d'être intéressées par une telle enquête. La réponse d'Hamon s'organise par ailleurs autour d'une longue citation de Clémence Royer à qui il reconnaît une « autorité géniale[1073] ». Clémence Royer est une intellectuelle connue des milieux libertaires et une figure importante de *La Fronde* qui organise d'ailleurs un banquet en son honneur en 1897. L'intervention du directeur dans le journal féministe nous invite en ce sens à penser que la revue cherche à solliciter la collaboration des femmes dans le cadre de l'enquête.

N'empêche que les femmes doivent mettre en place des stratégies particulières pour prendre position en tant qu'intellectuelles sur les sujets de la guerre et du militarisme. L'une d'entre elles consiste à faire preuve de fausse modestie dans les réponses qu'elles envoient à la revue. Romancière de la fin du siècle, Jeanne Marni refuse de collaborer à l'enquête en raison des motifs sentimentaux qui expliquent son point de vue :

> Vous me faites l'honneur de me demander mon avis sur les graves questions de la guerre et du militarisme. Permettez-moi de me récuser. Ce que je répondrais serait d'intérêt médiocre pour vos lecteurs; et les raisons que je pourrais donner pour expliquer mon horreur de la guerre, raisons sentimentales, m'exposeraient aux sourires des gens sérieux[1074].

[1073] Augustin Hamon, « [Réponses aux questions posées le 27 mars] », *La Fronde*, numéros 115-116, 3 avr. 1898, p. 2.
[1074] Jeanne Marni, « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *loc. cit.*, p. 73.

Dans ce passage, l'auteure juge que les émotions n'ont pas leur place dans une enquête sur la guerre, laissant ainsi entendre que sa position est davantage émotive qu'intellectuelle. Mais Jeanne Marni semble surtout consciente des attentes de la revue et du public desquelles elle se détourne avec doigté. D'une manière similaire, la féministe polonaise Marya Chéliga montre sa connaissance des marges et des frontières de la revue. Elle tempère d'entrée de jeu son opinion en affirmant ne vouloir partager que son « humble avis[1075] » à la revue, alors qu'elle aborde ensuite avec éloquence la question du militarisme. Elle offre en effet une réponse structurée dans laquelle elle recourt même à l'ironie en laissant entendre que certaines questions posées par la revue versent dans les évidences. Savioz, romancière et journaliste qui écrit notamment dans *La Fronde*, répond à son tour à l'enquête en insistant sur l'honneur que représente une telle collaboration : « Les questions que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser exigeraient, si l'on voulait y répondre sérieusement, une étude pour laquelle vous n'avez sans doute, pas plus de place dans votre Revue, que moi le temps nécessaire pour l'écrire[1076]. » Ici l'auteure se considère compétente pour réaliser l'étude, mais elle avoue avoir des tâches plus urgentes auxquelles se consacrer. Elle évoque d'ailleurs le manque d'espace offert par la revue pour traiter d'un sujet aussi sérieux que la guerre, formulant dès lors une critique implicite de la pertinence du genre de l'enquête. Cette déclaration fait écho à celle d'Adolphe Retté qui justifie la brièveté de son intervention par la complexité des questions posées : « [l]es questions que vous me posez sont complexes et demanderaient des réponses assez étendues. Faute de loisir, je ne puis que vous donner brièvement mon avis, sans développement[1077]. »

La plupart des participantes adoptent une posture de fausse modestie pour mieux investir le débat lancé par la revue. À l'instar de Jeanne Marni, Priscilla Hannah

[1075] Marya Chéliga, « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *loc. cit.*, p. 152.
[1076] Savioz, « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *loc. cit.*, p. 116.
[1077] Adolphe Retté, « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *loc. cit.*, p. 103.

Peckhover, fondatrice et présidente du Wisbech social Peace Association[1078], se garde de répondre à l'enquête en invoquant le fait qu'elle n'est pas une écrivaine : « J'ai reçu votre questionnaire. […] Mais je ne suis pas écrivain, et je ne sais pas profiter de l'occasion dont vous m'honorez[1079]. » Elle offre néanmoins une brève réponse dans laquelle elle se positionne ouvertement contre la guerre à partir d'une vision chrétienne du monde. Cette réponse rejoint en ce sens les thèses défendues par Léon Tolstoï dans le cadre de cette même enquête. La militante hollandaise Bertha Waszkléwicz Van Shilfgaarde, présidente de la Ligue néerlandaise des femmes pour le désarmement international, recourt au même type d'explications avant d'introduire sa pensée : « Bien qu'ardente amie de la paix, je suis trop peu philosophe pour pouvoir vous envoyer des idées bien originales, bien neuves en réponse au questionnaire que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Toutefois, je vais tâcher d'y répondre de mon mieux[1080]. » Celle qui prévient le directeur – et, plus globalement, le lectorat – que ses idées risquent de manquer d'originalité offre pourtant une réponse bien neuve à la revue en plaçant les femmes au centre du combat antimilitariste :

> Mais que surtout la femme se pénètre de l'idée que c'est à elle qu'incombe la tâche d'être le nouveau messie. Non seulement parce que c'est elle qui souffre le plus en temps de guerre, puisqu'elle est épouse, sœur et fille, mais surtout puisqu'elle est *mère*. Mère de ses propres fils voués au carnage, mère aussi du genre humain tout entier[1081].

Les réserves exprimées par l'auteure lui permettent, en bout de course, d'aborder la question militaire à partir d'un point de vue féminin qui en renouvelle la lecture traditionnelle.

[1078] Cette association locale est créée par Priscilla Hannah Peckhover, en 1879, dans le but d'encourager les femmes à militer en faveur de la paix et du désarmement mondial.
[1079] P. H. Peckhover, « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *loc. cit.*, p. 214.
[1080] B. de Waszkléwicz Van Shilfgaarde, « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *loc. cit.*, pp. 250-251. C'est l'auteure qui souligne.
[1081] *Ibid*., p. 252.

Le manque d'originalité est également un cliché auquel recourt Hortense Bouet, rédactrice du *Journal des économistes*, pour faire valoir son point de vue antimilitariste : « Mon opinion bien arrêtée contre la guerre et le militarisme est celle de tant d'autres personnes de ma connaissance qu'en l'exprimant je ne ferais certainement que redire ce que d'autres ont dit et diront mieux que moi[1082]. » Encore une fois, c'est la crainte de n'avoir rien à dire de neuf qui semble la dissuader de collaborer à l'enquête. Mais elle se montre lucide vis-à-vis du cliché de genre qui réduit les femmes à une reproduction du savoir masculin, structurant l'ensemble de son discours autour d'un dialogue avec un certain « M. X… ». Au lieu de livrer directement son opinion, elle résume son altercation avec cet homme qu'elle désigne avec sarcasme comme un « homme qui a beaucoup lu[1083] » et qui a vécu la guerre de près. Loin d'être élogieuse, la réponse de l'auteure repose sur un ton ironique qui vise à démonter les arguments de « M. X… ».

Impliquée dans la Ligue des femmes pour le Désarmement international à titre de secrétaire adjointe du Comité central[1084], Hortense Bouet convoque la figure repoussoir de « M. X... » pour légitimer sa place au sein du combat pacifiste. Car cet homme ne cesse de lui répéter que sa croyance en une paix durable est une opinion « purement gratuite et erronée[1085] », une idée « paradoxale[1086] » digne d'une femme « naïve[1087] » qui serait insuffisamment instruite sur la question. Le débat d'idées devient ainsi une manière de décrédibiliser l'auteure en associant ses jugements erronés sur la guerre à un prétendu manque d'éducation. À deux reprises, il lui enjoint d'aller se renseigner davantage sur les armes à feu qu'elle considèrerait à tort plus meurtrières

[1082] Hortense Bouet, « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *loc. cit.*, p. 28.
[1083] *Idem*.
[1084] Son nom figure dans l'« Appel aux femmes de tous les pays », paru dans la revue *La Paix universelle* en mars 1899. Marya Chéliga et Pauline Dupont, collaboratrices de la presse anarchiste, font également partie du Comité central de la Ligue.
[1085] Hortense Bouet, « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *loc. cit.*, p. 28.
[1086] *Ibid.*, p. 29.
[1087] *Ibid.*, p. 30.

que les armes blanches : « [l]isez les traités d'art militaire[1088] », « [l]isez l'histoire[1089] ». En l'absence d'une autorité reconnue, l'opinion d'Hortense Bouet au sujet des armes à feu ne semble pas recevable aux yeux de « M. X… ». L'auteure clôt sa réponse sur une déclaration qui montre le recul critique qu'elle adopte vis-à-vis du discours de son interlocuteur : « M. X… me dit beaucoup d'autres choses non moins singulières. Mais je m'aperçois que le papier se remplit et qu'il ne faut pas, sous prétexte d'une lettre, écrire une brochure. Je m'arrête donc et soumets ces idées à votre appréciation et celle de vos lecteurs[1090]. »

Mais les femmes manifestent plus particulièrement une conscience critique par rapport à leur propre statut d'intellectuelles lorsqu'elles énoncent des jugements de valeur à l'égard du genre même de l'enquête. À la question sur les effets entraînés par le militarisme, Marya Chéliga offre des réponses qu'elle présente comme de pures évidences : « Les effets physiques sont bien connus : en temps de paix, insolations, membres cassés, maladies diverses. Pendant la guerre, inutile d'insister. Passons à l'ordre économique[1091]. » L'énumération, combinée à un refus de s'attarder trop longtemps sur les méfaits avérés du militarisme, traduit un certain agacement de Marya Chéliga face aux questions qui lui sont posées. Une certaine N. F. D., femme de lettres et journaliste irlandaise, emprunte à son tour un ton relativement sec qui tend à faire ressortir les faiblesses de l'enquête. À propos de la nécessité historique du militarisme dans les sociétés civilisées, elle réplique : « il n'y a pas encore de nations civilisées, quoiqu'il y ait beaucoup d'individus civilisés; alors je ne peux pas répondre à la première question[1092]. » Une telle déclaration, dans laquelle nous pouvons lire un écho

[1088] *Ibid.*, p. 29.
[1089] *Idem*.
[1090] *Ibid.*, p. 30.
[1091] Marya Chéliga, [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *loc. cit.*, p. 152.
[1092] N. F. D., [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *loc. cit.*, p. 160.

à la pensée fouriériste[1093], tend à recadrer les paramètres du débat lancé par la revue en remettant en cause la précision des mots qui y sont employés.

De la même manière, la romancière anglaise Julia Wedgwood transforme l'enquête en espace polémique dans lequel elle souligne le manque de précision des questions. Au lieu de répondre à la deuxième question, elle met en lumière les multiples confusions de sens qu'elle entraîne :

> La seconde question eût gagné en clarté, si le mot militarisme avait été défini. Ce mot, peut vouloir dire : soit (a) l'amour de la guerre pour le plaisir de se battre; soit (b) une tendance à considérer toutes choses du point de vue militaire, sens qui n'est pas identique au premier; soit (c) le sentiment de la valeur des vertus militaires. Ce dernier sens se rapproche beaucoup du premier, mais ne lui est pas non plus identique[1094].

Julia Wedgwood montre que les différentes définitions possibles du militarisme orientent du même coup les multiples réponses qu'elle peut fournir. Elle donne une leçon d'écriture à la revue en répondant ensuite brièvement à chacune des définitions, démontrant explicitement comment les nuances de formulation influencent les réflexions qui en découlent. Elle décortique de surcroît le sens des deux dernières questions qui lui « paraissent n'être que la même sous deux formes différentes[1095]. » Cette fois, elle limite son intervention à une « critiqu[e] [de] la forme dans laquelle cette question est posée[1096] » au lieu de chercher à y répondre.

D'autres femmes vont encore plus loin en remettant complètement en question le sérieux de l'enquête. Clémence Royer condamne le militarisme en convoquant des

---

[1093] Sur la critique de la civilisation chez Charles Fourier, voir Pierre Mercklé, « La "science sociale" de Charles Fourier », *Revue d'histoire des sciences humaines*, numéro 15, 2006, pp. 69-88.
[1094] Julia Wedgwood, [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *loc. cit.*, p. 253.
[1095] *Idem*.
[1096] *Idem*.

exemples historiques qui prouvent que la guerre mène inévitablement à la dégénérescence des nations. Mais elle formule surtout une critique à propos du genre de l'enquête qui favoriserait davantage l'expression des passions individuelles que l'élaboration d'une véritable réflexion collective :

> Dans les questions sociales, il ne suffit pas d'exprimer des opinions de sentiment, il faut des conclusions déduites de faits, et c'est pourquoi toutes ces enquêtes, si fort à la mode, ne peuvent aboutir. Pour répondre à votre questionnaire, il faudrait un traité de 500 pages, et encore il resterait beaucoup à dire[1097].

À l'instar de Savioz, Clémence Royer insiste sur la manière dont l'exercice de synthèse requis par l'enquête nuit à la profondeur du propos développé. Bien qu'elle se prête néanmoins au jeu de la revue en lui offrant une réponse consistante, elle formule un métadiscours sur la pertinence intellectuelle, voire scientifique, du genre de l'enquête. Non seulement elle interroge son propre geste d'écriture, mais elle se montre méfiante vis-à-vis de la culture médiatique de son époque. Comme le souligne Dominique Kalifa, la « standardisation et la sérialité tendent rapidement à dévoyer le modèle[1098] » de l'enquête qui devient un genre journalistique à succès dont le caractère sensationnaliste évoque à plusieurs égards la rubrique du fait divers. En ce sens, Clémence Royer interroge le modèle même de l'enquête comme forme de savoir susceptible de conduire à une interprétation éclairée du monde social. Une telle réponse témoigne de la manière dont les femmes sont conscientes des enjeux qui entourent leur intervention journalistique. Car les postures de fausse modestie et d'irritation devant le traitement médiatique semblent plus rares chez les hommes qui participent à l'enquête.

[1097] Clémence Royer, [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *loc. cit.*, p. 115.
[1098] Dominique Kalifa, « Enquête et "culture de l'enquête" au XIX^e^ siècle », *loc. cit.*

6.1.2. Critiques de l'institution du mariage

Au tournant du XX^e^ siècle, la question de la conjugalité devient un thème récurrent dans la presse anarchiste. Trois revues lancent des enquêtes sociales qui cherchent à problématiser les rapports conjugaux entre hommes et femmes. Entre avril et juin 1901, *La Plume* lance une « Enquête sur le mariage » à laquelle participent dix-neuf « personnalités qui jouissent d'une influence certaine sur les esprits[1099] ». Un an plus tard, *La Revue blanche* diffuse les résultats d'une enquête sur « Tolstoy et la Question sexuelle » dirigée par Dan Léon et Edgar Jégut[1100]. Douze « personnes notoires à divers titres[1101] » réagissent à des propositions développées par l'écrivain russe qui remet en cause la légitimité du mariage et encourage l'abstinence sexuelle. En 1903, *L'Ennemi du peuple* livre une « Enquête sur l'amour libre » qui récolte les opinions d'une dizaine de signataires aux statuts variés, ceux-ci étant aussi bien des ouvriers que des « écrivains, artistes et littérateurs[1102] ». Nous pourrions penser, à tort, que les enquêtes menées dans les revues littéraires véhiculent un discours moins radical que celles diffusées dans les journaux de propagande au sujet de la conjugalité. Si *L'Ennemi du peuple* traite ouvertement d'amour libre, *La Plume* offre cependant une tribune à des militants anarchistes comme Jean Grave et Urbain Gohier qui s'emparent de la question du mariage pour l'inscrire dans des considérations anarchistes plus larges liées à la propriété individuelle et à la liberté d'association. Dans *La Revue blanche*, les répondants attaquent durement Tolstoï qu'ils accusent d'avoir sombré dans une forme de mysticisme contradictoire avec la posture libertaire endossée au cours de sa jeunesse. Parmi les répondants figurent Clémence Royer et Émile Zola, intellectuels de renom ayant entretenu des liens complexes avec l'anarchisme sur lesquels nous reviendrons bientôt. Disons simplement pour l'instant qu'ils contribuent tous deux à destituer l'une

---

[1099] [La Rédaction], « Enquête sur le mariage », *La Plume*, numéro 288, 15 avr. 1901, p. 235.
[1100] Nous conservons la graphie du patronyme de l'écrivain russe telle qu'elle se présente dans le titre original de l'enquête. Nous employons toutefois dans le corps du texte le patronyme francisé « Tolstoï ».
[1101] Dan Léon et Edgar Jégut, « Tolstoy et la Question sexuelle », *La Revue blanche*, tome XXVII, Genève, Slatkine reprints, 1968 [janv. 1902], p. 24.
[1102] [La Rédaction], « Enquête sur l'amour libre », *L'Ennemi du peuple*, numéro 5, 1^er^-15 oct. 1903.

des figures de proue du mouvement libertaire au XIX^e siècle[1103]. Ces enquêtes offrent des représentations alternatives de la conjugalité qui s'accompagnent d'un discours critique sur la place subalterne des femmes en société. Les quelques femmes qui y participent défendent avec fermeté des idées d'égalité, bien qu'elles reconduisent parfois une vision traditionnelle des rapports sociaux de sexe en insistant sur la vocation maternelle des femmes. Les femmes de lettres qui poussent plus loin la réflexion féministe sont celles qui pensent la problématique de la conjugalité au prisme de l'émancipation féminine dans le cadre de l'« Enquête sur l'amour libre » diffusée dans *L'Ennemi du peuple*.

La publication de ces enquêtes s'inscrit au cœur des débats sur le mariage qui font rage à la fin du XIX^e siècle en France. Aux dires de *La Plume*, le mariage en France est un enjeu de « haute et presque tragique actualité[1104] » tant au niveau des problèmes de société que des malheurs individuels qu'il engendre. Au XIX^e siècle, le mariage correspond à un pilier économique, politique et moral de la société bourgeoise. Sous la Troisième République, il constitue un thème central de la lutte féministe. Des revendications liées à l'indépendance économique et juridique des femmes[1105], plusieurs féministes en viennent à réclamer une réforme globale des mœurs qui doit leur permettre d'accéder de manière équitable à l'amour et à la sexualité dans le couple[1106]. Dans *Écrire le mariage en France au XIX^e siècle*, Stéphane Gougelmann et Anne Verjus décrivent le XIX^e siècle comme une période qui, « si elle correspond à un renforcement et une restructuration du régime matrimonial, voit apparaître aussi sa

[1103] Selon Jean Maitron, Tolstoï est « le principal représentant de l'anarchisme chrétien à l'étranger. » Jean Maitron, *Le Mouvement anarchiste en France. De 1914 à nos jours*, tome 2, Paris, Librairie François Maspero, coll. « Bibliothèque socialiste », 1975, p. 183. L'écrivain et philosophe russe constitue en effet une référence incontournable chez les anarchistes français qui auraient néanmoins exprimé certaines réserves vis-à-vis de sa pensée.
[1104] [La Rédaction], « Enquête sur le mariage », *loc. cit.*, p. 235.
[1105] Le divorce, rétabli par la loi Naquet en 1884, n'est autorisé qu'en cas de fautes graves.
[1106] C'est notamment le cas des féministes aux convictions néomalthusiennes. Voir Laurence Klejman et Florence Rochefort, *L'Égalité en marche : le féminisme sous la Troisième République*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, coll. « Des femmes », 1989, pp. 326-337.

contestation grandissante[1107]. » La remise en cause de l'institution du mariage s'exprime non seulement au sein des milieux féministes, mais également dans la littérature. Selon Stéphane Gougelmann et Anne Verjus, elle donne forme à une littérature de contestation qui aurait pour spécificité de « penser les échecs du mariage et prévoir son évolution ou son dépassement[1108]. »

Cette littérature de contestation, qui « se cristallise en différents genres (essais, articles, romans, pièces de théâtre)[1109] », est en partie développée par les anarchistes qui préfèrent les unions libres au mariage, considéré comme une institution bourgeoise et capitaliste. Dans l'ouvrage mentionné ci-haut, Sarah Al-Matary consacre un article aux débats sur les unions alternatives qui émergent dans *l'anarchie*, journal dans lequel les militants réfléchissent au potentiel révolutionnaire des pratiques individuelles[1110]. De nombreux écrivains associés, de près ou de loin, à l'anarchisme remettent en question le mariage à partir d'un point de vue libertaire. Ce sont notamment les frères Paul et Victor Margueritte, qui font paraître deux romans dans lesquels ils mettent en scène des héroïnes émancipées de l'idéologie conjugale. Ces romans, intitulés *Femmes nouvelles* (1899) et *Les Deux vies* (1902), introduisent dans la fiction les idées proféministes qu'ils défendent dans la brochure *Mariage, divorce, union libre* publiée en 1906. Les propositions qu'ils énoncent trouvent toutefois leur équivalent réactionnaire chez un écrivain comme Paul Bourget. En 1904, Bourget fait paraître le roman à thèse *Un divorce* dans lequel il fait l'éloge des liens traditionnels du mariage. La contestation du mariage suscite son lot de réactions antiféministes dans la littérature qui joue un rôle central dans la redéfinition des rapports sociaux de sexe. À la fin du siècle, nombreux sont les hommes qui craignent d'assister, sinon à l'effondrement de

---

[1107] Stéphane Gougelmann et Anne Verjus (dir.), *Écrire le mariage au XIX^e siècle*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, coll. « Des deux sexes et autres », 2016, p. 17.
[1108] *Idem*.
[1109] *Idem*.
[1110] Sarah Al-Matary, « La liberté sexuelle entrave-t-elle la lutte sociale ? Débats autour des unions alternatives dans l'hebdomadaire *L'anarchie* (1905-1914) », dans Stéphane Gougelmann et Anne Verjus (dir.), *Écrire le mariage en France au XIX^e siècle*, *op. cit.*, pp. 425-438.

la masculinité, du moins à la faillite d'une institution sacrée qui risque d'entraîner une forme de déchéance sociale[1111].

Dans la presse anarchiste, une importante propagande se développe à propos des questions qui concernent la conjugalité. Cette propagande atteint son apogée au tournant du siècle avec les néomalthusiens qui promeuvent la limitation des naissances et les anarchistes individualistes, fervents défenseurs de l'amour libre. Leurs propositions théoriques s'accompagnent d'une praxis militante, les premiers rendant disponibles des moyens de contraception destinés à restreindre la reproduction[1112] tandis que les seconds pratiquent les relations plurales[1113]. Si la question de la conjugalité est autant abordée par des hommes que par des femmes, ces dernières s'intéressent aux différents avatars du couple – mariage, union libre, amour libre, polyamour – en insistant sur la manière dont les relations alternatives peuvent accroître la liberté des femmes. Henriette Hoogeveen[1114] et Laurentine Sauvraz[1115] appréhendent la transformation des rapports amoureux comme une stratégie révolutionnaire qui sert autant l'émancipation collective que la cause spécifique des femmes. Cette prise de parole donne naissance à une critique plus ou moins implicite des inégalités de genre ayant cours au sein des milieux anarchistes. Les femmes sont peu nombreuses à collaborer aux enquêtes sociales qui portent sur les rapports amoureux. Seules la

---

[1111] Voir Annelise Maugue, *L'Identité masculine en crise au tournant du siècle*, *op. cit*., pp. 103-171.

[1112] C'est le cas notamment de Laurentine Sauvraz qui tient une librairie néomalthusienne avec son compagnon Louis Matha dans laquelle ils distribuent des produits contraceptifs. Voir Guillaume Davranche, « Notice Sauvraz, Laurentine, Pierrette, dite Louise Sorel, dite Louise Silvette », *Dictionnaire des anarchistes*, *loc. cit.*

[1113] C'est le cas, entre autres, de Sophie Zaïkowska et de Georges Butaud, partenaires vivant selon les principes de l'amour plural.

[1114] Voir Henriette Hoogeveen, « L'amour », *La Tribune internationale*, numéro 3, 11 déc. 1904 ; Henriette Hoogeveen, « L'injustice n'est pas. L'amour », *La Tribune internationale*, numéro 7, 17 janv. 1905. Dans le premier article, elle évoque également la parution récente d'un article intitulé « Amour ! Amitiés ! ».

[1115] Voir Lamentine Souvray, « Aux femmes », *Le Libertaire*, numéro 11, 25 janv.-1er fév. 1896 ; Laurentine Sauvray, « Les femmes anarchistes des unions », *Le Libertaire*, numéro 12, 1er-8 fév. 1896 ; Laurentine Souvraz, « Amoureux, vivez ! », *Le Libertaire*, numéro 26, 9-15 mai 1896 ; Laurentine Souvraz, « À la recherche du bonheur », *Le Libertaire*, numéro 72, 25-31 mar. 1897.

romancière Jane de La Vaudère et la journaliste féministe Camille Pert figurent dans l'« Enquête sur le mariage » lancée par *La Plume*. *La Revue blanche* n'accorde la parole qu'à quatre femmes, soit Lucie Delarue-Mardrus, Judith Gautier, Emilia Pardo Bazan et Clémence Royer, dans le cadre de l'enquête qu'elle conduit sur Tolstoï. Toutes ces femmes ont en commun de détenir un degré élevé de notoriété grâce auquel elles peuvent faire entendre leur voix en tant qu'intellectuelles. Trois femmes figurent parmi les répondants de l'« Enquête sur l'amour libre » parue dans *L'Ennemi du peuple* : Alexandra Myrial, pseudonyme de jeunesse d'Alexandra David-Néel, Louise Réville, ainsi qu'une certaine Hermiette. La faible participation des femmes aux enquêtes témoigne de leur accès différencié au statut d'intellectuelles dans la presse anarchiste. Ce phénomène est d'autant plus paradoxal qu'il donne la parole à des hommes qui, presque inévitablement, en viennent à traiter de la condition sociale des femmes.

En 1901, *La Plume* interroge différentes personnalités engagées dans la vie politique, littéraire ou culturelle, sur trois aspects qui concernent l'institution du mariage :

> 1- Leur opinion sur le mariage tel qu'il est pratiqué en France à l'heure actuelle. 2- Quelles sont les réformes qui leur semblent les plus urgentes et les plus facilement réalisables. 3- Si le mariage, c'est-à-dire l'union légalisée de l'homme et de la femme, est indispensable au bon fonctionnement d'une société; et, par voie de conséquence, si l'on peut prévoir ou si l'on doit souhaiter l'avènement de l'union libre, c'est-à-dire de l'union n'ayant d'autre règle que l'accord de deux volontés et ne demandant aucune consécration à la loi[1116].

Parmi les signataires les plus notoires figurent des militants anarchistes, tels Jean Grave et Urbain Gohier, et des littérateurs sympathisants comme les romanciers Paul et Victor

[1116] [La Rédaction], « Enquête sur le mariage », *loc. cit.*, p. 235.

Margueritte. Or la revue n'accorde la parole à aucune femme ayant été engagée dans les réseaux politiques et culturels de l'anarchisme. Même Louise Michel, une des deux seules femmes à avoir contribué à l'« Enquête sur la Commune » diffusée dans *La Revue blanche* en 1897, ne figure pas dans la liste des répondants. En ce sens, nous pouvons dire que la revue encourage la configuration d'un savoir anarchiste autour du mariage qui marginalise le point de vue des femmes. Les seules femmes qui participent à l'enquête sont Jane de La Vaudère, pseudonyme de Jeanne Scrive, et Camille Pert, nom de plume de Louise-Hortense Grille, deux auteures prolifiques de la fin du siècle ayant été récemment redécouvertes[1117]. La première signe plus d'une trentaine de romans, entre 1889 et 1908, qui paraissent chez de grands éditeurs comme Flammarion et Ollendorff[1118]. Jane de La Vaudère est une écrivaine naturaliste dont plusieurs romans sont tirés à plus de sept mille exemplaires, en plus d'être traduits en langues étrangères[1119]. Elle bénéficie toutefois d'une meilleure reconnaissance en tant que poète, ses romans souffrant généralement d'une mauvaise réception critique en raison des thématiques choquantes, notamment la violence et l'érotisme, qu'ils mettent en œuvre. Camille Pert fait paraître près d'une trentaine de romans qui portent sur des thématiques liées à la conjugalité. Elle est également une féministe active qui publie, en 1910, un essai sur *Le Travail de la femme* dans lequel elle aborde notamment les difficultés financières des femmes journalistes[1120].

[1117] Plusieurs travaux ont été consacrés, depuis quelques années, aux écrits de Jane de La Vaudère et de Camille Pert. Pour la première, voir notamment Geneviève De Viveiros, *Jane de La Vaudère (1857-1908) : une femme de lettres fin-de-siècle*, mémoire de maîtrise déposé à l'Université de Toronto, 2003 ; Sharon Larson, « The Feminine Copy: Travel and Textual Reproduction in Jane de La Vaudère's *Les Demi-sexes* », *Women in French Studies*, vol. 7, 2018, pp. 225-240. Pour la seconde, voir notamment Nicolas White, *French Divorce Fiction from the Revolution to the First War*, London, Routledge, coll. « Legenda », 2013 ; Rachel Mesch, « Husbands, Wives and Doctors : Marriage and Medicine in Rachilde, Jane de La Vaudère and Camille Pert », *Dix-Neuf. Journal of the Society of Dix-Neuviémistes*, vol. 11, 2008, pp. 90-104.

[1118] Geneviève De Viveiros, « Jane de La Vaudère ou l'éclectisme littéraire », dans Patrick Bergeron (dir.), *Passées sous silence. Onze femmes écrivains à relire*, *op. cit.*, p. 173.

[1119] *Ibid.*, p. 174.

[1120] Information tirée de Juliette M. Rogers, *Career Stories: Belle Époque Novels of Professional Development*, Pennsylvania, Pennsylvania State University Press, 2007, pp. 20-21.

Jane de La Vaudère et Camille Pert mènent des carrières littéraires qui ont peu à voir avec l'anarchisme, si ce n'est deux textes de fiction respectivement intitulés *L'Anarchiste* et *En anarchie*. Le premier, publié en 1893, consiste en une nouvelle qui met en scène le personnage de Jacques, un anarchiste accusé d'avoir commis des attentats terroristes. Comme le souligne Caroline Granier, le personnage est présenté d'une manière qui tend à pathologiser la figure de l'anarchiste[1121] et, par le fait même, à véhiculer des clichés sur la dimension terroriste du mouvement. L'auteure manifeste toutefois une certaine aisance vis-à-vis des théories anarchistes, résumant des passages d'ouvrages d'Élisée Reclus et de Pierre Kropotkine qu'elle semble avoir déjà lus. Le texte de Camille Pert se présente quant à lui comme un roman, publié en 1904, dont l'intrigue tourne autour du personnage de Ruth, une femme divorcée, qui s'éprend d'un jeune anarchiste. Caroline Granier souligne les « louables efforts [de l'auteure] pour appréhender la question du terrorisme[1122] », se désolant toutefois du fait que les motifs politiques qui pourraient expliquer les attentats sont évacués au profit d'une intrigue sentimentale. Bien que les textes de Jane de La Vaudère et de Camille Pert reconduisent certains clichés sur l'anarchisme, ils véhiculent tous deux un propos engagé sur la condition sociale des femmes qui traduit leurs idées progressistes au sujet de la conjugalité. C'est d'ailleurs leur critique féministe de la conjugalité qui les rapproche de la vision libertaire de l'amour véhiculée dans le cadre de l'« Enquête sur le mariage ». Or nous pouvons nous interroger sur la manière dont les auteures expriment leur vision critique de l'amour lorsqu'elles revêtent le statut de l'intellectuelle plutôt que celui de la romancière.

[1121] Cette idée est empruntée à Caroline Granier dans « La représentation du terroriste anarchiste dans quelques romans français de la fin du XIX[e] siècle », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, numéros 96-97, 2005. Récupéré de : http://journals.openedition.org/chrhc/952.

[1122] *Idem*.

Dans sa réponse, Jane de La Vaudère s'oppose au mariage qu'elle considère comme « une spéculation, un honteux marchandage devant notaire et maire[1123] ». Elle avance qu'il devrait disparaître pour laisser place à l'union libre, définie comme une « union de tendresse[1124] » libérée de la dot. L'auteure dénonce les tares du mariage en associant les nuits de noces à une forme de « viol légal[1125] » exercé à l'encontre des femmes. L'auteure s'attaque à l'institution française du mariage en convoquant les rites sexuels propres à des sociétés étrangères : « En Algérie, on expose, le soir des noces, les draps de la jeune épouse; dans certaines parties des Indes, on la mène, en grande pompe, au "dieu de pierre" qui la possède devant les parents et les amis rassemblés[1126]. » Cette description repose sur les modes de représentation typiques de la littérature naturaliste, dont la « description des lieux et des détails vestimentaires[1127] » qui met en place une « esthétique du regard[1128] » ayant pour effet de rapprocher le lecteur du réel. Mais elle exploite surtout l'exotisme, motif récurrent de la littérature fin de siècle qui, pour reprendre les mots de Geneviève De Viveiros, « traduit un malaise identitaire collectif[1129] ». Cette dernière souligne en effet comment la littérature exotique repose sur un « jeu de miroir[1130] » qui permet aux écrivains de réfléchir à leur propre société en convoquant un imaginaire de l'ailleurs. Le recours à de telles descriptions occupe ici la même fonction puisqu'elles servent à montrer comment l'institution française du mariage est fondée sur des célébrations qui seraient aussi barbares que celles pratiquées en Algérie : « Nous ne sommes point aussi *précis*, mais ce défilé à l'église, cette exhibition singulière de la jeune ou vieille fille, parée de blanc et coiffée de fleurs d'oranger me semble étrangement barbare [1131] . » En

[1123] Jane de La Vaudère, « [Réponse à l'Enquête sur le mariage] », *La Plume*, numéro 291, 1er juin 1901, p. 403.
[1124] *Idem*.
[1125] *Idem*.
[1126] *Idem*.
[1127] Geneviève De Viveiros, « Jane de La Vaudère ou l'éclectisme littéraire », dans Patrick Bergeron (dir.), *Passées sous silence. Onze femmes écrivains à relire*, *op. cit.*, p. 176.
[1128] *Idem*.
[1129] *Ibid*., pp. 177-178.
[1130] *Ibid*., p. 178.
[1131] Jane de La Vaudère, « [Réponse à l'Enquête sur le mariage] », *loc. cit,* p. 403.

mobilisant la figure de l'Autre, elle s'attaque en vérité aux rituels du mariage tels qu'ils sont pratiqués en France. En ce sens, sa critique rejoint celle de certains écrivains du début du XIX[e] siècle comme Stendhal qui, dans *De l'Amour*, critique les mœurs françaises en s'intéressant aux rites amoureux d'autres pays comme l'Italie et l'Espagne[1132].

Cette logique de dénonciation s'articule au schéma de représentation qui caractérise ses romans naturalistes, où l'exotisme lui sert de moyen pour non seulement « garantir la validité du sujet exposé, et par là même sa véracité, mais également [a]ssurer et [d]évoiler au grand jour les travers et les vices de la société[1133]. Si elle recourt aux mêmes stratégies littéraires qu'elle emploie dans ses romans, c'est bien pour dépeindre la dégénérescence d'une société basée sur l'humiliation, tantôt économique, tantôt sexuelle, des femmes : « Aujourd'hui, un homme prend une maîtresse qui lui plaît et l'entretient; plus tard, il prend une femme qui lui déplaît et se fait entretenir par elle. Ce qui serait déshonorant avant la petite comédie nuptiale, devient tout naturel après. Pourquoi ?... Mystère !... » Là encore, nous rencontrons les idées féministes que l'auteure développe dans la fiction autour des enjeux de sexualité et de conjugalité[1134]. La critique du mariage prend la forme d'une attaque contre une idéologie conjugale qui soumet les femmes au pouvoir des hommes. Dans le cadre de cette enquête, Jane de La Vaudère campe la posture d'une écrivaine qui cherche à dénoncer l'oppression des femmes en récupérant les procédés littéraires qu'elle mobilise dans la fiction. Ainsi, les nombreux points d'exclamation, d'interrogation et de suspension accordent une dimension expressive au texte qui contraste avec le ton neutre adopté par les autres répondants.

[1132] Stendhal, *De l'Amour*, Paris, Librairie universelle, 1822. Voir notamment le Livre II.
[1133] Geneviève De Viveiros, « Jane de La Vaudère ou l'éclectisme littéraire », dans Patrick Bergeron (dir.), *Passées sous silence. Onze femmes écrivains à relire*, *op. cit.*, p. 178.
[1134] Sur l'apport des romancières aux débats sur la sexualité, voir Peter Cryle et Christopher E. Forth, *Sexuality at Fin de Siècle: The Making of a "Central problem"*, Newark, University of Delaware Press, 2008.

Chez Jane de La Vaudère, l'intellectuelle se confond avec l'écrivaine qui mobilise des procédés littéraires susceptibles de véhiculer un message féministe. C'est précisément à cet exercice littéraire que Camille Pert refuse de se soumettre en répondant à l'enquête : « Les questions que pose *La Plume* sont tellement graves que je ne me sens pas la force de les résoudre dans les quelques lignes accordées généralement à ce jeu d'esprit de demandes et de réponses[1135]. » Camille Pert accorde d'entrée de jeu une faible valeur à cette enquête qu'elle décrit comme une série d'échanges superficiels s'écartant d'une véritable réflexion. Celle qui affiche pourtant ouvertement une posture féministe se contente de souligner, en deux phrases, que l'union de l'homme et de la femme doit reposer sur une communion « de sentiments de bonté, d'affection, de dévouement et de probité qui leur font défaut trop souvent[1136]. » Le discrédit qu'elle jette sur le genre de l'enquête laisse entendre que la revue ne constitue pas un espace de parole adéquat pour une intellectuelle qui souhaite traiter avec sérieux des enjeux liés à la condition des femmes.

En 1902, *La Revue blanche* publie une enquête sur « Tolstoy et la Question sexuelle », à laquelle participent douze personnalités issues d'horizons politiques divers. Si l'on peut s'étonner de retrouver la signature de Georges Eekhoud, écrivain libertaire belge, aux côtés de celles du théologien Albert Réville et du sociologue Max Nordau, le sujet de l'enquête justifie un tel rapprochement en raison de sa triple dimension philosophique, religieuse et politique. La revue demande aux participants de donner leur avis sur une brochure récente de Tolstoï, intitulée *La Question sexuelle*, dans laquelle l'écrivain russe récuse le mariage et prône un idéal de chasteté. Il y affirmerait, selon un passage transcrit dans la revue, que le mariage et la sexualité sont contraires aux véritables fondements de la religion chrétienne. Il ferait porter au sexe féminin le fardeau de la déchéance morale en avançant que « *la laideur et l'insanité de*

[1135] Mme Camille Pert, « [Réponse à l'Enquête sur le mariage] », *loc. cit.*, p. 404.
[1136] *Idem*.

notre vie viennent du pouvoir qu'ont les femmes[1137] ». Cette logique le conduirait à énoncer un discours dans lequel nous pouvons lire une prise de position nettement antiféministe : « *ce n'est pas à la femme d'élever des revendications contre l'homme, mais à l'homme de s'émanciper de la femme*[1138]. » Parmi la liste des collaborateurs figurent quatre femmes, soit Lucie Delarue-Mardrus, Judith Gautier, Emilia Pardo Bazan et Clémence Royer. Ces femmes possèdent un capital symbolique élevé – les trois premières en tant que poètes ou écrivaines et la dernière en tant que scientifique et philosophe –, qui justifie leur présence dans le cadre d'une telle enquête.

Les réponses qu'elles donnent à la revue nous informent sur la manière dont elles endossent le rôle d'intellectuelles. Lucie Delarue-Mardrus et Judith Gautier interviennent de manière assez brève pour s'opposer aux thèses de Tolstoï. La première semble irritée par les questions qui lui ont été posées : « Nous avouons ne pas comprendre le "haut intérêt" qu'il y a à recueillir les "idées autorisées" concernant le dernier ultimatum de Tolstoy[1139]. » Le recours aux guillemets traduit le ton ironique de l'auteure qui semble agacée par les termes ayant été employés par la revue pour justifier la pertinence de l'enquête. S'il est difficile de retracer l'origine de ces termes, qui n'apparaissent pas dans le texte liminaire de l'enquête, nous remarquons toutefois qu'ils permettent à l'auteure de remettre en question le statut d'autorité accordé à l'écrivain russe. Le discours rapporté constitue en effet une manière d'exprimer une distance critique vis-à-vis de la visibilité qui lui est donnée dans la revue. Cette idée se retrouve également chez l'écrivaine espagnole Emilia Pardo Bazan qui, après avoir démenti les arguments sexistes de Tolstoï, en vient à remettre en question l'intérêt même qu'on lui porte : « Et, ma foi, s'il n'était pas un tel artiste, ferions-nous seulement attention à ses idées[1140] ? » Ici, c'est le statut d'intellectuel et non celui d'écrivain qui

[1137] Dan Léon et Edgar Jégut, « Tolstoy et la Question sexuelle », *loc. cit.*, p. 369.
[1138] *Idem*.
[1139] Lucie Delarue-Mardrus, « [Réponse à l'enquête sur Tolstoy et la Question sexuelle] », *loc. cit.*, p. 371.
[1140] Emilia Pardo Bazan, « [Réponse à l'enquête sur Tolstoy et la Question sexuelle] », *loc. cit.*, p. 375.

semble être retiré à Tolstoï. Ces deux exemples témoignent du recul que les auteures manifestent vis-à-vis de l'enquête à laquelle elles participent. En remettant en cause la pertinence de s'intéresser aux idées de Tolstoï, les interventions de Lucie Delarue-Mardrus et Emilia Pardo Bazan nous invitent à interroger l'accès différencié des hommes et des femmes au statut d'intellectuels.

Le processus qui mène à la légitimité intellectuelle semble apparemment différent pour les hommes et pour les femmes, ainsi que le démontre une étude comparative des réponses de Clémence Royer et d'Émile Zola publiées dans le cadre de l'enquête. L'enquête est publiée en 1902[1141], peu après le décès de Clémence Royer et quelques mois avant celui d'Émile Zola, qui s'éteint de manière subite au mois de septembre suivant. Un tel contexte permet à la revue d'interroger publiquement l'héritage scientifique et philosophique de Clémence Royer. Les réponses de Royer et de Zola sont les seules à être présentées sous la forme d'un entretien privé reconstitué par les responsables de l'enquête, Dan Léon et Edgar Jégut. Elles sont publiées l'une à la suite de l'autre à la fin l'enquête, l'ordre de présentation ayant pour effet d'accentuer le rapport de comparaison qui s'établit entre elles. La revue esquisse des représentations genrées de Clémence Royer et d'Émile Zola, qui tendent à leur accorder un statut intellectuel différent. Ces représentations, qui s'expriment autant sur le plan de la transcription de leur discours que sur celui des descriptions proposées, nous éclairent sur la manière dont ils sont perçus avec crédibilité, ou non, par la revue.

Clémence Royer et Émile Zola entretiennent tous deux des liens complexes avec l'anarchisme, que nous tenterons de présenter avec toutes les nuances possibles. La première est l'une des rares femmes qui, comme Alexandra David-Néel, signent des articles de nature scientifique, anthropologique et philosophique dans la presse

[1141] La version consultée de la revue n'indique pas la date de publication exacte de l'enquête qui figure dans le premier tome de l'année 1902. Mais nous comprenons que Clémence Royer est déjà décédée au moment où elle paraît en raison d'une mention publiée au-dessus de sa réponse.

anarchiste. Elle collabore notamment à *L'Humanité nouvelle*, revue dans laquelle elle signe les articles « La liberté de conscience » et « La question religieuse » en 1897. Augustin Hamon, directeur de la revue *L'Humanité nouvelle*, la considère ouvertement comme une alliée du mouvement. Il la cite, non sans admiration, dans le cadre de l'« Enquête sur la guerre et le militarisme » en raison des positions antimilitaristes qu'elle défend. Libre-penseuse, Clémence Royer défend des idées républicaines qui la rapprochent des anarchistes bien qu'elle prône un discours à la fois libéral et autoritaire[1142]. La philosophe pense la liberté des individus à partir d'un cadre qui reconnaît une certaine autorité à l'État. Au nom d'un discours philosophique qui repose sur des postulats scientifiques, elle soutient que la démocratie doit « respecte[r] la loi naturelle des inégalités[1143]. » Ces postulats scientifiques lui viennent des théories évolutionnistes de Charles Darwin, qu'elle a elle-même popularisées en offrant la première traduction française de *L'Origine des espèces* en 1862. Le rapport de Clémence Royer au darwinisme est complexe puisqu'elle n'hésite pas à remettre en question certaines thèses avancées par le naturaliste, notamment celles qui concernent les inégalités sexuelles. Elle reprend les arguments scientifiques de Darwin pour fonder sa propre vision philosophique selon laquelle les inégalités sociales découleraient des inégalités naturelles[1144]. Mais elle adopte également une certaine distance critique par rapport à cette grille d'analyse anthropologique qui sera appelée plus tard le darwinisme social, en montrant comment les individus peuvent toujours intervenir sur le cours de l'histoire[1145].

Selon Geneviève Fraisse, la position de Clémence Royer ne peut être réduite à une forme de darwinisme social, car elle postule que les inégalités peuvent être

[1142] Geneviève Fraisse, *Clémence Royer. Philosophe et femme de sciences*, Paris, La Découverte, coll. « [Re]découverte », 2002 [1984], p. 60.
[1143] *Ibid*., p. 69.
[1144] *Ibid*., p. 36.
[1145] *Ibid.*, p. 39.

transformées par le biais d'un État qui assumerait un rôle de justicier[1146]. C'est sur ce point que Clémence Royer se rapproche et s'éloigne des anarchistes. D'une part, elle les rejoint dans leur refus d'un darwinisme social qui présente les inégalités sociales comme une fatalité déterminée par les lois de la nature. D'autre part, elle s'écarte de leurs théories en défendant le rôle de l'État dans la préservation des libertés individuelles. Clémence Royer est considérée comme « une anomalie[1147] » non seulement parce qu'elle est une femme de science et de philosophie, mais aussi parce qu'elle défend un discours inclassable qui la maintient en marge des milieux intellectuels de son époque[1148]. C'est cette vision d'une intellectuelle marginale et décalée qui apparaît dans l'enquête sur « Tolstoy et la Question sexuelle ». La représentation peu élogieuse de Clémence Royer dans la revue ne relève pas d'une attitude purement misogyne, mais bien d'un refus de lui accorder un statut de philosophe et d'intellectuelle. Ce refus est lié à l'interprétation que l'on se fait de sa pensée, réduite à son héritage darwinien. L'intervention de Clémence Royer semble ainsi servir de figure repoussoir pour valoriser un autre modèle d'intellectuel engagé – celui d'Émile Zola, écrivain naturaliste influencé par la pensée socialiste[1149].

Figure exemplaire de l'intellectuel français et maître à penser du naturalisme, Émile Zola entretient des liens complexes avec l'anarchisme qui évoluent au fil du temps. Au début de la décennie 1890, il est surtout connu pour la querelle qui oppose *La Révolte* à la Société des Gens de Lettres. En tant que président de la société, Zola oblige Jean Grave à payer des frais élevés pour des œuvres reproduites librement dans les suppléments littéraires du journal. Ces œuvres auraient été reproduites sans égard aux droits d'auteurs en raison de la situation précaire du journal ainsi que de sa

[1146] *Ibid*., p. 60.
[1147] *Ibid*., p. 33.
[1148] Elle reste toutefois une importante référence au sein du mouvement féministe. Voir Christine Bard et Corinne Bouchoux, « Clémence Royer » dans Christine Bard et Sylvie Chaperon (dir.), *Dictionnaire des féministes. France : XVIII^e^-XIX^e^ siècle*, *op. cit.*, p. 1280.
[1149] Sur les influences politiques d'Émile Zola, voir Michel Girard, « Positions politiques d'Émile Zola jusqu'à l'affaire Dreyfus », *Revue française de science politique*, numéro 3, 1955, pp. 503-528.

contestation radicale de la notion de propriété privée[1150]. Quelques années plus tard, Zola affiche néanmoins sa solidarité envers le mouvement en mettant sa renommée au service de la libération d'anarchistes emprisonnés[1151]. Zola devient dès lors, aux yeux de plusieurs anarchistes, un « sympathisant indépendant, un compagnon de route, une puissance, en tout cas, avec laquelle il faut compter[1152] ». Un mois après sa mort, il fait d'ailleurs l'objet d'une enquête spéciale dans *La Plume*, qui donne la voix à une cinquantaine de personnalités dont plusieurs écrivains libertaires comme Gustave Kahn et Octave Mirbeau. Zola bénéficie d'une triple légitimité en tant qu'écrivain naturaliste, intellectuel engagé et figure du mouvement anarchiste – trois statuts associés à un imaginaire masculin. Il est considéré comme le maître à penser du naturalisme qui apparaît comme un « mouvement littéraire masculin[1153] » réfractaire à l'écriture des femmes. L'anarchisme est lui aussi un mouvement qui érige un archétype du militant basé sur « la virilité la plus conventionnelle[1154] ». L'écrivain récolte l'admiration de plusieurs anarchistes lorsqu'il publie son célèbre « J'accuse » en 1898, le directeur du *Libertaire*, Sébastien Faure, lui envoyant notamment une lettre dans laquelle il souligne sa « pensée mâle et fière[1155] ».

À titre d'intellectuels, Clémence Royer et Émile Zola ne bénéficient pas du même niveau de reconnaissance. Une étude comparée de l'entretien qu'ils accordent à *La Revue blanche*, dans le cadre de l'enquête qu'elle conduit sur Tolstoï, illustre le traitement différencié de leur parole. La réponse de Clémence Royer s'ouvre sur une courte note qui vise à informer le lecteur de sa mort récente. Elle est suivie d'une lettre de Clémence Royer qui convoque les chargés de l'enquête à un entretien privé,

---

[1150] Voir Vittorio Frigerio, *Émile Zola au pays de l'Anarchie*, Grenoble, Ellug, coll. « Archives critiques », 2006, p. 14.
[1151] *Ibid*., pp. 30-31.
[1152] *Ibid.*, p. 45.
[1153] Geneviève De Viveiros, « Jane de La Vaudère ou l'éclectisme littéraire », dans Patrick Bergeron (dir.), *Passées sous silence. Onze femmes écrivains à relire*, *op. cit.*, p. 183.
[1154] Francis Dupuis-Déri, « Hommes anarchistes face au féminisme. Pistes de réflexion au sujet de la politique, de l'amour et de la sexualité », *Réfractions*, numéro 24, printemps 2010, p. 113.
[1155] Cité dans Vittorio Frigerio, *Émile Zola au pays de l'Anarchie*, *op. cit.*, p. 21.

affirmant ne pouvoir « résumer d'un mot [s]on opinion personnelle sur Tolstoy[1156] ». L'un des enquêteurs de la revue, dont l'identité n'est pas précisée, se rend à son domicile, situé au 55 boulevard Bineau à Neuilly, qu'il décrit ainsi : « une longue grille, un grand jardin à pelouse, un immeuble rectiligne, avec des tentatives de porches qui en accentuent la froide laideur; tout cela plat, blême triste, mais moderne, mais hygiénique ! mais scientifique[1157] !... » Cette description des lieux sert de métaphore pour décrire Clémence Royer, considérée comme une femme habitée par une austérité qui recèlerait néanmoins certains charmes : « Elle parlait d'une voix sèche, et pourtant sympathique à la longue; le geste était brusque et court, assez fidèle traducteur, me sembla-t-il, de son état intellectuel[1158]. » L'ensemble du texte porte précisément sur l'état intellectuel, voire la condition mentale, dans lesquels se trouve Clémence Royer au moment de l'entretien plutôt que sur les idées qu'elle mobilise pour démonter les arguments de Tolstoï. Son interlocuteur insiste sur la faconde de la scientifique qui s'éloignerait constamment du sujet central de la discussion : « Mais, au réel, combien étrangères à la question précise que nous posions, toutes ces discussions d'opinions qui, d'Aristote à Renouvier, m'amenèrent à ne voir rester debout que les philosophies de Darwin, de Haeckel et de Mme Clémence Royer[1159]. » Clémence Royer se perdrait dans des considérations philosophiques qui ne serviraient qu'à étayer ses convictions personnelles.

Cet extrait nous donne accès aux véritables enjeux qui sous-tendent la représentation de Clémence Royer. L'intervention de Clémence Royer serait, au fond, peu pertinente puisqu'elle ne ferait que reproduire de vieux débats philosophiques. Nous pouvons lire ici un cliché de genre bien ancré au XIX^{e} siècle, qui présente les femmes comme les dépositaires d'une forme de « rationalité seconde[1160] ». Les femmes

[1156] Clémence Royer, « [Réponse à l'enquête sur Tolstoy et la Question sexuelle] », *loc. cit.*, p. 380.
[1157] *Idem*.
[1158] *Idem*.
[1159] *Idem*.
[1160] Michèle Le Dœuff, *Le Sexe du savoir*, Paris, Aubier, coll. « Alto », 1988, p. 56.

peuvent acquérir une certaine légitimité intellectuelle, à condition de s'approprier un savoir préexistant qui aurait été élaboré par des hommes. Cette réalité est particulièrement vraie pour Clémence Royer, qui n'aurait cessé, sa vie durant, de chercher à faire reconnaître sa valeur sans « toujours [être] comparée [aux] hommes à son détriment[1161]. » Mais nous pouvons également voir que c'est l'héritage darwinien de la philosophe qui semble déranger celui qui l'interroge. À un seul moment dans le texte, le propos qu'elle énonce est rapporté sur le mode du discours direct. Or ce propos met en lumière ses positions darwiniennes : « Mécaniquement, l'être humain est un engin de reproduction. La nature ne tient pas compte des individus, elle ne s'occupe que de son expansion continue dans le temps et dans l'espace[1162]. » Pourquoi avoir retenu ce moment précis de l'entretien qui tend à réduire la complexité de sa pensée à son héritage darwinien ? Pourquoi ne pas avoir accordé d'importance aux références philosophiques qu'elle convoque pour contester les arguments de Tolstoï, dont elle dénonce ouvertement le « mysticisme nuageux et enfantin[1163] » ? Dans ce refus de lui reconnaître une crédibilité intellectuelle, nous pouvons lire une volonté d'enfermer sa pensée dans la doctrine du darwinisme social, théorie nettement critiquée par les anarchistes de son temps[1164].

Cet entretien présente une Clémence Royer qui ne parviendrait pas à exprimer une « opinion entière, raisonnée, établie[1165]… » sur les idées antiféministes énoncées par Tolstoï. À aucun moment, elle n'intervient directement au sujet de l'idéal de chasteté sur la base duquel il stigmatise les femmes. Une telle représentation est toutefois curieuse, considérant le fait qu'elle ait développé une réflexion philosophique assez poussée sur les inégalités sexuelles. Clémence Royer fait la promotion d'une

[1161] Aline Demars, *Clémence Royer l'intrépide. La plus savante des savants*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 211.
[1162] Clémence Royer, « [Réponse à l'enquête sur Tolstoy et la Question sexuelle] », *loc. cit.*, p. 380.
[1163] *Idem*.
[1164] Sur les rapports entre anarchisme et darwinisme social, se reporter à la section sur Marie Krysinska présentée dans le chapitre 3.
[1165] *Ibid.*, p. 381.

« égalité progressive des sexes sur fond de différence analogique[1166] », à travers laquelle elle se positionne à contre-courant de Darwin. Elle considère en effet que les inégalités sexuelles ne sont pas naturelles, mais que c'est plutôt une « infériorité instituée[1167] » qui assure la domination des hommes sur les femmes. On peut en ce sens douter que Clémence Royer se soit autant détournée du propos de l'enquête, elle qui était si préoccupée par la question des inégalités sexuelles. On peut également douter qu'elle ait ramené l'ensemble de ses arguments aux lois naturelles de Darwin, dont elle contestait la mise en application d'un point de vue des rapports sociaux de sexe. La seule autre intervention de Clémence Royer, rapportée sur le mode du discours direct dans l'enquête, concerne une lettre qu'elle promet d'envoyer à son interlocuteur au moment où il décide de quitter les lieux. L'évocation de cette future lettre, qui aurait pour but de permettre à l'auteure de répondre – enfin – aux questions lui ayant été posées, tend à consolider l'image d'un entretien manqué. Or Clémence Royer est décédée au moment où paraît l'enquête, donc elle ne peut valider la transcription de son intervention. À la fin de l'entretien, l'enquêteur admet d'ailleurs que le résumé qu'il en propose ne constitue que des « notes[1168] » basées sur des « impressions[1169] » personnelles. Clémence Royer reste ainsi enfermée dans une représentation subjective, qu'elle n'aura jamais pu elle-même commenter.

Au-dessous de la réponse de Clémence Royer paraît celle d'Émile Zola qui est présenté sous des traits radicalement différents. L'intervention d'Émile Zola commence *in media res*, sans les longues descriptions employées pour décrire l'environnement austère de Clémence Royer. Dès le début de l'entretien, une aura de respect semble entourer l'écrivain : « Émile Zola parle d'abondance, le geste large et brusque à la fois, l'organe parfois perçant : – Le sujet est intéressant, vaste… Je

[1166] Geneviève Fraisse, *La Raison des femmes*, Paris, Plon, coll. « Hors collection », 1992, p. 214.
[1167] Geneviève Fraisse, *Clémence Royer. Philosophe et femme de sciences*, *op. cit.*, p. 43.
[1168] Clémence Royer, « [Réponse à l'enquête sur Tolstoy et la Question sexuelle] », *loc. cit.*, p. 381.
[1169] *Idem*.

n'aurais pu vous écrire… Je suis débordé, et, le soir venu, je lis et je voudrais le calme[1170]. » Le texte met en scène un Émile Zola surchargé par une activité intellectuelle vigoureuse. L'ensemble de l'entretien est ensuite résumé sous la forme d'un long monologue dans lequel l'écrivain mobilise avec aisance les concepts de chasteté, de virginité et de mariage pour s'opposer au mysticisme chrétien de Tolstoï. Comme la plupart des signataires, Zola s'oppose au refus du mariage et à l'idéal de chasteté réclamé par l'écrivain russe. Zola estime que l'union entre les sexes opposés naît d'un désir naturel qui doit être comblé sans pour autant mener à la débauche. Zola valorise une image traditionnelle des rapports sociaux de sexe en soulignant l'importance de la reproduction et de la fonction maternelle des femmes. Au-delà de sa vision conventionnelle des rôles de genre, c'est surtout la manière dont son discours est présenté qui est frappante.

À aucun moment dans le texte, Zola n'est considéré comme un homme déraisonnable en raison de sa prolixité ou de ses présupposés philosophiques. Au contraire, il semble revêtir les traits d'un prophète qui exprime sa pensée avec intelligibilité. En témoigne la typographie employée par son interlocuteur pour rapporter son discours sur le mode direct. Les nombreux points de suspension et d'interrogation accordent un rythme aux paroles de l'écrivain qui met l'accent sur son éloquence naturelle. Contrairement à une Clémence Royer empêtrée dans ses idées, Zola apparaît comme un penseur dont on reconnaît la crédibilité des écrits. Plusieurs passages du roman *Fécondité* sont, à la demande de Zola, reproduits dans l'enquête pour appuyer son propos. L'entretien est donc basé sur une interdiscursivité qui fonde sa légitimité à la fois littéraire et intellectuelle. Les écrits antérieurs de Clémence Royer ne sont quant à eux jamais évoqués, son parcours intellectuel se résumant à une vaine tentative d'explicitation de ses thèses darwiniennes. Zola incarne en ce sens un modèle d'intellectuel qui sait démonter avec doigté chacun des arguments énoncés par Tolstoï,

[1170] Émile Zola, « [Réponse à l'enquête sur Tolstoy et la Question sexuelle] », *loc. cit.*, p. 381.

alors que Clémence Royer reste associée à une forme de darwinisme social qui aplanit la complexité de sa pensée philosophique.

6.1.3. L'amour libre : une pratique masculine ?

En 1903, le journal *L'Ennemi du peuple* lance une enquête au sujet de l'amour libre. Le directeur du journal, Émile Janvion, adresse la question suivante à plusieurs personnalités issues des milieux littéraires, artistiques et militants : « *L'union libre étant presque toujours l'hypocrisie du mariage, que faut-il entendre par cette expression : amour libre*[1171] *?* » Onze répondants prennent la plume pour définir ce qu'ils entendent par amour libre et se positionner vis-à-vis de cette pratique qui est de plus en plus courante dans les milieux libertaires. À cette date, l'amour libre n'est pas encore un sujet brûlant de l'actualité anarchiste. Ce sont les anarchistes individualistes, quelques années plus tard, qui en font un enjeu de première importance dans leurs réflexions politiques[1172]. Les individualistes ont la particularité d'accorder le primat à la liberté individuelle plutôt qu'à la lutte collective[1173], dans la mesure où ils misent sur une forme d'« éducation rationnelle devant faire évoluer les mœurs avec les mentalités[1174]. » La question de la libération sexuelle y occupe dès lors une place de choix, celle-ci étant partie prenante d'une réflexion plus large sur les moyens qui permettent dans l'immédiat d'ébranler les institutions dominantes et de donner forme à des modes de vie alternatifs. L'amour libre constitue chez les anarchistes individualistes une pratique qui incarne le « communisme pratique[1175] » puisqu'elle

---

[1171] [La Rédaction], « Enquête sur l'amour libre », *loc. cit*.
[1172] Anne Steiner, *Les En-dehors. Anarchistes individualistes et illégalistes à la « Belle Époque »*, Paris, L'Échappée, 2008, pp. 43-54.
[1173] Irène Pereira, *Anarchistes*, *op. cit.*, p. 65.
[1174] Sarah Al-Matary, « La liberté sexuelle entrave-t-elle la lutte sociale ? Débats autour des unions alternatives dans l'hebdomadaire *L'anarchie* (1905-1914) », dans Stéphane Gougelmann et Anne Verjus (dir.), *Écrire le mariage en France au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 425.
[1175] Anne Steiner, « Vivre l'anarchie ici et maintenant : milieux libres et colonies libertaires à la Belle Époque », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, numéro 133, 2016. Récupéré de : http://journals.openedition.org/chrhc/5503.

cherche à supprimer, jusque dans le couple, la propriété individuelle au profit d'un véritable esprit de camaraderie. L'amour libre se présente à la fois comme une théorie et une pratique qui fait couler beaucoup d'encre dans *l'anarchie*[1176], hebdomadaire fondé par Anna Mahé et Albert Libertad[1177].

S'il fait l'objet de quelques essais publiés sous forme de livres ou de brochures[1178], l'amour libre entraîne surtout de nombreux débats au sein de la presse anarchiste. L'« Enquête sur l'amour libre », lancée par *L'Ennemi du peuple*, constitue en quelque sorte le prélude des interrogations collectives qui naîtront au sein de la mouvance individualiste. *L'Ennemi du peuple* est l'un des rares endroits où l'on discute collectivement de l'amour libre en dehors des milieux individualistes, le journal étant l'initiative d'un militant anarcho-syndicaliste. Parmi les huit répondants figurent trois femmes de lettres, soit Alexandra Myrial, Louise Réville et une certaine Hermiette dont nous n'avons pu retracer l'identité civile. Les deux premières appartiennent à des classes sociales distinctes. La première bénéficie d'une aisance économique qui lui permet d'effectuer des voyages en solitaire, tandis que la deuxième vit dans des conditions matérielles plutôt difficiles[1179]. Cette situation différenciée influence la manière dont elles appréhendent le concept d'amour libre. Au-delà des enjeux politiques qu'elles abordent, nous souhaitons mettre en lumière les modalités discursives qu'elles empruntent pour répondre à l'enquête. Leur positionnement intellectuel témoigne de l'émergence d'une conscience critique de genre qui

[1176] Sur les débats autour de l'amour libre dans *l'anarchie*, voir Sarah Al-Matary, « La liberté sexuelle entrave-t-elle la lutte sociale ? Débats autour des unions alternatives dans l'hebdomadaire *L'anarchie* (1905-1914) », dans Stéphane Gougelmann et Anne Verjus (dir.), *Écrire le mariage en France au XIX^e siècle, op. cit.*, pp. 425-438.

[1177] Anna Mahé et Albert Libertad étaient eux-mêmes partisans de l'amour libre. Albert Libertad était le compagnon des sœurs Anna et Armandine Mahé, avec qui il faisait vie commune. Elles ont toutes deux donné naissance à un enfant dont il aurait été le père. Voir Guillaume Davranche, Dominique Petit, Anne Steiner, Michel Chevance, « Notice Mahé, Anna, Rose, Marie », *Dictionnaire des anarchistes*, *loc. cit.*

[1178] Nous pensons notamment aux essais suivants : *Immoralité du mariage* (1898) et *La Femme esclave* (1901) de René Chaughi, *L'Amour libre* (1898) de Charles-Albert et *L'Amour libre* (1907) de Madeleine Vernet.

[1179] Rolf Dupuy, Dominique Petit, « Notice Réville, Louise », *Dictionnaire des anarchistes*, *loc. cit.*

correspond à ce que plusieurs théoriciennes féministes ont appelé, au XX^e siècle, le « standpoint theory[1180] ». Le « standpoint theory » est une notion héritée du marxisme selon laquelle l'identité sociale d'un individu détermine sa vision sociale du monde[1181].

Dans le cadre de l'« Enquête sur l'amour libre », Alexandra Myrial et Louise Réville posent un regard genré sur l'amour libre qui participe à l'émergence d'un « point de vue situé » sur la question. Elles pensent toutes deux l'amour libre à partir de leur position spécifique et recourent à des modalités discursives particulières pour véhiculer leur discours. À travers leur témoignage, nous pouvons retracer l'émergence d'un « nous féminin » qui n'apparaissait pas encore dans les enquêtes publiées dans la presse anarchiste vers la fin du siècle. En donnant à lire les enjeux qui déterminent les pratiques différenciées de l'amour libre chez les hommes et les femmes, elles formulent un « nous féminin » tantôt explicite, tantôt implicite. L'amour libre est une notion polysémique dont la définition varie selon les auteurs et ce, même chez les anarchistes individualistes du XX^e[1182] qui ne s'entendent pas sur les subtilités permettant de distinguer les différents types d'union hétérosexuelle[1183]. Dans *L'Ennemi du peuple*, un consensus semble toutefois émerger au sujet de l'amour libre qui est défini en opposition par rapport au mariage et à l'union libre. Selon Hermiette, l'union libre « diffère du matrimonium actuel par la suppression des formalités légales et religieuses qui en sont la manifestation[1184] ». Elle entraînerait toutefois les mêmes conséquences

[1180] Sandra Harding (dir.), *The Feminist Standpoint Theory Reader. Intellectual & Political Controversies*, New York / Londres, Routledge, 2004.
[1181] Au sein des études féministes, cette définition est particulièrement opérante puisqu'elle permet de repenser les savoirs à partir du point de vue spécifique des femmes et des groupes marginalisés.
[1182] Sarah Al-Matary, « La liberté sexuelle entrave-t-elle la lutte sociale ? Débats autour des unions alternatives dans l'hebdomadaire *L'anarchie* (1905-1914) », dans Stéphane Gougelmann et Anne Verjus (dir.), *Écrire le mariage en France au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 427.
[1183] L'amour libre est alors pensé comme une pratique hétérosexuelle, sans que l'homosexualité ne soit réellement envisagée.
[1184] Hermiette, « [Réponse à l'Enquête sur l'amour libre] », *L'Ennemi du peuple*, numéro 7, 1^er-15 nov. 1903.

que le mariage, celle-ci n'étant qu'un « insidieux dérivatif[1185] » qui en perpétuerait la structure autoritaire.

Si pour certains l'union libre ne constitue qu'une variante édulcorée du mariage en raison du fait qu'il implique un engagement légal, il correspond pour d'autres à une pratique équivalente à celle de l'amour libre. Aux yeux d'un « Proscrit », les termes « union et amour libre sont équivalents[1186] » puisqu'ils reposent tous deux sur « le droit et la possibilité pour les hommes et les femmes de s'unir et de se désunir sexuellement à volonté[1187] ». L'auteur représente l'anarchiste anti-intellectualiste par excellence, se déclarant « ennemi de tout ergotage[1188] » au nom d'une véritable écriture de propagande. Un certain Nomadès abonde dans le même sens, estimant que l'amour libre et l'union libre sont des réalités indissociables dans la mesure où la seconde reposerait nécessairement sur la première. Que les deux termes soient ou non des synonymes n'empêche toutefois pas les répondants de s'accorder sur une même définition de l'amour libre. L'amour libre désigne « la faculté qu'auraient deux êtres de s'unir, sous la seule impulsion de leurs aspirations sexuelles, de leurs affinités morales ou physiques, sans que cet acte pût créer pour aucun d'eux des obligations ultérieures quelconques[1189] ». Autrement dit, l'amour libre revêt une dimension à la fois sexuelle et sentimentale. Seule Louise Réville semble associer ouvertement l'amour libre à une forme d'amour plural[1190] en le définissant comme « la possibilité relative d'user de son sexe à volonté[1191] ». C'est d'ailleurs cette émancipation sexuelle qui choque l'un des répondants, un certain Aug. Babberot, qui n'y voit qu'une

[1185] *Idem*.
[1186] Un Proscrit, « [Réponse à l'Enquête sur l'amour libre] », *L'Ennemi du peuple*, numéro 5, 1er-15 oct. 1903.
[1187] *Idem*.
[1188] *Idem*.
[1189] Hermiette, « [Réponse à l'Enquête sur l'amour libre] », *loc. cit.*
[1190] Sur l'amour plural chez les anarchistes voir Luce Turquier, « De la liberté en amour au début du XXe siècle », *Réfractions*, numéro 29, automne 2012, pp. 7-18.
[1191] Louise Réville, « [Réponse à l'Enquête sur l'amour libre] », *L'Ennemi du peuple*, numéro 10, 15-31 déc. 1903.

« passade satisfaisant un désir sexuel[1192] ». Selon « Un Gueux » et Hermiette, l'amour libre serait une « utopie[1193] » ou une « illusion[1194] » qui ne saurait se réaliser à l'intérieur d'une société autoritaire. « Un infirmier militaire » renverse quant à lui cette idée en affirmant que l'amour libre existerait déjà au sein de la société bourgeoise sous la forme des relations adultères.

Du point de vue d'Alexandra Myrial, pseudonyme d'Alexandra David-Néel, l'intérêt de cette enquête ne réside pas dans les significations possibles du terme d'amour libre mais bien dans l'explication des modalités qui permettent de l'expérimenter. Elle semble d'ailleurs agacée par la manière dont les milieux anarchistes se sont approprié le sens accordé à cette pratique :

> On aurait vraiment pu croire qu'il était une nouveauté éclose dans le cerveau des philosophes de l'anarchie. Pourtant chacun sait que l'amour n'a pas attendu une proclamation solennelle de sa liberté pour se moquer des codes et faire la nique aux censeurs et aux moralistes officiels. Avant tous les discours, les amoureux ont, dans tous les siècles et sous toutes les latitudes, pris la liberté de s'aimer lorsque le cœur leur en disait[1195].

Alexandra Myrial montre que l'amour libre est antérieur aux anarchistes, qui se sont emparés de ce sujet sans égard à ses différentes manifestations sociales. Mais c'est surtout l'écart entre la théorie et la pratique qui irrite l'auteure, le principal reproche qu'elle fait aux anarchistes étant leur manque de considération à l'égard de la position spécifique des femmes au sein du couple. À propos de l'amour libre, elle s'empresse d'affirmer qu'elle ne peut « envisager la question qu'en ce qui concerne [s]on

---

[1192] Aug. Babberot, « [Réponse à l'Enquête sur l'amour libre] », *L'Ennemi du peuple*, numéro 10, 15-31 déc. 1903.
[1193] Un Gueux, « [Réponse à l'Enquête sur l'amour libre] », *L'Ennemi du peuple*, numéro 5, 1er-15 oct. 1903.
[1194] Hermiette, « [Réponse à l'Enquête sur l'amour libre] », *loc. cit.*
[1195] Alexandra Myrial, « [Réponse à l'Enquête sur l'amour libre] », *L'Ennemi du peuple*, numéro 7, 1er-15 nov. 1903.

sexe[1196]. » L'ensemble de sa réponse – de loin la plus longue puisqu'elle s'étend sur trois colonnes serrées – consiste à démontrer que les discours anarchistes sur l'amour libre précipitent l'arrivée d'une pratique qui pourrait porter préjudice aux individus si elle n'est pas encore adéquatement entrée dans les mœurs : « il est parfois imprudent de passer à la mise en pratique de ses idées avec des gens qui n'en sont pas suffisamment pénétrés[1197]. »

Les réserves exprimées par Alexandra Myrial reposent sur une vision critique de la conjugalité qui prend en considération le genre. Pour l'auteure, les hommes et les femmes entretiennent un rapport différencié vis-à-vis de la conjugalité qui l'empêche de considérer l'amour comme un véritable régime d'égalité. Si « Un Gueux » pense que l'émancipation économique des femmes doit être atteinte pour mettre en place une véritable pratique de l'amour libre, Alexandra Myrial pousse l'analyse de genre encore plus loin en affirmant que celle-ci est déjà expérimentée par les hommes :

> Ces mœurs sont celles de tous les hommes, tous, au moins pendant une partie de leur existence, ont pratiqué l'amour libre, encouragés par l'indulgence de leur entourage, que dis-je, approuvés, loués même par l'opinion courante, protégés par l'État, recruteur de chair à plaisir pour ses citoyens mâles, et défendus en cas d'ennuis par des juges impitoyables aux délaissées importunes[1198].

L'amour libre apparaît ici comme une réalité masculine, les hommes le pratiquant à un moment ou un autre de leur existence en l'absence de toutes répréhensions morales. Les femmes seraient quant à elles forcées de passer par la conjugalité pour assurer leur survie matérielle. Cette idée est évoquée, plus tard, par Madeleine Vernet, qui estime que l'homme bénéficie déjà, en dehors de l'amour libre, d'une véritable liberté

[1196] *Idem*.
[1197] *Idem*.
[1198] *Idem*.

sexuelle[1199]. Le manque d'indépendance économique des femmes les prédestinerait à l'amour, qu'il soit légalisé comme chez les bourgeois ou libre comme chez les anarchistes. Alexandra Myrial offre une représentation de l'amour libre qui s'apparente à celle du mariage puisqu'il apparaît comme une forme d'union qui reste d'abord et avant tout une obligation économique pour les femmes.

De la même manière, Louise Réville associe l'amour libre à un mode de vie masculin. Louise Réville insiste sur l'importance de l'éducation sexuelle pour mettre en place une réelle forme d'amour libre, affirmant que la capacité à « *pouvoir* aimer librement[1200] » ne peut garantir en elle-même la faculté de « *savoir* aimer[1201] » correctement. Si elle propose des solutions concrètes pour penser la libération amoureuse des femmes, c'est bien parce qu'elle considère que les hommes profitent des formes de conjugalité qui les oppriment : « L'homme pratique la liberté de l'amour vrai ou faux, sans beaucoup de contraintes; sa moralité, sa pudeur, et les préjugés sociaux ne l'embarrassent point[1202]. » La définition qu'elle donne de l'amour libre repose sur la vision d'un désir qui s'exprime par un « attrait magnétique vers un être ayant un sexe contraire[1203] », lequel conduit à « l'acte, conséquence naturelle de cet attrait[1204]. » Indissociable de la liberté sexuelle, l'amour libre constitue un privilège que détiennent déjà les hommes en régime patriarcal et capitaliste. Ils auraient en effet un accès illimité au désir et à la possession, expériences auxquelles n'accéderaient les femmes que « par métier, par devoir, par intérêt, par soumission [ou] par bêtise[1205]. » Louise Réville met en lumière les inégalités de genre qui sont à l'œuvre dans l'amour libre et, plus particulièrement, au sein des rapports sexuels entre hommes et femmes.

[1199] Information tirée de Luce Turquier, « De la liberté en amour au début du XX[e] siècle », *loc. cit.*, p. 15.
[1200] Louise Réville, « [Réponse à l'Enquête sur l'amour libre] », *loc. cit.*
[1201] *Idem*.
[1202] *Idem*.
[1203] *Idem*.
[1204] *Idem*.
[1205] *Idem*.

Elle anticipe d'une certaine manière les résistances qui seront exprimées par les femmes anarchistes engagées dans les milieux individualistes[1206]. Alexandra Myrial et Louise Réville éclairent l'anarchisme à partir d'un point de vue féminin pleinement revendiqué. Dans l'enquête, plusieurs hommes emploient des pseudonymes pour exprimer leur opinion au sujet de l'amour libre. Ces pseudonymes portent non seulement la marque du genre masculin, mais permettent d'insister sur leurs convictions anarchistes. Les pseudonymes « Un Gueux », « Un Proscrit » et Nomadès évoquent l'image d'un anarchiste qui se situe en marge de la société bourgeoise. Les deux premiers semblent d'ailleurs être employés par différents auteurs dans la presse anarchiste. En contrepartie, Alexandra Myrial et Louise Réville font appel à des signatures nominales qui restent ancrées dans une expérience singulière du monde. Leurs signatures témoignent ainsi d'une volonté d'assumer leur prise de parole spécifique en tant que femmes.

Cette prise de parole se manifeste clairement dans leur témoignage, où elles mettent en œuvre une représentation des possibles féminins qui ont cours à leur époque tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des milieux anarchistes. Alexandra Myrial oppose deux figures féminines, celle de la femme bourgeoise et celle de la femme du peuple. La femme aisée aurait le privilège de jouir d'une indépendance économique lui permettant de s'unir librement avec un homme sans égard à des préoccupations matérielles. Celle qui n'aurait aucune foi en l'amour pourrait même, selon Alexandra Myrial, opter pour le mode de vie masculin de l'amour libre : « Alors qu'elle se fasse une vie d'homme et pratique l'Amour libre… là est peut-être la vérité[1207] ! » Seule la femme bourgeoise peut accéder, selon elle, à la liberté amoureuse puisqu'elle ne risque pas de sombrer dans la misère sociale. L'auteure manifeste en ce sens une conscience

[1206] Dans les milieux libres du XX^e siècle, la jalousie est considérée comme une problématique principalement masculine qui mène parfois à la dissolution des groupes. Sur ce point, voir Luce Turquier, « De la liberté en amour au début du XX^e siècle », *loc. cit.*, p. 14.
[1207] Alexandra Myrial, « [Réponse à l'Enquête sur l'amour libre] », *loc. cit.*

de classe, étant elle-même une femme aisée qui bénéficie d'un certain capital personnel[1208]. Il n'en va pas de même pour la femme pauvre qui doit, d'une manière ou d'une autre, toujours se vendre à un homme. Alexandra Myrial montre que la femme pauvre ne jouit pas du même luxe que la femme bourgeoise, dans la mesure où son honneur et sa survie sont toujours en jeu au sein des relations conjugales. C'est en ce sens qu'elle évoque les dangers de l'amour libre lorsqu'il est expérimenté par une femme ne disposant pas des ressources nécessaires pour subvenir à ses propres besoins : « si, au lieu de donner son corps, elle en trafique pour assurer son avenir elle a tout à gagner à lier à elle le plus étroitement possible l'homme à qui elle se vend, l'homme qui lui est indispensable. Qu'elle se marie donc légalement[1209]. »

Alexandra Myrial déplace la question de l'amour libre en la situant au cœur d'un dilemme qui oppose la prostitution au mariage. Le mariage constitue une meilleure alternative que l'amour libre qui risquerait d'entraîner les femmes vers la prostitution en l'absence d'une véritable indépendance matérielle. Elle reconnaît toutefois une oppression spécifique aux femmes qui transcende leur classe sociale. Toutes les femmes se retrouvent en position d'inégalité dans l'amour en raison de leur prétendue vocation maternelle. La question de l'amour libre pose donc le problème de la maternité. Alexandra Myrial prend ainsi à partie Paul Robin, figure de proue du néomalthusianisme français : « C'est bel à dire; mais n'en déplaise à mon ami M. Robin la question de la maternité volontaire et loin d'être résolue pratiquement ». Cet extrait traduit l'essence de la critique formulée par l'auteure envers les anarchistes qui érigent de grands idéaux d'émancipation sans tenir compte de la situation matérielle des femmes.

[1208] Alexandra David-Néel aurait bénéficié du soutien financier de son mari, Philippe Néel, pour effectuer ses voyages en Asie. L'héritage de sa marraine et plusieurs investissements lui auraient également permis de pourvoir à ses besoins. Voir Joëlle Désiré-Marchand, *Alexandra David-Néel. Vie et voyages : itinéraires géographiques et spirituels*, Paris, Arthaud, 2009 [1996], p. 50 ; pp. 89-90.
[1209] Alexandra Myrial, « [Réponse à l'Enquête sur l'amour libre] », *loc. cit.*

Louise Réville identifie quant à elle quatre « modes ordinaires, de vie féminine[1210] » : le mariage, l'union libre, la prostitution et la chasteté. Les femmes ne pourraient être, dans la société de son époque, que des épouses, des amantes, des prostituées ou des vierges. La liberté des femmes dépend donc de leur capacité à s'affranchir de ces quatre modes de vie en se tournant vers l'amour libre[1211]. Louise Réville énumère les solutions concrètes qui peuvent permettre à la femme d'être « libre et heureuse, jouir de la vie enfin – maintenant; tout de suite[1212] ». Ces trois solutions sont l'indépendance économique, le refus de la vie commune et la tempérance des sentiments. À l'instar d'Alexandra Myrial, elle arrive à la conclusion que l'indépendance des femmes est une condition nécessaire pour instaurer une pratique commune de l'amour libre. Elles participent ainsi à la construction d'un sujet féministe qui apparaît de manière explicite dans le cadre des débats sur l'émancipation des femmes secouant, un an plus tard, les colonnes du *Libertaire*. Ces débats mettent en place une posture collective qui donne naissance aux premières expressions affirmées d'un « nous femmes » au sein de la presse anarchiste.

6.2. Le féminisme à l'épreuve de l'anarchisme

Entre janvier et mai 1904, une vive polémique secoue les pages du *Libertaire*. Elle donne lieu à plus d'une quinzaine d'articles signés par des hommes et des femmes qui débattent à propos de l'émancipation féminine. Cette série d'échanges constitue la plus importante polémique autour du féminisme ayant lieu dans la presse anarchiste entre 1885 et 1905. Les débats s'ouvrent à la suite de la parution de deux articles d'Henri Duchmann intitulés « L'erreur féministe » et « Le suffrage des femmes ». Collaborateur actif de la presse anarchiste, Duchmann fait le procès du féminisme en

[1210] Louise Réville, « [Réponse à l'Enquête sur l'amour libre] », *loc. cit.*
[1211] *Idem*.
[1212] *Idem*.

le présentant comme une « création bourgeoise[1213] ». L'analyse féministe délaisserait à tort la question sociale, et plus particulièrement la lutte des classes, en présentant les hommes comme les principaux ennemis à combattre. C'est sur ce point que l'anarchiste pourfend les féministes, affirmant que le processus d'émancipation des femmes doit s'inscrire au cœur d'une révolution globale. Les féministes auraient en commun d'évacuer la critique anticapitaliste, chère aux anarchistes, et de manifester un intérêt pour la conquête du pouvoir politique. Duchmann décrit la féministe comme une « votarde[1214] » ayant pour unique objectif d'accéder au suffrage universel. Nous retrouvons ici un principe communément admis chez les anarchistes qui associent les élections à un leurre. Ce principe apparaît autant sous la plume des hommes que des femmes, notamment chez Louise Michel qui dénonce ouvertement le suffrage universel dans plusieurs de ses articles. Mais les positions de Duchmann s'inscrivent dans un discours antiféministe plus large qui prévaut dans le mouvement socialiste depuis la seconde moitié du XIX^{e} siècle[1215].

Les articles de Duchmann font d'abord réagir Nelly Roussel, directement visée par l'anarchiste dans un premier article où il s'étonne de « l'entendre pincer la même guitare[1216] » que les féministes engluées dans un « romantisme vieillot[1217] ». Nelly Roussel est une femme de lettres et oratrice connue des milieux anarchistes qui se fait, tout au long de sa vie, la « médiatrice inlassable entre les anarchistes et le féminisme socialiste[1218] ». Elle collabore à la presse militante, tant à des revues féministes comme *La Fronde* et *La Femme affranchie* qu'à des journaux libertaires, notamment ceux d'orientation néomalthusienne. En parallèle des articles qu'elle signe, elle écrit deux

[1213] Henri Duchmann, « Le travail des femmes », *Le Libertaire*, numéro 17, 27 fév.-5 mar. 1904.
[1214] Henri Duchmann, « Le suffrage des femmes », *Le Libertaire*, numéro 14, 6-13 fév. 1904.
[1215] Michèle Riot-Sarcey, *Histoire du féminisme*, *op. cit.*, pp. 51-53. Pour un portrait détaillé des rapports entre féminisme et socialisme, voir Charles Sowerwine, *Les Femmes et le socialisme : un siècle d'histoire*, Paris, Fondation nationale des sciences politiques, 1978.
[1216] Henri Duchmann, « L'erreur féministe », *Le Libertaire*, numéro 13, 30 janv.-6 fév. 1904.
[1217] *Idem*.
[1218] Sophie Kérignard, *Les Femmes, les mal entendues du discours libertaire ? De la fin du dix-neuvième siècle à la Grande guerre*, *op. cit.*, p. 440.

pièces de théâtre, intitulées *Par la révolte* et *La Faute d'Ève*, et prononce de nombreuses conférences dans lesquelles elle aborde des enjeux liés à l'émancipation des femmes, dont la maternité et l'éducation[1219]. Duchmann prend pour cible une féministe ayant acquis un degré élevé de notoriété dans les cercles féministes et, plus largement, dans les milieux révolutionnaires. Il tente d'ailleurs de démontrer que ses positions féministes entrent en contradiction avec sa trajectoire libertaire. L'essentiel de la critique formulée par Duchmann envers les féministes s'articule très précisément autour de cette remise en question de la portée révolutionnaire de leur mouvement.

L'arrivée de nouveaux acteurs complexifie le débat instigué par Duchmann. Dans une lettre intitulée « Réponse à Duchmann », Cleyre Yvelin vient appuyer le discours de Nelly Roussel en montrant comment le féminisme est, au fond, plus révolutionnaire que l'anarchisme. Le débat féministe est officiellement lancé, l'entrée en scène de Cleyre Yvelin accordant une portée collective aux premiers échanges entre Henri Duchmann et Nelly Roussel. Henri Godet – le mari de cette dernière – intervient quant à lui pour dénoncer les prétentions anarchistes de Duchmann, se présentant dès lors comme un allié du mouvement féministe. Certains hommes anarchistes comme Louis Matha, directeur du journal, et Antoine Antignac critiquent le féminisme tout en appuyant l'émancipation féminine. S'ils tentent de convaincre les féministes de militer en faveur d'un mouvement révolutionnaire plus global, ils admettent néanmoins qu'elles sont victimes d'une oppression sociale encore plus grande. Chez les femmes anarchistes, le féminisme ne fait pas non plus consensus. Emma Bertillon et une certaine Janine le présentent comme un mouvement bourgeois qui nuit à la cause révolutionnaire. À l'instar de leurs homologues masculins, elles accordent une priorité

[1219] Pour une étude de la trajectoire de Nelly Roussel, voir la biographie d'Elinor Accampo, *Blessed Motherhood. Bitter Fruit. Nelly Roussel and the Politics of Female Pain in Third Republic France.* Sur ses liens avec le néomalthusianisme, voir Anne Cova, *Féminismes et néo-malthusianismes sous la III^e^ République* : « *La liberté de la maternité », op. cit.* Sur sa production théâtrale, voir Jonny Ebstein, Philippe Ivernel, Monique Surel-Tupin et Sylvie Thomas, *Au temps de l'anarchie, un théâtre de combat : 1880-1914*, tome 1, *op. cit.*, pp. 345-383.

stratégique à l'émancipation collective au détriment de la libération des femmes. Gabrielle Petit tente quant à elle de réconcilier les deux mouvements en s'affichant clairement comme une féministe aux convictions révolutionnaires.

Si la polémique se clôt à la fin du mois de mai 1904, de nombreuses études féministes continuent à paraître dans *Le Libertaire*. Ces études donnent lieu, selon Cleyre Yvelin, à « un contingent d'opinions masculines d'ordre divers[1220] ». Une telle déclaration laisse entendre que les hommes sont mitigés par rapport au féminisme et qu'un consensus autour de cette question n'a pu voir le jour au sein du journal. Le féminisme et l'anarchisme restent un dialogue de sourds, à l'image des conflits qui opposent les libertaires et les socialistes au cours de la même période[1221]. Dans cette section de chapitre, nous reconstituerons la polémique autour du féminisme qui agite *Le Libertaire* en 1904. Dans un premier temps, nous verrons comment les femmes se fabriquent une voix collective féministe dans le journal. Nous aborderons les modalités discursives qu'elles empruntent pour réinscrire le féminisme dans un mouvement libertaire plus large. Comme le souligne Sophie Kérignard à propos de cette polémique, les femmes doivent se « plac[er] au centre d'un discours d'auto-justification, et toujours dans la situation de devoir réaffirmer que, bien que féministes, elles n'en restent pas moins anarchistes[1222]. » Pour mettre en forme un tel discours, elles recourent à un lexique militant et à un « nous » qui rapproche le féminisme de l'anarchisme. En parallèle, nous nous intéresserons aux interventions journalistiques d'hommes et de femmes anarchistes qui adoptent différentes positions vis-à-vis du féminisme. Nous souhaitons éclairer ces différentes positions tout en rendant compte des nuances qu'elles comportent. Dans un second temps, nous étudierons la manière dont la polémique engage des réflexions autour des qualifications intellectuelles et des

[1220] Cleyre Yvelin, « Causerie féministe », *Le Libertaire*, numéro 35, 1er-7 juil. 1904.
[1221] Voir Marc Angenot « Anarchistes et socialistes 1880-1914 : Trente-cinq ans de dialogue de sourds », *Discours social* (nouv. série), vol. XIV, 2002.
[1222] Sophie Kérignard, *Les Femmes, les mal entendues du discours libertaire ? De la fin du dix-neuvième siècle à la Grande guerre*, *op. cit.*, p. 431.

compétences scripturaires des femmes. Le journal devient un espace de débats au sein duquel les féministes doivent défendre leur légitimité en tant qu'intellectuelles.

6.2.1. Pour un féminisme libertaire

Deux semaines après le premier article de Duchmann, Nelly Roussel prend la plume pour lui répondre dans un article intitulé « Féminisme ». Le texte prend la forme d'une lettre adressée à l'anarchiste, dans laquelle elle prend la défense du féminisme en expliquant les principaux motifs qui justifient son existence. D'entrée de jeu, elle convoque un lexique militant pour se poser en égale de Duchmann : « Permettez-moi, cher camarade, de prendre la défense du "féminisme" – puisque c'est ainsi qu'il est convenu d'appeler l'ensemble de nos révoltes de femmes[1223]. » Non seulement cette formule inscrit Nelly Roussel et Henri Duchmann dans un même ensemble de camarades libertaires, mais elle laisse entendre que le type de féminisme auquel elle fait référence n'englobe pas l'ensemble des luttes féminines. Même si elle parle « d'un féminisme » au singulier, elle laisse entendre que celui-ci n'est pas un mouvement homogène. Elle semble appuyer plus précisément un féminisme qui s'attaquerait aux fondements de l'ordre social : « le féminisme – contrairement à ce que vous dites – est une déclaration de guerre non *à l'homme* – c'est-à-dire toute une moitié de l'humanité, dont nous avons besoin comme elle a besoin de nous – mais *aux institutions*, à l'organisation sociale monstrueuse[1224] ». Un peu plus tard, elle dira explicitement que le féminisme est incompatible avec « l'organisation sociale actuelle, basée sur le principe d'autorité[1225] ». L'auteure tente de réhabiliter publiquement le caractère révolutionnaire du féminisme que Duchmann décrit comme la « forme féminine du socialisme parasitaire[1226]. » Elle insiste toutefois pour dire que les femmes vivent une oppression spécifique qui doit être prise en compte dans le cadre du projet

[1223] Nelly Roussel, « Féminisme », *Le Libertaire*, numéro 15, 13-20 fév. 1904.
[1224] *Idem*.
[1225] Nelly Roussel, « Dernière réponse », *Le Libertaire*, numéro 20, 19-26 mar. 1904.
[1226] Henri Duchmann, « Le travail des femmes », *loc. cit*.

révolutionnaire. Elle accuse en effet les « bâtisseurs d'idéales cités[1227] » de réfléchir à l'émancipation de l'humanité en négligeant de développer une réflexion plus poussée sur les conditions matérielles des femmes.

C'est ainsi qu'elle mobilise un « nous » pour exposer les grandes lignes de son programme politique : « [n]ous croyons nécessaire d'assurer, *d'abord*, à la femme *l'indépendance économique*, source des autres indépendances physique, morale, intellectuelle[1228]. » En recourant aux italiques, elle montre que le féminisme constitue une priorité stratégique. Dans la dernière lettre qu'elle adresse à Duchmann, elle pousse la réflexion encore plus loin en rappelant que le féminisme, à l'instar des autres mouvements sociaux, répond avant tout à une nécessité historique et qu'il « disparaîtra de même, le jour où il sera devenu inutile, c'est-à-dire le jour où la femme aura reconquis dans le monde la place qu'elle exige et qui lui appartient[1229]. » Tout comme l'anarchisme, le féminisme n'aura plus de raison d'exister lorsque les libertés individuelles auront été atteintes. Nelly Roussel s'oppose à l'image que Duchmann donne du féminisme en tant que mouvement réactionnaire. C'est pourquoi, dans une ultime tentative pour réhabiliter publiquement le féminisme, elle use de sarcasme en exposant ses propres convictions révolutionnaires : « Donc, s'instituant "jury" et décernant des brevets, le camarade Duchmann me déclare moins "révolutionnaire" que lui. Peu m'importe, je ne veux pas discuter là-dessus[1230]… »

C'est bien le mouvement féministe que Duchmann rejette et non l'émancipation féminine au sens propre. Il établit une distinction claire entre les féministes et celles qu'il appelle les femmes révoltées. Les premières sont présentées comme d'anciennes révolutionnaires qui auraient trahi l'anarchisme en « s'arrêt[ant] en route, hypnotisé[e]s

[1227] Nelly Roussel, « Féminisme », *loc. cit.*
[1228] *Idem*.
[1229] *Idem*.
[1230] *Idem*.

par la boîte électorale[1231] ». Les secondes éviteraient quant à elles de faire de la « laide politique de femmes[1232] » en cherchant plutôt à abolir l'ensemble des systèmes d'autorité. Les femmes peuvent donc œuvrer à l'amélioration de leur situation sociale tout en restant anarchistes, tant et aussi longtemps qu'elles évitent d'emprunter la voie du suffrage. Duchmann accuse les féministes de reconduire les logiques autoritaires de la société bourgeoise en cherchant à conquérir le pouvoir politique au lieu de le détruire :

> Le féminisme ne lutte pas contre la société autoritaire pour l'affranchissement de la femme. Dans cette société que nous jugeons mauvaise à tous les points de vue et que nous voulons abattre, le féminisme demande à faire sa trouée, revendiquer sa part de bénéfice[1233].

Cet extrait résume bien la critique que Duchmann adresse aux féministes qui sont présentées comme étant moins révolutionnaires que les anarchistes. C'est ainsi que le discours antiféministe de Duchmann prend la forme d'un manifeste libertaire dans l'article « La politique féministe » :

> C'est bien vainement que je leur demande de s'expliquer sur le suffrage universel. Voilà qui nous intéresserait, nous qui ne nous dérangeons pas pour profiter de ce *droit* que les féministes revendiquent avant tous les autres. Et j'explique pourquoi nous en négligeons l'exercice. Nous considérons que la bourgeoisie capitaliste s'est trop bien retranchée dans sa sécurité redoutable […]. Nous envisageons comme un mal considérable, comme une puissance démoralisatrice, ce suffrage universel […]. Nous considérons que, loin de faire l'éducation du peuple, les procédés électoraux l'égarent et l'avilissent […][1234].

[1231] *Idem*.
[1232] Henri Duchmann, « La femme et le féminisme », *Le Libertaire*, numéro 18, 5-12 mar. 1904.
[1233] Henri Duchmann, « L'erreur féministe », *loc. cit.*
[1234] Henri Duchmann, « La politique féministe », *Le Libertaire*, numéro 21, 26 mar.-2 avr. 1904.

Le passage du « je » au « nous » est ici éloquent puisqu'il permet à l'auteur de glisser d'une critique antiféministe individuelle à une posture anarchiste collective. L'accusation devient une manière de discréditer le mouvement féministe tout en mettant en valeur le programme politique de l'anarchisme.

Cette idée apparaît clairement lorsque Duchmann s'érige en représentant attitré de l'anarchisme pour mieux disqualifier le discours féministe, réduit à une course électoraliste : « Au *Libertaire*, nous n'avons pas d'électeurs à ménager [1235] . » L'évocation du *Libertaire* contribue à légitimer la prise de parole de l'auteur en montrant comment il représente l'idéologie du journal et, par extension, la pensée anarchiste elle-même. La rédaction ne reste d'ailleurs pas neutre au sein de la polémique qui a pris de l'ampleur dans les pages du journal. Une note de la rédaction figure en dessous de deux articles signés par Henri Zisly et Cleyre Yvelin. Publiée dans le numéro dix-huit, la première note insiste sur le rôle d'intermédiaire joué par le journal : « N. de la R. – *Le Libertaire*, fidèle à ses habitudes, insère sans souci des personnalités, toute controverse sur les questions proposées dans ses colonnes à la seule condition de rester sur le terrain des idées[1236]. » Une telle intervention est intéressante puisqu'elle donne à lire la volonté de la rédaction de donner libre cours aux idées contradictoires exprimées dans le journal. *Le Libertaire* reste en ce sens fidèle aux idéaux de son fondateur, Sébastien Faure, qui estime que l'évolution des mentalités et le développement des esprits critiques découlent de la confrontation d'idées. En juin 1904, c'est le directeur du journal, Louis Matha, qui signe un court texte sous l'article de Cleyre Yvelin. Dans ce texte, il accuse les féministes de considérer les hommes comme des ennemis à combattre :

> Nous avons inséré la réponse de Mme Cleyre Yvelin parce que nous sommes un journal de propagande, de libre discussion. Toutefois, nous

[1235] Henri Duchmann, « Le suffrage des femmes », *loc. cit.*
[1236] [La Rédaction], « N. de la R. », *Le Libertaire*, numéro 18, 5-12 mar. 1904.

> regrettons que Mme Cleyre Yvelin s'obstine à voir en nous des ennemis de la femme, alors qu'au contraire nous reconnaissons que parmi les opprimés la femme a plus encore peut-être que l'homme à souffrir de la mauvaise organisation sociale[1237]. »

Comme chez Duchmann, Matha mobilise un « nous » qui lui permet de se ranger derrière l'identité collective du journal.

Mais au-delà d'une défense de l'anarchisme, nous pouvons lire dans cette intervention de Matha une volonté de convaincre les femmes de rallier le combat révolutionnaire commun. D'ailleurs, sa critique du féminisme ne l'empêche pas de reconnaître que les femmes vivent une oppression plus grande encore que les autres groupes dominés. Elle rappelle en ce sens la position nuancée qu'adopte Antoine Antignac vis-à-vis de l'émancipation féminine dans le cadre de la polémique. Dans un article intitulé « La question féministe », ce dernier affirme que le féminisme est un enjeu de première importance mais qu'il ne doit pas être traité séparément de la question sociale. Cet article est dédié à Louise Réville, féministe reconnue en tant qu'oratrice au sein des milieux anarchistes. Elle collabore d'ailleurs au quotidien *La Fronde*, en parallèle des articles qu'elle fait paraître dans les journaux de propagande[1238]. Si nous n'en savons pas plus sur les liens qui ont uni les deux militants, nous pouvons penser que la dédicace à Louise Réville constitue une manière de mettre en valeur le type de féminisme qu'elle représente. Car Antignac établit une distinction claire entre deux sortes de féminisme, l'un réformiste et l'autre révolutionnaire :

> Quelques dames s'arrêtant à mi-chemin endoctrinées par la politique, ayant tous les travers du sexe masculin, aspirant à des réformes, de vagues modifications, à ce que j'appelle vulgairement le piétinement sur place;

[1237] Louis Matha, « [Sans-titre] », *Le Libertaire*, numéro 28, 14-21 mai 1904.
[1238] Voir Rolf Dupuy, Dominique Petit, « Notice Réville, Louise », *Dictionnaire des anarchistes*, *loc. cit.*

> d'autres, ayant des pensées plus étendues, ne détachent pas le problème féministe de la question sociale dans toute sa complexité[1239].

Un tel passage témoigne du coup qui est porté envers un type de féminisme qui lutte en faveur des droits politiques au lieu de chercher à détruire l'ensemble des rapports de pouvoir. Nous retrouvons d'ailleurs presque mot pour mot l'argument employé par Duchmann pour décrire les féministes comme d'anciennes alliées qui auraient déserté la grande marche révolutionnaire.

Or Cleyre Yvelin – féministe dont la trajectoire reste peu connue à ce jour[1240] – voit très peu de nuances dans le discours des hommes anarchistes. C'est ainsi qu'elle réplique à l'intervention de Matha en dénonçant plus largement leurs réactions excessives. Si les féministes se placent en opposition avec les libertaires, c'est bien parce qu'ils prennent la plume pour faire le procès de leur mouvement :

> M. Louis Matha, le seul dans Paris et ailleurs, qui ait le courage de faire de son journal une tribune libre, regrette que nous nous obstinions à voir dans les libertaires des ennemis de la femme. Je m'empresse de lui dire que nous ne croyons pas les écrivains de la feuille sus-dite, plus anti-féministes (au fond) que les autres hommes; ils ont seulement le courage, franchise ou cynisme (?) de l'avouer en termes non équivoques… certains du moins[1241].

Dans ce passage, Cleyre Yvelin adopte un ton ironique pour mettre en lumière la manière dont les hommes anarchistes interprètent le féminisme comme une remise en cause de leurs idéaux révolutionnaires, alors que ce sont pourtant leurs propres interventions publiques qui les font apparaître comme des ennemis des femmes. La

---

[1239] Antoine Antignac, « La question féministe », *Le Libertaire*, numéro 29, 14-21 mai 1904.
[1240] Cleyre Yvelin est évoquée assez rapidement dans l'ouvrage *Le Féminisme sous la Troisième République* de Laurence Klejman et Florence Rochefort. Nous y apprenons qu'elle est membre de L'Action des femmes, groupe féministe né en 1915. Elle aurait également été l'une des disciples de Céline Renooz, fondatrice de la Société néosophique.
[1241] Cleyre Yvelin, « Féminisme et socialisme », *Le Libertaire*, numéro 29, 21-28 mai 1904.

prétention du journal à la liberté d'opinion est mise à mal par Cleyre Yvelin qui revient sur le discours formulé par Matha dans le numéro précédent. Elle laisse entendre qu'il y aurait un décalage entre l'image qu'il projette de son journal et la réelle ouverture d'esprit qu'il manifeste vis-à-vis des débats d'idées. La polémique découlerait des anarchistes eux-mêmes qui refusent de reconnaître la dimension révolutionnaire du féminisme.

Cleyre Yvelin accorde au féminisme une véritable dimension libertaire qui le rapproche de l'anarchisme. Dans une lettre intitulée « Réponse à Duchmann », elle insiste sur l'importance d'une lutte féministe au sein du combat révolutionnaire. Elle affirme que l'abolition du capitalisme, rêvée par les anarchistes, ne mènera pas naturellement à la libération des femmes : « Qu'on supprime la propriété, le capitalisme, les exploiteurs, le patronat, le salariat, etc., etc…, et tout ira bien, le bonheur renaîtra, nous reverrons l'âge d'or !... Vraiment, messieurs, il n'y a pas d'autre obstacle ? Le pensez-vous sérieusement[1242] ? » Les questions rhétoriques qu'elle pose et le ton ironique qu'elle emprunte visent à faire ressortir les failles du discours révolutionnaire de Duchmann. Le féminisme est nécessaire pour s'attaquer à la domination masculine, décrite comme une forme d'autorité qui se manifeste à l'intérieur même des milieux révolutionnaires. C'est ainsi qu'elle reprend le célèbre slogan politique des anarchistes pour dénoncer la persistance du principe autoritaire chez Duchmann : « Ni Dieu ni maître, monsieur Duchmann, vous comprenez ce que cela veut dire ? Pas plus de maître que de Dieu[1243]. » L'évocation de cette devise, popularisée par Auguste Blanqui qui en fait le titre d'un journal fondé en 1880, permet à Cleyre Yvelin de rappeler à Duchmann les fondements de l'enseignement libertaire. De cette manière, elle vient également réhabiliter la dimension antiautoritaire d'un féminisme libertaire susceptible d'entraîner une véritable « révolution morale[1244] ».

[1242] Cleyre Yvelin, « Réponse à Duchmann », *Le Libertaire*, numéro 17, 27 fév.-5 mar. 1904.
[1243] Cleyre Yvelin, « Féminisme », *Le Libertaire*, numéro 21, 26 mar.- avr. 1904.
[1244] Cleyre Yvelin, « Féminisme et socialisme », *loc. cit.*

Si Cleyre Yvelin parle au nom d'un « [n]ous toutes, les femmes[1245] », elle en vient également à recourir à un « nous féministes[1246] ». La communauté féministe à laquelle elle fait référence serait composée de militantes capables de s'attaquer aux derniers rouages de l'autorité. Elle donne une représentation assez claire de cette communauté en représentant Nelly Roussel et Isabelle Gatti de Gamond[1247] comme des modèles de féministes libertaires :

> Mme Nelly Roussel, vous l'avez reconnue ? Une autre vaillante apôtre féministe de Belgique, Mme Gatti de Gamond, qui […] n'a pas trouvé grâce devant les ennemis acharnés de la justice qui se disent libertaires. Elle est cependant une oratrice distinguée, comme Mme Nelly Roussel[1248].

Cet hommage à Nelly Roussel et Isabelle Gatti de Gamond est bien plus qu'un éloge. Il correspond à une manière de constituer un modèle féminin – ou plutôt féministe – du militantisme antiautoritaire. Il s'agit d'une des rares occurrences d'un héritage féministe non seulement révolutionnaire, mais plus particulièrement libertaire dans la presse anarchiste au XIX^{e} siècle. À l'exception de Louise Michel, peu de trajectoires féminines sont prises en exemple par d'autres femmes pour légitimer leur place au sein du mouvement anarchiste. Par ailleurs, Cleyre Yvelin insiste très précisément sur l'éloquence des deux féministes qui se montrent capables d'éduquer un auditoire. Il s'agit donc d'une manière d'illustrer la crédibilité qu'elles ont réussi à acquérir dans l'espace public.

[1245] Cleyre Yvelin, « Réponse à Duchmann », *loc. cit.*
[1246] *Idem*.
[1247] Née en France en 1839, Isabelle Gatti de Gamond vit en Belgique, où elle devient une féministe bien connue des milieux militants. Elle collabore à divers périodiques socialistes et consacre une importante partie de sa vie à l'amélioration de l'instruction des jeunes filles. Sur son engagement féministe, voir Eliane Gubin et Valérie Piette, *Isabelle Gatti de Gamond (1839-1905). La passion d'enseigner*, Bruxelles, GIEF, Université Libre de Bruxelles, 2004.
[1248] Cleyre Yvelin, « Réponse à M. Cambensy de Chicago », *Le Libertaire*, numéro 28, 14-21 mai 1904.

Dans les sept articles qu'elle signe en 1904, Cleyre Yvelin recourt à plusieurs reprises à un « nous » qui représente tantôt les femmes, tantôt les féministes. Ce « nous » apparaît dans la lettre « Réponse à Duchmann », où il devient une manière de mettre en scène un type de féminisme explicitement libertaire. Cleyre Yvelin fait appel à un « nous féministes[1249] » regroupant toutes les femmes qui s'opposent aux rapports sociaux basés sur « l'Autorité d'une part, l'obéissance de l'autre[1250] ». Ce « nous » lui permet de parler au nom des féministes pour défendre la portée révolutionnaire de leur cause. Mais le « nous » devient également une manière d'étendre le féminisme à l'ensemble du sexe féminin. Si le féminisme cherche, comme l'anarchisme, à abolir toutes formes d'autorité, il s'attaque à une forme de domination qui concerne l'ensemble du sexe féminin. À maintes reprises, le « nous » intervient pour insister sur le fait que les femmes sont victimes d'un même système d'oppression et que c'est le féminisme qui pourra assurer leur véritable émancipation.

Gabrielle Petit[1251], fondatrice du journal *La Femme affranchie*, se joint aux voix de Nelly Roussel et de Cleyre Yvelin pour faire valoir sa vision d'un féminisme révolutionnaire. Si Gabrielle Petit ne parle pas au « nous », elle cherche elle aussi à réhabiliter la place du féminisme au sein d'un mouvement révolutionnaire plus large. Or elle préfère le terme de « socialisme révolutionnaire » à celui de libertaire pour insister sur la nature antiautoritaire du mouvement féministe :

> Le mouvement féministe actuel étant né des abus, rien de l'arrêtera car le socialisme révolutionnaire viendra favoriser ce mouvement qui lui est indispensable pour combattre les trois ennemis de l'humanité : la propriété, le militarisme et les religions[1252].

[1249] Cleyre Yvelin, « Réponse à Duchmann », *loc. cit.*
[1250] *Idem*.
[1251] Pour en savoir plus sur la trajectoire de Gabrielle Petit, voir Madeleine Laude, *Gabrielle Petit l'Indomptable : une femme affranchie*, Paris, Éditions du Monde Libertaire, 2010.
[1252] Gabrielle Petit, « Féminisme. Réponse à Duchmann », *Le Libertaire*, numéro 29, 21-28 mai 1904.

La vision du féminisme qu'elle promeut s'articule davantage au socialisme révolutionnaire qu'à l'anarchisme au sens strict. Gabrielle Petit partage de nombreuses affinités avec les libertaires de son temps, mais elle adopte plutôt une position politique associée au socialisme révolutionnaire[1253]. C'est pourquoi elle analyse le féminisme en puisant dans un imaginaire de la lutte des classes qui oppose le « féminisme prolétarien[1254] » à un « féminisme bourgeois[1255] ». Cette dichotomie, bien présente dans le discours des femmes socialistes au tournant des XIX[e] et XX[e] siècles[1256], permet à Gabrielle Petit de déconstruire les présupposés idéologiques de Duchmann. À plusieurs reprises, Duchmann présente le féminisme comme un « mouvement qui paraît être d'avant-garde[1257] » mais qui, au fond, ne représente que le « nationalisme des femmes[1258] ». Ce cliché n'est pas banal puisqu'il lui permet de ramener le féminisme à une forme de socialisme autoritaire et de le maintenir à distance de l'anarchisme. À l'heure où le féminisme socialiste a pris son essor[1259], Gabrielle Petit tente de démontrer qu'il existe un type de féminisme qui ne serait pas incompatible avec l'anarchisme en raison de leur haine commune envers la bourgeoisie. Si elle fait référence au socialisme révolutionnaire, elle n'évoque toutefois jamais le terme « féminisme socialiste » comme si elle cherchait plutôt à réinscrire la lutte des femmes dans une tendance libertaire.

[1253] Sophie Kérignard, *Les Femmes, les mal entendues du discours libertaire ? De la fin du dix-neuvième siècle à la Grande guerre*, *op. cit.*, p. 537.
[1254] Gabrielle Petit, « Féminisme. Réponse à Duchmann », *loc. cit.*
[1255] *Idem*.
[1256] Françoise Thébaud, *Socialisme, femmes et féminisme*, Paris, Jean Jaurès Fondation, coll. « Les Essais », 2010, p. 43.
[1257] Henri Duchmann, « Le travail des femmes », *loc. cit.*
[1258] Henri Duchmann, « La femme et le féminisme », *loc. cit.*
[1259] Le féminisme socialiste prend son essor au tournant des XIX[e] et XX[e] siècles, notamment grâce au Groupe féministe socialiste (1899-1905) fondé par Elisabeth Renaud et Louise Saumoneau. Voir Charles Sowerwine, « Le Groupe féministe socialiste », *Le Mouvement social*, numéro 90, janv.-mar. 1975, pp. 87-120 ; Charles Sowerwine, *Sisters or Citizens? Women and Socialism in France*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982.

Dans cette polémique, nous pouvons lire l'expression d'une voix collective portée par Nelly Roussel, Cleyre Yvelin et Gabrielle Petit. Cette voix représente celle d'un mouvement féministe qu'elles estiment aussi révolutionnaire que l'anarchisme. Les deux premières associent le féminisme à un mouvement libertaire, tandis que la seconde l'insère plutôt dans un héritage socialiste révolutionnaire. Leur vision du féminisme ne fait toutefois pas l'unanimité chez les femmes dans *Le Libertaire*. À l'instar de plusieurs hommes anarchistes, certaines femmes investissent le débat pour dénoncer ce mouvement qu'elles associent à une nouvelle forme de politique masculine. Une certaine Janine envoie une lettre au journal intitulée « À Madame Cleyre Yvelin ». Cette lettre est intéressante puisqu'elle s'adresse directement à Cleyre Yvelin, venant ainsi ouvrir un espace de débat entre les femmes anarchistes et les intellectuelles féministes au sein de la presse anarchiste. Janine trace une division claire entre les femmes anarchistes et les féministes en accusant ces dernières de se croire « révoltées[1260] » et « libertaires[1261] ». Elle recourt à plusieurs reprises au « vous » pour s'adresser aux féministes et marquer la distance qui les sépare des femmes anarchistes. Le « vous » lui permet de faire publiquement le procès d'un féminisme qu'elle considère incompatible avec une lutte anarchiste, à laquelle les femmes devraient participer en tant que « compagnes de l'homme intellectuel[1262] ». Janine pousse la dénonciation encore plus loin en affirmant que le féminisme ne représente pas bien la cause des femmes en général. Elle se range d'ailleurs explicitement du côté des hommes anarchistes, au point de reprocher à Cleyre Yvelin de n'avoir « certainement pas compris ce que Duchmann entend par l'émancipation de la femme[1263]. »

[1260] Janine, « À Madame Cleyre Yvelin », *Le Libertaire*, numéro 20, 19-26 mar. 1904.
[1261] *Idem*.
[1262] *Idem*.
[1263] *Idem*.

6.2.2. Des intellectuelles féministes ?

Les différentes positions adoptées dans le cadre de la polémique, tant chez les hommes que chez les femmes, témoignent de la complexité des rapports qui se tissent entre féminisme et anarchisme dans *Le Libertaire*. Nous pouvons néanmoins retracer l'émergence d'une voix féminine collective qui, bien qu'elle ne soit pas unanime, tente de rapprocher les deux mouvements. Nous pouvons d'ailleurs lire l'irritation de Duchmann vis-à-vis de cette voix collective qu'il tente à maintes reprises de décrédibiliser. Duchmann cherche à démonter le discours féministe en s'attaquant plus particulièrement aux compétences intellectuelles des femmes. Derrière l'enjeu de l'émancipation féminine, s'exprime un véritable refus d'accorder de la légitimité intellectuelle à des féministes qui ont acquis une certaine reconnaissance dans l'espace public. Ce refus apparaît clairement dans un article où il réduit leur discours à de simples « [p]rocédés féministes[1264] », c'est-à-dire à de pures stratégies rhétoriques. Il apparaît également dans un article où Duchmann déclare qu'un anarchiste, qui aurait trouvé sa critique du féminisme exagérée, ne « lit certainement pas la *Fronde*[1265]. » Cette attaque contre *La Fronde* montre comment Duchmann est dérangé – comme l'était également Han Ryner en 1897 – par un espace d'écriture qui permet aux femmes de faire entendre collectivement leur voix. Il critique d'ailleurs ouvertement la pièce *Par la Révolte* de Nelly Roussel en raison de la représentation positive du suffrage universel qui y serait véhiculée.

Duchmann reproche aux féministes d'être incapables d'entretenir une véritable discussion philosophique. Dans cette perspective, il les accuse de se préoccuper davantage de leur réputation que de la pertinence du discours politique qu'elles énoncent :

[1264] Henri Duchmann, « Procédés féministes », *Le Libertaire*, numéro 28, 14-21 mai 1904.
[1265] Henri Duchmann, « L'embarras du choix », *Le Libertaire*, numéro 20, 19-26 mar. 1904.

> Dans la controverse ouverte ici sur le Féminisme, j'ai ainsi "manqué de respect" à toute une catégorie de braves dames, illustres autant que vénérables. Beaucoup de leurs admiratrices ont envisagé dans cette discussion, non la valeur des arguments échangés, mais les personnalités en cause, et me reprochent avec tristesse de méconnaître leurs hautes qualités[1266].

Duchmann tourne au ridicule les interventions féministes en les réduisant à une forme de susceptibilité qui empêcherait le développement d'échanges argumentés. Non seulement il affirme que les féministes transportent la polémique sur le terrain des impressions personnelles, mais il estime qu'elles se dérobent à chaque fois qu'elles ont l'occasion de défendre publiquement leur cause. C'est ainsi qu'il raconte une anecdote lors de laquelle il fut invité à prendre la parole dans le cadre d'une conférence contradictoire sur le féminisme organisée par l'Université Populaire :

> Muni de mon adhésion, il s'en fut à la recherche d'une féministe notoire et ne rencontrât partout qu'un refus à peine déguisé. L'une était retenue tous les soirs jusqu'à plus d'un mois de date, l'autre ne dissimulait pas qu'elle ne tenait nullement à discuter avec un anarchiste, une troisième devenait subitement aphone[1267].

Cet extrait laisse entendre que les féministes useraient de différents subterfuges pour éviter de perdre leur crédibilité devant un auditoire. Il reproche d'ailleurs à Gabrielle Petit de l'avoir censuré lors d'une conférence prononcée à la salle de l'Harmonie : « [elle] m'empêcha systématiquement de parler et me fit grossièrement insulter par un homme à gages[1268] ».

Or Duchmann présente celles qui se risquent à prendre la plume comme de mauvaises femmes de lettres. Selon Duchmann, les féministes s'expriment avec tant

[1266] Henri Duchmann, « Procédés féministes », *loc. cit.*
[1267] Henri Duchmann, « Le travail des femmes », *loc. cit.*
[1268] Henri Duchmann, « Procédés féministes », *loc. cit.*

d'incohérences qu'elles ne peuvent espérer convaincre que les socialistes et les libres-penseurs avec leur « voltige insensée de phraséologie et [leur] danse du ventre sentimentale[1269] . » La critique de Duchmann est sans équivoque : les féministes seraient incapables d'instruire les anarchistes qui attendent encore un exposé logique de leur part. Même Emma Bertillon présente les féministes comme de mauvaises oratrices qui ne parviennent pas à bien éduquer un auditoire. À propos d'une conférence récente prononcée par une féministe, elle avance que :

> [s]on discours a été fort embrouillé et pas clair du tout; il a été impossible à personne de comprendre les moyens que doivent employer les femmes pour conquérir leur droit ou un changement de situation; alors, jugez ce que ce serait de celles qui se sentent incapables de faire des conférences[1270].

Cette conférence ratée l'incite à prier les féministes de lui expliquer plus clairement les arguments qui fondent leur discours politique. Si les féministes s'expriment mal, autant à l'écrit qu'à l'oral, elles sont également présentées comme des lectrices médiocres. Duchmann reproche notamment à Isabelle Gatti de Gamond d'avoir altéré le sens de ses articles dans un texte publié dans *Les Cahiers féministes*. Celle qu'il décrit avec ironie comme une « indulgente aïeule, [une] illustre et infatigable apôtre de la coéducation des sexes en Belgique[1271] », pour tourner au ridicule le propos de Cleyre Yvelin, est accusée d'avilir la pensée de Duchmann en lui prêtant « des sentiments qu'il n'a certainement pas[1272]. »

Les femmes ne se laissent pas abattre aussi facilement par de telles critiques, tentant de réhabiliter cette représentation négative des féministes en mauvaises écrivaines et lectrices. Cleyre Yvelin se montre prête à descendre dans l'arène

[1269] Henri Duchmann, « Le travail des femmes », *loc. cit.*
[1270] Emma Bertillon, « Correspondance », *Le Libertaire*, numéro 17, 27 fév.-5 mar. 1904.
[1271] Henri Duchmann, « Procédés féministes », *loc. cit.*
[1272] *Idem*.

journalistique en énumérant ses principales armes de combat : « conscience, libre pensée, respect de la vérité, amour de la justice, logique, impartialité, loyauté, courtoisie[1273]. » En interrogeant Duchmann sur les siennes, elle accentue le fait qu'il s'agit d'un duel qui se déroule très précisément sur le terrain du discours. Car si Henri Duchmann associe les revendications féministes à « Des mots ! Des phrases[1274] ! », les féministes retournent cette accusation à leur avantage en prouvant qu'elles sont capables de polémiquer. À force de médire sur les procédés rhétoriques qu'elles emploient, l'anarchiste en vient finalement à leur reconnaître un certain talent journalistique. Cleyre Yvelin réagit avec vigueur à la critique formulée par Duchmann à propos de son prétendu manque d'explications sur le féminisme : « J'apprends, sans trop de surprise, que ma réponse *ne répond* à rien ! je ne dis pas un mot sur le mariage, ni sur le suffrage universel, ni sur l'égalité des droits et des salaires, etc., voilà qui est plaisant, mais qui donc m'a interpellée sur ces sujets[1275] ? » Dans cet extrait, elle présente son adversaire comme un mauvais polémiste qui lui reproche de ne pas avoir offert certaines réponses sans toutefois lui avoir adressé de véritables questions. À plusieurs reprises, c'est Cleyre Yvelin qui reproche à Duchmann d'avoir « mal interprété [s]es phrases[1276] » dans l'unique but d'« exercer [sa] verve satirique[1277]. » Les féministes seraient aptes à développer un argumentaire logique, mais c'est Duchmann qui s'amuserait à déformer leur propos. Elle anticipe d'ailleurs une potentielle querelle sémantique lorsqu'elle convoque les figures du maître et du seigneur pour insister sur les visées libertaires du féminisme : « (M. Duchmann voudra bien reconnaître que ce n'est pas moi qui ai inventé le mot[1278]). »

[1273] Cleyre Yvelin, « Féminisme. Réponse à Duchmann », *loc. cit*.
[1274] Henri Duchmann, « L'erreur féministe », *loc. cit*.
[1275] Cleyre Yvelin, « Féminisme. Réponse à Duchmann », *loc. cit*.
[1276] *Idem*.
[1277] *Idem*.
[1278] Cleyre Yvelin, « Féminisme », *loc. cit.*

De la même manière, Nelly Roussel fait apparaître Duchmann comme un piètre lecteur à qui elle donne une leçon à la fois de compréhension et d'écriture :

> Et, pour terminer, mon cher camarade, à propos des paroles que vous me reprochez […] permettez-moi de vous faire remarquer, d'abord, qu'elles ne sont pas de moi; c'est une citation que je faisais; ensuite, que le système qui consiste à isoler, pour la critiquer, une phrase faisant partie d'un tout, se rattachant à d'autres phrases qui expliquent et pet-être (*sic*) la légitiment… est de ceux qu'un esprit libre et droit ne devrait jamais employer[1279].

Encore une fois, Nelly Roussel recourt à une formule d'adresse qui inscrit bien les deux locuteurs dans un même ensemble de camarades libertaires. Cet extrait laisse entendre que Duchmann déforme les arguments des féministes en les sortant de leur contexte d'énonciation. Elle montre dès lors que l'anarchiste échoue à s'engager dans une véritable discussion intellectuelle avec les féministes, qu'il ne cherche qu'à lyncher sur la place publique. C'est pour cette raison qu'elle déserte la polémique en mars 1904, considérant qu'il remplace trop souvent « les arguments qui lui manquent par la raillerie et l'injure[1280]. » À ses yeux, cette polémique n'ouvre pas la porte à des « échanges libres entre esprits libres[1281] ». Le coup de grâce est porté par Gabrielle Petit qui revient sur la scène de l'Université populaire, évoquée par Duchmann, en affirmant qu'elle n'a jamais tenté de faire taire la conférence qu'il y présentait. Non seulement elle soutient qu'elle s'est levée à plusieurs reprises pour maintenir le calme dans l'auditoire agité, mais que c'est même « un libertaire qui [lui] a déclaré ne pas [le] comprendre[1282] ». Cette fois, ce ne sont plus les féministes qui méprisent Duchmann, ce sont les anarchistes eux-mêmes qui protestent contre ses déclarations. En convoquant cette image elle vient non seulement opposer Duchmann à son propre

[1279] Nelly Roussel, « Féminisme », *loc. cit.*
[1280] Nelly Roussel, « Dernière réponse », *loc. cit.*
[1281] *Idem*.
[1282] Gabrielle Petit, « Féminisme. Réponse à Duchmann », *loc. cit.*

mouvement, mais elle laisse également entendre qu'une certaine forme de solidarité entre féminisme et anarchisme est possible.

6.3. Conclusion

Au tournant du XX^{e} siècle, les femmes se frayent un chemin en tant qu'intellectuelles dans la presse anarchiste. Elles participent notamment aux enquêtes sociales, dans lesquelles elles se prononcent sur des sujets comme la guerre, le mariage et l'amour libre. Les enquêtes permettent aux femmes de faire entendre leur voix au sein d'espaces d'écriture qui constituent un microcosme des pratiques et des discours anarchistes. La collaboration des femmes aux enquêtes diffusées dans les périodiques anarchistes reste modeste par rapport à celle des hommes, même dans celles qui portent sur des sujets comme le mariage et l'amour où l'on s'attendrait à les voir plus nombreuses. La plupart des femmes qui participent aux enquêtes ont en commun de bénéficier d'un degré élevé de notoriété leur permettant de légitimer leur place au sein d'un genre médiatique traditionnellement réservé aux hommes. Cette collaboration nous informe, plus particulièrement, sur les postures et les stratégies que les femmes empruntent pour exprimer leurs idées en tant qu'intellectuelles. Dans l'« Enquête sur la guerre et le militarisme », lancée par *L'Humanité nouvelle* en 1899, les femmes misent sur une modestie toute rhétorique pour partager leur point de vue sur une thématique réputée masculine. D'autres critiquent ouvertement le genre de l'enquête avant d'intervenir sur les questions qui leur ont été posées. En 1901, les romancières Jane de La Vaudère et Camille Pert participent à une enquête sur le mariage diffusée dans *La Plume*. Elles formulent toutes deux une critique du mariage qui prend en compte la situation sociale des femmes. La première offre une réponse dans laquelle les figures de l'écrivaine naturaliste et de l'intellectuelle se confondent pour dénoncer l'institution française du mariage. La seconde signe une courte réponse où elle se montre hostile vis-à-vis de l'enquête qui lui laisse, au final, peu d'espace pour

développer une réflexion sérieuse sur la conjugalité. Dans cette intervention, nous pouvons lire une critique plus globale du traitement médiatique réservé aux enjeux féminins dans la presse.

En 1902, *La Revue blanche* fait paraître une enquête intitulée « Tolstoy et la Question sexuelle ». Parmi les quatre femmes qui participent à cette enquête figure la philosophe et scientifique Clémence Royer. En comparant la transcription des entretiens effectués avec Clémence Royer et Émile Zola, nous pouvons observer un traitement différencié de la parole des femmes et des hommes. Clémence Royer n'accède pas au même statut d'intellectuelle que l'écrivain naturaliste, son discours philosophique et scientifique étant réduit à ses positions darwiniennes. La pensée de Clémence Royer est assimilée à une forme de darwinisme social, théorie alors nettement pourfendue au sein des milieux anarchistes. Elle apparaît dès lors comme un contre-modèle de l'intellectuel qui s'incarnerait de manière exemplaire dans la figure d'Émile Zola. Dans l'« Enquête sur l'amour libre », diffusée en 1903 dans *L'Ennemi du peuple*, Alexandra Myrial et Louise Réville abordent l'amour libre en le décrivant comme une pratique masculine. Elles mettent en scène différentes figures féminines – celles de la bourgeoise et de la femme du peuple notamment – pour proposer une réflexion sur l'amour qui prend en compte la situation matérielle des femmes. Elles posent ainsi un nouveau regard sur l'amour libre, formulant à divers degrés une critique interne des milieux anarchistes. Dans *Le Libertaire*, les voix individuelles des femmes prennent la forme d'une voix collective féministe. Dans le cadre d'une polémique survenue dans le journal en 1904, Nelly Roussel, Cleyre Yvelin et Gabrielle Petit prennent la plume pour mettre en scène un type de féminisme qui serait compatible avec le mouvement libertaire. En illustrant la pertinence de leur discours féministe, elles tentent également de mettre en valeur leurs compétences intellectuelles. Or c'est justement en tant qu'intellectuelles reconnues et légitimées pour leur production que ces trois féministes parviennent à esquisser une voix collective dans le journal. Cette

voix n’est pas celle de toutes les femmes anarchistes, mais bien celle d’intellectuelles féministes qui entendent défendre la dimension libertaire de leur mouvement.

CONCLUSION

Me voici partie, pour « vivre ma vie ». J'allai droit vers les intellectuels; avec eux, au moins, on peut causer. Les causeries tiennent dans la vie anarchiste une très grande importance. J'avais à prendre une étiquette. Serais-je individualiste ou anarchiste ? Je n'avais guère le choix. Chez les communistes, la femme est réduite à un tel rôle qu'on ne cause jamais avec elle, même avant. Il est vrai que chez les individualistes, ce n'est guère différent.

Rirette Maîtrejean

La place des femmes dans la presse anarchiste

Dans cette thèse, nous avons reconstitué la production textuelle des femmes publiée dans la presse anarchiste française entre 1885 et 1905. Cette production peut être retracée à la lumière de quatre moments charnières. Le premier est lié à l'entrée significative des femmes dans les journaux de propagande qui s'effectue vers la fin de la décennie 1880. Si l'année 1885 représente un moment fort de la presse anarchiste, les femmes arrivent quant à elles dans une période d'activité un peu plus creuse du mouvement. Louise Michel se démarque à la fois des hommes et des femmes de son temps en publiant une masse considérable de feuilletons romanesques, de poèmes, de

contes et de nouvelles dans la presse anarchiste. Louise Michel élabore un style d'écriture bien à elle qui lui permet de transformer sa vision politique du monde en matériau littéraire et poétique. C'est ce que nous avons démontré en analysant la manière dont ses textes mettent en forme une poétique de la révolution et une fiction de la lutte des classes. L'écriture constitue un mode d'expression spécifique pour critiquer la société et réinscrire l'utopie anarchiste dans la grande trame de l'histoire. Louise Michel signe également des lettres ouvertes dans les journaux de propagande par l'entremise desquelles elle réussit à se construire une image publique en tant que militante. Elle utilise en effet le journal comme une sorte de tribunal populaire pour faire taire les calomnies qui visent à ternir sa réputation. En parallèle, nous avons vu que plusieurs militantes empruntent la voie épistolaire pour investir les réseaux anarchistes. Les lettres deviennent une manière d'acquérir de la visibilité au sein du mouvement et, surtout, de convaincre les femmes de s'organiser entre elles sur le terrain politique.

Entre 1892 et 1894, une dizaine de femmes signent des écrits dans la presse anarchiste. L'essor de la production textuelle féminine coïncide avec un phénomène plus large de massification de la presse anarchiste, qui découle de la popularité médiatique que le mouvement acquiert pendant la période des attentats. Les femmes participent à la dissémination de l'anarchisme dans la sphère culturelle en publiant des écrits dans les journaux de propagande et dans les revues littéraires. Ces écrits portent les traces d'un imaginaire libertaire lié aux discours sur la violence qui animent alors les milieux militants. Nous avons souligné les stratégies singulières empruntées par les femmes pour s'emparer d'un sujet dont elles devraient être a priori écartées en raison des clichés de genre de leur époque. La figure de la mère est notamment convoquée par plusieurs femmes pour formuler une critique du militarisme et du patriotisme. À leur manière, Marie Malthuriel et « Une anarchiste » mobilisent la figure de la mère pour légitimer leur intervention journalistique tout en replaçant les femmes au centre du discours révolutionnaire. Les poèmes de Marie Krysinska, publiés dans *La Plume* et

dans *L'Ermitage*, nous ont permis d'apporter un éclairage nouveau sur les rapports traditionnellement admis entre anarchisme et symbolisme. Les poèmes en vers libres de Marie Krysinska évoquent les discours anarchistes sur l'action révolutionnaire tout en échappant au cliché du terrorisme anarchiste. Ils mettent en forme une poétique du mouvement qui rappelle l'idéal révolutionnaire des libertaires, tant sur un plan formel que thématique. À la même époque, d'autres femmes recourent à des pratiques d'écriture inédites pour mettre en forme de courtes fictions anarchistes. Ce sont Séverine, Marie Salel et Marie Huot qui prennent la plume pour interroger les limites et les possibles de l'anarchisme. Leur texte devient une manière de révéler la part d'utopie qui caractérise les discours révolutionnaires, l'anarchisme apparaissant lui-même comme une sorte de fiction politique détachée de la réalité.

Au cours de la période étudiée, l'année 1896 marque un véritable tournant dans l'activité journalistique et littéraire des femmes. La production textuelle féminine atteint un sommet, s'élevant à une quarantaine de titres publiés au cours de l'année – un nombre qui se maintient d'ailleurs jusqu'en 1905. Ce tournant est inséparable du mouvement de renaissance qui s'empare de la presse anarchiste et de l'entrée plus massive des femmes dans la presse généraliste et féministe. Les écrits signés par les femmes se présentent sous la forme de témoignages intimes dans lesquels elles évoquent, à divers degrés, leur parcours militant. Non seulement les femmes partagent leurs expériences personnelles pour mettre en valeur leur trajectoire politique, mais elles offrent également de nouveaux modèles auxquels peuvent s'identifier les lectrices. Nous avons remarqué que les écrits publiés au cours de cette période portent les marques d'une interdiscursivité journalistique, les femmes puisant dans des pratiques d'écriture communes comme l'autobiographie pour offrir un portrait de leur vie. Différentes figures féminines, telles l'enfant, l'ouvrière, la trimardeuse et la voyageuse leur permettent également de déjouer, individuellement et collectivement, les stéréotypes de genre de leur époque.

Le dernier moment que nous avons retracé remonte au début du XX^e siècle. Il s'agit d'un moment lors duquel les femmes font entendre leur voix en tant que critiques et intellectuelles. Dans la rubrique « Livres et revues » de *L'Humanité nouvelle*, les femmes s'ouvrent un espace de réflexion littéraire en y publiant une centaine de comptes rendus critiques. Si l'on connaissait jusqu'à présent le rôle joué par *L'Humanité nouvelle* dans la circulation des savoirs anarchistes en France, nous avons démontré que ce sont en grande partie les femmes-critiques qui assurent un tel transfert de connaissances en raison de leur expertise de traductrice. En parallèle, nous avons étudié comment Judith Cladel et Isabeau Perlette investissent les territoires masculins de la critique et de l'histoire littéraire, érigeant un modèle de l'écrivain engagé qui s'inscrit dans un héritage libertaire. Nous avons également vu que plusieurs femmes participent aux enquêtes sociales de leur époque tout en restant critiques par rapport à ce genre littéraire. La polémique autour du féminisme qui agite le *Libertaire* en 1904 constitue quant à elle un moment de bascule dans la presse anarchiste. Les femmes donnent forme, pour la première fois, à une voix collective par l'entremise de laquelle elles cherchent à faire entendre leurs revendications au sein des milieux anarchistes. Cette polémique met en lumière les « voix dissonantes de femmes anarchistes ou sympathisantes[1283] » qui tentent de sensibiliser les hommes libertaires au discours féministe. Elle vient également souligner les écarts qui se creusent entre les intellectuelles féministes et les femmes anarchistes. Cette grande traversée nous a permis de mettre en lumière l'affirmation progressive des femmes au sein de la presse anarchiste. Des quelques militantes signant des lettres ouvertes pour faire entendre leur voix dans les journaux à la fin des années 1880, nous en arrivons à des intellectuelles qui investissent des espaces d'écriture collective pour réagir aux enjeux sociopolitiques de leur temps.

[1283] Sophie Kérignard, *Les Femmes, les mal entendues du discours libertaire ? De la fin du dix-neuvième siècle à la Grande guerre*, *op. cit.*, p. 431.

Les raisons d'un oubli généralisé

La production textuelle des femmes dans la presse anarchiste est bien plus significative que ne le laissent croire les histoires littéraires actuelles. Entre 1885 et 1905, les femmes signent près de six cents textes dans une vingtaine de périodiques différents qui œuvrent à la transmission des idées anarchistes. Il s'agit à la fois de journaux de propagande, qui remplissent avant tout une mission d'éducation populaire, et de revues littéraires sympathisant avec le mouvement. À travers des pratiques d'écriture aussi diversifiées que la lettre ouverte, l'article journalistique, le feuilleton romanesque, la nouvelle, le conte, la poésie, l'autobiographie et la critique littéraire, les femmes investissent à divers degrés l'univers des discours anarchistes. En effet, elles explorent et façonnent l'ensemble des significations collectives qui constituent ce qu'Alain Pessin appelle une rêverie anarchiste, c'est-à-dire un « registre imaginaire fécond[1284] » accordant une certaine unité de sens à la pensée libertaire. Comment dès lors expliquer cet « écart entre la présence de femmes écrivains dans la culture vécue et leur faible visibilité dans l'histoire littéraire[1285] », tel qu'il se manifeste dans les histoires littéraires de l'anarchisme ? Car la production textuelle des femmes dans la presse anarchiste demeure importante, même si elle est plus faible – d'un point de vue quantitatif – que celle des hommes.

Deux phénomènes peuvent expliquer, nous semble-t-il, la mise à l'écart des femmes dans la majorité des recherches littéraires qui portent sur l'anarchisme. Le premier remonte aux modalités sociohistoriques qui entourent l'activité littéraire et journalistique des femmes au XIX^e^ siècle. Le deuxième concerne plus particulièrement les choix historiographiques qui ont contribué à reléguer ces dernières aux marges d'une histoire littéraire commune. À l'époque où elles écrivent dans les périodiques

[1284] Alain Pessin, *La Rêverie anarchiste, 1848-1914*, *op. cit.*, p. 21.
[1285] Christine Planté, « La place des femmes dans l'histoire littéraire : annexe, ou point de départ d'une relecture critique ? », *loc. cit.*, p. 655.

anarchistes, les femmes doivent légitimer leur place dans une culture du savoir qui est alors en plein essor[1286]. Si le développement massif de la presse favorise leur entrée dans le monde des lettres, elle ne leur confère pas du même coup une crédibilité en tant qu'écrivaines et journalistes. Malgré les bénéfices que les femmes peuvent tirer de l'activité journalistique, cette dernière les maintient souvent à l'écart des véritables instances de légitimation littéraire. Jusqu'à la deuxième moitié du XX[e] siècle, les femmes doivent jongler avec diverses « formes de contraintes et de prescriptions[1287] » pour assurer la meilleure réception possible de leur discours dans la presse. La remarque vaut autant pour les femmes qui collaborent à la presse généraliste qu'à celles qui tentent de faire entendre leur voix dans les périodiques anarchistes.

Dans l'ensemble, les anarchistes adoptent une vision traditionnelle des rôles de genre qui « tend [à] enfermer les femmes au sein de la sphère privée[1288]. » Ils n'échappent pas en ce sens aux discours dominants qui ont cours à la fois dans les milieux bourgeois et ouvriers de leur époque. Cette posture antiféministe est en grande partie héritée des conceptions sexistes de Pierre-Joseph Proudhon[1289] qui proclamait haut et fort que « la femme » ne pouvait être que " « ménagère ou courtisane[1290] ». En reprenant cette formule dans le titre de notre thèse, nous cherchions à démontrer que malgré une forte résistance antiféministe, les femmes ont réussi à se tailler une place significative dans la presse anarchiste. Bien que le discours de Proudhon ne fasse pas l'unanimité chez les révolutionnaires, nombreux sont ceux qui refusent de reconnaître aux femmes un statut d'écrivaines ou d'intellectuelles. En témoignent les séries

[1286] Karen Offen, *Les Féminismes en Europe (1700-1905)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Archives du féminisme », 2012, p. 252.
[1287] Marie-Ève Thérenty, *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, *op. cit.*, p. 359.
[1288] Sophie Kérignard, *Les Femmes, les mal entendues du discours libertaire ? De la fin du dix-neuvième siècle à la Grande guerre*, *op. cit.*, p. 558.
[1289] *Ibid.*, pp. 555-556.
[1290] Cette formule revient à plusieurs reprises sous la plume de Pierre-Joseph Proudhon. Les termes sont parfois inversés, parfois intégrés à un commentaire plus long. Ils apparaissent notamment dans l'ouvrage *La Pornocratie, ou les Femmes dans les temps modernes* à la page 67.

d'articles d'Han Ryner et d'Henri Duchmann, publiées dans *La Plume* et dans le *Libertaire* à quelques années d'intervalle. Le premier s'inquiète de l'entrée massive des femmes dans le monde des lettres, tandis que le second s'attaque plus particulièrement aux intellectuelles féministes. La production textuelle féminine publiée dans la presse anarchiste ne semble pas avoir passé à la postérité en raison de la faible valeur accordée à l'activité journalistique des femmes.

Alors que plusieurs hommes acquièrent un degré de notoriété élevé au sein des milieux militants, les femmes restent généralement dans l'ombre du mouvement. Le mouvement anarchiste n'échappe pas à une certaine forme de vedettariat qui bénéficie aux hommes, exception faite d'une femme comme Louise Michel ayant acquis une renommée certaine. Cette renommée est toutefois liée à son rôle de militante, ainsi que nous l'avons démontré, bien plus qu'à son statut de femme de lettres. Un détour par les numéros de la revue *Les Hommes du jour*, publiée entre 1908 et 1919, rend compte de l'existence d'un vedettariat masculin au sein de la presse anarchiste. Chaque numéro vise à retracer le portrait biographique d'une personnalité politique, littéraire ou artistique, illustrée en couverture par un dessinateur. Plusieurs anarchistes sont représentés dans les numéros qui portent parfois également sur des personnalités non-anarchistes, hautement caricaturés par Victor Méric qui signe alors sous le pseudonyme « Flax ». Les numéros consacrés aux anarchistes sont plus élogieux, montrant comment certains militants acharnés comme Émile Pouget et Jean Grave ont contribué à l'essor du mouvement. Le titre de la revue est en lui-même évocateur puisqu'il montre que l'actualité politique est pensée en fonction de grandes figures masculines. La revue participe plus précisément à la création d'un panthéon de militants qui prend forme dès le début du XX^{e} siècle, alors que le mouvement anarchiste est encore en pleine activité. Certaines femmes éminentes ont droit à leur portrait au sein de cette galerie masculine, mais elles reçoivent rarement des honneurs. En 1909, Séverine fait la couverture du soixante-cinquième numéro, Victor Méric justifiant sa place au sein « de cette galerie

d'hommes du jour[1291] » en la distinguant d'emblée des intellectuelles féministes de son temps qui « débitent leurs vers avec des poses alanguies ou vous fatiguent l'entendement de raisonnements minutieux[1292]. » En 1911, un numéro est réservé à la poète Lucie Delarue-Mardrus où l'on déclare sans ambages qu'elle possède « tous les défauts des trop nombreuses femmes qui "font de la littérature"[1293]. »

Dans les revues littéraires d'orientation libertaire, la situation des femmes semble aussi problématique que dans les journaux de propagande. Elles ne sont qu'une poignée de femmes à investir les pages de *La Plume*, de *La Revue blanche* et de *L'Ermitage*. Les recherches que nous avons menées démontrent que les femmes qui expriment une sensibilité libertaire dans ces revues littéraires bénéficient généralement d'un fort capital symbolique. Au moment où Marie Krysinska et Séverine y publient respectivement des poèmes et des nouvelles, elles ont déjà acquis une visibilité – ce qui ne veut pas dire une légitimité – au sein des milieux littéraires et journalistiques. Elles ne sont d'ailleurs pas étrangères aux cercles libertaires, qu'elles ont toutes deux côtoyés de manière très différente. Alors que la première est une personnalité connue des groupes littéraires et artistiques de l'avant-garde, la deuxième s'est fait un nom en tant que directrice du *Cri du peuple* après la mort de Jules Vallès. La place accordée aux femmes dans le cadre des enquêtes sociales témoigne également de l'accès différencié des femmes aux revues littéraires. Seules des femmes ayant accédé à un degré de notoriété élevé semblent pouvoir faire entendre leur voix en tant qu'intellectuelles sur des enjeux d'actualité liés à l'anarchisme. L'exemple de Clémence Royer, interrogée dans le cadre de l'enquête sur « Tolstoy et la Question sexuelle » conduite par *La Revue blanche*, était particulièrement révélateur de la faible valeur accordée au discours des femmes. La réduction de sa pensée philosophique et scientifique à une forme de darwinisme social devenait une manière de discréditer plus

[1291] Flax, « Séverine », *Les Hommes du jour*, numéro 65, 17 avr. 1909.
[1292] *Idem*.
[1293] Sketch, « Lucie Delarue-Mardrus », *Les Hommes du jour*, numéro 174, 20 mai 1911.

globalement ses compétences intellectuelles. Alexandra David-Néel et Isabelle Eberhardt, ni tout à fait célèbres ni tout à fait inconnues, investissent néanmoins les pages des revues littéraires en y publiant leurs récits de voyage.

Si les profils des femmes qui écrivent dans les revues littéraires et dans les journaux de propagande varient dans la plupart des cas étudiés, un constat semble s'appliquer à l'ensemble de la presse anarchiste. Les femmes sont moins nombreuses que les hommes à collaborer aux milieux de presse qui donnent vie au mouvement. Rien n'explique toutefois encore pourquoi elles n'ont pas été redécouvertes par l'historiographie littéraire féministe. Au-delà de la réception des textes de femmes au temps de leur écriture, leur oubli relève de choix historiographiques ayant eu pour effet de « reproduire à la base et de manière trop mécanique les découpages et les paramètres les plus évidents de l'histoire littéraire générale[1294]. » L'occultation des femmes est liée, d'une part, au privilège qui a été accordé à la production féminine publiée en volume. Or la majorité des femmes ayant signé des écrits qui portent sur l'anarchisme ont rarement passé par les maisons d'édition, y compris celles fondées par les militants. Bien que la presse leur permette d'entrer plus facilement dans l'univers des lettres, elle semble du même coup leur bloquer l'accès à l'édition en volume qui constitue alors le vecteur principal de légitimité politique et littéraire. D'autre part, cette occultation relève du faible intérêt consacré à la presse anarchiste qui se présente comme un espace d'écriture marginal par rapport à la presse généraliste et féministe. Or nos recherches ont montré qu'un nombre considérable de militantes, femmes de lettres et journalistes de la fin du XIX^{e} siècle sont passées par la presse anarchiste, qu'elles aient mené ou non des carrières littéraires. Pour exhumer les textes de femmes il fallait non seulement se tourner vers la presse, mais surtout dépouiller les périodiques militants et littéraires qui ont participé d'une même mouvance anarchiste. La presse anarchiste ne peut être

[1294] Chantal Savoie (dir.), *Histoire littéraire des femmes. Cas et enjeux*, Paris, Éditions Nota Bene, coll. « Séminaires », 2010, p. 11.

pensée en dehors des réseaux et des affinités qui se tissent entre les journaux de propagande et les revues littéraires d'orientation libertaire.

Un regard nouveau sur l'anarchisme

À plusieurs égards, cette thèse nous a permis de poser un regard nouveau sur l'anarchisme. L'étude de la production textuelle des femmes montre que l'anarchisme n'est pas qu'un mouvement politique, mais bien une mouvance culturelle, littéraire et sociale. L'anarchisme constitue un laboratoire d'idées qui s'étend bien au-delà du cadre politique dans lequel il prend forme. Il se présente comme un mouvement diffus qui regroupe un ensemble de discours et de pratiques se retrouvant à la fois dans les journaux de propagande et dans les revues littéraires. Les écrits de femmes nous permettent donc de mettre en valeur l'apport de l'anarchisme à la vie culturelle de son temps. Mais ils nous entraînent également vers de nouveaux territoires qui étaient jusqu'alors ignorés dans les histoires littéraires de l'anarchisme. Parmi les femmes qui écrivent dans la presse anarchiste plusieurs sont également des collaboratrices de *La Fronde*, quotidien féministe fondé par Marguerite Durand en 1897. C'est le cas de Judith Cladel, d'Alexandra David-Néel, de Marie Krysinska, de Savioz – pseudonyme d'Avril de Sainte-Croix – et de Séverine. Ces rapports, qui mériteraient d'être approfondis, montrent que plusieurs femmes de lettres et journalistes ont collaboré à la fois à la presse anarchiste et à la presse féministe où elles ont bénéficié d'une meilleure visibilité. La reconnaissance qu'elles acquièrent dans la sphère sociale par l'intermédiaire de *La Fronde* semble faciliter leur intégration dans une presse anarchiste majoritairement animée par des hommes. Nous pouvons par ailleurs penser que les femmes participent à la propagation des idées libertaires dans la sphère culturelle et, plus particulièrement, dans les milieux féministes. Seuls les écrits de

femmes auraient pu nous permettre d'établir un parallèle entre la presse anarchiste et un tel quotidien qui constitue alors « le centre de la nébuleuse féministe[1295]. »

Notre étude sur l'activité journalistique et littéraire des femmes nous a également permis d'en apprendre davantage sur la presse anarchiste. Dans un article intitulé « Discurso e imaginario en la literatura anarquista », Clara E. Lida avance que la presse anarchiste espagnole manifeste une plus grande ouverture que la presse socialiste vis-à-vis de la collaboration féminine. Elle affirme que le refus de la domination, tel qu'il s'exprime chez les libertaires de la fin du XIX^{e} siècle, permet à la presse anarchiste espagnole d'être plus inclusive en accueillant différents types de collaborateurs sans égard à leur niveau d'éducation ou à leur identité de genre[1296]. Notre étude a démontré qu'il en va tout autrement pour la presse anarchiste française. Non seulement les femmes accèdent plus difficilement aux publications anarchistes que les hommes, mais elles n'y acquièrent jamais une légitimité aussi grande en tant que publicistes, poètes, écrivaines ou intellectuelles. Un dépouillement intégral de *La Question sociale*, revue d'idées publiée entre 1885 et 1897, nous invite à croire que les femmes ont occupé une meilleure position dans la presse socialiste que dans la presse anarchiste[1297].

Même si la presse anarchiste se présente comme un foyer de réflexion et d'écriture alternatif, elle n'échappe pas aux logiques de genre de son époque qui tendent à écarter les femmes de la vie publique. En général, les femmes montrent qu'elles sont conscientes des enjeux de genre qui déterminent leur rapport à l'écriture

[1295] Michelle Perrot, « *La Fronde* des femmes au temps de l'affaire Dreyfus », dans Kathryn M. Grossman, Michael E. Lane, Bénédicte Monicat, Willa Z. Silverman (dir.), *Confrontations. Politics and Aesthetics in Nineteenth-Century-France*, Amsterdam, Éditions Rodopi, 2001, p. 288.
[1296] Clara E. Lida, « Discurso e imaginario en la literatura anarquista », *Filología*, numéros 1-2, 1996, p. 123.
[1297] Paule Minck assume la fonction de secrétaire de rédaction pour la revue en plus d'y publier ses articles. Louise Michel, Eugénie Potonié-Pierre et Charlotte Vauvelle collaborent activement à la publication.

et, plus particulièrement, à la presse anarchiste. Elles recourent en effet à différentes stratégies rhétoriques pour déjouer certaines normes féminines tout en assurant la meilleure réception possible de leur discours. En étudiant le tissage qui s'opère entre genre et anarchisme au sein des écrits de femmes, nous pouvons mettre en relief des postures, des représentations et des figures ayant été négligées au sein des histoires littéraires de l'anarchisme. Les femmes façonnent de nouvelles significations collectives, ainsi que le démontraient les figures de la mère et de la trimardeuse. Ces figures deviennent une manière de s'approprier des thématiques réputées masculines comme celles de la guerre et de la propagande. De telles constructions discursives leur permettent non seulement de fonder la crédibilité de leur propos, mais également de porter un regard différent sur le mouvement qui participe au remodelage des discours anarchistes.

Au fil de nos recherches, nous avons rencontré des signatures de femmes dont les trajectoires littéraires ont déjà été étudiées mais encore très peu sous l'angle de leur rapport à l'anarchisme. Il s'agit de Marie Krysinska et de Judith Cladel, par exemple, qui apparaissent à la fois dans *L'Humanité nouvelle* et dans *La Plume*. Il s'agit également d'Alexandra David-Néel qui collabore à la fois au journal militant *L'Ennemi du peuple* et à la revue littéraire *L'Idée libre*. Ces femmes ont en commun de mettre en forme un discours libertaire à travers des pratiques d'écriture inédites, soit la poésie symboliste, la critique théâtrale et le récit de voyage. Nous avons également retrouvé des femmes de lettres qui, si elles ont a priori très peu à voir avec l'anarchisme, figurent aux côtés de militants libertaires dans des espaces d'écriture collective. Ce sont des femmes comme Jeanne Marni et la Comtesse Diane qui participent à l'« Enquête sur la guerre et le militarisme » lancée par *L'Humanité nouvelle*. Ce sont aussi des romancières comme Jane de La Vaudère et Camille Pert qui collaborent à l'« Enquête sur le mariage » diffusée dans *La Plume*. Plusieurs femmes de lettres ont croisé la presse anarchiste au cours de leur trajectoire, phénomène négligé dans les études qui portent sur des aspects plus valorisants de leur carrière.

Inversement, nous avons également découvert une masse considérable de textes littéraires écrits par des militantes qui ont emprunté différentes pratiques d'écriture pour véhiculer leurs idées politiques. Les textes de nombreuses auteures anonymes, telles Aurore, Marie L., et M.-G. Louise, de même que ceux de militantes plus ou moins connues comme Madeleine Barbet, Mary Huchet et Marie Salel témoignaient de leur connaissance des codes littéraires de leur temps. Nous avons vu en effet que plusieurs femmes puisent dans des genres littéraires populaires comme la légende, les fables ou la farce, pour s'adresser plus facilement à un vaste lectorat. Louise Michel défendait elle-même, dans une lettre ouverte publiée dans *La Révolte*, l'usage politique qu'elle fait du mélodrame qui constitue alors un genre à succès. En empruntant à des genres anciens et pourvus d'une grande acceptabilité, les femmes peuvent participer de manière encore plus efficace à la transformation des représentations politiques, littéraires et culturelles de leur temps. Dès lors, la production textuelle des femmes ne pouvait être uniquement comprise comme un prolongement de leurs activités militantes. Elle constituait une forme d'expression littéraire et journalistique à part entière, ayant contribué au développement d'une littérature anarchiste rattachée à des pratiques d'écriture plus conventionnelles.

Un vaste chantier de recherche

À l'issue de cette thèse, certaines avenues restent encore à explorer. Pour prendre une réelle mesure de la production textuelle des femmes dans la presse anarchiste, il faudrait d'abord élargir la période étudiée. D'une part, il serait intéressant de revenir un peu plus tôt dans le temps pour examiner les quelques lettres ayant été signées par des militantes dans la série des journaux lyonnais. Au début de nos recherches, ces lettres nous semblaient anecdotiques en raison de leur faible quantité et de la position peu visible qu'elles occupent dans les journaux. Au lieu de prendre pour point de départ l'année 1882, qui marque l'émergence des journaux anarchistes

lyonnais, nous avons donc commencé notre étude à partir de 1885. Cette année nous semblait plus pertinente pour retracer les débuts d'une activité journalistique féminine. Mais nous ne savions pas encore que les lettres ouvertes constituaient la voie principale empruntée par les femmes pour entrer dans la presse anarchiste. D'autre part, il serait pertinent d'analyser les écrits de femmes publiés après 1905, notamment dans les journaux qui sont animés par les néomalthusiens et les anarchistes individualistes. Ces deux courants placent la question des femmes au cœur d'une réflexion plus globale sur la société, au point d'avoir développé une critique assez sévère du patriarcat[1298]. Plusieurs femmes ont donc trouvé leur place chez les anarchistes individualistes en ayant notamment joué « un rôle moteur dans les expériences de vie en milieu libre[1299]. » Elles ont été nombreuses à collaborer au journal *l'anarchie* pour lequel les sœurs Anna et Armandine Mahé exerçaient d'ailleurs les fonctions de directrice et de trésorière[1300]. Si la persistance d'une division sociosexuée des tâches au sein des milieux individualistes enferme encore les femmes dans des rôles plus traditionnels – Rirette Maîtrejean affirme avoir été envoyée aux casseroles dès son arrivée au siège de *l'anarchie* à Romainville[1301] –, les femmes signent néanmoins une masse considérable d'écrits dans ce journal.

Selon les recherches que nous avons effectuées, plus d'une centaine de textes de femmes ont été publiés dans *l'anarchie*. Un tel exemple démontre à lui seul qu'il y a encore un nombre significatif d'écrits féminins à retrouver et à analyser pour renouveler notre compréhension des discours anarchistes. À plusieurs égards, ces

[1298] Anne Steiner, « De l'émancipation des femmes dans les milieux individualistes à la Belle Époque », *Réfractions*, numéro 24, printemps 2010, pp. 21-22.
[1299] *Ibid*., p. 22.
[1300] Anne Steiner, « Les militantes anarchistes individualistes : des femmes libres à la Belle Époque », *loc. cit.*
[1301] Rirette Maîtrejean, « Souvenirs d'anarchie », *Le Matin*, numéro 10771, 24 août 1913. Ces souvenirs, publiés en feuilleton, ont fait l'objet d'une réédition chez La Digitale en 2005. Les inégalités de genre qui y sont dépeintes semblent toujours d'actualité au sein des milieux anarchistes, notamment québécois, dans la mesure où ils sont marqués par une « division sexuelle du travail militant ». Sur ce point, voir Thomas Déri et Francis Dupuis-Déri, *l'anarchie expliquée à mon père*, *op. cit.*, p. 105.

textes s'écartent de ceux qui ont été abordés dans la thèse. Ce sont majoritairement des articles journalistiques qui portent sur l'amour et l'éducation, deux sujets de prédilection des anarchistes individualistes. En 1905 et 1907, Anna Mahé fait paraître une série d'articles intitulée « L'Hijiène du cerveau », initialement parue dans *Le Libertaire*, dans laquelle elle revendique une forme d'éducation libertaire au détriment des programmes d'enseignement qui servent les intérêts de la classe bourgeoise. Cette série d'articles illustre de manière exemplaire l'articulation entre théorie et pratique qui préoccupe tant les anarchistes. Celle qui exerce les métiers d'institutrice et de typographe donne corps à un discours libertaire sur l'éducation en mettant en place son propre système d'orthographe simplifiée.

Cette thèse visait à offrir une perspective globale sur une production féminine dont tout un pan reste encore à découvrir. Des femmes comme Madeleine Vernet et Madeleine Pelletier, qui entrent un peu plus tard dans les milieux libertaires, viendraient s'inscrire de plein droit dans la continuité des voix féminines qui ont été portées dans la presse anarchiste à la fin du XIX^{e} siècle en France. En outre, il serait intéressant de comparer les écrits signés par les femmes dans la presse anarchiste à ceux qu'elles font paraître dans la presse généraliste et féministe à la même époque. Une telle étude nous permettrait de mesurer plus nettement le rôle des femmes dans la circulation des idées révolutionnaires. Nous pourrions également étudier la manière dont les femmes adaptent leur discours politique en fonction des différents lectorats auxquels elles s'adressent. L'objectif de cette thèse consistait d'abord et avant tout à retracer des écrits qui méritaient enfin de réintégrer une histoire littéraire commune amputée d'une partie de sa production. Il s'agissait ensuite de démontrer comment les écrits de femmes nous permettent de poser un regard nouveau sur la presse anarchiste qui n'avait jusqu'à présent été pensée qu'à travers l'activité journalistique et littéraire des hommes. Mais notre espoir est que nous puissions, un jour, réfléchir à une histoire littéraire de l'anarchisme sans isoler les écrits des hommes et des femmes. Étudier la manière dont ils ont participé, de manière concomitante, à l'évolution de la pensée et

des pratiques anarchistes. Nous pourrions ainsi repenser l'histoire littéraire en des termes qui rappellent la conception qu'André Léo se faisait des rapports de genre : « Aux hommes tous leurs droits et rien de plus, aux femmes tous leurs droits et rien de moins[1302]. »

[1302] Il s'agit de la devise d'un journal américain fondé par les militantes féministes Susan B. Anthony et Elizabeth Cady Stanton, reprise par André Léo dans un article paru en 1868 dans *L'Opinion nationale*. Citation retrouvée grâce à Carolyn J. Eichner, *Women in the Paris Commune. Surmounting the Barricades*, Bloomington, Indiana University Press, 2004.

ANNEXE A

RÉPERTOIRE DES PÉRIODIQUES ANARCHISTES MIXTES

Titre	Années	Lieu de parution	Périodicité	Numéros diffusés	Édition
Révolution cosmopolite (La)	1886-1887	Paris	Hebdomadaire, bimensuelle	9	
Idée ouvrière (L')	1887-1888	Le Havre	Hebdomadaire	40	
Révolte (La)	1887-1894	Paris	Hebdomadaire	326	Publications de La Révolte
Attaque (L')	1888-1890	Paris	Hebdomadaire	66	
Père peinard (Le)	1889-1894 1894-1895 1896-1899 1900 1902	Paris, Londres	Hebdomadaire	253 8 129 15 1	Bureaux du Père peinard
Revue blanche (La)	1889-1903	Bruxelles, Liège, Paris	Mensuelle, bimensuelle	237	Éditions de la Revue blanche
Plume (La)	1889-1914	Paris	Bimensuelle, irrégulière	426	Éditions de la Plume
Ermitage (L')	1890-1906	Paris	Mensuelle	201	
Harmonie	1891-1893	Marseille	Mensuelle	27	
Endehors (L')	1891-1893	Paris	Hebdomadaire	91	
Agitateur (L')	1892 1893 1897	Marseille Toulon Marseille	Hebdomadaire, bimensuelle	12 6 2	Imprimerie spéciale de l'Agitateur
Courrier social illustré (Le)	1894	Paris	Bimensuelle	4	
Sociale (La)	1895-1896	Paris	Hebdomadaire	76	
Libertaire (Le)	1895-1914	Paris, Marseille	Hebdomadaire	960	Publications du Libertaire
Temps nouveaux (Les)	1895-1914	Paris	Hebdomadaire, bimensuelle	982	Publications des Temps nouveaux
Trimard (Le)	1897	Paris	Bimensuelle	6	

Libre (Le)	1897-1898	Paris	Mensuelle	5	
Humanité nouvelle (L')	1897-1901 1903 1906	Paris, Gand	Irrégulière	54 1	Éditions de l'Humanité nouvelle
Misère (La)	1898	Paris	Hebdomadaire	14	Éditions de la Misère
Homme Libre (L')	1899 1903-1904	Paris	Hebdomadaire	11 20	Bibliothèque de l'Homme libre
Flambeau (Le)	1901-1902	Vienne	Bimensuelle	13	
Idée libre (L')	1901-1904	Bruxelles, Paris			
Action révolutionnaire (L')	1902	Lyon	Hebdomadaire	6	
Ennemi du peuple (L')	1903-1904	Paris	Bimensuelle	29	
Tribune internationale (La)	1904-1905	Paris	Hebdomadaire	14	

ANNEXE B

DESCRIPTION DES PRINCIPAUX PÉRIODIQUES ÉTUDIÉS

Agitateur (L') : Hebdomadaire anarchiste fondé à Marseille en 1892. Le journal cesse de paraître au mois de mai suivant, après avoir diffusé douze numéros. Louis Morel, Victor Louis et Louis Breysse assument tour à tour la fonction de gérant. Parmi les collaborateurs les plus connus du journal figurent Antoine Antignac, Sébastien Faure, Charles Malato et André Veidaux. Le journal publie des chansons et des poèmes, en plus de faire paraître en feuilleton des essais de Pierre Kropotkine et d'Élisée Reclus. Dans le neuvième numéro, Marie Salel signe un dialogue farcesque intitulé « La peur ». En 1893, le journal publie une nouvelle série de six numéros sous la direction d'Ernest Lavisse et de Louis Aiguier. Deux numéros supplémentaires sont diffusés en 1897, alors que le journal renaît sous l'impulsion du groupe la Jeunesse internationale qui lui donne une orientation anarcho-communiste.

Endehors (L') : Lancé par Zo d'Axa, *L'Endehors* diffuse quatre-vingt-onze numéros entre 1891 et 1893. Il est tiré à près de mille exemplaires par semaine, ce qui en fait l'un des journaux anarchistes les plus vendus de son époque. Il constitue de surcroît un haut lieu de sociabilité militante, le comité de rédaction se réunissant régulièrement autour de son fondateur Zo d'Axa. Comme son titre l'indique, le journal assume une certaine part de marginalité en refusant de se définir comme un organe de presse anarchiste. Il publie toutefois des articles de fond, des rubriques sur l'art et la littérature, ainsi que des textes de création littéraire qui véhiculent explicitement un discours libertaire. La liste des collaborateurs regroupe autant des penseurs anarchistes comme Sébastien Faure, Victor Barrucand et Errico Malatesta, que des écrivains sympathisants comme Georges Darien, Félix Fénéon et Lucien Descaves. Des poètes symbolistes comme Saint-Pol-Roux et Pierre Quillard collaborent également au journal. Marie Huot y fait paraître deux textes en 1892 et 1893, soit l'article « Maternités » et une parabole intitulée « Dans le rêve ».

Ennemi du peuple (L') : Publication bimensuelle ayant fait paraître vingt-neuf numéros entre 1903 et 1904. Émile Janvion est responsable de la rédaction et de l'administration du journal. Plusieurs personnalités connues des milieux anarchistes, telles que Charles Malato et Georges Paraf-Javal, y signent des articles. Zo d'Axa présente un feuilleton romanesque intitulé « Une Route », accompagné d'illustrations. L'anticléricalisme et

l'antimilitarisme font partie des sujets de prédilection du journal. En 1903, paraît une importante « Enquête sur l'amour libre » à laquelle participent notamment Alexandra David-Néel et Louise Réville.

Humanité nouvelle (L') : Cette revue constitue la suite de *La Société nouvelle*, publication parue en Belgique entre 1884 et 1897. Entre 1897 et 1903, *L'Humanité nouvelle* diffuse cinquante-quatre numéros sous la direction d'Augustin Hamon. Le sous-titre qu'elle adopte, « Revue internationale. Sciences, lettres et arts », témoigne de l'intérêt qu'elle porte envers l'ensemble des enjeux qui traversent son époque. De par ses visées internationalistes, la revue joue un rôle de premier plan dans la circulation des savoirs au sein des réseaux anarchistes européens. Les femmes y occupent d'ailleurs une place significative en tant que traductrices et critiques littéraires. En mai 1899, la revue lance une importante « Enquête sur la guerre et le militarisme » dans laquelle elle interroge une centaine de personnalités qui défendent un point de vue antimilitariste.

Idée ouvrière (L') : Cet hebdomadaire, installé dans Le Havre, promeut un discours révolutionnaire qui s'articule autour de la lutte des classes. La plupart des textes parus dans le journal sont anonymes. Lorsqu'ils sont signés, ils proviennent généralement de la plume de militants inconnus. Peu de personnalités éminentes du mouvement anarchiste figurent parmi les collaborateurs, à l'exception d'Émile Pouget et de Louise Michel qui y fait paraître des feuilletons romanesques, des lettres et des poèmes. Le journal consacre différentes rubriques à la littérature dont « Glanes », qui répertorie des citations d'écrivains et de penseurs célèbres.

Libertaire (Le) : Lancé par Sébastien Faure en 1895, cet hebdomadaire est l'un des périodiques anarchistes les plus influents de son époque. En témoignent les neuf cent soixante numéros qu'il publie avant de s'éteindre en 1914. Le journal adopte une ligne éditoriale assez souple, se situant à la croisée des tendances collectiviste et individualiste de l'anarchisme. Toutes les thématiques y sont abordées, qu'elles relèvent de la lutte collective ou de pratiques révolutionnaires plus individuelles comme celle de l'amour libre. Louis Matha, Émile Janvion et Louis Grandidier figurent parmi les principaux gérants du journal. *Le Libertaire* accorde une place de choix à la littérature, autant sous la forme de textes de création que de critiques littéraires qui sont notamment publiées dans la rubrique « Littérographie ». Il constitue en outre un des principaux foyers d'écriture des femmes qui y signent de nombreux articles de fond et écrits autobiographiques. En 1904, une importante polémique autour du féminisme survient dans les pages du journal. Elle met en scène des hommes et des femmes anarchistes, ainsi que des intellectuelles féministes dont Nelly Roussel et Cleyre Yvelin.

Père peinard (Le) : Émile Pouget est le principal rédacteur de ce journal, sous-titré « Réflecs d'un gniaff », qu'il fonde en 1889. Le journal publie néanmoins des textes signés par d'autres anarchistes comme Sébastien Faure, Mary Huchet, Charles Malato, Louise Michel, Fernand Pelloutier et André Veidaux. Le journal fait l'objet de nombreuses poursuites judiciaires jusqu'à sa disparition en 1902. C'est pour cette raison qu'il paraît également à Londres, au moment où Pouget s'y est exilé. Le journal atteint un tirage assez élevé qui tourne autour des quinze mille exemplaires par semaine. Il se distingue des autres journaux anarchistes de son temps en raison du langage argotique employé par Émile Pouget qui cherche à solliciter un lectorat populaire. Le recours à l'humour constitue également une marque distinctive du journal qui adopte un ton plutôt goguenard pour promouvoir un discours associé au syndicalisme révolutionnaire.

Plume (La) : Cette revue littéraire, sous-titrée « Littéraire, artistique et sociale », fait paraître quatre cent vingt-six numéros entre 1889 et 1914. Dirigée par Léon Deschamps, elle accueille de nombreux écrivains et poètes comme Adolphe Retté, Georges Darien, Émile Verhaeren et Laurent Tailhade. La revue reste ouverte à toutes les écoles littéraires en valorisant un pluralisme esthétique. Elle publie des poèmes en vers et en prose, des feuilletons romanesques, des chroniques d'art et de littérature, ainsi qu'une tribune libre. En mai 1891, elle diffuse un numéro spécial sur la littérature socialiste. Deux ans plus tard, elle consacre un numéro complet à l'anarchisme auquel participent de nombreux théoriciens et écrivains libertaires comme Sébastien Faure, Pierre Kropotkine, Charles Malato, Ludovic Malquin, Élisée Reclus et André Veidaux. Quelques femmes de lettres signent des écrits dans la revue, notamment Séverine, Rachilde et Judith Cladel qui y font paraître de courts textes littéraires. En 1901, *La Plume* mène une « Enquête sur le mariage » dans laquelle elle interroge diverses personnalités artistiques, littéraires et politiques dont le théoricien anarchiste Jean Grave ainsi que les romancières Jane de La Vaudère et Camille Pert.

Révolte (La) et *Temps nouveaux (Les)* : *La Révolte* fait suite au *Révolté*, journal fondé à Genève par François Dumartheray, Georges Herzig et Pierre Kropotkine. Le journal installe ses bureaux à Paris en 1885, sous l'initiative de Jean Grave qui en demeure le principal gérant jusqu'en 1914. L'arrivée du journal dans la capitale parisienne est déterminante pour l'ensemble de la presse anarchiste française. Le journal s'adresse à une masse importante de lecteurs, comme en témoigne son tirage qui atteint les huit mille exemplaires par semaine. Le journal est toutefois considéré comme un organe doctrinaire par certains militants en raison de la ligne anarcho-communiste qu'il défend. *La Révolte* accorde une place très importante à la littérature, diffusant des suppléments littéraires annexés aux numéros réguliers dès 1887. Dans les suppléments littéraires, figurent notamment des extraits d'essais, de romans, de contes et de pièces de théâtre, signés par des auteurs anarchistes et non-anarchistes. La liste des abonnés aux suppléments littéraires comporte les noms de plusieurs écrivains comme Stéphane

Mallarmé et Remy de Gourmont. En 1895, *La Révolte* renaît sous le titre des *Temps nouveaux* qui fait paraître neuf cent quatre-vingt-deux numéros jusqu'en 1914. Peu de femmes collaborent à ces deux journaux, exception faite de Louise Michel et de quelques militantes qui y font paraître des articles journalistiques et des lettres ouvertes.

Revue blanche (La) : Cette revue littéraire naît de l'initiative d'un groupe de collégiens du Lycée Condorcet composé de Belges et de Français, soit de Charles et Paul Leclercq, d'Auguste Jeunehomme, de Joë Hogge et de Louis-Alfred Natanson, bientôt rejoint par ses frères Thadée et Alexandre. En 1891, la revue quitte la Belgique et déménage à Paris où elle reste jusqu'en 1903. Au total, elle fait paraître deux cent trente-sept numéros mensuels ou bimensuels dont le tirage s'élève à près de dix mille exemplaires. Au milieu des années 1890, la couverture blanche des livraisons, d'où le titre de la revue tire son origine, est remplacée par des illustrations colorées qui contrastent avec sa sobriété initiale. Il s'agit d'estampes et de lithographies réalisées par le groupe de peintres de la revue qui compte parmi ses plus fidèles collaborateurs Henri de Toulouse-Lautrec et Pierre Bonnard. La revue insiste d'abord sur les visées esthétiques de son projet en se détournant de toutes formes d'engagement militant. Influencée par la période des attentats, elle développe ensuite un discours collectif qui porte les traces d'un imaginaire libertaire. Elle accueille désormais des collaborateurs qui affichent ouvertement leurs positions anarchistes comme Félix Fénéon, assumant la fonction de secrétaire de rédaction à partir de 1895. Dès février 1898, elle s'impose comme un important centre dreyfusard et s'intéresse à différents conflits nationaux et internationaux dont ceux qui concernent les anarchistes.

ANNEXE C

ÉCRITS FÉMININS PARUS DANS LES SUPPLÉMENTS LITTÉRAIRES DE *LA RÉVOLTE* ET DES *TEMPS NOUVEAUX*

Signature	Titre	Journal*	Reproduction**	Date***
Ackermann, Louise	« La guerre »	*R*, no 4	*Pensée d'un solitaire*	1890 (4-10 oct.)
Ackermann, Louise	« [Mélanges & documents] »	*R*, no 5	*Pensée d'un solitaire*	1890 (11-17 oct.)
Ackermann, Louise	« [Mélanges & documents] »	*R*, no 24	*Poésies philosophiques*	1894 (24 fév.-3 mar.)
Adam, Juliette	« Les esclaves blancs d'Angleterre »	*TN*, no 46	*Le Petit Marseillais* (25 juil. 1897)	(1902-1905)
Alexander-Marius, Emélie	« Le tramp »	*R*, no 36	*La Plume*	1892 (4-10 juin)
Auclert, Hubertine	« La justice aux colonies »	*TN*, no 14	*Les Femmes arabes en Algérie* (Société d'éditions littéraires)	(1900-1902)
Auclert, Hubertine	« Peuple conquis »	*TN*, no 16	*Les Femmes arabes en Algérie*	(1900-1902)
Auclert, Hubertine	« Les Beni-Gharabas »	*TN*, no 20	*Les Femmes arabes en Algérie*	(1900-1902)
Auclert, Hubertine	« Quel est le barbare ? »	*TN*, no 22	*Les Femmes arabes en Algérie*	(1900-1902)
Auclert, Hubertine	« Wagons pour arabes »	*TN*, no 15	*Les Femmes arabes en Algérie*	(1902-1905)
Austen, Jane	« Sur l'histoire »	*TN*, no 24	*Catherine Morland* (*La Revue blanche*)	(1897-1900)
Austin, Kate	« La question des sexes »	*TN*, no 32		(1900-1902)
Bradamante	« Aux vieux Jannin »	*TN*, no 1		(1897-1900)
Bradamante	« L'Espagne et Cuba »	*TN*, no 4	*La Fronde* (28 avr. 1898)	(1897-1900)
Bradamante	« La quête du bonheur »	*TN*, no 7	*La Fronde* (27 mai 1898)	(1897-1900)
Bradamante	« L'esprit militaire »	*TN*, no 51	*La Fronde* (17 mar.)	(1897-1900)
Brémontier, Jeanne	« Un acte inqualifiable »	*TN*, no 13	*Le Matin* (6 juil. 1901)	(1900-1902)

Signature	Titre	Journal*	Reproduction**	Date***
Carruette, Suzanne	« Musique : "un artiste" »	*TN*, no 36		(1897-1900)
Chéliga Loévy, Marya	« Les rats »	*TN*, no 15	*Le Bon journal* (4 sept. 1892)	(1895-1897)
Cladel, Judith	« Notre pays »	*TN*, no 40		(1897-1900)
Commanville, Caroline	« [Mélanges & documents] »	*TN*, no 6	Préface à la *Correspondance* de Gustave Flaubert	1905 (10 juin)
D'Angleterre, Elisabeth	« [Mélanges & documents] »	*TN*, no 19		(1902-1905)
De Cleyre, Victorine	« Rapport de Philadelphie »	*TN*, no 25		(1900-1902)
Devancaze, Angèle	« Une nuit à l'asile de la rue Saint-Jacques »	*R*, no 43		1892 (23-29 juil.)
Dorian, Tola [et J. Malafayde]	« Un bon officier »	*TN*, no 45	*Mineur et soldat* (Stock)	(1897-1900)
Francis, Beata	« Le coin des enfants : les cygnes »	*TN*, no 38	*Good words for the young*	(1902-1905)
Francis, Beata	« Le coin des enfants : les cygnes » (fin)	*TN*, no 39	*Good words for the young*	(1902-1905)
Francis, Beata	« Le coin des enfants : congrès de philanthropes »	*TN*, no 19	*Good words for the young*	1905 (9 sept.)
Francis, Beata	« Le coin des enfants : la grenouille fainéante »	*TN*, no 35	*Good words for the young*	1905 (30 déc.)
Gasbord, Anne	« [Mélanges & documents] »	*R*, no 23	*Âmes fatiguées*	1894 (17-23 fév.)
Gérard, Annie	« L'impossible fraternité »	*TN*, no 47		(1902-1905)
Goldman, E.	« Amérique »	*TN*, no 25		(1900-1902)
Gyp	« Grandes manœuvres »	*R*, no 6	*La Paix* (21 sept. 1889)	1889 (19-25 oct.)
Gyp	« Désintéressement philanthropique »	*TN*, no 11	*Le Journal d'un philosophe*	(1895-1897)
Gyp	« [Mélanges & documents] »	*TN*, no 12	*Les Gens chics*	(1895-1897)
Gyp	« Entre "honnêtes gens" ! »	*TN*, no 13	*Du haut en bas* (Charpentier et Fasquelle)	(1895-1897)
Gyp	« Morale bourgeoise »	*TN*, no 14	*Du haut en bas*	(1895-1897)
Gyp	« Comment naquit la justice »	*TN*, no 16	*La leçon d'histoire de Bob*	(1895-1897)
Gyp	« [Mélanges & documents] »	*TN*, no 19	*Le Journal d'un philosophe*	(1895-1897)
Gyp	« Les honnêtes gens »	*TN*, no 28	*Du haut en bas*	(1895-1897)
Gyp	« La politesse de ceux qui paient »	*TN*, no 35	*Du haut en bas*	(1895-1897)

Signature	Titre	Journal*	Reproduction**	Date***
Gyp	« La haute marée »	*TN*, no 39	*Du haut en bas*	(1895-1897)
Gyp	« Un homme bien pensant parle »	*TN*, no 39	*Le Journal d'un philosophe*	(1895-1897)
Gyp	« La haute marée »	*TN*, no 45	*Du haut en bas*	(1895-1897)
Gyp	« Une opinion sur les femmes du "monde" »	*TN*, no 46	*Du haut en bas*	(1895-1897)
Gyp	« Nos "supérieurs" »	*TN*, no 49	*Les Gens chics*	(1895-1897)
Gyp	« Popularité relative »	*TN*, no 3	*Les Gens chics*	(1897-1900)
Gyp	« Le premier grand dîner de Miquette »	*TN*, no 5		(1897-1900)
Gyp	« Un mouvement administratif »	*TN*, no 20	*Dégénérés*	(1897-1900)
Holmes, Lizzie	« Histoire du martyrologe de Chicago »	*TN*, no 24		(1900-1902)
Holmes, Lizzie	« Rapport de Denver »	*TN*, no 27		(1900-1902)
Jacqueline	« Goûtez-en ! Goûtez-y ! »	*R*, no 25	*Gil blas*	1894 (4-9 mar.)
Jemme, Claire	« Dans l'atelier parisien »	*R*, no 13	*Harmonie sociale*	1892 (31 déc.-6 janv.)
Kropotkine, Sophie	« La femme du no 4237 »	*R*, no 26		1888 (17-23 mar.)
Kropotkine, Sophie	« La femme du no 4237 » (suite)	*R*, no 28		1888 (31 mar.-6 avr.)
Kropotkine, Sophie	« La femme du no 4237 » (suite)	*R*, no 29		1888 (14-20 avr.)
Kropotkine, Sophie	« La femme du no 4237 » (fin)	*R*, no 31		1888 (28 avr.-4 mai)
La Palférine	« La ventrée »	*TN*, no 15		(1895-1897)
Léopold-Lacour, Mary	« Voluptés cruelles : la douleur des bêtes »	*TN*, no 3		(1897-1900)
Léopold-Lacour, Mary	« Voluptés cruelles : la douleur des bêtes » (suite)	*TN*, no 4		(1897-1900)
Léopold-Lacour, Mary	« Voluptés cruelles : la douleur des bêtes » (fin)	*TN*, no 5	*La Fronde* (5-7 nov. 1898)	(1897-1900)
Léopold-Lacour, Mary	« Pensées de révolte »	*TN*, no 46	*La Fronde*	(1897-1900)
Lysandre	« [Mélanges & documents] »	*R*, no 15		1887 (24-30 déc.)
Madame Camille Flammarion	« La paix armée »	*TN*, no 18	*Impartial de l'Est*	(1895-1897)
Madame Necker	« L'idée de patrie »	*R*, no 47		1889 (10-16 août)

Signature	Titre	Journal*	Reproduction**	Date***
Madame Jean Pommerol	« Piété »	*TN*, no 45	*Une Femme chez les Sahariennes entre Laghouat et In-Salah* (Flammarion)	(1900-1902)
Madame Jean Pommerol	« Esclavage arabe et salariat français »	*TN*, no 17	*Une Femme chez les Sahariennes entre Laghouat et In-Salah*	(1902-1905)
Mme Jean Pommerol	« La femme avilie par la religion »	*TN*, no 18	*Une Femme chez les Sahariennes entre Laghouat et In-Salah*	(1902-1905)
Madame de Pressensé	« À un ouvrier »	*R*, no 40	*Poésies nouvelles*	1890 (21-27 juin)
Madame de Rémusat	« [Mélanges & documents] »	*R*, no 15	*La Gazette de Francfort*	1887 (24-30 déc.)
Madame de Sévigné	« Lettre 237 »	*R*, no 49		1892 (3-9 sept.)
Madame de Sévigné	« [Mélanges & documents] »	*R*, no 3		1892 (1er-7 oct.)
Madame de Staël	« [Mélanges & documents] »	*R*, no 17		1889 (6-12 janv.)
Madame de Staël	« [Mélanges & documents] »	*R*, no 37		1892 (11-17 juin)
Madame de Staël	« Mentalité de représentant »	*TN*, no 36	*Considérations sur la Révolution française*	(1902-1905)
Mauri, Rosita	« [Mélanges & documents] »	*TN*, no 20	Interview de *L'Éclair* (1893)	(1895-1897)
Negri, Ada	« Fin de grève »	*TN*, no 47		(1902-1905)
Ouida	« [Mélanges & documents] »	*TN*, no 14	*Une branche de Lilas*	(1902-1905)
Ouida	« [Mélanges & documents] »	*TN*, no 15	*L'Assiette de mariage*	(1902-1905)
Ouida	« Le coin des enfants : une rose parle »	*TN*, no 1	*Une rose de Provence* (Tauchnitz éditions)	1905 (6 mai)
Royer, Clémence	« [Mélanges & documents] »	*TN*, no 11	Préface à *L'Origine des espèces*	(1895-1897)
Sand, George	« Coup d'œil sur Paris »	*R*, no 23	*Le Tiroir du diable* (1857)	1889 (17-23 fév.)
Sand, George	« Les principes »	*R*, no 52	Lettre à Flaubert (24 oct. 1872)	1893 (9-15 sept.)
Sand, George	« [Mélanges & documents] »	*TN*, no 10	*Indiana*	(1895-1897)
Sand, George	« [Mélanges & documents] »	*TN*, no 29	*Le Compagnon du tour de France*	(1895-1897)
Sand, George	« Riches et pauvres »	*TN*, no 2	*Scènes de la vie privée des animaux*	(1897-1900)

Signature	Titre	Journal*	Reproduction**	Date***
Sand, George	« Déterminisme et éducation »	*TN*, no 17	*Mauprat*	(1897-1900)
Sand, George	« [Mélanges & documents] »	*TN*, nos 28-29	*Mauprat*	(1897-1900)
Sand, George	« La femme esclave »	*TN*, no 35	*Lélia*	(1897-1900)
Sand, George	« Le chant de Pulchérie »	*TN*, no 41	*Lélia*	(1897-1900)
Sand, George	« [Mélanges & documents] »	*TN*, no 4	*Lélia*	(1900-1902)
Sand, George	« [Mélanges & documents] »	*TN*, no 10	*Lélia*	(1902-1905)
Sand, George	« [Mélanges & documents] »	*TN*, no 18	*Mauprat*	(1902-1905)
Sand, George	« [Mélanges & documents] »	*TN*, no 24	*André*	(1902-1905)
Sand, George	« [Mélanges & documents] »	*TN*, no 24	*Mauprat*	(1902-1905)
Sand, George	« [Mélanges & documents] »	*TN*, no 25	*Lélia*	(1902-1905)
Sand, George	« [Mélanges & documents] »	*TN*, no 32	*André*	(1902-1905)
Sand, George	« [Mélanges & documents] »	*TN*, no 32	*Lélia*	(1902-1905)
Savioz	« L'amour (?) et ses dangers »	*TN*, no 3	*La Fronde* (29 janv.)	(1897-1900)
Savioz	« En civilisation »	*TN*, no 3	« La recherche de la paternité » (*La Fronde)*	(1897-1900)
Savioz	« La serve »	*TN*, no 5	*La Fronde* (22-23 janv.)	(1897-1900)
Savioz	« La serve » (suite)	*TN*, no 6	*La Fronde* (22-23 janv.)	(1897-1900)
Savioz	« La serve (fin) »	*TN*, no 7	*La Fronde* (22-23 janv.)	(1897-1900)
Savioz	« Paroles et gestes »	*TN*, no 48	*L'Événement* (5 janv. 1897)	(1902-1905)
Schreiner, Olive	« Autour de la colonisation »	*TN*, nos 28-29	*The Trooper Peter Halket* (Fischer Unwin)	(1897-1900)
Schreiner, Olive	« Autour de la colonisation » (suite)	*TN*, no 30	*The Trooper Peter Halket*	(1897-1900)
Séverine	« Et après ? »	*R*, no 11	*L'Écho de Paris* (17 nov.)	1893 (25 nov.-1er déc.)
Séverine	« Trois lettres »	*R*, no 17	*Le Journal* (16 déc.)	1894 (6-12 janv.)
Séverine	« Tache d'huile »	*R*, no 23		1894 (17-23 fév.)
Séverine	« La dernière leçon »	*R*, no 26		1894 (10-17 mar.)
Séverine	« "Leur crime" »	*TN*, no 3	*L'Écho de Paris* (1er mai)	(1895-1897)
Séverine	« La vérité »	*TN*, no 16	*L'Écho de Paris* (9 août 1895)	(1895-1897)
Séverine	« À Sainte-Hélène »	*TN*, no 25	*L'Éclair* (24 sept. 1896)	(1895-1897)
Séverine	« Le pouvoir de l'argent »	*TN*, no 28	*L'Éclair* (30 oct. 1895)	(1895-1897)
Séverine	« Le témoin »	*TN*, no 31	*L'Écho de Paris* (23 oct.)	(1895-1897)

Signature	Titre	Journal*	Reproduction**	Date***
Séverine	« Le trente et unième dernier »	*TN*, no 33	*Libre parole* (1er déc. 1895)	(1895-1897)
Séverine	« La terre »	*TN*, no 35	*Pages mystiques* (éditions Simonis Empis)	(1895-1897)
Séverine	« L'omerta »	*TN*, no 41	*Le Journal* (26 janv. 1896)	(1895-1897)
Séverine	« Giu le armi ! »	*TN*, no 47	*Le Journal* (7 mar. 1896)	(1895-1897)
Séverine	« Rousse et noire »	*TN*, no 49	*En marche* (éditions Simonis Empis)	(1895-1897)
Séverine	« Les casseuses de sucre »	*TN*, no 1		(1897-1900)
Séverine	« Les casseuses de sucre » (fin)	*TN*, no 2	*En marche*	(1897-1900)
Séverine	« L'inexorable réalité »	*TN*, no 13	*La Fronde* (14 juil.)	(1897-1900)
Séverine	« Les satisfaits »	*TN*, no 13	*En marche*	(1897-1900)
Séverine	« Le droit à la patrie »	*TN*, no 22	*Le Journal* (15 oct.)	(1897-1900)
Séverine	« L'instigatrice »	*TN*, no 25	*En marche*	(1897-1900)
Séverine	« L'homme seul »	*TN*, no 29	*L'Écho de Paris* (13 août)	(1897-1900)
Séverine	« Les fins secrètes »	*TN*, no 29	*La Fronde* (8 oct. 1898)	(1897-1900)
Séverine	« La civilisation en marche »	*TN*, no 7		(1900-1902)
Séverine	« L'histoire du père Lefèvre »	*TN*, no 19	*Le Journal* (19 août)	(1900-1902)
Séverine	« Et après ? »	*TN*, no 30	*Le Journal* (6 nov.)	(1900-1902)
Séverine	« Illogisme »	*TN*, no 32	*Le Journal* (11 mai 1901)	(1900-1902)
Séverine	« Faut-il les tuer ? »	*TN*, no 35	*Le Journal* (27 oct.)	(1900-1902)
Séverine	« Le chemineau »	*TN*, no 40	*Le Journal* (14 nov. 1896)	(1900-1902)
Séverine	« Autre dénouement à "Blanchette" »	*TN*, no 47	*Le Journal* (2 fév.)	(1900-1902)
Séverine	« Et le char du 200e ? »	*TN*, no 1	*L'Éclair* (20 fév. 1896)	(1902-1905)
Séverine	« Le métier de candidat »	*TN*, no 2	*Le Journal* (26 avr. 1902)	(1902-1905)
Séverine	« Juge et partie ? »	*TN*, no 6	*L'Éclair* (10 sept. 1896)	(1902-1905)
Séverine	« Les complices »	*TN*, no 13	*L'Écho de Paris* (21 mai 1897)	(1902-1905)
Séverine	« Il y a du bon ! »	*TN*, no 22	*L'Écho de Paris* (12 mar. 1897)	(1902-1905)
Séverine	« La fôô…ôôrme ! »	*TN*, no 29	*Le Journal* (12 juin 1897)	(1902-1905)
Séverine	« L'enfant au sabre »	*TN*, no 36	*Le Journal* (21 déc. 1901)	(1902-1905)
Séverine	« Le petit homme jaune »	*TN*, no 38	*Le Gil blas* (27 fév. 1904)	(1902-1905)
Séverine	« A Merci ! »	*TN*, no 42	*Le Journal* (6 juil. 1898)	(1902-1905)
Séverine	« La famille »	*TN*, no 43	*Le Petit bleu* (24 janv. 1903)	(1902-1905)
Séverine	« Leur pitié »	*TN*, no 45	*Le Journal* (11 nov. 1893)	(1902-1905)

Signature	Titre	Journal*	Reproduction**	Date***
Séverine	« Le luxe des bêtes »	*TN*, no 49	*Le Journal* (8 fév. 1896)	(1902-1905)
Séverine	« Les iniquités »	*TN*, no 53	*L'Écho de Paris* (25 sept. 1898)	(1902-1905)
Stern, Daniel	« [Mélanges & documents] »	*R*, no 49	*Esquisses morales*	1890 (23-30 août)
Stern, Daniel	« L'égalité »	*R*, no 50		1890 (31 août-6 sept.)
Stern, Daniel	« [Mélanges & documents] »	*R*, no 25	(1847)	1894 (4-9 mar.)
Téry, Andrée	« La France aux français ! Et le Soudan ? »	*TN*, no 39	*La Fronde* (2 nov.)	(1897-1900)
Tinayre, Marcelle	« Un état d'âme »	*TN*, no 22	*La Fronde* (26 août)	(1897-1900)
Tinayre, Marcelle	« L'art d'utiliser les vieillards »	*TN*, 36	*La Fronde* (22 nov. 1898)	(1897-1900)
Une ancienne institutrice	« Mémoires d'une laïque »	*TN*, no 50	*La Raison* (16 mar. 1902)	(1900-1902)
Valéria	« L'idiote »	*R*, no 8		1891 (14-20 nov.)
Valéria	« Moineau »	*R*, no 45		1892 (6-12 août)
Valéria	« La femme de théâtre »	*R*, no 10		1892 (19-25 nov.)
Valéria	« Cabotine »	*R*, no 31		1893 (15-21 avr.)
Valéria	« La sauvageonne »	*TN*, no 5	*Le Soir* (Bruxelles)	(1895-1897)
Webb, Sydney et Béatrice	« Histoire ancienne toujours vraie »	*TN*, 35	*Histoire du Trade-Unionisme* (Brière et Giard)	(1897-1900)
Webb, Sydney et Béatrice	« À tyran, tyran et demi »	*TN*, no 46	*Histoire du Trade-Unionisme*	(1897-1900)
Webb, Sydney et Béatrice	« Deux poids, deux mesures »	*TN*, no 47	*Histoire du Trade-Unionisme*	(1897-1900)
Webb, Sydney et Béatrice	« Justice de classe »	*TN*, no 50	*Histoire du Trade-Unionisme*	(1897-1900)

* Le sigle *R* renvoie à *La Révolte*, alors que le sigle *TN* se rapporte aux *Temps nouveaux*.

** Les informations de reproduction correspondent à celles fournies dans les journaux.

*** Les textes parus dans les suppléments littéraires des *Temps nouveaux* ont été regroupés dans des tomes qui ne mentionnent pas leur date de publication exacte. Nous retenons dans ce tableau les années indiquées dans les tomes consultés sur Gallica.

ANNEXE D

TRADUCTIONS FRANÇAISES EFFECTUÉES PAR DES FEMMES DANS *L'HUMANITÉ NOUVELLE*

Traductrice	Titre	Auteur(e)	Langue	Date
Dave, Marie	« Une guerre de capitalistes »	J. Keir Hardie	Anglais	(janv. 1900)
Epstein, Dora	« Comment le gouvernement prussien fait les élections »	H. de Gerlach	Allemand	(déc. 1898)
Epstein, Dora	« Le socialisme agraire en Hongrie »	Dr. Eugene Henri Schmitt	Allemand	(mar. 1899)
Epstein, Dora	« Au nom de la loi »	Maschtet	Russe	(mar. 1899)
Krogius, Mali	« Le vagabond »	M. Gorki	Russe	(juin 1899)
Krogius, Mali	« Le vagabond » (suite)	M. Gorki	Russe	(juil. 1899)
Krogius, Mali	« L'étrange »	W. Korolenko	Russe	(1901)
Krogius, Mali	« Le gouffre »	Léonide Andreeff	Russe	(oct. 1902)
Lasareff, Julie	« Conte de noël »	N. Stchedrine	Russe	(déc. 1899)
Mlle Balabanoff	« L'idéal »	S. Nadson	Russe	(avr. 1899)
Mlle Balabanoff	« Le mi-chemin »	S. Nadson	Russe	(juil. 1899)
Mmes Freistein et E. Renaud	« André Géliaboff »		Russe	(juil. 1897)
Mmes Freistein et E. Renaud	« André Géliaboff » (fin)		Russe	(août-sept. 1897)
Ohanessian, Zabel [et Georges Gréssent]	« Les honorables gueux »	J. J. Baronian	Arménien	(fév. 1899)
Renaud, E.	« L'école idéale. L'éducation rationnelle en Angleterre »	Agnès Henry	Anglais	(juil. 1897)
Rynenbroeck, Henriette	« Le trade-unionisme et la coopération de l'avenir »	Tom Mann	Anglais	(août 1898)
Rynenbroeck, Henriette	« La réoccupation de la terre »	Alfred Russel Wallace	Anglais	(oct. 1898)
Rynenbroeck, Henriette	« [Enquête sur la guerre et le militarisme] »	24 réponses	Italien	(mai 1899)

Traductrice	Titre	Auteur(e)	Langue	Date
Rynenbroeck, Henriette	« [Chronique artistique : salles V et Z. Peintures italiennes] »	Mario Pilo	Italien	(oct. 1899)
Rynenbroeck, Henriette [et M. A. de Rampan]	« Werther le juif »	Ludwig Jacobowski	Allemand	(nov. 1899)
Rynenbroeck, Henriette [et M. A. de Rampan]	« Werther le juif » (suite)	Ludwig Jacobowski	Allemand	(janv. 1900)
Rynenbroeck, Henriette [et M. A. de Rampan]	« Werther le juif » (suite)	Ludwig Jacobowski	Allemand	(fév. 1900)
Rynenbroeck, Henriette [et M. A. de Rampan]	« Werther le juif » (suite)	Ludwig Jacobowski	Allemand	(mar. 1900)
Rynenbroeck, Henriette [et M. A. de Rampan]	« Werther le juif » (suite)	Ludwig Jacobowski	Allemand	(avr. 1900)
Rynenbroeck, Henriette [et M. A. de Rampan]	« Werther le juif » (suite)	Ludwig Jacobowski	Allemand	(mai 1900)
Rynenbroeck, Henriette [et M. A. de Rampan]	« Werther le juif » (suite)	Ludwig Jacobowski	Allemand	(juin 1900)
Rynenbroeck, Henriette [et M. A. de Rampan]	« Werther le juif » (suite)	Ludwig Jacobowski	Allemand	(juil. 1900)
Rynenbroeck, Henriette [et M. A. de Rampan]	« Werther le juif » (suite)	Ludwig Jacobowski	Allemand	(août 1900)
Rynenbroeck, Henriette	« Les illusions du socialisme »	Georges Bernard Shaw	Anglais	(août 1900)
Rynenbroeck, Henriette [et M. A. de Rampan]	« Werther le juif » (suite)	Ludwig Jacobowski	Allemand	(sept. 1900)
Rynenbroeck, Henriette [et M. A. de Rampan]	« Werther le juif » (fin)	Ludwig Jacobowski	Allemand	(nov. 1900)
Rynenbroeck, Henriette	« L'étude de l'éthique chez les races inférieures »	Washington Matthews	Anglais	(1901)
Rynenbroeck, Henriette	« Le trust »	Thomas E. Will	Anglais	(oct. 1902)
Rynenbroeck, Henriette	« La genèse et les bases de la conscience religieuse »	Francesco Cosentini	Italien	(nov. 1902)

Traductrice	Titre	Auteur(e)	Langue	Date
Rynenbroeck, Henriette	« L'avenir du travail et des unions de métier »	William-Henry Van Ornum	Anglais	(sept. 1903)
Rynenbroeck, Henriette	« Crime et criminels »	Clarence S. Darrow	Anglais	(nov. 1903)
Stromberg, Marie	« Appel de Doukhobortzis »	Léon Tolstoï	Russe	(mai 1897)
Stromberg, Marie	« Les déclassés »	Sibiriak	Russe	(août-sept. 1897)
Stromberg, Marie	« Les déclassés » (suite)	Sibiriak	Russe	(oct. 1897)
Stromberg, Marie	« Les déclassés » (fin)	Sibiriak	Russe	(nov. 1897)

ANNEXE E

ENQUÊTES PUBLIÉES DANS LA PRESSE ANARCHISTE

Titre de l'enquête	Périodique	Année	H*	F*	Total	Collaboratrices
« Référendum artistique et social »	*L'Ermitage*	1893	97	1	98	Rachilde
« Congrès des poètes »	*La Plume*	1894	186	3	189	Marie Krysinska, Pauline Savari, Tola Dorian
« [Deuxième Congrès des poètes] »	*La Plume*	1896	166	3	169	Tola Dorian, l'Ouvreuse du Cirque d'été, Rachilde
« Enquête sur la Commune »	*La Revue blanche*	1897	44	2	46	Louise Michel, Madame N.
« Enquête sur l'influence des lettres scandinaves »	*La Revue blanche*	1897	24	1	25	Rachilde
« Enquête sur l'individualisme »	*Le Libre*	1898		1		Alice Canova
« Enquête sur la guerre et le militarisme »	*L'Humanité nouvelle*	1899	123	15	138	Hortense Bouet, Marya Chéliga, Comtesse Diane, Belva A. Lockwood, Jeanne Marni, Louise Michel, N. F. D., P. H. Peckhover, Elisabeth Renaud, Clémence Royer, Savioz, Bertha Von Suttner, Barbara Votchinnikof, B. de Waszkléwicz Van Schilfgaarde, Julia Wedgwood
« Enquête sur le mariage »	*La Plume*	1901	17	2	19	Camille Pert, Jane de La Vaudère
« Enquête sur Zola »	*La Plume*	1902	47	1	48	Matilde Serao
« Les poètes et leur poète »	*L'Ermitage*	1902	121	4	125	Joséphine Bégassat, Julia Daudet, Madeleine Lépine, Lucie Delarue-Mardrus
« Enquête sur Tolstoy et la Question sexuelle »	*La Revue blanche*	1902	8	4	12	Judith Gautier, Lucie Delarue-Mardrus, Emilia Pardo Bazan, Clémence Royer
« Enquête sur l'éducation »	*La Revue blanche*	1902	23	3	26	Lucie Delarue-Mardrus, Mme André Téry, Marcelle Tinayre
« Enquête sur l'amour libre »	*L'Ennemi du peuple*	1903	8	3	11	Alexandra Myrial, Hermiette, Louise Réville

* Le H et le F désignent le nombre d'hommes et de femmes ayant collaboré à l'enquête.

INDEX

A

Accampo, Elinor, 7, 382
Adam, Juliette (Lamber, Juliette), 323
Adam, Paul, 320
Albert, Pierre, 53
Alexandre II, 84
Al-Matary, Sarah, 10, 337, 343, 354, 371, 372, 373
Amossy, Ruth, 15, 17, 18, 295, 306
Andrieux, Louis, 57, 143
Andrin, Muriel, 301, 323
Angenot, Marc, 15, 110, 124, 305, 383
Anthony, Susan B., 418
Antignac, Antoine, 382, 388, 389
Antoine, Albert, 289
Aron, Paul, 314, 315, 317
Artaud, Julie, 35
Asselin, Olivier, 332
Atsumaro, Konaé, 310, 311
Auclert, Hubertine, 98
Audoux, Marguerite, 251
Avrich, Paul, 262

B

Bakounine, Michel, 32, 169, 308
Bantman, Constance, 24, 34, 35, 38, 39, 50, 60
Barbet, Madeleine, 202, 204, 205, 245, 246, 248, 251, 253, 415
Barbet, Virginie, 204
Barbier, Auguste, 193
Bard, Christine, 303, 365
Barrès, Maurice, 193
Barrot, Olivier, 54
Barrucand, Victor, 260
Battagliola, Françoise, 202
Baudelaire, Charles, 193, 286
Beach, Cecilia, 8
Béal, Marie-Jeanne, 41
Becquemont, Daniel, 172
Bellet, Roger, 30
Benoît, Edmond, 39
Béra, Léodile *Voir* Léo, André
Bergeron, Patrick, 278, 315, 316, 357, 359, 360, 366
Bernard, Claude, 34
Bernard, Joseph, 35, 50
Bernhardt, Sarah, 160, 232
Berthiaud, Emmanuelle, 106
Bertillon, Emma, 382, 397
Bertrand, Alain, 277
Biais, Maximilienne, 218, 252
Bianco, René, 10, 11, 12, 51, 185
Blanc, May-Armand, 323
Blanqui, Auguste, 390
Bogliolo, François, 83
Boquet, Damien, 203
Bordat, Toussaint, 35
Bossis, Mireille, 104
Bouchard, Anne-Marie, 25
Bouchoux, Corinne, 303, 365
Bouet, Hortense, 348
Bouhey, Vivien, 44, 55, 61, 103, 123
Bourdieu, Pierre, 182
Bourget, Paul, 354
Bourguinat, Nicolas, 258, 259
Brécy, Robert, 45
Bres, Jacques, 306
Brizeux, Auguste, 164
Brocher, Victorine, 31
Brogniez, Laurence, 162, 163, 301, 323
Broncher, Charlotte, 310
Buffault, Anne-Vincent, 208
Bure, Eugène, 179
Butaud, Georges, 355

C

Cadet, Coquelin, 165, 194
Cady Stanton, Elizabeth, 418
Canova, Alice, 1, 44, 45, 202, 206, 207, 208, 218, 297, 326, 327
Capdevilla, Luc, 340
Carbonnel, Marie, 338
Carnot, Sadi, 39, 40

Carruette, Suzanne, 202, 210, 214
Cassagnes, Sophie, 340
Chambers, Corinne, 51, 52
Chaperon, Sylvie, 303, 365
Charles Delatour, François, 221
Charles-Albert (Charles Daudet), 372
Charles-Roux, Edmonde, 260
Chartier, Roger, 104
Chastan, Rosalie-Pauline (dite veuve Tavernier), 41
Chaughi, René, 372
Chauvaud, Frédéric, 7, 27, 31
Chéliga, Marya, 314, 346, 348, 349
Chevalier, Anne, 229, 230, 232, 240, 256
Chevance, Michel, 12, 49, 372
Chevrier, Alain, 159, 163
Cim, Albert, 279, 281
Cladel, Judith, 276, 283, 284, 285, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 335, 406, 412, 414
Cladel, Léon, 285, 314, 319
Clar, Fanny, 6, 178
Cocaud, Martine, 340
Coe, Richard N., 229, 230
Collot, Eugénie, 42
Colson, Daniel, 169, 170
Constans, Ernest, 108, 109
Corbin, Alain, 203
Cortambert, Richard, 258
Cosset, Charlotte, 27
Coumau, Julie, 149
Courtine, Jacques, 203
Cova, Anne, 8, 149, 382
Creusen, Alexia, 301, 323
Cryle, Peter, 360
Cyvoct, Antoine, 34, 72

D

Dalotel, Alain, 7
Darwin, Charles, 160, 172, 173, 175, 196, 303, 364, 367, 369
Dassen, Koenraad, 221
Daubié, Julie-Victoire, 250
Daudet, Alphonse, 300
Daudet, Julia, 232
Dauphiné, Joël, 83
David-Néel, Alexandra, 7, 177, 256, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 270, 272, 356, 363, 372, 373, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 401, 411, 412, 414
Davranche, Guillaume, 12, 47, 49, 136, 205, 355, 372
De Cleyre, Voltairine, 89
De Guillebon, Jacques, 282
De Viveiros, Geneviève, 357, 359, 360, 366
Decker, Joseph (dit Jeune Decker), 122
Decrept, Étienne, 192
Degott, Bertrand, 164
Deibler, Anatole, 143
Déjacque, Joseph, 10
Del Lungo, Andrea, 279
Delarue-Mardrus, Lucie, 356, 362, 410
Delisle, Jean, 305
Delpech, Marc, 63
Deluermoz, Quentin, 79
Demars, Aline, 368
Dentu, Édouard, 27, 51, 76, 87, 91
Déri, Thomas, 36, 89, 416
Des Roches, Catherine, 327, 332
Desbordes-Valmore, Marceline, 167
Descaves, Lucien, 144
Deschamps, Eustache, 332, 333
Deschamps, Léon, 295, 299
Désiré-Marchand, Joëlle, 7, 258, 260, 379
Diane, Comtesse (Suin, Marie de, dite Comtesse de Beausacq), 344, 414
Diaz, Brigitte, 105, 106, 112, 232, 237, 240, 256
Dmitrieff, Élisabeth, 28
Dorian, Tola, 164, 283, 289, 303
Dornier, Carole, 229, 230, 232, 240, 256
Dostoïevski, Fiodor, 288
Douyère-Demeulenaere, Christiane, 148, 149
Dreyfus, Alfred, 338, 339, 365, 413
Droguet, Alain, 3, 43
Dubasque, François, 7, 27, 31
Dubois, Félix, 48, 61, 103, 224, 255

Dubois, Jeanne, 252
Dubois, Paul-François, 53
Duchêne, Roger, 105
Duchmann, Henri, 336, 337, 380, 381, 382, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 409
Dugast Portes, Francine, 229, 230
Dumartheray, François, 57
Dumas, Alexandre, 98
Dumur, Louis, 318
Dupont, Pauline, 348
Duprat, Louis (dit Paul ou Pilloux), 46, 47
Dupuis-Déri, Francis, 19, 36, 89, 280, 366, 416
Dupuy, Rolf, 47, 48, 143, 185, 372, 388
Durand, Marguerite, 161, 334, 412
Durand, Pascal, 164
Durand-Le-Guern, Isabelle, 333
Duval, Clément, 122, 123, 177, 183
Duval, Louise, 117, 121, 122, 123, 133

E

Eberhardt, Isabelle, 256, 259, 260, 261, 263, 264, 265, 266, 267, 269, 270, 272, 411
Ebstein, Jonny, 8, 114, 186, 289, 382
Edelman, Nicole, 294
Eekhoud, Georges, 186, 319, 361
Eichner, Carolyn J., 418
Eisenzweig, Uri, 135, 136, 138
Enckell, Marianne, 47, 122, 204
Ernot, Isabelle, 261
Estelmann, Frank, 258, 270

F

Faivre, Bernard, 185, 190
Fauré, Christine, 28
Faure, Sébastien, 36, 48, 49, 198, 202, 203, 342, 366, 387
Favry, Amélie, 301, 323
Fénéon, Félix, 40, 158, 162
Ferguson, Kathy E., 261
Ferré, Marie, 66, 67, 68, 71, 72
Ferry, Jules, 43
Finn, Michael R., 155
Forth, Christopher E., 360
Fortin, Andrée, 16
Fourier, Charles, 350
Fournier, Éric, 29
Fraisse, Geneviève, 364, 369
Francis Sanborn, Alvan, 104, 227
Frigerio, Vittorio, 4, 6, 10, 12, 52, 54, 136, 143, 159, 178, 191, 192, 243, 282, 283, 290, 302, 327, 337, 366
Fustier, Adrienne-Emilie, 41

G

Gagelin, Marie-Eugénie, 41
Gagneur, Marie-Louise, 244
Gallet, Laurent, 33, 35, 50, 66, 67, 70, 130, 131
Garcia, Renaud, 173
Garrigues, Pierre, 164
Gatti de Gamond, Isabelle, 391, 397
Gauthier, Xavière, 7, 78, 88, 101, 106
Gautier, Émile, 35, 172
Gautier, Judith, 232, 284, 285, 356, 362
Gayat, Annie, 29
Gegout, Ernest, 64, 75, 85, 88
Gelderloos, Peter, 141
Gemis, Vanessa, 301, 323
Génetiot, Alain, 86
Georges, Paul, 284, 287
Gerando, Antonine de, 303, 312, 313
Gervaise, Léon, 75
Girard, Michel, 365
Giroux, Robert, 45
Glinoer, Anthony, 79
Gnauck, Elisabeth, 310
Gnauck-Kunhe, Elisabeth, 310
Godechot, Jacques, 56
Godet, Henri, 382
Godineau, Dominique, 340
Gohier, Urbain, 352, 356
Goldman, Emma, 126
Gougelmann, Stéphane, 353, 354, 371, 372, 373
Goulesque, Florence, 157, 160, 162
Goyet, Florence, 180, 181

Granier, Caroline, 4, 6, 12, 30, 31, 83, 91, 96, 136, 186, 228, 243, 302, 338, 358
Grave, Jean, 40, 43, 52, 58, 59, 60, 62, 122, 123, 136, 352, 356, 365, 409
Gray, F. Elizabeth, 3
Grévy, Jules, 56
Grivel, Charles, 188
Grossman, Kathryn M., 413
Gubin, Eliane, 391
Guérin, Daniel, 308
Guesde, Jules, 177
Guillaume, James, 32
Guiral, Pierre, 56
Gullickson, Gay L., 277
Gumplowicz, Louis, 222

H

Haillet, Patrick Pierre, 306
Hamon, Augustin, 308, 317, 341, 342, 343, 344, 345, 364
Harding, Sandra, 373
Hardouin, Céleste, 31
Hébrard, Jean, 104
Henry, Émile, 254
Herzig, François, 57
Hivet, Christine, 26, 28
Hoogeveen, Henriette, 355
Huchet, Mary, 218, 219, 220, 245, 247, 248, 249, 253, 254, 255, 415
Hugo, Victor, 106, 147, 177, 286, 323
Huguet, Marie-Ambroisine, 41
Humbert, Eugène, 149
Huot, Anatole, 149
Huot, Marie, 98, 138, 139, 140, 143, 148, 149, 150, 151, 152, 154, 155, 176, 191, 192, 193, 195, 196, 405

I

Ibels, André, 162
Ieloff, Pogor, 305
Imle, Fanny (dite Mellita), 48, 198, 220, 221, 222, 223, 224
Irvine, Margot, 258, 315, 316
Ivernel, Philippe, 8, 114, 117, 186, 289, 382

J

Janvier de La Motte, Ambroise, 318
Janvion, Émile, 371
Jarrige, François, 207
Jarry, Alfred, 188
Jaurès, Jean, 52, 393
Jégut, Edgar, 352, 362, 363
Josz, Virgile, 318
Julien, Jacques, 45, 180
Junka, Paul (Forpomès, Alexandrine Jeanne), 284

K

Kahn, Gustave, 159, 162, 280, 366
Kalifa, Dominique, 3, 14, 15, 18, 19, 53, 95, 178, 324, 338, 339, 340, 342, 351
Kérignard, Sophie, 19, 25, 152, 381, 383, 393, 406, 408
Klejman, Laurence, 353, 389
Kropotkine, Pierre, 35, 57, 132, 172, 173, 358
Krysinska, Marie, 135, 138, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 196, 303, 368, 404, 410, 412, 414

L

La Fontaine, Jean de, 86, 87, 297
La Mettrie, Julien Offray de, 180
La Vaudère, Jane de (Scrive, Jeanne), 356, 357, 358, 359, 360, 361, 366, 400, 414
Labé, Louise, 327, 330, 331
Labouret-Finet, Marie, 67
Lacroix, Michel, 16, 279
Lamotte, Émilie, 240
Lane, Michael E., 413
Lanneau, Pierre, 42
Lanson, Gustave, 329
Lantoine, Albert, 289, 323
Lapierre, Alexandra, 257
Laroche, Marie, 219, 245
Larson, Sharon, 357
Laude, Madeleine, 392

Laurenty, Jean (Lamastre, Fernande), 276, 284, 286, 287, 294, 295, 296, 297, 298, 299
Le Bon, Gustave, 27, 294
Le Dœuff, Michèle, 367
Lecarme, Jacques, 230
Ledrain, Eugène, 168
Leduc, Guyonne, 277
Lejeune, Philippe, 229, 230, 236
Leloup, Marguerite, 65, 66
Lemel, Nathalie, 28
Lemonnier, Camille, 319, 320, 323
Léo, André, 6, 7, 8, 27, 30, 31, 74, 100, 231, 418
Léon, Dan, 352, 362, 363
Leroux, Pierre, 53
Lett, Didier, 203
Lévi-Strauss, Claude, 87
Leymarie, Michel, 340, 341
Libert, Robin, 222
Libertad, Albert, 12, 48, 225, 372
Linton, Marisa, 26, 28
Lissagaray, Prosper-Olivier, 25
Louichon, Brigitte, 279
Lucas, Pierre, 88, 89, 90

M

Madignier, Fanny, 66
Mahé, Anna, 12, 49, 203, 225, 240, 372, 417
Mahé, Armandine, 224, 225, 226, 372, 416
Maillard, Firmin, 27
Maîtrejean, Rirette (Estorges, Anne), 403, 416
Maitron, Jean, 3, 11, 12, 32, 33, 34, 39, 40, 43, 48, 50, 52, 54, 57, 63, 111, 135, 137, 143, 144, 199, 224, 353
Malandain, Gilles, 27
Malato, Charles, 49, 179
Mali, Marie, 303, 311
Mallarmé, Stéphane, 5, 53
Malon, Benoit, 28
Malthuriel, Marie, 138, 139, 141, 144, 145, 146, 147, 148, 153, 196, 404
Manfredonia, Gaetano, 44, 45, 47, 88
Margueritte, Victor, 354, 357
Maricourt, Thierry, 2, 5, 136, 145, 158, 179, 183, 184, 228, 231, 243, 255, 256, 282
Marie Constant, Charles (dit le Père Lapurge), 45, 46
Marini, Marcelle, 313
Mariot, Nicolas, 203
Marius Jacob, Alexandre, 63
Marni, Jeanne, 345, 346, 414
Marshall, Peter, 260
Marx, Karl, 32, 306, 307, 308
Massard, Marcel, 33, 34, 50, 66, 67, 70, 131
Matamoros, Isabelle, 230
Matha, Louis, 355, 382, 387, 388, 389, 390
Mathieu, Nicole-Claude, 235
Maugue, Annelise, 251, 280, 355
Mayer, Eugène, 107
Mellet, Sylvie, 306
Mendès, Catulle, 326
Mercklé, Pierre, 350
Méric, Victor (Flax), 409, 410
Mesch, Rachel, 357
Meunier, Yves, 39
Michel, Alain-René, 340, 341
Michel, Louise, 1, 2, 6, 7, 8, 24, 29, 31, 35, 41, 42, 48, 51, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 123, 124, 131, 132, 133, 138, 139, 141, 142, 154, 160, 165, 171, 177, 179, 196, 216, 217, 218, 221, 228, 232, 243, 261, 283, 290, 293, 297, 298, 344, 357, 381, 391, 403, 409, 413, 415
Michelet, Athénaïs, 232
Michelet, Jules, 147, 249, 267
Millot, Hélène, 163, 278
Minck, Paule, 26, 118, 297, 413
Mirbeau, Octave, 179, 180, 186, 251, 292, 321, 366
Mitteaux, Adélaïde (dite veuve Pallet), 66, 67
Moissonnier, Maurice, 72
Mollier, Jean-Yves, 54

Monicat, Bénédicte, 238, 239, 241, 242, 257, 259, 263, 266, 271, 413
Monnier, Henri, 187
Montagu, Elizabeth, 279
Montoya, Gabriel, 158
Morel Fontanelli, Françoise, 143, 185
Morin, Louis, 119
Moritz Arndt, Ernest, 309
Mouchard, Christel, 257
Moussa, Sarga, 258, 270
Murjas, Marie, 48
Myrial, Alexandra *Voir* David-Néel, Alexandra

N

Nataf, André, 53, 57, 60
Néel, Philippe, 7, 257, 260, 261, 262, 264, 265, 270, 356, 375, 379
Ner, Henri *Voir* Ryner, Han
Nicolas II, 341
Nølke, Henning, 306
Nordau, Max, 361

O

Offen, Karen, 98, 408
Oriol, Françoise, 41
Ory, Pascal, 54, 338
Otto, Jean, 255
Ouida (La Ramée, Maria Louise de), 231

P

Pajaud, Séraphine, 48, 223, 224
Paliyenko, Adrianna M., 158, 159, 161, 162, 163, 173, 174
Paraf-Javal, Georges, 48, 49
Pardo Bazan, Emilia, 356, 362
Pascal, Blaise, 286
Passeron, Jean-Claude, 182
Peckhover, Priscilla Hannah, 347
Pédron, Étienne, 119
Pellegrin, Nicole, 27
Pelletier, Madeleine, 417
Pepino, Sylvie, 29
Pereira, Irène, 9, 282, 371
Perlette, Isabeau, 276, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 406
Perrot, Michelle, 250, 413
Pert, Camille (Grille, Louise-Hortense), 356, 357, 358, 361, 400, 414
Pessin, Alain, 5, 44, 52, 158, 224, 407
Petit, Dominique, 12, 42, 46, 49, 66, 122, 206, 218, 247, 255, 372, 388
Petit, Gabrielle, 383, 392, 393, 394, 396, 399, 401
Picard, Edmond, 314, 315, 317, 321
Piette, Valérie, 391
Pilate, Ponce, 143
Pinson, Guillaume, 236
Pissarro, Camille, 60
Planté, Christine, 18, 19, 105, 147, 158, 162, 163, 164, 178, 236, 278, 279, 281, 301, 323, 407
Polti, Georges, 314
Ponsaers, Paul, 222
Potonié-Pierre, Eugénie, 413
Pouget, Émile, 40, 111, 219, 220, 327, 409
Pradel, Albert, 298
Préposiet, Jean, 32
Primi, Alice, 27
Proudhon, Pierre-Joseph, 10, 24, 25, 51, 169, 170, 279, 337, 408

Q

Quillard, Pierre, 42
Quitrime, Louise (Pioger, Louise), 6, 46, 47, 125, 231

R

Rachilde (Eymery, Marguerite), 149, 155, 160, 164, 287, 291, 301, 323, 357
Ravachol (Koënigstein, François Claudius), 39, 72, 137, 139, 141, 143, 185, 196
Reclus, Élisée, 81, 169, 170, 177, 260, 312, 358
Reddy, William M., 202
Redonnel, Paul, 299
Regnault, Alice, 292
Régnier, Philippe, 3, 14, 15, 18, 19, 30, 53, 104, 178, 324

Reid, Martine, 228, 232, 259, 266
Rémy, Caroline *Voir* Séverine
Renaud, Elisabeth, 393
Renooz, Céline, 389
Rétat, Claude, 8, 29, 76, 77, 79, 82, 84, 91, 95, 97, 171, 290
Retté, Adolphe, 42, 302, 323, 346
Réville, Albert, 361
Réville, Louise, 49, 218, 356, 372, 373, 374, 377, 380, 388, 401
Rey, Claudine, 29
Richard, Louise, 252
Riot-Sarcey, Michèle, 235, 381
Robin, Paul, 149, 379
Rochefort, Florence, 340, 353, 389
Rodin, Auguste, 315
Rogers, Juliette M., 357
Rogers, Rebecca, 257
Rolin, Dominique, 314, 315, 317
Rosier, Laurence, 306
Ross, Kristen, 30
Rossignol, Pierre, 7, 27, 31
Rougerie, Jacques, 28, 30
Roulin, Jean-Marie, 147
Roussel, Georges, 323
Roussel, Henriette, 49
Roussel, Nelly, 7, 8, 149, 337, 381, 382, 384, 385, 391, 392, 394, 395, 399, 401
Roy, Julie, 121, 236
Royer, Clémence, 172, 303, 345, 350, 351, 352, 356, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 401, 410
Rynenbroeck, Henriette, 303, 308, 309, 310, 311, 314
Ryner, Han, 191, 202, 275, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 334, 395, 409

S

Saint-Rémy, Marie de (Marie Andrieux, dite épouse Teissier), 143
Salel, Eugène, 185
Salel, Juliette, 229, 238, 239, 240, 241
Salel, Marie (Marie Saut), 138, 176, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 196, 238, 405, 415
Samuel, Pierre, 277
Sanchez, Nelly, 301
Sand, George (Dupin, Aurore, dite Baronne Dudevant), 275
Saumoneau, Louise, 393
Sauvraz, Laurentine, 205, 355
Savari, Pauline, 164
Savioz (Sainte-Croix, Avril de), 344, 346, 351, 412
Savoie, Chantal, 85, 236, 411
Schkolnyk, Claude, 312
Schopenhauer, Arthur, 150, 287
Schulkind, Eugene W., 26, 29
Schultz, Gretchen, 158, 159, 161, 162, 163, 173, 174
Scott, Joan Wallach, 249, 250
Séverine, 2, 6, 138, 176, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 196, 248, 249, 283, 285, 286, 291, 405, 409, 410, 412
Silverman, Willa Z., 413
Silvette, Louise, 205, 355
Simon, Jules, 150, 250
Simon, Sherry, 310
Sirinelli, François, 338
Snyder, Gary, 260
Sonn, Richard D., 5
Sorel, Louise, 205, 355
Soubert, Mariette, 123, 137
Soulié, Frédéric, 279
Sowerwine, Charles, 381, 393
Starkoff, Véra, 6, 8
Stead, William T., 95
Steiner, Anne, 8, 12, 49, 225, 371, 372, 416
Stendhal (Beyle, Henri), 360, 366
Stillingfleet, Benjamin, 279
Stirner, Max, 282
Stistrup Jensen, Merete, 270
Stromberg, Marie, 303, 305, 306, 307, 308, 309
Surel-Tupin, Monique, 8, 114, 186, 289, 382

T

Tailhade, Laurent, 42, 158
Tardif, Marie-Pier, 30, 74, 199, 283
Tarrade, Françoise, 7
Tavernier, Anna, 41
Teleki, Blanka, 312
Teleki, Emma, 312, 313
Teleki, Emma (dite Comtesse Teleki), 312, 313
Teodoro Moneta, Ernesto, 340
Terrail, Gabriel (dit Mermeix), 111
Terrone, Patrice, 5, 158
Terrou, Fernand, 56
Thébaud, Françoise, 19, 257, 393
Thérenty, Marie-Ève, 3, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 53, 139, 177, 178, 184, 236, 256, 258, 259, 260, 261, 269, 301, 323, 324, 408
Thomas, Édith, 7, 28, 29, 137
Thomas, Sylvie, 8, 114, 186, 289, 382
Thomasseau, Jean-Marie, 116
Tisserand, Alexandre, 64
Tolstoï, Léon, 260, 282, 288, 347, 352, 353, 356, 361, 362, 366, 368, 370
Toussenel, Alphonse, 87
Triaire, Sylvie, 147
Trofimovsky, Alexandre, 260
Turquier, Luce, 374, 377, 378

U

Uverett, Ruth, 311

V

Vaez, Gustave, 187
Vaillant, Alain, 3, 14, 15, 18, 19, 53, 147, 178, 324
Vaillant, Auguste, 39, 219, 239
Vaillant, Sidonie, 39, 239
Vallès, Jules, 10, 177, 285, 286, 410
Vallette, Alfred, 301
Van Gaver, Falk, 282
Van Grasdorff, Gilles, 260
Vandenbussche, Robert, 340, 341
Vanderpelen-Diagre, Cécile, 314, 315, 317
Varlin, Eugène, 28
Vauvelle, Charlotte, 413
Veidaux, André, 302
Verhaegen, Sidonie, 76, 86, 98
Verhaeren, Émile, 317, 319
Vérilhac, Yvon, 324
Verjus, Anne, 353, 354, 371, 372, 373
Verlaine, Paul, 164, 188
Vernet, Madeleine, 372, 376, 417
Viallet, Eugénie, 35
Vibrac, Louis, 7, 27, 31
Vigarello, Georges, 203, 249
Villon, François de, 328, 332, 333, 334
Vital, Bernard, 186

W

Waszkléwicz Van Shilfgaarde, Bertha, 347
Wedgwood, Julia, 344, 350
Weir, David, 41
Whidden, Seth, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 173, 174
White, Nicolas, 357
Wilhem Leibniz, Gottfried, 299
Wilkinson, Lily Gair, 261
Wilvers, Fabrice, 303, 306
Wolfzettel, Friedrich, 258, 270
Woodsworth, Judith, 305

Y

Yon, Jean-Claude, 43
Yvelin, Cleyre, 336, 382, 383, 387, 389, 390, 391, 392, 394, 397, 398, 401

Z

Zaïkowska, Sophie, 1, 217, 326
Zékian, Stéphane, 76, 79, 84, 91, 171
Zisly, Henri, 326, 387
Zola, Émile, 339, 343, 352, 363, 365, 366, 369, 370, 401
Zylberberg, Marie-Hélène, 244, 249, 250, 251

BIBLIOGRAPHIE

Publications anarchistes mixtes

Action révolutionnaire (L'), Lyon, 1902, 6 numéros.

Agitateur (L'), Marseille ; Toulon, 1892 ; 1893 ; 1897, 12 ; 6 ; 2 numéros.

Attaque (L'), Paris, 1888-1890, 66 numéros.

Courrier social illustré (Le), Paris, 1894, 4 numéros.

Endehors (L'), Paris, 1891-1893, 91 numéros.

Ennemi du peuple (L'), Paris, 1903-1904, 29 numéros.

Ermitage (L'), Paris, 1890-1906, 201 numéros.

Flambeau (Le), Vienne, 1901-1902, 13 numéros.

Harmonie, Marseille, 1891-1893, 27 numéros.

Homme Libre (L'), 1899 ; 1903-1904, 11 ; 20 numéros.

Humanité nouvelle (L'), Paris ; Gand, 1897-1901 ; 1903; 1906, 54 ; 1 numéros.

Idée libre (L'), Bruxelles ; Paris, 1901-1904.

Idée ouvrière (L'), Le Havre, 1887-1888, 40 numéros.

Libertaire (Le), Paris, 1895-1914, 960 numéros.

Libre (Le), Paris, 1897-1898, 5 numéros.

Misère (La), Paris, 1898, 14 numéros.

Père peinard (Le), Paris ; Londres, 1889-1894 ; 1894-1895 ; 1896-1899 ; 1900 ; 1902, 253 ; 8 ; 129 ; 15 ; 1 numéros.

Plume (La), Paris, 1889-1914, 426 numéros.

Révolte (La), Paris, 1887-1894, 326 numéros.

Révolution cosmopolite (La), Paris, 1886-1887, 9 numéros.

Revue blanche (La), Bruxelles ; Liège ; Paris, 1889-1903, 237 numéros.

Sociale (La), Paris, 1895-1895, 76 numéros.

Temps nouveaux (Les), Paris, 1895-1914, 982 numéros.

Tribune internationale (La), Paris, 1904-1905, 14 numéros.

Trimard (Le), Paris, 1897, 6 numéros.

Écrits de femmes publiés dans la presse anarchiste

Alice, « À propos de charité ! », *Le Libertaire*, numéro 82, 3-9 juin 1897.

Alice C. de S., « Pour les heureux », *Le Libertaire*, numéros 36-39, 18 juil.-8 août 1896.

Article anonyme, « Pour les heureuses », *Le Libertaire*, numéro 35, 11-17 juil. 1896.

Aurore, « Lettre vécue », *Le Libertaire*, numéro 9, 11-18 janv. 1896.

Barbet, Madeleine, « À la recherche du travail », *Le Libertaire*, numéro 20, 28 mar.-4 avr. 1896.

————, « Liberté », *Le Libertaire*, numéro 76, 22-28 avr. 1897.

Bazan, Emilia Pardo, « Tolstoy et la Question sexuelle », *La Revue blanche*, tome XXVII, Genève, Slatkine reprints, 1968 [janv. 1902].

Bertillon, Emma, « Correspondance », *Le Libertaire*, numéro 17, 27 fév.-5 mar. 1904.

Biais, Maximilienne, « À propos de la prostitution », *La Misère*, numéro 1, 29 août-4 sept. 1898.

Bouet, Hortense, « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *L'Humanité nouvelle*, numéro spécial, mai 1899.

Canova, Alice, « Chanson d'un miséreux », *La Misère*, numéro 6, 3 oct. 1898.

————, « La Grande », *La Misère*, numéro 8, 24 oct. 1898.

————, « Les Bergers », *La Misère*, numéro 10, 7 nov. 1898.

————, « Les bons semeurs », *L'Homme libre*, numéro 3, 8-15 juil. 1899.

————, « Esquisse de notre époque », *L'Homme libre*, numéro 5, 23-30 juil. 1899.

————, « L'œuvre nécessaire » *L'Homme libre*, numéro 10, 15-30 nov. 1899.

————, « Bibliographie », *Le Flambeau*, numéro 8, 10 nov. 1901.

Carruette, Suzanne, « Prolétariat et bourgeoisie », *Le Libertaire*, numéro 14, 4-11 fév. 1900.

————, « Sentimentalité bourgeoise », *Le Libertaire*, numéro 21, 25 mar.-2 av. 1900.

————, « Nécessité révolutionnaire », *Le Libertaire*, numéro 29, 17-24 juin 1900.

Cercle le Réveil de la femme (Le), « [Communications et correspondance : Sans titre] », *La Révolte*, numéro 29, 31 mar.-6 avr. 1889.

Chéliga, Marya, « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *L'Humanité nouvelle*, numéro spécial, mai 1899.

————, « Protesilas et Laodamia », *L'Humanité nouvelle*, numéro 28, oct. 1899.

Cladel, Judith, « Concours de chant », *La Plume*, numéro 36, 15 oct. 1890.

————, « Bonjour, bébé ! », *La Plume*, numéro 59, 1er oct. 1891.

————,« Douce agonie », *La Plume*, numéro 80, 15 août 1892.

————, « [Notices bibliographiques] », *L'Ermitage*, numéro 5, mai 1894.

————, « Le théâtre », *L'Humanité nouvelle*, numéro 17, nov. 1898.

————, « Le théâtre », *L'Humanité nouvelle*, numéro 19, janv. 1899.

————, « Le théâtre », *L'Humanité nouvelle*, numéro 23, mai 1899.

————, « Le théâtre », *L'Humanité nouvelle*, numéro 25, juil. 1899.

————, « *Le Jardin des supplices* par Octave Mirbeau », *L'Humanité nouvelle*, numéro 29, nov. 1899.

————, « Dossier sur Victor Hugo », *La Plume*, numéro 309, mar. 1902.

————, « Le sculpteur Auguste Rodin pris sur la vie », *La Plume*, numéros 330-336 ; 337-338, janv.-mai 1903.

————, « May-Armand Blanc », *La Plume*, numéros 365-366, 1er-15 fév. 1905.

Clotilde, « Charité », *Le Libertaire*, numéro 79, 12-18 mai 1897.

Comtesse Diane, « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *L'Humanité nouvelle*, numéro spécial, mai 1899.

Delarue-Mardrus, Lucie, « Tolstoy et la Question sexuelle », *La Revue blanche*, tome XXVII, Genève, Slatkine reprints, 1968 [janv. 1902].

Dorian, Tola, « [Congrès des Poètes] », *La Plume*, numéro 132, 15 oct. 1894.

————, « [Deuxième Congrès des Poètes] », *La Plume*, numéro 163, 1er fév. 1896.

————, « Révolte », *L'Humanité nouvelle*, numéro 50, août 1903.

————, « Le Torrent », *L'Humanité nouvelle*, numéro 1, oct. 1906.

Dubois, Jeanne, « Syndicat de prostituées », *Le Libertaire*, numéro 27, 7-11 mai 1905.

Duval, Louise, « [Communications et correspondance : Sans titre] », *La Révolte*, numéro 18, 18-24 janv. 1890.

Eberhardt, Isabelle, « Heure de Tunis », *La Revue blanche*, tome XXVIII, Genève, Slatkine reprints, 1968 [mai 1902].

Femme libre (La), « [Communications et correspondance : Sans titre] », *La Révolte*, numéro 29, 5-11 avr. 1890.

Femmes révolutionnaires caladoises (Les), « [Mouvement socialiste] », *Le Droit social*, numéro 8, 2 avr. 1882.

Femmes révolutionnaires lyonnaises (Les), « [Tribune publique] », *Le Droit social*, numéro 2, 19 fév. 1882.

————, « [Tribune révolutionnaire] », *La Lutte*, numéro 15, 8 juil. 1883.

Gerando, Antonine de, « Le livre d'Antonine et d'Attila par Mme Auguste de Gerando, née Comtesse Teleki », *L'Humanité nouvelle*, numéro 38, août 1900.

Groupe Marie Ferré (Le), « [Tribune publique], *Le Droit social*, numéro 6, 19 mar. 1882.

————, « [Mouvement socialiste] », *Le Droit social*, numéro 20, 25 juin 1882.

————, « Appel de la Ligue internationale des femmes », *L'Étendard révolutionnaire*, numéro 4, 29 août 1882.

————, « [Mouvement social] », *L'Étendard révolutionnaire*, numéro 5, 27 août 1882.

Groupe Louise Michel (Le), « [Tribune publique], *Le Droit social*, numéro 4, 5 mar. 1882.

————, « C'est fâcheux », *Le Droit social*, numéro 8, 2 avr. 1882.

————, « Appel aux citoyennes », *L'Étendard révolutionnaire*, numéro 10, 1er oct. 1882.

————, « [Tribune révolutionnaire] », *Le Drapeau noir*, numéro 11, 21 oct. 1883.

————, « Fait divers », *Le Drapeau noir*, numéro 17, 2 déc. 1883.

————, « [Tribune révolutionnaire] », *L'Émeute*, numéro 4, 30 déc. 1883.

————, « [Tribune révolutionnaire] », *Le Défi*, numéro 2, 10 fév. 1884.

————, « [Tribune révolutionnaire] », *L'Hydre anarchiste*, numéro 5, 23 mar. 1884.

Hermiette, « [Réponse à l'Enquête sur l'amour libre] », *L'Ennemi du peuple*, numéro 7, 1er-15 nov. 1903.

Hoogeveen, Henriette, « L'amour », *La Tribune internationale*, numéro 3, 11 déc. 1904.

————, « L'injustice n'est pas. L'amour », *La Tribune internationale*, numéro 7, 17 janv. 1905.

Huchet, Mary, « La journée d'une ouvrière parisienne », *Le Libertaire*, numéro 58, 17-23 déc. 1896.

Huchet, La camarade Mary, « Rectification », *Le Père peinard*, numéro 23, 28 mar.-4 avr. 1897.

Huchet, Mary, « Prison de Nanterre », *Le Libertaire*, numéro 73, 1er-7 avr. 1897.

Huot, Marie, « Maternités », *L'Endehors*, numéro 80, 20-27 nov. 1892.

————, « Dans le rêve », *L'Endehors*, numéro 87, 8-15 janv. 1893.

Imle, Fanny, « [L'Agitation : Bruxelles] », *Le Libertaire*, numéro 158, 4-11 déc. 1898.

Janine, « À Madame Cleyre Yvelin », *Le Libertaire*, numéro 20, 19-26 mar. 1904.

Krysinska, Marie, « Reprise », *La Plume*, numéro 94, 15 mar. 1893.

————, « La Chanson des Cendres », *La Plume*, numéro 94, 15 mar.1893.

————, « La Vie », *L'Ermitage*, numéro 7, juil. 1893.

————, « [Congrès des Poètes] », *La Plume*, numéro 132, 15 oct. 1894.

————, « Rythmes pittoresques », *L'Humanité nouvelle*, numéro 36, juin 1900.

Krysinska, Marie et Gabriel Montoya, « Le vieux modèle », *La Tribune internationale*, numéro 14, [s. d.] 1904.

L. Marie, « Lettre vécue », *Le Libertaire*, numéro 8, 4-11 janv. 1896.

Laroche, Marie, « Au cimetière », *Le Libertaire*, numéro 14, 15-22 fév. 1896.

Laurenty, Jean, « À propos du Massacre des Amazones », *La Plume*, numéro 207, 1er déc. 1897.

La Vaudère, Jane de, « [Réponse à l'Enquête sur le mariage] », *La Plume*, numéro 291, 1er juin 1901.

Leloup, Marguerite, « La femme anarchiste », *La Vengeance anarchiste*, numéro 1, 6 mar. 1883.

Louise, M.-G., « Batarde », *Le Libertaire*, numéro 30, 6-12 juin 1896.

Mahé, Anna, « L'Hijiène du cerveau », *l'anarchie*, numéros 2-92, 20 avr. 1905-10 janv. 1907.

Mahé, Armandine, « Liberté !!! », *Le Libertaire*, numéro 41, 15-22 août 1903.

Mali, Marie, « Correspondance : amour libre », *L'Humanité nouvelle*, numéro 8, fév. 1898.

Mali, M., La vie de la femme dans l'Utah par Ruth Uverett », *L'Humanité nouvelle*, numéro 24, juin 1899.

Malthuriel, Marie, « Lâchetés soldatesques », *L'Endehors*, numéro 83, 27 nov. 1892.

Marni, Jeanne, « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *L'Humanité nouvelle*, numéro spécial, mai 1899.

Michel, Louise, « Légendes. I : Les francs-juges », *La Révolution sociale*, numéro 17, 10 avr. 1881.

————, « Au journal *La Révolution cosmopolite* », *La Révolution cosmopolite*, numéro 1, 4 sept. 1886.

————, « Légende », *La Révolution cosmopolite*, numéro 1, 4 sept. 1886.

————, « L'Atlantide », *La Révolution cosmopolite*, numéro 2, 11 sept. 1886.

————, « L'homme libre sur la terre libre », *La Révolution cosmopolite*, numéro 3, 18-25 sept. 1886.

————, « La trouée », *La Révolution cosmopolite*, numéro 4, 2-9 oct. 1886.

————, « Les Rapaces », *La Révolution cosmopolite*, numéros 2-5, [s. d.] 1887.

————, « Les noces rouges », *L'Idée ouvrière*, numéro 14, 10-17 déc. 1887.

————, « Chansons d'oiseaux », *L'Idée ouvrière*, numéro 21, 28 janv.-5 fév. 1888.

————, « À *L'Idée ouvrière* », *L'Idée ouvrière*, numéro 21, 28 janv.-5 fév. 1888.

————, « L'autre Lucas », *L'Attaque*, numéro 7, 1er-8 août 1888.

————, « Les voix du tocsin », *L'Attaque*, numéro 9, 15-22 août 1888.

————, « La situation », *L'Attaque*, numéro 11, 29 août-5 sept. 1888.

————, « La femme dans l'humanité », *L'Attaque*, numéro 26, 14-21 déc. 1888.

————, « À propos du compte-rendu de "La Grève" », *La Révolte*, numéro 16, 27 déc.-2 janv. 1890.

————, « [Communications et correspondance : Sans-titre] », *La Révolte*, numéro 29, 5-11 avr. 1890.

————, « [Communications et correspondance : Protestation de Louise Michel] », *La Révolte*, numéro 40, 21-27 juin 1890.

————, « [Communications et correspondance : Lettre ouverte à Monsieur le Juge d'instruction de Vienne] », *La Révolte*, numéro 45, 26 juil.-1er août 1890.

————, « Babillarde de Louise Michel », *Le Père peinard*, numéro 80, 28 sept. 1890.

————, « Aujourd'hui ou demain », *L'Endehors*, numéro 63, 17 juil. 1892.

————, « À propos des explosions », *La Question sociale*, numéro 17, 15 août 1892.

————, « Épisodes de ma vie. Comment je suis devenue anarchiste », *Le Libertaire*, numéro 10, 18-25 janv. 1896.

————, « L'ogresse », *Le Libertaire*, numéro 26, 9-15 mai 1896.

————, « Les crimes du suffrage universel », *Le Libertaire*, numéro 18, 14-21 mar. 1897.

————, « Conte de noël », *Le Père peinard*, numéros 116-119, 8-29 janv. 1899.

————, « Clovis décembre », *Le Père peinard*, numéros 119-127, 29 janv.-2 avr. 1899.

————, « La femme à travers les âges », *L'Union internationale des femmes*, numéros 3-4, fév.-mar. 1899.

————, « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *L'Humanité nouvelle*, numéro spécial, mai 1899.

Mme Élise, « [Communications et correspondance : Sans titre] », *La Révolte*, numéro 32, 21-27 avr. 1889.

Myrial, Alexandra, « De l'origine des mythes et de leur influence sur les institutions sociales », *L'Idée Libre*, tome II, 1901.

————, « Une Ville Sainte », *L'Idée libre*, tome II, 1901.

————, « [Réponse à l'Enquête sur l'amour libre] », *L'Ennemi du peuple*, numéro 7, 1er-15 nov. 1903.

N. F. D., « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *L'Humanité nouvelle*, numéro spécial, mai 1899.

Ouvreuse du Cirque d'été (L'), « [Deuxième Congrès des Poètes] », *La Plume*, numéro 163, 1er fév. 1896.

Pajaud, Séraphine, « [Correspondances & communications] », *Les Temps nouveaux*, numéro 33, 15-21 déc. 1901.

————, « [Mouvement social : France] », *Les Temps nouveaux*, numéro 37, 12-18 janv. 1902.

Peckhover, P. H., « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *L'Humanité nouvelle*, numéro spécial, mai 1899.

Perlette, Isabeau, « Les libres d'autrefois », *Le Libertaire*, numéros 1-10, nov. 1899-janv. 1900.

Pert, Camille, « [Réponse à l'Enquête sur le mariage] », *La Plume*, numéro 291, 1er juin 1901.

Petit, Gabrielle, « Féminisme. Réponse à Duchmann », *Le Libertaire*, numéro 29, 21-28 mai 1904.

Rachilde, « Paris-Sanguine », *La Plume*, numéro 9, 15 août 1889.

————, « [Réponse au Référendum sur le Bien social] », *L'Ermitage*, juil. 1893.

————, « [Deuxième Congrès des Poètes] », *La Plume*, numéro 163, 1er fév. 1896.

Rémy, Séverin, « L'ouvrier de fabrique », *La Plume*, numéro 49, 1er mai 1891.

Réville, Louise, « [Réponse à l'Enquête sur l'amour libre] », *L'Ennemi du peuple*, numéro 10, 15-31 déc. 1903.

Richard, Louise, « Au bord de l'eau », *Le Libertaire*, numéro 56, 13-20 janv. 1901.

Roussel, Nelly, « Féminisme », *Le Libertaire*, numéro 15, 13-20 fév. 1904.

————, « Dernière réponse », *Le Libertaire*, numéro 20, 19-26 mar. 1904.

Royer, Clémence, « La liberté de conscience », *L'Humanité nouvelle*, numéro 1, mai 1897.

————, « La question religieuse », *L'Humanité nouvelle*, numéro 4, août-sept. 1897.

————, « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *L'Humanité nouvelle*, numéro spécial, mai 1899.

Rynenbroeck, Henriette, « L'éducation des femmes au Japon par Konaé Atsumaro », *L'Humanité nouvelle*, numéro 22, avr. 1899.

————, « Ernest Moritz Arndt par G. Philippson », *L'Humanité nouvelle*, numéro 23, mai 1899.

————, « Les clefs du royaume des cieux ou les voyages de saint Pierre sur la terre », *L'Humanité nouvelle*, numéro 23, mai 1899.

————, « La femme et le politique par Elisabeth Gnauck-Kunhe », *L'Humanité nouvelle*, numéro 27, sept. 1899.

Salel, Marie, « La peur ! (simple dialogue) », *L'Agitateur*, numéro 9, 24-30 avr. 1892.

Savari, Pauline, « [Congrès des Poètes] », *La Plume*, numéro 132, 15 oct. 1894.

Savioz, « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *L'Humanité nouvelle*, numéro spécial, mai 1899.

Sauvray, Laurentine, « Les femmes anarchistes des unions », *Le Libertaire*, numéro 12, 1er-8 fév. 1896.

Souvray, Lamentine, « Aux femmes », *Le Libertaire*, numéro 11, 25 janv.-1er fév. 1896.

Souvray, Laurentine, « À tous les beautés de la nature », *Le Libertaire*, numéro 17, 7-14 mar. 1896.

Souvraz, Laurentine « Amoureux, vivez ! », *Le Libertaire*, numéro 26, 9-15 mai 1896.

————, « À la recherche du bonheur », *Le Libertaire*, numéro 72, 25-31 mar. 1897.

Stromberg, Marie, « La doctrine de Marx dans la vie et la littérature par M. Slonimski », *L'Humanité nouvelle*, numéro 1, mai 1897.

————, « "Au milieu de la nuit" par Pogor Ieloff », *L'Humanité nouvelle*, numéro 4, août-sept. 1897.

Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés (L'), « [Les statuts de l'Union] », *La Sociale*, numéro 21, 20 avr. 1871.

Une Amazone, « En descendant de cheval », *La Plume*, numéro 228, 15 oct. 1898.

Une anarchiste, « La patrie », *L'Agitateur*, numéro 11, 9-14 mai 1892.

Une anarchiste, « L'émancipation de la femme », *L'Agitateur*, numéro 12, 15-22 mai 1892.

Une de vos lectrices assidue, « [Communication et correspondances : Sans titre] », *L'Idée ouvrière*, numéro 16, 24-31 déc. 1887.

Une victime du militarisme, « Les beautés de la caserne », *L'Agitateur*, numéro 6, 18 fév. 1893.

Vaillant, Sidonie, « [Lettre à son père] », *La Révolte*, numéro 17, 6-13 janv. 1894.

Van Shilfgaarde Waszkléwicz, B. de, « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *L'Humanité nouvelle*, numéro spécial, mai 1899.

Viallet, Eugénie, femme Cottaz, Julie Artaud, Didelin et Diamant, « [Chronique lyonnaise] », *La Lutte*, numéro 11, 10 juin 1883.

Wedgwood, Julia, « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *L'Humanité nouvelle*, numéro spécial, mai 1899.

Yvelin, Cleyre, « Réponse à Duchmann », *Le Libertaire*, numéro 17, 27 fév.-5 mar. 1904.

————, « Féminisme », *Le Libertaire*, numéro 21, 26 mar.- 2 avr. 1904.

————, « Réponse à M. Cambensy de Chicago », *Le Libertaire*, numéro 28, 14-21 mai 1904.

————, « Féminisme et socialisme », *Le Libertaire*, numéro 29, 21-28 mai 1904.

————, « Causerie féministe », *Le Libertaire*, numéro 35, 1er-7 juil. 1904.

Zaïkowska, Zofja, « Bibliographie », *Le Flambeau*, numéro 2, 15 sept. 1901.

Zaïkowska, S. « Pourquoi je suis anarchiste », *La Vie anarchiste*, numéro 8, 20 juil. 1913.

Textes divers diffusés dans les périodiques anarchistes

Adam, Paul, « L'émotion de pensée », *La Revue blanche*, tome VIII, Genève, Slatkine reprints, 1968 [janv.-juin 1895].

Administration (L'), « Au lecteur », *Les Temps nouveaux*, numéro 1, 4-10 mai 1895.

Administration (L'), « Aux camarades », *Les Temps nouveaux*, numéro 50, 11-17 avr. 1896.

Antignac, Antoine, « La question féministe », *Le Libertaire*, numéro 29, 14-21 mai 1904.

Article anonyme, « La propagande par le fait », *Bulletin de la Fédération jurassienne*, numéro 31, 5 août 1877.

Article anonyme, « Louise Michel », *La Révolution sociale*, numéro 10, 14 nov. 1880.

Article anonyme, « [L'Action révolutionnaire] », *Le Droit social*, numéro 11, 23 avr. 1882.

Article anonyme, « [Arsenal scientifique : Du sautage des grosses mines] », *La Lutte sociale*, numéro 5, 25 sept. 1886.

Article anonyme, « Paris, le 30 juillet 1888 », *L'Attaque*, numéro 7, 1er-8 août 1888.

Article anonyme, « Le théâtre », *La Révolte*, numéro 14, 12-19 déc. 1890.

Article anonyme, « Frocaille, Pestaille, Jugeaille », *Le Père peinard*, numéro 22, 21-28 mar. 1897.

Babberot, Aug., « [Réponse à l'Enquête sur l'amour libre] », *L'Ennemi du peuple*, numéro 10, 15-31 déc. 1903.

Barrucand, Victor, « Écritures bouddhiques », *La Revue blanche*, tome VII, Genève, Slatkine reprints, 1968 [déc. 1894].

————, « Écritures bouddhiques », *La Revue blanche*, tome IX, Genève, Slatkine reprints, 1968 [juil.-déc. 1895].

Constant, Charles Marie, « Le Père Lapurge », *La Révolte des affamés*, numéro 8, 18 juil. 1886.

Decrept, Étienne, « Paraboles anarchistes », *L'Endehors*, numéro 87, 8-15 janv. 1893.

Direction (La), « À propos de *L'Humanité nouvelle* », *L'Humanité nouvelle*, numéro 1, oct. 1906.

Duchmann, Henri, « L'erreur féministe », *Le Libertaire*, numéro 13, 30 janv.-6 fév. 1904.

————, « Le suffrage des femmes », *Le Libertaire*, numéro 14, 6-13 fév. 1904.

————, « Le travail des femmes », *Le Libertaire*, numéro 17, 27 fév.-5 mar. 1904.

————, « La femme et le féminisme », *Le Libertaire*, numéro 18, 5-12 mar. 1904.

————, « L'embarras du choix », *Le Libertaire*, numéro 20, 19-26 mar. 1904.

————, « La politique féministe », *Le Libertaire*, numéro 21, 26 mar.-2 avr. 1904.

————, « Procédés féministes », *Le Libertaire*, numéro 28, 14-21 mai 1904.

Flax, « Séverine », *Les Hommes du jour*, numéro 65, 17 avr. 1909.

Gegout, Ernest, « [Sans-titre] », *L'Attaque*, numéro 2, 27 juin-4 juil. 1888.

Hamon, A., « Enquête sur la guerre et le militarisme », *L'Humanité nouvelle*, numéro spécial, mai 1899.

Kahn, Gustave, « Le féminisme littéraire », *La Plume*, numéro 288, 15 avr. 1901.

La Mettrie, Julien Offray de, *L'Homme-machine*, Paris, Fayard, coll. « Mille et Une Nuits », 2000 [1747].

Lantoine, Albert, « *Roses remontantes* par Tola Dorian », *L'Humanité nouvelle*, numéro 9, mar. 1898.

Léon, Dan et Edgar Jégut, « Tolstoy et la Question sexuelle », *La Revue blanche*, tome XXVII, Genève, Slatkine reprints, 1968 [janv. 1902].

Mallarmé, Stéphane, « L'Action », *La Revue blanche*, tome VIII, Genève, Slatkine reprints, 1968 [janv.-juin 1895].

Matha, Louis, « [Sans-titre] », *Le Libertaire*, numéro 28, 14-21 mai 1904.

Ner, Henri, « [Réponse à Jean Laurenty] », *La Plume*, numéro 207, 1er déc. 1897.

Pradel, Albert, « Si les Amazones voulaient !... », *La Plume*, numéro 218, 15 mai 1898.

Rédaction (La), « À nos lecteurs », *Le Droit social*, numéro 24, 23 juil. 1882.

Rédaction (La), « Résultats du Congrès des Poètes », *La Plume*, numéro 163, 1er fév. 1896.

Rédaction (La), « Aux camarades », *Les Temps nouveaux*, numéro 17, 22- 28 août 1896.

[Rédaction (La)], « Enquête sur le mariage », *La Plume*, numéro 288, 15 avr. 1901.

[Rédaction (La)], « Enquête sur l'amour libre », *L'Ennemi du peuple*, numéro 5, 1er-15 oct. 1903.

[Rédaction (La)], « N. de la R. », *Le Libertaire*, numéro 18, 5-12 mar. 1904.

Retté, Adolphe, « [Réponse à l'Enquête sur la guerre et le militarisme] », *L'Humanité nouvelle*, numéro spécial, mai 1899.

Rubrique anonyme, « Le Congrès de la Haye », *Bulletin de la Fédération jurassienne*, numéros 17-18, 15 sept.-1er oct. 1872.

Rubrique anonyme, « Les deux Congrès de Saint-Imier », *Bulletin de la Fédération jurassienne*, numéros 17-18, 15 sept.-1er oct. 1872.

Rubrique anonyme, « [Convocations : Roubaix] », *La Révolte*, numéro 26, 17-23 mar. 1888.

Rubrique anonyme, « [Correspondance et communications] », *Les Temps nouveaux*, numéro 3, 14-20 mai 1898.

Rubrique anonyme, « [Convocations : Roubaix] », *La Révolte*, numéro 34, 19-23 mai 1888.

Rubrique anonyme, « [Convocations : Roubaix] », *La Révolte*, numéro 36, 9-15 juin 1888.

Rubrique anonyme, « [Convocations : Paris] », *La Révolte*, numéro 1, 16-22 sept. 1888.

Rubrique anonyme, « [Correspondances et communications : Marie Murjas] », *Les Temps nouveaux*, numéro 14, 3-9 août 1901.

Ryner, Han, « Le Massacre des Amazones », *La Plume*, numéros 205-227, nov. 1897-oct. 1898.

Sketch, « Lucie Delarue-Mardrus », *Les Hommes du jour*, numéro 174, 20 mai 1911.

Temps nouveaux (Les), « Aux camarades », *Les Temps nouveaux*, numéro 26, 21-27 oct. 1899.

Un Gueux, « [Réponse à l'Enquête sur l'amour libre] », *L'Ennemi du peuple*, numéro 5, 1er-15 oct. 1903.

Un Proscrit, « [Réponse à l'Enquête sur l'amour libre] », *L'Ennemi du peuple*, numéro 5, 1er-15 oct. 1903.

Vigné d'Octon Paul, « La Louise Michel du Sahara, Isabelle Eberhardt. Sa vie, son œuvre (1877-1904) », *La Revue anarchiste*, numéro 7, juil. 1922.

Textes parus dans la presse généraliste et féministe

Article anonyme, « Au jour le jour. Les anarchistes et la condamnation de Clément Duval », *Le Temps*, numéro 9396, 25 janv. 1887.

Article anonyme, « Les aveux de Ravachol », *Le Petit journal*, numéro 10892, 4 avril 1892.

Hamon, Augustin, « [Réponses aux questions posées le 27 mars] », *La Fronde*, numéros 115-116, 3 avr. 1898.

Krysinska, Marie, « Conflit de la Rime et de la Raison », *La Fronde*, numéro 580, 11 juil. 1899.

Léo, André, « *The Revolution* », *L'Opinion nationale*, numéro 183, 7 juil. 1868.

Ligue des femmes pour le désarmement international (La), « Appel aux femmes de tous les pays », *La Paix universelle*, numéro 199, 1er-15 mar. 1899.

Maîtrejean, Rirette, « Souvenirs d'anarchie », *Le Matin*, numéros 10766-10778, 19-31 août 1913.

Morin, Louis, « Surnoms donnés à des ouvriers », *Revue des traditions populaires. Recueil mensuel de mythologie, littérature orale, ethnographie traditionnelle et art populaire*, tome 10, numéro 1, 1895.

Bases de données, dictionnaires et fonds d'archives

Ouvrage collectif, *Dictionnaire biographique du mouvement libertaire francophone. Dictionnaire des anarchistes*. Récupéré de : https://maitron.fr/.

Bard, Christine et Sylvie Chaperon (dir.), *Dictionnaire des féministes. France : XVIIIe-XIXe siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2017.

Bianco, René, *Répertoire des périodiques anarchistes de langue française : un siècle de presse anarchiste d'expression française*. Récupéré de : https://bianco.ficedl.info/.

Faure, Sébastien (dir.), *L'Encyclopédie anarchiste*, Limoges, E. Rivet, 1925-1934. Reproduction de l'ouvrage disponible en ligne : http://www.encyclopedie-anarchiste.xyz/spip.php?rubrique31

Mackward, Christine et Madeleine Cottenet-Hage (dir.), *Dictionnaire littéraire des femmes de langue française de Marie de France à Marie Ndiaye*, Paris, Éditions Karthala, coll. « Lettres du Sud », 1996.

Maricourt, Thierry, *Dictionnaire des auteurs prolétariens de langue française de la Révolution à nos jours*, Amiens, Encrage, 1994.

Picard, Edmond, « [Lettres à Judith Cladel] », Archives et musée de la littérature, Bruxelles, fonds Edmond Picard. Récupérée de http://www.aml-cfwb.be/numerisation/auteurs/950.

Ragon, Michel, *Dictionnaire de l'anarchie*, Paris, Albin Michel, 2008.

Rey, Claudine, Annie Gayat et Sylvie Pepino (dir.), *Petit dictionnaire des femmes de la Commune. Les oubliées de l'histoire*, Limoges, Le bruit des autres, 2013.

Sartori, Eva Martin (dir.), *The Feminist Encyclopedia of French Literature*, Wesport (Connecticut), Greenwood Press, 1999.

Sartori, Eva Martin et Dorothy Wynne Zimmerman, *French Women Writers. A Bio-Bibliographical Source Book*, New York, Greenwood Press, 1991.

Mouvement et presse anarchistes

Angenot, Marc, « Anarchistes et socialistes 1880-1914 : Trente-cinq ans de dialogue de sourds », *Discours social* (nouv. série), vol. XIV, 2002.

Avrich, Paul, *Anarchist Voices: An Oral History of Anarchism in America*, Édimbourg, AK Press, 2006.

Bantman, Constance, *Anarchismes et anarchistes en France et en Grande-Bretagne, 1880-1914 : Échanges, représentations, transferts*, thèse en langues et littératures anglo-saxonnes soutenue à l'Université Paris-XIII, 2007.

————, « "Anarchistes de la bombe, anarchistes de l'idée": les anarchistes français à Londres, 1880-1895 », *Le Mouvement social*, numéro 246, janv. 2014.

Barrot, Olivier et Pascal Ory, *La « Revue blanche ». Histoire, anthologie, portraits*, Paris, UGE, coll. « 10 / 18 », 1989.

Beaudet, Céline, « *Vivre en anarchistes » : milieux libres et colonies dans le mouvement anarchiste français des années 1890 aux années 1930*, thèse en histoire contemporaine soutenue à l'Université Paris-X, 2012.

Bouhey, Vivien, *Les Anarchistes contre la République. Contribution à l'histoire des réseaux sous la Troisième République (1880-1914)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2008.

Coumau, Julie, « Géographie antispéciste du véganisme à Paris : spatialités quotidiennes d'une communauté et lieux militants d'un mouvement social », mémoire en géographie déposé à l'Université Paris-Sorbonne, 2016.

Delpech, Jean-Marc, *Parcours et réseaux d'un anarchiste : Alexandre Marius Jacob (1879-1954)*, thèse en histoire contemporaine soutenue à l'Université de Nancy-II, 2006.

Dubois, Félix, *Le Péril anarchiste*, Paris, E. Flammarion, 1894.

Grave, Jean, *Le Mouvement libertaire sous la 3e République. Souvenirs d'un révolté*, Paris, Les Œuvres représentatives, coll. « Hier », 1930.

Les anarchistes viennois, *Procès des anarchistes de Vienne devant la Cour d'assises de l'Isère (12 août 1890)*, Saint-Étienne, Imprimerie commerciale et administrative Ménard, 1890.

Leymarie, Michel, « L'enquête de *L'Humanité nouvelle* sur la guerre et le militarisme (mai 1899) », dans Alain-René Michel et Robert Vandenbussche (dir.), *L'Idée de paix en France et ses représentations au XXe siècle*, Lille, Publications de

l'Institut de recherches historiques du Septentrion, coll. « Histoire et littérature du Septentrion », 2001. Récupéré de : https://books.openedition.org/irhis/1766.

Lissagaray, Prosper-Olivier, *Histoire de la Commune de 1871*, Paris, François Maspero, coll. « Petite collection Maspero », 1972 [1876].

Maillard, Firmin, *Histoire des journaux publiés à Paris pendant le Siège et sous la Commune du 4 septembre 1870 au 28 mai 1871*, Paris, E. Dentu, 1871.

Maitron, Jean, *Le Mouvement anarchiste en France. Des origines à 1914*, tome 1, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1992 [1975].

————, *Le Mouvement anarchiste en France. De 1914 à nos jours*, tome 2, Paris, Librairie François Maspero, coll. « Bibliothèque socialiste », 1975.

Maitron, Jean et Alain Droguet, « La presse anarchiste française de ses origines à nos jours », *Le Mouvement social*, numéro 83, avr.-juin 1973, pp. 9-22.

Massard, Marcel, *Histoire du mouvement anarchiste à Lyon (1880-1894)*, suivi de *Aspects de la vie quotidienne des anarchistes à Lyon à la fin du 19e siècle* par Laurent Gallet, Lyon, Atelier de création libertaire, 2016.

Meunier, Yves, *La Bande noire. Propagande par le fait dans le bassin minier (1878-1885)*, Paris, Les Éditions l'Échappée, 2018.

Nataf, André, *La Vie quotidienne des anarchistes en France (1880-1910)*, Paris, Hachette, coll. « La vie quotidienne », 1986.

O'Squarr, Flor, *Les Coulisses de l'anarchie*, Montreuil, L'insomniaque, 1990.

Préposiet, Jean, *Histoire de l'anarchisme*, Paris, Tallandier, coll. « Approches », 1993.

Pressensé, Francis de (un juriste) et Émile POUGET, *Les Lois Scélérates de 1893-1894*, Paris, Éditions de la Revue blanche, 1899.

Ross, Kristen *L'Imaginaire de la Commune*, Paris, La Fabrique éditions, 2015.

Rougerie, Jacques, *La Commune de 1871*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2009 [1988].

Steiner, Anne, *Les En-dehors. Anarchistes individualistes et illégalistes à la « Belle Époque »*, Paris, L'Échappée, 2008.

————, « Vivre l'anarchie ici et maintenant : milieux libres et colonies libertaires à la Belle Époque », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, numéro 133, 2016. Récupéré de : http://journals.openedition.org/chrhc/5503.

Turquier, Luce, « De la liberté en amour au début du XXe siècle », *Réfractions*, numéro 29, automne 2012, pp. 7-18.

Van Gaver, Falk et Jacques de Guillebon, *AnarChrist ! Une histoire de l'anarchisme chrétien*, Paris, Éditions Desclée de Brouwer, 2015.

Wilvers, Fabrice, *« La Société nouvelle » et « L'Humanité nouvelle » : deux revues cosmopolites et pluralistes*, mémoire de licence en sciences du livre et des bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, 2001-2002.

Pensée libertaire

Bakounine, Michel, *Le Socialisme libertaire. Contre les despotismes*, Paris, Denoël, coll. « Bibliothèque Médiations », 1973 [1869].

Colson, Daniel, *Petit lexique de philosophie anarchiste. De Proudhon à Deleuze*, Paris, Librairie générale française, coll. « Livre de proche », 2001.

Déri, Thomas et Francis Dupuis-Déri, *l'anarchie expliquée à mon père*, Montréal, Lux, coll. « Instinct de liberté », 2014.

Gelderloos, Peter, *Comment la non-violence protège l'État. Essai sur l'inefficacité des mouvements sociaux*, La Fromentelle, Éditions LIBRE, 2018 [2007].

Graham, Robert (éd.), *Anarchism: A Documentary History of Libertarian Ideas*, 3 volumes, Montréal, Black Roses Book, 2005-2012.

Guérin, Daniel, *Ni Dieu, ni maître*. *Anthologie de l'anarchisme*, Paris, La Découverte, coll. « Poche / Essai », 2012 [1999].

————, *Pour le communisme libertaire*, Paris, Amis de Spartacus, 2003.

Kropotkine, Pierre, *L'Entraide, un facteur de l'évolution*, Paris, Hachette, 1904 [1902].

Pereira, Irène, *Anarchistes*, Montreuil, La ville brûle, coll. « engagé-es », 2009.

Proudhon, Pierre-Joseph, « Qu'est-ce que la propriété ? » dans *Œuvres complètes*, tome 1, Paris, Librairie internationale, 1867.

————, *La Pornocratie, ou les Femmes dans les temps modernes*, Paris, Librairie internationale A. Lacroix, 1875.

Reclus, Élisée, *L'Anarchie*, Paris, Publications des « Temps nouveaux », 1896.

————, *L'Évolution, la révolution et l'idéal anarchique*, Paris, P.-V. Stock, coll. « Bibliothèque sociologique », 1914 [1902].

Stirner, Max, *L'Unique et sa propriété*, Loverval (Belgique), Labor, coll. « Quartier Libre », 2006 [1899].

Histoires littéraire et culturelle sur l'anarchisme

Bellet, Roger et Philippe Régnier (dir.), *Écrire la Commune. Témoignages, récits et romans (1871-1931)*, Tusson, Du Lérot éditeur, coll. « Idéographies », 1994.

Bouchard, Anne-Marie, *Figurer la société mourante. Culture esthétique et idéologique de la presse anarchiste illustrée en France, 1880-1914*, thèse en histoire de l'art et en études cinématographiques soutenue à l'Université de Montréal, 2009.

Brécy, Robert, *La Chanson de la Commune. Chansons et poèmes inspirés par la Commune de 1871*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1991.

Cohn, Jesse, *Anarchism and the Crisis of Representation. Hermeneutics, Aesthetics, Politics*, Plainsboro, Susquehanna University Press, 2006.

_____, *Underground Passages. Anarchist Resistance Culture 1848-2011*, Oakland, AK Press, 2014.

Ebstein, Jonny, Philippe Ivernel, Monique Surel-Tupin et Sylvie Thomas (dir.), *Au temps de l'anarchie, un théâtre de combat (1880-1914)*, 3 tomes, Paris, Séguier Archimbaud, 2001.

Eisenzweig, Uri, *Fictions de l'anarchisme*, Paris, Christian Bourgois, 2001.

Frigerio, Vittorio, *Émile Zola au pays de l'Anarchie*, Grenoble, Ellug, coll. « Archives critiques », 2006.

————, « La vérité par la fiction : anarchisme et narration populaire », *Belphégor*, vol. 9, numéro 10, fév. 2010. Récupéré de : https://dalspace.library.dal.ca/handle/10222/28725.

————, *Nouvelles anarchistes. La création littéraire dans la presse militante (1890-1946)*, Grenoble, Ellug, coll. « Archives critiques », 2012.

————, *La Littérature de l'anarchisme. Anarchistes de lettres et lettrés face à l'anarchisme*, Grenoble, Ellug, coll. « Archives critiques », 2014.

Granier, Caroline, « La représentation du terroriste anarchiste dans quelques romans français de la fin du XIX^{e} siècle », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, numéros 96-97, 2005. Récupéré de : http://journals.openedition.org/chrhc/952.

————, *"Quitter son point de vue". Quelques utopies anarcho-littéraires d'il y a un siècle*, Paris, Éditions du Monde libertaire, coll. « Pages libres », 2007.

————, *Les Briseurs de formules. Les écrivains anarchistes en France à la fin du XIX^{e} siècle*, Cœuvres-et-Valsery, Ressouvenances, 2008.

Lida, Clara E., « Literatura anarquista y anarquismo literario », *Nueva Revista de Philologia Hispanica*, tome XIX, numéro 2, 1970, pp. 361-381.

————, « Discurso e imaginario en la literatura anarquista », *Filología*, numéros 1-2, 1996, pp. 119-138.

Manfredonia, Gaetano, *La Chanson anarchiste en France des origines à 1914*, Paris, L'Harmattan, 2000 [1997].

————, « La chanson anarchiste dans la France de la Belle Époque. Éduquer pour révolter », *Revue française d'histoire des idées politiques*, numéro 26, 2007, pp. 101-121.

Maricourt, Thierry, *Histoire de la littérature libertaire en France*, Paris, Albin Michel, 2012 [1990].

Marshall, Peter, *Demanding the Impossible: A History of Anarchism*, Harper Perennial, New York, 2008 [1992].

Pessin, Alain, *La Rêverie anarchiste, 1848-1914*, Paris, Librairie des Méridiens, coll. « Bibliothèque de l'imaginaire », 1982.

Pessin, Alain et Mimmo Pucciarelli (dir.), *La Culture libertaire*, Actes du colloque international de Grenoble, Lyon, Atelier de création libertaire, 1997.

_____ (dir.), *Les Incendiaires de l'imaginaire*, Actes du colloque international de Grenoble, Lyon, Atelier de création libertaire, 2000.

Pessin, Alain et Patrice Terrone (dir.), *Littérature et anarchie*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, coll. « Cribles », 1998.

Ragon, Michel, *Histoire de la littérature prolétarienne de langue française : littérature ouvrière, littérature paysanne, littérature d'expression populaire*, Paris, Librairie générale française, coll. « Le livre de poche », 2005 [1974].

Revue d'histoire littéraire de la France, « Anarchisme et création littéraire », vol. 99, numéro 3, mai-juin 1999.

Rezsler, André, *L'Esthétique anarchiste*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Sup », 1973.

Sanborn, Alvan Francis, *Paris and the Social Revolution. A Study of the Revolutionary Elements in the Various Classes of Parisian Society*, Boston, Small / Maynard & Company, 1905.

Shantz, Jeff, *Against All Authority: Anarchism and the Literary imagination*, Exeter, Imprint Academics, 2011.

Sonn, Richard D., *Anarchism and Cultural Politics in Fin de Siècle France*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1989.

Tardif, Marie-Pier, *Une Radicalisation fin de siècle : politique de la littérature et figure de l'écrivain engagé dans le discours de « La Revue blanche » (1894-1898)*, mémoire en études littéraires déposé à l'Université du Québec à Montréal, 2015.

Tătăran, Adrian, « Littérature, communauté et utopie : esquisse d'une lecture anarchiste », *Dacoromania Litteraria*, numéro 3, 2016, pp. 221-240.

Theuriau, Frédéric-Gaël (dir.), *La Littérature prolétarienne aux XIX^e^ et XX^e^ siècles*, Actes du colloque de Sens, Antibes, Vaillant, 2013.

Varias, Alexander, *Paris and the Anarchists : Aesthetes and Subversives during the Fin de Siècle*, New York, St. Martin's press, 1996.

Veg, Sébastien (dir.), « Littérature et anarchisme », *Études littéraires*, vol. 41, numéro 3, 2010.

Weir, David, *Anarchy & Culture : The Aesthetic Politics of Modernism*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1997.

Femmes, anarchisme et socialisme

Boivin, Louise, « Les anarcha-féministes », *Relations*, numéro 682, fév. 2003. Récupéré de : https://cjf.qc.ca/revue-relations/publication/article/les-anarcha-feministes/.

Chambers, Corinne, *L'Édition de textes de femmes anarchistes au début du 20e siècle. Pratiques et principes*, mémoire en documentation, archives, médiathèques et édition, déposé à l'Université de Toulouse 2 – Jean Jaurès, 2016.

Dhavernas, Marie-Jo, « Anarchisme et féminisme à la Belle Époque. Quelques réflexions sur les contradictions du patriarcat en milieu libertaire à la fin du XIXe siècle et au début du XXe », *La Revue d'en face*, numéro 12, automne 1982, pp. 61-80.

Dupuis-Déri, Francis, « L'anarchisme face au féminisme. Comparaison France-Québec » dans Olivier Fillieule et Patricia Roux (dir.), *Le Sexe du militantisme*, Paris, Presses de sciences po, 2009, pp. 187-204.

_____, « Hommes anarchistes face au féminisme. Pistes de réflexion au sujet de la politique, de l'amour et de la sexualité », *Réfractions*, numéro 24, printemps 2010, pp. 107-122.

Eichner, Carolyn J., *Women in the Paris Commune. Surmounting the Barricades*, Bloomington, Indiana University Press, 2004.

Ferguson, Kathy E., « Anarchist Women and The Politics of Walking », *Political Research Quarterly*, vol. 4., 2017, pp. 708-719.

Gemie Sharif, « *Anarchism and Feminism: a historical survey* », *Women's History Review*, vol. 5, numéro 3, 1996, pp. 417-444.

Greenway, Judy, « The Gender Politics of Anarchist History: Re/Membering Women, Re/Minding Men », PSA, Édimbourg, avr. 2010. Récupéré de : http://www.judygreenway.org.uk/wp/the-gender-politics-of-anarchist-history-remembering-women-reminding-men/.

Gullickson, Gay L., *Unruly Women of Paris. Images of the Commune*, New York, Cornell University Press, 1996.

Jones, Kathleen et Françoise Vergès, « "Aux citoyennes !" Women, Politics, and the Paris Commune of 1871 », *History of European Ideas*, vol. 13, numéro 6, 1991, pp. 711-732.

Kérignard, Sophie, *Les Femmes, les mal entendues du discours libertaire ? De la fin du dix-neuvième siècle à la Grande guerre*, thèse en histoire soutenue à l'Université Paris-VIII, 2004.

Linton, Marisa et Christine Hivet, « Les femmes et la Commune de Paris de 1871 », *Revue Historique*, tome 298, juil.-sept. 1997, pp. 23-47.

Perrot, Michelle, « L'éloge de la ménagère dans le discours des ouvriers français au XIX^e^ siècle », *Romantisme*, numéros 13-14, 1976, pp. 105-122.

Riot-Sarcey, Michèle, *Histoire du féminisme*, Paris, Éditions La Découverte & Syros, coll. « Repères », 2002.

Rougerie, Jacques, « 1871 : La Commune de Paris » dans Christine Fauré (dir.), *Encyclopédie politique et historique des femmes*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, pp. 502-532.

Rey, Claudine, « Louise et les autres, le combat des femmes dans la Commune », *Les Amis et Amies de la Commune de Paris 1871*, 24 mar. 2012. Récupéré de : http://www.commune1871.org/?Louise-et-les-autres-le-combat-des.

Schulkind, Eugene W., « Le rôle des femmes dans la Commune de 1871 », *1848. Revue des révolutions contemporaines*, tome 42, numéro 185, fév. 1950, pp. 15-29.

Scott, Joan Wallach, « L'ouvrière, mot impie, sordide », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 83, juin 1990, pp. 2-15.

Sowerwine, Charles, « Le Groupe féministe socialiste », *Le Mouvement social*, numéro 90, janv.-mar. 1975, pp. 87-120.

————, *Les Femmes et le socialisme : un siècle d'histoire*, Paris, Fondation nationale des sciences politiques, 1978.

————, *Sisters or Citizens? Women and Socialism in France*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982.

Steiner, Anne, « Les militantes anarchistes individualistes : des femmes libres à la Belle Époque », *Amnis. Revue d'étude des sociétés et des cultures contemporaines Europe-Amérique*, numéro 8, 2008. Récupéré de : https://journals.openedition.org/amnis/1057.

————, « De l'émancipation des femmes dans les milieux individualistes à la Belle Époque », *Réfractions*, numéro 24, printemps 2010, pp. 19-30.

Stewart, Pamela, *Invisible Revolutions: Women's Participation in the 1871 Paris Commune*, thèse en histoire soutenue à l'Université d'Arizona, 2006.

Tardif, Marie-Pier, « Les communardes, une communauté invisible ? », *Françoise Stéréo*, 2016. Récupéré de : http://francoisestereo.com/les-communardes-une-communaute-invisible/.

Thébaud, Françoise, *Socialisme, femmes et féminisme*, Paris, Jean Jaurès Fondation, coll. « Les Essais », 2010.

Thomas, Édith, *Les Pétroleuses*, Paris, Gallimard, coll. « La Suite des temps », 1963.

Histoire sociale et culturelle de la France

Al-Matary, Sarah, *La Haine des clercs. L'anti-intellectualisme en France*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Histoire », 2019.

Baecque, Antoine de et Françoise Mélonio, *Histoire culturelle de la France*, tome 3, *Lumières et liberté. Les XVIII^e et XIX^e siècles*, sous la direction de Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points histoire », 2005.

Bernstein, Serge et Michel Winock (dir.), *Histoire de la France politique*, tome 3, *L'invention de la démocratie (1789-1914)*, Paris, Éditions Points, coll. « Points histoire », 2008.

Charle, Christophe, *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1991.

Corbin, Alain, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (dir.), *L'Histoire des émotions. De la fin du XIX^e siècle à nos jours*, tome 3, dirigé par Jean-Jacques Courtine, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'univers historique », 2017.

Michelet, Jules, *La Femme*, Paris, Calmann-Lévy, Hachette, 1970 [1860].

_____, *La Sorcière*, Paris, Garnier-Flammarion, coll. « Le livre de poche », 1966 [1862].

Ory, Pascal et Jean-François Sirinelli, *Les Intellectuels en France, de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2002 [1987].

Reddy, William M., *The Navigation of Feelings: A Framework for the History of Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

Schkolnyk, Claude, « Exilés et voyageurs en Hongrie », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, tome 11, 1995, pp. 51-63.

Stead, William T., *Pucelles à vendre. Londres 1885*, édition établie par Dominique Kalifa, Paris, Alma Éditeur, 2013 [1885].

Vigarello, Georges, *Histoire de la fatigue. Du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'univers historique », 2020.

Winock, Michel, *La Fièvre hexagonale. Les grandes crises politiques (1871-1968)*, Paris, Calmann-Lévy, 1986 [1985].

_____, *La Gauche en France*, Paris, Perrin, coll. « Tempus », 2006.

Winock, Michel et Jean-Pierre Azéma, *La Troisième République (1870-1940)*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1978 [1969].

Yon, Jean-Claude, *Histoire culturelle de la France au XIX^e siècle*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2010.

Histoire de la presse et de l'édition

Albert, Pierre, *Histoire de la presse*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2010.

Bellanger, Claude, Jacques Godechot, Pierre Guiral et Fernand Terrou, *Histoire générale de la presse française. De 1871 à 1940*, tome 3, Paris, Presses universitaires de France, 1972.

Charle, Christophe, *Le Siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'univers historique », 2004.

Fortin, Andrée, « Les intellectuels à travers leurs revues », *Recherches sociographiques*, vol. 31, numéro 2, 1990, pp. 169-200.

Kalifa, Dominique, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, coll. « Opus magnum », 2011.

Kalifa, Dominique, « Enquête et "culture de l'enquête" au XIX^e siècle », *Romantisme*, numéro 149, mar. 2010, pp. 3-23. Récupéré de : https://www.cairn.info/revue-romantisme-2010-3-page-3.htm.

Lacroix, Michel, « Sociopoétique des revues et l'invention collective des "petits genres" : lieu commun, ironie et saugrenu au *Nigog*, au *Quartanier* et à *La Nouvelle Revue française* », *Mémoires du livre*, vol. 4, numéro 1, automne 2012. Récupéré de : https://www.erudit.org/fr/revues/memoires/2012-v4-n1-memoires0385/1013328ar/.

Mollier Jean-Yves, *L'Argent et les lettres. Histoire du capitalisme d'édition (1880-1920)*, Paris, Fayard, coll. « Grandes études historiques », 1988.

Thérenty, Marie-Ève, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 2007.

Thérenty, Marie-Ève et Alain Vaillant (dir.), *Presses et plumes. Journalisme et littérature au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, coll. « Histoire contemporaine », 2004.

_____ (dir.), *Presse, nations et mondialisation au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2010.

Sociologie, anthropologie, sciences

Becquemont, Daniel, *Darwin, darwinisme, évolutionnisme*, Paris, Éditions Kimé, coll. « Histoire des idées », 1992.

Bourdieu Pierre et Jean-Claude Passeron, *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Sens commun », 1970.

Cools, Marc, Koenraad Dassen, Robin Libert et Paul Ponsaers, *La Sûreté. Essais sur les 175 ans de la Sûreté de l'État*, Bruxelles, Politeia, 2005.

Darwin, Charles, *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la lutte pour l'existence dans la nature*, trad. par J.-J. Moulinié, Paris, C. Reinwald, 1873 [1859].

Garcia, Renaud, *La nature de l'entraide : Pierre Kropotkine et les fondements biologiques de l'anarchisme*, Lyon, ENS Éditions, coll. « La croisée des chemins », 2015.

Gautier, Émile, *Le Darwinisme social*, Paris, Derveaux, 1880.

Habermas, Jürgen, *L'Espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978.

Le Bon, Gustave, *La Psychologie des foules*, Paris, Félix Alcan, 1895.

Lévi-Strauss, Claude, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1962 [1958].

Mercklé, Pierre, « La "science sociale" de Charles Fourier », *Revue d'histoire des sciences humaines*, numéro 15, 2006, pp. 69-88.

Toussenel, Alphonse, *L'Esprit des bêtes. Le Monde des oiseaux, ornithologie passionnelle*, Paris, E. Dentu, 1865 [1853].

Féminismes et études sur le genre

Bard, Christine (dir.), *Un Siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard, 1999.

Battagliola, Françoise, « Philanthropes et féministes dans le monde réformateur (1890-1910) », *Travail, genre et sociétés*, numéro 29, 2002, pp. 135-154.

Boquet, Damien et Didier Lett (dir.), « Le genre des émotions », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, numéro 47, 2008.

Buffault, Anne-Vincent, « Constitution des rôles féminins et masculins au XIX^e siècle : la voie des larmes », *Annales. Histoire, sciences sociales*, numéro 4, 1987, pp. 925-954.

Cova, Anne, *Féminismes et néo-malthusianismes sous la III^e République : « La liberté de la maternité »*, Paris, L'Harmattan, 2011.

Daune-Richard, Anne-Marie et Anne-Marie Devreux, « Rapports sociaux de sexe et conceptualisation sociologique », *Recherches féministes*, numéro 52, 1992, pp. 7-30.

Duby, Georges et Michelle Perrot, *Histoire des femmes en Occident. Tome IV : Le XIX^e siècle*, sous la direction de Geneviève Fraisse et Michelle Perrot, Paris, Librairie Académique Perrin, coll. « Tempus », 2002 [1991].

Dupuis-Déri, Francis, *La Crise de la masculinité. Autopsie d'un mythe tenace*, Montréal, Les éditions du Remue-Ménage, coll. « Observatoire de l'antiféminisme », 2018.

Fraisse, Geneviève, *Muse de la Raison. Démocratie et exclusion des femmes en France*, Paris, Gallimard, coll. « Folio histoire », 1995 [1989].

Harding, Sandra (dir.), *The Feminist Standpoint Theory Reader. Intellectual & Political Controversies*, New York / Londres, Routledge, 2004.

Jarrige, François, « Le genre des bris de machines : violence et mécanisation à l'aube de l'ère industrielle (Angleterre-France, 1750-1850) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, numéro 38, 2013, pp. 17-40.

Klejman, Laurence et Florence Rochefort, *L'Égalité en marche : le féminisme sous la Troisième République*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, coll. « Des femmes », 1989.

Le Dœuff, Michèle, *Le Sexe du savoir*, Paris, Aubier, coll. « Alto », 1988.

Marini, Marcelle, « D'une création minoritaire à une création universelle », *Les Cahiers du GRIF*, « Savoir et différence des sexes », numéro 45, 1990, pp. 51-66.

Mathieu, Nicole-Claude, « Homme-culture et femme-nature ? », dans *L'Homme*, tome 13, numéro 3, 1973, pp. 101-113.

Offen, Karen, « Sur l'origine des mots "féminisme" et "féministe"», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 34, numéro 3, juil.-sept. 1987, pp. 492-496.

———— , *Les Féminismes en Europe (1700-1905)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Archives du féminisme », 2012.

Rochefort, Florence, « À la découverte des intellectuelles », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, numéro 13, 2001, mis en ligne le 10 nov. 2006. Récupéré de : https://journals.openedition.org/clio/131.

Zancarini-Fournel, Michelle, *Histoire des femmes en France (XIX^e^-XX^e^ siècles)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005.

Études critiques et théoriques sur la littérature

Amossy, Ruth (dir.), *Images de soi dans le discours. La construction de l'éthos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, coll. « Sciences des discours », 1999.

————, « De l'apport d'une distinction : dialogisme vs polyphonie dans l'analyse argumentative » dans Jacques Bres, Patrick Pierre Haillet, Sylvie Mellet, Henning Nølke et Laurence Rosier (dir.), *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Paris, De Boeck Duculot, coll. « Champs linguistiques », 2005, pp. 63-73.

————, *La Présentation de soi*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « L'interrogation philosophique », 2010.

Angenot, Marc, *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982.

————, *1889. Un État du discours social*, Montréal, Éditions Balzac, coll. « L'univers des discours », 1989.

Bossis, Mireille (dir.), *La Lettre à la croisée de l'individuel et du social*, Paris, Kimé, 1994.

Carbonnel, Marie, « Les écrivains en leur miroir. Jeu et enjeux de l'enquête au sein de la République des Lettres », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, numéro 22, janv. 2004, pp. 29-58. Récupéré de : https://www.cairn.info/revue-mil-neuf-cent-2004-1-page-29.htm.

Chartier, Roger (dir.), *La Correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e^ siècle*, Paris, Fayard, 1997.

Chevalier, Anne et Carole Dornier (dir.), *Le Récit d'enfance et ses modèles*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2003.

Coe, Richard N., *When the Grass was Taller: Autobiography and the Experience of Childhood*, New Haven & London, Yale University Press, 1984.

Delisle, Jean et Judith Woodsworth (dir.), *Les Traducteurs dans l'histoire*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2014 [1995].

Diaz, Brigitte, *L'Épistolaire ou la pensée nomade. Formes et fonctions de la correspondance dans quelques parcours d'écrivains au XIX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

Durand, Pascal, « Le sonnet "renversé" chez les poètes de la modernité », dans Bertrand Degott et Pierre Garrigues (dir.), *Le Sonnet au risque du sonnet*, Paris, L'Harmattan, coll. « Critiques littéraires », 2006, pp. 169-183.

Faivre, Bernard, *Les Farces. Moyen Âge et Renaissance*, vol. 1, Paris, Imprimerie nationale, coll. « La Salamandre », 1997.

Génetiot, Alain, « Poétique de l'allégorie dans les Fables de La Fontaine », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 112, numéro 2, 2002, pp. 315-334.

Glinoer, Anthony, « Balises pour une histoire institutionnelle de la littérature prolétarienne et révolutionnaire (1920-1940) », *Mémoires du livre*, vol. 3, numéro 1, automne 2011. Récupéré de : https://www.erudit.org/fr/revues/memoires/2011-v3-n1-memoires1830163/1007578ar/.

Goyet, Florence, *La Nouvelle, 1870-1925. Description d'un genre à son apogée*, Paris, Presses universitaires de France, 1993.

Grivel, Charles, « Prudhomme anti-Bohème », *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, numéro 14, 2007, pp. 143-160.

Julien, Jacques, « La fonction conative dans la chanson populaire », dans Robert Giroux (dir.), *La Chanson dans tous ses états*, Montréal, Triptyque, 1987, pp. 145-161.

Lanson, Gustave, *Histoire de la littérature française*, Paris, Librairie Hachette, 1895.

Lejeune, Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 1975.

———— (dir.), *Le Récit d'enfance en question*, Paris, *Cahiers de Sémiotique Textuelle*, numéro 12, 1988.

Maingueneau, Dominique, *Le Contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993.

———— , *Le Discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, coll. « U Lettres », 2004.

Thomasseau, Jean-Marie, *Mélodramatiques*, Paris, Presses universitaires de Vincennes, coll. « Hors collection », 2009.

Vaillant, Alain, *L'Histoire littéraire*, Paris, Armand Colin, coll. « U Lettres », 2010.

Femmes, genre, écriture

Andrin, Muriel, Laurence Brogniez, Alexia Creusen, Amélie Favry et Vanessa Gemis (dir.), *Femmes et critique(s). Lettres, Arts, Cinéma*, Namur, Presses universitaires de Namur, 2009.

Beach, Cecilia, *Staging Politics and Gender: French Women's Drama, 1880-1923*, New York, Palgrave Macmillan, 2005.

Bergeron, Patrick, « Contre un destin imposé : la figure de l'Amazone chez Dumas, Sacher-Masoch et Dunan », *MuseMedusa*, numéro 7, 2019. Récupéré de : http://musemedusa.com/dossier_7/bergeron/.

Berthiaud, Emmanuelle (dir.), *Paroles de femmes : rôles et images de soi dans les écrits personnels, Europe XVI^e^-XX^e^ siècles*, Paris, Éditions le Manuscrit, coll. « Figures du social », 2017.

Bertrand, Alain, *L'Archémythe des Amazones*, thèse en littérature générale et comparée soutenue à l'Université Paris IV-Sorbonne, 2000.

Bourguinat, Nicolas (dir.), *Le Voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires (XVIII^e^-XX^e^ siècles)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008 .

Cryle, Peter et Christopher E. Forth, *Sexuality at Fin de Siècle: The Making of a "Central problem"*, Newark, University of Delaware Press, 2008.

Del Lungo, Andrea et Brigitte Louichon (dir.), *La Littérature en bas-bleus. Tome I. Romancières sous la Restauration (1815-1848)*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Masculin / féminin dans l'Europe moderne », 2010.

———— (dir.), *La Littérature en bas-bleus. Tome II. Romancières en France de 1848-1870*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Masculin / féminin dans l'Europe moderne », 2013.

———— (dir.), *La Littérature en bas-bleus. Tome III. Romancières en France de 1870-1914*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Masculin / féminin dans l'Europe moderne », 2017.

Diaz, Brigitte et Jürgen Siess (dir.), *L'Épistolaire au féminin : Correspondances de femmes (XVIII^e^-XX^e^ siècle)*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2006.

Edelman, Nicole, *Les Métamorphoses de l'hystérique. Du début du XIX^e^ siècle à la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, coll. « L'espace de l'histoire », 2003.

Ernot, Isabelle, « Voyageuses occidentales et impérialisme : l'Orient à la croisée des représentations (XIX^e^ siècle) », *Genre & Histoire*, numéro 8, printemps 2011. Récupéré de : https://journals.openedition.org/genrehistoire/1272.

Estelmann, Frank, Sarga Moussa et Friedrich Wolfzettel (dir.), *Voyageuses européennes au XIX^e siècle. Identités, genres, codes*, Paris, Presses universitaires Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2012.

Ezell, Margaret J. M., *Writing Women's Literary History*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1993.

Gougelmann, Stéphane et Anne Verjus (dir.), *Écrire le mariage au XIX^e siècle*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, coll. « Des deux sexes et autres », 2016.

Gray, Elizabeth F., *Women in Journalism at the Fin de Siècle. Making a Name for Herself*, Basingstoke, Palgrave MacMillan, 2012.

Irvine, Margot, « Le récit de voyage au féminin », *Québec français*, numéro 112, hiver 1999, pp. 69-71.

————, « Une Académie de femmes ? », *@nalyses. Revue des littératures franco-canadiennes et québécoise*, printemps-été 2008, pp. 14-24.

Kalifa, Dominique, « Enquête sociale et différence des sexes au premier XIX^e siècle », dans Luc Capdevilla, Sophie Cassagnes, Martine Cocaud et Dominique Godineau (dir.), *Le Genre face aux mutations : Masculin et féminin du Moyen Âge à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, pp. 103-111.

Lasserre, Audrey, « Les femmes du XX^e siècle ont-elles une Histoire littéraire ? », *Cahiers du C.E.R.A.C.C.*, numéro 4, déc. 2009, pp. 38-54.

Leduc, Guyonne (dir.), *Réalité et représentations des amazones*, Paris, L'Harmattan, 2008.

Matamoros, Isabelle, *"Mais surtout, lisez !" Les pratiques de lecture des femmes dans la France du premier XIX^e siècle*, thèse en littérature française soutenue à l'Université Lumière Lyon 2, 2017.

Maugue, Annelise, *L'Identité masculine en crise au tournant du siècle (1871-1914)*, Payot & Rivages, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2001 [1987].

Monicat, Bénédicte, *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du 19^e siècle*, Amsterdam, Éditions Rodopi, 1996.

————, *Devoirs d'écriture. Modèles d'histoire pour filles et littérature féminine au XIX^e siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Littérature », 2006.

Perrot, Michelle, « *La Fronde* des femmes au temps de l'affaire Dreyfus », dans Kathryn M. Grossman, Michael E. Lane, Bénédicte Monicat, Willa Z. Silverman (dir.), *Confrontations. Politics and Aesthetics in Nineteenth-Century-France*, Amsterdam, Éditions Rodopi, 2001, pp. 287-300.

Planté, Christine, *La Petite sœur de Balzac. Essai sur la femme* auteur, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Des deux sexes et autres », 2015, [1989].

———— (dir.), *Femmes poètes du XIX^e^ siècle : Une anthologie*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1989.

———— (dir.), *L'Épistolaire, un genre féminin ?*, Paris, Honoré Champion, coll. « Champion-Varia », 1998.

———— (dir.), *Masculin/Féminin dans la poésie et les poétiques du XIX^e^ siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Littérature et idéologies », 2002.

———— , « La place des femmes dans l'histoire littéraire : annexe, ou point de départ d'une relecture critique ? », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 103, 2003, pp. 655-668.

Reid, Martine, *Des Femmes en littérature*, Paris, Éditions Belin, coll. « L'extrême contemporain », 2010.

_____ (dir.), *Les Femmes dans la critique et l'histoire littéraire*, Paris, Honoré Champion, coll. « Littérature et genre », 2011.

_____ (dir.), *Femmes et littérature. Une histoire culturelle, XIX^e^-XXI^e^ siècle francophonies*, tome 2, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2020.

Rogers, Rebecca et Françoise Thébaud (dir.), « Voyageuses », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, numéro 28, 2008.

Roulin, Jean-Marie, « Mères en révolution. Représentations politiques de la maternité de David à Hugo », dans Sylvie Triaire, Christine Planté et Alain Vaillant (dir.), *Féminin/Masculin : écritures et représentations. Corpus collectif*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, coll. « Collection des littératures », 2003, pp. 43-62.

Roy, Julie, *Stratégies épistolaires et écritures féminines. Les Canadiennes à la conquête des lettres*, thèse en études littéraires soutenue à l'Université du Québec à Montréal, 2002.

Samuel, Pierre, « Les amazones : mythes, réalités, images », *Les Cahiers du GRIF*, numéros 14-15, 1976, pp. 10-17.

Savoie, Chantal (dir.), *Histoire littéraire des femmes. Cas et enjeux*, Paris, Éditions Nota Bene, coll. « Séminaires », 2010.

————, *Les Femmes de lettres canadiennes-françaises au tournant du XX^e^ siècle*, Montréal, Éditions Nota Bene, coll. « Essais critiques », 2014.

Savoie, Chantal et Julie Roy, « De la couventine à la débutante : signature féminine et mise en scène de soi dans la presse au XIX^e^ siècle », dans Guillaume Pinson

(dir.), *La Lettre et la presse : poétique de l'intime et culture médiatique*, Médias 19, 2011. Récupéré de : http://www.medias19.org/index.php?id=318.

Simon, Sherry, *Gender in Translation*, Londres / New York, Routledge, 1996.

Thébaud, Françoise, *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Lyon, ENS éditions, 2007.

Thérenty, Marie-Ève, « LA chronique et LE reportage : du "genre" (gender) des genres journalistiques », *Études littéraires*, vol. 40, numéro 3, 2009, pp. 115-125.

———— , *Femmes de presse, femmes de lettres. De Delphine de Girardin à Florence Aubenas*, Paris, CNRS éditions, 2019.

Touret, Michèle, « Où sont-elles? Que font-elles? La place des femmes dans l'histoire littéraire. Un point de vue de vingtiémiste », *Fabula-LhT*, numéro 7, avr. 2010. Récupéré de : http://www.fabula.org/lht/7/touret.html.

White, Nicolas, *French Divorce Fiction from the Revolution to the First War*, London, Routledge, coll. « Legenda », 2013.

Zylberberg-Hocquard, Marie-Hélène, « L'ouvrière dans les romans populaires du XIX^e^ siècle », *Revue du Nord*, tome 63, numéro 50, juil.-sept. 1981, pp. 603-636.

Travaux sur les auteur(e)s étudié(e)s

Accampo, Elinor, *Blessed Motherhood. Bitter Fruit. Nelly Roussel and the Politics of Female Pain in Third Republic France*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2006.

Al-Matary, Sarah (dir.), « Vallès et les anarchistes », *Autour de Vallès*, numéro 46, 2016.

Aron, Paul, *Les Écrivains belges et le socialisme (1880-1913). L'expérience de l'art social : d'Edmond Picard à Émile Verhaeren*, Bruxelles, Labor, 1985.

Aron, Paul et Cécile Vanderpelen-Diagre, « "Notre grande aînée" : Dominique Rolin et Judith Cladel », *Francofonia*, numéro 68, printemps 2015, pp. 15-37.

Association des archivistes allemands, « Dr. Fanny Imle », 2014. Récupéré de : http://www.euskirchen.de/fileadmin/user_upload/PDF/historie/frauengeschichte/19_fanny_imle_HQ.pdf.

Bary, Cécile de, « Georges Polti, ou l'anticipation du théâtre potentiel », *Poétique*, numéro 138, 2004, pp. 183-192.

Bergeron, Patrick (dir.), *Passées sous silence. Onze femmes écrivains à relire*, Valenciennes, Les Presses universitaires de Valenciennes, coll. « Pratiques et représentations », 2015.

Cosset, Charlotte et Gilles Malandain, « André Léo journaliste. Engagement et témoignage (1866-1871) », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, numéro 132, 2016, pp. 139-154. Récupéré de : https://journals.openedition.org/chrhc/5402#tocto1n2.

Charles-Roux, Edmonde, *Un Désir d'Orient. La jeunesse d'Isabelle Eberhardt (1877-1899)*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1988.

Chauvaud, Frédéric, François Dubasque, Pierre Rossignol et Louis Vibrac (dir.), *Les Vies d'André Léo, romancière, féministe, communarde*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Archives du féminisme », 2015.

Dalotel, Alain, *André Léo (1824-1900), la Junon de la Commune*, Chauvigny, Association des publications chauvinoises, 2004.

Demars, Aline, *Clémence Royer l'intrépide. La plus savante des savants*, Paris, L'Harmattan, 2005.

Désiré-Marchand, Joëlle, *Alexandra David-Néel. Vie et voyages : itinéraires géographiques et spirituels*, Paris, Arthaud, 2009 [1996].

————, *Alexandra David-Néel, passeur pour notre temps*, Paris, Le Passeur, 2016.

De Viveiros, Geneviève de, *Jane de La Vaudère (1857-1908) : une femme de lettres fin-de-siècle*, mémoire de maîtrise déposé à l'Université de Toronto, 2003.

Finn, Michael R., « Dogs and Females : Vivisection, Feminists and the Novelist Rachilde », *French Cultural Studies*, vol. 23, numéro 3, août 2012, pp. 190-201.

Fraisse, Geneviève, *Clémence Royer. Philosophe et femme de sciences*, Paris, La Découverte, coll. « [Re]découverte », 2002 [1984].

Gauthier, Xavière, *La Vierge rouge. Biographie de Louise Michel*, Paris, Éditions de Paris, 1998.

Girard, Michel, « Positions politiques d'Émile Zola jusqu'à l'affaire Dreyfus », *Revue française de science politique*, numéro 3, 1955, pp. 503-528.

Goulesque, Florence, « Une femme voyageuse dans les flous artistiques symbolistes : "Devant le miroir," de Marie Krysinska, trio pour vers, prose et vers libre métissé », *Chimères*, vol. 25, numéro 1, oct. 1998, pp. 1-18.

————, « Impressionnisme poétique chez Marie Krysinska : esthétique de l'ambiguïté et démarche féministe », *Nineteenth-Century French Studies*, vol. 29, numéros 3-4, été 2001, pp. 318-333.

Gubin, Eliane et Valérie Piette, *Isabelle Gatti de Gamond (1839-1905). La passion d'enseigner*, Bruxelles, GIEF, Université Libre de Bruxelles, 2004.

Hüe, Denis, « Clotilde de Surville, cette inconnue », dans Isabelle Durand-Le-Guern (dir.), *Images du Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2016, pp. 149-162.

Ivernel, Philippe, « Romantisme révolutionnaire et réalisme paroxystique. Théâtre de Louise Michel », *Romantisme*, numéro 132, 2006, pp. 21-35.

Lapierre, Alexandra et Christel Mouchard, *Elles ont conquis le monde : les grandes aventurières (1850-1950)*, Paris, Arthaud, 2007.

Larson, Sharon, « The Feminine Copy: Travel and Textual Reproduction in Jane de La Vaudère's *Les Demi-sexes* », *Women in French Studies*, vol. 7, 2018, pp. 225-240.

Laude, Madeleine, *Gabrielle Petit l'Indomptable : une femme affranchie*, Paris, Éditions du Monde Libertaire, 2010.

Mesch, Rachel, « Husbands, Wives and Doctors : Marriage and Medicine in Rachilde, Jane de La Vaudère and Camille Pert », *Dix-Neuf. Journal of the Society of Dix-Neuviémistes*, vol. 11, 2008, pp. 90-104.

Paliyenko, Adrianna M., Gretchen Schultz et Seth Whidden (dir.), *Marie Krysinska. Innovations poétiques et combats littéraires (1857-1908)*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, coll. « Des deux sexes et autres », 2010.

Primi, Alice, « André Léo, une voix critique de la démocratie française à la fin du Second Empire », *Histoire et sociétés. Revue européenne d'histoire sociale*, numéro 12, oct. 2004, pp. 104-120.

Rogers, Juliette M., *Career Stories: Belle Époque Novels of Professional Development*, Pennsylvania, Pennsylvania State University Press, 2007.

Tardif, Marie-Pier, « Du mariage bourgeois à l'émancipation des femmes : pour une critique libertaire du patriarcat chez André Léo », *Postures*, Montréal, 2016. Récupéré de : http://revuepostures.com/fr/articles/tardif-24.

Tarrade, Françoise, *André Léo. Une femme entre deux luttes, socialisme et féminisme*, Villers Cotterêts, Ressouvenances, 2020.

Thomas, Édith, *Louise Michel ou la Velléda de l'anarchie*, Paris, Gallimard, coll. « Leurs figures », 1971.

Van Grasdorff, Gilles, *Alexandra David-Néel*, Paris, Pygmalion, 2011.

Verhaegen, Sidonie, *De la Commune de Paris au Panthéon (1871-2013) : célébrité, postérité et mémoires de Louise Michel. Sociologie historique de la circulation d'une figure politique*, thèse en science politique déposée à l'Université Lille 2 – Droit et Santé, 2016.

————, « Louise Michel, féministe : analyse d'une opération de qualification politique aux débuts de la III^e^ République », *Le Temps des médias*, numéro 29, 2017, pp. 18-32.

Zékian, Stéphane, « Roman, oralité, incorrection. Louise Michel et l'écriture de l'insurrection », dans Quentin Deluermoz et Anthony Glinoer (dir.), *L'Insurrection entre histoire et littérature (1789-1914)*, Paris, Publications de la Sorbonne, coll. « Histoire de la France aux XIX^e^ et XX^e^ siècles », 2015.

Œuvres littéraires et brochures

Audoux, Marguerite, *Marie-Claire*, Vincennes, Talents Hauts, coll. « Les plumées », 2019 [1894].

————, *L'Atelier de Marie-Claire*, Vincennes, Talents Hauts, coll. « Les plumées », 2019 [1920].

Barbier, Auguste, *Lazare*, Bruxelles, Société belge de librairie, 1837.

Barrucand, Victor, *Bouddhisme, petites études*, Paris, G. Pessaux, 1893.

Baudelaire, Charles, *Œuvres complètes*, édition annotée par Michel Jamet, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2004 [1980].

Bourget, Paul, *Un divorce*, Paris, Librairie Plon, 1904.

Brocher, Victorine, *Souvenirs d'une morte vivante*, Paris, François Maspero, coll. « La mémoire du peuple », 1976 [1909].

Charles-Albert, *L'Amour libre*, Paris, Stock, 1898.

Chaughi, René, *Immoralité du mariage*, Paris, Publications du Libertaire, 1898.

————, *La Femme esclave*, Paris, Bureau des Temps nouveaux, 1901.

Déjacque, Joseph, *De l'Être-humain mâle et femelle. Lettre à P.-J. Proudhon*, Nouvelle-Orléans, Lamarre, 1857.

Desbordes-Valmore, Marceline, *Poésies inédites*, publiées par Gustave Revilliod, Genève, Imprimerie Jules Fick, 1860.

Descaves, Lucien, *Sous-offs*, Rennes, La Part Commune, 2009 [1889].

Eekhoud, Georges, *Une mauvaise rencontre*, Les Âmes d'Atala, 2003.

Goldman, Emma, *Anarchism and Others Essays*, New York, Mother Earth, 1910.

Hardouin, Céleste, *La Détenue de Versailles en 1871*, Paris, édité à compte d'auteur au 7 impasse Hélène, 1879.

Huot, Marie, *Le Missel de Notre-Dame des Solitudes*, Paris, E. Sansot, 1908.

Jarry, Alfred, *Ubu roi*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2002 [1896].

Krysinska, Marie, *Rythmes pittoresques*, édition critique établie par Seth Whidden, Exeter, University of Exeter Press, 2003 [1890].

————, *Joies errantes : Nouveaux rythmes pittoresques*, Paris, Alphonse Lemerre, 1894.

————, *Intermèdes : Nouveaux rythmes pittoresques*, Paris, Librairie Léon Vanier, 1903.

Lafontaine, Jean de la, *Les Fables*, Montréal, Auzou, coll. « Contes et fables », 2017 [1668-1694].

La Vaudère, Jane de, *L'Anarchiste*, Paris, Ollendorff, 1893.

Léo, André, *La Femme ou les mœurs. Monarchie ou liberté*, Tusson, Du Lérot, 1990 [1869].

————, *Marianne*, Chauvigny, *Cahiers du pays chauvinois*, numéro 31, 2006 [1877].

————, *Aline-Ali*, présenté et annoté par Cecilia Beach, Caroline Granier et Alice Primi, Chauvigny, *Cahiers du pays chauvinois*, numéro 41, 2011 [1868].

————, *Le Père Brafort*, texte établi, annoté et commenté par Alice Primi et Jean-Pierre Bonnet, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Textes rares », 2019 [1872].

Maîtrejean, Rirette, *Souvenirs d'anarchie*, Moëlan-sur-Mer, Éditions La Digitale, 2005.

Margueritte, Paul et Victor, *Femmes nouvelles*, Paris, Librairie Plon, 1899.

————, *Deux vies*, Paris, Librairie Plon, 1902.

————, *Mariage, divorce, union libre*, Lyon, Société d'éducation et d'action féministes, 1906.

Michel, Louise, *Contes et légendes*, Paris, Kéva et Cie, 1884.

————, *Lectures encyclopédiques par cycles attractifs, Les mondes au télescope, Les mondes au microscope, Généralités du mouvement, – Migrations humaines, Légendes populaires, Nombres et grandeurs ; Rythme, musique, dessin et langues*, Paris, Librairie d'éducation laïque, 1888.

————, *Prise de possession*, préface de Laurent Fouillard, Paris, Jean-Paul Rocher, 1999 [1890].

————, *Je vous écris de ma nuit. Correspondance générale (1850-1904)*, établie et présentée par Xavière Gauthier, Paris, Éditions de Paris, 1999.

————, *Histoire de ma vie. Seconde et troisième parties. Londres 1904*, texte établi et présenté par Xavière Gauthier, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Louise Michel : Œuvres », 2000.

————, *Mémoires*, préface de Xavière Gauthier, Bruxelles, Éditions Tribord, 2005 [1886].

————, *Légendes et chansons de gestes canaques (1875),* suivi de *Légendes et chansons de gestes canaques (1885)* et de *Civilisation*, textes établis et présentés par François Bogliolo, avec la contribution de Joël Dauphiné, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Louise Michel : Œuvres », 2006.

————, *Trois romans : Les Microbes humains, Le Monde nouveau, Le Claque-dents*, textes établis, présentés et annotés par Claude Rétat et Stéphane Zékian, Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. « Louise Michel : Œuvres », 2013.

————, *La Commune*, nouvelle édition établie et présentée par Éric Fournier et Claude Rétat, Paris, La Découverte, coll. « Poche », 2015 [1898].

————, *À travers la mort. Mémoires inédits (1886-1890)*, édition établie et présentée par Claude Rétat, Paris, La Découverte, 2015.

————, *La Révolution en contant. Histoire, contes et légendes de Louise Michel*, textes réunis et présentés par Claude Rétat, Éditions Bleu autour, 2019.

Minck, Paule, *Les Mouches et les araignées. Le travail des femmes et autres textes*, préface d'Alain Dalotel, Paris, Syros, coll. « Mémoires des femmes », 1981 [1869].

Mirbeau, Octave, *Farces et moralités*, Paris, Eugène Fasquelle, 1904.

Monnier, Henri et Gustave Vaez, *Grandeur et décadence de M. Joseph Prudhomme*, Paris, Michel Lévy frères, 1853.

Pedron, Étienne, *Chansons socialistes*, Lille, Imprimerie ouvrière, 1906.

Pert, Camille, *En anarchie*, Paris, H. Simonis Empis, 1901.

Rachilde, *Monsieur Vénus*, Paris, Félix Brossier, 1889.

Ryner, Han, *Le Massacre des Amazones : études critiques sur deux cents bas-bleus contemporains*, Paris, Chamuel, [s. d.].

————, *Prostitués : étude critique sur les gens de lettre d'aujourd'hui*, Paris, Société parisienne d'édition, 1904.

Stendhal, *De l'Amour*, Paris, Librairie universelle, 1822.

Verlaine, Paul, *Poèmes saturniens*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Classiques », 1996 [1866].

Vernet, Madeleine, *L'Amour libre*, Paris, Imprimerie des Causeries populaires, 1907.